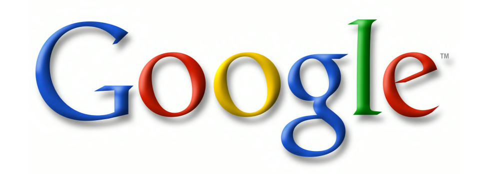






[redacted]



[redacted]





[redacted]





[redacted]

[redacted]

ISTOR BREIZ

OU

HISTOIRE POPULAIRE
DE LA BRETAGNE

EN BRETON ET EN FRANÇAIS

Racontée en trente-six veillées

PAR

Un Pauvre Chercheur de Pain

QUATRIÈME ÉDITION COMPLÉTÉE ET AUGMENTÉE



BREST
J.-A. Lefournier
Libraire-Éditeur

QUIMPER
J. Salaun
Libraire

— 1894 —



[redacted]

[redacted]

ISTOR BREIZ

OU

ISTOIRE POPULAIRE DE LA BRETAGNE



ISTOR BREIZ

OU

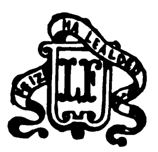
HISTOIRE POPULAIRE

DE LA BRETAGNE

PAR

UNE FILLE DU SAINT-ESPRIT

QUATRIÈME ÉDITION
COMPLÉTÉE ET AUGMENTÉE



BREST
J.-A. LEFOURNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SIAM, 85

1893

A Mgr AUGUSTIN DAVID

ÉVÊQUE

DE SAINT-BRIEUC ET DE TRÉGUIER

MONSEIGNEUR,

Après avoir dédié la première édition de cette petite histoire populaire à Mgr Graveran, l'Evêque crozonnais qui m'inspira, à 16 ans, d'écrire en breton l'histoire de mon pays; après avoir. par la dédicace de la 2e édition, donné un gage de ma profonde affection pour notre excellente Mère générale Marie-Arsène Bornet, dont les hautes et délicates vertus sont si appréciées par la Congrégation ; je viens aujourd'hui, Monseigneur, en vous dédiant la 3e édition de l'*Istor Breiz*, exprimer le bonheur que j'éprouve de ce que vous avez bien voulu en agréer l'hommage. Ah! Monseigneur, cette heureuse édition se répandra dans toute la Bretagne ; j'en ai pour garant le nom d'un prélat qui inspire à tous les cœurs vraiment bretons une affection si reconnaissante et qui a tant de soin de ce qui relève la gloire de notre pays. Oui, Monseigneur, la bénédiction que vous allez donner à l'*Istor Breiz* en me permettant de vous la dédier, lui portera bonheur. Je vais voir enfin s'accomplir ce que j'ai tant désiré, ce pourquoi j'ai tant travaillé jusqu'ici.

Chaque paysan breton voudra lire ce livre pour connaître un peu l'histoire de son pays. Les prêtres, les gentilshommes et toutes les personnes instruites et qui aiment leur pays, le propageront ; et les Filles du Saint-Esprit puisant l'amour de la patrie dans le cœur de leur Supérieur ecclésiastique, contribueront aussi à la répandre parmi les petits de ce monde

DEDI EUZ AN ISTOR VREIZ

D'AN AOTROU AUGUSTIN DAVID

ESKOP SANT-BRIEK HA LANDREGER

AOTROU'N ESKOP,

Goude beza gret an dedi euz al leorik-man, pa oe moulet da genta, d'an Aotrou'n Eskop Graveran, ganet e bro Krozon, hag a roaz din ar zonj da skriva istor va bro e brezonek (neuze oan var dro va c'huezek vloaz); goude beza dizkuezet d'am Mam Superiorez, Mari-Arsene Bornet, an anaoudegez vad skrivet doun em c'halon evit eul leanez ker prijet gant an oll Sœurezet euz ar Speret-Santel, en or lakat he hano er bajen genta euz an eil leor; dont a ran hirio, Aotrou'n Eskop, gant eur joa vraz, da ober deoc'h an dedi euz al leor *Istor Breiz*, moulet evit an drede guech.

Ho trugarekaat a ran a greiz kalon da veza aotret din an enor da lakaat oc'h hano e pen va leor. Dont a rai da veza anavezet ha prijet gant an oll, pa vo guelet, en eneben kenta, hano eun Eskop a zo ker mad evit ar Vretoned, hag en deuz kement a breder euz ar pez a hell ober enor d'ar Vreiz, hag a laka eun aket braz evit mirout en he oll gaerder ar iez brezonek hag ar skridou gret er iez pe langaich-ze.

Ia, aotrou'n Eskop, ho pennoz var al leor-man a vo ar pen abek ma fello da beb kouer breton he gaout en he dy, evit gouzout eun dra bennag euz a istor he vro; ar veleyen he lakaio da veza anavezet en ho fareziou; an dud chentil, hag an dud desket, pere a gar ar baysantet, a raio memes tra; hag ar Sœurezet guen, Merc'het ar Speret-Santel, o teski dioc'h ho Eskop ar

pour lesquels surtout il a été écrit. Permettez-moi, Monseigneur, de vous remercier du fond du cœur,

En me reconnaissant,
de votre Grandeur,
l'humble, dévouée et reconnaissante fille,
ANNE DE JÉSUS,
Fille du Saint-Esprit.

Crozon, le 30 Septembre 1863.
(Fête de saint Jérôme.)

MA CHÈRE FILLE,

Je voudrais être assez habile en *brezounek* pour vous dire, dans cette belle et antique langue de notre Bretagne, que je loue et bénis de cœur votre *Istor Breiz*. Mais, hélas ! je ne suis encore qu'un écolier en cheveux gris, dont le seul titre est l'amour de ce qu'il étudie, et le ferme vouloir d'y réussir. Vous m'y aiderez par votre livre qui me rappellera tout à la fois l'histoire et la langue de l'Armorique.

Je suis heureux de voir à ce livre le modeste nom religieux d'une fille du Saint-Esprit qui en portait un plus noble aux yeux du monde. Qu'elle fleurisse chaque jour davantage, cette chère Congrégation qui renferme tant de belles âmes ; qu'elle fleurisse par une instruction de plus en plus sérieuse et complète, vivifiée par la plus solide et la plus aimable piété !

Vous aurez contribué pour votre part à ce résultat, objet de mes constants efforts, ma chère fille.

Recevez donc, pour vous, et pour votre ouvrage, la meilleure de mes bénédictions.

† AUGUSTIN,
Évêque de Saint-Brieuc
et de Tréguier.

[redacted]

garantez evit ho bro, a lakaio ive ho foan evit ma vo lennet gant an oll dud dister euz ar Vreiz, evit pere, dreist oll, eo bet skrivet al leor-man. Lezit ac'hanoun, Aotrou'n Eskop, d'ho drugarekaat a greiz va c'halon,

Me a zo,
Aotrou'n Eskop,
en or sellout euz ho stad huel,
an izella hag an disterra euz ho Leanezet,

ANNE DE JÉSUS.

Kouent Krozon, an dregont euz a viz Guengolo 1868.
(Gouel sant Jérôm).

DÉDICACE DE LA 4me ÉDITION

C'est avec une grande joie que je dédie à Notre bien-aimée Mère générale Sœur Ildefonse Le Jeune cette nouvelle édition, et que je date de ce couvent de Crozon que nous avons fondé toutes les deux avec le secours de ma mère et de ma grand'mère.

6 Janvier 1893.

ANNE DE JÉSUS,
Fille du Saint-Esprit.

DEDI

Gant eur joa vraz e lakan Leorik Istor ar Vreiz dindan bennoz va Mam garet Sœur Ildefonse Le Jeune, Mam generál Leanezet ar Speret Santel, al Leorik-ze skrivet e kouent Krozon, savet ganeomp ha gant va mam-goz ha va mam.

6 Guenver 1893.

ANNE DE JÉSUS.

AVIS AUX BRETONS

Malade ou désolé, quoi que fasse le sort,
J'achèverai mon œuvre, et serai le plus fort.....
Mon Dieu, que votre oreille alors s'ouvre et m'entende :
Ma barque est si petite, et la mer est si grande !
BRIZEUX.

Habitants des campagnes, voici un petit livre qui pourra vous amuser et vous instruire. N'est-ce pas une chose étonnante et honteuse pour la Bretagne, qu'il n'y ait pas une histoire populaire du pays écrite en breton ? Beaucoup d'entre vous connaissent mieux le Juif-Errant et Geneviève de Brabant que le roi Conan, le duc Alain ou la duchesse Anne, qui sont les illustrations de notre pays. Lisez ce livre, et racontez à vos enfants ce qu'il renferme, afin que l'on ne puisse pas dire qu'il n'y a que les Bretons qui ne sachent pas leur histoire.

Cependant, il n'y en a guère d'aussi belle que la leur. Lisez et vous verrez.

A SAINTE ANNE

PATRONNE DE LA BRETAGNE

Mère de la Vierge, secours des Bretons, je vous dédie ce livre, récit de ce qui s'est passé dans notre pays. Bénissez-le afin qu'il augmente, dans tous les cœurs bretons, l'amour de la religion et du pays.

ALI D'AR VRETONET

Tud divar ar meaz, setu eul leorik hag hello ho laouennaat hag ho kelen. Ha ne deo ket eun dra souezuz ha mezuz evit Breiz na ve ket eun istor euz hor bro skrivet e brezonek ? Kals ac'hanoc'h a anav guelloc'h Boudadeo ha Genovefa euz ar Brabant eget ar roue Konan, an duk Alan, an dugez Anna, enor ha gloar hor bro ! Lennit ha kountit an dra-man d'ho pugale, ha ne vezo ket lavaret neuz nemet ar Vretonet a gement na ouzont ket ho istor ; ha koulskoude neuz ket kals a historiou ker kaer hag hi. Lennit hag ė velfet.

DA SANTEZ ANNA

ITROUN AR VREIZ

Mam ar Verc'hez, sikour ar Vretonet, kinig a ran deoc'h al leor-man, a verk an traou c'hoarvezet en hor bro. Roit dezan ho pennoz evit ma rei kreski e pep kaloun breton ar garantez evit ar feiz hag ar vro.

COURTE EXPLICATION

SUR

L'HISTOIRE DE NOTRE PAYS A SES COMMENCEMENTS

> Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,
> S'il marche d'un pied sûr dans le sentier de Dieu !
>
> BRIZEUX.

L'histoire de la Bretagne avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas connue. Le peuple qui habitait alors notre pays appelé l'Armorique était de la même race qu'une partie des Gaulois ; c'étaient des païens cruels. Ils formaient une espèce de République fédérative, ville avec ville.

Lorsque les Romains se furent rendus maîtres du pays, ils bâtirent des villes ou agrandirent celles qui existaient : l'une à Nantes, dans le pays des Namnètes ; l'autre à Vannes, où les habitants, braves marins, avaient combattu contre César sur leurs vaisseaux de guerre et que les Romains appelaient Venètes ; une à Rennes dont on appelait en latin les habitants Rhedonenses ; une à Carhaix dans le pays des Ossismiens, et une à Dinan dans le pays de Saint-Brieuc, le quartier des Curiosolites.

Les habitants de l'Armorique n'aimaient pas les Romains ; pour les éviter, ils se retirèrent dans les bois et comme leurs rapaces maîtres les chargeaient d'impôts pour les terres qu'ils labouraient, ils abandonnèrent entièrement les plaines et le pays serait bientôt devenu un désert, s'il n'eût été peuplé par les Bretons de la Grande-Bretagne fuyant devant les Saxons.

Les Bretons avaient le bonheur d'être chrétiens, et en débarquant sur nos côtes, ils apportèrent la lumière de la religion véritable à nos malheureux ancêtres encore plongés dans les ombres de la mort.

[redacted]

DISKLŒRIADUR VER

VAR

AN ISTOR EUZ HON BRO EN AMZERIOU KENTA

Istor ar Vreiz, araok donedigez hor Salver Jesus-Christ, ne deo ket anavezet.

Ar bobl a oa neuze er vro-man, galvet Armorik, a oa euz ar memez goen gant lod euz re ar Frans pe Vro-C'hall, hag oll paganet kriz; bo oant unanet etrezo evel eur Republik, ker gant ker.

Pa zeuaz ar Romanet da veza mistri euz ar vro-man, sevel a rejont keriou pe kreski a rezont ar re a oa savet araok : unan e Naonet, ar bobl-ze e latin Namnetes ; unan e Guenet e peleac'h ar bobl o oa ter var ar mor, hag a stourmaz ouz Cesar gant ho listri brezel, e latin Venetes ; unan e Roazon ouz a beleac'h ar Romaned a c'halve ar bobl Rhedonenses ; unan e keraëz ker an Ossismii ; hag unan e kichen Dinan, er vro galvet abaoue Sant-Briek, bro ar Kuriosolitet. Tud ar vro-man na garient ket ar Romaned, n'em den a rejont er c'hoajoù, hag evel ma oant karget a funcher evit an douarou a labourent; dilœzel a reent a gren ar meachou ; hag ar vro e vije deuet buhan avoalc'h evel eur gouelec'h, penefe e teuaz er vro ar Vretonet euz a Vreiz-Veur o doa renket tec'hout dirag ar Saozon. Ar Vretonet-ze o doa an eur-vad da veza kristenien, hag e leac'h ma touarjont e tigajont ar guir relijion d'an dud reuzeudik oa chomet en devalijen euz ar fals relijion.

Ar Vretonet na dec'hjont ket en eun taol euz ar Vreiz-Veur evit dont aman, e leac'h ma joumaz stard an dud da zifen ar vro, na ziblajont nemet goude brezeliou kriz.

Les Bretons n'abandonnèrent pas en une fois la Grande-Bretagne ; ils ne la quittèrent qu'après avoir livré de rudes combats aux Anglais ou Saxons.

Quand il débarquait en Armorique un roi ou un chef quelconque, avec le peuple qu'il gouvernait, il s'établissait d'ordinaire au lieu où il débarquait et donnait souvent son nom à ce lieu. Ainsi Fragan s'établit dans le lieu appelé maintenant Ploufragan, c'est-à-dire peuple ou bande soumise à Fragan. Ploeven signifie également le lieu où s'arrêta Even avec son clan.

Les Bretons d'outre-mer se mêlèrent aux Bretons de l'Armorique. Il n'y eut pas de combats entre eux ; ils étaient de la même race et loin de vexer les habitants du pays, comme l'avaient fait les Romains, ils les rendirent meilleurs et plus heureux en leur apportant la loi chrétienne.

Les Bretons de l'Armorique, en recevant la lumière de la foi, en vinrent à comprendre l'importance du travail. Aidés du secours des moines et des saints ermites venus de l'île de Bretagne, ils se mirent à défricher les grands bois qui couvraient alors la surface de ce pays. Le premier entre ceux des Bretons qui émigraient ainsi, devenait le chef d'une partie du pays. C'est ainsi que vers l'an 4 ou 500 après la naissance du Sauveur, il y avait un comte de Léon, un comte ou roi de Cornouailles, un roi de Domnonée et un comte du pays d'Erech.

Gradlon-le-Grand était roi ou comte de Cornouailles en 490 ; Withur, comte de Léon en 520 ; Rivoal, roi de la Domnonée (qui comprenait le pays de Saint-Brieuc, ceux d'Aleth, de Dol et de Tréguier), arriva en Armorique en 513 ; Comorre était comte de Porhoët en 520.

Les familles les plus considérables de la Bretagne furent d'abord les descendants des rois, puis ceux des ducs et des comtes, et enfin les descendants des plus braves guerriers. Les comtes de Rennes qui donnèrent des ducs à la Bretagne, eurent pour branche cadette les

Dont a ree en Armorik eur Roue pe eur l'entiern bennag gant he bobl ; ha dont a ree da jom e leac'h ma touare gant he dud hag e roe he hano d'al leac'h ma oa deuet ; evel-ze Fragan a zeuaz da chom el leac'h hanvet breman Ploufragan, da lavaret eo pobl pe vanden Fragan ; Ploeven, leac'h ma jomaz Even gant he vanden, etc.

Goude ma oa deuet Bretonet tre-mor er vroman, e teujont d'en em veska e touez re an Armorik ; ne oe brezel ebet etrezo ; euz ar memez goen e oant, hag eleac'h gwaska tud ar vro, evel m'o doa grêt ar Romanet, ho guellaat eo a rejont en or rei dezo al lezen gristen.

Ar Vretonet euz an Armorik, en or zigemer sklerijen an Iliz, a zeuaz da gompren pegon talvoudek a oa al labour ; ha sikouret gant ar venec'h hag an dud santel deuet euz an enez, en em lekejont da zistroueza ar c'hoajou braz pere a c'holoe neuze ar vro-man.

Ar c'henta etre ar re a zeue evel-ze da hencha ar Vretonet tre-mor a oa lakeet neuze e pen lod euz ar vro ; hag evel-ze var dro pevar pe pemp kant vloaz goude donedigez hor Salver, e oe er vro-man eur c'hondt e Leon, eur c'hondt pe roue e Kerne, eur roue e Domnonee hag eur c'hondt er vro Erech.

Gradlon-Meur oa roue pe kondt a Gerne e 490 ; Withur e Leon e 520 ; Riwal, roue euz ar vro Sant-Briek, Aleth, Dol ha Landreger, hanvet neuze Domnonee, a zeuaz er vro-man e 513 ; ha Komor oe kondt e Porhoet e 520.

An noblans euz a Vreiz a oe da genta bugale ar rouanet ; goudeze bugale an duget hag ar re a c'houarne lod euz ar vro evel kondt, hag ouspen bugale ar re a ouie guella hencha ar brezel.

Kondt Roazon oe duk e Vreiz hag ar vugale iaouanka anezo oe kondtet Penthièvres. Re Gerne a c'houarnaz ive ar Vreiz pell goude maro ar roue Gradlon. Ar c'hondtet a Leon a zo bet remplaset gant an duket a Rohan. En or len *Istor Breiz* c'hui a lenno kalz euz hanoiou he

comtes de Penthièvre. Les comtes de Cornouailles donnèrent aussi des ducs à la Bretagne bien longtemps après le roi Gradlon. La noble famille de Rohan a hérité des comtes de Léon. Vous verrez dans le cours de cette histoire presque tous les noms de la noblesse bretonne, c'est-à-dire les noms de ceux qui furent les premiers par la bravoure, la capacité et le patriotisme. Il y a eu aussi des ouvriers bretons célèbres, tels que Michel Colomb qui a sculpté le tombeau de François II, duc de Bretagne; Alain Cap, de Lesneven, peintre sur verre, dont on admirait les vitraux à Quimper, à Saint-Pol, à Rumengol, à Cuburien et au Folgoët. Il vivait dans le 17e siècle. Hernot, le sculpteur en pierre et Pondaven, le sculpteur en bois, de ce temps-ci, en sont les dignes émules.

La gloire de la nation bretonne a reçu un nouveau lustre par les martyrs qu'elle a fournis à la cause pontificale, tant à Castelfidardo qu'à Mentana: de Parcevaux, de Chalus, de Lanascol, Dubeaudiez, Urbain de Quélen, le jeune Rialan et le fils de l'ouvrier nantais, l'héroïque Guérin, sans compter les héros qui vivent encore et parmi lesquels on compte des paysans bretons. Puisse leur nombre augmenter de plus en plus.

Voilà un petit développement destiné à vous faire comprendre ce que vous lirez dans les veillées qui vont suivre. Vous y verrez que les Bretons doivent s'attacher de cœur à la religion catholique, apostolique et romaine, qui les a sauvés doublement, comme vous le voyez.

---

noblans, da lavaret eo ar re zo bet ar guella er brezel, ar guella a speret hag a vouiezegez, ar re vella evit kemer interest ar vro.

Bez euz bet ive micherourien breton brudet : evel Mikel Koulm, pe Kolomb, euz a Leon, en deuz gret bez kaer an duk Fanch II ; hag Alan ar C'hap, euz a Lesneven, en deuz labouret ker kaer prenestou an ilizou ar Folgoet, Kemper, Kastel-Paol, Kuburien ha Rumengol. Bevet en deuz er seitegved kanved. En hon amzer-ni, Hernot a labour ar men evel Mikel, ha Pondaven a gizel ar c'hoat ive en eun doare kaer meurbet.

Ar Vretonet ho deuz gounezet kalz gloar abaoue m'o deuz kasset zouavet da zifen hon Tad santel ar Pab ; darn anezo zo bet lazet e Kastelfidardo hag e Mentana ; evel-ze an aotrounet Parcevaux, Chaluz, Lanascol, Dubeaudiez, Urban Kelen ha Rialan, ha mab ar micherour euz a Naonet, Joseph Guerin, ha kalz a re all a vev c'hoaz, hag en ho zouez paysantet ; ra iei an niver anezo var gresk.

Cetu aze eur gerik evit ober dooc'h da gompren ar pez a lennoc'h en nozvechou varlerc'h. Guelet a rit a dleo ar Vretonet karout dreist oll ar relijion katolik, apostolik ha romen, en deuz saveteet anezo evel ma velit.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

LA BRETAGNE

PREMIÈRE VEILLÉE

Ils invoquaient aussi l'esprit de Dianâ
Et les enchantements de Sein et Monâ.
.... Mais le Très-Inconnu
Fut vaincu par l'Esprit nouvellement venu.
Tout fut soumis au Christ, et, signe triomphant,
La Croix sanctifia la pierre du Peulvan.

BRIZEUX.

Tous les habitants du village de Ker-Anna, sur le bord de la mer, s'étaient réunis chez un de leurs voisins ; les jeunes filles filaient, et les jeunes gens réparaient les outils ébréchés par le travail du jour. — Il fait bien dur aujourd'hui, dit une vieille femme, en s'approchant du feu. — Les pauvres souffriront beaucoup cette année, dit un

[redacted]

ISTOR

AR VREIZ

NOSVEZ KENTA

Guelch all pell euz sklerijen, pell euz lozen Doue
Er memez levalijen, ho pro a oa ive,
Mil bennoz d'ann Ebestel, ho deuz ho kelennet...

Eun nosvez e Ker-Anna, var lez ar mor, oa en em zastumet ann oll dud euz ar ger. Ar merc'het oa o neza, hag ar baotret iaouank euz an ty o tressa an traou dismantret gant labour an deiz. — Amzer griz a ra hirio, a lavaraz eur c'hreg koz o tostaat euz an tan. — Dienez o devezo ar beorien er bloazman, eme eur paourkez dall azezet e

pauvre aveugle, assis au coin de la cheminée. Son nom était Jean le Conteur; il était connu et aimé de tous ceux de la maison et des voisins venus pour passer la veillée. Tous étaient joyeux de posséder Jean, car il n'y avait pas un pauvre plus pacifique et un meilleur conteur à dix lieues à la ronde : il était instruit, car il avait fait ses études. — La nuit est longue, dit une jeune fille, nous ne pouvons cependant nous retirer de suite. Si Jean le Conteur voulait nous faire un de ses intéressants récits ? Pour moi je resterais volontiers sans manger pour le plaisir de l'écouter. — Racontez-nous votre histoire, dit au pauvre aveugle un enfant de treize ans qui allait à l'école au bourg le plus proche. Dites comment, après avoir fait vos études et perdu vos biens pendant la révolution, vous êtes devenu aveugle, et comment personne n'a pris soin de vous. Mon cœur se fend en entendant de telles choses. — Je vous ai assez souvent parlé de mes propres malheurs, répondit Jean ; j'aimerais mieux vous conter autre chose. Peut-être, jeune homme, quelque instruit que tu sois, ne sais-tu pas l'histoire que ton pays ?

korn an toul, he hano oa Iann ar C'honter pe an Disreveller, anavezet ha karet gant an oll. Tud an ty hag ar re oa deuet da dremen darn euz an noz, oa oll laouen o velet Iann en ho zouez, rak ne oa paourkez ebet sioulloc'h na guelloc'h konter da zeg leo tro var dro. Desket mad e oa : great en doa memez he studi. — Hir eo an noz, eme eur plac'h iaouank ; n'ellomp ket mont da gousket dioc'h-tu. Ma karfe Iann kounta eun neubeudik deomp. Gouzout a ra traou ker burzuduz, evidoun-me, chom a rafen heb dibri evit he selaou. — Kountit deomp ho histor, eme d'ar paourkez dall eur c'hrouadur a drizek vloaz a ie d'ar skol er vourc'h tosta. Lavaret deomp penaoz goude bea great ho studi ha kollet ho tanvez gant ar revolution, e zoc'h deuet dall, ha n'oc'h euz kavet den da gemer truez ouzoc'h. Mantr a ra va c'halon pa glevan kement-ze. — Aliez aoualc'h, eme Iann, em euz komzet deoc'h euz va malheuriou ; guelloc'h e ve din komz euz a draou nevez. Marteze, paotr, petra bennag ma oc'h desket mad er skol, n'ouzoc'h ket c'hoaz an histor euz ho pro ? — N'hon euz morse klevet an istor-ze,

— Nous n'en avons jamais entendu parler, s'écrièrent-ils tous. Alors Jean l'aveugle, faisant le signe de la croix, commença ainsi :

Vous savez, mes amis, que la Bretagne n'a pas toujours été un pays chrétien. Avant la naissance de Notre Seigneur, les Bretons étaient bien éloignés, hélas ! de la vraie religion. Les pierres blanches, que vous voyez dans vos plaines, quelques-unes debout nommées *men-hir*, c'est-à-dire pierres longues, et plusieurs autres *daol-men*, c'est-à-dire tables de pierre, et autour desquelles la tradition fait danser chaque nuit les farfadets, étaient leurs autels et leurs temples. Combien les premiers Apôtres, venus pour nous enseigner la loi de Jésus-Christ, ne durent-ils pas être indignés, lorsque quittant pendant la nuit les lieux où ils avaient passé le jour, pour venir en secret prêcher l'Evangile, ils voyaient les campagnes éclairées tout autour d'eux, et une foule innombrable regardant couler, à la lueur des torches, le sang d'un bœuf ou d'un malheureux prisonnier sacrifié à leurs dieux par leurs prêtres appelés Druides ! La manière dont le sang coulait sur la

emeent holl. Neuze Iann an dall a reaz sin ar groaz hag a gomzaz evellen.

Gouzout a rit, va zud vad, Breiz neket bet atao eur vro gristen. Araok donedigez hor Zalver benniget, ar Vreiziz a oa pell siouaz! euz ar guir relijion. Guelet a reer c'hoaz en ho touarou mein braz, lod renket, lod all hir, hanvet menhir ; hag hiniennou plat hanvet daol-men. En dro dezo a leverit e zans peb noz ar c'horriganet. E kichen ar vein-ze en em zastument evit ho deveriou a relijion. Pebez relijion, va zud vad! Pegen souezet na dlie ket beza an Ebestel deuet aman evit deski ar guir relijion d'hon tadou koz, o velout an douarou tro var dro sklerijennet evit sakrifia d'an doueou faoz. An dud kez-ze, dallet gant an drouk-speret, a vele redek eno goad eun ejen pe goad eun den malhĕurus bennag astennet var an daol-men, ha lazet gant an Druzet, ho beleyen. An doare ma rede ar goad a ziskleric dezo urzou an env. Lavaret a reer c'hoaz merc'het memez a laze ho unan an den kiniget d'ar falz Doue. Klevet oc'h euz marteze komz euz an enez Sizun, zo diragb beg ar Raz. Eno eo goal rust ar mor, ha klevet em euz marto-

pierre de l'autel leur indiquait les ordres du ciel. On dit encore, car il est difficile de connaître la vérité sur des temps si éloignés de nous, que les jeunes filles même sacrifiaient la victime offerte à leurs divinités. Vous avez peut-être entendu parler de l'île de Sein, qui est proche de la pointe du Raz. La mer y est très rude, et j'ai entendu ce dicton des matelots : Personne ne passe le Raz qu'il n'ait ou peur ou malheur. C'est là que demeuraient ces jeunes filles appelées les Vierges de l'île de Sein. Il se perd souvent des vaisseaux sur les rochers qui sont autour de l'île, comme les troncs d'arbres d'une forêt abattue. Les matelots croyaient que c'étaient les vierges de l'île de Sein qui leur envoyaient les vents et les orages. Mais, si elles étaient si puissantes à leurs yeux, elles ne purent cependant sauver leur pays des mains des gens du Midi : ceux-ci, nommés Romains, guidés par leur capitaine César, homme plein de courage et de génie, s'emparèrent des villes, et plus tard les Druides furent obligés de se cacher aussi bien que les prêtres de Jésus-Christ ; car les Romains ne les laissaient pas suivre leur culte. Plus

lodet o lavaret: « Den na dremen ar Raz n'en de aoun pe glaz. » Eno oa ar merc'het kriz-ze, hanvet guerc'hezet Sizun. Aliez en em golle listri var ar c'herreg zo en dro d'an enez evel treujeunnou-guez euz eur c'hoat diskaret. Ar vartolodet a grede guerc'hezet Sizun a zigasse dezo barrou avel ha goall amzer. — Koulskoude pegen galloudek bennag a brizent anezo, no doe zikour ebed digato evit ten ho bro euz daouarn ar Romaned.

Kement-ze, an Aotrou Doue ne laoskas ket atao ar Vretonet en denvalijen euz ar fals kreden: dont a reaz en ho zouez missionerien kalounek. Ar reman a guitee en noz al lec'hiou o pere o doa tremenet an deiz evit prezek an Aviel; rak an Druzet na loskent ket anezo da brezek ar guir feiz. Mæz Doue en doa taolet eur zell a druez var hor bro. Setu aman petra a erruaz. Tud euz ar c'hresteiz, hag a lavarer Romaned anezo, a oa deuet e Bro-C'hall (pe ar Franç), gant ho c'habiten Cesar, den a zoare hag a nerz. Kemer a reent ar c'herriou ha divezatoc'h e oa ret ive d'an Druzet en em guzet kerkouls ha beleyen Jesus-Christ. Meur a veich en em gavent ku-

d'une fois, les Druides se trouvèrent cachés aux mêmes lieux que saint Clair ou quelque autre prêtre catholique, et, les entendant parler d'un Dieu qui, au lieu de s'abreuver de sang humain, avait versé le sien pour les hommes, ils se sentaient le cœur embrasé d'une grande charité, et, de ministres de leurs cruelles divinités, ils devenaient prêtres d'un Dieu de miséricorde !

Que vous dirai-je de plus là-dessus, si ce n'est que ce fut environ 200 ans après la venue de Jésus-Christ, que nous eûmes le bonheur de recevoir parmi nous les prêtres de la vraie relijion. Depuis, dit-on, les Bretons sont restés fidèles à leur foi et à leur Dieu, et l'on n'a point entendu prêcher l'hérésie en langue bretonne.

En ce temps-là, voyageaient en Bretagne Derrien et Néventer, deux chevaliers de l'île de Bretagne, qui est maintenant appelée Angleterre. Ils revenaient de Rome, où ils étaient allés vénérer les reliques de S. Pierre et de S. Paul et demander la bénédiction du Souverain-Pontife. Ils se trouvaient sur les bords de la rivière de Dourdoun, à une petite demi-lieue de Landerneau ;

zet er memes lec'h ha beleyen hor relijion santel ; hag en eur selaou anezo o komz euz eun Doue pehini, elec'h goulen goad an dud, en doa skuillet he hini evito, e kavent eur garantez vraz o tomma ho c'halonou, hag euz beleyen eun Doue kriz, hiniennou a zeue da veza beleyen an Doue a drugarez. Petra ken a lavarin-me deoc'h var an dra-ze ; nemet var dro daou c'hant bloaz goude donedigez hor Zalver, ar Vretoned o doa an eur vad da zigemer en ho zouez beleyen Jesus-Christ. — Abaoue a levcrer ar Vretoned a zo chomed leal d'ho feiz ha d'ho Doue, ha neuz ket bet klevet prezeg a enep ar feiz er iez breizad.

Var dro an amzer-ze a dremene dre Vreiz-Izel Derrien ha Neventer, daou zen jentil euz a enez Breiz, an hini zo breman Bro-Saoz. O tont a oant euz a Rom e pelec'h oant bet oc'h enori relegou sant Per ha sant Paul, hag o c'houlen bennoz hon Tad Santel ar Pab. Beza e oant en ho hent var lez ar steir Dourdoun, eun hanter leo euz Landerne. Sellout a reent euz ar vro-ze ken dudiuz, evel ma eo kazi an oll Vreiz-Izel. Nag a yeich ive, goude beachou hir ha

ils contemplaient ce pays si pittoresque, comme presque toute la Basse-Bretagne. Combien de fois, moi aussi, après de longs et pénibles voyages, ai-je chanté le *Te Deum* au retour dans mon pays, reposant mes yeux, ouverts alors, par la vue de la beauté de ses campagnes si vertes et si boisées. Derrien et Néventer trouvaient donc le pays bien beau, et ils regardaient de tous côtés, quand ils aperçurent un gentilhomme qui se jetait dans la rivière du haut en bas du château : la rivière porte encore le nom d'Elorn, du gentilhomme qui s'y était précipité. Derrien et Néventer s'élancèrent aussitôt pour sauver Elorn. Ils lui demandèrent quelle raison le portait à se noyer. Seigneurs chevaliers, leur dit Elorn, ce pays est ravagé par un dragon. Le roi Bristoc, qui demeure à Brest, a ordonné de tirer au sort, tous les samedis, quelle famille fournirait sa victime au dragon ; mon tour est arrivé si souvent, qu'il ne me reste que ma femme et mon enfant ; j'ai mieux aimé mourir moi-même que de les voir devenir la proie du dragon. Derrien, plein de foi, parlant avec force de la vraie religion, lui promit de tuer

[redacted]

poaniuz, em euz-me kanet eur ganaouen a louenedigez o tont en dro da va bro, ha diskuizet va daoulagat, neuze digor, gant ar guel euz he genet hag euz he draounienou ker glaz ha koadet ker stank. Derrien ha Neventer a gave-ta kaer ar vro, ha sellout a reent a bep tu, pa veljont euz var zu eur c'hastel, eun denchontil en em deurel er steir. Hanvet oa Elorn ; hag abaoue, ar steir zo hanvet Steir-Elorn. O velet kemense Derrien ha Neventer ne gollont ket amzer ; mont a reont buhan evit he zavetei, hag he denna a reont er meaz. Goulen a reont digantan evit petra a glaske en em veuzi. Elorn a lavaraz dezo e ber gomzou he stad ankenniuz. Aotrounet, emezan, er vro-ma zo eun dragon euzuz a lonk an dud. Ar roue Bristok, zo e chom e Brest, en deuz gourc'hemenet guelout pep sadorn, pe dy a dle ober he vouet d'an dragon. Deuet eo tro va zy kenliez a veich, ma ne choum mui ganen nemet va greg ha va bugel. Kentoc'h evit ho rei da voueta d'an dragon em euz klasket mervel. Derrien, leun a feiz, goude beza komzet d'hen gant nerz euz ar guir religion, a lavaraz : Me lazfe an dragon, mar teufe Elorn da anaout

le dragon, si Elorn venait à reconnaître Jésus-Christ. Mais celui-ci ayant déclaré qu'il n'abandonnerait pas ses dieux, le chevalier lui fit promettre de bâtir une église qui est maintenant l'église de Plounéventer, et de faire élever son fils dans la religion de Jésus-Christ. Elorn consentit à ce que lui demandait Derrien. Arrivés à la caverne du dragon, les chevaliers lui ordonnent, au nom de Jésus-Christ, de sortir ; il obéit, et son sifflement est si affreux qu'il effraye le cheval de Derrien, qui, jetant son maître sur le sable, s'enfuit au galop. Derrien, sans perdre courage, se relève, fait le signe de la croix, marche droit au dragon, et, lui jetant sa ceinture autour du cou, le remet à Riec, enfant d'Elorn, pour qu'il l'amène à son père. Qui n'eût été étonné de voir un enfant amener avec lui le dragon à Traoun-Elorn? Les deux chevaliers le conduisirent à Brest, afin de le faire voir au roi de Brest ; de là ils se rendirent à la grande ville de Tolente, où demeurait le roi Jugon. Avant de traverser la mer, les deux chevaliers ordonnèrent au monstre de se jeter dans les flots, au lieu appelé depuis

Jesus-Christ ; Elorn a lavaraz na félle ket d'hen kuitaat he zoueou. Ma raffoc'h da viana, eme Derrien, sevel eun iliz d'ar guir Doue hag ober deski d'ho mab lezen Jesus-Christ, e telifren ar vro euz eul loën a ra kement a zrouk. Elorn a lavaraz en dije great kemense.

Neuze an daou varc'hek a ia betek toull an dragon. Gourc'hemen a reont dezan en hano Jesus-Christ dont er meaz. Senti a ra, hag he c'houiban zo ken euzuz ma eo spontet marc'h Derrien. Ar marc'h a lamm hag a ia kuit en eur deurel he vestr d'an douar. Derrien ne goll ket kaloun : ober a ra sin ar groaz, hag e taol he c'houriz en dro da c'houzoug an corouant. Neuze, o tra souezuz ! Derrien a ro an aneval criz-ze da vap Elorn evit hen kass d'he dad. — Piou na vije ket bet estlammet o velout an dragon renet gant eur bugel. — Mont a ra evel eul loën reiz gant ar c'hrouadur betog Kastel-Elorn. Ac'hano Derrien ha Neventer hen kass da Vrest evit m'en dije roue Brest hen guelet. Euz a Vrest hen kassont d'ar ger vraz a Dolent evit ma vije guelet ive gant ar roue Jugon a choumo er ger-ze. Goude-ze, araok mont d'ho bro, a fellaz dezo laza an

n-anéval ou Ponturval, dans
de Plounéour-Trez, en
rn tint sa promesse : il fit
ine et catéchiser son fils. Sa
fut chrétienne et fit bâtir une
dans le château si connu sous
n de Joyeuse-Garde ; son fils Riec
ttra, pour prier Dieu, dans un lieu
bord de la mer, situé entre Ca-
t et Crozon, en Cornouaille, et
Saint-Riek.

Bretons de l'Angleterre, appelée
Grande-Bretagne, étaient en
e contre les Saxons ; car il n'y a
toujours eu d'Anglais ou Saxons
la Grande-Bretagne ; le peuple de
île rlait breton comme nous, et
y ore une partie de ce pays
parle breton. J'ai entendu dire
ecclésiastiques qu'il y a eu au sé-
ire de Quimper des prêtres d'un
ier de l'Angleterre qui parlaient
n. Cependant les Bretons ne sont
possesseurs de l'île de la Grande-
igne. Leur pays a passé aux
s d'un peuple étranger. Les Saxons
nrent pas à bout des Bretons sans
at ; la guerre dura plusieurs siècles.
les Bretons d'au-delà des mers

dragon. Ober a reont dezan en em deurel er mor en eul lec'h hanvet Pontusvall, pe Pont-beuz-an-aneval, e parrez Plouneour-Trez, e Leon. Elorn a zalc'haz d'ar pez en doa lavaret. Ober a reaz sevel eun iliz, zo breman iliz Plouneventer, ha deski d'he vap lezen Jesus-Christ. He c'hreg en em rentaz kristenez, hag a zavaz en he c'hastel eun iliz brudet dindan an hano a Gastel-Gouel-Forest. He map, hanvet Riek, a a ieaz da bidi Doue e kichen ar mor etre Kamelet ha Kraon, pe Crozon, e Kerne, er gerik Sant-Riek.

Ar Vretonet euz a Vro-Saoz, galvet neuze ar Vreiz-Veur, o doa brezel gant ar Saozon. Neuz ket bet atao Saozon e Breiz-Veur, ar bobl ac'hano a gomze brezonek eveldomp-ni, ha be zo c'hoaz enni eur c'harter e leac'h e komz an dud brezonek. Klevet em euz lavaret ez euz bet er seminer e Kemper beleyen euz ar c'harter-ze euz a Vro-Saoz hag a gomze brezonek mad. Koulskoude ar Vretonet ne zint mui perc'henn an enez Vreiz-Veur; ho bro zo bet kemeret gant eur bobl estren. Ar Saozon na zeuaz ket a ben euz ar Vretonet en eun taol, ar brezel a badaz pell braz,

[redacted]

étaient vaincus sur un point, ils l'abandonnaient et venaient chercher fortune en Armorique où ils trouvaient de vastes plaines abandonnées où ils s'établissaient et bâtissaient des villes. Nos ancêtres tenaient autrefois pour certain que Conan Mériadec était venu de la Grande-Bretagne avec un grand nombre de jeunes gens, que c'était un homme plein de cœur et de courage et que les jeunes gens de ce pays-ci l'avaient appelé pour combattre les Romains, et les ayant chassés de leur pays, ils s'écrièrent que Conan Mériadec serait leur roi. Or, il ne trouvait pas entre les filles du pays une chrétienne comme il la voulait pour épouse, car il n'y avait pas encore beaucoup de chrétiens dans l'Armorique. Ce n'est pas qu'il n'y eût de jolies filles en Bretagne : il y a toujours eu de belles personnes en ce pays, et il y en aura toujours ; ce n'était pas non plus qu'elles ne fussent point sages, mais elles n'avaient que la sagesse du monde et Conan cherchait une sagesse chrétienne. Il envoya donc des gens dans l'île lui demander pour épouse la princesse la plus sage et la plus instruite de son temps. Il fit aussi demander des

[redacted]

hag ar Vretonet tre-mor pa vijent trec'het en eul leac'h a zeue da zilezel ar c'harter-ze hag a zeue da glask eur vro guelloc'h en Armorik, e pelec'h e kavent douarou braz dilœzet neuze e tiazezent hag e savent keriou.

Lavaret a ree guechall hon tud koz Konan Meriadek, deuet aman gant kals tud iaouank euz ar Vreiz-Veur, a oa eun den a zoare hag a galon. Paotret iaouank Breiz-Izel o doa hen goulennet evit ober ar brezel d'ar Romanet; hag o veza trec'het ar Romanet hag ho c'hasset e meaz euz ar vro, en em lekejont da ioual e vije Konan ho roue. Heman ne gave ket o touez merc'het ar vro eur gristenez evel ma c'hoantee evit pried ; rag ne oa ket c'hoaz kals kristenien er vro. Neket na oa ket merc'het brao e Breiz, ha memes merc'het fur. Beza ez euz merc'het koant enni hag ato a vezo. N'ho doa nemet furnez ar bed, ha Konan a glaske eur furnez kristen. Kass a reaz eta tud da Vreiz-Veur evit goulen da bried dezan eur brinses, unan euz ar re furra hag ar re desketa euz he amzer.

jeunes filles chrétiennes et pleines de sagesse pour les jeunes gens qui l'avaient suivi en Basse-Bretagne. Ursule, qu'il désirait avoir pour épouse, avait choisi Jésus-Christ pour son époux. Ayant su qu'on la demandait pour reine des Bretons, elle n'oublia pas son premier désir; mais, comme ses parents avaient donné leur parole, elle s'embarqua sur un navire avec onze mille de ses compagnes pour aller dans la petite Bretagne ou Armorique, comme on appelait alors ce pays-ci. Les navires levèrent l'ancre à Londres, qui est maintenant la capitale de l'Angleterre. Ursule avait prié Dieu avec ferveur de ne pas laisser un autre devenir possesseur d'un cœur qu'elle lui avait consacré pour toujours. Sa prière fut exaucée; car on n'était pas arrivé à moitié route, qu'il s'éleva une tempête, un orage des plus violents : les vagues étaient terribles, les mâts se brisaient et tombaient l'un après l'autre dans la mer ou sur le bâtiment, et on croyait à tout moment le voir s'engloutir. Les vierges se pressaient autour d'Ursule, leur princesse, qui ne se plaignait, ni ne pleurait, seulement elle priait. Elle disait à ses compagnes qui se pressaient

Ober a reaz ive goulen merc'hetjiaouank fur ha kristen evit an dud iaouank a oa deuet gantan e Breiz-Izel. Ursula, e pehini en doa lakeet he c'hoant, e doa kemeret Jesus-Krist evit pried. He zad, roue, a reaz dezi pignat var al lestr a dlie he c'has d'ar Vreiz-Vihan. Uneg mil euz he c'honsortezed a bignaz ive var al listri. Ursula oa ho frinsez. Al listri a zavaz an heor e Londres, pehini zo breman ker-ben Bro-Saoz. Setu aman petra a erruaz.

Ursula e doa pedet ann Aotrou Doue na laoskeje ket eun all nemetan da veza perc'hen euz he c'haloun. He feden oa selaouet. Rag ne oant ket anter hent, ma zavaz eur goal amzer, eun avel ar brassa. An toennou mor a oa spountuz ; ar gerniou a dorre hag a goueze an eil var eben. Ar guerc'hezet kez hag ar vartolodet a gave dezo a oa ar mor o vont d'ho lonka. Ursula n'en em glemme na na voele ; ne ree nemet pedi Doue. Lavaret a ree d'he c'honsortezet en em zastume en dro dezi evel ho frinses, kemer caloun, hag esperout en Doue

autour d'elle comme étant leur princesse, de prendre courage et d'espérer en Dieu. La tempête continuait toujours. Enfin, le vaisseau vint se briser contre des rocs près de la terre. Toutes furent sauvées ; mais, arrivées à la ville de Cologne, les habitants de cette ville, qui étaient païens, voyant tant de jolies filles en une bande, les désirèrent pour épouses. Ces généreuses et saintes vierges, encouragées par sainte Ursule, ne les écoutèrent point, et ceux-ci en fureur les massacrèrent à coups d'épée. Le cœur du roi Conan fut percé de douleur, ainsi que celui des jeunes gentilshommes de sa cour, en apprenant cette triste nouvelle. Bientôt leur douleur s'apaisa, et ils se décidèrent à se choisir des épouses dans le pays même où le roi veillait à ce que les chrétiens augmentassent chaque jour. Conan épousa Darérea, sœur de saint Patrice, apôtre de l'île d'Irlande ; telle était alors la ferveur, que les grands de la terre donnaient l'exemple de la piété, et plusieurs des enfants du roi Conan sont au nombre des saints. Un seul, Salaün, resta à la cour de son père et lui succéda. Conan fut enterré à l'église cathédrale de Saint-

oll galloudek. An avel-vraz na ehane, hag er fin al listri oa taolet var ar c'hereg e kichen an douar, pell euz Breiz. Saveteet a oant oll ; be o doa gallet dont d'an douar. Pa oant deuet d'ar ger a Goloign en Allemagn, an dud euz ar ger-ze, paganet, o velout kement a verc'het koant, a fellaz dezo ho c'haout evit priejou. Ar guerç'hezet, aliet gant santez Ursula, na reent van evit klevout komzou an dud fall-ze ; hag ar re-man direizet, ho lazaz a daoliou kleze. Mantret oe kaloun ar roue Konan hag he duchentil iaouank, o klevout eur sort kelou, ha ret oe dezo kemerout priejou euz a Vreiz. Konan a zemezaz gant Darerea, c'hoar da sant Patriç, abostol euz an enez Irland. Douget oe kals d'ar relijion gristen. Eur skuer vad a oa evit an oll. Dindan eur roue ker mad, an niver euz ar gristenien a greske bemdez. Sebeliet eo bet e Kastel-Paol, en iliz-veur ; guelet em euz eno bez ar roue-man pa oan o studia e Kastel-Paol, pell zo abaoue. Kalz euz bugale ar roue Konan zo bet sænt. Unan ebken,

Pol-de-Léon, où j'ai vu sa tombe, quand j'étais à Saint-Pol pour mes études, il y a longtemps depuis. Roi chrétien, Salaün, dit-on, défendit de vendre, comme esclaves, les gens qui ne pouvaient payer leurs contributions ; car la coutume était de les vendre, comme le bétail, à des étrangers qui venaient par mer faire cet affreux commerce. Malgré ce bienfait, l'histoire dit que Salaün fut massacré par ses sujets dans la paroisse appelée La Martyre, où vous êtes peut-être allés à la grande foire aux chevaux.

Voilà, mes amis, ce qui s'est passé en Bretagne après la naissance du Sauveur. Remercions Dieu et la très sainte Vierge de nous avoir éclairés de la lumière de la foi, sans laquelle nous serions peut-être encore comme des animaux privés de raison, nous vendant les uns les autres. Demandons de cœur, avant d'aller nous coucher, que cette foi demeure pour jamais parmi nous. Ainsi soit-il.

C'est ainsi que le pauvre aveugle acheva sa première veillée.

Salaün, a joumaz en he lez, hag a oa roue goude he dad, hag a leverer, na laoskaz mui guerza an dud evel loëned, evel ma oa bet ar giz beteg-neuze. Rak, araok an amzer-ze, ar re n'hellent ket pea ho dlee, a vije guerzet da dud estren a zeue gant listri d'ho c'hemer evel marc'hadourez. Daoust d'ar madoberze, an istor a lavar oa bet lazet Salaün gant he zujidi er barrez hanvet breman Lou-Merzer e kichen Landerne.

Setu aze, va zud vad, petra lavar lod a c'hoarvezaz e Breiz er c'henta amzeriou goude donedigez hor Zalver; ha trugarekaomp an Aotrou Doue hag ar Verc'hez da veza digasset deomp sklerijen ar feiz, heb pehini e vijemp bet atao evel anevalet, oc'h en em verza an eil egile, ha goulennomp a galoun, araok mont da gousket, ma joumo atao ar feiz en hon touez. Evel-ze bezet gret.

Er c'his-ze a aichuaz ar paourkez dall he zanevel kenta.

SECONDE VEILLÉE

Maudite soit la méchante Ahès qui ouvrit après le festin
La porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer.

La neige était tombée pendant la nuit, et les habitants de Ker-Anna ne voulurent pas que le pauvre aveugle quittât leur village, où il était à l'abri du froid et de la faim. Chaque chef de famille le prit chez lui l'un après l'autre. Jean, pendant le jour, faisait le catéchisme aux petits enfants, et lorsque la nuit venait, il racontait l'histoire de la Bretagne.

Voici comme il reprit son premier récit :

Un roi dont l'histoire parle sans aucun doute, c'est le roi Gradlon-le-Grand, roi du pays de Cornouaille, et l'on dit que la capitale de son royaume était la ville d'Is.

Que Dieu me fasse la grâce de vous bien conter l'histoire de la ville d'Is, châtiée par Dieu comme les villes de Sodome et de Gomorrhe. Vous avez peut-être entendu parler de la ville d'Is, ville si belle que l'on a dit : « Depuis la ruine de la ville d'Is, on n'a pas trouvé

EIL NOSVEZ

E ker a Iz netra nevez, nemet ar festou ve bemdez,
E ker a Iz nemet traou koz, rag ar festou a zo bemnoz.

Erc'h oa kouezet epad an noz, hag an dud euz a Ger-Anna na laoskent ket ar paourkez dall da vont kuit. Peb ozac'h a gemeraz Iann an eil goude egile en he dy. Iann a zeske ar c'hatekiz d'ar vugale vihan en deiz ; ha pa zeue an noz e kounte istor ar Vreiz. En noz-mata an dall koz a gomzaz evellen :

Eur Roue euz a behini an istor a barlant heb douetans eo ar roue Gradlon-Meur, hen oa roue er bro Kerne, hag en doa kemeret evit ker-ben he rouantelez ar ger a Iz.

Plijet gant Doue ober din ar c'hras da lavarout ervad beuzeudigez ar ger a Iz, hi zo bet kastizet gant an Aotrou Doue evel ar c'herriou Sodom ha Gomor. Klevet o peuz aliez komz euz ar ger a Iz, e mor Douarnenez ; ker ken kaer ma lavarer : « Abaoue ar ger a Iz neuz ker par da Bariz. » Kemont a duchentilet oa er ger-ze gant ar roue Gradlon-Veur, ma lavarer c'hoaz : « Pemp mantel skarlet ha tri-ugent, heb niver ar re

de ville qui pût égaler Paris. » Il y avait tant de noblesse dans cette ville, du temps du roi Gradlon-le-Grand, que l'on dit encore de ces côtés-là que, chaque dimanche, il venait de la ville d'Is, à la messe à Lanval, 65 gentilshommes vêtus d'écarlate, sans compter ceux moins richement habillés. La ville d'Is était bâtie sur pilotis, et des matelots m'ont dit qu'il y a en Europe une ville qu'on nomme Venise, qui est bâtie de cette façon. La mer était retenue par des digues et des écluses dont le roi avait la clef d'or, qu'il portait autour du cou, comme le dit un vieux poëme : « Il faisait beau voir le roi, vêtu de son manteau d'écarlate, ses cheveux blancs lui tombant sur les épaules, et sa clef d'or au cou. » Le roi Gradlon était un bon chrétien. Cependant tous les jours étaient, pour la ville d'Is, des jours de fête. Un jour qu'il s'y tenait un tournoi, un jeune homme des plus distingués et aimé du roi tomba de cheval et mourut sur le coup. Saint Guénolé, qui passait en ce lieu, car il avait affaire au roi, ayant su ce qui arrivait, se jeta à genoux, et invoquant Jésus-Christ Notre Seigneur, il dit au jeune homme : Frère,

[redacted]

all, a zeue bep sul euz ar ger a Iz d'an offeren da Lanval. » Ar ger a Iz a oa var lez ar mor, ha darn euz an tiez oa savet tre en aod var treujennou guez braz laket doun er mor. Klevet oc'h euz marteze ar vartolodet o lavarout ez euz en Europa, e tu ar sao-heol, eur ger hanvet Venis, pehini zo gret en doareze. Ar mor oa kendalc'het e kichen ker gant mogeriou braz, sarret gant doriou, a bere ar roue hebken en doa an alc'huez, hi oa eun alc'huez aour. Hen dougen a ree, stag euz he c'houzoug, evel ma lavar an istor : kaer oa guelet ar roue gant he vantel moug hag he vleo guen kan var he choug, hag he alc'huez aour euz kerc'hen he c'houg.

Ar roue Gradlon, oa o chom er ger a Iz, hen oa eur c'hristen mad. Lavaret a reer e ker na vije bemdez nemet c'hoariou. Eun devez ma oa eur c'hoari emgann eno, oa deuet kals tud estren, eun den iaouank euz ar re huela, ha karet gant ar roue, oa taolet divar he varc'h var an dachen gant kement a nerz ma varvaz var an taol. Sant Guenole, o vont da velet ar roue Gradlon, o veza klevet ar pez oa c'hoarvezet, a ieaz beteg an den iaouank

[redacted]

au nom du Créateur, lève-toi. Le mort se leva aussitôt, et chacun loua le Tout-Puissant. Saint Guénolé, l'auteur de ce miracle, était fils de Fragan qui, venu de la Grande-Bretagne, s'était établi à Ploufragan. Il passait son temps avec saint Corentin dans l'exercice de la prière, dans le bois de Névet, en la paroisse de Plomodiern. Il ne venait à la ville d'Is que lorsqu'il pouvait en résulter quelque bien pour le pays ; car le roi Gradlon-le-Grand l'aimait et l'écoutait avec respect. Guénolé avait déjà sauvé le pays d'une invasion ennemie. Les barbares avaient débarqué en la paroisse de Guic-Séni ; un enfant qui regardait la mer s'écria : Oh ! mon Dieu, je vois mille voiles ! Saint Guénolé, qui était alors à Lesguen, en la paroisse de Plouguen en Léon, — où se trouve encore la chapelle du vieux manoir de Lesguen ou Lesven, maison de Blanche, mère de saint Guénolé, — chez son père, l'engagea à marcher à l'ennemi, et celui-ci le vainquit au lieu d'Izel-vez, en la paroisse de Plounévez. Une croix, nommée la croix des Mille-Voiles, fut élevée à Lanvengat, au lieu où l'enfant avait d'abord aperçu l'en-

kez-ze. En em daol a reaz var he zaoulin en eur lavaret : Breur, e hano an hini en deuz da grouet, sav en da za. Ker buhan an hini maro a zavaz, hag an oll souezet a veulaz an Doue oll-galloudek.

Sant Guenole, an hini a reaz an dra burzuduz-ze, a oa mab da Fragan, deut euz ar Vreiz-Veur er barrez Ploufragan. Tremen a ree he amzer er beden, o choum gant sant Kaorintin e koat Nevet e kichen Menec'hom, e parrez Ploumodiern. Na iee d'ar guer a Iz nemet pa oa mad evit ar vro. Gradlon-Veur hen gare kals, ha selaou a ree he aliou. Eur veich sant Guenole a zaveteaz ar vro, ha setu ama pe doare : An Normandet, tud a vor ha paganet, na glaskent nemet aour hag arc'hant, hag a zistruje boteg an ilizou, a ziskennaz en amzer-ze e parrez Guik-Seni, e Leon. Eur bugel, o sellet ouz ar mor, a iouaz er c'his-man : « Va Doue, me a vel mil guern ! » Sant Guenole, oa neuze e Lesguen, er barrez Plouguen e Leon, — e leac'h ma jom c'hoaz chapel ar maner koz Lezguen, pe Lezven, da lavaret eo, maner guen. (Guen oa hano mam sant Guenole), — a aliaz he dad da vont eneb an

nemi. Guénolé a habité aussi l'île de Sein, où j'ai moi-même vu le bourg qu'on appelle le bourg de Saint-Guénolé. Il quitta cette île pour venir à Quimper voir saint Corentin, évêque de cette ville, auquel le roi Gradlon avait donné son palais pour évêché. Il fit à Guénolé accepter le titre d'abbé de Landévennec, que le roi venait de fonder. Mais si le roi se plaisait dans la société des saints, et s'il faisait élever des temples au Seigneur et des demeures pour ses ministres ; s'il y avait tous les dimanches tant de gentilshommes aux offices divins, la plupart des habitants d'Is vivaient comme de vrais païens ; et si parfois il se trouvait dans la ville un ange comme saint Guénolé, il y avait près du roi un démon qui était sa fille Dahut : elle fatigua, par ses désordres, la bonté de Dieu. Une nuit donc, on entendit dans la ville ce cri effrayant : Les écluses sont lâchées et la ville va être engloutie ! Qui donc avait pris la clef et ouvert les écluses ? C'est ce que personne ne sait. Alors on entendit un mugissement comme celui de la mer par les gros temps ; les habitants de la ville furent éveillés par la voix terrible des flots, mais trop tard. Guénolé accourut pour

Normandet. Mont a reaz ha trec'het oant gantan en eun dachen hanvet Izel-vez, e parrez Plounevez. Eur groaz zo savet e tachen Lanvengat e Guik-Seni, el lec'h m'an doa ar bugel guelet listri an Normandet da genta. Guenole zo bet ive en enez Sizun, e pelec'h em euz guelet va unan ar vorc'h hanvet borc'h Sant-Guenole. Kuitaat a reaz an enez evit mont da Gemper da velout sant Kaorintin, eskop euz ar ger-ze. Sant Kaorintin en doa bet he balez digant ar roue Gradlon evit chomm ennan. Sant Guenole a oa great abad euz eur gouent e Landevenek. Ar roue Gradlon a reaz sevel ar gouent-ze.

Ma oa ar roue Gradlon douget kals d'ar relijion, ma iee kement a duchentilet d'an oferen peb sul, an darn vuia euz an dud er ger a Iz a veve evel paganet, ha ma voa aliez e kichen ar roue eun æl evel sant Guenole, e oa bemdez gantan eun diaoul. Merc'h ar roue, hanvet Dahut, oa unan euz ar re falla, ha skuiza a reaz madelez Doue dre he dizurchou. Eun nozvez-ta oa klevet e ker ar iud spountuz-man : « Laosket ar puns, beuzet ker! » Piou en doa kemeret an alc'huez ha digoret an noriou euz tu ar mor? Den n'er goar. Neuze a

[redacted]

réveiller le roi : Sire, s'écria-t-il, levez-vous bien vite, à cheval et partons ; voici la mer hors de ses digues. Le roi obéit, et prenant sa fille Dahut sur la croupe de son cheval, il le mit au galop avec une telle vitesse que le feu sortait des fers du cheval ; mais quelque rapide que fut sa course, la mer venait plus rapidement encore à leur suite, et déjà les pieds du cheval étaient mouillés, lorsque Gradlon entendit une voix du ciel qui disait : Jette dans la mer le démon qui est derrière toi. Le roi, effrayé, jeta sa fille à l'eau, au lieu appelé depuis Poul-Dahut. C'est ainsi que l'on rapporte la fin d'Is, la plus belle ville qu'il y ait eu en Bretagne. Ceux qui l'habitaient se livraient à l'ivrognerie et à tous les vices. On a toujours dit : Les Bretons savent supporter avec courage les peines et les fatigues ; oh ! s'ils savaient aussi bien supporter la soif ! *O utinam possint sic tolerare sitim !* Dieu donna aux habitants de la ville d'Is à boire plus qu'ils n'en voulaient.

J'ai souvent été à Landévennec et j'ai vu, dans mon temps heureux, les ruines de l'abbaye de Saint-Guénolé ; c'est là que fut enseveli le roi Gradlon ; on y a trouvé sa tombe, et autrefois le clergé

zeuaz eun trouz euzuz evel pa zav ar mor er goal amzer. An dud oa dihunet dre mouez spountuz ar mor ; re zivead oa. Sant Guenole a zeuaz da zihun ar roue : Aotrou, emezan, sav diallen, bas da varc'h, ha kuit a gren ; ema ar mor o redek dreist he lenn. Ar roue a zentaz, hag o kemerout he varc'h, hag he verc'h Dahut a dreon, a reaz kement a diz ma zeue an tan euz he hern. Pegen buhan bennak ma iee, ar mor a zeue buhanoc'h c'hoaz var he lerc'h ; ha glebiet oa treid ar marc'h, pa glevaz ar roue Gradlon eur vouez euz an env, pehini a lavare : « Taol er mor an diaoul di var an dalben ! » Ar roue, spountet, a daolaz en traon he verc'h, hi a gouezaz er mor el lec'h hanvet breman Poul-Dahut.

Evel-ze, a leverer, eo bet beuzet ar c'haëra ker zo bet e Breiz. An dud a oa enni en em roe d'ar vezventi, hag a ree kalz a fallagriez. Bepret e bet lavaret : Ar Vretonet a oar gouzanv gant kaloun peb labour ha peb poan ; o ma c'hellent ive gouzanv ar sec'het ! *O utinam possint sic tolerare sitim !* Doue a roaz d'ar vezverien euz ar ger a Iz beteg re da eva.

Aliez oun bet e Landevennek, ha guelet em euz, e va amzer vad, ar mogeriou koz euz kouent sant Guenole. Er

des paroisses voisines, comme Saint-Nic, Argol, Telgruc, Dinéault et Crozon, y venait chaque année célébrer des services pour le roi Gradlon. On voit dans la paroisse de Crozon, près de Kerbénéon, un tumulus en cailloux, quoique ce lieu soit éloigné de la mer ; c'est la tombe de Rivoualen. Celui-ci était fils de Gradlon-le-Grand ; il a donné des lois au pays de Crozon qu'il gouvernait. Ainsi celui qui voyage en Bretagne peut trouver, en tous lieux, des vestiges de l'histoire du pays.

Landévennec, tes souvenirs sont mélancoliques comme tes ruines qui disparaîtront, hélas ! bientôt aux yeux des voyageurs qui viennent y chercher, au milieu des ronces et des épines, la tombe ou caveau du roi Gradlon ! La terre que l'on foule dans l'emplacement de ton église est une terre sainte. Que de saints moines ont vécu et sont morts dans l'abbaye de Landévennec ; saint Guénolé, saint Guennaël, saint Conogan, saint Dei, saint Morbret, saint Idunet, saint Riok, saint Gozien, etc., et Jean de Langoueznou mort en odeur de sainteté vers 1359 ou environ.

La ruine totale de Landévennec est arrêtée par les soins intelligents de M. le comte de Chalus.

gouent-ze a oa bez ar roue Gradlon-Veur oa sebeliet eno : ha guechall ar veleyen euz ar parreziou tosta, evel Sant-Nik, Argol, Telgruk, Dineol ha Krozon, a iee dy peb bloaz da bedi evit repos ene ar roue Gradlon. E parrez Kraon pe Krozon, e kichen Kerbeneon, e veler eur bern bili, bez Rivoalen. Heman oa mab da Gradlon-Veur hag en deuz gouarnet bro Krozon ha great lezennou dezi. Evel-ze kement hini a dremen dre Vreiz a hell guelout e pep lec'h testeni euz ar pez zo c'hoarveet enni.

Landevennek, ar sonj euz da amzer tremenet a zo trist evel ar mogeriou distrujet euz da abaty, e pelec'h ne gaver mui nemet drez ha spern var bez ar roue Gradlon-Meur ! An douar a vresser dindan an treid en da iliz a zo santel ! Nag a venec'h leun a zantelez o deuz bevet hag a zo douaret e Landevennek : sant Guenole, sant Guenaël, sant Riok, sant Deï, sant Konogan, sant Morbret, sant Ydunet, sant Gozian hag eun niver braz a re all. An aotrou Iann Langoueznou, maro santelamant er bloavez 1359 pe var dro.

Moguerlou an abaty a zo breman dizoloët ha kempennet dre sourci an Aotrou kondt de Chaluz.

An hini a zell a beb tu euz an abaty

Celui qui promène ses regards sur les alentours de l'abbaye, puis les abaisse sur la mer qui baigne si doucement cette oasis, sent son âme se porter à la méditation et à la prière, et comprend facilement que l'abbé de Landévennec y ait puisé cette tendre et pensive poésie qui a produit la belle hymne pour les âmes souffrantes : *Languentibus in purgatorio.* C'est sans doute pour perpétuer la mémoire du miracle dont il avait été l'heureux témoin, à Guicquellé, que fut construite la petite chapelle du Folgoat, de Landévennec ; de même que de nos jours on a élevé bien des chapelles sous le vocable de Notre-Dame de la Salette. Une complète ignorance de l'histoire (dont on fait, hélas ! trop bon marché, quand il s'agit de l'histoire de la Bretagne) a été seule capable de faire supposer que le miracle avait eu lieu près de Landévennec. Ecoutons Jean de Langoueznou lui-même : « Un pauvre innocent qui allait mendier de porte en porte par les villages de Lesneven; » et parlant du lys très beau crû miraculeusement sur la fosse de Salaün : « Je Jean de Langoueznou, ai été présent au miracle ci-dessus, l'ai vu et ouï, etc. J'ai composé

hag a zalc'h he zaoulagad var ar mor, a c'hleb aochou al lec'hik dudiuzze, a zant he galon douget d'ar beden ha d'an orœson ; ha n'eu em souez ket m'an deuz bet abat Landevennek komposet ar c'han latin kaer evit soulajamant an eneou euz ar Purgator : *Languentibus in Purgatorio.* Evit derc'hel sonch euz ar mirakl erruet e kichen Lesnevon euz bet savet tost da Landevennek eur chapel dindan hano an Intron-Varia ar Folgoat, evel ma zaver o peb leac'h chapeliou dindan hano ar Verc'hez ar Salot. Ar re na ouezont ket an istor euz ar Vreiz, ha ne deo ket studiet avoalc'h, o deuz sonjet en doa bevet Salaün o kichen Landevennek. Cetu petra lavar var gement-ze abat Landevennek he unan : « Salaün oa eur paourkez innosant a glaske an aluzen er c'herriou tost da Lesneven : Me va unan, eme Iann Langoueznou, em euz guelet ar mirakl (eur fleurdelizen a zeue euz al leac'h ma oa douaret Salaün ha var he deliou oa merket e lizeronnou aour : *Ave Maria).* Gret em euz e latin eur c'hantik evit soulajamant eneou ar Purgator, enni meuz skrivet c'huec'h gueich : o

un cantique en latin pour les trépassés auquel il y a six fois : *O Maria ! ô Maria !* lequel est encore jusques aujourd'hui chanté en très grande dévotion en notre royal moustier de Landévennec et par tous les prieurés qui en dépendent. »

J'ai encore à vous conter une histoire du roi Gradlon. Un jour qu'il chassait dans la forêt de Névet, où saint Corentin avait alors un ermitage, il arriva vers midi à la demeure du saint ; celui-ci n'avait à offrir au roi et à sa suite que de l'eau de la source et un petit poisson dont il coupa la queue pour la donner au cuisinier du roi. Le cuisinier fut bien embarrassé d'avoir si peu de chose pour tant de monde ; cependant il obéit au saint, et mit la queue à cuire. Combien il fut surpris de voir cette queue suffire pour la nourriture du roi et celle de sa suite. Un Léonard incrédule voulut voir ce poisson miraculeux qui demeurait en vie, quoique saint Corentin lui eût coupé la queue ; il coupa lui-même un morceau du petit poisson. Depuis, on ne l'a plus vu nager dans la fontaine. C'est ainsi que Dieu faisait des miracles pour l'accroissement de la foi dans notre pays. Que son saint nom soit béni à jamais !

Maria ! o Maria ! hag a zo kanet brema e va abaty Landevennek hag er c'houenchou stag outy. »

Divar ben ar roue Gradlon em euz klevet c'hoaz e oa eun devez e koat Nevet gant kals a noblanç. En em gavout a reaz var dro kreizde el lec'h ma joume sant Kaorintin. Ar sant n'en doa da ginnik d'ar roue nemet dour hag eur pesk bihan : troc'hi a reaz dezan al lost, hag hen roaz da keginour ar roue evintan hag he duchentilet. Ar c'heginour oa goal souezet o velout ken neubeut evit kement a dud. Senti a reaz koulskoude euz sant Kaorintin hag a lakeaz lost ar peskik da boaza. O tra burzuduz ! Lost ar pesk a zeuaz braz avoalc'h evit terri ho naon dezo oll. Eul Leoniard diskredig pe inkredul, a fellaz dezan guelout ar pesk burzuduzze a veve e feunteun sant Kaorintin, hag a oa choumet beo en despet ma oa troc'het he lost dezan, ha troc'hi a reaz he unan eun tam euz ar pesk. Evit punissa an den kurius, ar pesk a zisparissaz, hag abaoue n'er gueler mui o redek ebarz ar feunteun. Evel-ze a ree an Aotrou Doue burzudou evit ma vije kresket ar feiz en hor bro. Ra vezo meulet da viken.

TROISIÈME VEILLÉE

Arthur, prince gallois, est-ce ta meute noire,
Qui chasse cette nuit au son du cor d'ivoire ?
Prince Arthur est-ce toi ?.....
Arthur nous t'attendons, nous t'attendons encor !
BRIZEUX.

Comme je vous l'ai déjà dit deux ou trois fois, il n'y a pas toujours eu des Anglais dans l'île de Bretagne. Quand cette île appartenait aux Bretons, ceux de ce pays-ci et ceux de l'île traversaient la mer pour venir d'un pays à l'autre; ils se mariaient même entre eux. En ce temps-là donc, Audren était roi de ce pays-ci. L'archevêque de l'île vint lui demander du secours pour ses concitoyens. Audren tenait sa cour à Châtel-Audren. Celui qui passe maintenant par cette ville dirait, en la voyant si sombre, qu'elle porte le deuil des rois de Bretagne, comme tout le pays porte le deuil de sa gloire déchue, et ne pourrait croire que c'était là le lieu choisi par les rois de Bretagne, pour y faire leur séjour. Mais jamais on ne vit chose plus triste que ce qui arriva dans cette ville à l'époque dont nous parlons, quand l'archevêque se jeta aux pieds du roi en pleurant. Il était suivi

TEIRVED NOSVEZ

Bagad Arzur e goaran eo, Arzur araok lein ar meneo,
Mar ma Arzur an hini eo, prim d'hor goarek ha d'hor
[goal veo.
(*Barzaz-Breiz*).

Evel m'euz lavaret deoc'h c'hoaz, neuz ket bet atao Saozon en enez a Vro-Saoz. Pa oa an enez-ze d'ar Vretonet, re ar vro-man ha re an enez a dreuze aliez ar mor evit mont euz an eil vro d'eben: hag aveichou e vije dimizi etrezo. En amzer ta ma oa Audren roue er vro-man, arc'heskop an enez a zeuaz da c'houl sikour digantan evit he genvroiz. Audren a zalc'he he lez e Kastel-Audren. An hini a dremen breman dre ar gerze, a lavarfe, oc'h he guelout, e toug kaon d'ar rouaned Breiz, ha na hello ket kridi e ve bet palez rouaned enni. Biskoaz ne oa guelet eun dra truezussoc'h eget na zigouezaz en amzer ma lavaromp. An arc'heskop, deuet e Breiz gant ar re genta euz an enez, en em daolaz e treid ar roue, hag a gomzas evellen : « Aotrou roue, emezan, ha c'hui oll Bretonet hor breudeur, c'hui a ell hirvoudi ha gouela ga-

des principaux de l'île; il s'adressa au roi en ces termes : Sire, lui dit-il, et vous tous Bretons, mes frères, vous pouvez pleurer avec nous; car nous qui sommes vos frères, nous souffrons toutes sortes de maux : nos champs sont abandonnés, nous n'avons plus à manger que les bêtes sauvages. Nous n'avons plus parmi nous de gentilshommes pour nous défendre; ils ont suivi votre roi Conan Mériadec, quand il vint en ce pays. Les Anglais nous pressent de toutes parts, nous n'avons d'espoir qu'en vous. Préparez donc des vaisseaux, et venez; voici que je remets entre vos mains le royaume de Bretagne.

Le roi sentit son cœur percé de douleur à de telles paroles, il demanda conseil aux anciens et aux sages; ceux-ci ne voulurent pas laisser Audren quitter le pays, et Constantin, jeune frère du roi, fut envoyé dans l'île avec deux mille hommes de la petite Bretagne. C'était assez pour cette guerre, car ce n'étaient ni les hommes ni le courage qui manquaient à ceux de l'île, mais un roi pour les commander et les conduire au combat, car ils étaient divisés entre eux. Et en effet, tant que vécut Constantin, l'île de Bretagne resta en



neomp ; rag ni ho preudeur a souffr an oll boaniou. Hor parkeier zo dilezet; n'hon euz da zibri nemet loenet ar c'hoajou. Neuz mui en hon touez denchentil ebet evit hon difen. Heuliet o doa oll ho roue Konan-Meriadek pa zeuaz er vro-man. Ar Saozon a ra beac'h varnomp. Klask a reont kemer hor bro muia karet. Na hellomp beza sikouret nemet ganeoc'h. Kempennit-ta ho listri ha deuit d'hon difen. Lakat a ran etre ho taouarn rouantelez ar Vreiz-Vraz. »

Mantret oa kaloun ar roue Audren o klevet komzou ken truezuz. Araok lavarout he gomz diveza, e kemeraz kuzul digant ar re goz, hag ar re furra euz an duchentilet, da lavarot eo an noblanç. Ar re-man a felle dezo e vije sikouret ho breudeur euz ar Vreiz-Veur. Na oa ket permetet d'ar roue kuitaat ar vro, Konstantin he vreur iaouank oa kaset da sikour Bretonet an enez gant daou vil den, avoalc'h oa evel-ze evit ar brezel-ze, rag tud a galoun avoalc'h oa en enez; ne vanke nemet eur roue d'ho c'hass d'ar gombat. Ar vro oa partajet etre daouzek mil rum a dud, den na n'em gleve. Konstantin a lakeaz urz vad en ho zoues hag

paix et le peuple était heureux. Mais Dieu voulait châtier un peuple qui, selon saint Gildas, attirait sur lui la malédiction du ciel par une vie désordonnée. Après la mort de Constantin, un méchant homme, nommé Vortigern, s'empara du royaume; et comme il savait que le peuple ne l'aimait pas et attendait la majorité des deux fils de Constantin, Aurèle-Ambroise et Uter-Pendragon, qui étaient en Armorique, il eut recours aux étrangers. Maudit soit celui qui appelle et reçoit l'ennemi de sa patrie ! O jour de douleur que celui où l'on vit la mer, autour de l'île, couverte de nos ennemis nés les Anglais! Hangist et Horsa furent les deux premiers de ces Saxons auxquels Vortigern donna des terres pour s'y établir. Il ne trouva pas avoir assez fait pour perdre son pays : il épousa la fille de l'ennemi, la belle Rovina, fille d'Hangist. Vortimor, fils de ce roi déloyal, était du côté des vrais Bretons ; aussi Rovina hâta-t-elle sa mort. Sa dernière parole fut pour son pays, et il demanda à être enterré sur le bord de la mer, afin d'effrayer encore, après sa mort, les ennemis de sa patrie. Vortimor ne fut pas le dernier Breton qui fut tué par trahison ; Hangist

a drec'haz ar Saozon. Epad ma vevaz, an enez a joumaz e peoc'h hag ar bobl en em gave eüruz. Doue, koulskoude, a felle dezan kastia ar bobl-ze, hervez ma rapport sant Veltaz, tenn a ree varnezan malloz an env dre eur vuhez dirollet.

Evel-ze, goude maro Konstantin, eun den fall hanvet Vortijern a gemeraz ar rouantelez; hag evel ma ouie ne oa ket karet gant ar Vretonet a c'hortoze evit ho gass kuit ma vije deuet en oad daou vab Konstantin, Aurel-Amhroaz hag Uter-Pendragon, klaskout a reaz sikour an dud estren. Milliget an hini a c'halv hag a zigemer enebour he vam-bro ! O devez a c'hlac'har pa oe ar mor goloet en dro d'an enez gant listri hon enemict a viskoaz, ar Saozon ! Hanjist hag Horsa oa an daou kenta euz ar Saozon-ze da bere Vortijern a roaz douar evit sevel keriou ha bova er Vreiz-Vraz deuet evel - ze noubout goude Bro-Saoz po Bro ar Saozon. Vortijern na gave ket c'hoaz beza gret droug a voalc'h d'ho vro. Dimizi a reaz gant Rovina, merc'h d'ar Saoz Hanjist. Kouls- koude Vortimor, mab ar roue fall-ze, oa a du gant ar Vretonet a enep ar Saozon. Rovina a reaz he lakat d'ar maro ; diveza komz

fit massacrer, à un banquet auquel il les avait invités, trois cents Bretons. On voit encore en Angleterre le lieu où ils furent massacrés et où furent ensevelis les cadavres de ces malheureux Bretons ; on l'appelle Stone-Henge, en anglais. O Bretagne ! le sang de tes enfants te sauva encore une fois. Vortigern, abandonné par son peuple, s'est retiré dans une grande tour sur le bord de la mer. De là il peut voir, comme lui avait prédit le barde Merlin, les vaisseaux de la Bretagne-Armorique qui portent Aurèle-Ambroise et Uter-Pendragon, ces rois attendus avec tant d'impatience. Le traître est mis à mort, les Anglais sont vaincus. La Grande-Bretagne est sauvée.

Arthur, le roi si renommé de l'île de Bretagne, était fils de Pendragon. A l'âge de quinze ans, Arthur-le-Brave avait fait les Anglais fuir devant lui. Sa bonne épée, qu'il nommait Escalibar, brillait tellement dans ses mains, qu'elle jetait la crainte dans les cœurs des ennemis. Il reconquit toute l'île, et pour marque de sa puissance, il portait sur son écu treize couronnes d'or. De son temps, c'était Hoël-le-Grand qui était le roi de Breta-

Vortimor oa eur gomz a garantez evit he vro ; ha goulen a reaz beza sebeliet e kichen ar mor, evit ma teuje c'hoaz goude he varo da spounta enemiet ar vro.

Vortimor ne oa ket an diveza euz ar Vretoned laket d'ar maro dre dreitourach ; Hanjist a reaz laza en eul lein, goude beza ho fedet, tri c'hant Breton. Al lec'h ma oant sebeliet a veler c'hoaz e Bro-Saoz, hag a zo galvet gant ar Saozon Stone-Henje. O Breiz, ar goad euz da vugale a reaz did beza saveteet eur veich c'hoaz. Vortijern, dileset gant he bobl, a zo en em dennet en eun tour huel var bord ar mor. Ac'hano, evel m'en doa diskleriet dezan ar barz Marzin, pe Merlin, a hell guelout al listri euz a Vreiz-Izel enho ambarket Aurel-Ambrcaz, hag Uter-Pendragon, ar rouanet iaouank gortoet keit amzer oa. Ar roue fall zo diskaret hag ar Saozon kasset kuit. Breiz-Veur zo saveteet.

Arzur, pe Arthur, ar roue ker brudet euz an enez a Vreiz, a oa mab da Bendragon. D'an oad a bemzek vloaz en doa gounezet ar viktor var ar Saozon. He gleze, galvet gantan Eskalibar, a luie kement en he zaouarn ma lakee ar spount e kaloun an enemiet. Gounit a

gne ; il était proche parent d'Arthur, et tous deux étaient braves à la guerre. Hoël fut, de plus, bon législateur. Ils étaient souvent ensemble. C'est alors que le château de Joyeuse-Garde, près de Landerneau, rassemblait tous les chevaliers de la Table-Ronde. Là venait de temps en temps le roi Arthur, et avec lui Tristan, fils du comte de Léon, Caradec au grand bras, Lancelot fils de Béniguet, roi de Tolente ; celui-ci, dit-on, avait été nourri au fond d'un lac par la fée Morgan. La reine Geneviève, femme d'Arthur, et les premières jeunes filles des deux Bretagnes passaient aussi dans ce château des jours entièrement consacrés aux plaisirs. Ils ne faisaient pas cependant à Hoël ni à Arthur oublier le bien de leur royaume : ils étaient toujours prêts à tout. Arthur ayant continuellement à repousser les attaques des Saxons, fit un appel, dans sa ville de Kerléon, aux braves de tous les pays. Merlin lui donna l'idée de les réunir tous en un seul corps, celui de la chevalerie. Un chevalier devait défendre, jusqu'à la mort, sa religion, sa patrie, son roi, les veuves et les orphelins ; les chevaliers devaient s'aimer les uns les autres. Arthur rassembla

reaz an oll enez en dro, hag evit diskuez he c'halloud, e touge stag euz he vrec'h eur skoet merket enhi trizek kurunen aour. Assamblez gant Arthur en em gave aliez Rivoal, pe Hoël, roue euz ar Vreiz-Armorik, hano ar vro-man. Kar tost a oa da Arthur, ho daou oant estimet dibermet evit ar gombat. Ousponn-ze Rivoal oa brudet ive evit beza gret d'he vro lezennou mad.

En amzer-ze oa c'hoariou hag ebatou e kastel Gouel-ar-C'hoad, pe Gouel-Forest, e kichen Landerne. Eno a zeue eur veich an amzer ar roue Arthur hag an duchentilet euz ar vro, evel Tristan, mab ar c'hondt a Leon, Karadok ar vrec'h vraz, Lancelot, mab Boniget, ar roue a Dolent. Heman a levarer, o veza kollet he dad, oe maget e gouelet eul loc'h gant Morgan ar c'horrigez. Ar rouanez Guenaran, greg Arthur ha merc'het euz ar re genta, a dremene ive er c'hastel-ze deveziou implijet en ebatou hag er c'hoariou.

Koulskoude Rivoal hag Arthur ne ankounec'heent ket ho rouantelez. Arthur en doa atao da zifen he vro enep al listri Saozon, ha galvout a ree an oll tud kalounok euz a bep lec'h en he ger a Guerleon. Ar barz Marzin a aliaz

les premiers chevaliers dans la ville de Keramalo. Leur armure fut déposée sur une table ronde, saint Colomban les bénit, et après avoir invoqué trois fois la sainte Vierge Marie, ces braves firent serment de chevalerie. Là étaient Hoël, Arthur, Mordred, Gauvain, Caradec, Tristan, Lancelot, Perceval et bien d'autres renommés en tous pays. O ma patrie ! il n'y avait pas alors un lieu où l'on ne parlât de tes enfants avec le plus grand respect, avec admiration ! Outre la renommée de tes chevaliers, on admirait tes bardes, et surtout Merlin, le barde de génie, le grand poète. Il avait été élevé dans l'île de Man, par les derniers druides ; là, il avait excellé dans les sciences profanes : saint Coulm le rendit habile dans les sciences sacrées. Je ne pourrais pas finir cette nuit, s'il me fallait vous raconter toute la vie de Merlin. On dit qu'il connaissait les choses cachées au vulgaire ; il a écrit l'histoire de son temps et a souvent prédit l'avenir. Il y a plus : j'ai entendu dire que Merlin vivait toujours ; il est

ar roue da glask an dud kalounek euz a beb bro hag ober anezo marc'herien : eur marc'hek oa eun den a vrezel, eur soudard vaillant a dlee difen beteg ar maro he relijion, he vro, ho roue, ar vinoret, an intanvezet ha beza a unan an eil gant egile. Dastum a reaz ta er ger a Keramalo ar guella baotret euz an diou Vreiz gant tuchentilet a bep bro. Ho guiskamant houarn oa lakeet ganto var eun daol-men rond ; sant Koulm ho bennigaz, a bep hini anezo a douaz beza marc'hek mad ha leal ; hag o veza galvet teir gueich ar Verc'hez Vari, mont a rezont d'ar brezel. Eno oa Rivoal, Arthur, Mordred, Goven, Karadok, Tristan, Lancelot, Perseval ha kals a re all brudet e peb bro.

O va bro ! e peb lec'h e vije komzet neuze ouz da vugale gant ar brassa doujans, gant souez, gant admiration ! Ouspen da varc'herien, oa brudet ive da varzeet, ha dreist-oll Marzin ar barz a skiant vraz. Desket oa bet en enez Mona gant ar re ziveza euz an Druzet, hag e oa deuet gouiziek en ho skianchou ; sant Koulm er greaz gouiek e skianchou an Ee. Na helfen ket aichui en noz-man, ma teufen da lavaret deoc'h

enfermé dans sa tombe — croyez si vous voulez — au bois de Brécilien, et on ne sait quand elle lui sera ouverte. Oui, Merlin dort ; on n'entend plus sa voix donner de salutaires avertissements à ses concitoyens. Cependant, les Bretons l'attendent toujours, et ils ont cru dernièrement qu'il venait de s'éveiller quand ils ont entendu de poétiques accents redire les louanges du pays (1). Arthur aussi, Arthur le grand roi, n'est qu'endormi. Depuis que son traître neveu Mordred l'eut frappé, on ne le vit plus ; mais les Bretons l'attendent toujours, et chacun dit dans son cœur : « Quand donc s'éveillera Arthur-le-Grand ? quand reprendras-tu ta bonne épée Escalibar ? Appelle tes Bretons, ils t'entoureront avec joie ? » Voilà, mes amis, l'histoire merveilleuse d'Hoël et d'Arthur. Venons maintenant louer le Créateur avant de prendre du repos.

(1) MM. de la Villemarqué, Henry, Alexandre, Brizeux, Kerbiriou, Violeau, etc.

an oll histor euz Merlin an divinour.
Hen a leverer, a ouie an oll draou kuzet, ha skrivet en deuz ar pez a errnaz, hag aveichou ar pez oa da erruout. Be zo muioc'h c'hoaz ; rag klevet em euz lavarout Marzin, pe Merlin, zo atao beo, oma — kridit mar kirit — en eur bez e koat Brocilian, ha ne ouzer ket an amzer ma vo digoret dezan he vez. Ia, kousket eo Marzin ; na glever mui ne vouez o tiskleria ho riskl d'he genvroiz ker. Koulskoude ar Vreiziz he c'hortoz c'hoaz, hag o deuz kredet e oa dihunet pa o deuz klevet, eun neubeut bloaveziou zo, moueziou douç o kana meuloudiou ar vro (1). Arthur ive zo kousket, petra bennag ma eo bet skoet gant he niz Mordred an traitour. Ne oa guelet mui er bed ; ar Vretoned a c'hed anezan ive, ha peb kaloun a lavar : « Pedavare a zeui da zihun Arthur-ar-Braz, ha da gemerout he glezo mad Eskalibar ? — Galv da Vretoned, hag e teuint en dro did ! »

Setu aze, va zud vad, istor kaer Arthur ha Rivoal. Deuomp breman da veuli an Aotrou Doue araok mont da gousket.

(1) Gant an Aotrounet La Villemarqué, Henry, Alexandre, Brizeux, Kerbiriou ha Violeau euz a Vrest, etc.

QUATRIÈME VEILLÉE

On vous vit dans nos bois accourir par essaims
Fils de l'Ile-de-Miel, fils de l'Ile-des-Saints :
Pôl, Malô, Corentin.......

BRIZEUX.

Ce n'était pas seulement à la guerre que s'illustrait le nom breton ; c'était aussi par les études littéraires. En ce temps, il n'y avait pas d'école plus renommée que celle de saint Iltud, dans le Glamorgan, dans l'île de Bretagne ; et dans tous les couvents des deux Bretagnes, on enseignait les sciences sacrées et profanes. Qui pourrait dire combien la jeunesse y était instruite et bien élevée ? Quand trouvera-t-on un séminaire comparable à celui de saint Iltud ? C'est de là que sortirent saint Samson, saint Gildas, saint Pol de Léon. Là étaient élevés les deux fils du roi Hoël, saint Pabu ou Tugdual et saint Lénor. Comment pourrais-je, moi pauvre aveugle, ayant si peu de science et d'esprit, vous parler d'évêques si savants qui ont été comme les lumières de ce pays, comme autant d'étoiles ? Outre les louanges de Dieu qu'on entendait de

PEDERVET NOSVEZ

Paol a Leon kerz alesse, gourc'hemenet e gant Doue,
Evit savetei da ene, mont da jom e douar Kerne.

Neket dre ar brezel hebken oa douget e peb lec'h hano ar Vretonet, be oant ivez ar c'henta skolaerien euz ar bed. En amzer-ze ne oa ket eur skol ker brudet evel hini sant Iltud, en eul loden euz ar Vreiz-Veur galvet ar Glamorgan ; hag en oll gouenchou euz an diou Vreiz e vije desket an oll skianchou, ken re sakr, ken re ar bed. Piou a hello lavarout mad avoalc'h pegen desket a oa an dud iaouank eno ? Pedavare a vo kavet eur seminer evel hini sant Iltud ? Euz ar skol-ze e deuet er vro-man sant Samson, sant Veltaz, sant Paol a Leon. Eno oa bet desket daou vab ar roue Rivoal, sant Pabu pe Tugdual, ha sant Lenor. Hag a hellin-me, paour-kez dall, gant ken neubeut a skiant, komz deoc'h euz a eskibien ker gouiziek, bet evel steret ar vro-man ? Ouspen meuleudiou Doue, a vije klevet e peb lec'h euz an diou Vreiz hag a ree estlam ar broiou

toutes parts dans les deux Bretagnes, on entendait celles du pays, celles d'Hoël, celles d'Arthur, des chevaliers et des guerriers courageux, et surtout celles de Merlin le barde et de Thaliessin, fils d'Onys, car ces deux poëtes ont fait des poëmes magnifiques et loués de tous, en leur temps. Mais des jours de malheur arrivent pour la Bretagne; les Anglais, avec leurs nombreux vaisseaux, l'ont envahie. Les églises, les couvents sont dévastés; le séminaire de saint Iltud est désert; au lieu où l'on voyait auparavant Samson, Magloire et Pol, promenant sur le rivage en parlant de Dieu, on ne voit plus que les oiseaux de mer se plongeant dans les vagues ou trempant la pointe de leurs ailes dans l'écume des eaux; au lieu des belles voix des moines, on n'entend plus que le cri des goëlands et des corbeaux de mer. C'est qu'alors étaient arrivés ces jours si tristes pour l'ile de Bretagne et si heureux pour notre pays, où toutes les personnes riches et instruites de l'île s'embarquèrent pour quitter la mère-patrie, et, tournant la proue de leurs navires vers l'Armorique, y débarquèrent en foule. C'est alors que descendirent à

all, e oa ive brudet mad e peb lec'h Arthur, Rivoalen, ar marc'herien pe soudardet kalounek, ha dreist pep tra Merlin an divinour ha Thaliessin, mab Onys. Rag an daou-man o deuz great guerziou kaer oa meulet gant an oll.

Deveziou a voalheur a gouezaz var an enez a Vreiz. Ar Saozon zo erruet gant eun niver spountuz a listri. An ilizou, ar c'houenchou zo diskaret ; e skol sant Iltud ne veler mui an niver braz euz he ziskibien. E lec'h ma oa guelet araok Samson, Maglor ha Pol o pourmen var an aod, hag o komz eno euz a Zoue, ne veler mui nemet al lapousset mor en em velc'hi pe o c'hlebia beg ho diouaskel en eon euz an toennou. Elec'h moueziou dudiuz ar venec'h, ne glever mui nemet iud ar morvrini hag ar gueleni ; rag deuet oa an amzer ker poaniuz evit an enez a Vreiz ha ken euruz evit ar vroman. An oll dud pinvidik ha gouiziek a bignaz var listri evit dont e Breiz-Izel. Neuze a erruaz aman, Seva hag eun nombr braz a venec'h ; douari a rejont en enezen Kermorvan, e parrez Ploumoger. Sant Pabu a zeuaz er ger a Osismor, galvet breman Kastel-Paol, evit

l'île de Kermorvan, dans la paroisse de Ploumoguer, saint Pabu et sa sœur sainte Sève, avec un grand nombre de moines. Saint Pabu vint à la ville d'Osismor, celle que l'on nomme maintenant Saint-Pol, demander le consentement du comte de Léon, pour élever un monastère à Trébabu, vers l'an 520. Quand on sut l'arrivée du fils d'Hoël-le-Grand dans son pays natal, ses deux frères vinrent au-devant de lui : Deroc'h, comte de Vannes, aussi nommé Erech ou Guerec'h, l'amena à son palais, et Hoël II vint les y rejoindre. Ce fut aussi dans ce temps qu'en un jour heureux pour le pays de Léon, saint Pol, évêque de Guicastel, fut reçu à Osismor ; il avait passé trois ans dans l'île d'Ouessant ; il débarqua à Kernic, en la paroisse de Plounévez. Saint Jaoua fut jeté, par un ouragan, au-delà de la rade de Brest, dans la rivière du Faou.

Saint Philibert, un peu plus tard, débarquait à la pointe de Rostudel ; il y évangélisa les habitants encore sauvages dans cette presqu'île de Crozon, si découverte maintenant, alors couverte de bois de chênes, où les Druides nous ont laissé leur temple ; mais, ayant le

goull grad ar c'hondt a Leon da sevel eur gouent el lec'h hanvet breman Trebabu, var dro 520.

Pa oe klevet a oa deuet mab Rivoal-ar-Braz en he vro, he zaou vreur a zeuaz gant joa d'he zigemer. Deroc'h, kondt Guenet, hanvet ive Gueroc'h pe Erech, he gunduaz en he balez e pelec'h ar roue Rivoal II a zeuaz d'he velet. Neuze c'hoaz, en eun devez kaer meurbet evit bro Leon, oe digemeret e Osismor sant Pol, eskop Guikastel, hen, goude beza tremenet tri bloaz en enez Eussaff, a zouaraz e Kernik, e parrez Plounevez. Sant Jaoua a oe taolet gant eur bar-avel dreist mor Brest e steir ar Faou.

Sant Philibert, eur maread goudeze, a zouaraz e beg Rostudel. Renta a reas kristenien mad an tud a jome eno, hag a oa neuze paganet; el lec'h ma zeo breman parrez mad Krozon pe Kraon, kichen Brest. Douar Krozon, ken dizolo breman, a oa neuze kasi goloët a wez dero, eno a oa ive eun iliz d'an Druzet. Guelet a reer c'hoas menhir ha dolmen aleiz e Krozon hag e Kamelet. Sant Philibert en doa c'hoant da vont larkoc'h da brezeg an aviel; hag araok guitaat ar Grozonis e roaz ar velegiach

dessein de s'avancer plus avant, il éleva à la dignité sacerdotale Hernot, jeune homme du pays, âgé de 21 ans, dont le zèle fut si ardent pour le salut de ses compatriotes, qu'ils lui ont élevé une chapelle qui subsiste encore et où la prière du Crozonais est sûre d'être entendue de son compatriote saint Hernot. Saint Philibert n'est pas oublié des Crozonais. Ils lui ont bâti une chapelle où l'on accourt de tous les environs pour implorer la guérison de certains maux. On y évangélise aussi les tout petits enfants.

La haute Bretagne recevait en même temps saint Samson et son neveu saint Méen; saint Gildas et Thaliessin, fils d'Onys, se retiraient dans les îles du Morbihan; saint Malo, dans la ville d'Aleth. Saint Lénor, fils d'Hoël, ou Rivoal Ier, débarqua à Pontual et se réunit à ses frères, qui se trouvaient alors dans la Bretagne-Armorique; mais leur union ne fut pas durable. L'un d'eux, Comor, qui avait eu la Cornouailles pour son partage, voulut y joindre le reste de la Bretagne. Il fit donc mourir Hoël, ou Jona, ou Jean Reith, c'est-à-dire le roy, ou Rivoal II, son frère et son

da Hernot, den iaouank euz ar vro, oajet a eur bloaz varn-ugent, hag hen c'hargaz da labourat da silvidigez he genvroiz. Kement a breder a gemeraz d'ho renta kristenien vad, ma savjont dezan eur japel evit he enori hag he bedi goude he varo. Pedennou kristenien vad Krozon a zo atao selaouet gant sant Hernot. Sant Philibert ne ket dizonjet kenneubeut gant Krozoniz; savet zo ive dezan eur japelic elec'h ma zireder evit beza pareet euz certen klenvejou. Lenn a reer ive an aviel sant Iann eno da eur maread bugale vihan.

Breiz huel a zigemeraz ive neuze sant Samson hag he niz sant Meen. Sant Veltaz ha Thaliessin, mab Onys, en em dennaz en eneziou euz ar Morbihan, ha sant Malo a zeuaz er ger a Aleth. Sant Luner, mab Rivoal-ar-Braz, a zeuaz e Pontual gant he vreudeur a oa neuze mignonet. Ho c'harantez an eil evit egile ne badaz ket pell. Komor, unan anezo, en doa bet Kerne evit he lod, ha c'hoantaat a ree ouspen kaout lod ar re all; hag evit-ze e reaz laza Rivoal, hanvet ive Jona Reith, he vreur hag he roue, gant Budik, eur breur all dezan. Klaskout a reas ive laza he nis

roi, et Budic, un autre de ses frères. Il voulut aussi ôter la vie à son neveu Judual, ou Alain; mais le diable, qu'il avait pris pour maître, n'est pas si puissant que Dieu. Saint Lénor, apprenant la mort de son frère Hoël, accourut au palais, et ayant sauvé son neveu, il l'envoya à la cour du roi de France. Comor, plein de fureur, vint trouver Lénor et lui demanda son neveu, s'il ne voulait lui-même perdre la vie. Saint Lénor, sans lui répondre, lui montra par la fenêtre le navire qui, toutes voiles déployées, portait à la cour du roi de France l'héritier légitime de la couronne de Bretagne.

C'est en ce temps-là qu'on dit que saint Pol vainquit un affreux dragon qui ravageait le pays autour d'Osismor. Personne n'osa suivre saint Pol jusqu'à la caverne du dragon, excepté un jeune homme de la paroisse de Cléder, qui a porté depuis le nom de Kergournadec'h. C'est de sa famille que l'on disait : Si vous êtes de Kergournadec'h, portez la tête haute; et encore : Avant qu'il y eût au monde un seigneur et un manoir, il y avait un chevalier à Kergournadec'h. Saint Pol devint évêque de Léon, et

Alan, pe Judual ; mæz an diaoul, en doa kemeret evit he vestr, neket galloudek dirag Doue. Sant Luner, o klevout oa maro he vreur Rivoal II, a zeuaz d'he balez hag a gemeraz he nis evit he gundui da balez ar roue a Frans. Komor, leun a fulor, a ieaz da dy he vreur hag a c'houlennaz digantan he nis, ma na felle he unan beza lakeet d'ar maro. Sant Luner na reaz dezan respount ebet, en em gontanti a reaz da ziskuez al lestr, gant he lien guen en avel, a gasse da lez ar roue a Frans ar guir roue a Vreiz.

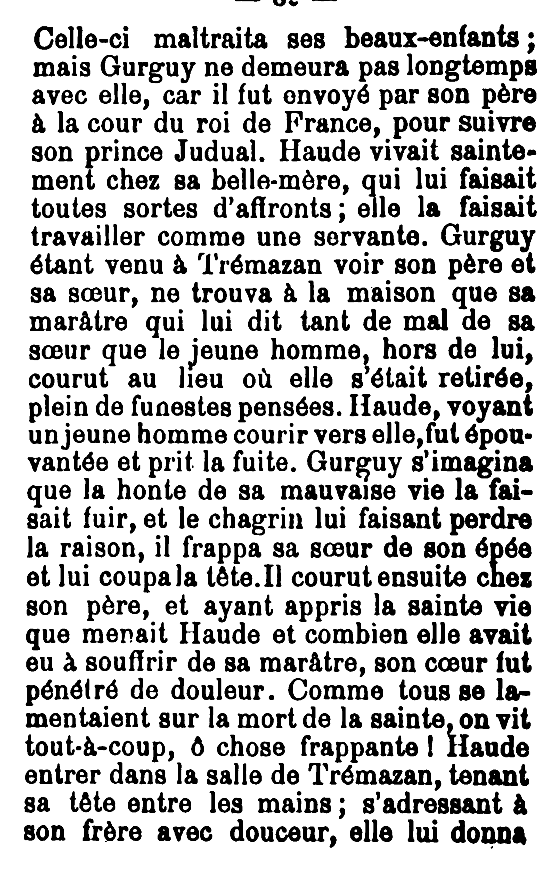
En amzer-ze, evel ma leverer, sant Paol a drec'haz eun dragon euzuz, a ree distruj er vro en dro da Osismor. Den na grede mont gant sant Pol beteg toull an dragon, nemet eun den iaouank euz a barrez Kleder, hanvet abaoue Kergournadec'h ; euz ar famill-ze eo bet lavaret : « Araok ne oa aotrou e nep lec'h oa eur marc'hek e Kergounadec'h. » Ha c'hoaz : « Mar ezoc'h euz Kergounadec'h, savit ho pen d'an ec'h. » Sant Pol oa gret eskob a Leon, hag o velout ne oa ket ar roue er vro, mont a reaz d'he glask beteg lez ar roue a Frans e pelec'h Judual he zige-

voyant qu'il n'y avait point d'autorité en Bretagne, il fut jusqu'à la cour de France chercher le roi Judual. Saint Pabu, évêque de Tréguier, y était aussi venu pour voir son neveu bien-aimé. Or, comme il ne savait pas le français, il ne causait avec les Français qu'en latin. Judual parlait breton à son oncle, car, en ce temps-là, une sotte vanité ne faisait pas mépriser le breton.

Quand saint Pol revint dans son évêché, il fit élever des monastères, l'un dans l'île de Batz, l'autre dans la paroisse de Kerlouan, un à Plougar et un autre à Lampaul. Pendant que saint Pol était ainsi occupé, un jeune homme, nommé Gurguy, vint le trouver et lui demander pénitence pour un meurtre dont il venait de se rendre coupable. Gurguy était fils du seigneur de Trémazan, en la paroisse de Landunvez, en Léon. Ce seigneur, appelé Galon, avait épousé Florence, une des meilleures dames de son temps; ils avaient deux enfants, un garçon nommé Gurguy, et une fille nommée Haude. Leur mère mourut quand ils étaient encore jeunes. Galon, leur père, se remaria à une dame de l'île de Bretagne qui était hérétique.

meraz gant kalz a garantez. Sant Pabu, eskop Landreger, a oa deuet eno ive evit guelout e nis ker. Evel ma na ouie ket ar gallek na elle ket komz gant ar Francisien nemet e latin. Judual a gomze gant he yountr e brezonek; rag eun den euz ar Vreiz na glaske ket neuze disonjeal he vrezonek.

Pa zeuaz sant Pol en dro en he eskopti, e reaz sevel kouenchou : unan en enez Vaz, eun all e parrez Kerlouan, unan e Plougar hag eun all c'hoaz e Lampol. Epad ma oa sant Pol o sevel ar c'houenchou-ze, eun den iaouank, hanvet Gurguy, a zeuaz d'he gavout evit goulen digantan pinijen abalamour da eur muntr en doa gret nevez oa. Gurguy a oa mab d'an aotrou euz a gastel Tremazan, e parrez Landunvez, e bro Leon. An aotrou-ze, hanvet Galon, a oa demezet da Florença, unan euz ar guella itrounezet euz he amzer. Bed o doa daou grouadur, eur paotr hanvet Gurguy hag eur verc'h hanvet Eodez. Ho mam a varvaz pa oant c'hoaz iaouank. Galon, ho zad, a gemeraz evit eil pried eun introun euz an enez a Vreiz, hag hi heretik. Houman a voal-gassaz an daou grouadur. Gurguy na choumaz ket pell



Celle-ci maltraita ses beaux-enfants; mais Gurguy ne demeura pas longtemps avec elle, car il fut envoyé par son père à la cour du roi de France, pour suivre son prince Judual. Haude vivait saintement chez sa belle-mère, qui lui faisait toutes sortes d'affronts; elle la faisait travailler comme une servante. Gurguy étant venu à Trémazan voir son père et sa sœur, ne trouva à la maison que sa marâtre qui lui dit tant de mal de sa sœur que le jeune homme, hors de lui, courut au lieu où elle s'était retirée, plein de funestes pensées. Haude, voyant un jeune homme courir vers elle, fut épouvantée et prit la fuite. Gurguy s'imagina que la honte de sa mauvaise vie la faisait fuir, et le chagrin lui faisant perdre la raison, il frappa sa sœur de son épée et lui coupa la tête. Il courut ensuite chez son père, et ayant appris la sainte vie que menait Haude et combien elle avait eu à souffrir de sa marâtre, son cœur fut pénétré de douleur. Comme tous se lamentaient sur la mort de la sainte, on vit tout-à-coup, ô chose frappante ! Haude entrer dans la salle de Trémazan, tenant sa tête entre les mains; s'adressant à son frère avec douceur, elle lui donna

ganti, rag kasset a voe gant he dad da lez ar roue a Frans, pe Bro-C'hall, da heul Judual he roue. Eno a zeuaz da veza brudet, ha karet a oe gant ar roue. Evit Eodez, beva a ree evel eur zantes. Be en devoa a bop seurt dismegans da zouffr gant he lez-vam. Houman a ree dezi labourat evel eur vatez. Gurguy o veza deuet da Dremazan da velout he dad hag he c'hoar, n'en doa ket guelet pell a oa, na gavaz en ty nemet he lez-vam. Hi a lavaraz dezan kals a draou fall var ben he c'hoar Eodez, na hell mui choum e ty he zad, emezi. An den iaouank, direizet gant ar c'helou-ze, a redaz beteg al lec'h ma oa lavaret dezan a oa he c'hoar. Houman, spountet o velout eun den iaouank o redek var zu dezi, a dec'haz dirazan. Gurguy a gredaz neuze a voa dre ar vez euz he buhez dibordet e tec'he he c'hoar; hag o tont diskiant gant ar glac'har, a roaz dezi eun taol kleze hag hen dibennaz.

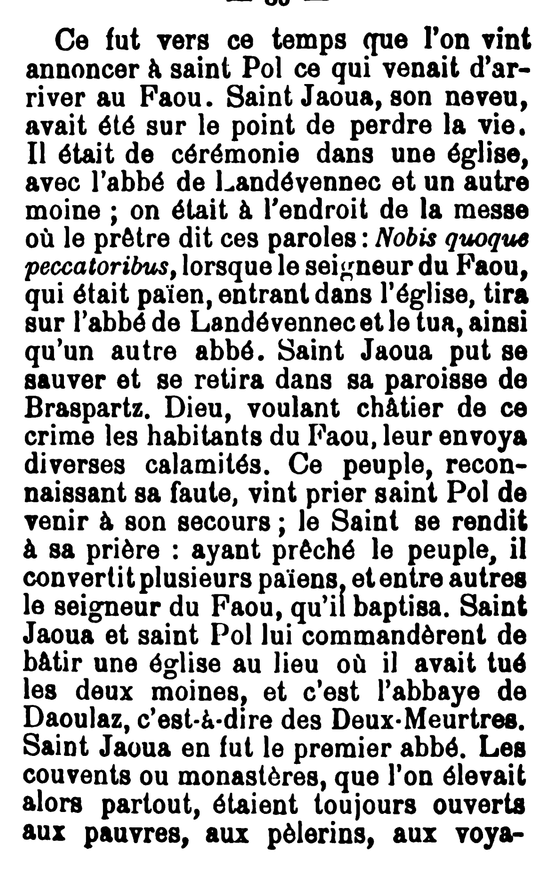
Spountet dre he voal-ober, Gurguy a redaz da gaout he dad, hag o veza klevet gant an oll geger santel oa he c'hoar, ha pegement he doa bet gouzanvet gant he lez-vam, a zeuaz da veza mantret he galoun. Pa voant oll o

de bons conseils, et ayant demandé et reçu les sacrements de l'église, elle rendit son âme à Dieu. Aussitôt la punition de Dieu atteignit sa marâtre : un coup de tonnerre la foudroya dans la salle de Trémazan. Gurguy se rendit à Saint-Pol pour se confesser à l'évêque de Léon et lui demander pénitence; l'ayant accomplie, il vint demander au prélat de le recevoir au nombre de ses religieux. Saint Pol était dans la salle de son évêché avec six chanoines, lorsque Gurguy lui fit cette prière; les assistants virent avec étonnement, sur la tête du pénitent, une couronne de feu, ce qui fit à saint Pol lui donner le nom de Tanguy. Il le fit abbé du monastère qu'il venait de fonder à Saint-Mathieu de Fin-Terre, afin de donner un asile aux reliques de saint Mathieu qu'y avaient apportées des matelots bretons revenant d'Egypte.

L'abbaye de Saint-Mathieu, bâtie dans un lieu tout à fait sauvage, contraste avec l'oasis de Landévennec, elle fut fondée pour six religieux bénédictins. Elle eut deux abbés du nom de la Palue. M. de Robien fut son dernier abbé.

vouela var maro ar santez, a leverer, tra souezuz, e oa guelet Eodez o tont er zall e Tremazan gant he fen en he dorn. Komz a reaz d'he breur dre gaer, hag o veza gret aliou mad dezan, a varvaz gant he sakramanchou. He lez-vam a oa lazet deoc'h-tu gant eun taol kurun. Neuze a zeuaz Gurguy da Gastel-Paol evit kovez he bec'het, hag o veza gret ar binijen roet dezan gant sant Pol, e teuaz adarre d'he gaout evit goulen digantan hen digemer etouez he venec'h. Pa zeuaz Gurguy da zall an eskop, el lec'h ma oa sant Pol gant c'huec'h bælek, an dud eno a oa souezet o velout en dro da ben Gurguy eur gurunen tan. Deuz an dra-ze a reaz sant Pol dezan an hano a Danguy, ha rei a reaz dezan da c'houarn eur gouent nevez savet e Lou-Maze an traon, evit digemer relegou sant Vaze digasset dy gant martolodet euz ar vro-man, o tont euz an Egypt.

Abbaty sant Vaze zo bet savet en eul lec'h gouez ha dishenvel euz al lec'h kaer ha dudiuz ma oa savet abbaty Landevennek. Abbaty sant Vaze oe savet evit c'huec'h manac'h. Daou euz ho dadou abbat oe hanvet : Palud ; an



Ce fut vers ce temps que l'on vint annoncer à saint Pol ce qui venait d'arriver au Faou. Saint Jaoua, son neveu, avait été sur le point de perdre la vie. Il était de cérémonie dans une église, avec l'abbé de Landévennec et un autre moine ; on était à l'endroit de la messe où le prêtre dit ces paroles : *Nobis quoque peccatoribus*, lorsque le seigneur du Faou, qui était païen, entrant dans l'église, tira sur l'abbé de Landévennec et le tua, ainsi qu'un autre abbé. Saint Jaoua put se sauver et se retira dans sa paroisse de Braspartz. Dieu, voulant châtier de ce crime les habitants du Faou, leur envoya diverses calamités. Ce peuple, reconnaissant sa faute, vint prier saint Pol de venir à son secours ; le Saint se rendit à sa prière : ayant prêché le peuple, il convertit plusieurs païens, et entre autres le seigneur du Faou, qu'il baptisa. Saint Jaoua et saint Pol lui commandèrent de bâtir une église au lieu où il avait tué les deux moines, et c'est l'abbaye de Daoulaz, c'est-à-dire des Deux-Meurtres. Saint Jaoua en fut le premier abbé. Les couvents ou monastères, que l'on élevait alors partout, étaient toujours ouverts aux pauvres, aux pèlerins, aux voya-

aotrou Robien oe an diveza euz he abbaded.

Dont a reaz neuze da sant Pol ar c'helou deuz ar pez oa c'hoarvezet, nevez oa er Faou. Sant Jaoua, he nis, a oa bet var ar poent da goll he vuhez. Person Braspartz a oa, hag o veza eun devez en eun ilis gant abbat Landevennek hag eur manac'h all o lavarout an offeren, an aotrou euz ar Faou, ha ne oa ket kristen, o tont en iliz e kreiz an offeren, en amzer ma lavare ar bælek : *Nobis quoque peccatoribus*, a dennaz var abbat Landevennek hag he lazaz gant eun all. Sant Jaoua a hellaz savetei he vuhez hag en em dennaz en he barrez Braspartz. Doue a gastiaz tud ar Faou evit eur seurt torfet hag a zigassaz dezo goalheuriou. Tud ar Faou a bedaz sant Pol da zont en ho zouez. Sant Pol a zeuaz dy gant sant Jaoua. O veza prezeget d'ar bobl, a rejont ar vadiziant d'an aotrou ar Faou, hy a lavarjont dezan sevel eur gouent var al lec'h ma en doa lazet an daou vanac'h, kouent galvet abalamour d'an dra-ze, Daoulaz. Sant Jaoua oa gret abbat euz ar manaty-ze. Ar c'houenchou pe manatiou euz an amzer-ze, savet e peb tu er vro, a oa

geurs. Là, on faisait école pour rien aux enfants, on prenait soin des malades. Le malheureux qui n'a ni lit, ni maison, pourrait encore y trouver un asile, s'ils n'avaient tous été détruits !

CINQUIÈME VEILLÉE

Bientôt vint cette lande immense,
Où comme en un désert la Bretagne commence ;
La rivière profonde, un menhir isolé,
Et l'idiôme pur depuis l'Inde parlé.

BRIZEUX.

Je vous ai déjà dit que Comor, comte de Cornouailles, était devenu roi de la Bretagne, par le meurtre de ses deux frères. Cependant, il lui restait encore un jeune frère, et il ne pouvait rester en repos tant qu'il le savait vivant. Macliau, sachant que Comor voulait sa mort, se retira chez le comte de Léon ; mais ce frère cruel le lui fit réclamer. Le comte de Léon, qui n'était pas aussi puissant que Comor, et qui ne voulait pas cependant trahir celui qui s'était confié à lui, imagina un stratagème pour se tirer de ce mauvais pas. Il fit élever au prince Macliau un superbe tombeau, où il le fit cacher pendant le séjour des envoyés de

digor ato d'an dud paour, d'ar veaichourien. Eno vije gret skol evit netra d'ar vugale, e vije kemeret evez euz an dud klan. Ar paourkez, ha n'en deuz na guele na ty, a elfe c'hoaz kaout eno eul lec'h da gousket, rr.a na vijent bet oll dizmantret.

PEMPET NOSVEZ

Cetu dirazoun al lannec braz, ar steriou doun
Ar men-hir, ar peulvan, hag al langaich ar c'hosa euz
(ar bed.

Lavaret em euz deoc'h Komor, ar c'hondt a Gerne, a oa deuet da veza roue e Breiz, o laza daou euz he vreudeur. Breudeur en doa c'hoaz, ha na grede choum e peoc'h keit a ma vijent beo. Makliau, he vreur iaouanka, o c'houzout a c'hoantee Komor he varo, en em dennaz e ty ar c'hondt a Leon. Komor a c'houlennaz he vreur digant ar c'hondt-ze: Heman ne oa ket galloudek avoalc'h evit derc'hel pen d'ar roue Komor, ha koulskoude na felle ket dezan koll an ini oa deuet d'en em lakaat gant fizianz etre he zaouarn, neuze a reaz van e vije maro ar prins Makliau. Ober

Comor ; on lui portait sa nourriture par une ouverture pratiquée dans la tombe pour lui donner de l'air. Il y conduisit les ambassadeurs du roi et leur dit : Le prince que vous cherchez est mort ; voici la tombe où on l'a mis. Ceux-ci, ravis de cette nouvelle, n'eurent pas honte de manger sur la tombe, comme sur une table. Quand les ambassadeurs furent partis, le comte de Léon fit ouvrir la tombe à Macliau qui, dégoûté du monde, se fit religieux.

Comor était cruel ; les évêques et les saints moines s'efforçaient de le convertir, quelquefois il paraissait les écouter. Il reçut bien saint Gildas ; le saint, qui désirait vivement sa conversion, allait souvent le voir.

Comor est dit un tyran et un usurpateur, il ne devait pas être de la race d'Hoël-le-Grand, ou Rivoal Ier ; il s'était emparé du comté de Poher, menaçait le comte de Léon et profitait du jeune âge de Judual, ou Alain Ier, qu'il avait réduit à fuir à la cour du roi Childebert, pour violenter la Bretagne.

Comor désirait extrêmement épouser sa nièce Tryphine, fille de son frère Gueroc'h, comte de Vannes ; il pria

a reaz sevel dezan eur bez kaer e lec'h ma oa lakeet e beo, hag a oa kasset dezan, eno, da zibri ha da eva dre eun toullik gret evit ma elje ar prins tenna æz he halan. Diskuez a reaz ar bez da gannadou (pe ambassadourien) ar roue hag a lavaraz dezo : Ar prins a glaskit a zo maro; setu aman ar bez ma eo bet lakeet. Ar reman, laouen braz euz ar c'helou-ze, n'o doa ket a vez da zibri ho lein var men ar bez evel var eun daol. Goude ma oa eet ar gannadou kuit, ar c'hondt a Leon a reaz digori ar bez da Vakliau, heman en em rentaz manac'h.

Komor oa kriz evit an dud euz he rouantelez. An eskibien hag ar venec'h santel a reaz ho gallout evit hen renta guelloc'h; hag a veichou a ree van d'ho selaou. Digemeret en doa mad sant Veltaz; ar sant a felle d'hen en distrei ouz Doue, hag a iee aliez d'he velout.

Komor ne oa ket euz voen ar rouanet, be oa kondt Poher, eul loden euz a Gerne, el lec'h e ma Keraez; ober a ree beac'h d'ar c'hondt a Leon ha d'an oll Vreiz, rag Judual o veza iaouank flam, en doa renket tec'hout dirazan e lez ar roue Childebert, evel hon euz lavaret deoc'h kent.

saint Gildas de la demander pour lui. Celui-ci, connaissant comme le comte de Vannes était bon chrétien et comme la vie de sa fille Tryphine était sainte, pensa que peut-être cette bonne princesse adoucirait le cœur de Comor ; il fit donc des démarches près de ce prince pour qu'il donnât son consentement au mariage de sa fille avec ce meurtrier.

La joie fut grande dans le pays de Cornouailles, quand la jeune princesse y arriva. Comor devint plus doux ; on ne voyait plus de cadavres autour de son château. Il était plein de soins pour son épouse, mais Tryphine ne pouvait se réjouir ; on voyait bien qu'elle craignait trop Comor ; sa pâleur était presque celle d'une morte. Un jour, Comor trouva Tryphine faisant un bonnet de baptême ; il jeta sur elle un regard si noir, que la pauvre femme se mit à trembler. Comor sortit hors de lui comme un insensé, car on lui avait prédit qu'il serait tué par son fils aîné, et l'on disait qu'il avait déjà eu sept femmes et qu'il les avait fait périr pour cette raison. Tryphine, qui savait cela, ayant passé deux ou trois heures en oraison, pour demander le secours de

Komor a c'hoantee dreist-voder kaout da bried he nizez Tryphina, merc'h d'he vreur Gueroc'h, kondt a Venet. Pedi a reaz sant Veltaz d'he goulen evitan digant he zad. Sant Veltaz a ouie pegen kristen mad oa ar c'hondt a Venet, ha pegen santel oa buhez santez Tryphina, kridi a reaz e teuje marteze ar brinses vad-man da deneraad kaloun Komor. Var ar zonch-ze e reaz kement, ma roaz Gueroc'h he c'hrad da zimizi he verc'h muia karet gant ar muntrer-ze. Braz oa al laouenidigez e bro Kerne pa zeuaz ar brinses iaouank eno. Komor a zeuaz reissoc'h evit kent, ha ne oa mui guelet kement a dud krouget en dro d'he gastel. Karantezuz oa memez evit he bried; koulskoude Tryphina na helle kaout joa ebet, rag aoun e doa dirak Komor : he liou oa fall evel ma vije o vont da vervel. Eun devez, Komor a gavaz he c'hreg oc'h ober eur bonet voulouz gant dantelez arc'hant evel ma ve lakeet var pennik ar vugaligou; sellout a reaz ouz he c'hreg ken du ma krenaz Tryphina euz he oll izili. Komor a zeuaz e meaz evel eun den diskiant, rag klevet en doa e vijo lazet gant he vab hena, ha javaret a ree an dud en doa bet seiz

Dieu, quitta le château de Comor et prit en courant le chemin de Vannes. Elle allait atteindre la ville, et le palais de son père allait lui procurer un sûr asile, quand elle fut atteinte par Comor qui lui coupa, dit-on, la tête d'un coup d'épée. Quand son malheureux père Gueroc'h, averti du crime par les gens de l'infortunée princesse, arriva sur les lieux, il trouva le cadavre parmi les ronces. Saint Gildas fut appelé aussitôt ; il pria avec ferveur auprès du lit où était étendu le corps de Tryphine, et lui rendit la vie. Le bruit des crimes de Comor s'était alors élevé si haut, que les évêques de Bretagne s'assemblèrent sur le Menez-Bré pour l'excommunier et ainsi le retrancher du nombre des chrétiens. Ils lancèrent, dit-on, une poignée de poudre sur son château, dont les murs s'écroulèrent aussitôt ; Comor même fut blessé par les ruines. Là se trouvaient saint Pol de Léon, saint Samson, archevêque de Dol, saint Félix, évêque de Nantes, saint Gildas et d'autres saints ecclésiastiques.

Cependant le jeune roi Judual avait atteint sa majorité. Les évêques et les puissants le rappelèrent. Saint Samson

greg, en doa lazet an eil goude eben. Tryphina-ta a ouie an dra-ze, o veza tremenet diou pe deir heur en oræsoun evit goull digant Doue he zikour-vad, a guitaaz kastel Komor hag a gemeraz en eur redek hent Guenet. Deuet a oa tost d'ar ger a Venet pa zigouezaz ganti he goaz Komor. Lavaret a reer a droc'haz he fen dezi gant eun taol kleze.

Pa zeuas he faourkez tad Gueroc'h, klevet gantan an torfed gant tud ar brinses, ar c'horf oe kavet e touez an drez. Sant Veltaz oa galvet deoc'h-tu; pedi a reaz eun neubeut amzer e kichen ar guele ma oa astennet ar c'horf maro, ha rei a reaz dezi adarre ar vuhez. Ar vrud euz torfejou Komor oa neuze savet ken huel, ma n'em zastumaz eskibien Breiz var ar Menez-Bre, evit dougen varnezan an anaoue pe eskommunikation a zispartiaz Komor euz a douez ar gristenien. Hag o veza taolet eun dournad poultr var he gastel, ar mogeriou, a leverer, a gouezaz en traoun, ha Komor oa goloet gant ar vein. Eno oa sant Pol a Leon, sant Samson, arc'heskop Dol, sant Felix, eskop a Naonet, sant Veltaz ha kals a re all.

Ar roue iaouank Judual a oa deuet en

fit le voyage, si long alors, de la Bretagne à Paris, pour l'aller chercher. Quand la bannière du roi légitime fut déployée, il acourut de tous côtés se ranger autour d'elle les gens de cœur de tous les points de l'Armorique. Comor, se voyant abandonné de tous, eut peur et appela à son secours les Normands, gens cruels et brigands, qui vinrent aborder à l'île Tristan, auprès de Douarnenez. Le combat se donna dans la paroisse de Plounéour-Ménez, près des montagnes, au lieu où fut bâtie plus tard l'abbaye du Relec ; il dura trois jours, pendant lesquels saint Samson ne cessa de prier Dieu de donner la victoire à Judual et aux Bretons sur les étrangers. Aussi gagnèrent-ils, et Judual ne laissa à son oncle qu'une partie do la Bretagne vers l'an 555.

Quand Judual fut reconnu roi de Bretagne par tous les comtes du pays, la Bretagne devint forte et prospère. Car c'est un bonheur pour un pays d'avoir un seul chef. Un royaume doit être comme une famille dans laquelle tous obéissent au père. Heureux le pays où l'on regarde le roi ou le chef comme un père. Dieu donne des grâces d'un ordre supérieur aux chré-

oad, an eskibien hag an dud vraz he c'halvaz da zont er vro. Sant Samson a reaz ar veaich, ken hir neuze, euz a Vreiz da Baris evit mont d'he glask. Pa oa displeget er vro baniel ar guir roue, a teuaz tud euz a bep tu euz an Armorik evit heulia Judual. Komor, o velout kement a dud gant he nis, a gemeraz spount hag a c'halvaz, d'he du, an Normandet, tud kriz ha laeroun, o doa kasset ho listri beteg an enez Tristan, e kichen Douarnenez. Ar gombat a oa e parrez Ploneour-Menez, kichen ar meneziou, tost d'ar Relek ; padout a reaz tri devez. Sant Samson na heanas da bedi Doue da rei ar viktor da Judual ha d'ar Vreiz var an dud estren.

Hag e guirionez gounit a rezont, ha Judual na laoskaaz gant he yontr nemet lod euz ar Vreiz.

Pa oe anavezet Judual pe Alan kenta evit Roue a uz ar brinset all e Breiz, ar vro a zeuaz krenv hag eürus ; rag kaout eur mestr hebken da c'houarn a zo mad evit eur vro. Eur rouantelez a dlee beza evel eur famill, eun tyad tud, elec'h ma zent ann oll euz an tad. Eürus ar vro a gemer he Roue pe he Rener evel eun tad. Doue a ro graçou

tiens qu'il charge de gouverner les autres et plus haute est leur charge, et plus abondantes sont les grâces qu'ils reçoivent. Mais il se trouve dans les pays, comme dans les familles, des esprits rebelles qui ne veulent pas se soumettre, et qui font leur malheur et celui des autres. C'est la source de toutes les guerres, de tous les désordres, des révolutions, des dissensions entre les habitants d'un même pays.

Chramne, fils du roi de France, s'étant soulevé contre son père, s'allia avec Conober, comte de Vannes, fils d'Erech Ier; or, le roi de France et Judual, ou Alain Ier, les écrasèrent. Chramne, vaincu, s'était retiré, après la bataille, dans une petite cabane couverte en chaume, avec sa femme et ses pauvres enfants. Ce fut alors que Clotaire eut la cruauté de faire attacher son fils rebelle sur un banc avec sa malheureuse famille, et de les faire ainsi brûler vifs. De tels récits sont capables de faire dresser les cheveux sur la tête de celui qui les raconte, aussi bien que sur celles de ceux qui l'entendent.

Plus tard, vers l'an 579, les chroniqueurs racontent les exploits de Wa-

braz d'an dud kristen a zo e karg, ha seulvui int savet huel evit mad ar re all, seulvui Doue a ro dezo sklerijen evit ren ar bobl. Er broiou hag en tyadou en em gav sperejou orgouilluz a gav diez senti ; ha setu ar vammen euz ar brezeliou, an *dizurchou*, ar revolutionnou pe dispac'h etre an dud euz ar memez bro.

Kramn, mab ar roue a Frans, o veza en em revoltet a enep he dad, a zeuaz da gavout Konober, pe Kanao, kondt Guenet, mab da Erech I, heman hen digemeraz mad hag a reaz gantan brezel d'ar roue a Frans, unanet gant ar roue Judual, pe Alan kenta, a gouezont varnezo. Kramn, trec'het, en em dennaz goude ar gombat en eun ty bihan var ar meaz gant he c'hreg hag he vugale gez. Ar roue a Frans, oc'h hen klevout, a reaz, o krisder ! he staga gant he dud var banken an ty, ha lakaat an tan en ty evit ho devi beo ! Traou evellen zo gouest da lakaat sevel ar bleo var pen ar re ho selaou koulz hag ar re ho lavar d'ar re all. Var dro 579, a veve er Bro-Erech, ar c'hondt Waroch, pe Gueroc'h, pe Erech II, lezhanvet Karadok ar breac'h braz, en deuz roet he hano d'ar Vro-

roch II, neveu de Conobert, appelé aussi Gueroc'h et aussi Caradoc au grand bras, ou Erech, d'où le pays de Vannes a pris le nom de Bro-Erech. Ce prince remporta une célèbre victoire sur les Francs, conduits par Beppolen et Ebracaire, généraux du roi Gontran, en 590. Ils parlent aussi d'un Conobert, comte de Rennes et de Nantes, qui défit en 587, à Messac-sur-Vilaine, les lieutenants du roi de France.

Les Normands, gens sans foi aucune, qui parcouraient les mers pour ravager les pays chrétiens, pour ruiner leurs couvents et leurs églises, et emporter l'or et l'argent qui s'y trouvaient, et qui traînaient même sur leurs vaisseaux les bestiaux et les gens, quand ils ne les tuaient pas, abordèrent, au temps dont je parle, à Plouider, en Léon. Le comte de Léon était alors Even, qui demeurait dans la ville qui porte aujourd'hui son nom, c'est-à-dire Lesneven. Tout le pays était dans la crainte. Even fit assembler tous ses hommes ; avant d'aller au combat, il alla trouver un saint ermite nommé Goulven, natif du manoir d'Odena, en Plouider, qui lui promit la victoire. Plein de cette espérance, il

Guenet, pe Bro-Erech. Gounezet a reaz eur viktor vraz var ar Francisien, oa henchet gant Beppolen hag Ebraker, letanant ar roue Gontran, er bloavez 590. Komz a reer c'hoaz euz Konober, kondt Roazon ha Naonet, en dije gounezet eur viktor e 587, e kichen Messak, var ar Francisien ive.

An Normandet, tud heb feiz ebet, a dreuze an oll moriou evit dont da voasta ar broiou kristen ha da zismantr ho ilisou, ho c'houenchou, evit kemer an aour hag an traou precius en em gave eno, hag a gemere ivez al loenet hag an dud pa n'ho lazent ket; douaret a oant en amzer-ze dirag Plouider er run Even, e Leon. Ar c'hondt a Leon oa neuze Even, a joume er ger a zoug c'hoaz he hano, da lavaret eo Lesneven.

Eur spount braz oa er vro; Even a reaz dastum oll dud ar c'harter; araok mont d'ar gombat, mont a reaz da gavout eur manac'h santel, hanvet Goulven, ginidik euz maner Odena, e Plouider. O veza klevet gant ar zant e roje Doue dezan ar viktor, e teuaz laouen da boursui an Normandet en em denne d'ho listri gant ar pez o doa laeret. Even a zeuaz etre an douar hag an aod, ha laza

courut au combat ; il atteignit les Normands au moment où ils entraînaient le butin sur leurs vaisseaux ; il tua tous ceux qui n'avaient pas encore atteint les bâtiments : les autres s'échappèrent. Even et ses guerriers revinrent à Lesneven avec les hommes, les bestiaux, l'or et l'argent pillés par les Normands. On fit un grand banquet de réjouissance ; mais Even, avant de se mettre à table, alla remercier saint Goulven. Il lui donna une terre suffisante pour bâtir un monastère au lieu nommé Kermaden. C'est ainsi que les princes témoignaient alors de leur profond respect pour la majesté divine.

Il y avait en Bretagne, à l'époque de la suppression des maisons religieuses par la Révolution, douze abbayes de l'ordre des Bénédictins. Il y avait en outre quatorze abbayes de l'ordre de Citeaux (ce sont les Bénédictins, enfants de Saint-Bernard) et deux abbayes de femmes du même ordre, l'abbaye de la Joie et l'abbaye de Kerlot.

Un grand nombre de prieurés dépendaient de toutes ces abbayes, et c'était une source de grands biens pour notre cher pays. Tous ces monastères implo-

a reaz an oll Normandet no oant ket c'hoaz pignet var ho listri. Even viktorius a zeuaz en dro e Lesneven, gant an dud, al loenet hag an traou a oa bet laeret gant an Normandet. Great oe eur pred braz evit ar re a oa bet er gombat : araok dibri netra, Even a fellaz dezan mont da drugarekaat sant Goulven ; roi a reaz dezan douar evit sevel eur gouent el lec'h Kermaden. Evel-ze e tiskueze neuze ar brinset ho doujans vraz evit Doue.

Bez e oa e Breiz araog ar Revolution pe an dizpac'h braz, daouzek abbaty menec'h evel an aotrou'n eskop dom Anselm Nouvel ; pevarzek abbaty menec'h, bugale sant Bernard ; ha pemp abbaty leanezet euz an hevelep urziou. Kals kouenchou gouarnet gant peb abbat a c'holoe ar vro el lec'h ma reent peb seurt mad hag e pedent Doue noz ha de da skuilla he drugarez var ar Vretonet.

—Nag a c'houenchou oa neuze e Breiz, a lavaraz ar skolaër iaouank da Iann an dall ; ha ne oa ket re anezo ?

[redacted]

raient la miséricorde de Dieu sur la Bretagne.

— Que de couvents il y avait alors en Bretagne, dit le jeune écolier au vieil aveugle. Est-ce qu'il n'y en avait pas trop ?

— Mon enfant, répondit le vieillard, y a-t-il trop de braves gens dans ce bas monde. Y a-t-il jamais trop de saints?

— Mais, dit la jeune fille, est-ce qu'il n'y a pas de saints dans le monde aussi bien que dans les couvents ?

— Ma chère fille, répondit le vieillard en souriant, il y a peu de saints dans le monde, et l'on y a beaucoup à lutter pour se sauver. Presque tous sont saints dans les monastères où l'on observe la règle, et il est aussi difficile de s'y perdre, qu'il est facile de se damner dans le monde. D'ailleurs, les couvents ne sont pas établis seulement pour le salut des religieux, mais surtout pour le salut des autres. Les religieux, hommes ou femmes, cloîtrés ou non cloîtrés, mènent une vie pure et régulière, et attirent ainsi la bénédiction de Dieu sur eux et sur toute leur famille ; de plus, ils prient et font pénitence pour les pécheurs. Un avantage immense, ils

— Vamab, a respontas an den koz, n'euz ket re a dud vad er bed; morse na vo re a dud santel.

— Hag a sonjit n'euz ket a dud santel er bed koulz hag er gouenchou, eme eur plac'h iaouank d'he zro?

— Va merc'h, a respontas Iann an dall en eur vousc'hoarzin, neubeut a dud santel a zo er bed; kalz o deuz da stourm e kreiz ar bed evit en em savetei. Æz eo beva santelamant er c'houenchou da nep a heul ar reglen, ken æz eo eno en em savetei evel maz eo diæz en ober e kreiz ar bed. Savet eo ar c'houenchou hag evit silvidigez ar venec'h hag al leanezet, hag evit silvidigez ar re a zo chomet er bed. Al lean hag al leanez, peb hini en he c'houent, a ren eur vuhez glan ha divlam; ten a reont bennoz Doue var ho zud hag ho c'henvroïz. Ouspenze, pedi a reont evit ar bec'herien hag ober a reont pinijennou rust evit ma tistroïnt ouz Doue. Kalz a zo saveteet dre ho fedennou hag aliez soken a brokuront silvidigez ar re ho deuz disprijet ha presekutet anezo. Hi o deuz lakeet da dalvout kalz parkeier dilæzet, goloet a drez hag a spern! Nag a skridou kaër, a leoriou mad o deuz gret! Nag

obtiennent le salut de bien des âmes, souvent de ceux qui les persécutent. Beaucoup d'entre eux ont défriché bien des terres incultes. Que de services ils ont rendus à la science, à l'histoire par leurs études ! Que de personnes ils ont guéries, soulagées et amenées au ciel par une sainte mort. Que de pauvres ils ont nourris ! Et la plus belle, la plus féconde de leurs œuvres, que d'enfants ils ont saintement élevés et instruits. Si les asiles de la piété sont méconnus et calomniés, rappelons-nous pour nous consoler ces paroles de N. S. Jésus-Christ : « S'ils vous haïssent, ils m'ont haï en premier ». *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit Laudetur Jesus-Christus. Amen.* » On dit : les couvents sont si riches ! Cela a pu être autrefois. Alors les moines nourrissaient les pauvres et fondaient des écoles (etc.). Mais maintenant les couvents sont pauvres pour la plupart ; et ceux qui les habitent doivent se suffire par leur travail. Néanmoins, le moine menant une vie très sobre, ne dépense pas comme les gens du monde ; il ne boit ni ne fume. Les religieuses, aussi très sobres, ne dépensent rien en toi-

a dud klan o deuz lakeet da vellaat, pe da barea, ha mar dint deut da vervel, o deuz kasset anezo d'ar Baradoz dre eur maro dous ha santel ! Pegement a beorien o deuz maget ! Hag ar c'haëra euz ho oberou mad : pegement a vugale o deuz desket da gredi ha da heulia ar relijion. Goapeet, disprijet int gant an dud impi, hag an dud sod ; mæz gouzout a reomp prepoziou hor Salver Jesus-Christ ; mar ho deuz kaz ouzoc'h, be o deuz bet kaz ouzin da genta : *Si mundus vos odit, scitote me priorem vobis odio habuit. Laudetur Jesus-Christus !* Lod a lavar : Pegen pinvidik eo ar c'houenchou ! An dra-ze a helle beza guir gueich all. Neuze ar venec'h a vage ar beorien, a save skoliou, etc. Mæz en amzer-man, ar c'houenchou a zo paour peurvuia hag ar re a zo eno a renk gouniz ho bouet dre ho labour. Mæz ar venec'h na evont ket ha na zispignont ket ho arc'hant e butun hag e traou væn hag inutil. Al leanezet na zizpignont ket ho arc'hant da brena dillajou kaër ; an dispign a zo bian ha

lettes, toutes leurs dépenses sont sévèrement réglées et c'est ainsi que l'on trouve encore dans les couvents le moyen de partager avec le pauvre.

SIXIÈME VEILLÉE

Qu'as-tu vu, marin, sur la mer ? Une barque sans rames et sans voiles,
Et sur l'arrière pour pilote, un ange debout les ailes étendues.

Le comte de Léon avait une fille nommée Azénor, qui plut tellement au roi Judual, qu'il la demanda en mariage. Azénor, belle comme un astre, grande et droite comme un palmier, avait encore plus de vertu que de beauté. En conséquence, Judual envoya à Even, qui demeurait alors à Brest, deux barons, pour lui demander sa fille. Azénor, à cette nouvelle, déclara à son père qu'elle avait pris la résolution de demeurer toujours vierge et d'être épouse de J.-C. Even, qui aimait sa fille extrêmement, répondit aux ambassadeurs de Judual qu'il n'obligerait jamais sa fille à faire ce qui ne lui plairait pas. Ceux-ci ayant rapporté au roi les paroles du comte de Léon, il ne perdit pas courage, et peu après il envoya d'autres ambassadeurs

renket mad, hag evelse a hellont c'hoaz ranna gant ar paour.

C'HUECH'VED NOSVEZ

Petra war vor oc'h euz guelet merdead ? Eur vag heb rocny na gwel ebed.
Ha var an araog da sturier, eun eal ho eskell digor-kaer.
(*Barzaz-Breiz*).

Ar c'hondt a Leon en doa eur verc'h, hanvet Azenor, !a blijaz kement d'ar roue Judual, ma c'hoanteaz he c'havout evit pried. Azenor, kaer evel eur verelaouen, braz ha soun evel eur balmezen, e doa c'hoaz muioc'h a vertuziou eget a c'hened. Judual eta a gassaz daou varon da Even, a joume neuze e Brest, evit goull Azenor da zimizi. Pa glevaz hi ar goulen-ze, e lavaraz d'he zad ne doa ken c'hoant nemet da joum guerc'hez ha pried da J.-C. Even a gare kalz he verc'h, hag a lavaraz da gannadou Judual ne raje morse d'he verc'h ober ar pez na blijfe ket dezi. Ar reman, o veza digasset d'ho roue komzou ar c'hondt a Leon, Judual oa mantret he galoun; koulskoude na gollaz ket esperans, neubeut goude e kassaz c'hoaz tud

offrir à Azénor des choses belles et de prix. Even et son épouse, touchés de l'affection que Judual témoignait à leur fille, firent tant près d'elle, qu'elle donna son consentement au mariage, malheureusement pour elle ! Elle avait l'habitude d'obéir toujours à ses parents, même contre son désir ; mais on n'est pas obligé d'obéir, quand il s'agit de se marier contre sa vocation. Elle eût mieux fait de tenir à son divin époux ; avec lui, il n'y a ni chagrins, ni mauvais traitements : vive Jésus à jamais !... Judual fut si heureux de ce consentement, qu'il vint chercher la nouvelle mariée à Brest, et jamais on ne vit si belle noce. Les jeux et les ébats durèrent à Brest, tant sur terre que sur mer, pendant quinze jours. Even conduisit sa fille chérie jusqu'à Châtel-Audren, où demeurèrent les nouveaux époux. Leur vie était heureuse et pleine de douceur, car une parfaite affection les unissait, et ils s'aimaient comme l'on dit que le font les tourterelles. Un an après leur mariage, arriva à Azénor la nouvelle de la mort de sa mère. Judual et sa femme vinrent aussitôt à Brest consoler Even ; mais quand ils furent revenus à

all da ginig da Azenor ha d'he zad traou kaer hag a dalvoudegez.

Even, o velout ar garantez a zizkueze ar roue evit he verc'h, a reaz kement, he bried hag hen, ma roaz Azenor he grad-vad d'an dimizi ; siouaz dezi, mæz hi oa boazet da zenti atao ouz he c'herent a enep he c'hoant memez. Koulskoude n'er ket oblijet da zenti evit dimizi, pa n'oc'h ket galvet d'ar stad-ze, ha guelloc'h vije bet dezi derc'hel mad d'he fried divin. Gantan na ve morse na nec'h, na goal dretamant. Meulet ra vezo Jesus da viken !

Judual oa ker laouen, ma zeuaz da gerc'het ar plac'h nevez e Brest, ha biskoaz ne oe guelet euret kaeroc'h. Ar c'hoariou hag an ebatou oa padet e Brest, ken var zouar, ken var vor, epad pemzek devez.

Even a ieaz da gass he verc'h ker da Gastel-Andren : eno a joume an daou bried. Ho buez oa leun a zousder; rag en em garout a reent evel diou durzunel. Eur bloaz goudo ho euret e teuaz dezo ar c'helou euz maro mam Azenor. Mont a rezont deoc'h-tu ho daou da Vrest da rei konsolation da Even en he

Châtel-Audren, le comte de Léon, lassé bien vite de son veuvage, se remaria. Vous savez que la fidélité des hommes a pour emblème cette charmante petite fleur des champs dont la corolle bleue est si délicate et s'envole au moindre vent. La nouvelle comtesse avait un esprit détestable et plein de malice ; elle prit en haine sa belle-fille, et, pleine de rage de voir comme Azénor était aimée de son père, de son époux et de tout le monde, elle commença peu à peu à insinuer des calomnies sur Azénor. Judual vint malheureusement à les croire, et l'amour qu'il avait pour son épouse se changea alors en haine. Oh ! que l'envie et la jalousie causent de maux ! passions funestes qui viennent troubler les unions les plus heureuses, source des plus grands crimes et des plus grands malheurs. Je suis vieux, mes cheveux ont blanchi ; combien n'ai-je pas vu de calomnies et de médisances enfantées par la seule jalousie ! L'envie, qui a tué Abel, poursuit en tous lieux l'innocence : au milieu des cours, parmi les laboureurs, elle étend ses ravages. Je ne puis retenir mes larmes, quand je pense à tous les maux

c'hlac'har; ha goudeze e teujont en dro da Gastel-Audren.

Even na joumaz ket pell intanv, dimizi a reaz neubeut goude maro he c'hreg; gouzout a rit fidelite an den a zo evel ar blanten vrao-ze euz hor par-keier bleuiet glaz a ia kuit gant an dis-terra banne avel. Pried nevez Even oa eun introun euz ar falla speret ha leun a valis. Hi a gemeraz kassoni ouz he merc'h kaer, ha kounaret oa o velout pegen karet oa Azenor gant he zad, he fried ha gant an oll. Ili a zeuaz neuze da ober, amzer da amzer, teodadou faoz var ben Azenor. Judual a zeuaz erfin d'ho c'hridi, hag he garantez evit he bried a droaz e kassoni. O pegement a zrouk na ra ket an avi hag ar jalousi ! O techou vil a dor ar c'haora union, sourcen euz ar brassa krimou, euz ar brassa malheuriou. Me a zo koz, va bleo zo guen kan, pegement a deodadou faoz, a zrouk-prezegerez em euz klevet, invantet gant an avi hebken. An avi en deuz lazet Abel, hag a boursu atao an inoçans, etouez ar rouaned, etouez al labourerien, e peb stad, e peb kondition, a teu da ober he ravaj. Beac'h am euz mirout da vouela, pa zonjan d'an oll

que je lui ai vu produire. O envie ! funeste envie !... Judual fit enfermer Azénor dans une tour de son château qui donnait sur l'étang de Châtel-Audren. Ce fut alors que la vertu d'Azénor brilla de tout son éclat, car elle ne s'abandonna point au désespoir, elle n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre, et elle offrit toutes ses peines à Dieu. Elle s'adressa du fond de son cœur à la sainte Vierge et à sainte Brigitte. Quand le jour fixé pour son jugement arriva, on la fit asseoir sur un petit escabeau au milieu de la salle, et on lui lut alors les calomnies et les accusations portées contre elle. Elle fut si frappée de les entendre, qu'elle ne put dire un mot ; et quand elle voulut faire connaître la vérité, ses larmes et ses soupirs ne lui laissèrent la force que de dire qu'ils étaient tous maîtres de la juger, quoiqu'elle fût innocente, mais qu'ils ne pouvaient lui enlever l'honneur et l'affection qu'elle avait toujours eue pour son époux, et qu'elle lui conserverait jusqu'à la mort. On la remit en prison, puis on la conduisit à Brest pour que son père la fit juger ; là elle fut mise dans une tour du château

drouk em euz guelet deuet dre an avi.

Judual a reaz lakaat Azenor en eun tour euz he gastel, a zelle var ar stang euz a Gastel-Audren.

Neuze Azenor a zizkuezaz pegement a vertuz e devoa : na gollaz ket kaloun, na zigoraz ket he ginou evit en em glem, ha kinig a reaz he oll foaniou da Zoue. Pidi a ree euz a greiz he c'haloun ar Verc'hez Vari ha santez Brijitta. Pa zeuaz an devez ma tlee beza barnet, e oa lakeet da azea var eur skabellik e kreiz ar sall, ha neuze oe lennet an traou fall tamallet dezi. Hi a oa ker souezet oc'h o c'hlevout, ma na ellaz da genta lavarout ger ebet ; ha pa fellaz dezi lavarout ar virionez, he daelou hag he hirvoudi na laoskent dezi nerz nemet da lavarout oant oll mistri d'he barn, daoust ma oa divlam, mæs ne oant ket gouest da lemel diganti he enor nag ar garantez e doa bet evit he fried, hag e dije bet evitan beteg ar maro. Kasset oa adarre en he frizoun hag ac'hane da Vrest evit beza barnet. Eno oa lakeet en eun tour euz kastel Brest, kichenik ar mor, galvet c'hoaz tour Azenor. Hi oe barnet da veza devet e beo hag he ludu taolet er mor. Pa glevaz ar brinses ar

de Brest qui donne sur la rade, et que l'on appelle encore la tour d'Azénor. Elle fut condamnée à mort, à être brûlée vive, et ses cendres à être jetées dans la mer. Quand la princesse apprit son malheur, elle se jeta au pied de la croix, et lorsqu'on lui lut sa sentence, elle baisa la croix en disant : O Dieu ! mon Seigneur, vous savez que je suis innocente de tout ce dont on m'accuse. Et prenant la croix dans sa main gauche, elle posa la droite dessus, et jura qu'elle n'avait rien fait de ce qu'on lui imputait. Elle demanda un délai, à cause de l'innocente créature qu'elle devait mettre au monde : son époux ne lui accorda pas même cette grâce. On l'exposa en pleine mer, dans une espèce de barrique.

C'était pitié de voir cette belle princesse passer sur le quai de Brest, portant une croix dans ses mains enchaînées, cette croix qui avait été sa consolation dans ses douleurs. Azénor avait le regard aussi calme que si elle se fût rendue à une fête dans son palais. On la fit monter sur un bâtiment qui l'emmena loin de la terre. Quand elle vit arriver l'heure de son supplice, elle se jeta à genoux et pria pour ses bourreaux ; on l'aban-

c'helou-ze, en em dolaz da dreit ar groaz, hag o veza selaouet evel-ze lenn he barn, pokat a reaz d'ar groaz o lavarout : Va Doue, va Aotrou, gouzout a reet ez oun divlam euz a gement-ze. Hag o kemerout ar groaz gant he dorn kleiz, e touaz, gant he dorn deou varnezi, ne doa gret netra euz ar pez oa tamallet dezi. Goulen a reaz kaout eun neubeut deveziou araok mervel, abalamour d'ar bugel en doa da c'henel. He fried na roaz ket dezi an drugarez-ze ; lakeet oa beo var ar mor braz en eur variken.

Eun truez oe guelet ar brinses koantman o tremen kae Brest o tougen en he daouarn chadennet ar groaz oa bet he c'honsolation en he foaniou. Azenor a zelle ker sioul evel ma vije eet da eur gouel en eur palez. Ober a rezont dezi pignat var eur lestr e c'hassaz tre er mor braz pell euz an douar. Pa velaz oa deuet an heur eviti, en em lakeaz var he daoulin da bidi evit he bourrevien. Neuze oa taolet er mor en eur variken goloet var c'horre, ha dilezet oa eno pemzek leo euz an douar. Doue a ziskuezaz en he c'henver na zilez morse a gren an dud a lak ho fizianz enhan. Rag pa oa Azenor en he zoull tenval, an dae-

donna au milieu des flots, à quinze lieues de la terre, dans une barrique close du haut. Dieu prouva de nouveau en sa faveur qu'il n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en lui ; car, lorsqu'Azénor pleurait dans cette triste obscurité, une lumière brillante vint relever son courage, et elle aperçut un ange qui venait lui porter la nourriture. Il y avait quinze mois qu'elle errait ainsi sur les mers, sans savoir où elle était ; elle priait Dieu de tout son cœur d'accorder le baptême à son pauvre enfant ; enfin, la barrique s'arrêta dans un havre, en Irlande. Un paysan, dont la chaumière était sur le rivage, croyant que cette barrique était jetée là par un naufrage, courut l'ouvrir. Quel ne fut pas son étonnement d'y trouver, au lieu du vin qu'il cherchait, une jeune femme et son enfant ? Le bruit de cette merveilleuse découverte s'étant répandu, l'abbé de l'abbaye de l'Abervrac'h voulut recueillir, avec une charité digne d'un ministre de Jésus-Christ, l'enfant et la mère. L'enfant fut nommé Beuzec, c'est-à-dire : Sauvé des eaux ; et lorsqu'il vint en âge, les moines lui enseignèrent les sciences sacrées et profanes.

lou en he daoulagat, a teuaz eur sklerijen gaer en dro dezi, hag a velas eun æl hag a zeuaz bemdez da gass dezi peadra da zibri. Hi oa bet peinzek miz evel-ze o treuzi ar mor eb gouzout pelec'h a oa. Pidi a ree an Aotrou Doue euz a greiz he c'haloun ne vije ket laosket heb badiziant ar bugel e doa laket var an douar en amzer-ze; er fin, ar variken en em arretaz en Abervrac'h, en enez Irland, e kichen Bro-Saoz. Eun den divar ar meaz, en doa he dy var an aod, a gredaz a oa eur variken vin, taolet eno gant ar goal-amzer; hag o veza eet d'he c'herc'hat a oe souezet braz o kaout ebarz, elec'h ar guin a glaske, eur c'hreg iaouank gant eur bugel nevez ganet. Ar vrud euz an dra mirakuluz-ze, o veza deuet beteg abbat Abervrac'h, an abbat santel-man a zigemeraz, gant kalz a garantez, ar vam hag ar bugel, heman oe hanvet Beuzek. Pa zeuaz ar bugel braz, ar manac'h a zeskaz dezan ar skianchou.

Epad ma zigueze an dra-man, Judual a zeue da anavezout ar gaou en doa gret

Pendant que ceci se passait, Judual, qui avait enfin reconnu la fausseté des accusations portées contre Azénor et sa cruauté à son égard, ne pouvait plus trouver de repos ni jour ni nuit. La belle-mère d'Azénor avait, avant de mourir, fait l'aveu de toutes ses menées contre sa belle-fille. Il est tard pour réparer le mal produit par les calomnies et les médisances ; les traits n'ont, hélas ! que trop porté, d'ordinaire... Enfin, on dit que Judual passa la mer pour chercher son épouse, et que la Providence dirigea son vaisseau vers l'Irlande. A la nouvelle que le roi de Bretagne était arrivé en Irlande, Azénor resta toute surprise ; mais Judual courut à elle, et l'embrassant avec une grande affection : Est-il vrai, mon Dieu, s'écria-t-il, que je revois encore ma bien-aimée ! Les deux époux réunis après tant de souffrances, se préparaient à retourner en Bretagne ; mais la mort vint frapper Judual au moment de son bonheur, l'an 594. Azénor suivit le cadavre de son époux, qui fut apporté en Bretagne, et elle se retira dans un monastère qu'elle fit bâtir à la pointe du Raz, entre le bourg de Goulien et l'église de Lanou-

da Azenor, hag he grisder en he andret; rag mam gaer Azenor, araok mervel, en doa disklæriet he oll fallagriez a enep he merc'h kaer. Divead eo evit repari an deodadou fall, rag peurvia an drouk o deuz gret na hell ket trei da vad. Judual na helle, gant ar glac'har, herzel na noz na deiz, hag er fin, a leverer, e treuzaz ar mor gant ar c'hoant da glevout kelou euz he c'hreg. Lavaret a reer c'hoaz, Doue hen lakeaz var hent an enez Irland. Pa glevaz Azenor oa deuet roue ar Vreiz en Irland, e choumaz souezet da genta. Judual a redaz d'he c'havout hag he briataz gant ar vrassa karantez, o lavarout dezi : Ha guir eo, va Doue, a velan c'hoaz va muia karet ! An daou bried, o devoa bet kement da c'houzanv, a oa o tistrei en dro da Vreiz, pa zeuaz ar c'hlenvet diveza da skei Judual etre divrec'h he vreg hag he vugel er bloaz 594. Azenor a heuliaz korf maro he fried, kasset en he rouantelez a Vreiz, ha dont a reaz da choum en eur gouent e beg ar Raz, etre borc'h Goulien hag iliz Lanourek. Beuzek oa gret arc'hes-

rec. Beuzec ou Budoc, qui était archevêque en Irlande et jouissait de l'autorité d'un roi, abandonna cette position brillante pour revenir aussi en Bretagne. Il débarqua à Porspoder, en Léon, d'où il alla visiter sa mère Azénor. A la mort de saint Magloire, il devint archevêque de Dol. Cette histoire est bien propre à prouver combien grande doit être notre confiance en la bonté de Dieu.

SEPTIÈME VEILLÉE

Le comte d'Illy avait une fille à marier :
Plusieurs l'avait demandée,
A Juthael elle fut donnée.

Quand le roi Judual quitta la Bretagne pour aller à la recherche d'Azénor, il confia le pouvoir à son fils Hoël, ou Juthaël, ou Rivoal III, qui eut le bonheur de recevoir sa mère et son frère Beuzec. Juthaël, ayant entendu vanter le mérite de Pritelle, fille du comte Millic, qui demeurait en la ville d'Illy, feignit un jour de s'être égaré à la chasse, et vint demander asile au palais, lorsque le père et la mère de Pritelle étaient allés au manoir de Kervran faire une visite. La jeune fille était restée seule avec sa

kop en Irland, e pelec'h oa ken karet ha ken galloudek hag eur roue. Dilezel a reaz he garg hag he c'hallout evit dont ivez en dro d'he vro. Douari a reaz e Porzpoder, e bro Leon. Mont a reaz ac'hano da velout he vam Azenor; ha goude maro sant Magloar a oe gret arc'heskop Dol. An istor-man, va zud, a ziskuez deomp eo ret atao fiziout e madelez an Aotrou Doue.

SEIZVET NOSVEZ

Eur brenin a ger Illy en doe eur verc'h da zimizi ;
Gant leiz e oa bet goulennet, da Juthaël hi zo bet roët.

Pa guitaaz ar roue Judual ar Vreiz evit mont da glask he bried, roet en doa ar c'hallout d'he vab Hoel, pe Juthael, heman en doa an eur-vad da zigemer he vam, santez Azenor, hag he vreur, sant Beuzek. Juthael en doa klevet komz euz Pritella, merc'h euz eur c'hondt hanvet Millik, a joume er ger a Illy. Eun devez ma oe eet tud Pritella er maner Kervran, ha ma oa choumet ar plac'h iaouank er ger gant he magerez hag eur vatez, e teuaz ar roue a Vreiz da c'houll digemer evit eun nos-

nourrice et une servante, et ce fut elle qui reçut le roi de Bretagne, qui avait, disait-il, perdu sa route dans le bois de Coat-lez-Tremeur. La princesse reçut le roi avec tant de respect et de bonne grâce, qu'elle plut extrêmement à Juthaël.

Pendant la nuit, il eut à son sujet un songe qu'il désira voir expliquer. Il fit donc appeler Thaliessin, fils d'Onys, qui était venu avec saint Gildas de Bretagne et qui demeurait dans l'île de Rhuys. Le vieux barde resta quelque temps pensif, puis il dit au roi que le fils aîné de Pritelle devait être plus grand que son père, mais que ce serait sa sainteté qui ferait sa grandeur. Le roi, ravi de cette explication, épousa Pritelle ; leur fils aîné fut nommé Judicaël ou Gicquel, et on lui donna pour parrain et pour maître ès-sciences saint Gouesnou, homme savant de l'île de Bretagne.

Juthaël, plein de courage, ayant un cœur vraiment breton, reprit tout le pays ravagé et tyrannisé par les Français, pendant la guerre entre Comor et ses frères. Il reçut les deux derniers rois bretons, Edvin et Cadvalon, qui avaient été chassés de l'île de Bretagne par les

vez, rag eme-hen, kollet en doa he hent e Koat-les-Tremeur. Ar brinses Pritella a zigemeraz he roue gant kement a zoujans hag a furnez, ma gredaz Juthael na helje kavout guelloc'h pried eviti.

Epad an noz, en devoa var ben Pritella eun huvre, a c'hoanteaz e vije disklæriet dezan. Evel-ze a reaz gervel ar barz Thaliessin, mab Onys, deuet gant sant Veltaz euz an enez a Vreiz, hag a choume en enez Rhuis. Ar barz koz, o veza klevet goulen ar roue, a choumas eun neubeut sioul ; ha pa gomzaz, a lavaraz e vije mab hena Pritella guelloc'h c'hoaz ha brassoc'h evit he dad, ha na vije ar mab-ze ker braz nemet evit rouantelez an ee. Ar roue, o veza klevet kement-ze, a oa laouen. Gret oe an eured, hag an daou bried a veve e doujans Doue. Ho mab hena oa hanvet ganto Jikel pe Judikael, ha roet oa dezan da baeron ha da vestr er skianchou sant Gouesnou, den gouiek euz an enez a Vreiz.

Juthael, leun a hardizegez, ha Breton a galoun, a gemeraz en dro an oll vro kemeret gant ar C'hallaouet, o doa moustret ar Vreiz epad ar brezeliou

Anglais. Ils étaient tout jeunes quand ils vinrent en Armorique, et Juthaël les fit élever avec ses propres enfants. Quand ils furent venus en âge, le roi de Bretagne leur donna des troupes à l'aide desquelles chacun d'eux reconquit son royaume. Edvin, au lieu de demeurer uni à son compatriote, se mit à faire la guerre à Cadvalon et le vainquit. Celui-ci se retira en Armorique, où il avait passé sa première jeunesse, et plein d'admiration à la vue de la sainteté des princes bretons, il voulut les imiter : renonçant à toutes les choses de la terre, il se retira à Rome, où il vécut et mourut en saint.

Cependant, un des enfants du roi de Bretagne prouva qu'il préférait le terrestre au céleste : quand le roi Juthaël mourut, en 612, son plus jeune fils Salaün s'empara du trône aux dépens de son frère Gicquel et régna jusqu'en 632. Celui-ci, plutôt que de combattre contre son frère, se retira dans le couvent de Gaël. Là, il vivait comme les moines, et l'on croyait qu'il eût embrassé l'état religieux ; mais à la mort de Salaün, en 632, il sortit de son couvent et épousa la fille du comte de Tolente, appelée

etre Komor hag he vreudeur. Digemer a reaz an daou diveza euz ar rouaned breton euz an enez a Vreiz, kasset kuit euz ho rouantelez gant ar Saozon. Eduin ha Kadvalon a oa ho hano. Iaouank flam a oant pa zeuzont en Armorik, ha Juthael a reaz ho diski gant he vugale e unan. Pa oant deuet en oad, ar roue a Vreiz a roaz dezo soudardet ar reman a c'hounezaz var ar Saozon. Peb hini euz an daou roue iaouank-ze a gemeraz neuze he rouantelez, mæs Eduin, elec'h choum mignoun gant he gonsort, a reaz ar brezel da Kadvalon hag he gassaz kuit euz he rouantelez. Kadvalon a zeuaz en dro er vro-man, ar Vreiz-Armorik, el lec'h en doa tremenet ar c'henta amzer euz he iaouankiz, ha leun a estlam evit ar vertuziou a bratikee neuze ar brinset breton, na gemeraz mui sourci nemet euz traou an ee. Mont a reaz da Rom, e pelec'h a varvaz evel eur zant.

Unan euz ar brinset, koulskoude, a brije muioc'h madou an douar eget ar baradoz. Rak pa varvaz Juthael, er bloaz 612, Salaün, unan euz ar iaouanka euz he vugale, a lammaz ar rouantelez digant he vreur Jikel. Heman, [illegible]

Morone. Tolente, ville située, dit-on, à l'entrée de la baie des Anges, sur la rive droite de l'Abervrac'h. La joie fut grande en Bretagne quand Judicaël monta sur le trône, car on attendait des miracles d'un roi dont la vie était si sainte. Il n'agissait qu'en vue de la gloire de Dieu. Une fois il arriva que le roi fut dérangé pendant son oraison, dans la nuit du Samedi-Saint au dimanche de Pâques, par un bruit effroyable de charrettes qui passaient un pont de la ville. Le roi, peiné d'entendre tant de bruit dans une nuit si solennelle, demanda ce que c'était : on lui dit que c'était le jour de payer les contributions. Je ne prendrai point, dit le roi, de l'argent qu'on m'aura apporté la nuit d'une fête gardée comme celle de Pâques ; j'aime mieux ne jamais toucher de contributions. C'est ainsi qu'il abolit cet usage.

Judicaël était bon envers tous, mais surtout envers les pauvres. Un jour qu'il venait de son palais de Kerguenquis, sis en Trécouët, en Domnonée, à l'église de Saint-Jean, sur le bord de la rivière, beaucoup de charrettes pas-
[illegible]. Un pauvre lépreux, assis

evit kaout trouz gant he vreur, en em dennaz er gouent Sant-Meen, e Gael ; eno a veve evel eur manac'h, hag an dud a lavare hen doa n'em rentet manac'h evit he vuhez. Mæz da varo Salaün, e 632, e kuitaaz kouent Gael, hag e kemeraz da bried eur brinses penherez, hanvet Morona, merc'h ar c'hondt a Dolent (ker a oe savet, e lavarer, e kichen an Abervrac'h, euz an tu deou).

Pa bignaz ar roue Judikael var an tron a Vreiz, eul levenez vraz oa er vro, rag peb hini a c'hortoze burzudou euz eur roue a veve gant kement a zantelez : na ree peb tra nemet evit gloar Doue. Eur veich, epad an noz diaraok gouel Pask, ar roue oa direnket en he bedennou gant eun trouz braz a girri o tremen dre eur pount euz a ger. Ar roue, nec'het o klevet kement a drouz en eun nosvez ker santel, a c'houlennaz petra oa an dra-ze. Lavaret oa dezan oa an noz-ze ar mare da bea ar guiriou. Na gemerin ket, eme ar roue, arc'hant digasset din e nosvez eur gouel berz evel ar zul Pask. Guelloc'h e din na ve morse paet ar guiriou-ze. Evel-ze e torraz ar c'hiz fall.

Judikael, pe Jikel, oa mad e kenver

au bord, implorait les passants pour qu'on lui eût fait passer la rivière dans une de ces charrettes ; mais personne ne l'écoutait, on s'éloignait de lui avec dégoût. Quand le roi approcha, le pauvre adressa sa prière à tous ceux de sa suite : les uns se moquaient de lui, les autres s'en éloignaient en témoignant leur répugnance. Le roi, voyant ce qui se passait, prend le lépreux derrière son cheval et passe l'eau de cette manière. Or, quand il se retourna pour faire descendre le pauvre, il fut surpris de voir un homme parfaitement sain et beau qui lui dit : Judicaël, tu es heureux de ne pas m'avoir méprisé sous l'apparence d'un pauvre, car je suis Jésus-Christ ton Seigneur, et je ne te mépriserai pas dans les cieux. En parlant ainsi, notre Sauveur monta au ciel avec beaucoup de clarté. Le roi demeura plein de surprise et de joie, le cœur brûlant d'amour pour Dieu.

Le roi Judicaël fut une nouvelle preuve qu'un chrétien sait allier la bravoure à la piété. Il était toujours le premier au combat, le premier au plus fort du danger ; aussi remporta-t-il des victoires sur les Français. Le roi de

an oll, truezuz oa dreist oll e kenver ar beorien. Eun devez ma oa o tont e meaz euz he balez Kergenkis, e Trekouet, en Domnonea, evit mont da iliz Sant-Iann, en tu all d'ar steir, e velaz kalz kirri o treuzi an dour. Eur paourkez var lez ar steir a bede ar charretourien d'he gemer er c'har evit tremen ar steir; den n'he selaoue; pellaat a reent abalamour d'he lorentez. Pa dostaaz ar roue, ar paourkez a ree ho bedon da beb donchentil euz he heul. Darn anezo a ree goab anezan, darn all a bellae gant despet. Ar roue, o velout an dra-ze, a gemeraz an den lor a dreon var he varc'h, hag e tremenaz an dour evel-ze. Pa ziztroaz evit lakaat ar paourkez den da zisken, oa souezet braz oc'h he velout evel eun den euz ar re vraoa, hag a lavaraz dezan : Judikael, te zo cüruz, rag ne t'euz disprizet ac'hanon. Me zo Jesus-Krist da Aotrou, e t'euz kemeret dindan skeud eur paourkez lor, ne vezi ket disprizet ganin-me en eo. Goude ar c'homzou-ze, hor Zalver a bignaz en ee gant kalz a sklerder. O velout kement-ze ar roue a joumaz souezet, he galoun leun a garantez divin.

Ar roue-man a ziskuezaz er brezel ne

France lui envoya saint Eloi pour lui demander la paix. Deux saints ne pouvaient manquer de s'entendre ; ils trouvèrent tant de douceur dans leurs entretiens mutuels, qu'ils ne voulaient plus se quitter, et saint Eloi n'eut pas de peine à faire résoudre saint Judicaël à le suivre à la cour du roi de France. Là, ils trouvèrent un nouvel ami, saint Ouen, qui fit la connaissance de Judicaël par le moyen d'Eloi. Leurs saints entretiens déterminèrent Judicaël à quitter de nouveau le monde et à se retirer dans un monastère. Auparavant, il voulut régler les affaires de son royaume, et il choisit son frère Josse pour lui communiquer ses projets et le faire tuteur de son fils ; mais saint Josse ne détestait pas moins le monde que saint Judicaël. Effrayé de la responsabilité d'une charge telle que la tutelle d'un roi, il demanda à son frère un délai de huit jours pour lui rendre réponse ; mais, dès le jour même, il quitta le palais pour aller chercher quelque solitude éloignée. Le roi de Bretagne s'étant adressé à un autre de ses frères, saint Vinnoc, celui-ci s'enfuit aussi pour se faire moine. Ces deux exemples

ket spountik eur c'hristen mad, atao oa ar c'henta dindan an taoliou. Evel-ze e c'hounezaz var ar Francisien, pe Gallaouet. Ar roue a Frans pe Bro-C'hall, a gassaz d'he gaout sant Alar da c'houlen ar peoc'h etre ar Frans hag ar Vreiz. Sant Alar a blijaz kement da sant Jikel, ma garent dreist-oll beza an eil gant egile, ha ma reaz sant Alar da sant Jikel mont gantan da Bariz, evit en em unani gant ar roue a Frans. Eno e kavaz ive sant Dudon, hag a reaz anaoudegez gantan dre voyen sant Alar. Komzou an dud santel-man hag he c'hoant he unan, a reaz da Judikael sonjal n'em renta adarre en he c'houent. Evit an dra-ze, e kinnigaz d'he vreur, sant Jos, ar rouantelez, evel goard d'he vab Alan. Sant Jos ne gare ket guelloc'h ar bed eget na ree he vreur sant Jikel. Spountet dre eur garg ken huel, goulen a reaz digant he vreur eiz-te araok lavarout he c'her diveza ; hag en deiz-ze memez, e kuitaaz ar palez evit mont er broiou pell d'en em renta manac'h. Sant Jikel a ginnigaz ar memez karg da sant Vinnok, he vreur. Heman a reaz evel sant Jos, kuitaat he vro evit en em renta manac'h. Sant Jikel o kaout skuer kaer

ne firent qu'augmenter le désir de Judicaël de se retirer du monde ; il donna à son beau-frère Rivoualen pour tuteur à son fils Alain, et il prit l'habit de moine au couvent de Saint-Jean de Gaël, en 642, où il mourut dans une grande paix, au bout de peu d'années, environ l'an 660. On ne peut s'imaginer la foule de peuple qui se trouva à ses funérailles, ni les pleurs qui furent versés sur sa tombe, surtout par les pauvres.

Vous voyez, mes amis, que la Bretagne a dans le ciel bien des enfants qui prient pour nous, et qui demanderont à Dieu que nous soyons toujours bons chrétiens. S'il n'y a plus de saints en Bretagne, efforçons-nous du moins d'y être fervents chrétiens !

HUITIÈME VEILLÉE

Nous aimons Corentin, Guénolé et Guinal,
Patern, Melaine, Méloir, aussi Tugdual ;
A l'ombre de vos houlettes
Non, jamais nous ne craindrons la fureur des loups !

Alain, surnommé le Long, n'avait que huit ans quand son père se retira dans le couvent de Saint-Jean de Gaël. Il est mention sous son règne de Budic,

he vreudeur mad da heulia, en em hastaz da lakaat he vreur kaer Rivoalen, evit goard d'he vab Alan, hag a gemeraz an habit manac'h er gouent Gael, er bloaz 642, e pelec'h a varvaz en eur peoc'h braz goude eun neubeut a vloaveziou, var dro 660. Na hell ket eun den niveri an dud oa deut d'he interramant, na lavarout an daelou oa skuillet var he vez, dreist-oll gant an dud paour.

C'hui vel, ma zud vad, e deuz ar Vreiz er baradoz kals euz he bugale da bidi eviti. Pedomp anezo da c'houlen digant an Aotrou Doue ma vo atao da viana kristenien vad e Breiz, pa neuz mui a zent en hon touez.

EIZVED NOSVEZ

Ni a gar Kaourintin, Guenole ha Guinal,
Patern, Melen, Melar, hag Ive sant Tual;
Hag en hon c'hichen d'hon diwall e kelt a ma vefet
Nan biken ni na doujfomp ar bleizi kounaret !

Alan, leshanvet an Hir, n'en doa nemet eiz vloaz pa n'em donnaz he dad er gouent Gael. Lavaret a rer en he amzer Budik oa kondt Kerne ha Renou kondt

comte de Cornouailles et Renoult, comte de Léon. Ce fut de son temps qu'eut lieu la dernière émigration, en Armorique, des Bretons de l'île de Bretagne, qui resta alors tout entière au pouvoir des Anglais, excepté le pays de Galles. On y parle encore le breton. En 1836, des jeunes gens de ce pays-ci passèrent la mer pour s'y rendre ; ils furent reçus comme des frères et des compatriotes. L'un de ces jeunes gentilshommes ayant chanté, à une fête du pays, une chanson bretonne, fut compris et applaudi avec grande joie par les Bretons de l'île de Bretagne. Il me souvient avoir entendu un vieil Anglais raconter qu'ayant été fait prisonnier de guerre dans un combat naval contre les Français, en l'année 1791, il fut amené à Carhaix. Il ne pouvait, ainsi que ses compatriotes, se procurer aucun soulagement, vu qu'ils ne pouvaient se faire comprendre des habitants, tandis que les Bretons du pays de Galles qui étaient avec eux surent demander en breton ce qui leur manquait : *Dillat ha bara*, du pain et des vêtements ; ce qui leur fut fourni aussitôt par les habitants de Carhaix, joyeux de les entendre parler leur langue. Il y

a Leon. En he amzer e teuaz en Armorik ar re ziveza euz Bretonet an enez, a joumaz neuze en he bez d'ar Saozon, nemet al lec'h hanvet Bro-Wall. Er vro-ze, evel m'euz lavaret deoc'h diaraok, e ve komzet breman c'hoaz ar brezonek. Er blavez 1836, tuchentilet iaouank euz ar vro-man a dreuzaz ar mor evit mont dy. Digemeret oant evel breudeur ha kenvroiz. Unan euz an aotrounet-ze, o veza kanet eur ganaouen brezonek, ar Vretoned euz an enez he selaoue gant ar brassa levenez. Klevet em euz va unan eur Zaoz koz o lavarout, o veza bet kemeret er brezel var vor gant ar C'hallaouet er bloaz 1791, e oe digasset da Geraez, hen hag ar Saozon all. Na hellent kaout netra euz ar pez o doa ezom pa na ouient ket ar brezonek. Etouez ar vartolodet oa n'em gavet Bretoned euz Bro-Wall, a lavare : Roit deomp-ni, mar plich, dillat ha bara. Ar pez oa kasset dezo dioc'h-tu gant an tud euz a Geraez, laouen da glevout komz brezonek evel-t'ho.

a toujours eu fraternité entre les Bretons du pays de Galles et nous.

Après la mort d'Alain, en 670, la Bretagne fut partagée entre les enfants de Daniel Drem-Ruz, comte de Cornouailles. L'un d'eux, appelé Miliau, demeurait en la ville du Vieux-Guéodet, dans le beau et bon pays de Tréguier. Son frère Rivod le fit assassiner pour s'emparer du pouvoir. Combien de gens malades du même mal que ce misérable ! Miliau avait été aussi bon prince que Rivod était méchant. Tous pleurèrent sa mort, et quand le corps du prince Miliau fut enterré dans l'église du Vieux-Guéodet, où il fit beaucoup de miracles, on entendit la voix des principaux du pays qui s'écriaient dans leur douleur : Adieu ! notre roi, notre maître ! Quelle perte nous avons faite, ô mon Dieu !... Le prince laissait après lui un pauvre orphelin, Méloir, qui courait grand risque de tomber entre les mains du tyran. Il avait pour le défendre une tendre mère, la princesse Haurilla ; elle se présenta à l'assemblée que Rivod avait appelée pour décider à qui serait confiée la tutelle. Quand Rivod vit cette bonne mère entrer dans le lieu où étaient réunis le clergé,

Re Bro-Wall ha re Breiz zo bet atao breudeur.

Goude maro Alan, e 670, ar Vreiz oa rannet etre bugale Daniel Drem-Ruz, kondt a Gerne. Unan anezo oa hanvet Miliau, hag a choume er C'hoz-Geodet, e bro Landreger. He vreur, hanvet Rivod, hen lazaz evit kaout he loden ouspen he hini. Gant a zen zo klan gant an hevelep klenvet ! Ker mad oa bet buhez Miliau eget oe fall hini Rivod. Glac'haret oa an oll dre ar maro-ze, ha pa oe enterret korf ar prins Miliau, en ilis Koz-Geodet, e pelec'h a reaz kals miraklou, klevet a oe moez ar brinset o lavaret : « Kenavo d'hon mæstr, hor roue ! O pebez dizeur, va Doue ! » Choum a ree varlerc'h he dad, eur paourkez minor, ar prins Melar, en danjer braz da goueza etre daouarn ar muntrer. Be en doa c'hoaz d'en difen eur vam karantezus, ar brinses Haurilla, hi a zeuaz e kreiz an dud dastumet gand Rivod, e Kastel-Paol, evit gouzout piou vije goard d'ar minor. Pa velaz Rivod, ar vam dener-ze o tont er sall e lec'h oa an

la bourgeoisie et la noblesse, ainsi que les députés des paysans, il vit bien que ce qu'il désirait lui serait refusé. En effet, au premier mot, Haurilla fut faite tutrice de son fils Méloir. Mais, hélas ! que peut faire une faible femme contre celui qui a le pouvoir ? Rivod gagna, par de belles promesses, les gens de Méloir, afin qu'ils le missent à mort. On mit du poison dans sa nourriture ; mais en faisant le signe de la croix sur ce qui lui était présenté, l'enfant fit découvrir le poison aux yeux de tous : ce qui effraya tellement ceux qui avaient essayé de l'empoisonner, qu'ils se jetèrent à ses genoux. Rivod, l'ayant su, chargea des soldats de le tuer ; mais ceux-ci reconnaissant sur le visage de l'enfant les traits de son père, leur roi bien-aimé, leur cœur fut adouci par les larmes de la mère et l'âge tendre du fils, et ils se contentèrent de le mutiler en lui coupant un pied et une main. Pitié cruelle, qui leur fit le martyriser au lieu de le tuer tout d'un coup. Le bruit de cet évènement souleva les Bretons contre Rivod.

Mais celui-ci sut, par ses finesses, venir à bout de persuader à la foule qu'il

dud a ilis, an duchentilet, ar vourc'hisien hag an dud divar ar meaz e velaz e vije dinac'het dezan ar pez a c'hoantee, hag evit guir d'he c'henta præpos, Haurilla oa lakeet goard evit he mab Melar.

Siouaz ! petra hell ober eur vaouez a enep an hini en deuz ar gallout. Rivod a ginnigaz aour ha pinvidigez da dud ty Melar evit ma lakefent he nis d'ar maro. Ampoesonet oe he vouet dezan. Pa reaz ar bugel sin ar groaz var he vouet, an ampoeson lakeet ebars oa guelet gant ann oll. Ar pez a reaz kement a spount d'an dud o doa klasket e laza, m'n n'em daoljont d'an daoulin da c'houlen he drugarez. Rivod, o veza klevet an dra-man, a gassaz soudardet d'he laza. Ar re-man, oc'h anaout var bisaich ar bugel an heveledigez euz he dad, bet ho mestr mad, ha tenereet eun neubeut ho c'halonou gant daelou ar vam hag oad tener ar mab, a droc'hzont dezan eun dorn hag eun troad. O truez kriz an hini a reaz dezo troc'hi lod euz he izili elec'h e laza deoc'htu !

n'avait nullement participé à ce crime, qu'il l'avait même ignoré. Il eut, de plus, la hardiesse de demander une seconde fois la tutelle de son neveu : il sera, dit-il, mieux défendu par moi qu'il ne le serait par une femme. Cependant les Bretons eurent la prudence de choisir pour tuteur du petit prince l'évêque de Quimper, auquel ils adjoignirent un seigneur nommé Kyoltan, fils de Budic-Mur, comte de Cornouailles et oncle de Méloir ; on le nomme aussi Constantin. Or, ce dernier était indigne de cette marque de confiance, car il avait promis à Rivod que le prince ne resterait pas longtemps en vie. Il crut pouvoir confier ses projets à sa femme Raziria ; mais celle-ci, moins cruelle que son mari, avertit en secret Méloir et l'engagea à prendre la fuite. 792.

Il était tard lorsque le prince quitta Quimper, et la nuit tombait lorsqu'il frappa à la porte de l'abbaye de Landévennec. Le moine qui la lui ouvrit ne put reconnaître de suite le roi de Bretagne dans le malheureux qui lui demandait un asile au nom de Dieu. Quand on sut qui il était, le trouble se répandit dans la communauté ; mais l'abbé, plein de courage, vint recevoir, avec tout le

Ar vrud euz an torfet-ze a reaz d'an oll Vretonet n'em sevel en eun taol a enep Rivod. Heman, gant he spered louarn, a gavaz an tu da lakaat kridi n'en doa ket bet memez anaoudegez euz an dra-ze, ha bo hen doa an hardizegez da c'houlen adarre beza goard evit he nis. Guelloc'h vo divoallet gan-in, emo-he, eget na vo gant eur c'hreg. Koulskoude guelloc'h oe c'hoaz d'ar Vretoned ober evit goard da Velar an eskop a Gemper hag eun aotrou hanvet Kyoltan. Heman oa breur da Budik-Mur, kondt a Gerno, tad Miliau, hag evel-ze Kyoltan, pe Konstantin, oa yountr da dad Melar. Ne oa ket dign euz eur garg evellen, rag roet en doa he c'her da Rivod na joumje ket pell beo ar prins Melar etro he zaouarn. Lavaret a reaz an dra-ze d'he c'hreg Raziria. Houman, guelloc'h evit he goaz, o kaout truez euz ar prins iaouank, hen aliaz da dec'hout kuit. 792.

Divead oa pa guitaaz Melar ar ger a Gemper, hag an noz oa digoezet pa skoaz var dor leandi Landevennek. Ar

[redacted]

respect qui lui était dû, Méloir, prince et malheureux. Les portes de l'abbaye s'étaient refermées depuis quelque temps, quand les cris des guerriers de Rivod se firent entendre, demandant à entrer avec leur maître, pour y chercher Méloir. Les moines, frappés de crainte, pensaient voir la ruine de leur couvent; l'abbé seul, pénétré de son devoir, fit dire à Rivod qu'il ne lui ouvrirait les portes qu'au jour, que jamais les portes de l'abbaye ne s'ouvraient à cette heure de la nuit. Au point du jour, on ouvrit donc les portes, mais Rivod ne trouva point son neveu; Méloir, descendu par les moines le long des murailles, était alors sur le chemin de Carhaix. Rivod quitta Landévennec sans même prendre le temps de châtier les moines, et il se remit avec vigueur à la poursuite de son neveu. Celui-ci était arrivé en la paroisse de Plouigneau, quand il entendit le pas des chevaux de ceux qui le poursuivaient; il se mit aussitôt en prières, puis se jeta dans un fossé qui borde la route et que l'on nomme encore le lit du prince Méloir. Rivod et Kyoltan passèrent sans le voir. Méloir se leva promptement et prit le

manac'h, a zigoraz an or dezan, na hellaz ket anaout deoc'h-tu ar roue a Vreiz. Pa oa gouet piou oa, spontet oe ar venec'h, hogen an abbat a zeuaz da zigemer, gant an doujans dleet, Melar, prins, hag ouspen maleürus. Neubeut amzer goude, oa klevet iouadennou ar soudardet o c'houlen antreal er gouent gant Rivod hag he heul da glask ar prins Melar. Ar spount oa braz er gouent, ar venec'h a lavare oa deuet an devez diveza evit manaty Landevennek. An abbat hepken na gollaz ket kaloun : ober a reaz lavarout da Rivod, na zigorje ket an oriou er mare-ze euz an noz, pa na oa ket ar c'hiz d'en ober ; pa vije deuet an deiz a helje klaskout an hini a c'houlenne.

Da c'houlou deiz-ta, oa digoret an nor ; Rivod na gavaz ket eno he nis. Melar, diskennet gant ar venec'h divar c'horre ar mogeriou, oa er mare-ze var hent Keraez. Rivod a guitaaz Landevennek heb kemer amzer da gastia ar venec'h evel m'an dije c'hoanteet. Redek a reaz varlerc'h he nis. Heman oa digouet e parrez Plouigneau pa glevaz trouz ar c'hezek euz ar re he glaske. Ober a reaz eur beden da Zoue hag en

chemin de Boiséon, où demeurait un de ses parents. Il fallait monter beaucoup avant d'arriver au château; le prince, épuisé de fatigue, tomba sans force au haut de la montée où est bâtie maintenant l'église de Saint-Méloir, près de la ferme de Coat-Sao-Bell. Un peu de lait donné par compassion au prince de Bretagne, par des cultivateurs, donna à Méloir la force de suivre sa route jusqu'au Boiséon. Les paysans qui travaillaient aux champs se disaient les uns aux autres en le voyant, que souvent les princes et les grands sont plus malheureux que celui qui mendie. Rivod arriva au Boiséon quelque temps après son neveu, et, chose incroyable, il réussit, par de fausses caresses, à faire à Méloir quitter son ami pour le suivre à Lanmeur. Trois jours ne s'étaient point écoulés, que Méloir reçut un coup de couteau dans le cœur, de la main de son oncle, et alla prendre sa place dans la tombe de ses ancêtres. Aussitôt le crime commis, Rivod se jeta comme un fou sur son cheval et prit le chemin de la Cornouailles ; trois jours après il mourait sans avoir même joui du royaume pour lequel il avait exécuté

em daolaz en eur poull dour e kichen an hent hanvet c'hoaz breman guele sant Melar. Rivod ha Kyoltan a dremenjont heb he velout. Melar a zavaz neuze euz he doull hag a gemeraz hent Koateon, e pelec'h a choume eun denchentil kar dezan. Reet oa pignat eur c'hreac'h araok dont er c'hastel ; ar prins, goal skuiz, a gouezaz, evel maro, e tal ar grec'hen, elec'h ma ma breman iliz sant Melar, e kichen merouri Koat-Sao-Bell. Eur banne leaz, roet dezan dre druez gant an dud divar ar meaz, a roaz d'ar prins a Vreiz an nerz da heulia an hent beteg Koateon. An dud a laboure er parkeier, a lavare an eil d'egile, oc'h he velout : a veichou stad ar rouanet hag an dudchentilet zo goassoc'h eget hini eur paourkez o klask he vara !

Rivod a zeuaz da Goateon eun neubeut varlerc'h he niz hag a hellaz, tra burzuduz ! ober da Velar dre fals karantez kuitaat he vignon evit hen heulia e Lanmeur. Eno, araok na oa aichuet tri devez, oe anterret Melar, lazet gant he yountr dre eun taol kontel e kreiz he galoun. Raktal Rivod a guitaaz ar ger evel eun den diskiant, a lammaz var he varc'h hag a gemeraz hent Kerne. Tri

son forfait. Kyoltan, son complice, voulant, dit-on, considérer du haut du mont Frugi, à Quimper, les terres qui devaient être la récompense de son crime, n'eut pas plutôt levé les yeux pour les contempler, qu'il fut frappé de cécité et mourut peu de temps après.

NEUVIÈME VEILLÉE

Le seigneur Lez-Breiz disait un jour à son écuyer : Eveille-toi mon écuyer, et te lève ; et va me fourbir mon épée, mon casque, ma lance et mon bouclier, que je les rougisse du sang des Français.

Dieu châtie souvent les peuples pour les crimes de leurs princes. Ainsi, après Rivod, la Bretagne fut accablée de malheurs ; et quand je repasse en mon esprit tout ce que j'ai à vous raconter sur ce qui s'est passé alors en Bretagne, mon pays, le cœur me manque, et je voudrais me taire. Cependant, il faut dire la vérité, même lorsqu'il est pénible de la dire; et ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à vous parler des malheurs de notre patrie.

devez goude a varvaz, heb beza bet ar rouantelez abek euz he dorfet. Kyol-tan, he gonsort, o veza savet var ar menez Kemper evit guelout ac'hano an douar kinniget dezan evit he bec'het, n'hen doa ket kent savet he zaoulagat evit sellout outo, ma n'em gavaz skoet a zallentez hag a varvaz eun neubeut goude.

NAVET NOSVEZ

An aotrou Lez-Breiz a lavare, d'he floc'hic laouank, eun deiz a oe :
Dihun va floc'h ha sav alesse, ha ke da spura din va c'hleze,
Va zok houarn, va goaf ha va skoed, d'ho ruzia e goad ar C'hallaoued.

An Aotrou Doue a gasti peurvuia ar bobl evit pec'hejou ar brinset ; evel-ze, goude maro Rivod, ne oe nemet malheur evit ar Vreiz ; ha pa zeu e va speret, ar pez meuz da gonta deoc'h var an traou c'hoarvezet en amzer-ze, e va bro, ar galon a vank din ha c'hoant am euz da devel. Koulskoude, ret eo lavarout ar virionez ha pa na blij ket deomp. Ha neket heman an diveza gueich em bo da gomz deoc'h euz maleuriou hor bro. En amzer-ze ta, peb hini a glaske beza

En ce temps-là donc, chacun se disputait la Bretagne comme une proie ; et les Français qui étaient, avec les Anglais, nos plus terribles ennemis, prirent le temps que les Bretons se déchiraient entre eux pour s'emparer de Rennes, Nantes et Vannes, en 814. Rennes et Nantes furent dans les commencements de l'histoire de Bretagne bien souvent au pouvoir des Français. La Basse-Bretagne, surtout la Cornouailles, ne fut jamais soumise qu'un instant. Alors les Français avaient pour roi le célèbre Charlemagne, et les Bretons n'obéissaient à personne. Ils en vinrent enfin à reconnaître combien il y avait peu de sagesse à se faire ainsi la guerre, et ils se donnèrent pour chef le comte Jarnithin, qui fut tué dans le premier combat. Après lui, Morvan, comte de Léon, fut fait roi de Bretagne en 824. Charlemagne était mort, et son fils Louis n'était pas si grand guerrier que son père ; il envoya à Morvan un moine appelé Vitcar pour l'engager à faire la paix et à reconnaître que la Bretagne faisait partie du royaume de France. Morvan demeurait alors en un château près de Landerneau, sur la route

mæstr euz ar Vreiz, hag ar Francisien, gant ar Saozon, hor goassa enebourien, a gemerjont an amzer ma oa ar Vretonet en em ganna etrezo evit kemerout Roazon, Naonet ha Guenet, e 814. Roazon ha Naonet oe aliez gounezet gant ar Francisien. Breiz-Izel, hag ispicial ar bro Kerne, na jomas morse ganto. Neuze ar Francisien o doa eur rouez braz hanvet Charlemagn, pe Charlez-ar-Braz, hag ar Vretonet n'ho doa roue ebet d'ho c'hourc'hemen.

Dont a rejont, en divez, da anaout pegen neubeut a furnez oa da n'em zisput etrezo evel ma reent, ha kemerout a rejont evit kabiten ar c'hondt Jarnithin, lazet, siouaz, er c'henta kombat. Goude hen, Morvan, kondt a Leon, oa gret roue a Vreiz, e 824. Charlez-ar-Braz oa maro, hag he vab Louis ne oa ket ken ter d'ar brezel hag he dad. Kass a reaz da gaout Morvan eur manac'h, hanvet Viktar, evit hen alia d'ober ar peoc'h ha da anavezout a oa ar Vreiz lod euz rouantelez Frans. Morvan a choume neuze en eur c'hastel e kichen Landerne, var hent Montroulez, var eur garrek hanvet Karrek-Morvan, hag e gallek *La Roche-Maurice*. Viktar a lava-

de Morlaix, bâti au haut d'une roche appelée la Roche-Maurice. Vitcar dit au roi breton : « Reconnais mon roi pour ton roi, car son pouvoir est autant au-dessus du tien que le ciel est loin de la terre. En le faisant, tu sauveras ton pays, tes enfants et ceux que tu aimes. — Dis à ton roi, répondit Morvan, que les plaines que nous cultivons ne sont pas à lui, que ses lois ne sont pas les nôtres : chacun son droit. Lui gouverne les Français, moi, les Bretons ; et si la guerre a lieu, les Français verront si mon bras est affaibli. »

Quand on eut rapporté ces paroles au roi de France, il s'avança avec une nombreuse armée en Basse-Bretagne, jusqu'au bois de Briziac. Morvan dit aussitôt adieu à son épouse et quitta son château-fort. Ayant fait boire ses soldats avant de marcher au combat, ils se battirent comme des lions ; la plaine fut couverte des cadavres des Français. Mais l'un des soldats français s'étant précipité sur le chef breton et l'ayant frappé au crâne, Morvan tomba sous le coup et eut aussitôt la tête tranchée ; un Breton vengea son roi en abattant le vainqueur à ses pieds.

raz d'ar roue breton : « Anav va roue evit da roue, rag he c'hallout a zo kement dreist da hini evel an ee d'an douar. Gra kement-ze evit da vro, da vugale hag ar re a garez. — Lavar d'az roue, eme Morvan, ar meochou a labouromp n'int ket he re, he lezennou n'int ket hon re ; peb hini en he vir. Hen a hell gourc'hemen ar Gallaouet ; ha me ar Vretoned ; ha ma teu ar brezel, ar Francisien a velo a dinerzet eo va brec'h. »

Pa glevaz ar roue a Frans ar respount-ze, dont a reaz gant eun arme braz a Francisien e Breiz-Izel, hag e teuaz ganto beteg koat Breziak. Morvan a guitaaz neuze he gastel hag he bried. O veza gret eur banne da bep ini euz he Vretoned, dont a reaz er gombat, peb taol euz he gleze oa taol ar maro. Goloet oa an dachen a gorfou Francisien, pa zeuaz unan anezo da skei var roue ar Vreiz, ha da rei d'hen eun taol en he ben. Ar roué Morvan a gouezaz d'an douar, an enebour a droc'haz d'hen he ben. Ar Gall ne oa ket guelloc'h evit an taol en doa gret, rag unan euz ar Vreiziz he lazaz raktal.

Eûruz ar re oa lazet en deiz-ze e kichen

Heureux ceux qui périrent en ce jour-là près de leur roi ! Ils n'eurent pas à subir la tyrannie du vainqueur. Morvan, surnommé *Lez-Breiz* (Secours des Bretons), n'a pas péri dans la mémoire de ses compatriotes. Un vieux poème dit que son écuyer chercha son corps pendant sept ans ; enfin, comme il traversait le bois d'Helléan, il rencontra un vieillard qui venait à la fontaine, et il lui demanda : Qui repose sous ce buisson vert ? Le vieillard répondit : Lez-Breiz dort sous cette terre ; tant que Bretagne sera, dans nos cœurs il vivra. Il s'éveillera bientôt et appellera ses Bretons pour vaincre les Français. En effet, comme l'avait prédit le vieillard, un nouveau Lez-Breiz fut trouvé : Guiomarc'h, parent de Morvan, fut choisi pour roi ; comme Morvan il résista à l'invasion française, mais enfin il mourut aussi dans un combat.

Après la mort de ces trois rois, le cœur des Bretons faiblit. Pendant huit ans, la domination française fut paisible et incontestée. Chaque année, on portait au roi de France le tribut qu'il exigeait ; on le portait à Rennes. Nominoé, Breton de naissance, gouvernait alors le

ho roue ! n'ho doa ket da zouffr goaskerez ar Francisien. Morvan, hanvet ive Lez-Breiz, abalamour oa bet souten ar vro, ne oa ket ankounec'heet gant ar Vretonet. Lavarout a ra eur werz koz, a glaskaz he floc'h (e gallek, *son écuyer*) he gorf epad seiz vloas. Eun devez ma oa o tremen dre goat Hellean, e kavaz eun den koz o tont d'ar feunteun, hag a c'houlennaz dezan : Piou a gousk dindan ar voden ? An den koz a lavaraz : « Lez-Breiz a zo dindan-hi kousket ; tra vezo Breiz a vezo brudet. Dihun a rei e ber, o ioual hag a rei ho stall d'ar re Vro-C'hall. » Evit guir, evel ma lavare an den koz, eul Lez-Breiz oa kavet c'hoaz. Guiomarc'h, kar da Vorvan, oa lakeet roue e Breiz ; hag evel Morvan, goude beza gouneet e meur a gombat var ar Francisien, a varvaz erfin, trec'het ganto.

Goude maro an tri roue-man, kaloun ar Vretoned a zemplaz ; epad eiz bloaz, ar Francisien oa mistri. Bep bloaz, vije kasset da Roazon an arc'hant oa reet da baea d'ar roue a Frans. Eur Breton hanvet Neumenoiou, pe Nominoe, a c'hour-

pays pour les Français ; il faisait sa résidence à Coatloc'h, près de Scaër, lorsqu'un jeune gentilhomme des montagnes d'Arré fut chargé d'accompagner à Rennes les charrettes qui portaient le tribut à Charles-le-Chauve. Or, quand on pesa les sacs d'argent, il manquait du poids. Le Français chargé de la vérification du tribut, en fit des reproches au jeune Breton, et s'emportant contre lui, il lui coupa la tête qui, en roulant dans la balance, établit le poids. Cette affreuse nouvelle s'étant répandue dans le pays, le père du jeune homme vint à Coatloc'h demander à Nominoé s'il y avait encore des lois, un Dieu au ciel et des hommes en Bretagne. Il demanda qu'on secouât enfin le joug odieux des Français qu'on ne pouvait plus endurer. Nominoé le consola ; il envoya ses gens sur les grèves ramasser des cailloux et en charger les sacs qu'on devait envoyer à Rennes. Les deux premiers sacs pesés avaient le poids, mais le troisième ne l'avait pas. Les Français criaient : Holà ! holà ! il n'y a pas le poids ! Aussitôt Nominoé, tirant son épée, coupa la tête du Français qui pesait, et, la faisant rouler dans la balance,

c'hemenne neuze ar Vreiz-Izel, ha choum a ree e Koatloc'h, e kichen Skaer. Mab eun denchentil euz Menez Are oa eet gant ar c'hirri da Roazon evit kass an arc'hant d'ar roue a Frans, neuze Charlez-ar-Moal. Pa oa poezet ar sic'hier arc'hant, ne oa ket ar poez. Ar Gall, a boeze an arc'hant, a rebeichaz d'an den iaouank ne oa ket ar poez ; ha deuet direiz, e troc'haz dezan he ben, ruilla a reaz er skudell, hag a lakeaz ar poez. 847.

An dra euzuz-ze, o veza bet klevet er vro, tad an den iaouank a zeuaz da Goatloc'h, da gaout Neumenoiou, da c'houll digantan : Ha be oa eur reiz, eun Doue en env, hag eun den e Breiz ! Goulen a re ma vije kasset kuit ar Francisien, na oant ket gouzanvet mui er vro. Neumenoiou he gonsolaz ; ober a reaz d'he dud mont gant sic'hier var an aochou da zastum bili, hag e teuaz e Roazon gant kirri leun a zier karget evel-se. Pa oe poezet an daou genta, oe kavet ar poez ; d'an drede ne oa kot. Ar C'hallaouet a ioue : Hola ! hola ! ne ma ket. Deoc'h-tu

le poids se trouva juste. Alors eut lieu un combat acharné entre les Bretons et les Français. Ceux-ci furent vaincus, et outre la Basse-Bretagne, Nominoé prit Rennes, Nantes et Vannes et tous les pays d'alentour, 847. Nominoé, devenu roi .de Bretagne, mit sa confiance en saint Convoyon, qui menait une pieuse vie dans le bois de Redon, et il le consultait sur les choses de la foi. Il l'envoya à Rome demander au Pape l'érection de l'évêché de Dol en archevêché ; c'était le premier entre les évêchés de Bretagne.

Saint Convoyon envoya un jour à Nominoé un de ses moines, Louhemel, se plaindre des persécutions que les religieux de Redon avaient à endurer de la part de plusieurs seigneurs voisins, surtout de la part d'un d'eux nommé Illoc. Le roi Nominoé ne connaissait pas encore saint Convoyon qui devint plus tard son meilleur ami. Assis sur son trône, la couronne d'or ornée de pierreries sur la tête, couvert du manteau royal, le sceptre à la main, le descendant de Judicaël, aussi imposant que le jour de son sacre, était entouré des plus grands de son royaume. Là, étaient Erispoé son fils, dont les exploits guerriers éga-

Neumenoiou a gemeraz he gleze, hag o troc'hi pen ar Gall, hen taolaz er skudel evit ober er poez. Neuze a zavaz eur gombat kriz etre ar Vretoned hag ar Francisien. Ar reman oa trec'het ; hag ouspen ar Vreiz-Izel, Neumenoiou a gemeraz Roazon, Naonet, Guenet hag an oll broiou tro d'ar c'herriou-ze. Pa zeuaz Neumenoiou da veza roue a Vreiz, lakaat a reaz he fizians e sant Konvoyon, a gundue eur vuhez santel e koat Redon, ha goulen a ree kuzul digantan evit traou ar feiz. He gas a reaz da Rom da c'houlen digant ar Pab ma vije an eskop euz a Dol arc'heskop, hag ar c'henta etre an eskibien a Vreiz.

Sant Konvoyon a zigassas da Nominoe, roue e Breiz, eur manac'h hanvet Louhemel, evit en em glem euz a Illoc den pinvidik divar dro, hag a ree peb seurt dismegans da venec'h abaty Redon. Nominoe, azezet var he dron, eur gurunen aour gant perlez a mein précius var he benn, eur vantel rouane var he ziouskoaz, ar vaz a roue en e zorn, mab bian Judikaël ker kaër evel ma oa en devez

laient déjà ceux de son père ; Gurvand ou Wurfand qui avait osé défier seul une armée de Normands ; Pasquiten, au langage doré, qui entraîna plus tard tant de Bretons dans sa politique astucieuse, et dont le regard fuyant aurait dû les prévenir contre lui : la fille d'Erispoé, si noble et si belle, que le roi Charles le Chauve l'avait demandée pour son fils Louis ; Salomon, le fier neveu de Nominoé, le fils de son frère Rivoallon, et dont la fille encore toute jeune devait tomber au pouvoir du farouche et rusé Pasquiten. Nominoé ayant écouté les plaintes de Louhemel, lui demanda quel était le Convoyon dont il lui parlait : O roi, répondit Louhemel, c'est le fils de Conon, homme très noble et de race sénatoriale qui, avec quelques saints prêtres de grandes familles comme lui, s'est retiré dans un lieu désert nommé Redon, pour servir le Seigneur Jésus dans le travail, la prière et la pénitence. A ces paroles, Illoc s'agite et s'écrie : — Ces lieux m'appartiennent, de quel droit ces moines veulent-ils s'y établir ? — Homme injuste, lui dit le roi de Bretagne, ne vaut-il pas mieux que de

ma oa bet sakret, en doa en dro dezan ar re genta euz he rouanteles. En he gichen oa Eruspoe, he vab ken brudet er brezel hag he dad; Gurvand, ar prins en doa klasket en em ganna a enep eun arme en he fez. Paskiten, teod alaouret, en doa tromplet kement a Vretonet dre he gomzou flour; he zell fall, he zaoulagat louarn en dije dleet avertissa anezo koulskoude. Merc'h Eruspoe, ker mad ha ker brao, goulennet evit pried da vab Charlez-ar-Moal, roue a Vro-C'hall. Salaün, niz Nominoe, mab he vreur Paskiten. Cetu hanoiou lod euz an dud huel oa en dro d'ar roue. Nominoe o veza fellet dezan selaou ar manac'h Louhemel, heman a lavaraz : Konvoyon, rener kouent Redon, a zo mab da Konon, den nobl a renk huel; fellout a ra dezan beva el labour, er binijen hag er beden, en eul lec'h dilæzet evel eun desert evit servicha an Aotrou Jesus-Krist gant eun neubeut beleyen nobl eveltan. Neuze Illoc e kounar a iouaz : An douarou-ze a zo din, pe seurt gwir o deuz ar venec'h da zont eno ? Den dizleal, a respountaz

saints hommes sanctifient ces lieux déserts que de voir s'y établir des brigands et des impies ? Et sans s'arrêter aux plaintes d'Illoc, il confirma les moines dans leur établissement. Ratuili, l'un des seigneurs voisins, bien éloigné des sentiments d'Illoc, était si affectionné à ces bons moines, qu'il résolut de finir ses jours parmi eux. Ayant été saisi par une cruelle maladie, il se fit transporter dans l'église de St-Sauveur, et lorsque les moines réunis autour de lui et tournés vers l'autel, le front dans la poussière, l'eurent recommandé au Sauveur, il se releva parfaitement guéri.

Saint Convoyon était aussi l'ami du roi Erispoé, fils de Nominoé. Du temps de ce roi, la ville de Nantes fut ravagée par les Normands. Son père avait donné le gouvernement de cette ville à un Français nommé Lamber, qui s'était révolté contre son maître le roi de France. Il était dur pour les Nantais et n'écoutait pas les reproches de saint Gohard, son évêque. A la fin, les Nantais, lassés de lui, le chassèrent. Lamber, pour se venger, appela à son secours ces païens qui ne respiraient que massacre et pillage, les Normands. Le jour du pardon

roue Breiz, ha ne ket guelloc'h e teufe tud santel da jom er gouelec'hiou-ze eget lezel dont eno laëron ha tud fall? Ha dioc'h-tu ar roue a roaz ar gwir d'ar venec'h, hag a reaz da Illoc tevel. Ratuili ne oa ket evel Illoc, karout a ree kement sant Konvoyon hag he vreudeur, ma fellaz dezan aichui he vuhez en ho zouez. O veza bet seziet gant eur c'hlenvet pegus, goulen a reaz beza digasset ebarz iliz Sant-Salver e Redon. Ar venec'h deuet da bedi en he gichen, prosternet var ho zall dirag an aoter, a veljont anezan parea en eun taol.

Sant Konvoyon oe ive mignoun d'ar roue Eruspoe, mab Neumenoiou. E amzer ar roue-man oe goastet ar ger a Naonet gant an Normandet, he dad en doa roet ar ger a Naonet da eur Gall hanvet Lamber, en doa troet kein d'he roue, ar roue a Frans. An den-man oa rust evit an dud euz a Naonet, ha na ree van euz rebeichou a ree dezan sant Gohar, an eskop. Erfin kasset oe kuit gant an Naonediz. Lamber, kounaret, a c'halvaz da voasta ar ger an dud pagan-ze, meuz lavaret deoc'h na

de Nantes, lorsque tous les habitants de la ville assistaient à la grand'messe, les Normands entrèrent à l'église au moment où l'évêque disait ces paroles de la préface : *Sursum corda !* Le massacre fut affreux ; saint Gohard y périt avec ses prêtres et tous les fidèles. La ville resta longtemps après déserte ; l'herbe crut à la place de l'église et du marché, assez haute pour être fauchée. 855.

Ces Normands étaient les plus cruels ennemis des peuples chrétiens ; ils pillaient le plus souvent les paroisses des bords de la mer. Un cri d'épouvante se faisait entendre le long des côtes lorsqu'on apercevait au loin les voiles blanches de leurs vaisseaux comme une troupe de goélands sur la mer. Le pauvre comme le riche fuyait devant eux ; on conduisait au loin les bestiaux, on cachait le blé dans des cavernes, dans des grottes, des souterrains. Jamais on ne tentait de leur résister, à moins que le comte de Léon, celui de Cornouailles ou le roi de Bretagne lui-même ne vinssent au secours des habitants : presque toujours alors les Bretons étaient vainqueurs.

glaskent nemet laeronci ha lazeres. Eun devez-ta, pa oa pardon Naonet, ha pa oa tud ker en iliz en offeren, an Normandet a zouarjaz e ker, hag o tont en iliz pa lavare an eskop ar c'homzou latin : *Sursum corda !* e lazont eno an oll gristenien, ar veleien hag an eskop sant Gohar. Ar ger a choumaz dilezet ker pell ma greskaz ar geot en iliz goastet hag er marc'had da falc'hat. 855.

An Normandet-ze a oa goassa enebourien ar bobliou christen. Ar parreziou tost d'ar mor a oa ar c'henta goastet ganto. Pa vije guelet euz a bell lien ho listri, ken niveruz evel diouaskel ar guelini, laosket a vije eur iouaden a spount var lez ar moriou. An dud paour, ar re benvidik a dec'he dirazo. Lod a gasse ho loenet hag ho ed e toullou doun er c'herreg evit ho c'huza ; ar re all a guze ho arc'hant hag ho aour, rag na choument ket da c'hortoz an enemiet na da glask ar gombat ; nemet e teufe ar roue a Vreiz he unan, ar c'hondt a Leon pe hini Kerne, d'ho sikour. Neuze peurliessa ar Vretonet a c'houneze.

Mais la Bretagne avait aussi à souffrir de la part de ses propres enfants. Salaün, cousin germain du roi Erispoé, était dévoré du désir de s'emparer de la couronne ; il en vint à tuer son cousin, lorsqu'il était en prières au pied des autels, en l'église de Porhoët. 857. Le Porhoët était la partie de la Bretagne appelée Poutrecoët, qui contenait la forêt de Brocéliande ou Brécilien. Après un tel crimo, ne semble-t-il pas que Salaün fût un des plus mauvais hommes de son temps ? Ce n'était pas ainsi, cependant. Salaün avait obtenu le trône par la mort de son roi, mais il n'avait pas trouvé la paix. Saint Convoyon lui prédit, de la part de Dieu, qu'il finirait sa vie comme son cousin. Salaün fit une rude pénitence pour fléchir le courroux du ciel ; il mit tous ses efforts à rendre heureux ses peuples. Dans la guerre contre les Normands, il seconda le roi de France d'une manière qui fit reconnaître à tous son courage et son mérite extraordinaire. Cependant, ni la victoire, ni l'éclat de cette couronne qu'il avait tant ambitionnée, ne purent adoucir la force de la douleur que lui causait le souvenir de son crime. Chaque nuit,

Ar Vreiz en doa da zoufr euz a berz he bugale he unan. Salaün, kenderv ar roue Eruspoe, a c'hoantee kement beza roue, ma zeuaz da lakaat laza he genderv pa oe e treid an aoter o pidi Doue, e iliz Porhoet. 857. Bro Porhoet, pe Poutrecoet, el lec'h ma n'em gave ar c'hoat braz Brocilian. Piou na gredje oa Salaün unan euz ar re falla euz he amzer? Ne oa ket koulskoude.

Salaün en doa gouneet an tron dre varo he roue; n'en doa ket kavet ar peoc'h en he galoun. Sant Konvoyon a zisklæriaz dezan, a berz Doue, e aichufe he vuhez en doare ma en doa he genderv aichuet he hini. Salaün a reaz pinijen kalet; ober a reaz euz he c'hallout evit renta he bobl eüruz. Ober a reaz ar brezel d'an Normandet gant ar roue a Frans, hag hen a reaz d'ar Francisien gouniz dre he skiant vraz hag he galoun. Koulskoude nag ar gurunen nag ar gloar euz ar viktoriou na helle souplat an nerz euz he c'hlac'har evit he dorfet. Bep noz, kerkent a ma zeue da gousket, guelout a ree skeud he genderv hag he

aussitôt qu'il commençait à sentir les douceurs du sommeil, il lui semblait voir le cadavre ensanglanté de son cousin et de son roi, l'appelant au jugement de Dieu. Alors il commença à désirer de quitter le monde et d'abandonner cette couronne qui pesait sur sa tête : le Seigneur ne lui en laissa pas le temps. Ce n'est pas une loi que l'on puisse violer impunément, que celle qui défend de tuer son prochain ou de lui prendre ses biens. Notre Seigneur a dit que celui qui frappe par l'épée périra par l'épée.

Salaün ne tarda pas à s'apercevoir que son châtiment approchait. Pasquiten, son beau-fils, et Gurvand, mari de la fille d'Erispoé, s'étaient uni pour lui enlever la couronne et la vie. Et ne voit-on pas souvent les mêmes intrigues entre les habitants des campagnes, pour en venir à déplacer une borne et l'avancer un peu sur la terre de son voisin? Le pauvre cultivateur se damne pour usurper un sillon de terre, comme les princes pour usurper une couronne ! Salaün n'essaya pas de fuir une mort qui lui semblait être comme un moyen de réparation envers la justice de Dieu. Il offrit sa vie à son divin Maître, et après s'être

roue goloet a voad hag a c'houli o c'her-vel varnezan barnou Doue. Neuze a gemeraz c'hoant da guitaat ar bed, da zilezel ar gurunen-ze, a boeze kement var he ben. An Aotrou Doue na roaz ket dezan amzer d'he ober. Neket eul lezen a hell beza torret an hini a vir na vezo lazet an nessa ha kemeret he vadou. Hor Salver en deuz lavaret : nep a sko gant ar c'hleze a vo skoet ganti.

Salaün na zaleaz ket da c'houzout oa deuet evitan pred ar maro. Paskiten, he vab kaer, ha Gurvand, pried merc'h Eruspoe, oa en em unanet evit lammout digantan ar gurunen hag ar vuhez. Ha na ve ket guelet meur a veich tost a gement-all etre tud divar ar meaz evit diblass an hirchier? An den paour a glask kemer divar goust ar re all eun ero douar, evel ar rouaned eur gurunen ! Salaün na glaskaz ket tec'hout rag eur maro,a oa evitan eur punition abers Doue. Kinnig a reaz he vuhez d'he vestr divin ; ha goude beza koveset ha kemeret korf sakr hor Zalver, choum a reaz er beden e treid an aoter, o c'hedal taol ar maro ;

confessé et avoir reçu le sacré Corps du Sauveur, il resta en prières au pied de l'autel attendant le coup de la mort, heureux de prouver ainsi combien était véritable la douleur qu'il éprouvait de son crime. 874.

Demandons à Dieu de faire une sincère pénitence de nos péchés.

Du temps que Salaün était roi de Bretagne, le comte de Cornouailles, Grallon Plonéor, se retira du monde et se fit religieux, c'est le troisième comte de Cornouailles du nom de Gradlon. Grallon Flain, ou Grallon II, vivait, dit-on, en 814.

DIXIÈME VEILLÉE

Qu'il soit glorifié, le renard, d'âge en âge! Qu'on garde la mémoire du chant, mais que l'on plaigne le chanteur!

Les gens sans foi ne peuvent rester longtemps amis. En effet, Pasquiten, comte de Léon, fit la guerre à Gurvand, comte de Goëlo et de Tréguier, voulant avoir le pouvoir à lui seul. Ni l'un ni l'autre n'eut le titre de roi; Gurvand prit le titre de comte de Vannes et Pasquiten celui de comte de Rennes. Pasquiten avait oublié à qui il s'attaquait; car du temps que Salaün était

eürus da ziskuez dre ar maro-ze peger guir oa ar c'heuz euz he voal ober. 874.

Goulennomp digant Doue ar c'hras da ober pinijen evit hor pec'hejou.

En amzer ar roue Salaün, ar c'hondt Kerne Grallon Ploneor en em dennaz euz ar bed hag en em rentaz manac'h. Tri kondt Kerne zo bet hanvet Grallon : ar roue Grallon-Meur, Grallon Flam, a veve e 814, hag heman, en em c'hret relijiuz.

DEGVET NOSVEZ

Beet meulet al louarn a amzer da amzer !
Beet koun euz ar ganaouen, beet klem ous ar c'haner !

An dud difeiz na hellont ket choum pell unanet. Paskiten, kondt a Leon, a reaz-ta brezel da Vurvand, kondt Goelo ha Landreger, evit kaout ar rouantelez en he fez. Nikun anezo ne oa roue ; Gurvand a gemeraz an hano a gondt Guenet, ha Paskiten hano a gondt Roazon, ankounec'heet en doa euz piou a glaske trouz ; rag en amzer ma oa c'hoaz Salaün roue a Vreiz, er mare

encore roi de Bretagne et qu'il combattait les Normands avec le roi de France, comme nous l'avons déjà dit, Gurvand, voyant ce dernier tout effrayé, lui offrit de les combattre avec les seuls Bretons. Hastings, un des chefs normands, ayant entendu cela, demanda que Gurvand accomplît sa bravade. Aussitôt celui-ci se rendit sur le champ de bataille avec 200 Bretons; ils y restèrent cinq jours entiers sans que les Normands osassent accepter le défi. Au sixième jour, Hastings demanda que Gurvand vînt seul défier l'armée entière : il le fit sans hésiter. Hastings lui fit dire qu'il ne voudrait jamais la mort d'un brave tel que lui. Ainsi donc, quand le prince Pasquiten vint avec trente mille hommes combattre Gurvand, près de Rennes, celui-ci le vainquit avec mille hommes seulement, un contre trente. Pasquiten dut se tenir tranquille. Mais ayant appris que Gurvand était malade, il s'imagina que le renard pouvait prendre sa revanche sur le lion mourant. Cependant, il ne se fia pas à une petite armée : il appela à son secours les Normands. Lorsque Gurvand apprit que les cruels ennemis de

ma oa eet da sikour ar Francisien enep an Normandet, Gurvand oa eet gantan hag o velout en doa roue Frans kemeret aoun dirag ar bobl barbar-ze, a lavaras dezan e teuje a ben euz an Normandet gant he Vretoned hebken. Hastings, unan euz ar re genta euz an Normandet, o veza klevet kement-ze, a c'houlennaz ma raje Gurvand hervez he gomzou a fouge. Gurvand a zeuaz deoc'h-tu var an dachen gant daou c'hant Breton. Choum a rejont eno pemp devez hep na grede an Normandet tostaat outan. Da ben ar c'huec'hved devez oe goulennet ma zeuje Gurvand he unan var an dachen enep an Normandet oll. Dont a reaz heb aoun ebet. Hastings, souezet, a lakaaz lavarout dezan : Ne c'houlennin morse guelet laza eun den ker kalounek ha c'hui. Pa zeuaz-ta, evel meuz lavaret kent, ar c'hondt Paskiten gant tregont mil den, Gurvand ho filaz gant mil den hebken, unan enep tregont, e kichen Roazon. Paskiten oa oblijet da joum e peoc'h. Neubeut goude, o veza klevet a oa Gurvand klan braz, e zonjaz a helje

la Bretagne approchaient, il voulut aller au-devant d'eux ; quoiqu'il fût près de mourir, il se fit porter au combat : on l'étendit sur une couette que l'on portait sur une civière ; il resta vivant pendant toute l'affaire. Mais quand il entendit le cri de victoire de ses gens, il ferma les yeux et mourut : sa tâche était finie. Bien des gens versèrent des larmes sur la mort de l'homme le plus courageux qui ait existé, en 877.

Après la mort de Gurvand, les Normands ravagèrent la Bretagne plus que jamais.

Jézéquel ou Judicaël, fils de Gurvand, ou Wurfand, disputa la Bretagne à son oncle Alain qui s'intitulait comte de Bro-Erech. Le danger commun les réunit cependant contre les Normands, pas assez tôt pour sauver le fils de Gurvand qui périt à Traut, battu par eux. Mais le fils d'Erispoé, le frère de Pasquiten et le beau-frère de Gurvand, Alain, remporta sur les Normands la victoire de Questembert, en 890 ou 894. J'ai vu moi-même dans le cimetière de Questembert, l'antique colonne élevée en mémoire de cette victoire qui fit donner à Alain le nom de Grand ou de

al louarn dont a ben euz al leon var poent da vervel. Koulskoude Paskiten na gredaz ket dont gant neubeut a zoudardet, hag e c'halvaz d'he zikour an Normandet. Gurvand, en despet d'he glenvet, a fellaz dont da gombati a enep enebourien kriz ar Vretoned. Daoust ma n'em gave tost da vervel, a fellaz dezan mont var an dachen. Astennet oe var eur c'holc'het en eur c'hravaz, ha douget oe evel-ze e-touez ar Vretoned. Choum a reaz beo epad an emgann. Pa glevaz iouaden ar viktor euz he zoudardet, serri a reaz he zaoulagad, ha mervel a reaz. Meur a hini a skuillaz daelou var maro an den a vrassa kaloun a zo bet hag a vezo, e 877.

Jezekel, pe Judikael, mab Gurvand, pe Wurfand, a reaz ar brezel da Alan, he yountr, kondt ar Vro-Erech. Koulskoude, red oe dezo en em unani ho daou a enep an Normandet. Jezekel oe lazet ganto en eun emgann e Traut. Mab Erispoe ha breur Paskiten, breur kaer Gurvand, da lavaret eo Alan, a c'hounezaz eur viktor vraz var an Nor-

plus que Grand *Re-Braz*, et à la suite de laquelle il fut reconnu duc de Bretagne. Ami de la religion, il fit des fondations pieuses et de grands dons à l'abbaye de Redon, très chère au cœur des descendants de Nominoé. Son fils Erech, ou Gueroc'h, étant tombé gravement malade à Alair, fut instamment recommandé par le duc Alain aux prières des religieux et la foi du prince fut récompensée par la parfaite guérison de son fils. Déjà plusieurs malades avaient été guéris en se faisant porter dans l'église du monastère de Saint-Sauveur de Redon. Aussitôt que le fils d'Alain-le-Grand se trouva en danger, Alain fit transporter son fils dans l'église de Saint-Sauveur; le prince était si mal, qu'il y avait humainement tout à craindre, mais les prières des moines, humblement prosternés sur le pavé du sanctuaire, furent exaucées. Une sueur abondante couvrit tous les membres du jeune malade, et bientôt il passa plein de santé des bras de l'abbé dans ceux de son père, plein de joie et de reconnaissance. Je ne finirais pas si je voulais vous parler de tous les miracles opérés dans cette église de Saint-Sauveur de

mandet, e Kestember, er bloaz 890 pe 94. Guelet em euz va unan, er vered Kestember, ar peulven koz savet en enor d'ar viktor-ze, ha neuze Alan voa hanvet *Re-Braz*, hag anavezet evit duk an oll Vreiz. Eur prins mad a oa, hag a roaz ar peoc'h d'ar vro. Karout a ree ar relijion, savet en deuz kouenchou ha roet en deuz kalz d'ar gouent Redon, karet meurbet gant bugale Nominoe. He vab Erech, pe Gueroc'h, o veza klan fall er ger a Alair, an dug a gassaz kelou d'ar venec'h Redon, ha dre ho fedennou mad ha feiz an dug, ar prins yaouank en em gavaz pare. Kalz tud klanv oa bet pareet dija, en eur lakaat ho digass en iliz Sant-Salver Redon. Deoc'h-tu ma oe guelet e oa mab Alan-ar-Braz toc'hor, he dad a c'hourc'hemenaz he zougen d'an iliz; ar prins oa ker fall ma oe neubeut da c'hortoz evintan ar pare; mæz pedennou ar venec'h astennet a stok ho c'horfou, var vein an iliz, oe selaouet gant Doue. Eur c'huezen estranch a c'holoaz oll memprou an den yaouank, hag a redaz euz

Redon. Vous n'aurez pas de peine à les croire, vous qui avez le bonheur d'être contemporains des guérisons miraculeuses de Lourdes. Malgré ces nombreux miracles, et la vénération qu'inspirait la sainte vie des moines de Redon, ils eurent beaucoup à souffrir des persécutions du dehors. Cependant, leur plus terrible ennemi, Illoc, seigneur de Coatilloc, frappé d'une de ces guérisons si fréquentes, dans l'église de Redon dont il avait été l'heureux témoin, se convertit et devint l'ami des moines qu'il avait jusque-là tant persécutés. Alain-le-Grand mourut en 907.

Aucun de ses enfants ne lui ressembla. Ce fut alors que, chose incroyable, le roi de France offrit aux Normands la Bretagne, afin de se débarrasser lui-même de ces dangereux pirates. Les comtes de Cornouailles et de Poher essayèrent une inutile résistance, ils furent écrasés. Le comte de Léon seul, Even-le-Grand, défendit le Léonais avec succès. (Dans les commencements de l'histoire de Bretagne il est sans cesse question des comtes de Cornouailles et Léon, des comtes de Vannes, de Goëlo, de Poher, de Nantes, de Rennes, de Porhoët. Peu



divrec'h an abbat etre divrec'h he dad leun a joa hag a anaoudegez vad. N'elfen ket aichui hirio ma talc'hfeñ da gomz deoc'h diouz an oll viraklou gret gant an Aotrou Doue en iliz Sant-Salver Redon. Ne viot ket souezet da glevout kement a vurzudou, c'hui o peuz guelet gant o taoulagat oc'h unan pareou burzuduz great e Lourd gant ar Verc'hez benniget. Illoc goude beza iskinet relijiuset Redon, en em gonvertissaz hag a zeuaz mignon dezo ; o veza n'em gavet en iliz pa oa pareet eur c'hlanvour en eun taol, dre bedennou ar venec'h santel. Mervel a reaz an duk Alan-ar-Bras e 907.

Nikun euz he vugale ne oe henvel outan. Neuze, tra dioez da gridi, ar roue a Frans a ginnigaz d'an Normanet ar Vreiz da voasta ha da zerc'hel ganto, rag c'hoant en doa d'en em zizober anezo. Kondt Kerne ha kondt Poher a fellaz dezo brezellekaat diouz an Normanet, hogen trec'het e oant. Ne chomaz en he za a enep an Normanet e Breiz, nemet Even-ar-Braz, kondt a Leon. (Er pen

à peu tous ces comtés furent réunis en la personne des ducs. Les comtes de Rennes furent ducs de Bretagne, depuis Conan-le-Tort jusqu'à Conan, fils d'Alain V).

Les comtes de Rennes donnèrent à leurs cadets ou juveigneurs, ou puînés, le comté de Penthièvre dont les juveigneurs furent appelés d'Avaugour. Les comtes de Cornouailles furent à leur tour ducs de Bretagne en la personne d'Hoël V, fils d'Alain Cagnart, jusqu'à Conan-le-Petit (un des comtes de Cornouailles qui vivait environ 1003, se nommait Budic Kastellin, parce qu'il avait bâti la ville de Châteaulin) ; un démembrement de la Cornouailles formait le comté de Poher réuni à la couronne ducale en la personne d'Alain Barbe-Torte, comte de Bro-Erech, ou Vannes, de Nantes et de Poher. Le comté de Poher comprenait le pays de Carhaix. Alain, fils d'Eudon, comte de Porhoët, nommé Alain de Rohan, mourut en 1128 ; un de ses descendants épousa en 1263, Isabeau de Léon, héritière dudit comté. Les cadets des comtes de Nantes furent seigneurs de Retz et de la Roche-Bernard. Le seigneur de

kenta euz a istor ar Vreiz e ve komzet aliez euz kondtet Kerne, Leon, Goelo, Bro-Erech pe Guenet, Poher, Roazon, Porhoet ha Naonet. D'ar mare-man euz an istor, ar Vreiz a vo oll dindan an dug. Rag tri kondt Roazon a teu da veza dug ; re Gerne goude, hag Alan-ar-Barveg, dug a Vreiz, oa ive kondt a Venet, a Boher hag a Naonet.) Kondtet Roazon o doa roet d'ho breur iaouanka an douar Penthievr, lodet e daou, an eil mab oa galvet Avaugour. (Unan euz ar brinset Kerne oe Budik Kastellin, hanvet evelze abalamour m'en deuz savet ar ger Kastellin, var dro 1003.) Eul loden euz a Gerne, bro Keraez, oe galvet Poher ; Alan-ar-Barveg he stagaz euz ar rouantelez. Alan, mab Eudon Porhoet, galvet Alan Rohan, a varvaz er bloaz 1128 ; unan euz he voen a zemezaz da Isabel a Leon e 1263. Ar re iaouanka euz kondtet Naonet oant galvet da c'houarn Raiz hag ar Roc'h-Bernard. An hini a gommande er ger a Dol a roaz d'he vreur iaouanka ar ger a Gombour. (Evel-ze a gemere an dud a galite huel ho hanoiou).

Dol eut pour cadet celui de Combourg. (C'est ainsi que les gens de qualité prenaient leurs noms.)

— J'ai entendu dire qu'il ne faut pas aimer les nobles, dit l'écolier de Ker-Anna, qu'ils sont la cause de tous les maux de notre pays ?

— Il ne faut pas croire tout ce que l'on entend dire, mon enfant, dit Jean l'aveugle, en soupirant. Il vaut mieux réfléchir et chercher la vérité avant de croire. Dans ma jeunesse, quand j'avais les yeux bien ouverts, j'ai vu bien des nobles, et parmi eux j'ai trouvé de braves gens. J'ai admiré les manoirs et les châteaux sans jamais avoir désiré les posséder. Mon cœur est resté pur de toute envie, de sorte que j'ai pu en juger avec loyauté.

Voici, mon enfant, ce que j'ai compris et ce que je vais essayer de te faire comprendre. La noblesse est quelque chose d'excellent le mot le dit : Noble veut dire au-dessus des autres par le cœur, la bravoure, la capacité, le patriotisme, enfin par toutes les vertus. Dans tous les temps, il y a eu des nobles.

— Dans notre village, dit un jeune homme des environs de Ker-Anna, il y

Klevet em euz lavaret : arabad eo karout an noblans ; hi emezo, a zo penabek euz goaleuriou ar vro, eme skolaër Ker-Anna. — Arabat eo kridi kement a glever, va mab, eme Ian an dall, en eur huanadi ; guelloc'h eo sonjal, ha klask ar virionez araok kredi. Em iaouankiz p'am boa daoulagad digor mad, em euz guelet kalz tud chentil (euz an hano-ze e velit int tud vad, rag an dud fall n'int ket chentil). Etouez an noblans ez euz tud vad, ha tud fall ; an darnvuia tud vad. M'em euz bet plijadur o sellet euz ar maneriou hag ar c'hastelliou kaër, morse n'em euz bet c'hoant d'ho c'haout d'in va-unan. Va c'halon n'en deuz bet morse goarizi. Cetu petra zo deuet e va speret, ha mont a ran del lavarout deoc'h : an noblans a zo eun dra dijuz ; an hano el lavar, beza nobl eo beza ar guella dre ar galon, ar garantez evit ar vro. An den guella er verluziou. E peb amzer ez euz bet tud evel-ze. — En hon ker, eme eun den iaouank divardro Ker-Anna, ez euz eur famill hag a zo enoret gant an oll, pa gomz an tad, selaouet e ve he gomzou

a une famille qui est honorée de tous, et quand le père a parlé, tous nous suivons ses avis et nous cédons le pas à ses fils et à ses filles, car nous reconnaissons qu'ils sont plus vertueux, plus capables et plus instruits que nous. Voilà, n'est-ce pas, la noblesse de notre village?

— Bien trouvé, jeune homme, à merveille ; et bienheureux le village où se trouve cette famille patriarcale, l'exemple et l'honneur des autres.

— Mais, objecta le jeune écolier, un peu imbu des idées nouvelles, si la noblesse appartenait toujours à la vertu ; mais quand elle passe des pères aux enfants, un imbécile succède à un savant, et un méchant à un homme vertueux.

— Prenons-nous-en à l'imperfection de l'humanité pour ses inconvénients. D'ailleurs, mon enfant, dans les conditions actuelles, de la noblesse en France, l'estime et la considération ne sont pas accordées au nom, mais à la conduite, et celui qui porte un nom illustre, porte ce nom comme un châtiment, quand il s'en est rendu indigne par sa conduite, sa légèreté ou son impiété.

Dans les temps dont nous parlons, les nobles étaient les défenseurs du pays

gant an amezeien, he vugale a hell bale araok oll dud ker ; rag guelloc'h int, gouestoc'h, gouiekoc'h evit ar re all ; ha neket ar re-man noblans ar ger ?

— Kavet ganeoc'h va mab, eme Iann an dall, hag eüruz ar ger elec'h en em gav an tyad tud enorot evel-ze, hag a ra skuer vad d'an dud all.

—Mad vije kement-se, eme ar Potr scol, c'hoant gantan diskuez e oa eun den euz an amzer-man, mœz ma teu an noblans euz an tad d'ar mab, a veichou e teu ar mab sod varlerc'h an tad gouiek ; ar mab fall varlerc'h eun tad mad.— An dra-ze a c'hoarvez abaoue ma oe krouet Adam ; stag eo ar goaleur-ze euz stad an den pec'her. Petra c'hoarvez en amzer zo a ren breman, ar mab sod zo goapeet abalamour d'ho sotoni, hag an den nobl ne ve enorot nemet ma zeo e guirionez den chentil. An noblans a zo eur gasti evit an hini en deuz eur gundu fall pe leun a leziregez ; rag rebeichet e ve dezan he renk huel. En amzer goz an dud-chentil oa difenourien ar vro. Atao e pen ar brezel hag a skuillent ho goad evit mad ho c'henvroïz.

contre tous ses ennemis. Mais en ce temps, où il leur manquait un chef suprême, ils furent vaincus et la Bretagne fut ravagée par les Normands jusqu'à ce qu'un roi ou un duc réunit toutes ses forces contre l'ennemi.

Alors on vit le pauvre cultivateur quitter sa chaumière, le gentilhomme son manoir, le prêtre son église, tous, leur beau pays si tendrement aimé. Navrés de douleur, les yeux pleins de larmes, une partie de ces exilés suivirent en Angleterre Mathuédoi, comte de Poher, qui avait épousé la fille d'Alain-le-Grand et qui fut père d'Alain Barbe-Torte ; d'autres se retirèrent en France. Ce fut alors que toutes les reliques des saints Bretons furent portées en France, d'où on n'a pu en ravoir que peu de choses. Le petit-fils d'Alain-le-Grand s'était retiré en Angleterre ; il était dans la fleur de la jeunesse. Il essayait ses forces contre les bêtes sauvages de l'Angleterre, exterminait dans ses vastes forêts les sangliers, les loups et les ours. Quand il vint à l'âge adulte, il pensa à user de ce courage naissant contre les ennemis de sa patrie. Il appela autour de lui tous les exilés Bretons qui se trouvaient en

Neuze oa gueìet an den paour o kuitaat he dy plouz, an denchentil he vaner, an den a iliz ho barrez, oll ho bro karet ha ken dudius. Loun a c'hlac'har, an daoulagat karget a zaelou, darn a ie gant Mathuedoa, kondt Poher, da Vro-Saoz ; (heman oe demezet da verc'h Alan-ar-Braz hag e oe tad da Alan-ar-Barveg) ; darn all a n'em denno e Frans hag a gasso ganto, evit ho divoal euz fulor ar paganet, relegou ar sœnt euz ar Vreiz, bet kollet kasi oll evit ar vro. Mab bihan Alan-ar-Braz oa eet ive da Vro-Saoz ; iaouank flam oa. Diskuez a ree he nerz enep al loenet gouez euz koajou Bro-Saoz ; laza a ree mourc'h gouez, bleizi, ourset. Pa oa deuet en oad, e c'hoanteaz lakaat an nerz-ze da gastia enebourien he vro. Galvout a reaz an oll Vretoned deuet e Bro-Saoz ; treuzi a reaz ar mor ganto ha douari a reaz er vro-man. Neuzo, evel a lavar eur verz breton : « Eur iouaden a gloviz, iouaden ar peurzorn, adalek krec'h sant Mikel tre beteg Traon-Elorn ; adalek ty sant Veltaz tre beteg pen ar bed, pevar c'horn ar Vreiz, beet al Louarn meulet. »

[redacted]

Angleterre et passa la mer avec eux. Lorsqu'ils débarquèrent sur nos côtes, leur cri de guerre, dit un vieux poëme, se fit entendre comme le cri des batteurs à la fin de la moisson, depuis le Mont Saint-Michel jusqu'à Traon-Elorn, depuis Saint-Gildas jusqu'à Saint-Mathieu de Fin-Terre : « Qu'aux quatre coins de la Bretagne résonnent les louanges d'Alain-le-Renard ! » Le Renard, ou la Barbe-Torte, étaient les surnoms d'Alain. Les noces d'un des Normands les plus qualifiés avaient lieu en la ville de Dol. Les têtes-rases, comme les appelaient nos Bretons aux longs cheveux, y étaient venus en grand nombre de Normandie et de France. Ils s'adonnaient au vin et à la bonne chère, quand le son du biniou se fit entendre pour la première fois depuis les malheurs du pays ; mais ce n'était point un air de noce qu'il jouait, c'était un chant de guerre. Les Normands n'avaient pas encore pu revenir de leur surprise, que les Bretons, conduits par Alain-Barbe-Torte, leur tombaient déjà sur le dos. Les gens de la noce furent tués, et les vainqueurs profitèrent du festin. Ils firent la même chose à Saint-Brieuc. Tous ces païens quit-

Alan oa leshanvet al Louarn, pe ar Barveg. Er ger a Dol, e Breiz-Huel, n'em gavaz euret unan euz ar re gonta euz an Normandet. Deuet oa eno eun niver braz a bennou touzet euz an Normandi hag euz a Frans. Oll oant o tibri hag oc'h eva pa glevjont son ar biniou, ne oe ket bet klevet abaoue malheuriou ar vro. Neket kan an euret a c'hoarie ar biniou-ze, mœz kan ar brezel. N'o doa ket allet an Normandet anaout petra oa an dra-ze, pa gouezaz var ho c'hein ar Vretonet, henchet gant Alan-ar-Barveg. Lazet oa tud an euret ha na choumaz eno nemet ar Vretoned da zibri lein an Normandet. Dont a rezont goude da Sant-Briek, e pelec'h oa n'em zastumet darn all euz an Normandet, hag o laza a rejont evel re Dol. An oll baganed-ze a guitaaz neuze ar Vreiz, hag ar roue Alan, o veza pedet ar Verc'hez Vari evit he vro ha goestlet ar Vreiz dezi, a bilaz gant he sikour an nemorand euz an Normandet e kichen Naonet. Pa zeuaz ar roue Alan da Naonet, oe ret troc'hi ar spern a stanke al lec'h ma oa guechall

tèrent alors la Bretagne, et le roi Alain, ayant mis le pays sous le patronage de la Vierge Marie, les vainquit près de Nantes. Quand il entra dans cette ville, il fallut faucher l'herbe dans les douves et dans la cathédrale ; toutes les maisons étaient en ruines, il ne restait pas une âme dans cette ville infortunée. Les larmes venaient aux yeux du roi à la vue d'un tel désastre. Il fit élever des maisons sur les ruines, donna à la ville un nouvel évêque et s'efforça de rendre son peuple heureux. Mais, hélas ! il mourut en 932, lorsque son fils Drogon n'avait pas un an, et le pauvre enfant, tombé entre des mains françaises, mourut étouffé dans un bain d'eau chaude.

Les enfants d'Alain devaient, il paraît, succomber malheureusement ; car les Nantais ayant pris pour comte Hoël Bastard, fils d'Alain, d'un mariage de la main gauche. On appelle mariage de la main gauche celui qui se contracte entre un prince et une femme qui n'est point princesse. On était très sévère quand il s'agissait de la noblesse, sur le rang des deux contractants. Plus tard, les ducs de Bretagne défendirent les mésalliances par des lois. « Obligés

an doriou. Ret oa ive ober koment-ze araok dont ebarz an iliz-veur. An tyez oa dismantret, distrujet oll. Ne oa choumet er ger baour-ze kristen ebet. An daelou a zeue e daoulagat ar roue o velout eur malheur ker braz. Lakaat a reaz sevel tyez el lec'h ar re goz ; rei a reaz d'ar ger-ze eun eskop nevez, hag e reaz euz he c'hallout evit renta he bob eüruz. Mervel a reaz e 932, pa n'en doa he vab Drogon nemet eur bloaz. Drogon, flet e daouarn ar Francisien, a varvaz, mouget, a leverer, en dour bero.

Bugale Alan a dlie beza maleürus, rag pa oa lazet Drogon, an Naonediz a gemeraz evit ho c'hondt Hoel, leshanvet ar Bastard, mæz guir vab koulskoude d'ar roue Alan-ar-Braz. Lavaret a reer dimizi an dorn kleiz euz an dimizi etre eur prins hag eur vaouez a renk izeloc'h. Er mare-ze ne oa ket lezet eun den nobl da vont gant unan ha na vije ket euz ar memez renk. An duget a Vreiz a zifennaz ar seurt dimiziou-ze hanvet goal dimiziou ; karget, eme Dom Moris manac'h, karget dre ho stad euz interest ar vro, an duget

par état, dit dom Morice, à veiller au bien général de la nation, les ducs de Bretagne défendirent le partage des grands fiefs et les alliances non sortables. Le partage des fiefs anéantissait les familles et rendait le service militaire difficile. Les mésalliances produisaient un assemblage monstrueux de vices et de vertus dans ceux qui doivent tous naître généreux pour mériter le rang qu'ils tiennent dans l'Etat. Il y a des cantons de la Bretagne où ces règles sont observées par les paysans. Ainsi, dans le Cap, l'aîné des enfants garde la terre et donne leur part aux autres en argent, et dans bien des paroisses, on craint les mésalliances, et l'on tient extrêmement à ce que les mariages se fassent entre certaines familles ayant à peu près la même position de fortune et la même éducation.

Croyez-vous, mes enfants, que les mariages entre personnes de conditions différentes soient heureux? Non, non ; une fois passés les beaux jours de la grande affection, on s'aperçoit qu'on ne se comprend pas Les idées, les goûts, les sentiments ne sont pas les mêmes. On ne voit pas les choses de la même ma-

a Vreiz a zifenne loda danvez an noblanz hag an dimiziou gant peb seurt tud. An tyadou tud, n'ho dije ket allet chom er memez renk, ma vije lodet an douarou. Ar mab hena a renke kemer ar stall en he bez, ha pourvei da guir ezomou an tyad; ar baotret peurvuia a zeske micher ar brezel pe var douar pe var vor, hag ar merc'het a zimeze gant tud euz ho renk, heb na vije goulennet leve ebet diganto. An dimiziou gant peb seurt tud a vesk e goad ar vugale ar ioulou fall gant ar vertuziou, elec'h kaout bugale savet a voad divlam douget d'ar mad, evit kenderc'hel en ho renk huel. Bez euz e Breiz loc'hiou hag e ve heuliet eno c'hoaz al lezennou-ze ; e beg ar C'hap dirag enez Sizun, ar mab hena a vir gantan al leach ; hag a ro ho lod en arc'hant d'ar re na jomont ket gantan, hag an dimiziou na ve gret nemet etre dud savet er memez condition.

Ha kridi a rit, va bugale, a ve dimiziou eüruz ar re ve gret n'euz forz gant pe seurt tud ? Nan, nan, eur veich tremenet deveziou ar garantez birvidik,

nière, on se froisse sans cesse, même sans le vouloir. Il peut y avoir des exceptions, mais elles sont rares.

En d'autres parties de la Bretagne, c'est le dernier enfant qui a la terre, d'où il peut renvoyer ses aînés en leur donnant une somme d'argent.

Hoël fut assassiné par Conan-le-Tort, petit-fils de Salaün, qui voulait devenir roi de Bretagne. C'était une après-midi que le comte de Nantes chassait dans une forêt près de la ville ; il était resté un peu après les autres, pour dire les vêpres, avec son chapelain. Il ne remarqua pas qu'il était suivi par un homme qui, voyant beaucoup de distance entre le prince et sa suite, et jugeant qu'on ne pourrait entendre ses cris, sauta sur lui et le tua, puis s'enfuit dans le bois. Le prêtre, plein d'horreur et d'épouvante, vint en porter la nouvelle à ses frères. Guérec'h, évêque de Nantes, voulut venger son frère et livra bataille à Conan-le-Tort, que l'on soupçonnait d'avoir commis le crime; il fut vaincu à Conquereux. Ce qui fit dire depuis en proverbe : « C'est comme à Conquereux, où le tort l'a emporté sur le droit. » Guérec'h ne survécut pas

cetu n'ho deuz ket ar memez mod da gompren an traou ; unan euz ar priejou a gav mad ar pez a gav fall egile. Na garer ket ar memez parlant, ar memez doare da veva, ar memez giziou.

E leac'hiou-all euz a Vreiz, ar mab iaouanka a gemer an danvez, hag a ra ho lod en arc'hant d'ar re all.

Konan-an-Tort, mab bihan Salaün, evit dont roue a Vreiz, a reaz laza Hoel-ar-Bastard. Eun devez d'abardaez ma oa ar c'hondt Naonet o chasseal, en eur c'hoat e kichen ker, e choumaz eun neubeut varlerc'h ar re all evit len ar gousperou gant eur bælek euz he dy. Na gemeraz ket evez a oa heuliet gant eun den, heman o velout ar re all pell avoalc'h evit na vije ket klevet klemmou ar prins, a lammaz var Hoel hag he lazaz. Neuze ar muntrer en em guzaz er c'hoat. Ar bælec, leun a spount hag a c'hlac'har, a gassaz ar c'helou-ze da dud ar Bastard. Guerec'h he vreur, eskop a Naonet, a reaz ar brezel d'ar muntrer. An emgann oe e kichen Konkereux ; Konan-an-Tort a c'hounezaz var Guerec'h, ha lavaret e bet abaoue : « Evel e Konkereux ; an tort a c'houniz var an eon. » Guerec'h na choumaz ket pell beo, rag Konan a

longtemps à sa défaite ; Conan paya son médecin pour le saigner, dans une maladie, avec une lancette empoisonnée. Hamon Bastard fut aussi assassiné comme ses deux frères infortunés, et il ne resta de la race d'Alain-le-Grand qu'un fils nommé Jézéquel, ancêtre de la famille Le Bastard ou de Bastard, dont les membres vivent encore en France, en Bretagne et en Angleterre. Geffroy, fils de Conan Ier, succéda à son père ; il n'était pas aimé du peuple, parce qu'il avait épousé une Normande. Cependant il était très religieux et fit rebâtir toutes les églises et monastères du duché qui avaient été renversés par les Normands. Pendant un voyage qu'il fit à Rome, pour aller prier sur les tombes de saint Pierre et de saint Paul, il laissa la régence à Havoise, son épouse. Il était venu avec elle, à la cour, des Normands qui avaient en Bretagne les plus beaux manoirs, les meilleures terres, et étaient durs et cruels pour les cultivateurs. Ceux-ci, habitués à avoir de bons seigneurs, se révoltèrent en masse contre ces étrangers. La guerre civile fut affreuse et dura quinze ans ; on dit que le duc fut tué dans un de ces combats.

baeaz he vidisin evit he voada gant eur benvek ampoesonet. Hamon-ar-Bastard oe lazet evel he vreur ha na joumaz euz ar voen Alan-ar-Braz nemet eur mab hanvet Jezekel, anezan e teu ar famill de Bastard e Paris, e Breiz hag e Bro-Saoz.

Jaffrez, mab Konan, oe roue a Vreiz goude he dad. Ne oa ket karet gant ar bobl abalamour en doa kemeret evit pried eun Normandez. Koulskoude. douget oa d'ar relijion ha lakaat a reaz sevel en dro an ilizou hag ar c'houenchou diskaret gant an Normandet. Epad eur veaich a ree e Rom evit mont da bedi var beziou an ebestel sant Per ha sant Paol, lezet en doa Havoaz, he bried, da c'hourc'hemen e Breiz. Deuet oa ganti kenvroïdi a c'hoantee kaout ar guella maneriou, ar guella douar, hag a oa kriz evit an dud divar ar meaz. Ar reman, boazet da gaout tudchentil vad, a n'em zavaz oll enep an dud estren, hag ar rounnez a c'halvaz d'he difen ar re genta euz ar Vretonet. Eur brezel spountuz a badaz er vro epad pemzek vloaz, hag a leverer oe lazet Jaffrez er c'henta amzer euz ar brezel-ze.

ONZIÈME VEILLÉE

Elle était belle à voir la cour du manoir du Faouet, toute pleine de gentilshommes, chacun avec une croix rouge sur l'epaule, chacun sur un grand cheval, chacun précédé de sa bannière, venant chercher son seigneur pour aller à la guerre.

Pendant la vie de leur mère Havoise, Alain et Eudon, ses deux fils, régnèrent ensemble. Après la mort de leur mère, Alain resta seul au pouvoir, il donna à son frère Eudon le comté de Penthièvre, comprenant toute la partie du diocèse de Saint-Brieuc, qu'on appelle le pays Gallo ; ses principales villes étaient : Lamballe, Jugon, Moncontour et Cesson. 1034.

Lorsqu'Alain V régnait en Bretagne, Alain Cagniart était comte de Cornouailles. Ils étaient ennemis, et Alain Cagniart avait eu ses biens confisqués et était exilé ; mais ayant eu le bonheur de faire réussir le mariage d'Alain V avec Berthe, princesse que le duc aimait extrêmement, celui-ci, par reconnaissance, lui rendit tous ses biens. A peine Alain de Cornouailles fut-il de retour à

UNEGVET NOSVEZ

Ben cun nebeut goude, kaer vije da velet
Porz maner ar Faouet, leun a zuchentilet ;
Peb kroaz ruz var he skoaz, peb marc'h braz, peb banIel,
Evit klask an otrou dafvonet er brezel.
(*Barzaz-Breiz*).

Epad buhez an dugez Havoaz, Alan hag Eudon, he daou vab, a oe duk assamblez ; goude maro ho mam, Alan, ar c'hossa, a jomaz duk, hag Eudon oe kondt e bro Penthievr, eleac'h maz eo breman dizonjet ar brezonek : ar c'herriou Lambal, Jugon, Monkontour ha Cesson zo euz bro Penthievr. 1034.

Pa oa Alan pemp dug a Vreiz, oa Alan Kagniart kondt a Gerne. O daou oant e brezel an eil gant egile, hag Alan Kerne en doa kollet he vadou oc'h ober brezel d'an dug. Mœz o veza bet an eur-vad da obteni da bried da Alan pemp, Bertha, prinses karet gant an dug heman evit he drugarekaat a rentaz dezan he vadou.

Pa zeuaz Alan Kerne en dro en he ger a Gemper, en doe ker buhan da ober ar brezel d'ar c'hondt a Leon.

Quimper, qu'il lui fallut combattre contre le comte de Léon.

Il le vainquit, et, pour en remercier Dieu, il éleva l'église de Sainte-Croix à Quimperlé, et près d'elle un monastère. En outre, il éleva aussi l'autel de la Victoire dans l'église cathédrale à Quimper. Le duc de Bretagne, de son côté, fonda un monastère à Rennes, sous l'invocation de saint Georges. Adèle, sœur du duc, s'y fit religieuse. Au lieu où les filles des premières familles de Bretagne chantaient autrefois les louanges du Seigneur, on n'entend plus que les jurements et les propos grossiers des soldats qui y sont établis depuis la Révolution.

Conan, fils d'Alain, fut duc de Bretagne dans une extrême jeunesse, en 1040. Eudon, son oncle, fut son tuteur et le tenait comme prisonnier. La noblesse bretonne le força à donner la liberté à Conan. Guillaume, duc de Normandie, pensa qu'il en viendrait facilement à bout par la crainte. Conan lui résista. « Vous voulez avoir la Bretagne, lui dit-il, mais rendez-moi plutôt la Normandie, car je suis fils légitime, et vous ne l'êtes pas. » Guillaume ne

Gouniz a reaz ar viktor, hag evit trugarekaat Doue euz a gement-ze, sevel a reaz ilis ar Groaz-Santel, e Kemperle, hag en he c'hichen eur gouent. Ouspen, sovel a reaz aoter ar viktor en ilis-veur Sant-Kaorintin, e Kemper. An dug a Vreiz a reaz ive sevel eul leandi, e Roazon, hanvet kouent Sant-Jorc'h. Adela, c'hoar an dug, en em rentaz leanez eno. El lec'h ma oa guechall ar merc'het kenta euz ar Vreiz, o kana meuleudiou d'an Aotrou Doue, na glever mui nemet sakreou ha preposiou louz ar soudardet, lakeet eno abaoue ar Revolution vraz.

Konan, mab Alan, oa iaouank flamm dug a Vreiz, e 1040. Eudon, he yountr, kondt Penthievr, oe he voard, hag en dalc'he evel prisonier. An noblans a zilivraz an dug iaouank. Guillou, dug an Normandet, a glaskaz he spounta evit ma zeuje da zenti outan. « E klask va lod e mout, eme Konan dezan ; me a renk kaout an Normandi, rag, me zo penher, ha te zo bastard. » Guillou ne lavaraz ger ; na reaz ket neubeutoc'h evit-ze. Rag eun neubeut goude-ze, Konan a varvaz o soun gant he gorn-bout da c'horvel he zoudardet.

répondit rien à cette injure sanglante, mais il s'en vengea cruellement; car, peu de temps après, Conan mourut en donnant du cor pour appeler ses guerriers : il tomba à bas de cheval, frappé de mort par l'odeur du poison dont on avait frotté la bride du cheval, les gants du prince et l'embouchure du cor. Chacun reconnut dans ce crime la main vengeresse du duc de Normandie. 1066.

Le fils d'Alain de Cornouailles succéda à Conan, qui mourut sans enfants. Hoël, fils d'Alain Cagniart et mari de la sœur de Conan, était comte de Cornouailles par son père et comte de Nantes par sa mère Judith. Les seigneurs bretons, jaloux du comte de Cornouilles qu'ils considéraient comme leur égal, le firent prisonnier. Alain Fergeant, son fils, le délivra des mains d'Eudon de Porhoët et de Raoul de Gaël, en 1075. Alain Leroux, fils d'Eudon, traversa la mer avec Guillaume qui, devenu roi d'Angleterre, n'enviait plus la possession de la Bretagne; il reçut, en récompense de ses services guerriers, la terre de Richemont.

Vous voyez, gens qui m'écoutez, que dans ces temps on n'aimait pas tant la

Koueza a reaz maro, skoet gant an ampoeson oa lakeet var brid he varc'h, var he gorn-bout hag he vanegou. Peb hini a velaz eno dorn venjuz an dug a Normandi. 1066.

Mab Alan Kerne, duk goude Konan, na laoskaz ket a vugale var he leac'h : Hoel, mab Alan Kerne, oa pried c'hoar Konan, kondt a Gerne dre he dad, ha kondt a Naonet dre he vam Judith. An duchentil breton a gave diœz kaout evit dug ar c'hondt a Gerne ; prisoniet oe gant Eudon, kondt a Borhoet, ha Raoul a Gael ; he vab ho zilivraz. Alan-ar-Roux, mab Eudon, a dreuzaz ar mor gant Guillou-an-Normand, deuet roue e Bro-Saoz, ne glaske mui lammout ar Vreiz digant he guir perc'hen ; ober a reaz e presant, da Alan, an douar hanvet Richmont, e Bro-Saoz.

C'hui vel, tud pere va zelaou, en amzer-ze an dud na garent ket kement ar peoc'h evel breman. Adalek an den divar ar meaz beteg ar brinset, an oll n'o doa plijadur nemet er brezel. Dont a reaz dezo eun abek kaer evit eur brezel a hello ober dezo kals a enor.

An oll gristenien oa n'em savet en amzer-ze evit mont d'an Douar-Santel,

paix qu'on l'aime à présent. Depuis le cultivateur jusqu'aux princes, on ne respirait que la guerre. Aussi saisit-on avec bonheur une cause de guerre qui ne pouvait que procurer à tous honneur et gloire. Tous les chrétiens se levèrent en ce temps pour aller enlever aux Turcs la tombe sacrée du Sauver, qui, tombée en leur pouvoir, était exposée à leurs outrages. Le duc Alain, qui avait succédé à son père en 1084, son fils et une foule de gentilshommes et de cultivateurs se rendirent à cette guerre sainte, en 1096. Les villes et les bourgs s'imposaient pour subvenir aux frais de la guerre ; et la paroisse de Crozon, en Cornouailles, fut si généreuse, que le Pape adressa aux Crozonais une lettre pour les remercier et leur accorder, en récompense de leur générosité, une diminution de leur dîme : ainsi le curé ne dîma plus, dans Crozon, qu'à la douzième gerbe. Ceux qui allaient à la guerre portaient une croix sur l'épaule ; c'est pourquoi on les appelaient Croisés, comme le dit la complainte du seigneur de Goulaine : « Il faisait beau voir dans la cour du manoir du Faouet, cette foule de gentilshommes, avec la croix

da lemel digant an Turket bez sakr hor Salver Jesus-Krist. An dug Alan, dug goude he dad Hoel V, e 1084, hag he vab, gant kals a duchentilet, ha memez tud divar ar meaz, a ieaz d'ar brezel gaer-ze, e 1096. Ar c'herriou, ar vourgadennou a ree arc'hant evit eur veaich ken hir; ha parrez Kraon, pe Krozon, en eskopti Kerne, a roaz he unan kement a arc'hant evit ar brezel-ze ma skrivaz hon Tad Santel ar Pab eul lizer da dud Krozon evit ho zrugarekaat; hag abalamour da-ze ho deok, neuze ar funcher, oa bihaneet dezo. Er barrez Krozon, abaoue al lizer-ze, ar person n'en doe mui nemet an daouzegvet euz a bep tra e mare an eost. An dud a ie d'ar brezel, a zouge var ho skoaz eur groaz; evel-ze oant galvet Kroazourien. Hag evel a lavar guerz an aotrou Goulen, eet ive d'ar brezel-ze : « Kaer oa guelet porz-maner ar Faouet, leun a dudchentil, peb a groaz ru var ho skoaz, peb a varc'h brez, peb a vaniel, evit klask an aotrou. da vont d'ar brezel. »

D'ar guener, pemzek a viz gouere, er bloaz 1099, ar gristenien a erruaz er ger a Jerusalem, goude beza trec'het

rouge sur l'épaule, chacun son cheval ‹
bataille et sa bannière, venant cherch
le seigneur de Goulaine pour la guerre.

Ce fut le vendredi, 15 du mois de ju
let de l'an 1099, que les chrétiens e
trèrent vainqueurs dans Jérusalem, apr
bien des fatigues et des combats, à trc
heures de l'après-midi, heure à laquel
mourut notre Seigneur Jésus-Chris
Aujourd'hui, hélas! Jérusalem est enco
sous la puissance des Turcs, et on i
trouverait plus un peuple chrétien pc
la délivrer. Bien plus, les Anglais pr
testants ont eu l'audace d'introniser da
la Ville-Sainte, près de la Tombe ‹
Sauveur, un évêque protestant.

C'est pendant la première croisa
que mourut Anna de Léon, vicomtes
de Porhoët, aux funérailles de laquel
assistèrent à Josselin en 1095 Morva
l'évêque de Saint-Brieuc, Benoît, évêq
de Saint-Malo, Guiomar, abbé de Sair
Jacut, Fraval, abbé de Saint-Gildas ‹
Rhuis, Briant, abbé de Saint-Mée
Justin, abbé de Saint-Sauveur de Redo
Morvan, évêque de Vannes, officia da
cette imposante assemblée, et la not
défunte fut déposée dans l'église ‹
Sainte-Croix de Josselin, au monastè



an Turket. Entreal a rejont viktorius er ger a Jerusalem da deir heur goude kreiz-de, heur ma oa maro hor Zalver Jesus-Krist. Breman, siouaz! Jerusalem zo adarre dindan gallout an Turket, ha ne vo kavet pobl kristen ebet d'he dilivra; hag ar brotestantet Saoz n'ho deuz ket bet a vez da lakaat e Jerusalem, ar ger santel, eun eskop protestant.

Epad ar Brezel Santel pa oe kemeret Jerusalem gant ar gristenien var an Turket, a varvaz Anna a Leon, he goaz kondt Porhoët. Beziet oe er ger Josselin en Iliz ar Groaz Santel. Eno oa Morvan eskop Sant-Briek, Beneat eskop Sant-Malo, Guiomarc'h abbad Sant-Jacut; Fraval abbad Sant-Gildaz e Rhuis; Briand abbad Sant-Meen; Justin abbad Sant-Salver e Redon. Anna oe beziet en abbaty savet gant an dudchentil Porhoët er bloavez 1040. Morvan eskop Guenet a ganaz an offeren hag a reaz al lidou. Eudon goaz Anna a greskaz he aluzennou evit repos ene he bried.

Pa zeuaz an dug Alan euz an Douar-Santel, e kouezaz klan braz; hag epad he glenvet e c'hoanteaz kuitaat ar bed,



fondé par le fils du vicomte de Porhoët dès l'an 1040. Eudon son époux augmenta la fondation pour le repos de l'âme d'Anna.

Quand le duc Alain revint de la Terre-Sainte, il tomba dangereusement malade ; et pendant sa maladie, il fit vœu de quitter le monde si Dieu lui rendait la santé. Aussitôt que sa santé fut rétablie, il se fit moine, en 1112. Son épouse Hermangarde se fit religieuse ; vous avez pu lire sa vie dans le livre de la Vie des Saints. Elle se retira dans le couvent de Fontevrault, qui avait été fondé par un saint homme, Robert d'Arbrissel. — C'était un prêtre de l'évêché de Rennes ; il prêchait la pénitence aux Bretons et aux pays d'alentour. Ayant appris que, dans une forêt de l'Anjou, habitait un brigand nommé Evrault, il voulut le gagner à Dieu. Il se rendit, la croix seule en main, au bois où se retirait le voleur. Fatigué de ses inutiles recherches, il se coucha près de la fontaine. A son réveil, il aperçut devant lui un homme qui le considérait attentivement. Robert lui demanda ce qu'il voulait. Si vous cherchez le brigand Evrault, lui dit cet

ma roje Doue dezan ar iec'het. O veza n'em gavet pare, en em rentaz manac'h, e 1112. He bried Hermangard n'em rentaz leanez; c'hui peuz hallet len he istor e Buhez ar Zent. Hermangard a ieaz da gaout an den santel Robert Arbrissel, evit beza leanez en he gouent Feunteun-Evrault.

Robert oa eur bælec euz a eskopti Roazon, ha prezek a ree ar binijen d'ar Vreiz ha d'ar broiou e kichen. O veza klevet oa en Anjou, bro tost d'ar Vreiz, eul laer brudet, galvet Evrault, e c'hoanteaz he c'hounit da Zoue. Dont a reaz er c'hoat el lec'h ma oa boazet al laer-ze da choum; Robert n'en doa nemet eur groaz hebken en he zorn. Skuiz da veza tremenet an deiz o klask an den-ze, en em daolaz da gousket e kichen eur feunteun. Pa zihunaz a volaz dirazan eun den a selle piz ountan. Robert a c'houlennaz digantan perak e selle evel-ze. Ma glaskit al laer Evrault, eme an den-man, diskuez a rin deoc'h e pelec'h e ma. Robert hen trugarekaaz, hag hen heuliaz en eul lec'h hag e kavjont pemp laer eno. Ar reman, aliet dre eur zell gant an hini en doa diskuezet an hent d'an den santel, en em daolaz

homme, je vous montrerai où il demeure. Robert le remercia et le suivit jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de cinq autres brigands. Ceux-ci, à un signe que leur fit le guide de Robert, qui n'était autre qu'Evrault lui-même, se jetèrent aux pieds de l'homme de Dieu pour lui demander sa bénédiction. Ces six brigands, ayant fait une rude pénitence, se firent moines; et ce furent eux et trois mille personnes de toute condition et de tout sexe, qui fondèrent avec lui l'abbaye de Fontevrault.

En ce temps, il y eut en Bretagne un tremblement de terre; on aurait dit qu'elle allait s'entr'ouvrir et engloutir villes et populations. Ensuite survint un hiver si rude que la mer fut glacée jusqu'à la moitié de sa largeur. Le tonnerre fut affreux; et pour mettre le comble à tous ces malheurs, la peste s'y joignit. La main de Dieu s'étendait sur la Bretagne et y pesait de tout son poids. Alain et son épouse, dans leurs couvents, élevaient nuit et jour vers le Seigneur leurs mains suppliantes, afin de détourner de dessus leur peuple la malédiction d'un Dieu vengeur. Les évêques, de leur côté, s'assemblèrent

da dreit Robert. Evrault oa an hini en doa henchet an den santel, hag en em daolaz he unan d'he dreid evit goulen he venediktion hag hini Doue. Ar c'huec'h laer-man, o voza gret eur binijen rust, en em rentaz menec'h, ha sevel a rejont, gant tri mil den euz a bep oad hag euz a bep kondition, goazet ha merc'het, oc'h heul Robert, ar gouent hanvet Feunteun-Evrault.

En amzer-ze e tigouezaz e Breiz eur c'hren-douar. An douar a grenaz evel ma vije o vont da zigeri ha da lonka ar c'herriou hag an dud. Goude a zeuaz eur gernez hag eur goan ker kriz ma oe skornet ar mor beteg an hanter euz he ledander. Eur gurun spountuz oe klevet en ee, hag ar vocen a zeuaz varlerc'h oll. Dorn an Aotrou Doue n'em astenne var ar Vreiz hag a boeze kals varnezi. Alan hag he bried, en ho c'houenchou, a zave deiz ha noz ho daouarn etrezek an ee evit distrei divar ar bobl malloz eun Doue venjuz.

An eskibien a zeuas assamblez da lakaat urz e peb lec'h, ha da viret oc'h an dud d'en em rei d'an dizurchou o doa tennet var ar vro malheuriou ker braz. An dug Konan-an-Teo a lakaaz er pri-

pour arrêter les désordres qui avaient attiré sur le pays tous ces malheurs. Le duc Conan-le-Gros fit mettre en prison les hommes puissants qui se livraient au brigandage, il régna de 1112 à 1148.

Conan-le-Gros, excellent prince, ne laissait qu'une fille, Berthe, qu'il maria à Alain-le-Noir, comte de Richemont et de la maison de Penthièvre, qui en mourant laissa un fils, Conan-le-Petit, bien peu digne de son grand-père. Berthe se remaria à Eudon de Porhoët, qui voulut soutenir les droits du duché contre Conan et pour qui tenaient tous les vrais Bretons; malheureusement Conan appela à son secours le roi d'Angleterre, le trop fameux Henri II.

Cependant, lorsque Conan-le-Petit était duc de Bretagne, la famine ne fit que s'accroître : il fallut manger des herbes, l'écorce des arbres; on en vint même, chose incroyable, à déterrer les morts pour se nourrir de leurs cadavres. On dit qu'une pluie de sang, qui tomba particulièrement à Dol, avait été l'avant-coureur de cette famine.

Conan-le-Petit avait peu d'énergie; dans la crainte du roi d'Angleterre, il maria sa fille, la généreuse Constance,

zoun an dud galloudek a veve evel laeroun ; ren a reaz euz a 1112 beteg 1148.

Konan-an-Teo, dug mad ha leal, n'en doa nemet eur verc'h, Bertha, houman a zemezaz gant Alan-an-Du, kondt Richmont, euz a re Benthievr, bez en devoa eur mab hanvet Konan, na oe ket henvel euz he dad-koz. Bertha a zemezaz, goude maro Alan, da Eudon, kondt Porhoet, karet gant an oll Vretonet hag a vije bet duk, penefe Konan a c'halvaz d'he zikour ar roue fall Bro-Saoz Henri daou.

Koulskoude, pa oa an dug Konan-Bihan o ren, dont a reaz eur gernez goassoc'h evit an hini genta. Debret a vije louzeier, ruskl ar guez, ha guelet oe, ar pez na hellomp lavaret heb spount, tud o tizouari ar re varo evit ho dibri. Ar gernez-ze, e leverer, oa bet disklæriet da genta dre eur glao goad, a gouezaz var ar ger a Dol.

An dug Konan-Bihan ne oa ket eun den a galoun. Kemeret en doa aoun dirag roue Bro-Saoz ; evel-ze dont a reaz da zimizi he verc'h Konstansa, Bretou-

Bretonne dans le fond de l'âme, à Geoffroy d'Angleterre. Lorsqu'il mourut, Henri, roi d'Angleterre, s'empara de la tutelle, et il voulait traiter la Bretagne comme sienne. Il se mit à la ravager comme si elle n'eût pas été le royaume de son fils. Pendant la minorité du duc, huit fois les Bretons se soulevèrent contre le roi d'Angleterre; en ces efforts pour repousser l'infâme tyran, se distinguèrent surtout Eudon de Porhoët, Raoul de Fougères, Jean de Combourg et tous les bons patriotes.

Geoffroy, parvenu à sa majorité, voulut soutenir les droits des Bretons et faire entendre à son père que la Bretagne était indépendante; il déclara à son père que les ducs de Bretagne ne tenaient leur pouvoir que de Dieu et qu'ils n'avaient pas de suzerain. Henri, dans sa fureur, déclara la guerre à son fils.

Celui-ci eut recours au roi de France; mais il mourut à la cour d'une chute de cheval, laissant une veuve infortunée et son pays sous les pieds du roi d'Angleterre, en 1186.

Heureux ceux qui vivent dans la grâce de Dieu et loin du tumulte du monde!

nez a galoun vraz, da vab ar roue-ze, Jaffrez oa hano ar prins iaouank. Herri Bro-Saoz, tad da Jaffrez, en em reaz goard evito ho daou ; c'hoant en doa da c'houarn ar Vreiz evel ma vije bet roue ; ar Vretonet na zentent ket outan. Neuze en em lekeaz da zismantra ar vro, evel ma na vije ket bet rouantelez he vab. Heman, deuet en oad, a lavaraz d'he dad na zente an duget a Vreiz euz roue ebet nemet euz al lezen hag euz a Zoue.

Epad ma oe Jaffrez bresset gant he dad, ar Vretonet en em zavaz eiz kueich deoc'htu a enep ar roue fall-ze ; henchet oant gant Eudon, kondt a Borhoet, Raoul a Foujer, Iann a Gombour hag ar re oll a garie ar vro.

Herri a zeuaz ken kounaret euz an dra-ze, ma zisklæriaz ar brezel d'he vab. Heman, eet da lez ar roue a Frans evit goull he chikour, a oe lazet en eur goueza divar he varc'h, o leuskel eun intanvez en eur stad truezus hag ar vro dindan treid he dad. 1186.

Eurus ar re a vev e graç an Aotrou Doue ha pell euz trubuliou ar bed.

DOUZIÈME VEILLÉE

**Il est des grands saints au pays d'Arvor,
Mais notre saint Yves est plus grand encor.**

Voici que j'ai à vous conter encore l'histoire d'un malheureux orphelin, qui fut cependant bien aimé des Bretons. Son père était mort avant qu'il fût né. Le roi d'Angleterre haïssait son petit-fils avant même qu'il l'eût connu. Comment la pauvre mère pourra-t-elle sauver son fils ? La Bretagne pliait sous le joug des Anglais ; mais Dieu n'abandonna ni le pays ni l'orphelin. Cependant, combien de prières furent faites en chaque église, devant tous les autels ! Combien de cierges furent allumés pour lui, devant tous les saints du paradis ! Les Bretons disaient : Si Dieu nous donne un garçon, nous le nommerons Arthur, comme le grand roi, et peut-être aussi pourra-t-il, comme lui, vaincre les Anglais. Le roi d'Angleterre voulut qu'on lui donnât son nom, qu'on l'appelât Henri ; en dépit de toute

DOUZEGVED NOSVEZ

Ne deuz ket e Breiz, ne deuz ket eunan,
Ne deuz ket cur sant evel sant Ervoan !

Cetu e m'oun o vont da lavarout deoc'h c'hoaz istor eur minor maleürus, karet dreist oll e Breiz. Maro oa he dad araok na oa ganet. Ar roue Bro-Saoz oa leun a gassoni evit he vab bihan araok zoken ma oa deuet er bed. Petra raio ar paourkez mam evit dioual he bugel ? Ar Vreiz a blege dirag ar Saozon. An Aotrou Doue na zilezaz nag ar vro nag ar minor. Pegement a bedennou ne oa ket gret e peb iiiz dirag peb aoter, nag a c'houlou koar allumet evintan dirag an oll zent euz ar baradoz ! Ar Vretoned a lavare : Mar ro Doue deomp eur paotr, hanvet a vezo Arzur, evel ar roue braz ; ha dont a raio marteze evel-t-han da drec'hi ar Saozon ! Ar roue a Vro-Saoz a felle dezan e vije roet d'an dug bihan he hano, ma vije galvet Herri. En despet d'he oll c'hallout, na hellaz ket gounit an dra-ze ; rak d'ar zul Fask vintin, an tre-

sa puissance, il ne put gagner cela. Le dimanche de Pâques, le 30 du mois d'avril 1187, il naquit en Bretagne un enfant qui fut nommé Arthur. Quelle joie jusqu'aux plus petits villages de la Bretagne, lorsque les cloches sonnèrent dans chaque église pour annoncer la bonne nouvelle ! Vous aurez beau faire, disaient les paysans, notre fils viendra à bout des Anglais. Hélas ! il ne put vivre assez longtemps pour le faire. Cependant, d'après ce que son jeune âge lui permit de montrer de courage et de talent, on peut dire que les Bretons ne se trompaient pas, quand ils attendaient de belles actions de leur duç Arthur.

Le roi d'Angleterre mourut en 1189, et son fils, Richard Cœur-de-Lion, laissa la Bretagne en paix, pendant qu'il était en Terre Sainte à combattre les infidèles. Constance, mère d'Arthur, donna pour précepteur à son fils, Guéhénoc, évêque de Vannes. Mais Richard, au retour de la guerre, se mit à combattre, comme son père, contre les Bretons, et fit prisonnière la mère du petit duc. « Ne vous occupez pas de moi, écrivait-elle aux Bretons, mais

gont a viz ebreul 1187, ganet oe eur mabik e Breiz, ha galvet oe Arzur. Nag a laouenedigez ne oe ket neuze beteg en diveza kerriou euz ar Vreiz pa zone ar c'hleier e peb iliz ! Kaer e peffe, eme an dud divar ar meaz, hon paotr-ni a zeuio a ben euz ar Saozon. Ne hellaz, siouaz ! beza koz avoalc'h evit hen ober. Koulskoude euz ar pez a reaz en he oad tener, a heller lavarout ne oa ket en em dromplet ar Vretonet pa hedent traou kaer euz ho dug Arzur.

Ar roue milliget Bro-Saoz a varvaz, hag he vab Richard Kaloun-Leon a lezaz Breiz e peoc'h, epad ma oa oc'h ober brezel en Douar - Santel. Konstansa, mam Arzur, a reaz kelen he mab gant Guehenok, eskop Guenet. Richard, deuet en dro en he rouantelez, a zeuaz evel he dad d'ober brezel d'ar Vretonet, ha da lemel he vam digant an dug bihan. « Na gemerit ket sourci ac'hanoun - me, a skrive hi d'ar Vretonet, mæz mirit mad an dug ; outan e ma ar muia kassoni. Rag ar roue Bro-Saoz a lavar a vo he unan dug a Vreiz. » Arthur oe neuze kasset gant ar Vretoned da gastel Brest, evit he zivoal a enep he yountr, e 1197.

An duchentilet euz ar Vreiz a glaske

gardez bien votre petit duc; c'est contre lui qu'est toute la haine, car le roi d'Angleterre dit qu'il sera duc de Bretagne. » Arthur fut mis en sûreté au château de Brest, en 1197, par ses sujets fidèles.

La noblesse bretonne cherchait comment rendre sa mère au duc. Anna de Vitré, fille d'un des principaux du pays, s'offrit pour rester en prison à la place de la duchesse, qui put alors revenir dans le pays avec son fils. Honneur à cette jeune fille !

Il ne faut pas croire que les Anglais fussent toujours vainqueurs dans cette guerre : il s'en faut bien ; et même dans un de ces combats, Richard Cœur-de-Lion, l'un des plus grands guerriers de ce temps, fut renversé de dessus son cheval par Alain de Dinan, Breton plein de courage et chef du parti national, en ces temps malheureux où l'énergie des Bretons fut plus grande que leurs infortunes.

Richard était bon, malgré son amour extrême pour la guerre; et ayant eu l'occasion de voir son neveu Arthur et de connaître ses aimables qualités, il s'attacha à lui; de sorte qu'à sa mort il

an tu da gaout en dro mam an dug bihan. Anna a Vitre, merc'h unan euz ar re genta, en em ginnigaz evit choum er prizoun e lec'h an dugez, houman a hellaz neuze dont en dro d'he mab. Enor d'ar plac'h iaouank-ze!

Ar Saozon na oant ket atao ar re grea, en despet d'an drouk a reent neuze e Breiz; arabat kridi kement-ze. Eun devez Richard Kaloun-Leon, ar muia brudet euz he amzer er brezel, oe pilet divar he varc'h gant Alan Dinan, Breton kalounek, a henche ar Vretonet mad, en eun amzer ken trist, rag kreoc'h a oant eget ho malheur.

Richard na oa ket eun den fall, eur galoun vad en doa. Guelout a reaz he niz Arzur, hag oc'h ho gaout eur paotr ker chentil, e teuaz d'he garout. Evelse pa varvaz, na vankaz ket da lakaat dre skrid e oa rouantelez Bro-Saoz d'an dug Arzur, rag heman oa mab d'he vreur. An hini falla euz ar voen-ze oa Iann, breur iaouanka Richard, lezhanvet Ianheb-Madou, abalamour n'en doa rouantelez ebet da gaout. Na c'houlennaz ket kaout an hano-ze. Ne vo ket diez, emezan, mirout ar rouantelez enep eur bugel. Heman ne vo ket guelloc'h louarn evi-

déclara, par testament, qu'Arthur devait lui succéder, comme étant le fils de son frère. Mais, il avait un frère cadet, Jean, surnommé Sans-Terre, parce qu'il n'avait point droit à la couronne, ni au duché. Il ne voulait point de ce nom, pensant qu'il lui serait facile d'enlever la couronne à un enfant. Il ne sera pas, pensait-il, plus rusé que moi ; d'ailleurs, les Anglais ne voudront pas d'un duc de Bretagne pour roi. D'un autre côté, Philippe, roi de France, se disait : Je viendrai facilement à bout du jeune duc ; je lui ferai épouser ma fille, et alors je ferai de la Bretagne ce que je voudrai. Cependant Arthur, sur lequel les Bretons fondaient toutes leurs espérances, venait à bout de plaire au roi de France, sans lui laisser pied dans la Bretagne, et il dirigeait si bien la guerre que Jean devait être vaincu. Celui-ci résolut de se tirer d'affaire d'une autre façon. Il appela Guillaume Desroches et lui dit : Ce n'est pas bien de voir un oncle et un neveu se combattre. Si Arthur n'était mal conseillé, nous vivrions en paix ; mais tant qu'il sera avec les Français, il n'y a pas moyen de s'entendre. Il te faut, pour

doun-me. Ar Saozon na vint ket kountant da gaout evit roue eun dug a Vreiz : dont a rin a ben anezan. Euz an tu all, ar roue a Frans, Filip, a lavare ivez : Dont a rin a ben avoalc'h euz eur paotr iaouank evel heman ; dimizi a rin anezan d'am merc'h, ha neuze a rin euz ar Vreiz ar pez a garin. Koulskoude Arzur, tenzor ar Vretoned, na golle ket kouraich : dont a reaz a ben da blijout d'ar roue a Frans, heb he leuskel da gemer tu ebet e Breiz, ha kundui a ree ker mad ar brezel ma oa tost da c'hounit var he yountr Iann. Heman, o velout na helle ket gouniz dre ar brezel, a fellaz en em gemer en eun doare all. Galvout a reaz Guillou Desroches, lavarout a reaz dezan: Ne ket brao guelout brezel etre ar yountr hag an niz ; ma na vije ket Arzur aliet fall, dont a rafe d'ober ar peoc'h ganin. Keit a ma vo etouez ar Francisien neuz ket a voyen d'en em glevout gantan. Red eo did, evit he vad he unan, hen digass din neuz fors penaoz. Neuze ar brezel a vo aichuet, ha na c'houlennan nemet mad dezan.

Desroches, pe sod, pe traitour, a gavaz an tu da baka an dug iaouank epad he gousk, hag er c'hass a reaz d'he yountr.

son bien, me l'amener, n'importe de quelle manière; alors la guerre sera finie, car je ne lui en veux nullement. Desroches, ou traître, ou trompé et aveuglé par ces belles paroles, trouva moyen de s'emparer du jeune duc, pendant son sommeil, et le livra à son oncle. Tout fut fini alors pour le malheureux orphelin : il fut mis en prison dans une haute tour, sur le bord de la mer, à Rouen. Deux fois il se défendit contre des bourreaux; la première fois, il les repoussa avec un banc ; la seconde fois, il désarma par une caresse son geôlier, qui devait l'aveugler. Le jeune prince était si beau, si aimable et si aimant, qu'on ne pouvait lui résister. Un seul homme ne put être adouci par lui, mais celui-là devait gagner une couronne par la mort de son neveu, en 1203.

Que de crimes le désir des biens de ce monde fait commettre à l'homme ! Ce fut de la propre main de son oncle qu'Arthur reçut le coup de la mort ! Oui, pleurez, Bretons qui entendez ce récit ; peu méritent plus vos larmes. Arthur fut éveillé au milieu de son sommeil ; il lui fallut descendre jus-

Aichuet oa neuze evit ar minor. Lakeet oe er prizoun en eun tour huel, var bord ar mor, e Rouen. Eno oe klasket he laza a ben diveich ; en em zifen a reaz he unan enep ar vourrevien gant eur bank ebken en he zorn. Arzur oa eur paotr ker koant, ker mad, ker karantezuz, ma lakaaz d'he garout he voard, ar falla den en doa kavet Iann evit divoal he niz. Heman oa carget d'hen renta dall. Morse an den-man, ker fall ma oa, na hellaz kemer varnezan he unan, evit ober kement-ze. Iann hebken a choumaz kriz he galoun ; rak be en doa eur rouantelez da gaout dre varo he niz.

Nag a dorfejou na ra ket ober d'an den ar c'hoant da c'hounit madou ? Dre zorn he yountr he unan oa lazet Arzur ! Ia, gouelit, Bretoned, a glev an dra-man ; neuz ket kals a draou hag a dall muioc'h ho taelou. Arzur oa dihunet e kreiz he gousk, ret oa dezan disken beteg treit an tour, ha pignat er vag, e lec'h ma hellaz guelet dre sklerijen al loar daou zen ; n'hen doa ket bet amzer da anaout he yountr, pa oa skoet e poull he galoun, gant eun taol kleze. Evel-ze e aichuaz he vuhez maleüruz, hag e oa neuze distrujet ar voen euz an duget a Vreiz. 1203.

qu'au bas de la tour. Là, il aperçut, à la clarté de la lune, une petite barque et deux hommes dedans; il fallut y monter : il n'eut que le temps d'apercevoir le regard sombre de son oncle, puis il se sentit frappé au cœur d'un coup d'épée qui termina sa malheureuse vie, et mit fin à la race des ducs de Bretagne. Un cri de vengeance se répandit dans toute la Bretagne. Le meurtrier n'eut que l'Angleterre pour son lot ; Alix, sœur d'Arthur, fut reconnue duchesse de Bretagne. Les Bretons l'avaient fiancée à Henri de Penthièvre, descendant des ducs de la branche cadette, et ç'eut été un duc breton. Hélas ! en épousant Pierre de Dreux, elle mêla le sang breton et le sang français. Ce Français avait peu de respect pour les évêques et les prêtres ; il connaissait si peu les lois et les coutumes du pays, qu'on l'appelait Mauvais Clerc, et que les Rohan, Conan et Holiman de Léon, Soudan du Faou et Hervé du Pont-Labbé se soulevèrent contre lui.

Conan de Léon était si fort, que d'un coup de poing il cassait la tête d'un homme et assommait un cheval.



Eur iouaden a venjans a n'em skignaz en oll vro. Na choumaz gant ar muntrer nemet rouantelez Bro-Saoz; ar Vreiz oe miret outan. Alix, c'hoar Arzur, a oe dugez a Vreiz. Ar Vretonet o doa c'hoant e zimejfe da Herri Penthievr, euz voen Gurvand, eun den euz ar vro. Siouaz, Alix, o timizi gant Per a Dreux, a veskaz ar goad breton gant ar goad gallek. Ar Gall-ze en doa neubeut a zoujans evit an eskikien hag ar veleyen, ha ken divouiziek a oa euz lezennou ha giziou ar vro, ma zeuaz kals a Vretoned d'ober ar brezel dezan, evel Rohan hag he vreudeur Herve, Konan, ha Soliman Leon, Soudan ar Faou hag Herve ar Pont.

Konan Leon, a leverer, oa eun den ker kre ma torre pen eun den gant he zorn serret hag a laze eur marc'h en or skei var he ben.

Goude kement a valheuriou, oa poent kaout bloaveziou a beoc'h. Epad hanter kant vloaz, ma vevaz an dug Iann-ar-Rouz, na oe trouz ebet e Breiz. Ar peoc'h-ze a badaz pevar bloaz hag hanter kant goude he varo. En amzer an dug Iann-an-Daou, Arzur ha Iann-ar-Mad, an dud-chentilet hebken a ie d'ar brezel; an dud divar ar meaz a joume da arat ha da ba-



Après tant de malheurs, quelques années de paix étaient nécessaires. Pendant cinquante ans que régna Jean-le-Roux, il y eut calme en Bretagne ; cette paix dura cinquante-quatre ans après sa mort. Du temps des ducs Jean II, Arthur et Jean-le-Bon, les gentilshommes seuls allaient à la guerre ; le cultivateur restait à sa charrue et à son travail, chacun gagnait son pain à l'aise. Tandis que lorsqu'il y avait guerre, les champs étaient abandonnés, la moisson ravagée, et après cela venait la famine.

Trois ducs de Bretagne, Pierre de Dreux, Jean I[er] et son fils Jean II, suivirent saint Louis à la Terre-Sainte. Malgré la paix qui existait entre tous les royaumes chrétiens pendant les croisades, quand les rois combattaient en Palestine, des matelots français vinrent mettre le feu au Conquet, près Brest, et après cela, des matelots anglais ravagèrent Saint-Mathieu en 1289. Jean II, duc de Bretagne, s'était rendu à Lyon, en France, pour voir notre Saint-Père le Pape qui s'y trouvait alors. Il arriva au moment où l'on intronisait un nouveau Pape. Au sortir de la cathédrale, le roi de France et le

larat an douar, ha peb hini a c'houneze ææz avoalc'h he vara. Pa oe brezel er vro ar parkeier oa dilezet, an eost goastet, ha goude-ze dont a ree eur gernez bennag er vro.

Tri euz an duget a Vreiz, Per, Iann I, hag he vab Iann II, a ieaz d'an Douar-Santel e pelec'h sant Louis, roue a Frans, hag eun neubeut mad a duchentil breton, a gombate enep an Turket. Daoust d'ar peoc'h oa etre rouantelezioù an Europa, epad ma oa ar rouaned en Douar-Santel, martolodet gallek a zeuaz da lakaat an tan e Leon, e kichen Brest, ha goude ar re-ze, martolodet Saozon a zeuaz da voasta Lou-Mazo. 1289.

Iann-an-Daou, dug a Vreiz, oa eet d'ar ger a Lyon, e Frans, evit guelout hon Tad Santel ar Pab, en em gave neuze er ger-ze. Digouez a reaz en amzer ma oa hanvet eur Pab nevez varlec'h an hini maro diveza. Ar Pab, o tont e meaz euz an iliz-veur, a bignaz var eur marc'h hag ar roue a Frans hag an dug a Vreiz a gemere he vrid an eil goude egile, evit ober enor d'ar Pab. Pa oant deuet e kichen eur c'hoz voger karget a dud o sellet, ar voger a zifreuzaz, hag o koueza var an dug a Vreiz a zraillaz

duc de Bretagne prenaient alternativement la bride de la mule que montait le Pape, pour lui faire honneur. Quand ils furent arrivés près d'une ancienne muraille de la ville, celle-ci, en s'écroulant, écrasa le duc de Bretagne ; il mourut quatre jours après. Le roi de France fut blessé à la tête, et une pierre meurtrit la jambe du Saint-Père.

Du temps du duc Jean-le-Roux, naquit, au manoir de Kermarzin, en Tréguier, un enfant qui a été un grand saint : c'est saint Yves, le patron des avocats. Hélory de Kermarzin était son père, et sa mère se nommait Duplessis. Elle disait souvent à son fils : Sois saint; et il répondait : Je cherche à le devenir.

En effet, quoique enfant, il agissait en tout pour la gloire de Dieu. Quand il vint en âge, il se fit prêtre; et personne n'a été l'ami des pauvres comme le fut saint Yves. Il les défendait contre les injustices; aussi l'appela-t-on l'Avocat des pauvres. Un jour, un mendiant vint, après tous les autres, implorer sa charité ; saint Yves tira aussitôt son capot de dessus la tête et le lui donna.

Quand la moisson était faite, il ven-

he gorf. Mervel a reaz pevar devez goude. Ar roue a Frans oe skoet e tu ar pen, hag eur mean a vlonsaz gar hon Tad Santel ar Pab.

En amzer an dug Iann-ar-Rouz, e oe ganet e maner Kervarzin, e bro Landreger, eur bugel, bet eur sant braz, sant Youen eo, patron an advocadet. He dad oa Helouri Kervarzin, hag he vam a oa Kenkiz. Hi a lavare aliez d'he mab : Ret e did beza sant ; hag hen a lavare dezi : Sant a glaskan beza. Hag, evit guir, bugel evel ma oa, ober a ree peb tra evit gloar Doue. Pa zeuaz en oad en em rentaz bælek ; ha neuz bet den mignon d'ar beorien evel sant Youen. Ho divoal a ree enep ar re disleal ; evel-ze oe hanvet Advokat an dud paour. Eun devez ma en doa roet d'ar beorien an oll draou en doa, a zeuaz eur paourkez da c'houll digantan an aluzen ; sant Youen a dennaz he gapot divar he ben hag hen roaz dezan.

Deoc'h-tu pa vije gret an eost, guerza a ree he id, hag ober a ree an arc'hant d'an dud paour. Unan euz he barossia-

dait son blé et en distribuait l'argent aux pauvres. Un de ses paroissiens lui dit : Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple ? Je ne vends mon blé qu'à la fin de l'année, et je gagne cinq fois plus que vous ne faites. — Et moi, lui dit le Saint, je gagne cent fois plus, quand je le donne aux pauvres.

Un jour qu'il prêchait à Locrenan de Cornouailles, le seigneur de Coatpont sortit de l'église, quand le Saint montait en chaire. Saint Yves, l'apercevant, s'écria à haute voix : « Si la trompette du diable (le biniou) jouait en ce moment, et qu'il se trouvât ici trois à quatre jeunes filles à danser, ce seigneur serait resté ici ; mais il sort quand on parle de Dieu : il sera châtié en cette vie. » En effet, il fut frappé de paralysie, et ne recouvra la santé que lorsqu'il fut porté sur la tombe du Saint, après sa mort. Beaucoup de miracles ont eu lieu sur le tombeau de saint Yves, appelé par les Bretons le saint Prêtre de Dieu.

Il est des grands saints au pays d'Arvor,
Mais notre saint Yves est plus grand encor !

Prions donc les saints dans tous nos besoins, et honorons-les.

nis a lavaraz dezan : Perag na ril ket evel-doun-me ? na verzan va id nemet da ben ar bloaz, hag e c'hounezan pemp guech muioc'h evit na reet. — Me, a lavaraz sant Youen, a c'houniz kant guech muioc'h pa roan anezan d'ar beorien.

Eur veich ma oa o prezek e Locronan-Kerne, an aotrou Koatpont a ieaz e meaz euz an iliz pa bigne ar sant er gador. Sant Youen oc'h he velout a lavaraz a vouel huel : « Ma vije aman trompil an diaoul (ar biniou) ha teir pe pedir plac'h iaouank da zansal, e vije choumet hennes aman ; mont a ra kuit pa ve komzet euz a Zoue. Kastiet a vo er vuhez-man. » Hag evit guir an aotrou-ze oa sæziet en he gorf, ha ne gavaz ar iec'het nemet pa oe digasset var bez ar sant, goude he varo. Kals a vurzudou zo bet gret var bez sant Youen pe Ervoan, galvet gant ar Vretonet ar Bælek santel da Zoue.

Nez euz ket e Breiz, nez euz ket eunan
Nez euz ket eur zant evel sant Ervoan.

Enoromp ha pedomp atao ar zent en hon ezomou.

TREIZIÈME VEILLÉE

Duguesclin s'écria : par les saints de Bretagne ! tant qu'il y aura un Anglais en vie, il n'y aura ni paix, ni loi ! Qu'on m'équipe mon cheval, et qu'on m'arme à l'instant, et en route ! Voyons si cela peut durer !

Arthur II, fils de Jean II, mourut en 1312.

Cent ans de paix avaient passé sur la Bretagne, lorsque mourut Jean-le-Bon en 1341. Sous ce duc furent fondés à Paris par des Bretons et pour les Bretons, le collège de Cornouailles et celui de Tréguier.

Voici que j'ai encore à vous parler d'une guerre qui dura 24 ans. Cette guerre eut lieu dans tout le pays, en Haute et en Basse-Bretagne, en Cornouailles, en Léon, en Tréguier, à Vannes, à Nantes, à Rennes, à Saint-Brieuc. Il n'y avait point alors beaucoup de gens qui pussent répondre, comme le fou du Folgoët : « Je ne suis ni à Blois ni à Monfort; je suis serviteur de la Vierge Marie. » Car chaque Breton prenait parti pour un des princes qui se disputaient la couronne ducale, et

TRIZEGVED NOSVEZ

Gwezklen a lavare : men toue, sent ar Vreiz,
Tra vezo beo eur Saoz, na vo na peoc'h, na reiz
Ra sternet-c'hui ma marc'h ha ma sterner timad,
Ma zaimp dezi raktal, da c'houd hen hell pad !
(*Barzaz-Breiz*).

Arzur daou, mab Iann-an-Daou, a varvaz er bloaz 1312.

Ar Vreiz oa bet kant bloaz e peoc'h pa varvaz Iann-ar-Mad, e 1341. Pa oe dug, oe savet e Paris eur skol evit ar Vretoned, dindan hano skol Kerne, hag eun all dindan hano skol Landreger.

Setu m'euz breman da gomz deoc'h c'hoaz euz eur brezel rust, a badaz pevar bloaz varnugent. Ar brezel-ze a oa er vro oll, ken e Breiz-Huel, ken e Breiz-Izel, e Kerne, e Leon, e Landreger, e Guenet, e Roazon, e Sant-Briek hag e Naonet. Neuze an dud na hellent ket kals lavaret, evel ma lavaraz Salaün ar foll d'ar zoudardet a c'houlenne digantan a be du oa : N'oun na da Vleiz, na da Vonfort ; n'oun nemet servicher d'ar Verc'hez Vari. Rag peb Breton a gemere tu evit unan euz ar brinset a

même il se trouva, dans la même famille, des frères d'un parti et des frères de l'autre.

Charles de Blois, époux de Jeanne de Bretagne, eût eu toute la Bretagne de son côté, si son oncle Jean de Monfort n'avait trouvé moyen de s'emparer du trésor, avec lequel il paya des troupes et s'empara de Brest, Rennes, Hennebont, Nantes, Auray, Carhaix et d'autres villes. Les droits de Jeanne de Penthièvre à la couronne ducale étaient incontestables, mais ce ne sera pas la dernière fois que l'ambition d'un oncle de race princière fera le malheur des peuples. Ayant su que Charles de Blois avait demandé le secours des Français, Monfort partit pour l'Angleterre pour demander celui des Anglais; et alors s'abattirent sur la Bretagne comme des oiseaux de proie, Français, Anglais et Espagnols. Plût à Dieu que jamais ni Charles, ni Jean n'eussent appelé dans leur pays ni Français, ni Anglais.

Charles s'étant emparé de la ville de Nantes, fit Jean prisonnier et l'envoya à Paris. A la nouvelle de la prise de son époux, Jeanne de Flandres, épouse de Monfort, qui se trouvait à Rennes,

goumbate etrezo ; hag er memez ty a n'em gave a veichou breudeur euz eun tu, ha breudeur euz eun tu all.

Charlez, pried Ianned an dugez a Vreiz, en dije bet an oll vro evintan ma n'en dije Iann a Vonfort kemeret an tenzor, hag gant an arc'hant-ze a beaz sourdardet, hag a gemeraz Brest, Roazon, Henbont, Guenet, Alre, Keraez, ha kerriou all c'hoaz. Iannet, pried Charlez Bleiz, a oa ar guir dugez ; ar brezel a reaz dezi he yountr Yann Monfort oa heb guir ebet. Neket heman an diveza guech m'an deuz eur yountr laeret eur gurunen divar goust he niz pe he nizez. O veza klevet en doa Charlez Bleiz, pe Charles de Blois, goulennet sikour ar Francisien, mont a reaz Iann da Vro-Saoz ovit goull sikour ar Saozon. Evel-se en em strinkas, evel brini, var ar Vreiz, Francisien, Saozon ha Spagnolet. Profit vije bet n'ho dije morse na Charlez, na Iann, galvet er vro na Saozon, na Francisien.

Charlez, o veza kemeret ar ger a Naonet, a reaz he adversour prizounier hag er c'hassaz da Bariz d'ar roue a Frans. Pa glevaz Ianned, pried Iann, e oe prizouniet he friod, pignat a reaz var varc'h, hag o kemerout he mab bihan etre he

monta à cheval, et prenant dans ses bras son fils tout enfant, elle le montra au peuple sur le placis Conan, en disant : « Or sus, ne perdez pas courage, mes amis ; si le duc est pris, voici son fils que je mets sous votre garde. » Elle ne perdit pas de temps à aller secourir Hennebont, que Charles assiégeait ; s'étant revêtue des armes d'un guerrier, elle traversa, avec trois cents hommes de cœur, le camp ennemi, mit le feu à leurs tentes, et, profitant du trouble occasionné par l'incendie, elle entra fièrement dans la ville.

Les Espagnols, commandés par Louis d'Espagne, étaient des gens cruels et massacraient partout où ils passaient ; ils laissèrent à Guingamp, Quimperlé et autres villes d'horribles traces. Par bonheur les soldats de Monfort attaquèrent les Espagnols pendant leur sommeil et les tuèrent presque tous. Les Anglais étaient aussi cruels et plus haïs ; ils ne pouvaient traverser les champs de la Bretagne que bien armés et par bandes, car les gens de la campagne se jetaient volontiers sur eux ; un bâton, une fourche, une faucille, une faulx, toute arme était bonne pour frap-



divrec'h, hen diskuezaz d'ar bobl e Roazon o lavarout : Na gollit ket kaloun, va zud ; mar d'eo paket an dug, setu aman he vab, hen rei a ran deoc'h da virout. Ianned na gollaz ket amzer : mont a reaz da zifen ar ger a Henbont a enep an dug Charlez. Diæz oa dont ebarz er ger, en dro dezi oa soudardet Charlez Bleiz. Ianned a gavaz buhan an tu da vont e ker. En em viska a reaz evel eur goaz, hag heuliet gant tri c'hant den kalounek, e teuaz etouez an enebourien. Lakaat a reaz an tan en ho zinellou, hag epad ma oant stravillet, o klask mouga an tan, ec'h antreaz er ger a Henbont. 1341.

Ar Spagnolet, a heulie Charlez Bleiz, o doa evit kabiten Luis Spagnol, den kriz ha na ree van evit laza Bretoned, neuz fors oc'h pe du e talc'hent. Heman a gemeraz Guengamp ha kerriou all, ha dont a reaz beteg Kemperle e pelec'h e lazaz kalz a dud. Dre eur vad, e teuaz eno soudardet Monfort, epad ma oa kousket ar Spagnolet, laza a rejont an darn-vuia anezo.

Ar Saozon a oa ker kriz hag ar Spagnolet ha kasseet muioc'h c'hoaz gant ar Vretoned. Na hollent tremen en

per un Anglais. Le roi de France ne se montra pas meilleur que les Anglais et les Espagnols. Pendant une trêve, il fit mourir à Paris, contre le droit des gens, quatorze Bretons, parce qu'ils étaient partisans de Monfort. Le roi d'Angleterre, ayant appris la félonie de Philippe, fit appeler Hervé de Léon, son prisonnier de guerre, et lui dit : Breton, le roi Philippe a fait mourir tes compatriotes, parce qu'ils étaient partisan de Monfort; je pourrais aussi te faire mourir, puisque tu es partisan de Charles de Blois : Va dire à Philippe qu'Edouard d'Angleterre ne l'imitera jamais dans sa félonie. Hervé de Léon tomba malade dans la traversée, mais il voulut, avant de mourir, être porté devant le roi Philippe pour lui reprocher la mort de ses compatriotes, en 1344.

La guerre s'étant rallumée, Blois vint assiéger Quimper; il voulut entrer dans la ville par le Parc-Osti. Or, quand la mer montait, la rivière venait jusqu'au pied des murailles de ce côté-là ; mais en ce jour, les eaux s'arrêtèrent à distance, ce qui permit à l'armée de Charles de continuer le siège et d'entrer dans la ville. Cela fut considéré



henchou, nag e parkeier Breiz nemet a vandennadou, rag pa vijent neubeut e vijent lazet deoc'htu gant an dud divar ar meaz. Eur vaz, eur fals, eur forc'h, eur falc'h, peb tra oa mad evit skei var ar Saozon. Ar roue a Frans ne oa ket guelloc'h eget ar Spagnolet hag ar Saozon. Epad ma oa gret eun arzaobrezel, 1343, evit en em ziskuiza ha lezel amzer da nevezi an armeou, lazet oe o Paris, dre drahison pevarzek Breton, abalamour ma talc'hent da Vonfort, heman ne oa ket karet gant ar roue a Frans. Herve a Leon, bet prizounied ha kasset da Vro-Saoz, oe galvet gant ar roue Edouard, hag a lavaraz dezan : Breton, Filip, roue a Frans, en deuz lazet da genvroiz abalamour a oant a du gant Monfort. Me a alfe ive da laza abalamour ma talc'hez da Vleiz. Kea da lavaret da Filip : Edouard Bro-Saoz na heulio morse ar skuer fall en deuz roet dezan. Herve a Leon a goueaz klan var ar mor ; koulskoude, araog mervel, ober a reaz he zigass dirag ar roue Filip evit rebeich dezan maro he genvroiz. 1344.

Ar brezel a goummansas adarre. Charlez a zeuaz a enep Kemper ; mont a reaz



comme un miracle dû à la sainteté de Charles. Mais, hélas ! son armée n'était pas sainte; irrités de la résistance des habitants, les soldats se précipitèrent sur eux et les massacrèrent, en dépit de leurs larmes et de leurs supplications. Charles, dont toute l'attention s'était portée sur les églises et le clergé, afin de les mettre hors d'atteinte des brutalités du soldat, fut cruellement frappé de voir le sang couler jusqu'à la rivière et les cadavres couvrant les rues. A l'aspect du corps mort d'une mère, dont un enfant au berceau suçait la plaie sanglante, il fut si pénétré de douleur, qu'il fit cesser aussitôt le massacre; mais c'était trop tard : quatorze cents personnes avaient péri ce jour-là à Quimper. J'ai suivi étant enfant, la procession expiatoire que l'on faisait dans la ville depuis ce massacre.

Pendant ces guerres civiles, un jeune homme, nommé Bertrand Duguesclin, s'acquit une renommée éclatante par ses talents, son courage et sa tendresse pour ses compatriotes, et surtout pour les cultivateurs. En son jeune temps, il avait été un petit garnement qui se battait continuellement avec les

dy dre ar Parkosty, en tu ma teue ar mor varlae ar steir, hag a c'hlebie beteg mogeriou ker. En devez-ze an dour a choumaz pell euz ar mogeriou, dre eur mirakl dleet, a levereur, da zantelez an dug Charlez. Siouaz, soudardet Charlez oa pell da veza santel eveltan. Mont a reent da gement hini a gavent hag ho laze en despet d'ho c'hlemou ha d'ho daelou. Charlez en doa da genta lakeet evez evit na vije ket distrujet an ilizou, na gret drouk d'ar veleyen, hen oe spountet o velout ar goad o redek beteg ar steir, hag ar c'horfou maro astennet var an douar. Guelout a reaz eur bugel o klask denna he vam maro, leun a vouillen hag a voad. Leun a horrol hag a geuz, e c'hourc'hemenaz aichui al lazerez. Dived e oa : mil pevar c'hant den oa bet lazet en devez-ze e Kemper. Heuliet m'euz, pa oan bugel, ar brocession vije gret pep bloaz e Kemper, guechall, en dro d'ar vered, evit an dud lazet en deiz-ze.

Epad ar brezeliou-man, a zeuaz da veza brudet dre he galoun vraz, he speret lem hag he vadelez evit an dud divar ar meaz, eun den iaouank hanvet Bertrand Guesclin. En he vugaleach oa

autres enfants ; il revenait toujours chez lui avec ses habits déchirés, son corps meurtri, ayant reçu quelques mauvais coups. Cependant, il fut le premier guerrier de son temps. A l'âge de quinze ans, il remporta le prix dans un tournoi à Rennes. Guesclin était du parti de Charles de Blois, et il valait à lui seul plus que toute une armée. Un Anglais lui disait un jour : Pourquoi combattre pour Charles ? peut-être cent mille hommes périront-ils dans cette querelle. — Ceux qui survivront n'en auront que plus de place au soleil, répondit-il.

Les Anglais voulaient reprendre Rennes ; ils l'assiégeaient depuis longtemps, et la famine y était grande. Beaucoup de gens de la campagne venaient au camp anglais vendre leur blé. Guesclin, les ayant rencontrés, leur fit changer de route et les envoya en ville où leur blé leur fut payé bien cher. Mais, ces provisions épuisées, la famine se fit sentir de plus belle. Penhoat, gouverneur de Rennes, s'avisa d'un stratagème qui approvisionna la ville pour un temps. Près des murs de Rennes se trouvait un lieu,

bet eur goall baotrik : ne glaske nemet kan, ha dont a ree atao d'ar ger gant dillat roget, ho gorf blonset gant eur goall daol bennag. Koulskoude bet eo bet ar c'henta brezellekaer euz he amzer. D'an oad a bemzek vloaz, e c'hounezaz kalz a enor en eur c'hoari-brezel oa bet e Roazon etre ar re genta hag ar re vella euz ar zoudardet Breiz. Guesclin oa a du gant Charlez Bleiz, ha guelloc'h oa e unan enep ar Saozon eget eun arme. Guesclin a respountaz da eur Saoz, a drueze dirazhan maro kement a dud er brezel : Mad, emezan, ma varv kant mill den er brezel, ar re all vo pinvidikoc'h.

Ar Saozon a glaske kaout Roazon. An dud euz ar ger a oa prest da vervel gant an naoun. Kals a dud divar ar meaz a zeue gant ho c'hirri da verza id d'ar Saozon. Guesclin ho c'hontraignaz da zont e ker, e pelec'h oa paet mad ho id dezo. Pa oe debret an ed-ze, stad ar ger a zeuaz ker fall hag araok. Penhoat, gouarner Roazon, a gavaz an tu da gaout kik evit eun neubeut amzer. E kichen mogeriou Roazon, oa eun toull braz, dirak eur prat, hanvet Prat-Raoul, e pelec'h ar Saozon o doa daou vil ben-moc'h ; Penhoat a reaz lakaat

vis-à-vis de la prairie appelée le Pré-Raoul, où les Anglais avaient 2,000 porcs. Penhoat fit suspendre à une des portes de la ville une truie à qui on tirait les oreilles; à ses cris, les porcs se mirent à courir vers la ville où ils entrèrent tous, malgré les efforts des Anglais, aux grands éclats de rire des Bretons. 1357.

QUATORZIÈME VEILLÉE

Pembrok disait alors à Tinténiac :
Tiens un coup de ma bonne lance, Tinténiac, et dis-moi si c'est un roseau fragile ?

Monfort mourut deux ans après le commencement de la guerre. 1343. Il fut enseveli dans l'église de Sainte-Croix, à Quimperlé. Charles de Blois fut fait prisonnier par les Anglais à La Roche-Derrien; il y avait eu trêve au combat pendant la nuit, lorsque des Anglais, arrivant par derrière, surprirent les Bretons endormis. Charles fut le premier debout et réveilla ses gens, et ils allaient remporter la victoire, lorsque les assiégés, faisant une

eur viz dirag ar park en unan euz an doriou, ha tenna var diskouarn al loenze. Ar moc'h all, o klevout karmou ar viz, a redaz ebars e ker. Pa velaz ar Saozon ar pez a zigoueze, e klaskjont derc'hel al loenet er prat; mæz na oant ket gouest d'he ober. Ar moc'h a zeuaz oll e ker, hag ar Vretoned a c'hoarze a galoun vad. 1357.

PEVARZEGVET NOSVEZ

Pembroc'h a lavare neuze
Da Dinteniak pa dostaë :
Dal tol ma goaf mad, Tinteniac,
Daoust hag eo hen eur gorsen goak ?

Monfort oa maro daou vloaz goude ar pen kenta euz ar brezel. 1343. Sebeliet oe en iliz ar Groaz-Santel e Kemperle. Bleiz oa deuet enep ar Saozon el lec'h hanvet Karrek-Derrien, pe e gallek La Roche-Derrien. Deuet oa an noz : ar Saozon hag ar Vretoned oa kousket pa zeuaz varnezo eun arme all a Zaozon da gombati ar Vretonet. Charlez a zihunaz ar reman, ha gouniz a ree var ar Zaozon, pa zeuaz sikour dezo digant ar re a oa e ker. Neuze oa

sortie, vinrent prendre les Bretons à dos. Alors l'avantage fut aux Anglais; Charles de Blois fut entouré par les ennemis, mais il ne perdit pas courage; il s'appuya contre un moulin, et faisant face à l'ennemi, il se battit comme un lion : dix-huit coups de sabre lui firent dix-huit blessures. Les Anglais, ayant compassion de lui, lui criaient de rendre son épée. Le duc de Bretagne répondit : Je rendrais bien mon épée à un Breton, mais jamais à un Anglais. On chercha un Breton parmi les combattants anglais; ce fut à lui que Charles remit son épée. Couvert de sang et de sueur, le duc fut placé, par ses ennemis, plein d'admiration pour sa bravoure, sur un lit de plume; mais le chef des Anglais, moins généreux que ses soldats, le fit jeter sur un peu de paille. Le duc de Bretagne offrit sa peine à Jésus souffrant et n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre. Il fut conduit prisonnier en Angleterre, où il fit paraître ces éclatantes vertus qui l'ont fait considérer comme un saint.

Si le duc Charles eût suivi son inclination, il n'eût jamais cherché de royaume terrestre, car il n'estimait que

tro ar Zaozon da c'hounit. Ar prins Bleiz a n'em gavaz e unan etouez ar Zaozon ; na gollas ket kaloun. En em lakaat a reaz tost da eur vel-avel oa e kichen ; hag o sellout euz an enemiet, kombati a reaz evel eul leon. Trivec'h taol sabren a reaz dezan trivec'h gouli. Ar Saozon o kaout truez outan a lavare dezan renta dezo he gleze. An dug a Vreiz a revuzaz : Renta a rafen va c'hleze da eur Breton, emezan, biken ner grin da eur Saoz ! Eur Breton a n'em gavaz etouez ar Saozon, Charlez a roaz dezan he gleze. Goloet a c'houez hag a voad, an dug oa lakeet var eur guele plun. Ar c'habiten Saoz a reaz he deurel var eun neubeudik plouz. Ar prins santel a offraz he boan da Jesus, ha na zigoraz ket he c'hinou ovit en em glem. Kasset oe goude da Vro-Saoz e pelec'h a ziskuezaz ar brassa santelez.

Mar en dije an dug Charlez Bleiz houliet he c'hoant n'en dije klasket rouantelez ebet var an douar : na brije nemet rouantelez an ee. Bemdez e kleve diou pe deir offeren er parkeier araog ar gombat. Aufrez Montbourcher a lavare dezan eun devez : « Aotrou dug, ar Saozon zo tost, re a amzer a gollit aze.

le royaume des cieux. Chaque jour, il entendait deux ou trois messes; et un jour qu'il assistait à la messe qui se disait dans la campagne avant un combat, Auffroy de Montbourcher lui dit : « Seigneur duc, les Anglais approchent, vous passez trop de temps en dévotions. — Messire de Montbourcher, lui dit le duc, nous trouverons toujours des villes et des châteaux ; si les Anglais s'en emparent, nous saurons bien les reprendre; mais si nous perdons une messe, nous ne pouvons réparer une telle perte. Tous les jours, il servait vingt-quatre pauvres auxquels il lavait les pieds ; il jeûnait deux ou trois fois par semaine, donnait beaucoup l'aumône. Il portait constamment un cilice; chaque jour, il faisait de saintes lectures aux gens de sa maison. Aussi, n'était-ce pas pour lui qu'il soutenait la guerre, mais pour défendre les droits de Jeanne de Bretagne, son épouse.

Quand Monfort fut mort et Charles de Blois fait prisonnier, les deux Jeannes soutinrent la guerre : Jeanne de Flandres et Jeanne de Bretagne. Les Anglais faisaient tant de mal

— Montbourcher, eme an dug, ni gavo atao kasteliou ha kerriou; mar deont gant ar Saozon ni ho c'hemero adarre. Mar kollomp an offeren n'omp ket gouest da zic'haoui ar c'holl-ze. » Bemdez e roe he unan boued da bemp paour varnugent hag e vouelc'he dezo ho zreid. Iun a ree diou pe deir gueich ar zizun; rei a ree kals aluzennou; atao a zouge eur c'houriz reun. Bemdez e lenne da dud he dy leoriou a zoujans Doue. Neket evintaṇ he unan a ree ar brezel, mæz evit he bried Ianned a Vreiz.

Pa oa maro Iann Monfort ha pa oa Charlez er prizoun, ho friejou Ianned, intanvez Monfort, ha Ianned, greg Bleiz, a guntinuaz ar brezel evel kent. Ar Saozon a ree kement a zrouk er vro ma oant galvet ar Saozon gouez. Kemer a reent an dud divar ar meaz evit mevelien; troc'hi a reent an id araok na oa ao evit rei d'ho c'hezek; lakaat a reent an tan en ho zyez, ha laza a reent al loenet. Beaumaner, denchentil a Vreiz, a du gant Charlez, a ieaz da gavout Bembro, Saoz, a du gant Monfort. « Penaoz, marc'hek saoz, eme-he, ha n'ho peuz ket a vez da ober brezel d'an dud divar ar meaz ? — Neuz pobl ebet trec'h

dans le pays, qu'on les appelait des sauvages. Ils traitaient les gens de la campagne comme des esclaves, coupaient le blé en vert pour le donner à leurs chevaux; ils mettaient le feu aux maisons, tuaient les bestiaux. Beaumanoir, des premiers du pays, partisan de Charles de Blois, ne put souffrir l'insolence des Anglais. Il fut trouver Bembro ou plutôt Pembrock, Anglais du parti de Monfort, et lui dit : « Comment, chevalier anglais, tu n'as point honte de faire la guerre aux cultivateurs ? — Que m'importe vos reproches, répondit l'Anglais ; aucun peuple ne peut nous résister ; fermez la bouche, Bretons, et ne nous fatiguez point de vos plaintes, car vous n'êtes pas des hommes. » A cette insulte, Beaumanoir lui offrit de combattre trente Bretons contre trente Anglais pour vider la querelle.

Ainsi, le quatrième dimanche du Carême, le 27 du mois de mars 1351, trente Bretons et trente Anglais se rencontrèrent dans une plaine, à mi-chemin de Josselin et de Ploërmel. Les Bretons s'étaient confessés et avaient tous communié avant d'aller au combat.

deomp, eme ar Saoz; sarrit ho kinou, Bretonet, rag n'oc'h ket tud. — Guelet vo, eme Beaumaner, mar kirrit, tregont euz va re a n'em ganno gant tregont euz ho re c'hui. »

Evel-ze, d'ar bevare sul euz ar C'horaiz, d'ar seiz varnugent a viz meurs er bloaz 1351, a n'em gavaz tregont Breton ha tregont Saoz en eur blenen, e hanter hent etre Joslin ha Ploermel. Ar Vretoned o doa koveseet oll ha kommuniet araok ar goumbat.

Eno en em gavaz Tinteniak hag he vreur Alan, Ar C'hoat, Mellon, Pestivien, Keranrais, Goyon, Trésigidy, etc.

Ker buhan en em lakejont enep ar Saozon. Skei a rezont heb truez. An taoliou a gouez evel taoliou ar morzol var an anne. Ar goad a red evel ar glao goude eur bar arnez. Neuze oa klevet klem ar marc'herien er c'hoaz (er boan), ker rust eget mouez ar mor braz. Adalek goulouik an de en em gannont bete kreizde; adalek kreizde beteg an noz

Là se trouvaient Tinténiac et son frère Alain, Geoffroy du Bois et Geoffroy de Mellon, Tristan de Pestivien, Alain de Keranrais, etc. Aussitôt en présence, ils commencèrent à combattre; ils frappaient sans pitié. « Les coups, dit » le poëme breton du combat des Trente, » tombent comme des coups de marteau » sur l'enclume; le sang coule, comme » la pluie après l'orage; le cri des che- » valiers se fait entendre dans la mêlée » aussi rude que la voix de la mer en » furie. Ils se battirent depuis la pointe » du jour jusqu'à midi, depuis midi jus- » qu'à la nuit, les Bretons combattirent » contre les Anglais. Robert de Beau- » manoir ayant demandé à boire au » milieu du combat, Du Bois lui répon- » dit : « Si tu as soif, Beaumanoir, bois » ton sang, et ta soif se passera. » Il » n'eût pas aimé les Bretons, celui qui » n'eût pas poussé des cris de joie dans » Josselin, en voyant les Bretons reve- » nir victorieux, portant sur leurs » casques des branches de genêt fleuri » pour marque de leur triomphe! » On a élevé un monument sur le lieu du combat, et on y lit les noms des trente Bretons vainqueurs.

en em gannont enep ar Saoz. An aotrou Robert Beaumaner a lavaraz : Sec'het am euz, ia sec'het braz, ken a droc'haz outan, Ar C'hoat (Dubois a respountaz) : M'ar teuz sec'het, potr, ev da c'hoad ! « Kar d'ar Vretoned na vije, e ker Joslin neb a vije, neb a ioue o velout hor re tont en dro, bleun balan var ho zok-houarnou. » Evel-ze lavar guerz an Tregont. Savet euz hirio eur peulvan, pe pilier-mean, e plaç ar goumbat-ze, ha lenn a reer varnezan hanoiou an tregont Breton o doa trec'het ar Saozon en deiz-ze.

Mab Montfort, o veza deuet en oad, a zeuaz e Breiz da gontinui ar brezel ; ha Charlez o veza roet d'ar roue Bro-Saoz he zaou vab evit prizounerien en he blaç, a hellaz dont ive da goumbati. Na lavarin ket deoc'h an oll draou digouezet en amzer-ze, daoust a ma zint oll kaer da lavaret ha da glevet. Re a amzer a implijfen evit-ze. Dont a ran d'an amzer ma aichuaz ar brezelman.

Da vouel sant Mikel Arc'hel, er bloaz



Le fils de Montfort, étant d'âge à faire la guerre, se mit à la tête de ses partisans ; et Charles ayant donné ses deux fils en ôtage, put venir d'Angleterre prendre de nouveau part à la guerre. Je ne vous parlerai point de tous les hauts faits des deux partis, quelque beaux qu'ils fussent à entendre ; j'y emploierais trop de temps. Je viens au temps où finit cette guerre.

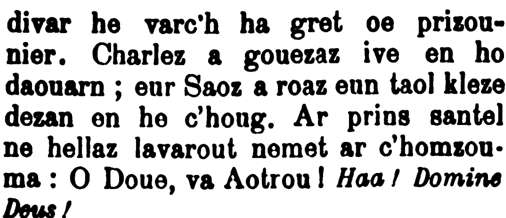
Ce fut le jour de saint Michel Archange, en l'an 1364, que les deux armées qui devaient décider du sort de la Bretagne se rencontrèrent. Les deux bannières étaient de même couleur, toutes deux chargées d'hermines ; sur les deux étaient écrits ces mots : « Plutôt morte que souillée, *Potius mori quam fœdari.* » Triste chose que la guerre civile, où l'on combat frère contre frère, ami contre ami, parent contre parent ! Charles, après avoir communié, rangea ses combattants. Montfort fit le signe de la croix, et la pensée de tout le sang qui allait être versé dans cette journée lui arracha des larmes : c'était du sang breton le plus pur. Tout-à-coup, Ioland, un chien qui appartenait au duc Charles, vint sauter autour de Montfort

1364, an diou arme en em gavaz an eil dirag eben. An diou vaniel oa euz ar memez liou, ho diou karget a herminet; var bep hini oa merket : Mervel kent en em souilla! *Potiùs mori quàm fœdari!* Trista tra eo guelet eur brezel etre tud euz ar memez bro. Neuze a ia ar breur a enep he vreur, ar mignoun a enep he vignoun.

Charlez, goude beza sakramantet, a renkaz he zoudardet. Montfort a ree sin ar groaz, hag a vouele o sonjeal er goad a vije skuillet en deiz-ze, ha c'hoaz goad breton. Setu Yoland, ki an dug Charlez, a redas beteg Iann Montfort, hag a lipaz he zorn, evel m'an dije gret d'he vestr. An dud a lavare na vije bet biken ar c'hi-ze da eun all nemet d'an dug a Vreiz; abalamour da ze Montfort oe laouen da velout ar c'hi-ze o tilezel he vestr evintan. Pegement a dud, evel ar c'hi-man, a zeu da zilezel ho mæstr pe ho mignon pa teu da veza malheûruz! Guesclin, gant eur morzol en he zorn, a skoe var ar Saozon, euz tu Montfort. Ugent a lammaz varnezan hag he bilaz

et lui lécher les mains. Suivant la tradition, ce chien ne pouvait appartenir qu'au duc de Bretagne. Aussi Montfort se réjouit-il de le voir abandonner son premier maître et pensa que l'infidélité du chien présageait le succès pour lui. Combien de gens, comme ce chien volage, abandonnent leur maître et leur ami quand il devient malheureux ! Duguesclin, ayant brisé ses armes, frappait avec un marteau sur les Anglais ; vingt d'entre eux se jetèrent à la fois sur lui, le renversèrent de cheval et le firent prisonnier. Le duc Charles fut aussi pris. Alors ce fut fini pour le parti de Blois. Un Anglais frappa le prince au cou ; il ne put prononcer que ces paroles : Ah ! ah ! *Domine, Deus !...*

Les Bretons étaient généralement du parti de Charles de Blois. Jamais la famille de Montfort n'eût régné en Bretagne, sans le secours des Anglais. La duchesse de Montfort avait autour d'elle plus de chevaliers Anglais que de chevaliers Bretons. A chaque combat on trouvait du côté de Charles de Blois les cadavres des Bretons, du côté de Montfort surtout des Anglais. Que de paysans portent encore le nom de



divar he varc'h ha gret oe prizounier. Charlez a gouezaz ive en ho daouarn ; eur Saoz a roaz eun taol kleze dezan en he c'houg. Ar prins santel ne hellaz lavarout nemet ar c'homzouma : O Doue, va Aotrou ! *Haa ! Domine Deus !*

Ar Vretonet oant peurvuia euz tu an dug Charlez. Biken Montfort n'en dije gounezet penefe ar Saozon. An dugez a Vontfort en doa en dro dezi muioc'h a noblans Saoz eget tuchentilet Breiz. E peb emgann e vije kavet Bretonet maro euz arme Charles, ha deuz arme Montfort ne vije kavet etouez ar re varo nemet Saozon. Nag a baïzantet a zo hanvet Bloaz abalamour oant bet ho zadou soudarded Charlez de Blois. Ar Saozon n'ho doa kement a gassoni euz an dud divar ar meaz nemet abalamour ar re-man a garie an dug Charlez.

Pa oe klevet var dachen Alre, e oa lazet an dug Charlez gant ar Saozon, ar guir Vretonet a gemeraz kement a velkoni, ma na fellaz mui dezo chom

Bloaz, c'est-à-dire partisans de Charles de Blois. Les Anglais ne persécutaient avec tant d'acharnement les cultivateurs que parce qu'ils étaient dévoués à Charles de Blois.

Lorsque les partisans de Charles de Blois apprirent à la bataille d'Auray que leur duc était mort, ils en ressentirent une telle douleur, qu'ils ne pouvaient se résoudre à lui survivre ; ils se jetèrent de nouveau dans la mêlée non plus pour vaincre, mais pour mourir. Là étaient les Seigneurs de Rohan, de Léon, de Dinan, de Rieux, de Kergorlay, de Raiz, de Quintin, d'Avaugour, de Lohéac, du Pont, de Beaumanoir, de Bastard, Budes de Guesbriand, Silvestre de La Feuillée.

Ainsi mourut l'un des princes les plus braves et des plus saints de son temps. Il n'eut point de couronne sur la terre, mais celle des saints brille sur sa tête dans le ciel. Depuis l'enfance, il avait montré une sagesse qui le rendit le modèle de ceux de son âge ; elle ne fit que croître en lui avec les années.

Sa dévotion envers saint Yves le porta à composer, pendant sa captivité en Angleterre, une prose en l'honneur

beo var he lerc'h ; n'em daol a rejont a nevez e kreiz an emgann, nan evit gouniz, mœz evit mervel. Eno oe lazet brezelekaerien dispar : Rohan, Leon, Dinan, Rieux, Kergorlay, Raiz, Quintin, Avaugour, Lohéac, ar Pont, Bastard, Budes-Guesbriand, Sylvestre ar Fouillée hag ar rest.

Ėvel-ze a varvaz ar santela prinz euz he amzer.

Charlez en euz gounezet eur plaç etre ar re vella euz an dud a vrezel, ha muioc'h c'hoaz kurunen ar zænt. Abaoue he iaouankiz a ziskuezaz eur furnez vraz hag a oa skuer an oll dud iaouank.

He furnez na reaz nemet kreski gant an oad. He zevotion evit sant Youen a reaz dezan sevel en he enor eur werz kaer epad ma oa he unan prizouniere Bro-Saoz; ton ar c'hantik oa komposet ivo gantan, hag e oa kanet e meur a leac'h euz ar Vreiz, ar werz-ze oe lennet gant eur relijius euz a Guengamp hanvet Derrien, pa oe komzet da lakat Charlez e renk ar zænt, e 1371. (Hon tad santel ar Pab

de ce saint. Il en composa aussi la musique, elle fut chantée en divers lieux de la Bretagne. Elle fut présentée par le frère Derrien, cordelier de Guingamp, lors du procès de canonisation de Charles de Blois, en 1371. Le Pape Léon XIII fait continuer le procès de canonisation de Charles de Blois.

Lorsqu'il était duc de Bretagne, un pauvre aveugle, comme moi, qui demeurait à Jugon, vint lui demander l'aumône, Blois n'avait rien sur lui ; il lui donna un de ses gants, en lui disant : Venez demain et montrez-moi le gant, je saurai ce que vous voudrez. Mais le pauvre ayant, pendant la route, porté le gant du prince à ses yeux, recouvra immédiatement la vue. On voit encore la tombe du prince Charles dans l'église de Grâce, à Guingamp, où, dit-on, le corps saint fit beaucoup de miracles. Dieu en soit loué à jamais !...

QUINZIÈME VEILLÉE

Le seigneur Jean est de retour,
C'est lui qui descend le rivage,
Brûlant de venger son pays.
Abbé Kerbiriou.

Charles de Blois étant mort, Jean de Montfort resta maître de la Bretagne

[redacted]

Leon XIII a gendalc'h da lakaat Charles ar Bleiz e renk ar zænt).

Epad ma oa dug a Vreiz, eur paourkez dall eveldoun-me, o choum or ger a Jugon, a zeuaz da c'houll digantan eun dra bennag. Bleiz n'en doa netra varnezan, rei a reaz d'ar paourkez unan euz he vanegou : Deuet varc'hoaz, emezan, ha diskuezit din va maneg, ha me ouezo ar pez a c'houlennit. Ar paourkez, o veza deuet e meaz, a gassaz maneg ar prins d'he zaoulagad, hag a zeuaz raktal dezan ar guelet. Bez an dug Charlez Bleiz, pe de Blois, a veler c'hoaz en iliz vihan e Guengamp galvet Introun Varia an oll Graçou (Notre-Dame-de-Grâce), e pelec'h he gorf santel, a leverer, a reaz kals a viraklou. Meulet ra vezo Doue !

PEMZEGVED DERVEZ

Digouet eo an otrou Ian en dro,
Digouet eo da ziwal he bro ;
D'hon divoal dioc'h ar c'hallaoued
A waska var ar Vretonet.
(*Barzaz-Breiz*).

Goude maro Charlez, Iann Montfort oa dug. Tremenet en doa he oll iaouankiz e

Il avait passé toute sa jeunesse en Angleterre, et il aimait peut-être plus ce pays que le sien propre, au moins, c'est ce que lui reprochaient les Bretons. De son temps, il y avait des garnisons anglaises à Quimper, à Lesneven et à Morlaix. Les Morlaisiens s'étant révoltés et ayant chassé les Anglais, le duc voulut les en punir : les Bretons se soulevèrent aussitôt.

Rohan prit Vannes, Laval s'empara de Dol, Ploufragan souleva les environs de Saint-Brieuc, enfin chacun faisait la guerre au duc demi-anglais. Du Guesclin, qui était alors connétable de France, s'empara de Brest, d'Auray et de Derval. La haine paraissait si forte contre tout ce qui tenait aux Anglais, que le duc prit la fuite et se retira parmi ceux qu'on lui reprochait d'aimer.

Du Guesclin s'étant avancé jusqu'à Brest, Salysbury vint le combattre; de part et d'autre on fit des prisonniers. Clisson, qui commandait dans Brest et qui était cruel de sa nature, fit, sans en avertir Du Guesclin, couper la tête aux prisonniers anglais, dans un champ de genêt dont les fleurs jaunes rougirent par le sang. Les Anglais, à la nouvelle

Bro-Saoz, ha karout a ree ar vro-ze marteze dreist he vro. En he amzer e oa ar Saozon e Kemper, e Lesneven hag e Montroulez. Tud Montroulez ho c'hassaz kuit ha Montfort a gassea ar Vretoned abalamour d'an dra-ze.

Ar Vretoned a reaz neuze brezel d'an duk-ze hanter-Saoz. Rohan a lammaz digantan ar ger a Venet, Laval a gemeraz ar ger a Dol, Ploufragan a gemeraz eur ger e kichen Sant-Briek

Guesclin, neuze konnetabl a Frans, da lavaret eo, kabiten an oll armeou, a gemeraz ar ger a Vrest, Alre ha Derval. Ann oll Vretoned o doa kassoni ouz ar Saozon. Montfort a rankaz neuze tec'hout e ty he vignonet a Vro-Saoz Pa zeuaz Guesclin da Vrest, Salysbury, ar Saoz, a zeuaz d'he gombati. Guesclin en doa prizounerien saoz, ha Salysbury en doa prizounerien breton. Klisson, gouarner Brest, den kriz, heb lavarout ger da Guesclin, a reaz dibenna ar Saozon en eur park balan hag ar bleun melen a zeuaz ru gant ar goad. Ar Saozon, o velout ar c'hrisder-ze, a loskaz eur c'hri a c'hlac'har, klevet euz Plogastel beteg Lanveok e Krozon. Neuze, o veza lazet ar Vretoned oa etre ho daouarn, ar

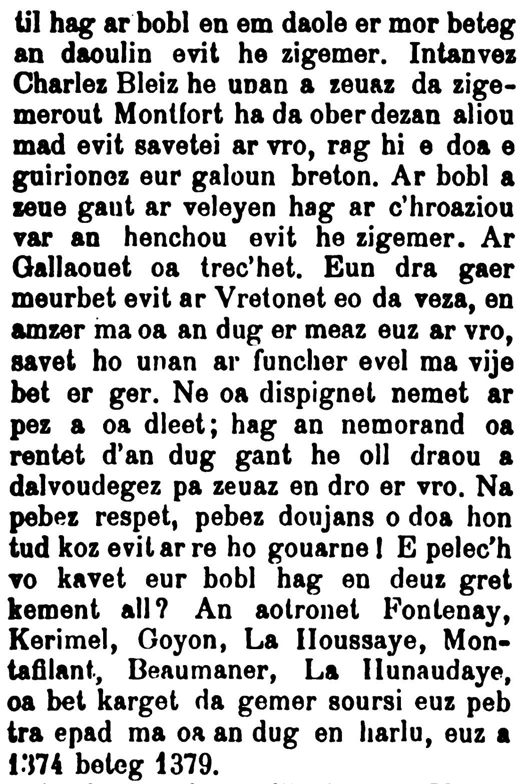
de cette cruelle félonie, jetèrent un cri de douleur qui fit résonner les échos depuis Plogastel jusqu'au port de Lanveoc en Crozon. Pleins de rage, ils firent à leur tour mourir les prisonniers bretons, et se jetant à l'improviste sur les troupes de Du Guesclin, ils le forcèrent à quitter Brest. Quand le roi de France vit tous les Bretons animés contre leur duc, il fit publier que le duc ayant été chassé par ses compatriotes et sujets, la Bretagne revenait de droit à la France. 1378. Cela fit ouvrir les yeux aux Bretons. Quoi ! s'écrièrent-ils, ce roi croit-il que nous allons si facilement de Bretons devenir Français ? Non, certes ! non ! Du Guesclin fut aussitôt abandonné par ses compatriotes, qui virent qu'il allait combattre pour le compte de la France. Il écrivit au roi de France : « J'aime mieux vous remettre ma charge que de continuer la guerre contre mon pays ; depuis que j'ai été abandonné par mes compatriotes, je suis comme un oiseau auquel on a coupé les ailes. » Aussitôt que la pensée du roi de France fut connue, Rohan, Laval, Malestroit, Montafilant, La Hunaudaie, Kerimel, Goyon, Ker-

Saozon en em daolaz var soudardet Guesclin gant kement a arraich, ma renkas heman kuitaat Brest. Ar roue a Frans, o velout an trouz-ze etre an dug hag he zujidi, a lakeaz embann e oa ar Vreiz dezan, pa guir oa an dug kasseet gant he genvroiz, ha ma oa kasset kuit euz ar vro, 1378. Neuze ar Vretoned, o tigeri ho daoulagat, a lavare : Ar roue-ze a gred e zeufomp da veza Gallaouet ker buhan euz a Vretonet ma zomp. Nan ! nan ! Guesclin, kasset e Breiz gant ar roue a Frans, oa dilæzet en eun taol gant an oll Vretoned ha skriva a ree d'ar roue Bro-C'hall : « Guelloc'h eo din dilezel va c'harg hag he renta deoc'h. Abaoue oun dilezet gant va c'henvroiz, me a zo evel eul lapouz troc'het dezan he ziouaskel. » Raktal ma oa klevet an embann-ze euz ar roue a Frans, Rohan, Laval, Malestroit, Montafilant, La Hunaudaye, Kerimel, Goyon, Kersaliou, Roujoux, Penhoat, Montauban ha Kelen a guitaaz Paris.

Neuze Iann Montfort oe galvet en dro. Pa zigouezaz e kichen Dinan, an duchen-

saliou, Roujoux, Penhoat, Montauban et Quélen quittèrent Paris et sentirent la faute qu'ils avaient commise.

Jean de Montfort fut rappelé ; lorsqu'il débarqua à Dinan, les gentilshommes et le peuple se précipitèrent dans la mer jusqu'aux genoux, pour l'approcher plus tôt. Jeanne de Bretagne elle-même, la veuve de Charles de Blois, vint au-devant de lui et lui donna des conseils utiles pour sauver le pays, car elle était bretonne de cœur, et l'amour du pays l'emportait en elle sur ses intérêts propres. On venait au-devant du duc, partout, avec la croix et la bannière. Avec un tel accord, on ne pouvait manquer de vaincre ; les Français durent reculer. Le duc reconnut que les Bretons lui devaient être plus chers que les Anglais, et les Bretons que la révolte contre leur duc n'était pas plus avantageuse que juste. Ce qu'il y eut de bien remarquable, c'est que le duc, après tant de guerres et de ravages, retrouva ses meubles, sa vaisselle et ses trésors aussi entiers que s'il les avait conservés lui-même. Les revenus du duché avaient été mis en lieu sûr pour qu'il les retrouvât à son retour. Cepen-



til hag ar bobl en em daole er mor beteg an daoulin evit he zigemer. Intanvez Charlez Bleiz he unan a zeuaz da zigemerout Montfort ha da ober dezan aliou mad evit savetei ar vro, rag hi e doa e guirionez eur galoun breton. Ar bobl a zeue gant ar veleyen hag ar c'hroaziou var an henchou evit he zigemer. Ar Gallaouet oa trec'het. Eun dra gaer meurbet evit ar Vretonet eo da veza, en amzer ma oa an dug er meaz euz ar vro, savet ho unan ar funcher evel ma vije bet er ger. Ne oa dispignet nemet ar pez a oa dleet; hag an nemorand oa rentet d'an dug gant he oll draou a dalvoudegez pa zeuaz en dro er vro. Na pebez respet, pebez doujans o doa hon tud koz evit ar re ho gouarne ! E pelec'h vo kavet eur bobl hag en deuz gret kement all? An aotronet Fontenay, Kerimel, Goyon, La Houssaye, Montafilant, Beaumaner, La Hunaudaye, oa bet karget da gemer soursi euz peb tra epad ma oa an dug en harlu, euz a 1374 beteg 1379.

An dug a velaz a dlie beza ar Vreto-

dant le duc fut exilé pendant près de cinq ans, de 1374 à 1379. Quel peuple que celui qui respecte ainsi l'autorité tout en maintenant son indépendance! Trouvera-t-on de tels exemples dans l'histoire du monde? Amaury de Fontenay, Geoffroy de Kerimel, Étienne de Goyon et Eustache de la Houssaye furent nommés dans la circonstance maréchaux de Bretagne. Pour montrer sa reconnaissance à la noblesse bretonne, le duc établit l'ordre de l'Hermine, que l'on portait au cou avec une chaîne d'or et cette devise : *A ma vie!* Quand la veuve de Charles de Blois mourut, ses enfants étaient en ôtage en Angleterre et ne pouvaient payer leur rançon. 1384. Richard, roi d'Angleterre, fit appeler un jour devant lui Jean et Guillaume, enfants de Charles, et leur dit : Consentez à me reconnaître pour votre suzerain, et je vous renverrai dans votre pays et vous en donnerai le gouvernement. — Mieux vaut pour nous, répondirent-ils, mourir exilés que de mettre notre belle patrie sous le joug anglais! O Bretagne! si tes plaines et tes champs étaient alors désolés et couverts d'épines, les cœurs de tes enfants étaient

net tostoc'h d'he galoun eget ar Saozon, hag ar Vretoned a gomprenaz ar raolt zo eur pec'het.

Evit diskuez d'he duchentil he anaoudegez vad, Montfort a roaz dezo da zougen var ho guiskamand eur guelc'hen aour gant an hermin a Vreiz, hag ar c'homzou-man : Da va buhez!

Pa varvaz intanvez Charlez Bleiz, he bugale oa c'hoaz e Bro-Saoz, ha n'ho doa ket arc'hant avoalc'h evit dont e meas euz ho frizoun. 1384. Richard, roue a Vro-Saoz, a c'halvaz eun devez dirazan Iann ha Guillou, bugale da Charlez Bleiz. « Mar kirrit, emezan, va anaout evit ho roue, m'ho kasso d'ho pro, hag a rin deoc'h ar Vreiz da c'houarn. — Guelloc'h deomp mervel pell euz a Vreiz, emeent-hi, eget he lakaat dindan gallout ar Saozon. » O Breiz! ma oa neuze da barkeier ha da veachou leun a zrez, kalonou da vugale oa leun a vertuziou hag a garantez evit te!

Abaoue emgann ann Tregont, ar Vretoned oa brudet muioc'h evit kent.

riches en vertus et pleins d'amour du pays.

Depuis le combat des Trente, les Bretons étaient plus renommés que jamais pour leur bravoure. Sylvestre Budes, de la maison de Guesbriant, ayant rétabli le Pape sur son trône, renouvela en petit le combat des Trente; dix Allemands le défièrent, et dix Bretons, qui leur furent opposés, les vainquirent.

Du Guesclin, après une des plus brillantes carrières que puisse avoir un homme de guerre, tomba malade au siège de Châteauneuf-de-Randon; cependant il fut vainqueur et les clefs de la ville lui furent apportées sur son lit de mort. Ce Breton, dont la renommée est si belle et si grande, fut enseveli aux pieds des rois de France, dans la basilique de Saint-Denis, à Paris. Outre que Du Guesclin était grand guerrier, il était bon chrétien. Du reste, alors il ne venait point en idée d'avoir honte de suivre sa religion. 1380.

Souvenez-vous, disait-il en mourant, à ses gens de guerre, que les gens de religion, les femmes, les enfants, en temps de guerre, ne sont pas vos ennemis. Donc, respectez-les.

Sylvestr Budes, euz a voen Guesbriant, a zigasse hon Tad Santel ar Pab en dro e Rom, euz pelec'h oa bet kasset kuit gant tud fall. Dek euz an Allmagn o veza goulennet kombati gant Sylvestr hag he dud, an dek Breton a c'houne-zaz ar viktor var an dek Allmand.

En amzer-ze, Gueslin a gouezas klan epad ma klaske kemer ker Kastel-Ne-vez-Randon, e Frans. Alc'hueou ar ger-ze oa digasset en amzer ma varve ar c'habiten braz-ze, var he archet. 1380. Ar Breton ker brudet-man oe sebeliet etouez ar rouaned a Frans, en iliz Sant-Denez, e Paris. Ouspen ma oa Guesclin eur soudart vaillant, be oa ive eur c'hristen mad. Den n'en doa mez neuze da heulia ar relijion katholik.

Ho pe sonj, eme Guesclin d'he soudar-ded, c'hui, tud a vrezel, a renkitatao espern an dud konsakret da Zoue, ar vugale, an dud koz, ar merc'het, ar paourkez pobl.

Klisson, soudard vaillant ive, mæz eun den kriz, en doa demezet he verc'h Mac'harit gant mab hena Charlez Bleiz. Montfort a gredaz a glaske Klisson

Clisson, grand guerrier aussi, mais d'un caractère sombre et cruel, avait marié sa fille au fils aîné de Charles de Blois. Montfort craignit que Clisson ne visât à la couronne ducale pour ses enfants; en conséquence, il crut devoir s'assurer de sa personne. Mais n'osant le faire par la force, il eut recours à la ruse : il l'enferma par trahison dans une haute tour de Vannes, la tour de l'Hermine, où il l'avait fait entrer sous prétexte de la lui faire voir et ordonna à Bazvalan, son garde, de le tuer. Beaumanoir, Laval et Bazvalan se jetèrent aux pieds du duc pour le prier de ne pas commettre un pareil crime; le duc ne les écouta pas. Cependant il ne put fermer les yeux pendant la nuit; enfin, son sang s'étant rafraîchi, effrayé de ce qu'il avait ordonné, il pleura son crime le reste de la nuit. Au point du jour, Bazvalan vint le trouver. « As-tu fait ce que je t'avais ordonné hier? dit le duc à Bazvalan. — Oui, seigneur. — Retire-toi de devant mes yeux, s'écria le duc, et ne te présente jamais devant moi. » Il était si désespéré qu'il ne voulut pas prendre de nourriture ce jour-là. Bazvalan, l'ayant su, pensa que la leçon

kaout ar gurunen, hag abalamour d'an dra-ze hen lakeaz dre drahison en eun tour huel e kichen Guenet. Na gredaz ket ober an taol-ze nemet dre guz, o c'hourc'hemen da Bazvalan he laza ; Bazvalan oe karget d'he zivoal en tour-ze. Laval, Beaumaner ha Bazvalan, tuchentil breton, a n'em daolaz da dreit an dug evit na raje ket eun torfet ker braz. An dug n'ho selaouaz ket ; koulskoude na hellaz ket sarra he zaoulagad epad an noz. D'ar fin, he voad o veza deuet ienoc'h, spountet oe euz ar pez en doa ordrenet, hag e vouelaz epad an diveza loden euz an noz. Da c'houlou-deiz, Bazvalan a zeuaz d'he gaout. « Ha gretteuz ar pez m'euz gourc'hemennet did deac'h ? eme an dug da Bazvalan. — Ia, va aotrou, emezan. — Tec'h kuit, eme an dug, ha na zeu biken mui dirazoun. » Kement a c'hlac'har en doa an dug, ma na fellaz ket dibri en deiz-ze. O klevout kement-ze, Bazvalan a zeuaz adarre da gaout an dug, hag a lavaraz dezan e guirionez ne oa ket lazet Klisson. Rag gouzout a ree mad an dug en

était assez forte ; il revint trouver le duc et lui dit que la vérité était que Clisson était encore en vie, car il avait toujours pensé que le duc se serait repenti de l'ordre cruel qu'il avait donné. Jean IV en eut tant de joie qu'il donna cent mille livres à son bon serviteur.

Plusieurs années après, Clisson, connétable de France, comme Du Guesclin, faisait la guerre au duc Jean. Montfort était devenu vieux, et sentant les approches de la mort, il voulut se réconcilier avec son ennemi. Il offrit la paix à Clisson. Mais celui-ci ne pouvait oublier la manière traîtresse dont on l'avait mis dans une haute tour à Vannes ; il craignait que le duc se jouât encore de lui, et il lui fit dire qu'il n'irait le trouver qu'à condition qu'il lui remettrait son fils pour otage. Aussitôt, Montfort lui envoya à Josselin son fils âgé de six ans. Cette noble marque de confiance attendrit Clisson jusqu'aux larmes et ne lui laissa aucun doute sur la sincérité des sentiments du duc. Ayant embrassé le petit duc, il vint le ramener à son père qui, en mourant, lui en confia la tutelle. Bel exemple donné à tous ceux qui ont des inimitiés. 1399.

dije bet eur c'heuz braz da veza gret eur seurt torfet. An dug, laouen meurbet, a roaz e presant kant mil liurz d'he servicher mad en doa espernet dezan eur pec'het bras.

Meur a vloaz goude, Klisson, konnetabl a Frans, evel oa bet Guesclin, a ree ar brezel d'an dug Iann. Montfort o veza deuet koz, hag o velout a dostae ar maro outan, a fellaz dezan en em unani gant he adversour ; kinig a reaz ar peoc'h da Glisson. Heman n'en doa ket ankoet ar fæçon disleal ma oa bet laket en eun tour huel e Guenet : aoun en doa na raje an dug goab anezan, hag e lakeaz lavarout dezan ne iaje d'he gavout nemet digass a raje dezan he vab he unan. An dug a gassaz deoc'h-tu da Glisson, e Joslin, he vab Iann, bugel a c'huec'h vloaz. An dour a zeuaz e daoulagat Klisson o velout pegen guir oa c'hoant an dug da veva a unan gantan. O veza poket d'an dug bihan, dont a reaz gantan da gaout he dad, heman araok mervel, he greaz goard evit he vab. Skuer kaer roet da viken d'an dud o deuz kassoni etrezo. 1399.

Ce fut vers ce temps que fut inventée la poudre. Auparavant, les guerriers n'avaient point de fusils ; on ne se servait que de la pique, de l'épée et de la lance, ou autres armes semblables.

SEIZIÈME VEILLÉE

Dans votre Eglise, pria Olivier de Clisson,
Pour triompher des Anglais-Saxons.
Dans votre Eglise, pria Beaumanoir
Et Charles de Blois si beau à voir,
L'intrépide Bertrand Duguesclin
Pria aussi à Josselin.

Le Scour.

Marguerite, fille de Clisson, vint un jour trouver son père et lui dit : Puisque le duc a été assez sot pour remettre ses enfants entre vos mains, il vous est facile, par la mort du petit duc, de mettre les miens sur le trône ducal ; mes enfants sont petits-enfants de Charles de Blois, et ils sont de beaux enfants. Clisson, entendant sa fille parler ainsi, fit deux ou trois fois le signe de la croix, comme si le diable eût été devant lui. Retire-toi, dit-il, d'une voix si forte, qu'il l'effraya au point qu'elle se rompit la jambe en descendant l'escalier avec trop de promptitude.

Var dro an amzer-ze oa kavet ar mod da ober ar poultr; araok, ar zoudardet n'ho doa ket a fuziliou, nemet goaf, kleze, hag armou euz ar sort-ze, evit ar gombat.

C'HUEZEGVED NOSVEZ

En ho ty pedaz Olivier Klisson
vit dont a benn euz ar Saozon ;
Enn ho ty pedaz Beaumaner
Ha Charles Bleiz an dug ker ;
Ar potr stard Bertrand Duguesclin
Bedaz ive e Josselin.

AR SCOUR.

Mac'harit, merc'h Klisson, a zeuaz eur veich da gaout he zad, hag a lavaraz dezan : Pa eo bet ker sod an dug da lakaat he vugale etre ho taouarn, æz e deoc'h laza an dug bihan ha lakaat va re en he blaç; va bugale zo bugale vihan da Charlez Bleiz, hag int bugale koant.

Klisson, o klevout he verc'h o komz evellen, a reaz diou pe teir gueich sin ar groaz, evel ma vije bet an diaoul dirazan. Tec'h kuit, emezan, gant eur voez ker kree ma spountaz Mac'harit, terri a reaz he gar o tisken re vuhan an diri.

En l'an 1402, au mois de décembre, il se trouva bien des vaisseaux anglais, dans le port de Camaret, en Basse-Bretagne. S'ils y fussent venus comme ennemis, ils n'y seraient pas restés longtemps ; mais ils étaient venus chercher Jeanne, veuve de Montfort, qui allait épouser le roi d'Angleterre. En effet, dès les premiers jours de l'année suivante, la princesse vint de Brest au Fret, en la paroisse de Crozon, et du Fret à Camaret, où elle s'embarqua sur un bâtiment anglais pour se rendre en son nouveau pays. Cette alliance singulière n'eut aucun résultat; les Bretons n'en conservèrent pas moins leur haine contre les Anglais. Ce fut aussi vers ce temps qu'Oven Glendour, Breton du pays de Galles, ayant voulu secouer le joug anglais, demanda du secours aux Bretons Armoricains. Plusieurs passèrent la mer avec le baron de Riec pour lui prêter main forte. Ils brûlèrent deux ports anglais ; néanmoins la guerre ne réussit point, et les Anglais vinrent à leur tour assiéger Brest : ils furent repoussés avec perte par les habitants des paroisses voisines.

Var dro an amzer-ze, er porz Kamelet, e Breiz-Izel, oa meur a lestr saoz, e miz kerzu 1402. Ma vijent bet adversourien, na vijent ket chomet pell eno. Deuet oant da glask Iarned, intanvez Montfort, a ie da zimizi d'ar roue Bro-Saoz. D'ar c'henta deveziou euz ar bloaz goude, dont a reaz ar brinses euz ar Fret da Gamelet, e parrez Krozon, evit ambarki var eul lestr saoz da vont d'he bro nevez. An eured-ze na reaz ket d'ar Vretonet beza mignon d'ar Saozon.

Oven Glendour, euz a Vro-Gall, a c'houlennaz Bretoned d'he sikour a enep ar Saozon.

Kals a Vretoned a drouzaz ar mor gant ar baron Riek, da zikour ar Vretoned tremor. Daou borz euz a Vro-Saoz oa devet ganto, hag ar Saozon o veza deuet, evit en em venji, da attaki Brest, oa pilet gant dud ar barreziou var dro.

An amzer-ze zo bet ar falla evit ar Francisien. Ho roue en doa kollet he skiant-vad; ar Saozon oa perc'hen euz



C'était alors un temps bien malheureux pour la France : le roi était fou. Les Anglais, profitant de ce malheur, s'étaient emparés de Paris ; et l'on vit, en de temps déplorable, un roi anglais porter la couronne de fleurs de lys. Tout le pays était ravagé ; on n'entendait parler que de combats ou de massacres. Les bouchers de Paris, oubliant leur métier, s'étaient fait massacreurs et tuaient les hommes au lieu des bêtes. Le peuple était la victime du plus fort ; il lui fallait payer tour à tour les frais de la guerre au dernier vainqueur. Le duc de Bretagne, Jean V, parvenu à sa majorité, trouvant la Bretagne en paix, s'appliquait avec soin à décharger ses peuples et à les rendre heureux. Sa sollicitude s'étendait même sur la France ; mais Dieu seul était assez puissant pour sauver cette dernière. Quelque grandes que fussent la sagesse et la prudence du duc, il ne put remédier aux maux des Français. Les Bretons seuls jouissaient à leur tour d'une grande paix ; on ne connaissait les malheurs de la France que par ce qu'en disaient, à leur retour au pays, ceux qui suivaient le duc à Paris. Il y a bien

an oll Frans, ha guelet oe eur roue saoz o tougen, ouspen he hini, ar gurunen fleur de lizen. Ar vro oll oa ravajet ; ne oa nemet brezel pe lazerez.

Kigourien Paris, elec'h laza loenet, a laze tud. An hini galloudek avoalc'h a ree d'ar bobl pea. An dug a Vreiz, deuet en oad, a glaske lakaat ar peoc'h ha dizamma ar bobl euz he boaniou. Doue oa hebken gouest da zavetei ar Frans. Furnez ha skiant an dug, peger braz bennag ma oant, na helle ket rapari malheur ar Francisien. Ar Vretoned hebken a jouisse euz eur peoc'h braz ; na oa guezet malheuriou ar Frans nemet gant ar re a heulie an dug pa ie da Baris. Trouz zo e Paris, a glever, eme an den divar ar meaz d'he amezek, ha lavaront a reont ar roue a Frans zo deuet ker paour ma na hell pea he voutou-ler, hag he zujidi zo goasoc'h c'hoaz.

Eur plac'h iaouank divar ar meaz, ne doa beteg neuze nemet divoallet al loenet, oa choazet gant Doue evit savetei ar Francisien.

du bruit en France, disait le cultivateur à son voisin ; on dit que le roi de France est devenu si pauvre qu'il ne peut payer ses souliers, et ses sujets sont encore plus misérables.

Une jeune fille de la campagne, qui jusqu'alors avait gardé les troupeaux fut choisie de Dieu pour sauver la France. C'est elle qui a chassé les Anglais, rendu la couronne au roi et la paix au pays. Son nom était Jeanne. Elle marchait toujours la première au combat, tenant sa bannière de la main gauche, et dans la droite une épée dont elle ne se servit jamais que pour écarter les armes qui allaient la blesser; jamais elle ne la trempa dans le sang Quand elle recevait quelque blessure, elle n'en prenait point souci, Dieu lui donnant du courage.

Au milieu de la paix dont jouissait la Bretagne, tout d'un coup le bruit court que le duc est prisonnier de Marguerite de Clisson et en danger de perdre la vie; voici comme cela était arrivé. Le duc avait été invité par cette femme cruelle à venir à son château : il y vint sans soupçon aucun; mais les enfants de Marguerite le retinrent prisonnier. Mar-

[redacted]

Hi e deuz kasset kuit ar Saozon, rentet ar gurunen d'ar roue, hag ar peoc'h d'ar vro. He hano oa Ianned. Mont a ree d'ar brezel, ar c'henta atao, gant eur baniel en he dorn kleiz, hag en he dorn deou eur c'hleze, na c'hlebaz morse a voad. Pa en doa bet eun taol bennag, na ree van, rag Doue a ree kaloun dezi.

E kreiz ar peoc'h euz ar Vreiz, 1420, dont a reaz kelou oa bet paket an dug Iann gant Mac'harit Klisson, ha martreze e vije lakeet d'ar maro.

An dug oa bet pedet gant ar c'hreg fall-ze da vont d'he c'hastel ; dont a reaz heb aoun ebet. Pa oa deuet etouez bugale Mac'harit, ne oa ket lezet da vont kuit. Mac'harit oe divez avoalc'h evit hen insulti er prizon, hag o sonjal guelout ar gurunen var pen he bugale vihan, a lavaraz dezan ar c'homzou-man euz ar *Magnificat : Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

An dugez, pried Iann, o velout kementze, a zeuaz gant he bugale iaouankik

guerite n'eut pas honte de l'insulter en prison ; et croyant déjà voir la couronne ducale sur la tête de ses enfants, elle lui dit insolemment cette partie du *Magnificat* : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* : Il a fait descendre les puissants de leur trône, et y a fait monter les humbles. » La duchesse, femme du duc Jean V, ayant appris ces tristes nouvelles, vint au milieu des Etats de Bretagne assemblés, ses enfants et elle vêtus de deuil, offrir tous ses bijoux pour payer les guerriers qui délivreraient son époux. Elle n'eut pas besoin d'insister; de suite on prit les armes contre les ravisseurs du duc. Tous les biens de Marguerite et de ses enfants furent confisqués et partagés entre les vainqueurs; ses enfants furent exilés, et Guillaume de Blois, l'un d'eux, pleura tellement sa belle patrie, qu'il en devint aveugle : triste victime de l'ambition de sa mère. Ce fut en reconnaissance de sa délivrance que le duc Jean V fit élever la belle église du Folgoat, près de Lesneven, sur la tombe du Fou-du-Bois qui aimait tendrement la Vierge Marie. C'est aussi du temps de ce duc que mourut, à



flamm, guisket e du, da ginnik d'an duchentil dastumet e Guenet, he oll draou kaer evit pea ar soudardet. N'en doa ket ezom da lavaret muioc'h, ar Vretoned a felle dezo kaout an dug er meaz euz ar prizon. Oll gerriou, oll madou Mac'harit hag he bugale oa kemeret hag hi paket gantho. Rannet oe oll madou Mac'harit d'ar soudardet; ha Guillou, unan euz he bugale, exilet, a vouelaz kement he vro karet ma gollaz ar guelet. Evit trugarekaat ar Verc'hez da veza hen diouallet er prizon, an dug Iann en deuz laket sevel eun iliz kaer er Folgoat, e kichen Lesneven, var bez eun den innosant, a garie kement an Introun Varia. En he amzer ive e varvaz, e Breiz, sant Visant-Ferrier, sebeliet gant an dugez he-unan.

Iann a varvaz e 1442.

Pa oa Fanch kenta dug a Vreiz, oa eur benherez euz an ti braz Rohan, hanvet Francesa Dinan. Koant oa, penvidik ha iaouank flamm ; n'he doa nemet pevarzek vloaz.



Vannes, saint Vincent Ferrier, qui fut enseveli des propres mains de la duchesse. Jean V mourut en 1442.

Sous le règne de François 1er duc de Bretagne, la maison de Dinan était représentée par une jeune héritière de quatorze ans, qui avait nom Françoise. Sa beauté et ses richesses lui attiraient beaucoup d'hommages et causèrent de grands maux. Elle avait été élevée avec un jeune seigneur nommé Arthur de Montauban, et tous deux s'aimaient. D'après ce que nous connaissons de leur histoire, on peut croire qu'ils ne furent pas élevés assez pieusement ; car s'ils avaient été bien religieux, en dépit du crève-cœur que leur causa leur séparation, ils n'auraient pas été la cause de tous les malheurs qui résultèrent de leur affection brisée. Il est rare que les jeunes gens s'aiment en Dieu et pour Dieu ! Le duc François, confident de son favori Arthur, rêvait de les unir. Mais il avait compté sans son jeune frère Gilles de Bretagne, qui, revenu depuis peu d'Angleterre, où il avait été élevé, vit Françoise et aussitôt la demanda en mariage. Le duc lui refusa son consentement. Gilles, jeune

Estimet hag enoret oe abalamour m'an doa braouentez ha pinvidigez, hag abalamour da ze a oe pen abek euz a kalz a valeuriou. Maget oa bet assamblez gant Arzur, pe Arthur Montauban, denchentil ker koant hag hi ; en em garet a reent ho daou. Euz ar pez zo gouezet euz ho istor, ec'h heller sonjeal n'int ket bet diorroet gant relijion avoalc'h, rag m'ar vijent bet douget mad d'ar relijion, en despet d'ar rangaloun o deuz allet santout euz ho disparti, na vije ket bet kement a valheuriou abalamour dezo ho daou : dibaod eo guelout tud iaouank en em garout e Doue. An dug Fanch, a garie kals Montauban, hag a c'hoantee he zimizi gant Francesa ; Jili, breur an dug, o tont euz a Vro-Saoz, a velaz Francesa, hag he goulennaz da bried. An dug na roaz ket he c'hrad-vad d'he c'houlen.

Jili a zemezaz neuze ganthi, en despet d'he vreur ; hag evel ma oa an dug e koler, evel just, ec'h en em dennaz gant

prince étourdi et inconsidéré, enleva la belle héritière et l'épousa malgré son frère. Pour fuir la colère du duc, il se retira dans le château du Guildo qui lui appartenait, et ajouta à sa première faute celle de réclamer au duc sa part de l'héritage de son père. Il fut cruellement puni par la suite de ses fautes de jeunesse, car Arthur de Montauban, qui n'avait du caractère breton que la ténacité et avait toutes les passions d'un homme du Midi, blessé au cœur par la perte de sa bien-aimée, résolut de se venger. Il employa tous les moyens pour exciter la haine entre les deux frères, et il ne réussit que trop du côté de François, prince d'un caractère faible et soupçonneux. C'est une triste et lamentable histoire que j'ai à vous conter aujourd'hui, mes amis; elle vous prouvera jusqu'à quel point peuvent conduire les passions humaines, quand elles ne sont point combattues; et entre elles, quelles plus funestes passions que celles de la jalousie et de la vengeance?

Arthur de Montauban parvint à fair au duc considérer son frère Gilles comm un ennemi et un conspirateur avéré; o

ar plac'h nevez, e kastell Guildo, a oa dezan he unan. Ouspen, goulen a reaz digant he vreur he lod euz he zanvez. Arzur, den leun a dechou fall, ne oa ket eur Breton mad, mantret oa he galoun pa oa bet lammet digantan he vuiakaret, kaout a reaz an tu da lakaat kassoni etre an daou vreur.

Eun istor goal trist em euz da lavarout deoc'h aman, va mignounet, proui a raio deoc'h beteg pelec'h ar ioulou fall a hell kundui an den, pa n'ho c'hombater ket, hag etouez ar passionou pe dechou fall an den, n'euz ket goassoc'h eget an avi hag ar venjans.

Arzur Montauban a hellaz dont a ben da lakaat an dug Fanch, den jalouz pe aviuz, da gredi a laboure he vreur Jili da gemer he dron.

Fanch a reaz barnout Jili ha goulen a ree he varo. Mæz ar varnourien breton na oant ket nec'het d'ober eur seurt torfet. Per ha Jili en em daolaz da dreid an dug evit goulen trugarez, ha kaloun



le fit prisonnier par surprise, dans son château du Guildo, pendant une partie de boules, et on le jugea comme un criminel ; mais quand il s'agit de prononcer la sentence de mort, les juges bretons refusèrent formellement de le faire. Gilles et son frère Pierre se jetèrent aux pieds du duc pour lui demander miséricorde, et le duc ne put résister à la voix de la nature.

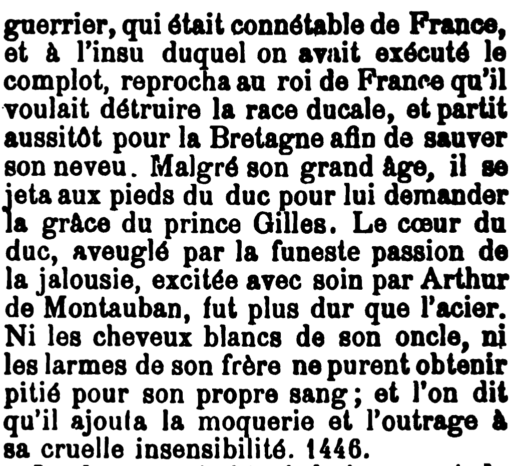
Arthur de Montauban ne se tint pas pour battu. Le prince Gilles avait été élevé en Angleterre ; il avait des serviteurs anglais qu'il aimait beaucoup, ce qui ne plaisait pas aux Bretons. Le duc François lui fit donner ordre de les chasser ; Gilles n'en fit rien. Cependant, malgré cette conduite inconsidérée, il ne se défiait nullement de son frère. Celui-ci, cependant, cruellement offensé par Gilles, résolut de s'en venger. Comme il n'aurait trouvé aucun Breton qui eût voulu lever la main sur un prince de Bretagne, il fit demander au roi de France des soldats pour le faire prisonnier. Il fut facile de se rendre maître de Gilles, qui ne pouvait se figurer qu'il eût rien à craindre de son frère. Arthur de Bretagne, son oncle, noble

an dug oa tenereet evit eun neubeut.

Ar prins Jili oa bet kelennet e Bro-Saoz, hag be en doa en he dy mevelien saoz, a garie kalz ha na blijent tam d'ar Vretonet.

An dug Fanch a roaz urz dezan da gass kuit ar Saozon euz he gastel. Jili na reaz man evit an dra-ze. Fanch, dallet dre ar goler hag ar gassoni, a lakeaz en he ben d'he lakaat e prizoun ; n'hen dije kavet Breton ebet d'ober kement-ze, reet oe dezan goulen soudardet digant ar roue a Frans evit-ze. Ar prins Jili oe paket æz avoalc'h, rag sonjeal a ree n'en doa ket ezom mui da gaout aoun rag he vreur.

Arzur a Vreiz, yountr d'an dug ha da Jili, a rebeichaz d'ar roue a Frans klask diskar goen an duget a Vreiz, ha kuitat a reaz deoc'h tu Paris evit dont e Breiz da zavetei he niz Jili. Arzur a Vreiz, en despet d'he oad, rag koz a oa, en em daolaz da dreid an dug Fanch evit goulen buhez he niz.



guerrier, qui était connétable de France, et à l'insu duquel on avait exécuté le complot, reprocha au roi de France qu'il voulait détruire la race ducale, et partit aussitôt pour la Bretagne afin de sauver son neveu. Malgré son grand âge, il se jeta aux pieds du duc pour lui demander la grâce du prince Gilles. Le cœur du duc, aveuglé par la funeste passion de la jalousie, excitée avec soin par Arthur de Montauban, fut plus dur que l'acier. Ni les cheveux blancs de son oncle, ni les larmes de son frère ne purent obtenir pitié pour son propre sang; et l'on dit qu'il ajouta la moquerie et l'outrage à sa cruelle insensibilité. 1446.

Le duc ne put obtenir le jugement de son frère, les Bretons ayant déclaré que si le prince Gilles méritait blâme pour son insoumission, il n'avait cependant pas mérité la mort.

François ne pouvant faire juger le prince Gilles, car toute la Bretagne voulait le sauver, le fit enfermer au château de la Hardouinaye et en donna la garde à son plus cruel ennemi, Arthur de Montauban. Cependant, ce fut son propre frère qui le fit mourir; car François ayant exprimé, d'une manière équi-

Kaloun an dug oe kaletoc'h eget an dir. Na bleo guen he yountr, na daelou he zaou vreur, na reaz dezan truez ebet evit he voad. Hag, e leverer, n'en doa ket a vez da ober goab anezo. An dug ne hellaz ket ober barnout he vreur, rag ar Vretoned o doa disklæriet n'ho dije biken lezet laza ar prins Jili. Ma na oa ket bet ar prins iaouank fur na sentuz, n'en doa ket koulskoude meritet ar maro.

Fanch, o velout na helle ket lakaat kondaoni he vreur, rag ar Vreiz oll a c'houlenne he savetei, a reaz lakaat he vreur Jili e prizoun e kastel *la Hardouinaye*, hag he roaz da virout d'he voassa enebour Arzur Montauban! Heman koulskoude oe guelloc'h e kenver Jili eget he vreur propr. An dug a lavaraz dirag daou zen : Me garfe guelet va breur o font d'ar baradoz. Avoalc'h oe evit lakaat an daou zen-ze da glask laza Jili en eur ampoesoni he voued. Jili na varvaz ket var an taol. Neuze oe [illegible]

voque, le désir de sa mort par ces paroles : « Je voudrais voir mon frère en paradis », ceux qui l'entendirent firent empoisonner le prince ; puis, comme il ne mourait pas assez vite à leur gré, on le descendit dans une basse fosse humide, où on le laissa mourir de faim. Une jeune femme de la campagne, ayant entendu ses tristes plaintes, s'approcha d'un soupirail, et l'ayant aperçu, elle lui portait tous les jours un morceau de pain noir et de l'eau : telle était alors la nourriture qu'un prince de Bretagne regardait comme précieuse. Gilles, se trouvant de plus en plus faible, demanda à cette femme de lui procurer un confesseur. Un moine eut le courage de s'exposer au courroux du duc ; il vint au soupirail, et, en y appliquant l'oreille, il entendit la confession du prince mourant.

Quelques jours après, le duc de Bretagne traversait les grèves de Saint-Michel. Il était joyeux, car il avait vaincu les Anglais et s'était acquis de l'honneur ; il causait gaîment avec les gentilshommes de sa suite. C'était le soir, la nuit arrivait, la grève devenait sombre ; cependant on apercevait au loin, sur une éminence, un moine qui

en eun toul tenval, ha leiz, hag e oa lezet da vervel gant an naoun. Eur c'hreg iaouank divar ar meaz, o veza klevet klemmou truezuz, a ziskennaz e kichen an toul, ha bemdez a zigasse dezan eun tam bara du ha dour, dre toul eur prenestik ; setu aze magadurez eur prins a Vreiz.

Jili a n'em gave semploc'h bemdez, goulen a reaz digant ar c'hreg-ze hag hi a halje klask dezan eur c'hoessor. Eur manac'h n'en doa ket aoun da zisken en toul, hag o tostaat he skouarn euz ar prenestik a zelaouaz koession ar prins o font da vervel. Neubeut goude, an dug a Vreiz a dremene, gant he heul, trez Sant Mikel. Laouen oa, rag gouneet en doa var ar Saozon, ha komz a ree gant levenez d'an duchentil oa en dro dezan. An abardaez oa ; dont a ree tenval, rag an noz a dostae. Guelet oa koulskoude var eul lec'h huel eur manac'h o hedel an dug hag he heul. Pa oant deuet tost dezan, an den Doue a c'houlennaz komz

semblait attendre la troupe joyeuse. Quand ils furent proche, l'homme de Dieu demanda à parler au duc seul. « Seigneur, lui dit-il, votre frère Gilles est mort, et il vous appelle au jugement de Dieu dans quarante jours d'ici. » Quand le duc revint à sa troupe, il ne parlait plus avec gaieté, il était d'une sombre tristesse : quarante jours après, il mourait sans avoir eu de maladie. Espérons que Dieu lui a fait miséricorde. 1451. Quant au principal auteur de tous ces malheurs, Arthur de Montauban, il se fit prêtre et se retira du monde ; mais s'il eût fini ses jours dans une solitude, le cœur eût été plus satisfait que de le retrouver sur le trône archiépiscopal de Bordeaux. Dieu seul est juge des cœurs et connaît la sincérité de la pénitence.

DIX-SEPTIÈME VEILLÉE

Ainsi près de Quimper, quand voici cinq cents ans,
Contre les durs barons luttaient les paysans ;
Les mourants criaient dans l'affreuse campagne :
Tiens bon, Jean, tu seras duc et roi de Bretagne !

BRIZEUX.

Le duc Pierre et Françoise d'Amboise, son épouse, vivaient saintement,

[redacted]

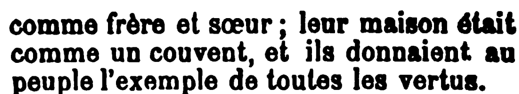
gant an dug he unan. « Aotrou dug, emezan, ho preur Jili zo maro; ha galvout a ra ac'hanoc'h da varnedigez Doue a ben daou ugent devez. » O klevout kement-ze, an dug na gomzaz mui gant levenez. Leun oa a dristidigez ; ha daou ugent devez goude, mont a ree dirag Doue. Ra ve bet gret trugarez dezan !

An hini oa bet ar pen-kaus euz maro ar prins Jili, da lavaret eo Arzur Montauban, a n'em dennaz euz ar bed ; Doue hebken a hell guelout e goelet ar c'halonou, hen a oar ma oe guir ha sincer he binijen. Mervel a reaz arc'heskop a Vourdel.

SEITEGVED NOSVEZ

Paotret Plouicou a lavare :
Deomp-ni da c'hout hon digare.
E Kemper d'al ma erruzont.....
Diskaret Leiz a dier,
Nemet hini eskop Kemper ; hini Rosmadec.....
(*Barzaz-Breiz*).

An dug Per ha Francesa Amboaz, he c'hreg, a veve evel breur ha c'hoar ;



comme frère et sœur ; leur maison était comme un couvent, et ils donnaient au peuple l'exemple de toutes les vertus.

Pierre II, voulant refaire ses finances épuisées par les guerres de son frère François II, se laissa aller à l'avis du Parlement réuni en sa ville de Vannes, en 1451, et ordonna un nouvel impôt. La duchesse vint au-devant de son époux au sortir de la séance, et par ses douces et sages paroles, plaidant la cause du pauvre peuple, elle le fit renoncer à l'impôt. Pierre II épargna ses sujets, servit Dieu et fit largesse aux pauvres. *Parcens subjectis, devotus, largus egenis.*

Quand le duc Pierre tomba malade de sa dernière maladie, les médecins lui disaient qu'ils ne pouvaient rien pour lui. On lui conseilla d'avoir recours aux sorciers et aux magiciens : J'aime mieux, répondit-il, mourir de la main de Dieu que d'être guéri par la puissance du diable.

Françoise d'Amboise, la bienheureuse duchesse de Bretagne, que le saint Pontife Pie IX, en la canonisant, a donnée pour protectrice à notre pays, eut beaucoup à souffrir dans sa vie. Elle avait été élevée par une sainte, par

ho zy oa evel eur gouent, ha rei a reent d'ar bobl ar skuer euz an oll vertuziou.

Per II, evit kaout arc'hant, rag he vreur Fanch daou en doa gret dispignou braz, a zonjaz, dre guzul an dud vraz, sevel eun dail nevez, e 1451. Pa glevaz an dugez vad an dra-ze, mont a reaz da gaout he fried hag en eur gozeal brao outan a roaz dezan chench sentimant. Per, mad e kenver ar bobl, a zervichaz Doue hag a reaz kalz aluzennou. *Parcens subjectis, devotus, largus egenis.*

Pa gouezaz an dug per en he ziveza klenvet, ar vedisinet a lavare na hellent ket he barea; kuzuliet oa da c'halvout kelc'herien pe sorcerien. Guelloc'h din, eme an dug, mervel a berz Doue evit beza pareet dre c'hallout an diaoul.

Francesa Amboaz, an dugez eürus, lakeet e renk ar sœnt gant hon Tad santel Pi IX, ha roet gantan da batronez d'ar Vreiz, en deuz bet kalz da c'houzanv en he buhez. Savet oa bet gant eur zantez, Janet a Vro-C'hall (ar Frans) pried an dug Jan V. D'an oad a bemp

la duchesse de Bretagne, Jeanne de France, femme de Jean V. A l'âge de cinq ans, Françoise s'approchait avec empressement de sa mère adoptive, Jeanne de France, lorsqu'elle venait de la communion, et elle témoignait une si grande dévotion pour Notre-Seigneur au Saint Sacrement dans cet âge si tendre qu'il lui fut permis, dès lors, d'accompagner parfois la duchesse de Bretagne à la Table Sainte. Son courage et ses vertus comme duchesse de Bretagne, femme et veuve de Pierre II, ne se démentirent pas. Elle fut toute sa vie le bon génie de la Bretagne comme elle en est maintenant l'honneur et la sainte protectrice. Elle mourut prieure du couvent des Clarisses, aux Couets, à Nantes. La sainte maxime de sainte Françoise d'Amboise était celle-ci, qu'elle répétait sans cesse à ses religieuses : « Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé. » Si ces paroles étaient observées par toute la terre, celle-ci deviendrait un ciel.

Sainte Françoise d'Amboise, priez pour votre pauvre Bretagne, afin que le diable n'y soit pas mieux servi que Dieu.

Le temps approchait où la Bretagne

bloaz, Francesa a rede gant eur garantez vraz da gichen an dugez Janet pa ziztroe euz a gomunia ; ha diskuez a ree, en oad tener-ze, kement a garantez evit Jesus e Sakramant an Aoter, ma oe roet aotre dezi da vont eur veich an amzer d'an Daol Santel gant an dugez, rag houman a gomunie aliez. An deveziou ma komunie, oa deveziou eürus evit an dugez vihan. Mervel a reaz er gouent e doa savet er Kouets, e Naonet, hag a lavare aliez d'he leanezet : Grit ma vezo Doue karet ar muia ganeoc'h ha gant ho nessa ; an dra-ze da genta ! « Santez Francesa Amboaz, dugez mad ha santel, pedit evit ho Preiz, gant aoun ne ve servichet an Diaoul eni muioc'h eget Doue ! »

Tostaat a ree an amzer ma vije staget ar Vreiz euz rouantelez Frans. Kals a duchentil a ie da chom da Baris hag a zileze ho bro, ha mez o doa da gomz brezonek ; ar c'hiz gallek oa ar c'hiz karet. Kals a Francisien a brene douar e Breiz, hag a reize ho merourien hag ar re a bae tail dezo, dre lezennou gal-

allait être réunie à la France. Une grande partie de la noblesse bretonne, reniant ses anciennes mœurs, allait demeurer à Paris, oubliant son pays, elle affichait même de ne plus vouloir parler breton. Les modes françaises étaient les modes préférées et en vogue. De plus, beaucoup de Français achetaient des terres en Bretagne, et appliquaient à leurs fermiers et à leurs domaniers les lois françaises. Ceux-ci, habitués aux coutumes, aux lois bretonnes et aux manières larges des gentilshommes bretons, se soulevèrent contre les nouveaux seigneurs. La paroisse de Plouyé, près de Carhaix, donna la première le signal. « Malédiction, disaient les Bretons, sur ces parvenus, coureurs de fortune, Français nés dans quelque champ de genêt, qui nous méprisent nous autres Bretons. »

On se rendit à Quimper pour s'expliquer sur les plaintes mutuelles. Mais les bourgeois s'étant emportés et ayant tué trente des paysans, trois mille d'entre eux vinrent se jeter sur Quimper et mirent le feu à la ville, qui retentissait du cri : Gare ! gare aux hommes de Plouyé !... Les maisons furent détruites,

lek. An dud-man, boazet d'ar c'hiziou ha d'al lezennou brezonek, ha da gaout tuchentil breton evit ho mistri, a n'em zavaz a enep an dud nevez-ze. Parrez Plouie, e kichen Keraez, oa an hini genta d'ar gombat.

« Malloz ru, eme ar Vretoned, var an duchentil nevez, rederien Gall, ganet e korn eur park balan, na zellont mui euz ar Vreiz. »

Dont a rezont da Gemper da gomz gant ho aotrounet. Ar reman, elec'h ho selaou, a lazaz tregont anezo. Tri mil den divar ar meaz a n'em daolaz neuze gant arraich var Kemper, ha lakaat a rejont an tan e ker, ken a grier : Aiou, aiou, paotred Plouieou ! An tyez oa diskaret, nemet hini an eskop, an aotrou Rosmadek, mad evit an dud divar ar meaz. An eskop a ie dre ger hag a lavare dezo : « Paotret Plouieou, it var ho kiz ; na vo torret mui ar c'hiz broton. » Ar re-man a zentaz outan, rag, emeent, an aotrou Rosmadek a zo euz goad rouaned Breiz hag a zalc'h mad d'hon c'hiziou.

hormis celle de l'évêque, Monseigneur de Rosmadec, qui avait toujours été bon pour les paysans. L'évêque parcourut les rues, criant : « Retirez-vous, hommes de Plouyé ; on observera désormais les lois bretonnes. — Obéissons-lui, disaient les combattants, car Rosmadec est du sang de nos rois bretons, et il tient à nos coutumes. »

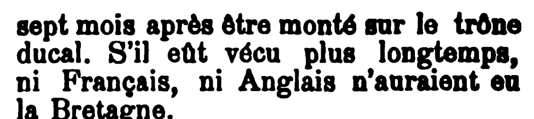
Quand les hommes de Plouyé sortirent de Quimper, ils s'arrêtèrent à Pratanraz, où les gens de Quimper, qui les poursuivaient, les atteignirent : ils les poussèrent jusque sur la route de Pont-Labbé, dans une prairie où il y eut un tel massacre des paysans, que l'on a appelé depuis ce lieu *Prat-mil-Goff*. Jean de Plouyé et ses deux frères dirigeaient les combattants, et ceux-ci disaient à Jean, pendant le combat : Tiens bon, Jean, tu seras duc de Bretagne !

Le vieux duc Arthur, connétable de France depuis 1425, n'était point de ceux qui avaient honte d'être Bretons ; il faisait respecter les coutumes bretonnes, et ne courba jamais la tête devant le roi de France. Il aurait voulu chasser les Anglais de leur île et la repeupler de Bretons ; mais il mourut

Pa oa deuet paotret Plouieou e meaz euz a ger, e teujont da Bratanraz, e parrez Penharz. Tud euz a Gemper, o doa redet var ho lec'h, a reaz dezo tec'hout beteg eur prat, e kichen hent ar Pont; eno oe lazet kement a Blouieziz, ma eo hanvet abaoue Prat-Mil-Goff. Iann hag he zaou vreur euz a Blouie a henche ar Blouieziz, hag ar reman a lavare da Iann epad ar gombat: Dalc'h mad, Iann, te vo dug a Vreiz.

An dug koz Arzur ne oa ket euz ar re o doa mez da veza Breton; divoall a ree giziou ar vro, ha na blegaz morse he ben dirag ar roue a Frans. C'hoant en doa da gass kuit ar Saozon euz ho enezen; d'he renta evel guechall d'ar Vretonet. Mervel a reaz re abred evit kement-ze; mervel a reaz seiz miz goude ma oa bet disklæriet dug. M'en dije bevet pelloc'h, pe bet dug kentoc'h, na Francisien, na Saozon na vijent deuet a ben euz ar Vreiz.

An hini oa hanvet dug goude Arzur, oa Fanch, mab bihan da Iann pevare. Ne oa ket ker stard a galoun eget



sept mois après être monté sur le trône ducal. S'il eût vécu plus longtemps, ni Français, ni Anglais n'auraient eu la Bretagne.

Celui qui succéda à Arthur fut François II, petit-fils de Jean IV ; il n'avait point l'énergie de son oncle Arthur. Sous son règne, les Anglais, qui étaient venus à Crozon du temps du duc Pierre et qui en avaient été repoussés, débarquèrent dans le pays de Léon, près Brest. Les seigneurs de Quimec'h, de Rosmadec, de Tyvarlen et de Pratanraz, à la tête de leurs vassaux, les repoussèrent immédiatement.

Pierre Landais, fils d'un tailleur de Vitré, était le favori du duc François, et Guillaume Guéguen, aussi de basse condition, était le favori de Landais. Tous deux étaient orgueilleux et sans pitié pour ceux qui ne leur plaisaient pas. Ils obligèrent le chancelier Chauvin, homme honoré et aimé de toute la Bretagne, à délaisser sa charge ; ils le firent mourir de douleur et de faim, et réduisirent les siens à demander l'aumône. La noblesse s'indigna et se ligua avec le peuple pour chasser ces indignes favoris. Kerouzéré, Kermorvan, Molac

Arzur, ha pa varvaz, ar vro oa hanter kemeret gant ar Francisien. Ar Saozon, deuet e Krozon en amzer an dug Per, oa bet pilet eno, dont a rejont e Leon, e kichen Brest, pa oa Fanch dug a Vreiz; an dud divar ar meaz hag an aotrounet Kimec'h, Rosmadek, Tyvarlen ha Pratanraz ho c'hassaz kuit buhan avoalc'h.

Per Landais, mab eur c'hemeneur euz ar ger a Vitre, oa deuet da veza mignon braz d'an dug Fanch, ha Guillou Gueguen oa mignon braz da Landais. Nikun anezo ne oa mignon d'ar bobl, rag ho daou oant fogerien ha didruez evit ar re na blijent ket dezo. Lakaat a rejont Chauvin, den prizet ha karet gant an oll, da vervel gant an naoun, ar ienijen hag er glac'har, ha d he vugale mont da glask ho bouet. Ar re genta euz an duchentil a n'em unanaz gant ar bobl evit ober d'an dug kass kuit Per Landais. Kerouzere, Kermorvan, Molak, Pluskellek ha kals tuchentil all a zeuaz da gaout an dug. Hogen heman n'ho selaouaz ket, siouaz. Per

et Plusquellec allèrent avec d'autres gentilshommes, porter au duc les plaintes des Bretons; mais il ne daigna pas les écouter. Pierre Landais n'en devint que plus arrogant; il fit couper les arbres des manoirs et excita le peuple à courir sus à la noblesse. Cela ne fit qu'indigner de plus en plus les Bretons contre lui. Ils vinrent en foule au palais du duc, on le força; la foule parvint même jusqu'aux escaliers. François envoya le sire d'Albret, son beau-frère, parler au peuple pour le calmer. Le sire d'Albret, qui était assez gros, eut bien de la peine à se retirer de la foule, qui ne cessait de crier qu'on lui livrât Pierre Landais. Quand il revint vers le duc, il lui dit: Monseigneur, mon frère, j'aimerais mieux régner sur un million de sangliers que de régner sur vos Bretons; livrez-leur Landais le plus tôt possible. Alors le duc François, prenant son ami Landais par la main, le livra au peuple, le suppliant de l'épargner. Mais aussitôt le peuple lui fit une espèce de jugement et le pendit.

Cependant le duc François II était un bon prince, un souverain intelligent

Landais a reaz dismantra ho maneriou, troc'hi ho guez, hag a aliaz an dud d'ho laza evel loenet gouez. An dra-ze na reaz nemet direiza mui-oc'h-mui ar Vretoned; dont a rezont e foul e porz ty an dug, hag ar bobl a zeuaz beteg an diri. Fanch a gassaz he vreur kaer, ginidik euz a Frans, da gomz d'ar bobl dre gaer. Heman, teo ha lard, en doa beac'h o tremen etouez ar bobl-ze, na heane da ioual evit ma vije roet dezan Per Landais d'he bunissa. O tont en dro, ar c'hondt gallek a lavaraz da Fanch : « Aotrou dug, guelloc'h ve din beza roue var deg kant mil loen gouez eget beza roue ho Preiziz ; ret eo deoc'h roi dezo Landais, ar c'henta ar guella. » Neuze an dug Fanch , o kemerout he vignon Landais dre an dorn, he roaz d'ar bobl, oc'h he bidi da ober trugare dezan. Raktal oe barnet ha krouget.

Koulskoude Fanch an daou oa eun dug mad, gouiziek hag a garie an dud a labour mad. Savet en doa eur skol brudet e Naonet. Fanch en deuz digasset e Breiz tud da voula al leoriou. Er bloaz

et aimant les arts. Il a établi une Université à Nantes, encouragé l'imprimerie en Bretagne. C'est de son temps que vécut le sculpteur Michel Colomb, le Léonard. C'est en 1499 que Jean Calvez imprimait, à Landreguer, le *Catholicon* breton, français et latin. Le bréviaire de Vannes avait été imprimé à Vannes même, en 1490, par François de Hailbrun. François II aima tendrement ses sujets; il préféra vendre ses riches meubles, engager son domaine et emprunter, que de poursuivre une gabelle à l'occasion suivante. Le duc rencontrant un pauvre homme et aimant à deviser avec les bonnes gens où il allait, lui demanda quelle affaire le pressait. Le bonhomme, qui ne le reconnaissait pas, lui dit: Je vais à la ville me défaire de ces deux bêtes pour payer le duc; l'une, — montrant sa femme en soupirant, — pour la mettre au service — et l'autre, c'était son coq, — pour le vendre. Il n'en fallut pas davantage à cet excellent prince pour lui faire supprimer certaines taxes et s'imposer lui-même les plus grands sacrifices. Aussi dit-on qu'il avait l'air d'un duc pauvre et disetteux, mais

1490 oe moulet, e Guenet, brevial ar veleyen, gant Fanch Hailbrun, hag er bloaz 1499 Iann Kalvez a voulaz leor *Katholikon*, brezonek, gallek ha latin.

En amzer an dug Fanch a veve Mikel Koulm, pe Kolomb, euz a Leon; heman a gizello ar mean. Fanch a garie kement he zujidi ma oe guelloc'h gantan guerza he draou kaer, kemer arc'hant var he zanvez, eget sevel founcher braz.

Eun devez en om gavaz gant eun den paour, hag o veza kustum da gozeal gant kement hini en em gave var he hent, n'euz forz peger paour e oa, a c'houlennaz digant heman da belec'h a ie? An den paour, heb sonjal piou oa nep a barlante dezan, a respontaz : Mont a ran d'ar ger dosta evit kaout arc'hant euz an daou-man ; va greg vo lakeet da servicha, ha va c'hillok vo guerzet bremaik evit sikour pea an dug. Avoalc'h en devoa klevet an duk Fanch ; difen a reaz pea an dail-ze ken. Ne oa ket guisket kaer ha ne oa ket pinvidik, hogen ne oa ket er vro eun den braoc'h a gorf, na guelloc'h a speret hag a galoun. Be

beau, vertueux et de grande apparence. Enfin le duc François s'était occupé avec zèle de l'histoire de Bretagne. Malheureusement il se laissa dominer par une maîtresse et par des favoris ; ce fut la perte du pays. Il régna 30 ans, de 1458 à 1488.

Me voici arrivé au terme fatal ; il me faut vous parler de l'union de la Bretagne à la France. La guerre fut déclarée au duc de Bretagne par les Français. Ils entrèrent en notre pays par trois chemins : Ploërmel, Nantes et Vannes. Le duc vit bientôt que les Français voulaient lui enlever son duché ; il fit appel aux Bretons pour défendre le pays. Il prit par la main sa fille Anne, âgée de douze ans, et l'amenant à l'église, il lui fit jurer devant l'autel qu'elle ne laisserait jamais les Français ni aucun autre peuple s'emparer de la Bretagne. Une partie de la noblesse jura avec la jeune duchesse. Les Français s'approchaient de plus en plus : le duc allait tomber entre leurs mains. Aussitôt quinze cents Bretons, la croix sur leurs chapeaux vinrent de Guérande à Nantes pour sauver le duc. Quinze cents étaient peu

en deuz ive kemeret soursi euz istor ar Vreiz. Allaz ! ne oa ket nerzuz avoalc'h a enep an dud a gundu fall : an dra-ze a reaz malheur ar vro. Dug a oe epad 30 vloaz, abaoue 1458 beteg 1488.

Setu m'euz breman da lavarout deoc'h istor ar Vreiz deuet da veza staget euz rouantelez Frans. Ar brezel oa disklæriet d'an dug a Vreiz gant ar Francisien, hag e teujont e Breiz dre dri hent : dirag Ploermel, Guenet ha Naonet. An dug a velaz neuze sklær a felle d'ar Francisien lammout he vro digantan ; galvout a reaz he bobl d'he zifen. Kemerout a reaz, dre an dorn, he verc'h Anna, en doa neuze daouzek vloaz. Dont a reaz ganti en iliz, ha neuze a reaz dezi toui, dirag an aoter, ne lezje biken ar Vreiz da vont gant ar Francisien na gant pobl all ebet. Lod euz an noblans a douaz ive. Ar Francisien a dostae mui-oc'h-mui. An dug oe tost da goueza etre ho daouarn. Pemzek kant Breton, ar groaz var ho zok, a zeuaz euz a Voerand da Naonet evit savetei an dug. Pemzek kant oa neubeut enep ar Francisien ; an

contre les Français ; mais les cultivateurs vinrent avec des faucilles et des outils de toute espèce, et les Français furent vaincus et le duc sauvé. Mais les Français, vaincus d'un côté, vinrent en Bretagne par un autre ; c'est ainsi qu'ils vinrent devant Rennes. « Rendez-vous au roi de France, dirent-ils aux habitants. — Nous ne craignons ni votre roi, ni vous, répondirent-ils. »

Cependant, si la guerre eût duré, la Bretagne n'aurait pu résister. La bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, en juillet 1488, mit fin à l'indépendance de la Bretagne. Le duc écrivit au roi de France pour demander la paix. Le roi, voyant la Bretagne déjà épuisée par la guerre, regrettait de voir échapper sa proie et hésitait à lui accorder la paix. Gui de Rochefort, homme d'une sagesse et d'une loyauté éprouvées, ayant été appelé à donner son avis dans le conseil, parla en ces termes : « Sire, Dieu vous a donné le royaume de France, mais il ne vous a pas donné la Bretagne ; pourquoi désirer le bien des autres ? Faites plutôt la paix avec le duc de Bretagne. » L'avis du sage fut suivi cette fois, la

dud divar ar meaz a zeuaz gant filc'hier ha benvijou a bep doare da zikour ar Vretonet; ar Francisien oa pilet evit ar veich-ze. Trec'het euz eun tu, dont a reent euz eun tu all. Lavarout a rézont d'ar re Roazon : « Digorit deomp ho toriou. » Ni n'hon deuz aon na dirag ar roue, na dirag ar Francisien, emee an dud a Roazon.

Koulskoude, ma dije padet ar brezel, ar Vreiz ne dije ket harzot. Eun emgann braz e kichen ar ger Sant-Aubin a reaz fin d'ar brezel.

An dug a skrivaz d'ar roue a Frans evit kaout ar peoc'h. Ar roue n'en doa ket a c'hoant d'ho ober, rag gouzout a ree a helle kemer ar Vreiz, ker skuiz e oa ar vro gant ar brezel. Gui Rochefort, denchentil a Frans, leun a furnez hag a lealdet, a lavaraz : « Doue en deuz roet deoc'h ar rouantelez a Frans, ar Vreiz ne ket deoc'h. Perag lemmel ho leve digant ar re all ? Grit ar peoc'h gant an dug a Vreiz. » An den fur oa selaouet ; ar peoc'h oe gret. Koulskoude, ar roue a Frans a viraz gantan Sant-Malo,

paix fut faite. 1488. Cependant le roi de France garda Saint-Malo, Dinan et Fougères. Le duc François mourut de chagrin.

Il n'y avait pas d'état plus triste que celui de la Bretagne. Dès la mort du duc, les Français n'observèrent plus la paix. Le pays était devenu si pauvre par la guerre qu'il n'y avait plus d'argent, et que l'on se servait pour monnaie de pièces de cuir. Une jeune fille de douze ans était chargée de la défense du pays ; Anne de Bretagne, jeune personne qui savait le grec et le latin et écrivait à onze ans l'histoire de son pays.

Rohan (1), le plus puissant des seigneurs bretons, s'était rangé sous l'étendard de l'ennemi de son pays : prince déloyal, comme le dit un poëme du temps. Quand Rohan se présenta, à la tête des Français, devant Guingamp, il lui fut répondu par les habitants : « Ces portes ne seront ouvertes que sur l'ordre

(1) La maison de Rohan, la première de Bretagne, a rendu de grands services au pays, y est aimée et estimée ; il ne faut pas juger de cette famille sur deux membres, celui-ci et le protestant qui, s'ils ont eu des torts, ont cependant été de grands hommes.

Dinan ha Foujer. An dug Franch a varvaz gant an anken.

Ne oe ket stad truezussoc'h eget hini ar Vreiz, pa varvaz an dug. Ar Francisien na reent van evit ar peoc'h. Ker paour oa deuet ar vro dre ar brezel, ma na oa evit moneiz nemet tammou ler elec'h arc'hant. Eur plac'hig a zaouzek vloaz, Anna he hano, oa karget da zivoal ar vro : hi a ouie ar grek hag al latin, hag a skrivaz, da unek vloaz, *Istor-ar-Vreiz.*

Rohan, an hini huella euz an noblans e Breiz, a heulie ar roue a Frans enep he vro. Prins divirion (1), evel lavar eur verz euz he amzer. Pa zeuaz Rohan gant ar Francisien evit kemerout Guengamp, oe lavaret dezan : « Na vo digoret deoc'h an nor nemet pa laro an dugez Anna, dezi eo ar ger-ma. » Gouiket, divoaler ar ger, o veza bet gouliet, he c'hreg, Tomina al Lean, a reaz labour he goaz.

Anna oa klasket da zimizi gant kalz a

---

(1) An duget Rohan o deuz gret kals a enor d'ar Vreiz. Ar famill-ze a zo an hini genta etouez ar Vretonet ; karet hag estimet eo.

de la duchesse Anne, à qui appartient cette ville. » Gouiquet défendait la ville; il fut blessé, mais sa femme, Tomine Léan, prit pour lui le souci du siège et le soutint glorieusement.

Anne était recherchée en mariage de tous côtés; le sire d'Albret, vieux et laid, voulut l'épouser de force et la faire enlever. Pour lui échapper elle se jeta à cheval derrière un chevalier fidèle et s'enfuit.

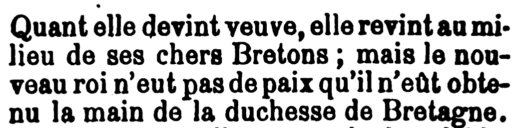
Charles, roi de France, pensa alors à un moyen plus doux pour en venir à ses fins ; il fit demander la main de la duchesse Anne. Lorsqu'on le dit à Anne, qui n'avait que quatorze ans, elle répondit : « Comment pourrai-je aimer celui qui a fait tant de mal à mon pays, et à moi une guerre si dure? J'ai donné ma parole à mon père que je ne me marierais jamais à un Français. » Les vieillards lui répétaient sans cesse que ce mariage seul sauverait le pays. Alors Anne baissa la tête, et le 6 du mois de novembre 1491, elle échangea sa couronne de duchesse contre celle de reine.

Quoique mariée pour ainsi dire par force, Anne, comme une véritable Bretonne et une vraie chrétienne, fut pour le roi de France la meilleure épouse.

brinset. Unan anezo, Albret, oa koz ha divalo braz, c'hoant en doa da gemer Anna en despet dezi, hag hi, evit tec'het dioutan, a bignaz var varc'h hag a ziredaz dirazan.

Charlez, roue a Franz, a gemeraz neuze eun doare guelloc'h da zont a ben euz ar Vreiz. Goulen a reaz Anna da bried. Pa oa lavaret an dra-zo da Anna, en doa neuze pevarzek vloaz : « Penaoz, eme-hi, hallin karout unan en deuz grot kement a zroug d'am bro, ha gret din eur brezel ker kalet ? Roet em ouz va ger d'am zad na zimezfen biken da eur Gall. » Ar re goz a lavare dezi n'he doa nemet an dimizi-ze evit savetei he bro hag he buhez. Neuze Anna a stouaz he fen ; d'ar c'huerc'h a viz du 1491 a drokaz he c'hurunen a zugez evit an hini a rouanez.

En despet ma oa demezet enep he c'hoant, Anna, evel eur guir Vretonez hag eur guir gristenez, oa evit ar roue a Frans ar guella pried. Pa zeuaz da veza intanvez, dont a reaz en dro etouez he Bretoned muia karet ; ar roue nevez



Quant elle devint veuve, elle revint au milieu de ses chers Bretons ; mais le nouveau roi n'eut pas de paix qu'il n'eût obtenu la main de la duchesse de Bretagne.

Sage, pieuse, d'une vertu inébranlable, elle conserva jusqu'à la mort, l'estime et la tendre affection de Louis XII, qui l'appelait sa Bretonne.

Pendant les quinze ans qu'Anne de Bretagne fut reine de France, épouse de Louis XII, elle tint la cour de France sur le modèle de la cour de Bretagne, du temps de Jeanne de France et de Françoise d'Amboise. C'était des écoles de vertus pour les jeunes filles, écoles de sagesse, de modestie accompagnée d'une noble émulation pour la littérature, les arts et les sciences. Tout en se livrant avec ses femmes aux ouvrages à l'aiguille ou au fuseau, elle devisait avec un grand charme sur les matières les plus élevées et les plus exquises avec les ambassadeurs, les légats, les évêques, les savants, les écrivains et les poètes, sans jamais permettre ni manières, ni propos tant soit peu légers.

Son respect pour le Saint Siège était profond. Elle n'eut de discussion avec Louis XII que lorsqu'il eut le malheur de

n'en doe ket a beoc'h, kent n'en dije eureujet gant an dugez a Vreiz.

Anna fur, devot, euz eur vuhez direbeich oe karet hag estimet dreist gant ar roue, Louis XII he galve gant karantez he Vreizadez.

Epad ar pemzek vloaz ma oe Anna pried Louis XII, lakat a reaz da ren e palez Bro-C'hall ar memez giz e oa bet e palez ar Vreiz, en amzer Jannet a Frans ha Francesa Amboaz. Eno e vije kelennet ar merc'het iaouank da ren eur vuhez fur ha divlam; desket e vijent var ann oll skianchou mad. Anna, goude he deveriou a relijion, a dremene he amzer gant ar merc'het iaouank-ze, o labourat gant an nadoz pe gant ar verzid; hi a gomze ker brao ma o doa plijadur da zont da gozeal ganti, kanadet ar Rouanet, ha kannad hon Tad santel ar Pab, an eskibien, an dud gouiek, ar skrivanourien, an dud a ree guerziou kaër. Ne savaz trouz ebet morze etre ar Roue Luiz hag ar rouanez Anna, nemet pa reaz ar roue-man brezel d'hon Tad santel ar Pab Jules II, e 1510. Goulen

faire la guerre au Pape Jules II, en 1510. Elle conjura d'abord le roi avec larmes, de renoncer à cette guerre, puis n'ayant pu rien obtenir, elle fit protester les prélats bretons. Ce qui sera à son éternelle louange.

Depuis, il n'y eut plus de ducs en Bretagne. La duchesse Anne était extrêmement aimée des Bretons. Son souvenir leur a été si cher, qu'en beaucoup de lieux on a donné son nom à une foule de monuments. On lui a attribué plusieurs dons dans beaucoup de chapelles.

La bonne duchesse, dont les mandements constatent qu'elle ne passa aucun jour sans s'occuper de soulager le peuple des campagnes, mourut à 37 ans, en 1514. Comme elle conservait sa beauté sur les tréteaux, on jugea que c'était la récompense de la grande pureté de ses mœurs.

DIX-HUITIÈME VEILLÉE

Voilà les soldats du pays, les soldats unis pour défendre la vraie foi contre les Huguenots en Basse-Bretagne contre les Anglais et les Français et tous ceux qui ravagent notre pays pire que l'incendie.

Quinze cents ans après la naissance du Sauveur, un homme nommé Luther

a reaz da genta digant ar roue gant kalz a zaëlou senti ouz ar Pab : ar roue n'he selaouaz ket ; neuze hi a lavaraz d'ar Vretonet diskuez dre skrid ho melkoni.

Goude-ze ne oa mui duget e Breiz. An dugez Anna oa karet gant ar Vretoned ; n'ho deuz ket allet he dizonjal. Roet ho deuz he hano da galz a lec'hiou ; ha kalz chapeliou a zalc'h he donæzonou.

An dugez vad-ma na dremenaz devez ebet hep kemer sourci euz he fobl. Mervel a reaz da seiz vloaz ha tregont. He c'horf a jomaz ker kaer ha ker fresk var ar vazkaon, ma lavare an dud oa an draze ar rekompans euz he buhez divlam. 1514.

TRIVERC'HVED NOSVEZ

Setu soudardet ar vro, soudardet unanet,
Evit difen ar guir feiz rag an hugunodet,
Evit difen Breiz-Izel rag Bro-Zoz ha Bro-C'hall
Kement a wast hor bro-ni egiz an tan-goal.
(*Barzas-Breiz*).

Pemzek kant vloaz goude donedigez hor Salver, eun den hanvet Luther a

s'éleva contre la foi catholique. Il enseignait que personne ne devait obéir au Pape, que l'on ne devait pas régler sa vie sur la foi ; mais que chacun devait trouver sa règle dans sa raison, son esprit propre et ses penchants. Une doctrine si favorable à la nature, qui ne défendait aucune action, fut écoutée avec plaisir par un grand nombre. Dans chaque royaume, une partie du peuple abandonna la foi de ses ancêtres pour suivre la nouvelle doctrine. Le pays d'Espagne, seul entre les autres, resta entièrement catholique. Car le monde a toujours couru plus vite sur la route de l'enfer que sur celle du paradis. En Bretagne, il y eut peu de gens à tourner le dos à l'Eglise catholique ; cependant, René de Rohan et d'autres encore étaient huguenots, nom donné à ces nouveaux sectaires.

A la mort de Henri III, roi de France, la couronne devait passer à Henri IV, premier roi Bourbon. Elevé par sa mère dans la religion huguenote, il déplaisait aux catholiques qui, sous la conduite des princes de Guise, lui firent la guerre.

Nous avons déjà vu par la protesta-

brezegaz enep ar feiz katholik, lavaret a ree ne dlee den senti euz hon Tad Santel ar Pab, na kemerout kuzul ebet evit ar vuhez, nemet pep hini euz he speret, he c'hoant, hag he volontez.

Eul lezen ken æz da heulia, ha na zifenne drouk ebet, a oa selaouet gant meur a hini.

Darn euz ar bobl, e peb rouantelez, a zilezaz ar guir feiz euz ho zadou koz evit heulia an hini nevez. Ar vro Spagn hebken, etouez ar rouanteleziou, a chomaz bepret oll katholik ; an dud o deuz redet atao buhanoc'h var hent an ifern eget var hent ar baradoz.

E Breiz, neubeutoc'h a dud a droaz kein d'an iliz katholik. Koulskoude, Renan Rohan ha re all c'hoaz oa hugunodet, hano roet d'an dud-ze.

Pa oa maro Herri trede, roue a Frans, ar gurunen a dlee tremen da Herri pevare, kenta euz ar Bourbonet. Heman, savet gant he vam er feiz hugunod, na blije ket d'ar bobl ; gret oe brezel dezan.

Guelet on euz diaraok en doa diskue-

tion du clergé breton contre la guerre faite à Jules II par Louis XII, protestation provoquée par notre dernière duchesse, combien la Bretagne était attachée au Saint-Siège ; ses ducs s'étaient depuis longtemps montrés avec leurs peuples sujets dévoués et affectionnés au siège romain. Aussi avec quelle appréhension la Bretagne vit-elle la succession à la couronne de France échoir à un roi protestant. Ce fut donc avec une louable et sainte ardeur que la Bretagne entra dans la ligue, c'est-à-dire l'union des catholiques contre le protestantisme.

La ligue a sauvé la religion en France et retardé de 400 ans la ruine de la foi. Ce sont les fils de Voltaire, devenus les révolutionnaires français qui, en 1789, ont repris l'œuvre du protestantisme. Satan a repris son œuvre entravée par le succès de la ligue. Hélas ! en 1877,— lors de l'érection d'une statue de Voltaire à Paris — la France et la Bretagne n'ont pas frémi d'une sainte ardeur pour la foi catholique dans leurs populations dégénérées. La sainte ligue est maintenant dans la minorité.

L'un d'eux, Philippe-Emmanuel de

zet an dugez Anna hag ar Vretonet, beleyen ha tud fidel ar Vreiz, ho doujans vraz evit hon Tad Santel ar Pab, en amzer ar Roue Lois XII ; an duget a Vreiz hag ho zujidi o deuz diskuezet o peb amzer ho c'harantez evit ar Pabet. Ne oa ket chenchet kreden ar Vretonet hag evel-ze na fellaz ket dezo a gren kaout eur Roue protestant. Meuli a hellomp anezo da veza dalc'het mad evit mirout ar Rouantelez euz eun hevelep darvoud.

Unvaniez ar gatholiket a enep ar relijion brotestant (la ligue) en deuz saveteet ar guir relijion. Bugale Voltair o deuz renket gedal pevar c'hant bloaz araok kuntinui dre ar revolution 1789 al labour fall bolc'het gant ar brotestantet evit dizc'hrienna ar relijion euz kalon ar Francisien hag ar Vretonet. Satan oa bet trec'het dre unvaniez ar gatholiket, skignet en deuz adarre he lasou hag er bloavez 1877 nag ar Frans nag ar Vreiz n'ho deuz diskuezet ho melkoni pa zeo bet savet patrom an den impi Voltair var ruiou Paris; beteg ar bloaz-

Lorraine, duc de Mercœur, gouvernait alors la Bretagne. Sa femme était Marie de Luxembourg, héritière de Charles de Blois; ainsi, si la Bretagne n'eût pas été réunie à la France, elle eût été duchesse de Bretagne. Philippe donc, voyant le peuple soulevé contre Henri IV, pensa qu'il pouvait en profiter pour devenir duc de Bretagne. Mais il n'eut pas la franchise d'avouer son désir au peuple ; de sorte que les Bretons se soumirent au roi de France dès qu'il eût abjuré le protestantisme. Mais plusieurs années s'écoulèrent avant que Henri IV se fît catholique, et pendant ce temps il se passa en Bretagne bien des événements que je vais vous raconter.

Rennes, Vitré et Brest, ayant des garnisons, étaient du côté du roi. Tout le pays de Léon était pour les catholiques, et les Léonards eussent mieux aimé mourir que d'avoir un roi protestant. Cependant tous ceux qui tenaient le parti du roi n'étaient pas protestants; il y en avait beaucoup de catholiques et de bons catholiques, mais qui croyaient qu'il suffisait que Henri fût le roi légitime pour qu'il y eût péché à le combattre. Ils étaient persuadés que, sans

man 1893 n'ho deuz diskuezet ho feiz nemet re neubeut.

Filip-Emmanuel Lorrain, dug a Verkœur, oa en amzer-ze gouarner a Vreiz. He bried oa Mari Luxembourg, heritourez Charlez Bleiz. Evel-ze, ma vije chomet an traou evel ma oant kent, hi a vije bet dugez a Vreiz.

Filip, o velout ar bobl ober ar brezel da Herri pevare, a sonjaz e vije æz dezan dont da veza dug a Vreiz.

Na zisklæriaz ket freaz avoalc'h he c'hoant d'ar bobl a Vreiz, ha pa zeuaz Herri pevare d'en em gonvertissa, ar Vreiz a zeuaz adarre da veza lod euz ar rouantelez Frans.

Meur a vloavez a dremenaz araok ma teuaz Herri pevare da veza katholik; hag epad an amzer-ze e tigouezaz e Breiz meur a dra m'euz da zizklæria deoc'h.

Roazon, Vitre ha Brest oa euz tu ar roue. E Leon, na oa nemet ar maner Kerouzere euz kostez ar roue Herri.

Ar vro Leon oa oll evit Merkœur, ha guelloc'h oa ganto mervel eget kaout eur roue hugunod.

la guerre civile, le roi eût embrassé la vraie religion ; ce qui arriva par la grâce de Dieu, au jour marqué par lui.

Ainsi, lorsque je dis que Brest, Rennes et d'autres villes étaient du parti du roi, cela ne signifie pas que ces villes fussent protestantes. Non, certes. Cependant, à Rennes, il y avait un prêche, et les protestants s'y réunissaient pour faire la cène ou représentation de l'institution de l'Eucharistie; ce qu'ils font dans un repas comme nos repas d'ordinaire : cérémonie dérisoire.

Au château de Blain, qui appartenait à la noble famille des Rohan, les protestants avaient le libre exercice de leur religion et on y prêchait toutes les nuits la nouvelle doctrine. Elle était malheureusement protégée par René de Rohan, qui eût été un des hommes les meilleurs et les plus remarquables de son siècle, s'il n'eût été entaché de cette pestilentielle hérésie.

C'est avec un bonheur facile à comprendre pour tout cœur filial, que je viens citer ici, sur la ligue en Bretagne, des extraits de la Préface de M. Le Bastard de Mesmeur, lorsqu'il publia l'histoire du chanoine Moreau.

Evel m'euz lavaret deoc'h, e vije bet muioc'h a dud c'hoaz gant Merkœur, m'ar en dije lavaret freaz a c'houlenne beza dug e Breiz. An dud a heulie ar roue Herri, ne oant ket oll hugunodet; be oa ive en ho zouez katholiket mad, a gave dezo a oa Herri ar guir roue, hervez ar guir lezen, ha neuze oa kontrol da lezen Doue ober brezel dezan.

Kridi a reent, ma teuje ar peoc'h er rouantelez, Herri a zeuje d'ar relijion vad. Ar pez a erruaz, dre drugare Doue, d'an deves merket gantan.

Evel-ze, pa lavaran e oa Brest, Roazon ha kerriou all a du gant ar roue, an dra-ze ne zinifi ket e oa an oll dud hugunodet er c'herriou-ze.

Koulskoude, e Roazon, oa tyez, e pelec'h a n'em zastume an hugunodet evit heulia ho c'hiz euzuz, dibri assamblez en dro da eun daol eur pred evel ar prejou a gemeromp bemdez, evit ober henvelidigez euz Sakramant an aoter. E kastel Blain, an hugunodet a brezege bep noz, en iliz, oa d'an hini brassa euz a dudchentil Breiz, Renan Rohan.

« Le premier pacte de la ligue, dit le savant M. de Mesmeur, fut signé en 1577. Elle ne se forma en Bretagne que vers 1589. Alors aussi chancela la fidélité du duc de Mercœur. Si la population entière combattit sous ses ordres, ce fut parce qu'à ce peuple plein de convictions, on montrait d'une part le calvinisme, renversant les autels auxquels avaient prié ses pères, déchirant les images des apôtres qui ont éclairé des divines lumières de la révélation, le déïsme de la religion des Druides ; et de l'autre, le duc de Mercœur comme représentant légitime de leurs anciens souverains. On leur faisait voir de plus le pacte, déchiré en plusieurs endroits, qui les liait à la France, le contrat qui par le mariage de la duchesse Anne avec Louis XII, leur garantissait leur indépendance et leurs libertés.

» Ce que l'homme a de plus sacré et de plus cher, ce sont ses convictions religieuses. Le duc de Mercœur avait si bien compris qu'elles étaient le mobile de la vie de nos pères, qu'il crut qu'il perdrait toute son influence en Bretagne, s'il proclamait une ambition humaine devant une nation dont les

Heman a vije bet unan euz ar re vella euz he amzer, m'a n'en dije ket heuliet an herezi nevez.

Gant joa e lakein aman ar pez a skrivaz an aotrou le Bastard de Mesmeur pa reaz moulla skridou an aotrou Moreau chaloni a Gemper, bet test euz a gement en deuz skrivet e amzer ar brezeliou-ze. Ar c'henta kontrat gret gant ar gatholiket evit difen ar relijion oe sinet e 1577, eme an aotrou gouiek Mesmeur. E Breiz ne oe sinet nemet er bloavez 1589. Kombati a reaz neuze ar bobl breton o velet ar Brotestantet distruj an ilizou, diskar an aoteriou, terri skeudennou ar sænt, skeudennou an ebestel o deuz digasset deomp sklerijen ar Feiz. An dug a Verkœur a lavare ive d'ar Vretonet e oa he vir beza dug a Vreiz, hag e dije distaget adarre ar Vreiz euz ar Frans, an draze a blije kalz d'ar bobl.

Ar pez a zo talvoudeka d'an den eo he garantez evit ar relijion ; an dug a Verkœur a ouie mad e brije ar Vretoned ar relijion dreist peb tra. ; Alan o

espérances sont dans le ciel ! Car les principes religieux ont été en tout temps l'idée dominante chez les populations bretonnes, celle pour laquelle elles ont tout sacrifié. »

Ceci était écrit en 1836, et nous qui les lisons 50 ans plus tard, nous pourrions craindre que les populations bretonnes du Tréguier et de la Cornouaille, n'aient sacrifié maintenant tout principe religieux : dans le Léonnais et le Morbihan, c'est encore ce peuple breton qui a eu constamment pour mobile, la première des idées morales : la religion catholique.

Du reste, la noblesse, le clergé et le peuple des campagnes étaient, en Bretagne, du parti catholique, que l'on appelait la Ligue. La bourgeoisie, en France, penchait vers le protestantisme ; en Bretagne, ce n'était que le petit nombre. Cependant, l'on rapporte qu'un des juges de Quimper avait dit : Que lors même que le roi serait un diable avec des cornes aussi longues que le bras, il se croyait obligé de lui obéir. Le peuple en fut si scandalisé, qu'il le força de quitter Quimper, pour se retirer à Brest avec ses confrères,

deuz ar Vretonet prijet traou an env muioc'h eget traou an douar, ho daoulagat a zo bepret savet etrezek ar Baradoz ; eno ma ho oll esperans.

Va zad a skrive kement man e 1836 ; hag en or lenn ar skrid-ze anter-kant bloaz goude, aoun on deuz no defe abaoue Tregeriz ha Kerneviz dinac'het feiz ho zadou koz. Ar Morbihan ha bro Leon a zo chommet c'hoaz ar bobl breton-ze a ren he vuhez dre an huela euz ar menoziou ar relijion katolik !

Kazi an oll duchentil, an oll eskibien, hag an dud divar ar meaz oa euz tu ar gatholiket hanvet e gallek *la Ligue*. Ar vourc'hisien, e Frans, oa kazi oll hugunodet ; e Breiz, oa neubeut. Koulskoude an darn vrassa euz ar varnerien e Kemper oa tost euz an herezi-ze, ha klevet oa unan o lavarout ha pa vije bet ar roue eun diaoul gant kerniel ken hir hag he vrec'h, heuliet en dije he lezen. Ar bobl a Gemper a reaz dezan n'em denna er ger a Vrest gant he gonsortet.

E Lokronan, eun den iaouank kalounek, hanvet Trogoff, kabiten eno evit

De Locrenan, un jeune homme de cœur, nommé Trogoff, officier du roi, ayant assemblé une petite troupe de braves, vint au secours de Jacques de Beaumanoir, baron du Pont (Pont-Labbé), et il faisait des sorties sur les catholiques auxquels il faisait beaucoup de mal. Lézonnet, gouverneur de Concarneau, fut appelé par les Quimpérois pour les aider à déloger du Pont-Labbé cet ennemi redoutable. Messieurs de Goulaine, du Faouet, de Carné, du Cosquer, de Penguily et beaucoup d'autres gentilshommes, avec les cultivateurs de Penmarc'h, d'Audierne et de Douarnenez, y vinrent avec du canon. Trogoff fut tué, comme il regardait par une fenêtre du château. Lézonnet s'empara du château, et y trouva beaucoup d'argent et une horloge qu'il apporta à Concarneau. Ce qui fit dire depuis : On entend à Concarneau, l'horloge du Pont-Labbé.

Au mois de janvier 1576, les protestants, commandés par La Vigne et Kermassonnet, s'emparèrent de Concarneau dont ils prisaient fort la possession, parce que de ce point ils pouvaient menacer Quimper.

ar roue, a zestumaz eun neubeut tud evel-t-han, ha dont a reaz da sikour Jakez Beaumaner, baron ar Pont. Bemdez a zeue an den iaouank-ze e meaz euz ar c'hastel gant he vanden, hag a ree kalz a zroug d'ar re euz tu ar gatholiket.

Lezonnet, gouarner Konk, oe galvet e Kemper; mont a reaz gant kanoliou d'ar Pont, ha gantan an aotrounet Goulen, Faouet, Karne, Kosker, Pengily ha kals a re all, ha tud divar ar meaz euz ar barreziou Penmarc'h, Goyen ha Douarnenez. Trogoff oe lazet gant eun ten pa oa o sellout dre brenest ar c'hastel. Lezonnet a zeuaz ebarz hag a gavaz eno kals arc'hant hag eun horolaich, a gassaz da Gonk. Ar pez a reaz lavarout: Klevet ve e Konk horolaich ar Pont.

Konk, zo eur ger vihan, e kichen Kemper, kemeret oe gant an hugunodet d'ar seitegved euz a viz genver 1576.

La Vigne ha Kermassonnet, tuchentil euz a Vreiz huel, oa kabitenet an hugunodet, ne oant nemet tregont; skriva a rezont d'ar Rochell, e Frans, e

Ils n'étaient que trente lorsqu'ils s'en emparèrent ; ils écrivirent à la Rochelle, qui était le point de ralliement de tous les protestants de France, pour leur demander du secours ; leur faisant remarquer combien il serait avantageux au parti de se rendre maître de Concarneau, d'où l'on pouvait, avec un vent favorable, aller à La Rochelle en un jour et une nuit. Kermassonnet rassurait ses compagnons du côté des attaques des Bretons, leur disant que ces bons paysans ne faisaient pas la guerre sans avoir demandé la permission de leurs femmes ; et, contre-faisant le paysan bas-breton parlant français, il disait : Moi aller point en guerre, si mon femme ne donne congé. Il apprit bientôt, à ses dépens, qu'il les connaissait mal. A peine la nouvelle de la prise de Concarneau par les protestants fut-elle connue, que le tocsin sonna dans toutes les paroisses d'alentour, pour appeler les gens de la campagne au combat. Messieurs de Tinténiac de Quimec'h, de Tyvarlen de Kerharo, du Quellennec de Kerjoli, François Duchâtel, Alain de Bodigno, M. de Plœuc et plusieurs autres vinrent, à leur tête, assiéger

pelec'h oa n'em dastumet an darn vuia euz an hugunodet, evit goulen diganto soudardet, ha lavarout dezo pegen avantaichus vije d'an hugunodet chemel mistri e Konk, e pelec'h, gant avel mad, ar batimanchou a hell dont euz ar Rochell en eun devez hag eun nosvez.

Kermassonnet a lavare d'he gonsortet n'ho doa ket ezom da gaout aoun dirag ar Vretoned euz a Vreiz-Izel, rag na ient d'ar brezel nemet pa vijent laosket da vont gant ho groagez. Hag oc'h ober goab euz ar Vretoned o komz gallek, a lavare : *Moi aller point en guerre, si mon femme ne donne congé.* Koulskoude, kerkent a ma oa deuet an hugunodet e Konk, ar c'hleier a zone en oll barreziou tro var dro evit galvout an dud divar ar meaz d'ar brezel. Dont a rezont gant an aotrounet Tinteniak euz Kimerc'h, Tyvarlen euz Kerharo, Kelenek euz Kerjoli, Koat-Bihan, Fanch ar C'hastel, Alan Bodigno, Plœuk ha kals a re all.

Konk oa bet kemeret da greiz-de gant an hugunodet, ha da deir heur ar c'he-

Concarneau. C'était à midi que la ville avait été prise par les protestants; à trois heures, la nouvelle en était connue à Quimper, d'où M. de Pratmaria vint, avec une troupe, au secours des assiégeants. Néanmoins, Concarneau ne se rendait pas, et l'on redoutait l'arrivée du secours de la Rochelle.

Ce fut alors que Charles Le Bris, jeune marchand natif de Quimper, mais qui était établi à Concarneau, résolut de délivrer la ville. C'était chez lui que couchaient M. de Kermassonnet et un de ses compagnons. Un jour qu'il les trouva faisant la sieste, il aperçut les clefs de la ville attachées au bras de Kermassonnet. Prendre les clefs, c'était réveiller l'ennemi. Charles savait combien les protestants feraient de mal dans le pays, s'ils en restaient les maîtres; pénétré de cette pensée, il prit un parti désespéré, et saisissant les deux poignards de ces gentilshommes, il leur porta à tous deux un coup mortel qui les tua sans les éveiller. Aussitôt il prend les clefs, s'élance du côté de la porte par où les paysans tentaient d'entrer dans la ville. Une sentinelle apercevant Le Bris qui courait à perte d'haleine,

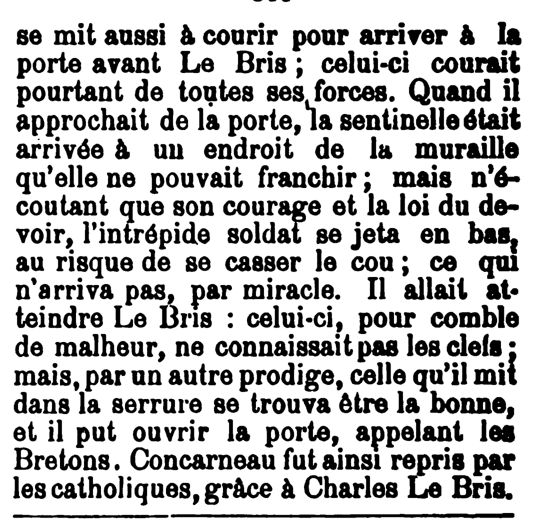
lou a zeuaz da Gemper, euz a belec'h ann aotrou Pratmaria a zeuaz gant ar baysantet da gombati an hugunodet.

Pell a badaz ar brezel eno, ha Konk a chome gant an hugunodet.

Charlez ar Briz, marc'hadour, ginnidik euz a Gemper, o veza deuet d'he dy, e Konk, a gavaz eno, kousket var ar guele, an aotrou Kermassonnet hag eun all. Kermassonnet en doa alc'hueou ar ger staget oud he vreac'h. Mar vije bet kemeret an alc'huez, dihunet vije bet deoc'h-tu.

Charlez a ouie pegement a zroug a alje an hugunodet da ober : o kemerout an daou boiniard euz an daou aotrou-ze, rei a reaz da bep hini anezo eun taol mad, hag ho lazaz heb ho dihun. Kemerout a reaz an alc'hueou ha redek a reaz e tu an nor, dirazi oa ar paysantet o klask antreal e ker evit he dilivra euz an hugunodet.

Eun den, var ar mogeriou, o veloet ar Briz o redek evellen, a gredaz oa digouezet eun taol fall bennag, hag a redaz euz he du evit dont en nor araok ar Briz.



se mit aussi à courir pour arriver à la porte avant Le Bris ; celui-ci courait pourtant de toutes ses forces. Quand il approchait de la porte, la sentinelle était arrivée à un endroit de la muraille qu'elle ne pouvait franchir ; mais n'écoutant que son courage et la loi du devoir, l'intrépide soldat se jeta en bas, au risque de se casser le cou ; ce qui n'arriva pas, par miracle. Il allait atteindre Le Bris : celui-ci, pour comble de malheur, ne connaissait pas les clefs ; mais, par un autre prodige, celle qu'il mit dans la serrure se trouva être la bonne, et il put ouvrir la porte, appelant les Bretons. Concarneau fut ainsi repris par les catholiques, grâce à Charles Le Bris.

DIX-NEUVIÈME VEILLÉE

C'est ainsi qu'on parlait dans la salle, quand l'héritière entrait au bal, car le marquis de Mezle était arrivé avec sa mère et une grande suite. Madame ma mère, disait l'héritière de Kéroulaz, je vous en supplie, ne me donnez pas au marquis de Mezle !

Quimperlé était sous la garde du marquis de Mesle, François Duchâtel, célèbre par son union avec la *penheres* de Keroulaz ; il tenait le parti de Mercœur. Mille Français du parti du roi y

Heman a redaz ive euz he oll nerz.

Pa oa an den all-ze tost d'an nor, ne gavaz ket eul lec'h da ziskenn, rag ar voger oa huel. Lammout a reaz en traoun koulskoude, hag eur mirakl oa n'en doa ket torret he c'houg. Tost oa d'ar Briz. Heman na anaveze ket an alc'hueou, koulskoude e kavaz deoc'h-tu, dre eur mirakl all, an alc'huez mad, ha digori a reaz an nor, en oc'h c'hervel ar Vretoned. Konk a zeuaz neuze d'ar gatholiket, dre skiant ha furnez Charlez ar Briz.

NAONTEGVED NOSVEZ

[illegible] e [illegible] er zal.
Pa [illegible] ar [illegible] er [illegible].
[illegible] Mez [illegible].
[illegible] Yan [illegible].
[illegible].
[illegible] Mez [illegible].

Barzaz-Braz.

Kemperle oa miret evit an dug Merkeur, gant ar markiz Mezl, pried pennerez Kervulaz. Dont a reaz eno mil den euz a Frans, var gezek, da hanter-noz. Skei a reaz var an nor euz ta Gaenet.

vinrent pour surprendre la ville, de nuit ; mais ils trouvèrent les portes fermées. Ils attachèrent des fusées à la porte du côté de Vannes et parvinrent à la faire sauter. Ils trouvèrent tout le monde endormi et il leur fut facile de s'enrichir des dépouilles des habitants ; car on y avait apporté l'argent des environs, pensant qu'il y serait en sûreté. François Duchâtel se retira à Château-Gall. Le chanoine Moreau l'accuse d'avoir dormi à la Française ; il dormait, dit-il, lui et ses soldats sur la plume, se confiant en quelques sentinelles des plus pauvres de la ville qui, n'ayant rien à perdre, ne s'embarrassaient guère de la vie des autres. Beaucoup de jeunes filles, qui avaient pris la fuite au premier assaut de la ville, arrivèrent au point du jour à Bannalec et au Faouet, pleines d'effroi, ne sachant plus ce qu'étaient devenus leurs parents.

Ce fut la même année, 1590, que MM. de Goulaine, de Carné, de Rosampoul, du Faouet, de Kerhir, de Coatredez, de Rusquec, de Kerlouan, avec le marquis de Mesle, s'emparèrent du château de Kerouzéré, en Léon, à l'aide des cultivateurs, leurs vassaux, tous

An nor oa sarret. Staga a rezont outi eur pakat poultr, hag e lakeont an tan en nor. Kavout a rezont an oll kousket, hag æz oe dezo kemerout an arc'hant, kaset eno evit beza miret guelloc'h. Fanch-ar-C'hastel n'em dennaz d'he vaner Kastel-Gall. An aotrou Moreau, chaloni a Gemper, bet skrivagnour ar brezeliou-ze a lavar en doa ar markiz Mezl kousket en noz-ze evel eur Gall. Kousket e oant var ar plun, he soudardet hag hen, emebe, fiet ho buhez ganto da voardou paour n'ho doa netra da goll, n'en em jallent ket euz buhez ar re all. Kalz a verc'het iaouank a dec'haz euz ar ger hag a zeuaz da c'houlou-deiz da Valanek ha d'ar Faouet, stravillet ha spountet, rag ne ouient ket pelec'h oa ho zud.

Er bloavez-ze ive, 1590, an aotrounet Goulen, Karne, Rosampoul, Faouet, Kerouz euz Kerhir, Koatredez, Kerven, Ruskek, Kerlouan euz Kerhom, hag ar markiz Mezl, a zeuaz gant eun niver braz a dud divar ar meaz evit kemerout kastel Kerouzere, e Leon.

catholiques. Sous prétexte de la guerre, le seigneur de Kerouzéré, et surtout M. de Kerandraon, vexaient les paroisses environnantes. Les Léonards ne purent souffrir plus longtemps cette oppression. Kerouzéré était défendu pour le roi par MM. de Coetnisan, de Kerandraon et de Goesbriant. Au bout de trois jours de siège, l'on pensa que du canon était nécessaire, et on envoya M. de Kerhir le chercher au château du Brignou ; mais la garnison de Brest, voulant sauver Kerouzéré, tua M. de Kerhir avant qu'il eût rempli sa mission. On amena cependant du canon et le château n'y résista pas longtemps ; les vaincus demandèrent grâce et vie sauve, mais la foule demandait leur mort. MM. de Rosampoul et du Faouet s'efforçaient de sauver les prisonniers, mais les paysans, pleins de rage, se jetaient sur eux à coups de fourche et autres instruments. Malgré les efforts des gentilshommes, M. de Kerandraon fut tué. Cependant tout chrétien doit savoir combien il est criminel de frapper un homme hors le cas de guerre et de légitime défense. Respect aux prisonniers et aux vaincus.

Les vainqueurs étaient encore à

Aotrou ar c'hastel-ze hag an aotrou Kerandraon a ree kals gaou d'ar barreziou tro var dro ; re Leon oa skuiz da c'houzanv kement-ze.

Kerouzere oa dalc'het evit ar roue gant an aotrounet Boeskon, Koatnisan, Kerandraon ha Goesbriant. Daou pe tri devez oa ma oant dirag ar c'hastel pa oe kasset an aotrou Kerhir da glask kanoliou e Kastel-ar-Brignou.

Re Vrest a zalc'he tu ar roue evel an aotrou Kerouzere, hag a lazaz an aotrou Kerhir en hent. Koulskoude dont a reaz kanoliou, hag ar c'hastel na joumaz ket pell en he za. Ar re oa ebarz a c'houlenne ho buhez ; ar bobl a c'houlenne ho maro. Rosampoul hag ar Faouet a glaske divoal ar bizounerien, ar bobl, direizet, a skoaz ganto ho daou, gant eur forc'h ha gant eur bolc'h. An aotrou Kerandraon oa lazet. Peb kristen a dlee gouzout a vir gourc'hemennou Doue laza den ebet nemet er guir vrezel.

An dud-ze oa c'hoaz e Kerouzere, pa zeuaz dezo ar c'helou oa n'em zastumet e Treger mil den var varc'h ha mil var

Kerouzéré, quand on leur annonça que mille cavaliers et mille hommes de pied s'étaient déjà assemblés à Tréguier, sous les ordres de MM. du Liscoët et de Kergoumarc'h, pour venir au secours de Kerouzéré. En passant à Carhaix, où avait lieu la noce de Guillemette Ollimand qui épousait Antoine Silly, de Quimper, ils surprirent, encore endormie, la bourgeoisie qui s'y était donné rendez-vous, et firent main-basse sur leurs richesses.

Cette nouvelle fut connue le samedi matin dans les paroisses autour de Carhaix ; Cléden, Plonévez, Huelgoat, Plouyé s'assemblèrent au son du tocsin et vinrent au manoir du Granec, en la paroisse de Collorec, demander à M. de Pratmaria d'être leur chef. Celui-ci, trop avancé en âge pour se rendre lui-même au combat, leur donna pour les diriger un vieux militaire nommé Lanridon. La rencontre eut lieu dans une lande sur le bord du chemin. Ceux de Tréguier ne montrèrent d'abord qu'un petit nombre de combattants. Les gens de la campagne, voyant ce petit nombre, criaient à Lanridon d'avancer au combat ; celui-ci, plus expérimenté

droad evit mirout Kerouzere enep ar gatholiked. Kergoumarc'h ha Liskoet a henche an daou vil den-ze. Ar reman a zeuaz da Geraez, e pelec'h kalz a dud oa dastumet gant ho zraou ar re gaera evit eured Guillemette Ollimand hag Anton Silly euz a Gemper. Dont a rezont diou heur araok an deiz ; kaout a rezont ar vourc'hisien kousket hag e kemerjont an holl dud hag an arc'hant.

D'ar sadorn vintin ar c'helou-ze oa klevet var ar meaz. Ar barreziou Kleden, Plounevez, Plouie, Huelgoat ha parreziou-all a glaskaz evit kabiten an aotrou Pratmaria euz maner ar Granek, e parrez Kollorek. Heman, deuet var an oad, a roaz dezo evit kabiten Lanridon, den a vrezel. Re Dreger a n'em gavaz en eul land var an hent. Na ziskuejont da genta nemet eun neubeut a zoudardet. An dud divar ar meaz, o velout ken neubeut a dud, a ioue forz var Lanridon evit mont d'ar gombat. Heman a anaveze guelloc'h giz ar brezel, ha lavarat a reaz dezo e oa guelloc'h gortoz a dreon eur c'hleun elec'h ma oant,

qu'eux, leur dit qu'il était plus sûr d'attendre derrière un fossé où ils étaient, qu'ils ne voyaient qu'une partie des combattants et qu'il y en avait beaucoup d'autres. Malheureusement, on n'eut pas la sagesse de l'écouter ; les cultivateurs se précipitèrent en avant, et ceux de Tréguier, qui étaient cachés dans la lande, en firent un affreux massacre et tuèrent leur capitaine. Lanridon fut enterré le lendemain à Collorec. Le premier devoir, à la guerre, est d'obéir à son chef.

Cette défaite n'abattit point le courage des paroisses de Châteauneuf, Lennon, Loqueffret, Braspartz, Spezet et Pleyben. « Nous montrerons, disaient-ils, que nous valons mieux que ceux qui se sont laissé battre samedi. »

Je vous dirai, mes amis, que les Bretons de ces paroisses qui formaient anciennement une partie du comté de Poher, ont toujours été très belliqueux. Nous les avons vus se jeter sur Quimper en 1400 et quelque ; les voici qui s'élancent au combat en 1590 ; un siècle plus tard, sous Louis XIV, ils n'hésitèrent pas à lutter contre le gouverneur ou intendant du grand roi, M. de Chaul-

[redacted]

rag na velent ket c'hoaz ma na oa ket eun niver braz a dud varlec'h an neubeut-ze. Gant neubeut a furnez an dud divar ar meaz a redaz var ho lec'h ha kerkent ma oant deuet er meaz euz ar park, re Dreger, kuzet el land, en em strinkaz varnezo, hag o lazaz gant ho c'habiten, heman a oe sebeliet e Kollorek an deiz varlec'h.

Ar c'henta tra er brezel eo senti euz ar c'habiten.

Parreziou Kastel-Nevez, Lennon, Lokeffret, Braspartz ha Spezet, o veza klevet malheur ar re-all, na goljont ket kaloun.

Bretonet ar parreziou-man zo atao prest da gombati. Kontet em euz deoc'h diaraok, petra o deuz gret e Kemper, pa oa eskop an aotrou Rosmadek, er pevarzekved kanvet; cetu brezel adarre ganto er bloavez 1590; ha kant vloaz divezatoc'h, pa oa roue Luis pevarzek, n'ho doa ket aon da gombati a enep he letanant, an aotrou de Chaulnes, ken didruez evito. N'euz ket goall pell c'hoaz, er trivec'hved kanvet, paotret Spezet a

nes, qui les écrasa et fut pour eux impitoyable. Les *gars* de Spezet se sont encore soulevés après 1830. C'est bien d'eux qu'on peut dire : *Quàm terribiles sunt Britones cùm dicent : Torr he ben !*

Si les Bas-Bretons, dit le chanoine Moreau, ne savent pas si bien jouer de la langue comme les Français, ils jouent aussi bien des mains, ils n'ont jamais refusé le collet à aucune nation.

Les *gars* de Pleyben prétendaient à eux seuls vaincre les Trégorrois, ils furent vaincus comme les autres ; car étant entrés dans Carhaix, ceux de Tréguier tiraient sur eux par les fenêtres, et comme la pluie avait mouillé leurs fusils, ils ne pouvaient répondre également. Linlouet ayant blessé M. du Liscoët et lui ayant même abattu la main, celui-ci, plein de rage, fit mettre le feu à la plus grande rue de Carhaix et l'abandonna.

Rien de nouveau sous le soleil, dit-on. En effet, les mémoires du temps nous présentent les paysans cornouaillais ne pouvant supporter quelqu'un au-dessus d'eux. N'est-ce pas là la maladie républicaine de notre temps !

Il ne faisait pas beau alors être, en

stourmaz adarre a enep ar re a lamme diganto an douar font. Euz ar Vretonet-ze e heller lavaret : *Quàm terribiles sunt Britones cùm dicent : Torr he ben!* Pegen terrubl ar Vretonet pa lavaront : Torr he ben !

Ma ne deo ket ken lijer teod Bretonet Breiz-Izel evel teod ar Francisien, koulz int da c'hoari gant an dorn ; n'ho deuz morse dinac'het stourm gant pobl ebet.

Ober a reent goab euz ar re-all, o lavarout re Dreger o dije guelet d'ar zul guelloc'h paotret eget d'ar sadorn. Kerperennez, aotrou ar Bizit ha Linlouet oa gant re Pleyben, ar re-ma a grede oant gouest ho unan da ziskar an enemiet. Dont a rezont tre ebarz Keraez. Re Dreger a laoske tennou fuzil dre brenestou an tyez. Ar glao en doa glebiet poultr an dud divar ar meaz. Liskoet a reaz tro ar ger evit skei varnezo a dreon, hag o fila a reaz e kichen Tromeur. Linlouet a droc'haz he zorn dezan. Liskoet, direizet gant ar goulize, a reaz lakaat an tan er vrassa ru

Bretagne, du parti du roi. M. de Kerlec'h avait épousé, à Rennes, Jeanne de Coetquen, jeune héritière de treize ans, et il ramenait en Bretagne sa jeune épouse, ayant eu soin en ces temps de guerre civile, de mener avec lui soixante cavaliers. Il arriva un soir au manoir de Roscanou, en Gouézec, à cinq lieues de Quimper ; Louis Hirgars, jeune seigneur de la paroisse de Crozon, s'y trouvait aussi. La nouvelle de l'arrivée des partisans du roi à Roscanou s'étant répandue dans les paroisses, le tocsin sonna. Pleyben, Lennon, Edern et Gouézec lâchèrent leur farouche jeunesse sur le malheureux manoir, où ils mirent le feu. Les paysans tuaient à coups de fourche ceux qui leur tombaient entre les mains.

La jeune mariée fut faite prisonnière ; M. de Rosampoul faillit être tué pour avoir voulu la défendre, mais elle ne put éviter un coup de fourche à la gorge. La fille de Mme de Roscanou, qui n'avait que neuf ans, fut sauvée, parce qu'elle se cacha dans un fossé plein d'eau. Oui, mes enfants (permettez à un vieillard de vous nommer ainsi), les hommes, quand ils sont hors

[redacted]

euz a Geraez, hag he c'huiteaz gant he dud.

Ne oa ket kaer neuze e Breiz-Izel d'ar re a zalc'he tu Herri pevare. An aotrou Kerlec'h, euz a Leon, demezet e Roazon da Ianned Koetken, oajet a drizeg vloaz, a zeuaz ganti e Breiz-Izel gant tri ugent den var varc'h. Deuet a oant da vaner Roskanou, e parrez Gouezek, pemp leo euz a Gemper. Eno oa deuet ive Luis Hirgars, euz a barrez Krozon. Ar c'helou o veza deuet var ar meaz e oa tud euz tu ar roue e Roskanou, ar c'hleier a gommanças da zon en oll barreziou. Pleyben, Lennon, Edern ha Gouezek a gassaz ho faotret enep ar maner, hag a lakaz an tan ennan. Ar re a glaske en em zavetei a goueze etre daouarn tud hag ho laze gant taoliou forc'h. An introun iaouank oe paket, an aotrou Rosampoul a ree he bossubl evit hen diouall, tost oe da veza lazet, hag ar paourkez introun oe skoet gant eun taol forc'h en he gouzouk.

Merc'h an introun Roskanou, plac'hik a nao bloaz, a gouezaz en eur poull

d'eux-mêmes, sont plus cruels que des bêtes féroces.

Ces guerres continuelles et l'exaltation qui résultait nécessairement de la lutte des catholiques contre les protestants, allumaient les passions et menaçaient la Bretagne d'un terrible incendie.

M. de Couetcourson, partisan du roi, s'étant emparé du port du Blavet dans la ville d'Hennebont, Philippe duc de Mercœur vint lui-même l'assiéger. La ville se défendit vigoureusement; les jeunes filles elles-mêmes prirent part à la défense ; elles jetaient de l'eau chaude et des pierres sur les assiégeants. Mercœur ayant pénétré dans la ville du côté du port, s'en rendit maître, et ses gens massacraient et pillaient. Quarante jeunes filles s'étaient réunies pour se soustraire à la brutalité du vainqueur ; voyant approcher les soldats, elles se jetèrent dans une barque. Comme on les poursuivait et qu'elles craignaient de ne pouvoir échapper, héroïnes vraiment chrétiennes, vierges pures et chastes, elles se prirent par la main et se précipitèrent dans la mer, d'où leurs âmes s'envolèrent toutes

[redacted]

doun, tennet oe ac'hano e beo. Ia, bugale, an dud direizet zo goassoc'h eget al loenet gouez.

Ar c'hombajou-ze a c'hoarveze ken aliez en amzer-ze etre ar gatholiket hag ar brotestantet, a ree d'ar voazet dont ter ha kriz, ha buhan avoalc'h e vije bet c'houezet tan ar brezel evit pell amzer.

An aotrou Koet-Kourson, euz a du ar roue, a gemeraz porz ar Blavet, er ger a Henbont.

Filip Merkœur a zeuaz dy gant eun arme.

Ar re oa ebarz ar ger a n'em zifenne mad ; ar merc'het zoken a daole dour zomm ha mein var gein an enebourien. Merkœur a zeuaz er porz euz tu ar mor. Dont a reaz da gemerout ker hag he zoudardet a laze an oll hag a voaste peb tra.

Daou ugent plac'h iaouank oa en em zastumet da virout ho buhez hag ho enor enep ar zoudardet. Pignat a rezont en eur vag. O velout ar zoudardet o tostaat outho, ar merc'het kristen-ze, o kemerout pep hini dorn he c'honsor-

blanches recueillir leurs palmes et leurs couronnes au ciel.

Le but de la Ligue était sacré et légitime ; il était tout naturel aux Bretons d'embrasser ce parti. Il n'y avait de protestants parmi eux que ceux des gentilshommes devenus Français de mœurs et d'habitudes, et ceux des bourgeois qui tenaient surtout à leurs charges ou emplois ; mais pas un paysan, ni un vrai breton ne suivit la religion nouvelle.

Il y avait dans le parti du roi, même en Bretagne, d'excellents catholiques, témoin ce bon sire de Sourdéac, gouverneur de Brest, si dévôt à Notre-Dame du Folgoët et ami du père Cyrille, historien de la bénite chapelle.

VINGTIÈME VEILLÉE

Petite héritière, dites-moi, connaissez-vous La Fontenelle ? — Je ne connais pas La Fontenelle, mais j'en ai entendu parler, j'ai ouï dire que c'est un bien méchant homme !

La reine d'Angleterre, Elisabeth était fille de ce roi qui, le premier, refusa d'obéir au Pape, parce que notre Saint-Père ne lui permettait pas de changer d'épouse au gré de ses penchants déréglés. Elisabeth était protestante comme

tez, a n'em strinkaz oll er mor; ho eneou pur ha chast a oa digemeret etouez an ælet.

Choaz etre ar gatholiket hag ar brotestantet oe æz avoalc'h evit ar Vreiziz. Ne oe protestant ebet etrezo, nemet ar re o doa dizonjet ho bro hag ar giziou euz ar Vreiz, pe ar re a zalc'he muioc'h d'an arc'hant ha d'an traou terrien, eget d'ar relijion. Ne oa etre ar brotestanted nag eur kouer nag eur guir Breizad, pe Breton. Mæz be oa euz tu ar roue katholiked mad, evel Sourdeak, gouarner Brest, devot braz d'ar Verc'hez Vari ar Folgoat, ha mignon da eur relijiuz, an Tad Cyrill, en deuz skrivet en enor da Verc'hez ar Folgoat.

UGENTVED NOSVEZ

Penbcrezik din lavarct :
Fontanellan a anaveet ?
— Fontanellan n'anavean ket,
Klevet komz anezhan emeuz gret,
Laret eo goal potr m'euz klevet.
(*Barzaz-Breiz*).

Rouanez Bro - Saoz, Elisabeth, oa merc'h d'ar roue, a reüzaz ar c'henta senti euz ar Pab, abalamour hon Tad Santel na felle ket dezan he leuskel dimizi gant diou pe deir maouez, pa oe he genta pried beo c'hoaz. Elisabeth oa

son père, et elle soutenait les protestants de France et de Bretagne. Les Anglais débarquèrent donc en ce temps à Paimpol, en Tréguier, et, guidés par le prince de Dombes, ils essayèrent de prendre Guingamp que défendait pour Mercœur un certain La Cointerie. Celui-ci, ayant entendu dire qu'Aradon devait le remplacer, résolut, pour s'en venger, de trahir Mercœur. Il demanda au prince de Dombes, en lui livrant la ville, le prix de sa trahison ; mais lorsqu'il s'agit de la lui payer, il n'en reçut que le mépris : tant il est vrai qu'on ne gagne rien à être traître.

Le duc de Mercœur avait espoir de se dédommager de la perte de Guingamp par la conquête de Rennes, qu'Angier de Lohéac, baron de Crapado, avait promis de lui livrer ; mais point à prix d'argent. Mais le prince de Dombes, ayant découvert le complot, fit périr cruellement le baron de Crapado, le faisant attacher sur une civière à la queue d'un cheval et lui faisant couper la tête, à l'âge de 80 ans. Ce jeune prince eut montré plus d'humanité en laissant au vieillard les quelques jours qu'il avait encore à passer sur la terre.

hugunodez evel he zad ; kass a reaz Saozon da sikour an hugunodet e Breiz.

Ar reman a zeuaz er porz Penpol, e Treger ; hag ac'hano, henchet gant ar prins Domb, e teujont da attaki Guengamp, difennet gant La Kointerie, euz a du Merkœur. La Kointerie a drabisaz Merkœur hag a rentaz ar ger evit eur som arc'hant d'ar prins Domb, mæz pa oe poent receo an arc'hant, na velaz ket al liou anezo, rag gret ve atao fae var an tromplerien.

Ar baron Krapado a felle ive gouniz ar ger Roazon evit Merkœur, mæz na c'houlenne ket arc'hant evit-ze. Filip Merkœur a vije deuet e ker dre an nor hanvet an Oll-Sænt. Domb, o veza klevet an dra-ze, a reaz paka Krapado, hag hen lakaat d'ar maro. Staget oe var eur c'hravaz euz lost eur marc'h, ha goude dibennet, d'an oad a bevar-ugent bloaz. Ar prins iaouank a vije bet guelloc'h dezan leuskel an den koz da vervel gant ar gozni.

Merkœur, Talhouet, Keredern ha Kinipily, gant tuchentil all, a c'hounezaz neuze eur viktor var pemp mil Saoz, deuet e Normandi gant ar princet Domb ha Conty. Ne oa saveteet euz ar Saozon

Mercœur, Talhouet et Quinipily, à la tête de la noblesse bretonne, remportèrent une victoire sur 5,000 Anglais venus au secours des princes de Dombes et de Conty, à Craon, en Normandie, en 1592. Les Anglais qui survécurent n'échappèrent qu'en se cachant parmi les blés qui étaient alors déjà mûrs; encore s'ils étaient découverts par les gens de la campagne, ils n'échappaient point à la mort.

Du Goust, homme cruel, n'ayant su défendre contre le duc de Mercœur le château de Blain, dont M. de Rohan lui avait confié la défense, résolut de le reprendre. Il se cacha avec 8 compagnons près du château, et profitant de ce qu'on ouvrit à midi la grande porte pour y laisser pénétrer des charrettes de foin, il vainquit avec ses 8 hommes les 25 soldats qui gardaient le château et s'en empara de nouveau pour le reperdre quelque temps après, ce qui occasionna de grandes pertes à la famille de Rohan, car ce château était meublé avec une magnificence royale.

1593. Châteauneuf eut à souffrir aussi de la part des huguenots, qui s'en emparèrent. Ces malheureux hérétiques

nemet ar re o doa en em guzet er parkeier etouez an ed, neuze ao, hag er mare da veza troc'het; ha c'hoaz lod anezo oa laet gant an dud divar ar meaz.

1592.

Var dro miz even, Merkœur, gant he Spagnolet, a zistrujaz kastel Rostrenen. Ar Saozon a sikoure ar brotestanted euz a Frans hag ar Spagnolet a sikoure ar gatholiket. Goude, Merkœur a gassas kuit euz Kallak, pedir leo euz Keraez, tud fall a lavare oant euz tu ar roue hag a choume e koz mogeriou euz eur c'hastel ravinet, hag a ree kals a zroug d'ar baysantet. Merkœur a gemeraz ive kastel Kintin.

Du Goust, den fall ha didruez, en doa kollet kastel Blain, kemeret gant Merkœur; klevout a reaz ne oa choumet da zivoal ar c'hastel nemet pemp den varnugent.

Dont a reaz mintin gant eiz den d'en em guza en eun ty braz e kichen ar c'hastel : var dro kreiz-de an nor oe digoret evit leuskel karradou foen da zont er porz. Du Goust a brofitaz euz ar moment-ze evit kemerout ar c'hastel gant he eiz den, he c'holl a reaz eun neubeut goude; ar pez a reaz kalz do-

commençaient toujours par ravager les églises et s'en prenaient à ce qu'il y a de plus sacré. Comme ils ravageaient l'église du lieu, l'un d'eux voulut s'emparer du saint ciboire et y trouvant une hostie qu'on y conservait pour les malades, il la jeta à terre. Un prêtre, témoin de ce sacrilège, plein de douleur de l'outrage fait à son Sauveur, s'agenouilla aussitôt, prit la sainte hostie avec respect et amour et la consomma. L'un des soldats, irrité, le perça de son épée, en lui disant : Tu oses adorer ce simulacre en ma présence ! Le prêtre expira sous le coup. Heureux martyr, il se présenta au tribunal de Dieu dans l'exercice de ses plus saintes fonctions ! Puisse-t-il, du haut du ciel, protéger contre de nouvelles profanations le sanctuaire qu'il arrosa de son sang !

Ce fut à cette époque que les gentilshommes, les évêques, la bourgeoisie s'assemblèrent à Vannes, au mois de mai, pendant la session des Etats, pour écouter les plaintes contre les brigandages du célèbre La Fontenelle. Après avoir entendu les envoyés de Châteauneuf-du-Faou, en Cornouailles, on fit mettre La Fontenelle en prison ; mais des amis puissants l'ayant

maich d'ar brincet a Rohan, o doa er c'hastel-ze arrebeuri eur roue !

1593. An hugunodet a oa deuet e Kastel-Nevez-ar-Faou, dont a rezont da brofani an iliz ; unan anezo a gemeraz an hosti sakr miret evit an dud klan, hag he daolaz var an douar. Eur bælek, en em gave en iliz, leun a horrol hag a geuz evit an outraich gret d'hor Zalver, a stouaz var an daoulin, hag o veza kemeret an hosti gant doujans, a implijas anezi. Unan euz an hugunodet, direizet gant kement-ze, he skoaz gant he gleze hag he lazaz. Merzer eürus, n'em præsanti a reaz dirag Doue en eur stad kaer. Ra vezo evit ar barrez, hag an iliz e lec'h ma skuillaz he voad evit difen sakramant an aoter, eur protektor dirag Doue !

Mæz an hini a ree ar muia drouk neuze e parreziou Kerne oa Fontanellan. Evel-ze, pa oa dastumet e Guenet an noblans, an eskibien hag ar vourc'hisien, e miz mae, evit afferiou ar vro, e teuaz kannadou euz a Gastel-Nevez-ar-Faou evit en em glem euz Fontanellan, a voasto ar vro, tro var dro ; Fontanellan oa lakeet er prizoun, mæz laosket goude da vont kuit, ober a reaz muioc'h a zrouk evit kent.

fait relâcher, il fit encore plus de mal qu'auparavant. J'aurai plus tard à vous faire le récit de ses crimes, dont la Bretagne fut le principal théâtre.

La Fontenelle prétendait suivre le parti de la Ligue, mais, par le fait, il ne faisait la guerre que pour lui-même. C'était un cadet de la famille de Beaumanoir, et il se nommait Guy Eder. Jeune homme passionné et sans mœurs, il vivait comme les brigands, volant, tuant et pillant ; renié de sa famille et de ses amis, il est devenu l'exécration des siècles dans son pays.

Ayant appris que Du Liscoët et sa brave troupe devaient s'emparer pour le roi, en la paroisse de Landelau, du château du Grancc, qui appartenait à Vincent de Coatanerre, seigneur de Pratmaria, il envoya dix de ses hommes, sous prétexte de renforcer la garnison du château qui était fort et de bonne prise. Ils ne dirent point le nom de La Fontenelle, leur chef, ce qui aurait excité les soupçons ; ils s'annoncèrent comme venant de la part de M. de Rosampoul et furent reçus comme amis. Ils en profitèrent pour surprendre M. de Pratmaria et tous les gens du château, qu'ils enchaînèrent ;

Fontanellan a lavare beza a du gant Merkœur, mæz eur brigand oa : n'en doa na mæstr, na roll, beva a ree evel eul laer, kasseet eo he vemor e Breiz. Kastel ar Granek, e parrez Landele, oa d'an aotrou Pratmaria, Visant Koatanezre ; Fontanellan, o c'houzout a sonje an aotrou Liskoet ha tud euz a Dreger, dont da lammout ar c'hastel-ze digant he berc'hen (rag ar c'hastel oa kre ha mad) a gassaz deg euz he re d'ar Granek. Ar reman a lavare a zeuent a berz an aotrou Rosampoul evit divoal guelloc'h ar c'hastel enep re Dreger. Eun devez ma na oa ket kemeret evez mad euz an deg-ze, lammout a rezont var an aotrou Pratmaria ha var an dud all euz ar c'hastel, ho chadennont hag a zigoront an nor da Fontanellan ; heman a gassaz an aotrou Pratmaria kuit euz he dy heb he leuskel da gemerout netra euz he draou.

Eur miz goude, ar barreziou tosta a zeuaz da gombati Fontanellan. Eun devez ma oa kousket an dud divar ar meaz en dro d'ar c'hastel, Fontanellan

puis il les chassèrent, sans permettre au seigneur du lieu de rien prendre de ce qui lui appartenait.

Un mois après cet événement, les paroisses voisines, déjà fatiguées des rapines de La Fontenelle, se soulevèrent et vinrent assiéger le château ; mais une nuit que les paysans étaient plongés dans le sommeil, La Fontenelle s'élança sur les assiégeants du côté de Trefflec'h, et il en tua plus de 800. Il ne permit point aux parents d'enterrer les morts ; ils restèrent à se corrompre à l'air. Quelqu'un demandait un jour à La Fontenelle comment il pouvait rester dans un lieu si infect : L'odeur d'un ennemi mort est délicieuse, répondit-il.

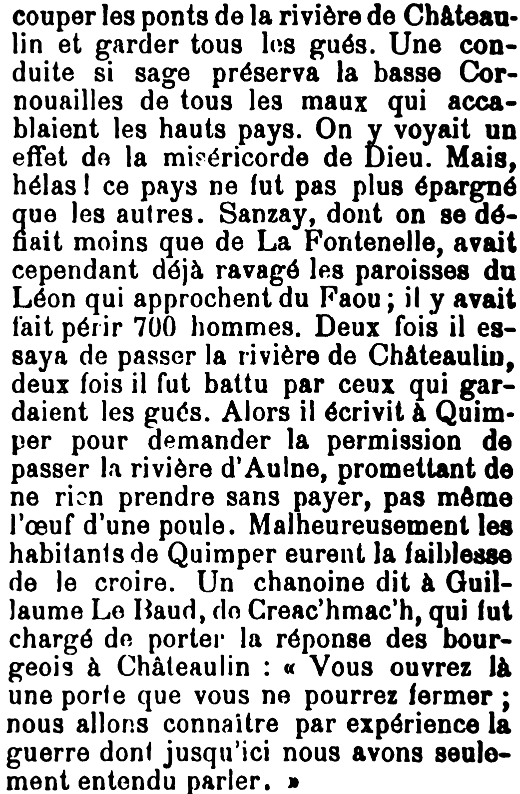
Outre le château du Granec, La Fontenelle avait pour repaire l'église de Saint-Tromeur, à Carhaix, le Cremenec et le château de Corlay. Il parcourait, dans ses courses de brigandage, Tréguier, Léon et la Cornouailles. Les cultivateurs se cachaient devant lui dans les champs de lande, derrière les genêts et les ronces.

Après avoir ravagé la haute Cornouailles, La Fontenelle voulut venir dans la basse ; mais M. du Quellenec fit

a lammaz varnezo euz tu an Trefflec'h, hag a lazaz ouspenn eiz kant anezo. Na lezaz ket ho c'herent da zouari ar c'horfou maro. Choum a rezont da vreina var c'horre an douar. Unan bennag a c'houlenne digant Fontanellan hag a helle choum el lec'h fleriuz-ze. Fez fall an enebour maro a zo dijus, emehe.

Fontanellan en doa evit choum, pa gare, iliz Sant-Tremor e Keraez, Kremenek e kichen Keraez, ha kastel Korlay. Redek a ree evit laera ha goasta, e Treger, e Leon, hag e peb lec'h e Kerne. Ar baysantet en em guze arauzan er perkeier land, dreon ar balan hag an drez.

Goude beza goastet Kerne-Huel, Fontanellan a glaskaz dont e Kerne-Izel. An aotrou Kelennek, euz Langolen, a reaz terri ar ponchou var steir Kastellin, hag al lec'hiou œz da dreuzi oa miret gant tud divar ar meaz ha na lezent den da dremen dre eno, na noz, na deiz. E Kerne-Izel n'o doa gret beteg neuze nemet klevet ar malheuriou euz an darn-all euz ar vro, evel m'an dije fallet



couper les ponts de la rivière de Châteaulin et garder tous les gués. Une conduite si sage préserva la basse Cornouailles de tous les maux qui accablaient les hauts pays. On y voyait un effet de la miséricorde de Dieu. Mais, hélas ! ce pays ne fut pas plus épargné que les autres. Sanzay, dont on se défiait moins que de La Fontenelle, avait cependant déjà ravagé les paroisses du Léon qui approchent du Faou ; il y avait fait périr 700 hommes. Deux fois il essaya de passer la rivière de Châteaulin, deux fois il fut battu par ceux qui gardaient les gués. Alors il écrivit à Quimper pour demander la permission de passer la rivière d'Aulne, promettant de ne rien prendre sans payer, pas même l'œuf d'une poule. Malheureusement les habitants de Quimper eurent la faiblesse de le croire. Un chanoine dit à Guillaume Le Baud, de Creac'hmac'h, qui fut chargé de porter la réponse des bourgeois à Châteaulin : « Vous ouvrez là une porte que vous ne pourrez fermer ; nous allons connaître par expérience la guerre dont jusqu'ici nous avons seulement entendu parler. »

En effet, Sanzay, après avoir, le pre-

da Zoue savetei Kerne-Izel. Guelet oe e neubeut amzer ne vije espernet den gant Doue.

Ouspenn Fontanellan, oa neuze eur brigand all hanvet Sanzay, heman a zeuaz da ravaji ar Faou, hag ar barreziou tosta euz tu Leon hag euz tu Rosnoen. O veza deuet eno, laza a reaz seiz kant den. Na hellaz ket koulskoude tremen steir Kastellin ; diveich oe trec'het gant ar re a zivoalle ar steir. Neuze a skrivaz da Gemper da c'houll ma vije lezet da dremen ar steir Aon, ha dont da Gemper, o lavaret n'en dije ket kemeret eur vi soken heb he bea. An dud a Gemper a roaz ho grad-vad d'he leuskel da zont en ho c'hear. Eur chaloni a lavaraz neuze da Villou-ar-Baud, euz a Greac'hmac'h, en doa kasset al liser d'ar re Kastellin : « Digoret peuz eun nor na helloc'h mui serra. Euz a vreman ni anavezo ar brezel, beteg-hen n'hon doa nemet klevet komz anezi. »

An devez kenta, Sanzay a beaz an oll draou a gemere, hag an dud divar ar meaz na guzent netra outan. Ar reman

mier jour, payé ce qu'il avait pris, ce qui fit aux cultivateurs être sans défiance envers lui, revint sur ses pas et enleva aux riches paroisses de Dinéault, Châteaulin, Plomodiern, Quemeneven et Locrenan tous les hanaps ou gobelets de vermeil, tous les couverts d'argent qu'on trouvait alors dans toutes les maisons de paysans.

VINGT-ET-UNIÈME VEILLÉE

Le Breton durera encore en Bretagne des milliers d'années. Le Breton ne mourra jamais, et la foi vivra toujours en Bretagne !

LE SCOUR.

Ce fut vers le mois de mars de l'année 1594 que les Espagnols, qui tenaient le parti de Mercœur, élevèrent, dans la paroisse de Roscanvel, le château fort sur la pointe appelée depuis la Pointe-Espagnole. Comme ils étaient bons et honnêtes pour les gens de la campagne, il y avait marché toutes les semaines au fort, comme dans une ville.

Lézonnet, ayant trahi le duc de Mercœur et livré Concarneau au roi, résolut d'y joindre Quimper; pour cela, il voulut profiter d'un jour où il y avait un re-

oa neuze ker pinvidik e Dineol, Kastellin, Ploumodiern, Kemeneven ha Lokornan, ma oa en tyez kals a draou arc'hant, hag alaouret, tassou pe pincherou. Eun devez goude m'en doa guelet ar benvidigez-ze, Sanzay en em strinkaz var ar barreziou-ze, hag a laeraz an oll draou kaer.

KENTA NOSVEZ VARNUGENT

> Ar Brezonek a bado c'hoaz
> E Breiz-Izel meur a gant vloaz ;
> Ar Brezonek ne varvo ket
> Ar feiz e Breiz chomo bepret !
>
> (Ar Scour).

Var dro miz meurz euz ar bloaz 1594, ar Spagnolet, a du gant Merkœur, a zavaz e parrez Roskanvel eur c'hastel hanvet Kastel beg ar Spagnolet, dirag Brest ; hag egiz ma oant mad e kenver an dud divar ar meaz, eur marc'had oa bep sizun en ho c'hastel evel en eur ger. Merkœur en doa roet Konk da virout da Lezonnet, heman a droaz kein dezan. Rei a reaz Konk d'ar roue, ha klask a reaz ouspenn kemerout ar ger a Gemper. Tud ar ger oa en eul lein vraz e ty an aotrou Kerambiget, e maner an

pas chez M. de Kerambiquet, au manoir de l'évêché. Ce fut au milieu du repas qu'on apprit que l'ennemi approchait par la montagne et par la grande route. Aussitôt les portes de Quimper furent fermées et les bourgeois veillaient nuit et jour du haut des murs. On envoya demander du secours à Hennebont, et le frère de M. de Quinipily vint avec de la cavalerie à Quimper. Comme il s'approchait de la ville par Kerfeunteun, Kerallan et Kerannic, les Quimpérois allaient tirer sur lui comme sur un ennemi. Mais le jeune chef, s'approchant des murs, les détrompa ; et après son entrée dans la ville, Lézonnet, ayant été blessé au cou, abandonna le siège.

Cependant la Ligue était sur son déclin. Le royaume se soumettait peu à peu à Henri IV. La Bretagne fut des dernières à se soumettre ; mais le maréchal d'Aumont, chef des troupes royales, vainquit toutes les résistances. Comme il assiégeait Morlaix, défendu par M. de Carné-Rosampoul, la famine y devint si grande qu'on n'y avait que de la chair de cheval à manger. Le maréchal d'Aumont, sachant que madame de Rosampoul dont la position demandait des

eskopti, pa zeuaz ar c'helou a dostee an enemiet, darn dre ar menez, darn all dre an hent braz. Sarret oe deoc'h-tu doriou ar ger. Ar vourc'hisien a joume deiz ha noz var ar mogeriou hag a denne var re Gonk.

Ouspenn oe kasset kannadou da c'houll sikour e Henbont. Breur an aotrou Kinipily, den iaouank flamm, a zeuaz deoc'h-tu da Gemper, gant he dud, var gezek. Dont a rezont dre Gerfeunteun. Re Gemper oe var ar poent da denna varnezo evel enebourien, pa dostaaz an den iouank euz ar voger evit lavarout dezo oant amezeien. Lezonnet, skoet gant eun taol en he c'houzouk, a guitaaz Kemper deoc'h-tu.

Ar marechal Aumont (marechal zo huelloc'h c'hoaz evit jeneral) a glaske kemer kastel Montroulez. Rosampoul, mab an aotrou Karne, a zivoale ar c'hastel-ze. Ne oa mui er c'hastel da zibri nemet kik marc'h. Ar marechal, o c'houzout oa ebarz ar c'hastel an introun Rosampoul, a reaz kass dezi denved, ier ha klujiri. Na fellaz ket dezi o c'he-

égards particuliers, partageait les fatigues du siège, lui fit envoyer des moutons, des poulets et des perdrix ; mais elle refusa le tout, en disant qu'elle ne voulait point d'autre nourriture que celle qui convenait à son époux. C'était une demoiselle de Catelan, de Vannes. On aime à se souvenir de ceux qui ont un noble cœur.

Cela doit nous faire songer au brave René Dudresnay, seigneur de Kercourtois, jeune homme de 25 ans, plein de piété et de bravoure, qui fut tué en défendant seul le passage d'un pont contre une troupe d'ennemis. S'il n'eût pas été abandonné des siens, il eût, sans aucun doute, remporté la victoire.

Le maréchal d'Aumont, ayant pris Morlaix, se dirigea vers Quimper par les paroisses de Braspartz, du Faou et de Châteaulin ; mais, bien différent des autres chefs, il se gardait de faire aucun mal sur son passage Agent du véritable souverain, il conservait intact l'héritage du roi légitime ; tandis que ceux qui ne sont point dans le droit ne se plaisent que dans l'injustice. Il envoya une partie de ses troupes, commandées par le bravo Du Liscoët, pour s'emparer du

merout ; ne dije, emezi, debret nemet ar bouet a zebre he fried. Hi oa eun demezel Katelan, euz a Venet. Arabad eo din ankounec'haat komz d'eoc'h euz an aotrou Kerkourtois, Renan du Dresnay, den iouank a bemp bloaz varnugent, leun a feiz hag a zoujans Doue, lazet o tivoal, he unan, eur pont enep an enemiet. An denchentil-ze oa bet dilœzet gant he soudarded, anez en dije gouneet ar viktor. Ar Spagnolet o doa goastet Rosporden, ar barreziou Elliant ha Beuzek.

Aumont a zeuaz dre Vraspartz, ar Faou ha Kastellin evit kemerout Kemper ; na ree drouk da zen var he hent.

Kass a reaz darn euz he dud gant an aotrou Liskoet da gemer kastel ar Spagnolet e Roskanvel, e bro Krozon. Neuze ar marechal a zeuaz da Gemper dre Vissirien ; ober a reaz d'he dud leuskel ho c'hezek eno, ha dont beteg ar ger heb ober trouz. En despet d'an dra-ze, kaout a rezont tud Kemper o tivoal ho mogeriou, rag katoliked mad oant. Koulskoude be oa er ger a Gem-

fort des Espagnols, en Roscanvel, et lui-même vint à Quimper par Missirien. Là, il fit à sa troupe mettre pied à terre, afin d'approcher de la ville en cachette.

Mais les Quimpérois, enragés ligueurs, étaient sur leurs gardes et ne purent être surpris. Cependant il y avait dans la ville, dit le bon chanoine Moreau, bien des gens qui ne croyaient en Dieu que sous bénéfice d'inventaire et qui voulaient livrer la ville. Les gens de la campagne avaient suivi les troupes le long des fossés et derrière les haies, et avaient ainsi pu avertir les Quimpérois. Aumont avait des Anglais sous ses ordres ; ils lui demandèrent de les laisser seuls assiéger la ville, pourvu qu'ils l'eussent eue à discrétion après la victoire. « Le Roi, leur répondit Aumont, ne veut point de villes dévastées ni de sujets ruinés dans son royaume; il voudrait n'avoir que des villes florissantes et des sujets heureux. » Enfin la ville se rendit et prêta serment de fidélité au roi, ce qui, dit le chanoine Moreau, troubla beaucoup de consciences scrupuleuses, qui trouvaient un grand forfait de jurer obéissance à un prince hérétique ; car, alors le roi était encore hérétique calviniste. Toutefois, environ

per hervez ma skrive neuze an aotrou chaloni Moreau, tud a na gredent ket kalz e Doue hag ar re-ze a felle dezo renta ar ger d'ar roue, rag an dud divar ar meaz, a heulie an enemiet a dreon ar c'hleuniou hag ar girzier heb beza guelet ganto, oa deuet abred avoalc'h beteg Kemper evit lavarout da dud ker a oa enemiet o tont. Aumont en doa Saozon gantan. Ar reman a c'houlenne digant ar marechal konje da gemer ar ger ho unan, ha da gemer goude ebarz ar pez a blijfe dezo. Ar roue, eme Aumont dezo, na c'houll ket kaout kerriou goastet na sujidi paouret ; ne c'houll nemet tud penvidik hag eüruz. Ar ger a Gemper na harzaz ket pell, hag an dud euz ar ger a brometaz er fin beza fidel d'ar roue.

Ar pez oa eur beac'h pouner da veur a goustians oa toui beza fidel da eur roue heretik. Koulskoude er bloaz varlec'h ar roue en em rentaz katolik hag, eme ar Chaloni Moreau, katolik mad deuet da veza eur roue euz ar re vella. Mæz pa oe kemeret ar ger a Gem-

un an après, il abjura son hérésie et eut absolution de Rome, du pape Clément. Le roi Henri vécut le reste de son âge fort catholiquement et en très bon prince. Un vénérable vieillard, chanoine de Saint-Corentin et archidiacre de Poher, étant contraint de signer la capitulation de Quimper en eut un si grand crève-cœur qu'il en mourut de déplaisir.

Aumont vint alors assiéger le fort de Crozon. Les Espagnols étaient au nombre de 400, commandés par leur brave capitaine Praxède. Des vaisseaux français et anglais assiégèrent le fort du côté de la mer. C'était au mois de novembre, et pendant les six semaines que dura le siège, la pluie fatigua beaucoup les troupes du maréchal d'Aumont qui n'avaient point de maisons pour s'abriter, et il en mourut un grand nombre. M. du Liscoët y fut tué : doué de bien des qualités, il faisait regretter qu'il fût protestant. Son cheval traversa, dit-on, la rade de Brest à la nage, tout sellé et bridé ; arrivé à Plogastel, il suivit le chemin de Kergoat en la paroisse de Daoulas, où demeurait Madame du Liscoët. Quand elle vit arriver dans la cour le fidèle coursier, hors d'haleine et

per gant he soudardet ne oa ket c'hoàz er guir relijion; hag eur chaloni koz euz Iliz-Veur sant Kaouiintin a gemeras kement a velkoni da veza sinet, ma varvaz gant ar glac'har ?

Aumont a zeuaz neuze da Grozon evit dont a ben euz ar Spagnolet a oa e Roskanvel. Ar reman oa pevar c'hant den kalounek gant ho c'habiten, hanvet Praxed. Listri gallek ha saozon oa dirag ar c'hastel hag a denne var ar Spagnolet. Miz du oa neuze, hag epad ar c'huerc'h sizun ma padaz ar brezel eno, ar glao a skuizaz kals soudardet Aumont, ar reman na gavent na ty, na guez evit en em lakaat er goasket ; meivel a reaz kalz anezo.

An aotrou Liskoet oe lazet eno. He varc'h, gant he vrid hebken, a dreuzaz, emezo, mor Brest : ha pa oa deuet e Plogastel, a heuliaz an hent beteg maner Kergoat, e Daoulaz, e pelec'h a choume an introun Liskoet.

Pa velaz ar marc'h, leun a c'houez, o koueza er porz ar maner ha mervel dirazi, kompren a reaz oe lazet he goaz.

blanc d'écume, elle se douta de la mort de son mari ; le cheval expira à ses pieds. Cependant les Espagnols étaient en marche pour venir secourir leurs compatriotes assiégés. Le maréchal d'Aumont résolut de donner l'assaut avant leur arrivée. Ils étaient déjà à Argol. Quatre fois les troupes françaises montèrent à l'assaut, quatre fois les Espagnols les repoussèrent. Cependant, au dernier assaut, les braves défenseurs du fort succombèrent, emportant l'admiration de leurs adversaires, qui enterrèrent dans le même tombeau un Français nommé Romégou et le digne chef espagnol Praxède, en louant également leur bravoure dans des vers faits en leur honneur à la suite du combat. Le lendemain, on trouva quelques Espagnols cachés derrière les rochers et échappés au massacre de la veille. Quand ils tombaient entre des mains françaises, il savaient la vie sauve ; mais les Anglais les tuaient sans pitié.

Lors de la prise du château-fort de Roscanvel par le maréchal d'Aumont, on entendait le canon de dessus le mont Fruji, à Quimper. A la nuit tombante, on ne l'entendit plus, et les promeneurs



Dont a ree Spagnolet da Grozon evit sikour ho c'henvroidi. Aumont a glevaz a oant tost ; hast braz en doa da c'hounit var re ar c'hastel. Klevout a reaz oa deuet dija ar Spagnolet all en Argoll.

Pedeir gueich, an deiz-ze, ar Francisien a zavaz var ar c'hleuniou dirag ar c'hastel ; teir gueich oant diskaret. D'ar bedirvet, ar Spagnolet oa trec'het ; an darn-vuia oe lazet, merc'het, bugale ha goazet.

Pemzek pe ugent anezo oa kavet an deiz goude a dreon ar c'herreg.

Ar Francisien ho c'hemere prizounerien, ar Saozon ho laze kerkent a ma ho c'havent.

An tennou kanol oa klevet e Kemper, gant an dud oa o pourmen var menez Fruji, en amzer ma oa Aumont o kemeret kastel Roskanvel. Pa oa deuet an noz na oent mui klevet. Neuze an dud a lavare : kastel Krozon zo kemeret gant ar Francisien ; hag evit guir, da hanternoz, a zeuaz e ker, da zigass ar c'helou, mevel an introun Tyvarlen, a joume e Rosmadek, e Telgruk.

pensèrent que le fort était pris. En effet, à minuit, le domestique de la dame de Tyvarlen, qui demeurait au château de Rosmadec en Telgruc, vint annoncer à Quimper la nouvelle de la victoire.

Mais tous les malheurs de la guerre n'étaient pas encore finis ; La Fontenelle restait encore armé et continuait toujours ses brigandages. J'ai déjà dit qu'il s'était emparé du château du Granec, vers le mois de mai 1595. Des environs, il faisait des courses fort loin ; et dans une de ces courses matinales jusqu'à Douarnenez, il emmena prisonnier au Cremenec M. de Guengat, homme estimé de tous et chargé par le roi de la garde de l'île Tristan.

Il fut pris dans son lit. La Fontenelle s'empara en outre de toutes les richesses des habitants de Douarnenez. Ceux de ses prisonniers qui ne pouvaient payer de rançon mouraient dans les tourments ; ceux qui payaient une rançon avaient tant souffert entre ses mains, qu'ils mouraient bientôt après leur retour. La Fontenelle trouva que l'île Tristan était un lieu tout-à-fait propre à cacher les dépouilles produits de ses brigandages. Personne ne s'opposa à lui quand il s'en

Bem euz lavaret deoc'h araok breman, e oa Fontanellan, hanvet ive Guy Eder, hag en doa kemeret kastel ar Granek, var dro miz mae 1595. Dont a reaz dre Lokornan, var dro goulou deiz, da Zouarnenez, e pelec'h a lazaz tud hag a gemeras ar re all evit o c'hass gantan prizounerien da Gremenek. Etouez ar reman oa an aotrou Guengat, den mad, a zivoale enez Tristan evit ar roue. Paket oe en he vele.

Fontanellan a gemeraz ouspen e Douarnenez an traou kaer ha kals arc'hant, rag be oa neuze tud pinvidik er ger-ze. Ar re n'ho doa ket arc'hant avoalc'h evit pea ar pez a c'houlenne Fontanellan diganto, a vije gret dezo mervel er gloaz. Ar re oa gouest da bea, ho doa bet kement da zoufr gantan, ma varvent neubeut goude beza deuet d'ar ger. Fontanellan a gavaz an enez Tristan eul lec'h brao dezan da choum.

Ar soudardet na reent netra evit divoal ar vro dioutan.

Ar baysantet en em zastumaz e parrez Sant-German, evit dont d'he bellaat

empara. Les cultivateurs s'étant assemblés dans la paroisse de Saint-Germain pour l'aller attaquer, La Fontenelle fit sortir au-devant d'eux une petite troupe ; ayant mis le reste de ses gens en embuscade, il en tua un grand nombre et força toutes les paroisses environnantes à lui payer tribut.

VINGT-DEUXIÈME VEILLÉE

Dans ma vieillesse, j'aimerais à voir la bannière de la foi, bannière des Bretons, flotter au haut des tours élevées et au sommet des montagnes de la Bretagne.

LE SCOUR.

Les habitants de la ville de Penmarc'h, qui pouvaient assembler à eux seuls une troupe de 2,500 soldats, n'avaient pas bougé pour venir au secours des paroisses ravagées ; mais si, dans tous les temps, on a trouvé de l'égoïsme, souvent aussi Dieu a permis qu'il fût puni dès cette vie. Pour se mieux défendre, les habitants de Penmarc'h avaient bâti une tour à Tréoultry et une autre à Kérity. La Fontenelle, voyant qu'il n'en viendrait pas à bout par la force, eut recours à la ruse ; il

euz Douarnenez. Fontanellan a guzaz he dud a dreon ar c'hleuniou hag etouez al land, hag en em daolaz var ar baysantet na zonjent kaout enemiet da gombati nemet ar re oa dirag ho daoulagat.

Goude-ze, Fontanellan a lakeaz tail var an oll barreziou var dro.

EIL NOSVEZ VARNUGENT

Em c'hozni me garfe guelet
Baniel ar Feiz, ar Vretoned
Savet var an tourioù huel
Ha var meneziou Breiz-Izel.

(An Scour).

An dud euz a Benmarc'h oa neuze ker galloudek ma oant gouest da zevel etrezo beteg daou vil ha pemp kant soudard, na reent man ebet evit guelout ar barreziou all goastet gant Fontanellan; na sonjen nemet en em zivoal ho unan.

Sevel a rezont eun tour e Treoultry hag eun all e Kerity.

Fontanellan a ree van da veza mignon dezo.

Eun devez ma oa deuet da eva ganto ha da c'hoari killou, sellout a ree a bep

vint leur rendre des visites de civilité et devint bientôt si familier avec eux, qu'il venait boire et jouer aux quilles avec les bourgeois. Tout en jouant, il examinait la force ou la faiblesse des fortifications. L'un des habitants de Penmarc'h l'ayant surpris regardant de la sorte, eut la tentation de le tuer ; mais l'effroi qu'il inspirait arrêta la main du bourgeois. Un mois après, La Fontenelle revint visiter ses bons amis de Penmarc'h ; mais ce n'était pas, cette fois, pour jouer aux quilles. Aussitôt les bourgeois coururent aux forts. La Fontenelle leur fit dire qu'il venait seulement visiter les côtes, et pendant qu'on parlementait, il entra dans un des forts d'un côté abandonné par les sentinelles. Penmarc'h perdit énormément à ce pillage, car ses habitants n'avaient pas voulu faire comme ceux d'Audierne et du Cap-Sizun, qui avaient envoyé à Brest ce qu'ils avaient de précieux. Quelque temps après La Fontenelle vint à Pont-Croix, dont les habitants se retirèrent dans l'église de Roscudon. Ne pouvant venir à bout de les forcer, il fit brûler du genêt autour de l'église, afin de les brûler vifs ou de les faire sortir. Les

tu evit gouzout dre belec'h oa an essa kemerout ar ger. Dont a reaz e spered unan bennag euz ar re ger ar sonj d'hen laza an deiz-ze. Ar spount dirazan a reaz dezo choum heb hen ober.

Eur miz goude, Fontanellan a zeuaz da velout he amezeien Penmarc'h ; ar veich-ze ne oa ket evit c'hoari killou. Re Benmarc'h a dec'haz dirazan en ho c'hasteliou. Fontanellan a lavare dezo ne oa deuet dy, nemet evit mont d'an aod ; hag epad ma oa an dud euz ar ger oc'h he zelaou, al laer a zeuaz ebarz ar c'hastel euz an tu dilæzet.

Penmarc'h a reaz neuze eur c'holl euz ar brassa ; rag an dud ac'hano n'o doa ket fallet ober evel tud Gwazien ha tud Kap-Sizun, o doa kasset ho zraou kaer da Vrest.

Neubeut goude, Fontanellan a zeuaz da Bonte-Kroaz. O velout na helle ket trec'hout an dud oa en em dennet e iliz Roskudon, ober a reaz devi balan dindano evit ho leski e beo, ma na zeujent ket er meaz.

An aotrou Villerouault gant he introun, hag an aotrou Kosker, person Pouldreuzik, mouget dija gant ar moget, a zeuaz er meaz euz an tour-ze

malheureux assiégés sortirent avec M. et Mme de La Villerouaut et M. Cosquer, curé de Pouldreuzic. La Fontenelle les traita indignement et fit pendre les hommes. Il tourmenta les prisonniers avec une nouvelle cruauté ; après les avoir fait asseoir sur des sièges de fers rougis au feu, il les faisait asseoir aussitôt sur la glace. Quand ils venaient à succomber, il faisait jeter les cadavres dans la mer pour être dévorés par les poissons. Il n'est pas de moyen odieux dont il ne se servit pour arracher de l'argent aux parents de ses victimes.

La Fontenelle poussa ses courses jusque dans le pays de Léon. Il trouva dans les champs, cueillant des bouquets, la jeune héritière de Mézarnou, Marie de Coadelan, âgée de 14 ans ; il l'enleva avec ses richesses et l'emmena à Douarnenez, en 1597. Mézarnou dans la paroisse de Pounéventer appartenait à Hervé de Parcevaux qui avait épousé en secondes noces Renée de Coetlogon, veuve de M. de Coadelan. Hervé de Parcevaux n'était pas chanceux comme on dit vulgairement. Ayant eu le malheur d'inviter à dîner M. du Liscoët et plusieurs de sa compagnie, tous protestants,

gant ar re oa ebarz. Fontanellan a reaz ho c'hrouga.

Ar re oa dalc'het gantan e Douarnenez evel prizounerien a vije lakeet gantan da azeza var houarn-ru, ha goudeze var ar skorn ; ha pa varvent, ho c'horfou a vije taolet er mor evit beza debret gant ar pesket.

Ober a ree pep tra evit kaout arc'hant digant kerent an dud keiz-ze.

Fontanellan a zeuaz ive e bro Leon. Kaout a reaz o klask bokejou han er parkeier, Mari Koadelan euz a vaner Mezarnou, oajet a bevarzek vloaz, er bloavez 1597.

Mezarnou er barrez Plouneventer oa d'an aotrou Herve Parcevaux, demezet evit an eil gueich d'an demezel Renea Koetlogon intanvez an aotrou Koadelan. Bez en doa an dichans da zigemer en eul lein vraz du Liskoet ha lod euz he gompagnunez e mare ar brezeliou-man er bloavez 1594. Na vankaz, eme an aotrou chaloni Moreau, netra d'ar banket, ar boed oa dilicat ha servijet e vessel arc'hant ; er maner-ze oa neuze ar c'haëra arrebeuri.

Goude lein an aotrou du Liskoet, protestant, a drugarekaaz meur a veach an

pendant les guerres de la Ligue, en 1594, il ne manqua, dit le chanoine Moreau, rien qui pût servir au contentement, au plaisir et à la bonne chère de l'hôte ; il fut servi tout en vaisselle comme étant une des maisons les mieux meublées de Bretagne. Il y eut toutes sortes de réjouissances, et après le dîner, le sieur du Liscoët et les siens s'en allèrent fort contents et honorés avec des remerciements et protestations d'amitié et de services, et beaucoup d'embrassades suivant la coutume. Mais il arriva au sieur de Mézarnou comme au roi Eséchias qui, par ostentation, montra ses trésors aux ambassadeurs babyloniens, qui les ravirent peu après ; le sieur du Liscoët retourna le lendemain non comme ami, parent, mais comme ennemi et ravagea la riche maison de Mézarnou, pillant et emportant toute cette belle argenterie et autres meubles de prix, n'y laissant que ce qui était trop chaud et trop pesant (comme l'antique buffet de Mézarnou qui soutenait cette belle vaisselle et que M. le Bastard de Mesmeur a acheté pour sa demeure de Lescoat). M. de Mézarnou réclama de Philippine de Maridor, tutrice de Ben-

aotrou Parcevaux, a bromefaz dezan he sikour en ezom hag a reaz flourik dezan.

Digouez a reaz d'an aotrou Mezarnou evel ma zigouezaz gueich all d'ar roue Ezechiaz en doa diskuezet he draou kaër da gannadou ar roue Babylon : ar reman ho lamaz digantan neubeut goude. Du Liskoet a zeuaz en dro er maner, neket evel mignon na kar, mæz evit ravina an ty penvidik a Vezarnou, o laëres ha kass gantan an oll arc'hanturi ha traou all precius nemet an arrebeuri re bouner evel an armel a oa ar vesseliou arc'hant-ze varnezan ; prenet abaoue gant an aotrou Mesmeur ha digasset gantan er maner Lescoat, e leac'h ma heller e guelet c'hoaz. An aotrou Mezarnou a c'houlennaz digant mab an aotrou du Liskoet 70.000 scoët evit an domaich gret dezan gant he dad. Rag pa oe anavezet ar guir roue, a zeuaz eun amzer a beoc'h hag a justis ; hag an dud fall a renkaz pea an domaich gret d'ar re all.

Fontanellan a laëraz ar plac'h iaouank, ha goude beza kemeret arc'hant ar c'hastel, hag ar pez a blije dezan, a zeuaz en dro da Zouarnenez.

Goude he oll dorfejou n'en doe ket aoun da vont da Naonet evit guelout

jamin du Liscoët par devant la Cour de Quintin la somme de 70,000 écus pour dommages et intérêts.

Souvent ceux qui profitent des temps de troubles pour s'enrichir sont obligés de rendre gorge par justice.

Malgré tous ses crimes, Fontenelle osa se présenter à Nantes devant le duc de Mercœur, et son audace fut couronnée de succès ; personne n'osa mettre la main sur lui. Il était vêtu avec la plus grande magnificence. Son manteau surtout fut remarqué. Le duc de Mercœur se contenta de lui demander à combien de malheureux ce manteau avait coûté la vie.

Deux mille hommes de Brest, Quimper et d'autres villes, étant venus l'attaquer à Douarnenez, furent contraints de lever le siège. La Fontenelle, enorgueilli de ses succès, forma le projet de s'emparer de Quimper. La Fontenelle se croyait sûr cependant de son coup. Etant avec nombre des siens au Guilguiffin, chez la dame de Kerharo, il commença à parler de Quimper et de quelques menées que l'on disait y avoir. Et sur ce, ladite dame n'ajoutait pas beaucoup de foi à ce qu'il disait. — Madame, lui

an dug Merkœur. Evit guir an dug na gredas ket e lakaat er prizoun. Fontanellan a zouge eur vantel euz ar re gaera. Merkœur a c'houlennaz digantan buhez ped den o doa paet ar vantel-ze ? Fontanellan na reas nemet c'hoarzin.

Daou vil den euz a Gemper, Brest ha kerriou all, na heljont ket he gas kuit euz a Zouarnenez ; an dra-ze a reaz kement a foge da Fontanellan ma zonjaz e oa gouest da gemerout ar ger a Gemper. He dud a c'hoantee dreist peb tra goasta ar ger, laza ar goazet ha kemer ar groagez hag ar merc'het da briejou.

Diveich a glaskaz kaout Kemper, ha diveich a gollaz he boan.

Fontanellan a grede e oa an tu gantan evit dont a ben euz he daol en or kemerout Kemper. Eun devez e oa e kastel ar Guilguifin, ty an itron Kerharo, gant eun nemorant euz he vignonet hag ar

dit La Fontenelle, Quimper est aussi bien à moi que la robe que vous portez est à vous. Aussitôt la dame de Kerharo donna secrètement avis de ces paroles aux habitants de Quimper afin qu'ils se tinssent sur leurs gardes. Malheureusement, la Fontenelle avait des intelligences parmi des étrangers qui composaient alors la garnison de Quimper. Dieu sait quelles cruautés et tyrannies y eussent été commises par cette troupe de voleurs, sans que Dieu suscita le sieur de Kérollain pour être le conservateur de la ville et des habitants. Au siège de Crozon, qui fut le plus mortel de tous ceux qui aient été du temps de la Ligue en Bretagne. Jean de Jégado, seigneur de Kérollain, se fit remarquer à l'assaut, des plus hardis et des plus résolus. Il fut plusieurs fois renversé à coups de pique du haut de la brèche dans le fossé, dont se relevant et remontant, il reçut un coup de pique dans la face, donnant le long de la joue, jusqu'à l'oreille. Le sire de Sourdéac et Sébastien de Rosmadec, baron de Mollac, assiégèrent la Fontenelle dans son repaire de l'île Tristan, mais ils échouèrent et malgré la paix, il conti-

[redacted]

gaoz oa varben Kemper : œz vije dezan emehe antreal e ker dre drubarderez. An itron a responte dezan ne dije ket allet kaout Kemper. Itron a lavaraz dezi Fontanellan, ar ger a Gemper a zo dime evel ma zeo deoc'h ar saë a zougit. An itron-ze a gassaz e kuz ar c'hom-zou-ze da Kemperiz, evit o lakaat var evez. Doue a oar pe seurt krimou vije bet gret er ger-ze gant ar rum laërounze, penefe a zigassas an aotrou Doue e Kemper an aotrou Kerollain evit difen Kemperiz ha divoal ho c'her. Pa oa kemeret kastel Krozon, an emgann oa ar goassa eno euz ar brezel e Breiz. Jan Jegado aotrou Kerollain a lammaz var ar voger hag eun taol lans a ziframmaz dezan he chod beteg he skouarn ; ker kalounek a oa ma zavaz deoc'htu adarre var ar vogeriou ken e oe kemeret kastel Krozon.

Ar veich kenta, noz tenval oa ; dont a ree dre ar stang vihan. Re Gemper a oa kuzet a dreon ar c'hleuniou, ha pa

nuait ses courses dans le pays de Cornouailles.

Ses gens n'aspiraient qu'au pillage de cette ville, se promettant d'y trouver de grandes richesses, et d'enlever les femmes et les jeunes filles. Deux fois il tenta l'entreprise, et deux fois il échoua. La première fois, il s'approcha de Quimper par le Stang-Bihan, au milieu de la nuit ; mais les gens de Quimper, cachés derrière les fossés, tirèrent sur les brigands et les mirent en fuite. La seconde fois, il vint à Pratanraz en plein midi ; et si M. de Kerollain ne se fût trouvé, ce jour là, à Quimper avec une troupe armée, la ville était surprise. M. de Kerollain, homme de guerre et de courage, assembla autour de lui la jeunesse et repoussa La Fontenelle.

Le gouverneur de Brest tenta inutilement de déloger de Douarnenez ce hardi scélérat, et malgré la paix, il continuait ses courses et ses déprédations dans le pays de Cornouailles. Mais enfin tout le royaume étant rentré sous l'obéissance du roi légitime, La Fontenelle dut comparaître devant un tribunal pour rendre compte de ses crimes,

dostaaz Fontanellan, e tenjont varnezan, ar pez a reaz d'he zoudardet kemer an tec'h.

An eil gueich e teuaz dre Bratànraz e kreiz an deiz ; ha penese oa n'em gavet e Kemper an aotrou Kerollain, en deizze, ar ger vije bet kollet. Kerollain, den a vrezel ha leun a galoun, a zestumaz en dro dezan an dud iaouank ha ganto hag ouspen daou c'hant soudard a gassaz kuit Fontanellan.

Gouarner Brest a glaskaz en aner kass Fontanellan e meaz euz a Zouarnenez.

Fontanellan a joumaz en he gastel, euz a belec'h a zeue da redek var barreziou Kerne.

Pa oa anavezet Herri pevare evit ar guir roue, Fontanellan a renkaz erfin pea he dorfejou dre eur goal varo e Paris. Staget oe oud eur rod ha torret dezan he izili.

Herri pevare, deuet perc'hen euz ar

et il expira sur la roue à Paris : fin digne de son abominable vie, dont je vous ai esquissé légèrement les principaux traits.

Henri IV parcourut son royaume ; après l'avoir conquis par les armes, il le conquit une seconde fois par les cœurs, qu'il s'attacha tellement que, depuis, aucun roi n'a pu prétendre à sa popularité. Il vint jusqu'à Rennes, et tous ceux qui approchaient de ce bon prince venaient à regretter d'avoir porté les armes contre lui. On dit que Henri IV, ayant traversé Rennes, puis Nantes, en grande pompe, admira la majesté du château de Nantes, et s'écria : « Ventre Saint-Gris, les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » Il ne désirait que le bien de ses peuples, et tout le monde connaît le souhait qu'il exprimait souvent : Que tous les paysans de son royaume pussent être assez à l'aise pour manger en famille la poule au pot, tous les dimanches.

Les habitudes contractées pendant la guerre civile faisaient que les Français vivaient dans des discussions et des haines bien éloignées de la charité chrétienne et de la douceur de mœurs de

[redacted]

Frans, a c'hounezaz buhan kalonou he zujidi ; n'euz ket bet james eur roue ken karet gant he bobl. Dont a reaz goude ar peoc'h da Roazon ha da Naonet evit lakaat ar Vretoned da c'houzout pegen mad oa, ha diskuez dezo n'ho dije ket dleet ober ar brezel dezan. E Naonet Herri IV a jomaz da zellet euz kastel an duget hag he c'havaz kaër meurbet : an duget a Vreiz ne oant ket tud dister, emeve. Na c'hoanteo nemet mad an oll euz he rouantelez, hag a lavare aliez : C'hoant am euz a hellfe pep merour, pep den divar ar meaz dibri kik peb zul, ha kaout magadurez vad epad ar sizun.

An dud boazetoc'h d'ar brezel eget d'ar peoc'h, na oant ket evit choum unanet, hag en em goal gassent etrezo.

Ar roue Herri a c'halve dirazan an dud direiz-ze : Penaoz, eme-he, na diessoc'h e vo deoc'hui ankounec'haat ar gaou gret deoc'h evit na deo din ?

cette nation. Le roi Henri appelait devant lui tous ceux qu'il savait avoir conservé quelque haine, comme il le disait, quelque venin de la Ligue. « Vous est-il plus difficile à vous de pardonner qu'il ne l'a été pour moi ? leur disait-il. Qu'arriverait-il donc, si j'avais conservé rancune à mes sujets ? Je ne veux plus entendre parler de discussion entre vous. »

Mais toute la bonté et la grandeur d'âme du roi, ne pouvaient empêcher qu'on sentit les cruelles atteintes des maux qui suivent la guerre, et surtout la guerre civile, la pire de toutes. La famine vint troubler la joie de la paix. Comment aurait-on pu semer et récolter entre les diverses troupes qui ravageaient le royaume ? Le froment se vendit quarante-deux écus le boisseau ; le seigle, trente écus. Les pauvres n'avaient pour nourriture que des herbes sauvages. Les loups, devenus d'autant plus féroces qu'ils avaient dévoré plus de cadavres humains, pendant la guerre, venaient dans les villages attaquer, en plein midi, les vivants ; ils y venaient par bande de cinq ou six. Les mères étaient obligées de fermer les portes de leurs maisons, quand elles s'en éloignaient tant soi peu,

[redacted]

Divoallit na glefen trouz ganeoc'h adarre !

Goude ar brezel a zeuaz an dienez.

Ar guiniz oe guerzet beteg daou skoet ha daou ugent ar boezel, ar segal tregont skoet. An dud paour n'o doa da zibri nemet louzeier fero.

Ar bleizi, boazet da zibri korfou an dud varo er brezel, a zeue beteg ar c'herriou e kreiz an deiz da zibri an dud veo. Dont a rent pemp pe c'huerc'h assamblez. Ar mammou a zarre mad ho dorriou gant aoun na vije debret ho bugale ; rag ar bleizi a zeue en tyez memez pa vije digoret an nor. Al loenet gouez-ze en em zivoalle ker mad euz an tennou, hag a laze an dud ker buhan dre ho gouzoug, ma sonje ar bobl e oant tud chenchet e bleizi, kement a speret o doa. Eur vaouez euz a Gerfeunteun o vont e meaz euz a Gemper goude ar marc'hat, ha kals a dud en dro dezi, oe lazet gant eur bleiz, heb na hellaz den he difen.

ou leurs enfants eussent été dévorés par ces bêtes cruelles. Ces loups savaient si bien échapper aux coups de fusil et tuaient avec tant de promptitude ceux qu'ils attaquaient, en les étranglant, que le peuple les appelait, avec une terreur superstitieuse, *hommes loups*. Une femme de Kerfeunteun, qui sortait du marché de Quimper avec une foule d'autres paysans, fut tuée par un loup devant eux tous, sans que la terreur que cet acte audacieux leur fit éprouver permît à personne de le poursuivre. Outre toutes ces calamités, la peste vint couronner l'œuvre ; les maisons se vidaient par la mort. Il n'y avait pas de quoi ensemencer les champs, comme vous et moi nous avons vu cela arriver en 1847 ; et les malheureux qui avaient recueilli un peu de blé par l'aumône, n'ayant ni attelage, ni bœufs, ni chevaux, étaient contraints de s'atteler eux-mêmes à la charrue. Dieu nous préserve de la guerre civile et de tous les maux affreux qui la suivent. Ce ne sera pas, cependant, la dernière dont nous aurons à vous parler.

Goude kement-man oll e teuaz ar vocen, hag a ree mervel an dud a dyadou.

Ne oa ket ed avoalc'h evit hada an oll meachou nag ar parkeier, evel m'euz guelet n'euz ket pell c'hoaz er bloaz 1847. Ha pa oa roet eun neubeut ed d'an dud paour, ar reman n'o doa mui na loenet, na kezek, nag ejenet, en em stage o unan ouz an alar, evit arad hag hada ho ed.

Ra viro Doue e velſemp ar brezel civil er vro ; houman ne zeo ket an hini diveza am euz da zanevel deoc'h.

VINGT-TROISIÈME VEILLÉE

Sur le marquis de Pontcalec, si beau, si gai, si plein de cœur, il aimait les Bretons, car il était né d'eux.

Je ne vous dirai pas tout ce qui est arrivé en France et en Bretagne sous les rois Louis XIII et Louis XIV. Des pièces que M. de Courson a envoyées au ministère de l'Instruction publique font admirer l'esprit d'ordre, le zèle national, l'habileté pratique des municipalités bretonnes au XVII[e] et XVIII[e] siècles. Jamais l'intérêt général ne fut mieux servi et mieux entendu, mieux défendu. Jamais les deniers publics mieux employés et mieux ménagés ; jamais les misères du pauvre aussi vite soulagées par les riches ; jamais surtout la morale et la religion plus saintement protégées contre les abus. La Bretagne était heureuse et bien gouvernée avant 1789. Cependant, je ne veux pas oublier que lorsque Louis XIV était roi de France, les Anglais débarquèrent à Camaret, canton de Crozon, dans l'intention de s'emparer de ce port, où ils eussent élevé un château-fort pour dominer l'entrée de la rade de Brest. Peut-être

TEIRVET NOSVEZ VARNUGENT

> Var markiz laouank Ponkalek,
> Ker koant, ker drant, ker kalonek,
> Mignon oa d'ar Vretonet,
> Abalamour ane e deuet, hag etrezo oa bet maget.

Na livirin ket deoc'h an oll draou digouezet e Frans hag e Breiz pa oe Louis trizek ha Louis pevarzek var an tron. Eur breton mad, an aotrou Kourson, en deuz dastumet kalz skridou euz kuzulerien ar barreziou araog 1789 hag hen deuz ho c'hasset da Bariz evit beza miret gant enor ha diskuez d'an oll pegement a sourci o doa hon tadou koz euz mad ho c'harter. Pegen buhan an den penvidik a sikoure neuze ar re baour. Ne oa espernet netra ganto evit derc'hel ar relijion hag an urz vad er vro. Anat eo dre ze e oa gouarnet mad ar Vreiz araog ar revolusion ; hag eur vro renet mad, a zo eur vro eüruz. Koulskoude, klevet em euz lavaret pa oa Louis XIV roue a Frans, ar Saozon oa deuet e Kamelet, pe Kamaret, e bro Krozon, evit klask kaout ar porz-ze e pelec'h e dijent savet

eussent-ils pu par là s'emparer d'abord de la Bretagne, ensuite de la France. Ils avaient un grand nombre de vaisseaux pour cette expédition. Que pouvaient contre tant et de si puissants ennemis les habitants de Camaret et les Crozonais ? Cependant ils ne perdirent pas courage, et ne restèrent pas regarder l'ennemi sans tirer un coup. Le tocsin sonna, on s'assembla ; mais avant de marcher au combat, les Crozonais et les habitants de Camaret s'agenouillèrent dans la chapelle de Notre-Dame de Rochemadou, sur une pointe de terre qui ferme le port de Camaret, pour invoquer la très-sainte Mère de Dieu. La tradition rapporte que lorsqu'ils eurent achevé leur prière, on vit la statue de la Vierge étendre la main vers la mer, qui se retira aussitôt, laissant à sec les vaisseaux anglais. Les Bretons, poussant un cri de joie, s'élancèrent sur les ennemis qui ne pouvaient plus se rembarquer, et en firent un terrible massacre au lieu appelé depuis : *La mort à l'Anglais*, et que tout voyageur peut voir sur la côte, entre Camaret et Roscanvel.

C'est sous Louis XIII et Louis XIV

eur c'hastel evit ober beac'h da Vrest, ha kaout evelse da genta ar Vreiz, ha goude-ze ar Frans. Kals batimanchou oa deuet ganto da borz Kamelet. Petra a helle tud Kamelet ha re Grozon ober a enep kement-all ? Koulskoude na chomont ket da zellet oud an' enemiet heb leuskel eun ten bennag. Ar bobl en em zastumaz ; re Grozon ha re Kamaret a zeuaz da bidi an Introun Varia Rochemadou, var eur beg douar, a zarr porz Kamelet. En em lakaat a rezont d'an daoulin e treid ar Verc'hez ; ha pa oant savet, e velzont ar Verc'hez Santel ec'h asten he dorn var ar mor, hag he gass a dreon kement ma choumaz al listri saozon var ar zeac'h. Neuze ar Vretoned, o ioual gant al laouenedigez ha leun a fizians e Mam Doue, en em daolaz var ar Saozon, hag ho lazent oll el lec'h hanvet abaoue Maro ar Saozon, hag a hell bep beachour guelet etre Kamaret ha Krozon.

En amzer ar rouanet Louis XIII ha Louis XIV, menec'h sant Beneat o deuz kemeret ar boan da skriva istor

que nos religieux bénédictins ajoutaient à tous les services qu'ils rendaient à la Bretagne, celui de s'occuper de l'histoire du pays. Dom Jean-Maur Audren de Kerdrel, né à Lannilis, prieur de Landévennec en 1680, encouragé par François de Coëtlogon, évêque de Quimper, s'occupa de choisir des religieux savants et zélés pour en chercher les matériaux. Devenu prieur de l'abbaye de Redon, en 1687, il choisit dom Antoine Gallois, dom Joseph Rougier, dom Denis Briant et dom Alexis Lobineau pour visiter les archives de la province, et il leur fournit abondamment tout ce qu'ils pouvaient désirer dans ce travail.

J'aime à faire revivre dans mon imagination ces nobles figures de moines, si ardents à l'étude, si animés de l'amour de leur pays, et unissant à ces belles qualités, les vertus précieuses de l'état religieux. La science et l'étude augmentaient en ces saints hommes l'amour de leur Dieu. Leurs passions étaient domptées sous ce travail de géant, leur santé s'épuisait dans cette ardeur extrême ; mais la pureté de leur cœur s'accroissait dans ces longues heures d'études, interrompues seule-

[redacted]

ar Vreiz, ouspen al labour vraz o doa evit silvidigez an eneou. Dom Jean Maur Audren Kerdrel, ginidik euz a Lanniliz ha priol Abbaty Landevennek, er bloavez 1680, aliet gant an eskop Kemper Fanch Koetlogon, a choazaz menec'h gouiek ha gouest da glask e peb lec'h ar pez a zelle euz an istor-ze. Lakeet da Briol e kouent Redon a choazas Dom Anton Gallois, Dom Jos Rougier, Dom Denis Briant, ha Dom Alexis Lobineau evit ſurcha ar c'haïerou e peb parrez, hag a roaz dezo kement oa dleet evit al labour-ze.

C'hoant em beſe lakaat didan ho taoulagat patrom ar venec'h santel-ze, evit ma teuſet da gompren talvoudegez ho skridou; ken douget oant d'ar studi, karout a reent kement ho bro Breiz; ha ken leun oant a vertuziou ar relijiuset. Ho gouiegez hag ho aket d'ar studi a greske e kalonou an dud santel-ze ar garantez evit Doue. Trec'hi a reent ar pec'het dre al labour-ze ker braz; ho iec'het a vihanaë; ho c'halonou a glanee dre ar studi hag ar beden. An offeren

ment par de longues et ferventes prières. La sainte messe, la contemplation de Dieu dans l'oraison, l'office public de l'Eglise et l'élan de leurs âmes pures et mortifiées vers le Créateur, telle était leur vie admirable. Dom Antoine Gallois succomba le premier à la peine. Dom Rougier, d'une habileté remarquable à déchiffrer les actes anciens, ne se laissait décourager par aucun obstacle : les chartes les plus délabrées, les plus effacées, lui étaient lisibles. Dans un âge avancé, il était infatigable, toujours le premier au travail, et le dernier à le quitter. Dom Denis Briant débrouillait les points les plus difficiles de l'histoire. Animés de l'amour de la vérité, ils mettaient tous leurs soins à la découvrir. Dom Lobineau mourut à l'abbaye de Saint-Jacut, en 1727, à l'âge de 61 ans, après avoir achevé l'histoire de Bretagne que la mort avait empêché dom Gallois de terminer. Après lui, un autre saint bénédictin, dom Morice de Beaubois, né à Quimperlé en 1693, composa une nouvelle histoire de Bretagne. Le cardinal de Rohan ayant demandé deux religieux pour écrire l'histoire de sa maison, dom

[redacted]

santel, an orœzon, ar brevial, offisou an Iliz, a ree d'ho eneou n'em sevel beteg ho c'hrouer, ha ren a reent eur vuhez divlam hag a binijen. Dom Gallois oe trec'het da genta gant al labour braz-ze hag a varvaz.

Dom Rougier a ouie len an diœssa skridou, na golle morse kalon hag e vije roget pe drouglivet ar paperiou koz. Ho len mad a ree atao; deuet var an oad, na skuize ket el labour; krog he unan an hini kenta, he guitaat a ree an diveza. Dom Denis Briant a gave an tu da c'houzout ar virionez var istor hon bro, n'euz forz pegen diœz oe he c'haout. C'hoant da lakaat atao an traou eon hag ar virionez e peb lec'h, ar venec'h he c'hlaske euz ho oll nerz. Dom Lobineau a varvaz en Abbaty sant Jakut er bloaz 1727, d'an oad a eur bloaz ha tri-ugent, goude beza aichuet da skriva istor ar Vreiz, boulc'het gant Dom Gallois. Dom Morice a Beaubois, ginidik euz Kemperle e 1693, a gompozas a nevez istor Breiz.

Ar c'hardinal Rohan a c'houlennaz

Morice et dom Duval furent choisis pour y travailler. Mais leur travail fut si assidu que la santé de dom Duval en fut altérée, et dom Morice resta seul chargé de ce travail auquel il ajouta dans la suite celui de l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne qui parut en 1750. Dom Morice se trouva tellement épuisé en finissant le 4me volume, qu'on l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne ; mais il mourut au retour et à l'âge de 57 ans. Excellent religieux et savant modeste, il fallut à ses supérieurs démêler les talents qu'il possédait à travers le voile de son extrême modestie. Il était religieux de l'abbaye de Saint-Melaine. Son histoire de Bretagne fut achevée par dom Taillandier. Dom le Pelletier, qui a beaucoup étudié la langue bretonne, est mort en 1733 à l'abbaye de Landévennec. Honneur à Monseigneur de Coëtlogon, évêque de Quimper, qui donna l'élan à ces doctes bénédictins ! Honneur à ces excellents religieux qui, tout à l'obéissance, ne cherchèrent que la gloire de Dieu et celle de leur pays, y usèrent leur santé et leur vie et n'eurent aucune récompense terrestre. Ils sont morts à la

daou vanac'h evit skriva istor he dud koz. Dom Moris ha Dom Duval oa kasset dezan evit kement-se. Ho labour oe ken ten ma gouezaz klan Dom Duval; ha Dom Moris a jomaz he unan evit aichui al labour. Skriva a reaz ouspen, istor an Iliz e Breiz, e 1750. Dom Moris en em gavaz ker skuiz en or aichui he bevare leor, ma oe kaset da gemer an œr vad var ar meaz; mervel a reaz en or zont en dro en he c'houent, d'an oad a 57 bloaz. Manac'h santel, goueziek meurbet. Kement a humilite en devoa, ma renkaz he renerien sellet piz evit gouzout pegen gouest ha pegen desket e oa. Dom Moris oa manac'h en Abbaty sant Melani e Roazon. Istor Breiz oe aichuet gant eur manac'h all, Dom Taillandier. Dom Le Pelletier, manac'h e Landevennec, maro e 1733, en deuz studiet kalz ar brezonek ha skrivet leoriou mad varnezan. Enor d'an aotrou Koetlogon, eskop Kemper; hen en deuz aliet ar venec'h santel-ze da ober skridou ker talvoudek evit hor bro! Enor da vugale sant Beneat o deuz, evit senti diouz ho zadou menec'h, labouret

peine, sans avoir touché de leurs lèvres le calice des honneurs ou de la gloire. Ils sont morts simples religieux, quelques-uns au milieu de leurs travaux. Dom Morice l'année même que parut son histoire.

Le Baud, chapelain de la reine Anne, avait, à la demande de cette princesse, travaillé à l'histoire de Bretagne. Bien des laïques s'en occupèrent aussi avec amour et patriotisme, entre autres, messire Guy Autret, seigneur de Missirien, près Quimper, qui charmait ses loisirs par l'étude de tout ce qui pouvait intéresser l'histoire de son pays. Mais nous ne pouvons citer tous les noms.

Bertrand de Rosmadec et Mgr Graveran, tous deux évêques de Quimper, ont, à 400 ans de distance, élevé les belles tours de la cathédrale de Quimper ; François de Coëtlogon a contribué, par ses encouragements, à élever des monuments bien précieux aussi, en engageant les Bénédictins à travailler à l'histoire de Bretagne. Ils parcoururent, six ans durant, les archives de la province, puis les archives des provinces voisines. C'est ainsi qu'ils ont rassemblé les preuves de cette histoire. Et leurs

[redacted]

kement all ; n'ho deuz klasket nemet gloar Doue hag hini ho bro ; kollet o deuz el labourou-ze yec'het ha buhez, hep beza dic'haouet er bed-man ; maro int heb beza kasset d'ho ginou ar vessel alaouret a enor hag a c'hloar. Maro int menec'h hebken, lcd zo kouezet e kreiz ho c'hevridi. Dom Moris a varvaz er bloavez ma oe roet he istor da lenn d'ar Vretonet. An aotrou Le Baud, belek karget euz chapel an dugez Anna, en doa labouret ive, ha skrivet istor Breiz araog bugale sant Beneat. Tud ar bed ive o deuz skrivet divarbenn istor ar Vreiz an aotrou Gui Autret er maner Missirien e kichen Kemper. N'hellan ket reï deoc'h an oll hanoiou. An aotrou Bertrand Rosmadek, eskop Kemper, en deuz savet touriou sant Kaorantin hag an aotrou Jos-Mari Graveran, euz ar memez bro Krozon, hag eskop ive e Kemper, pevar c'hant bloaz goude, a aichuaz beg an touriou huelet dre bep a vennek digant tud an eskopty.

An aotrou Koetlogon en deuz gret ive eun dra gaër ha paduz dre labour menec'h

ouvrages, attaqués et moqués par les écrivains révolutionnaires, sont bien plus solides que les histoires modernes si pleines d'erreurs, qu'a si vigoureusement démasquées l'abbé Gorini, relevant les erreurs historiques des Guizot, des Thierry, des Michelet, des Quinet, de Thiers.

Les Capucins et les Carmes ont aussi donné des écrivains à la Bretagne. Le bon père Grégoire, de Rostrenen qui, après avoir été plus que critiqué, se trouve être le plus savant sur la langue bretonne. Il est mort à Roscoff vers 1750. Joseph, de Morlaix, capucin et Joseph, d'Audierne, provincial des capucins de Bretagne. Le carme Cyrille Le Pennec a écrit l'histoire du Folgoat, etc. Il mourut à St-Pol-de-Léon, en 1649.

Lorsque Louis XIV mourut, son fils et son petit-fils l'avaient précédé dans la tombe et son arrière-petit-fils qui lui succédait n'avait que cinq ans. La tutelle fut confiée à Philippe d'Orléans, son oncle. Homme de plaisir et, on peut le dire, de débauches, il s'inquiéta peu du soin du royaume. Il aimait les Anglais, ce qui suffisait pour le rendre odieux aux Bretons ; et il en vint à vexer tellement ces derniers, qu'une

sant Beneat, evit istor Breiz. Epad c'huerc'h bloaz ar venec'h a glaskaz e peb lec'h euz ar Vreiz hag en dro d'hon bro, ar pez a zelle euz he istor. Skrivanourien an amzer a ren breman : Guizot, Thiers, Thierry, Michelet, Quinet, etc., o deuz gret goab euz ar venec'h-ze ; hogen, lakeet int da gaiouadet gant eur bœlek gouiek, an aotrou Gorini, hen deuz diskuezet e oa ar virionez gant ar venec'h, hag ar gaou gant ar goaperien.

Ar c'hapucinet hag ar venec'h Karmez o deuz ive skrivet traou kaër. Gregor euz a Rosternen a oa gouiek var ar brezonek, mervel a reaz e Roskoff e 1750. An tad Joseph, manac'h Montroulez, hag an tad Joseph, manac'h Goayen, o deuz skrivet ive. An tad Cyrille Pennec en deuz skrivet istor ar Folgoat, etc., mervel a reaz e Kastel-Pol e 1649.

Pa varvaz Luis pevarzek, he vab hag he vab-bihan oa dija maro, ha mab he vab-bihan n'en doa nemet pemp bloaz, he voard oa Filip Orleans, he yountr.

Heman en doa eur vuhez dirollet ha na

conspiration se forma pour séparer la Bretagne de la France, et la remettre à l'état d'indépendance dont elle avait joui avant le mariage de la duchesse Anne. Le contrat de mariage de cette princesse avec le roi de France avait été mal observé du côté des Français ; Philippe d'Orléans n'en fit aucun cas, et l'esprit national froissé se redressa avec force. Tout ce qu'il y avait de cœurs généreux en Bretagne entra dans le complot, mais il fut découvert, et un grand nombre de gentilshommes furent pris, entre autres, MM. de Mont-Louis, de Pontcalec, du Couëdic et de Talhouët. Le marquis de Pontcalec n'avait que vingt-deux ans ; il s'était caché chez le curé de la paroisse de Berné. Son caractère généreux, charitable et chevaleresque l'avait rendu cher à tous, surtout aux gens de la campagne. Un vieux poëme dit de lui : « Ce fut un mendiant qui découvrit le lieu de sa retraite ; un paysan ne l'eût jamais fait, non, lui eût-on offert cinq cents écus ! » Ce fut le jour de l'Assomption que les dragons français vinrent pour arrêter le marquis de Pontcalec ; il était dans la salle du presbytère de Lignol, et il saisit ses

gemeraz ket evez mad euz ar rouantelez. Mignoun oa d'ar Saozon, hag abalamour d'an dra-ze ne oa ket mignon d'ar Vretoned.

Ober a ree kement a veac'h d'ar Vretoned ma zeuaz c'hoant d'ar reman d'en em zispartia euz ar rouantelez, ha dont evel ma oant araok dimizi an dugez Anna gant ar roue a Frans. An dra-ze oa disklæriet da Filip. Raktal oe paket kals tuchentil, hag etrezo Mont-Louis, Kouedik, Pontkalek ha Talhouet. Ar markiz Pontkalek n'en doa nemet daou vloaz varnugent, en em guzet en doa e ty ar person Berne. Karet oa gant an dud divar ar meaz, hag ar verz a lavar: « Eur paourkez o klask he vouet en deuz he ziskuliet, eur c'houer (eur paysant) n'en defe ket gret, ha pa vije roët dezan pemp kant skoët. »

Da vouel Maria Anter-Eost e teuaz dragonnet pe jendarmet da gerc'hat markiz Pontkalek.

Pa oant deuet e sall ar presbiter Lignol, ar markiz a gemeraz he bistolen evit tenna varnezo.

pistolets pour se défendre, aussitôt qu'il les aperçut. Le vieux curé, devinant son intention, se jeta à ses genoux, en s'écriant : Au nom de Jésus notre Sauveur ! A ce nom sacré, le jeune marquis sentit sa colère se calmer, et jetant ses pistolets à terre, il se livra aux dragons pour être lié ; il fut aussitôt emmené à Nantes. On dit que lorsqu'il passait prisonnier au milieu des dragons, il rencontra les enfants de la paroisse de Berné qui venaient au catéchisme. M. de Pontcalec en était extrêmement aimé, et sa complainte remarque qu'il les eût carressés, si ses mains n'eussent été liées de cordes. A son arrivée à Nantes, il fut condamné à mort avec MM. de Mont-Louis, Le Moine de Talhouët et du Couëdic. Cent quarante-huit gentilshommes et cultivateurs quittèrent alors leur bien-aimée patrie pour passer en un pays étranger. L'Espagne leur offrit une généreuse hospitalité ; mais ils avaient leurs cœurs dans les manoirs et les villages de la Bretagne, ravagés et brûlés par les dragons français. La plupart des exilés bretons moururent, peu de temps après, dans l'exil, en pleurant leur patrie.

Ar person koz en em strinkaz d'he zaoulin o lavarout : En hano Doue hor Salver ! Pa glevaz ar markiz hano hor Salver, taol a reaz kuit ar bistolen, hag en em roaz d'an dragonnet da veza chadennet ; ha kasset oe da Naoned.

Lavaret a rer, pa oa en hent etre an dragonnet, e kavaz bugale parrez Berne o vont d'ar c'hatekiz. Ar reman he gare kalz, hag he verz a lavar c'hoaz : Ho cherissa en defe gret, pennefe he zaouarn ereet.

Pa oe deuet e Naonet, barnet oe d'ar maro evel an aotrounet Mont-Louis, Kouedik ha Talhouet.

Eiz ha seiz ugent, ken euz an noblans, ken euz ar baysantet, a guitaaz neuze ho bro karet evit mont da eur vro estren. Ar Spagn ho digemeraz mad.

Ho c'haloun oa chomet en ho c'herriou, en ho maneriou a Vreiz, devet gant an dragonnet francisien.

An darn vuia anezo a varvaz e neubeut amzer gant ar c'hlac'har o vouela d'ar Vreiz.

Be o peuz hallet guelout gue ar ba-

Vous avez pu remarquer, comme on le voit encore au manoir de Kerioul en Crozon, et sans doute en bien d'autres lieux, les arbres des avenues coupés jusqu'à moitié, et portant encore témoignage de la punition de la conspiration de leurs anciens propriétaires contre Philippe d'Orléans.

Les quatre gentilshommes condamnés à mort furent décapités à Nantes, le jour même de leur jugement et à l'heure où la nuit commence à tomber, tant l'on craignait que le peuple n'eût essayé de les sauver. En effet, comment ne se serait-il pas intéressé au sort de si braves Bretons, victimes de leur amour pour leur patrie. La cause qu'ils avaient essayé de faire prévaloir était chère à tous les vrais Bretons. Le bourreau, suivi de quatre moines pour les confesser, arriva à quatre heures à Nantes. Les religieux furent dans l'admiration de la foi vive et des vertus qui brillèrent dans leurs pénitents à ce moment suprême. Ce fut à neuf heures du soir qu'on les conduisit sur la place du Bouffay, à Nantes. Le peuple pleurait à leur vue, surtout en voyant la jeunesse et la bonne mine du marquis de Pontcalec. On eût

liou, e kals maneriou a Vreiz, troc'het beteg an hanter euz ho huelder, evel em euz guelet va unan er maner Kerioul, e Krozon, evit merk euz ar c'hasti an dud euz an noblans, a ree neuze brezel da Filip a Orleans.

Ar pevar denchentil barnet d'ar maro oa dibennet e Naonet en devez memez euz ho c'hondaonation, ha d'ar mare euz an deiz ma teu da denvalaat, kement aoun oa na vije deuet ar bobl d'ho zavetei.

Da bedir heur e teuaz e ker ar bourreo gant pevar manac'h evit kovez anezo.

Ar venec'h oa souezet gant ar feiz kre hag ar garantez Doue a ziskuezaz an aotrounet-ze.

Da nav heur euz an noz oant kasset var marc'had a Naonet hanvet ar Bouffay.

Ar bobl a vouele o sellout outo, dreist-oll o velout pegen iaouank ha peger kalounek oa ar markiz Pontkalek.

Ar bobl a glaske kaout ar brizounerien.

Ar re ho mire oa kreoc'h evit ar bobl. Klevet oe kals tud o hirvoudi.

voulut les sauver, mais leur garde était trop forte. On entendit les gémissements de la foule attendrie. « Voyez, dit le confesseur au jeune de Pontcalec, le peuple pleure votre mort, et il ne pleura point sur Jésus-Christ. » Hélas ! dit le marquis, combien cependant suis-je différent de lui, moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur ! Il disait souvent, pendant le trajet : « Mon Dieu, que votre sainte volonté s'accomplisse ! Je pardonne de bon cœur à ceux qui me font mettre à mort. » M. de Mont-Louis fut décapité le premier. Lorsqu'il montait sur l'échafaud, il s'écria à haute voix : « Sainte Marie, mère de Dieu ! » Priez pour nous, pauvres pécheurs, répondirent MM. du Couëdic et de Talhouët. Le confesseur, se tournant vers les autres victimes, leur dit : « Messieurs, il est maintenant au ciel ! »

Quand le tour de M. Le Moine de Talhouët fut arrivé, il se tourna vers le peuple pour demander le secours de ses prières ; la foule s'agenouilla aussitôt. M. de Talhouët mourut en disant : Jésus! Marie !... Son confesseur était resté près de lui jusqu'à sa mort, le sang jaillit même jusque sur ses vêtements ; mais, sans s'y arrêter, il courut aux deux autres

[redacted]

Ar c'hoessor a lavaraz da Bontkalek : « Gouela a ra ar bobl var ho maro, ha na vouelaz ket guechall var hini Jesus-Christ. » Pegen dishenvel oun-me diountan, paourkez pec'her, eme ar markiz.

Lavaret a ree epad an hent : Bezet gret bolontez Doue. Trugare a roan a vir galoun d'ar re em lak d'ar maro.

Montlouis oe dibennet da genta.

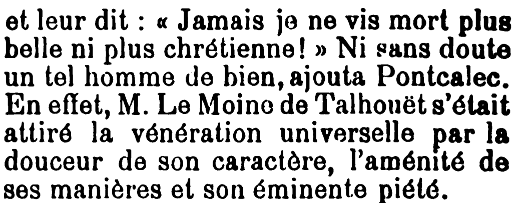
En eur bignat var ar chaffaut, e lavaraz a vouez huel : « Santez Mari, mam da Zoue ! » Pedit evidomp, eme Kouedik ha Talhouet.

« Aotrounet, eme ar manac'h, ema breman en ee. »

Pa oe deuet tro Talhouet, heman a lavaraz d'ar bobl pedi evintan. An oll en em stouaz var an daoulin.

Talhouet a varvaz o lavarout : Jesus ha Mari ! He goessor oe chomet en he gichen beteg he varo.

Redek a reaz neuze beteg an daou aotrou-all, o lavarout dezo : « Morse n'em euz guelet maro kaeroc'h na ker christen. » Nag eun den ker mad, eme Pontkalek. Hage guirionez an aotrou Talhouet



et leur dit : « Jamais je ne vis mort plus belle ni plus chrétienne! » Ni sans doute un tel homme de bien, ajouta Pontcalec. En effet, M. Le Moine de Talhouët s'était attiré la vénération universelle par la douceur de son caractère, l'aménité de ses manières et son éminente piété.

Du Couëdic mourut en disant : Jésus! Marie! *Credo...* Le jeune marquis de Pontcalec monta le dernier sur l'échafaud. « Seigneur, dit-il en y montant, vous ne rejetterez point un cœur contrit et humilié. » *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Il prononça aussi les saints noms de Jésus et de Marie.

Ainsi moururent les derniers défenseurs de l'indépendance bretonne. Ce n'est pas sans attendrissement que je redis leur histoire. Mont-Louis, de Talhouët, du Couëdic et Pontcalec, votre mémoire sera toujours chère à nos cœurs! Leurs corps furent ensevelis sans bruit ; il n'y eut ni glas ni messe. On dit que le curé de Berné était en chaire, lors de la grand'messe, quand il reçut la nouvelle de la mort du marquis de Pontcalec. Les pleurs l'empêchèrent quelque temps de lire la missive ; enfin il dit à ses paroissiens :

oa eun den ral, eun den karantezus, mad ouz an oll, ha douget meurbet d'ar relijion. Prizet gant he genvroiz.

Kouedik a varvaz en eur lavarout : Jesus ! Mari ! *Credo*...

Pontkalek a bignaz an diveza var ar chaffaut.

« Va Doue, eme an den iaouank-ma, c'hui a gemero eur galoun leun a geuz evit he bec'hejou. » *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Lavaret a reaz ivez an hanoiou sakr a Jesus hag a Vari.

Evelse eo e varvaz ar re ziveza euz ar Vretoned, o deuz klasket lakaat ar Vreiz er stad ma oa guechall. Montlouis, Talhouet, Du Kouedik ha Pontkalek, ni na zizonjimp biken ac'hanoc'h.

Beziet oent heb offeren na kleier.

Lavaret a reer e oa an aotrou person Berne er gador, epad an offeren bred, pa zeuaz dezan al lizer var maro ar markiz.

Ne oa ket gouest d'he lenn gant he zaelou ; koulskoude guelout ar eaz oa maro he barossian ker.

« Celui qui vous chérissait autant que je vous aime, vient de mourir; il est mort pour son pays, qu'il a aimé jusqu'à son dernier soupir. Pauvres de ma paroisse, vous avez perdu celui qui vous nourrissait et vous habillait. Il est mort à vingt-deux ans, comme meurent les martyrs et les saints! »

VINGT-QUATRIÈME VEILLÉE

A Camaret, près de Crozon,
Sont descendus les Anglais.
De la Cornouailles et du Léon,
Les maîtres ils ne seront jamais.

Si les Bretons ont toujours haï les Anglais, ce n'est pas sans raison; ils ont toujours été en guerre avec eux, et ils ont trouvé les Anglais cruels dans la paix et dans la guerre. Sous le règne de Louis XV, en septembre 1758, les Anglais firent une nouvelle tentative pour s'emparer de la Bretagne, et débarquèrent dans la paroisse de Saint-Cast, du côté de Saint-Malo. Le cornbout se fit entendre jusqu'à Coat-Sall : Les Anglais! les Anglais! Bretons, courez-leur sus!... Les Anglais étaient au nombre de huit mille, et parmi eux

Lavarout a reaz : « Maro, peorien, neb ho mage, neb ho kuiske ; maro an hini ho kare, Berneviz, kerkouls a me ! Maro neb a gare he vro hag er greaz beteg ar maro ! Maro da zaou vloaz varnugent, evel ma varv ar verzerien hag ar zænt !... »

PEDERVET NOSVEZ VARNUGENT

E Kamaret e bro Krozon,
E oa diskennet ar Saozon,
Bragal a reent var an aod,
Gant ho gweliou gwen-kan digor.

Ar Saozon oa kasseet gant ar Vretoned, ha lec'h o doa. Eur bloavez pa oa roue Loiz pemzek, d'an eil euz a viz guengolo, ar Saozon, o klask atao ober droug deomp, a zeuaz er barrez Sant-Kast, euz tu Sant-Malo. Ar c'horn-bout oe klevet e Koat-Sall o voudal : Ar Saozon, ar Saozon ! paotret, beac'h dezo. Eiz mil den oa, hag en ho zouez tud euz ar Vro-Gall, gueich-all Breiz. Ar baotret euz hon bro-ni a gane o font a enep ar Saozon hag a gane er c'hiz-man : « Neb en deuz gouneet ter gueich a c'hounezo

se trouvaient des Gallois, autrefois Bretons. Les Bretons chantaient, en marchant contre les Anglais : « Ceux qui ont déjà remporté trois fois la victoire, seront toujours victorieux. » Les Gallois, en entendant chanter en breton, se mirent à chanter aussi dans la même langue. Des deux côtés on s'arrêta, étonnés ; après le premier moment de surprise, l'attendrissement gagne les cœurs : de part et d'autre on jette les armes, et on court s'embrasser comme des compatriotes et des frères, à la face des Anglais. Ceux-ci, confus et pleins de colère de se voir abandonnés par les Gallois, se voyant les moins forts, se retirent promptement sur leurs vaisseaux et se rembarquent.

Maintenant, je veux vous réjouir un peu le cœur par le récit des hauts faits de nos marins bretons. Notre nation a toujours été brave à la guerre, et s'est illustrée surtout dans les combats de mer. Nous sommes enfants des côtes, nous naissons sur les bords de la mer, nos enfants sont matelots. A qui donc parlerais-je mieux de la gloire de nos matelots d'autrefois.

Le premier dont j'ai souvenance est

[redacted]

Lavarout a reaz : « Maro, peorien, neb ho mage, neb ho kuiske ; maro an hini ho kare, Berneviz, kerkouls a me ! Maro neb a gare he vro hag er greaz beteg ar maro ! Maro da zaou vloaz varnugent, evel ma varv ar verzerien hag ar zænt !... »

PEDERVET NOSVEZ VARNUGENT

E Kamaret e bro Krozon,
E oa diskennet ar Saozon,
Bragal a reent var an aod,
Gant ho gweliou gwen-kan digor.

Ar Saozon oa kasseet gant ar Vretoned, ha lec'h o doa. Eur bloavez pa oa roue Loiz pemzek, d'an eil euz a viz guengolo, ar Saozon, o klask atao ober droug deomp, a zeuaz er barrez Sant-Kast, euz tu Sant-Malo. Ar c'horn-bout oe klevet e Koat-Sall o voudal : Ar Saozon, ar Saozon ! paotret, beac'h dezo. Eiz mil den oa, hag en ho zouez tud euz ar Vro-Gall, gueich-all Breiz. Ar baotret euz hon bro-ni a gane o font a enep ar Saozon hag a gane er c'hiz-man : « Neb en deuz gouneet ter gueich a c'hounezo

Guillaume Du Châtel, de Trémazan ; lui et son frère Tanguy ont toujours fait fuir les Anglais devant eux. Ils ont brûlé les ports d'Angleterre, enlevé le blé, les bestiaux dans les vallées pour les conduire en Bretagne, où ces ennemis étaient venus piller et brûler le Conquet. Guillaume Du Châtel mourut dans un combat sur mer, toujours contre les Anglais, sur lesquels il frappa jusqu'à son dernier soupir.

Kerret Barbe-Noire, en 1340, sauva la flotte bretonne au combat de l'Ecluse et ramena 4 vaisseaux anglais à St-Malo.

Après lui, je vous parlerai de Primoguet, qui commandait le plus beau vaisseau qui fut construit à Morlaix, sous le nom de la *Cordelière*. Les Anglais rôdaient alors autour de nos côtes ; Primoguet ne les laissa pas approcher de trop près. Etant sorti du port de Brest, avec quelques vaisseaux, pour les combattre, il fut bientôt forcé de rentrer dans le goulet, poursuivi par les navires ennemis. Il ne perdit point courage ; il radouba ses vaisseaux et vint à la rencontre des Anglais, près de Saint-Mathieu de Fin-terre. Les Anglais avaient quatre-vingts navires, les Bre-

n'euz forz pe veich. » Ar ré Bro-Gall, o klevout ar ganaouen-ze, a gane ive eur ganaouen e brezounek. Choum a rezont sapatuet pe souezet euz an daou du ; hag eun neubeut goude, taol a rejont ho armou, hag a redont d'en em vriata an eil egile evel breudeur ker, dirag ar Saozon. Ar reman, estlammet ha kounaret, o velout oant dilæzet gant ar re Bro-Gall, en em dennaz prim d'ho batimanchou.

Laouennat a rin c'hoaz ho kalonou en eur lavaret deoc'h ar pez o deuz gret ar vartolodet breton euz a bep amzer a enep ar Saozon. Ar Vretoned zo bet atao ter d'ar brezel, ha dreist oll var ar mor. Ni zo ganet var aochou ar mor, hon bugale zo martolodet. Da biou vo komzet guella euz gloar hon martolodet gueichall ?

An hini kenta eo Guillou ar C'hastel, euz Tremazan. Hen hag he vreur Tanguy o deuz epad ho buhez lakeet ar Saozon da derc'hout dirazo. Devet o deuz porziou braz e Bro-Saoz, kemeret an ed, al loenet euz ar meachou tro-var-dro, evit ho c'hass e Breiz, e pelec'h an enemiet

tons vingt seulement. Primoguet combattit avec tant de courage, qu'il détruisit beaucoup de vaisseaux ennemis. Il arriva bientôt au vaisseau amiral ; aussitôt on jeta de tous côtés des fusées sur le vaisseau breton, et le feu y prit avec une telle force que les matelots durent se jeter dans la mer pour monter sur les autres bâtiments. Primoguet resta sur son bord avec quelques matelots, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à aborder le navire ennemi, qui fut brûlé à son tour. Alors, se jetant dans la mer, pour éviter les flammes, il fut englouti par le poids de son armure. Malgré les pertes cruelles de cette journée, l'armée navale des Bretons ravagea les côtes anglaises.

La ville de Saint-Malo a fourni des marins célèbres ; ses enfants ont acquis une renommée sur toutes les mers. Jacques Cartier, qui a découvert le Canada, était de Saint-Malo. Duguay-Trouin, né en cette ville, était chargé du commandement d'un navire à dix-huit ans. Il soutint seul, pendant six heures, le choc de six bâtiments anglais. Le plus grand s'approcha du sien à une portée de pistolet. Les mâts du vaisseau de Duguay-

Saozon ; taolet oa tan euz a bep tu var al lestr breton. An tan a grogaz kement enni d'an divez ma renkaz ar vartolodet en em deurel er mor evit klask pignat var al listri all. Primoget, gant lod euz he vartolodet, a choumaz var he lestr ken en doe staget outi al lestr saoz, heman oe devet raktal. Neuze en em daolaz er mor, e pelec'h en em gollaz dre ar boez euz he viskamand houarn. An draze na viraz ket na ieaz al listri breton beteg an douar saoz d'he ravaji.

Ar ger Sant-Malo en deuz kals euz he bugale brudet var an oll moriou. Jakez Kartier a anavezaz ar c'henta an tu euz an Amerika, hanvet abaoue ar C'hanada. Dugay-Trouin, ginidik ivez euz ar ger-ze, oa kabiten eul lestr da drivec'h bloaz. O veza n'em gavet etre c'huerc'h lestr braz euz ar Saozon, choum a reaz da gombati ganto epad pedir heur. An hini brassa euz listri ar Saozon a dostaas outan beteg eun ten bistolen. Guerniou al lestr Dugay-Trouin oa torret, an tan a groge en he boultr ha na felle ket dezan n'em renta prizouner.

tons vingt seulement. Primoguet combattit avec tant de courage, qu'il détruisit beaucoup de vaisseaux ennemis. Il arriva bientôt au vaisseau amiral ; aussitôt on jeta de tous côtés des fusées sur le vaisseau breton, et le feu y prit avec une telle force que les matelots durent se jeter dans la mer pour monter sur les autres bâtiments. Primoguet resta sur son bord avec quelques matelots, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à aborder le navire ennemi, qui fut brûlé à son tour. Alors, se jetant dans la mer, pour éviter les flammes, il fut englouti par le poids de son armure. Malgré les pertes cruelles de cette journée, l'armée navale des Bretons ravagea les côtes anglaises.

La ville de Saint-Malo a fourni des marins célèbres ; ses enfants ont acquis une renommée sur toutes les mers. Jacques Cartier, qui a découvert le Canada, était de Saint-Malo. Duguay-Trouin, né en cette ville, était chargé du commandement d'un navire à dix-huit ans. Il soutint seul, pendant six heures, le choc de six bâtiments anglais. Le plus grand s'approcha du sien à une portée de pistolet. Les mâts du vaisseau de Duguay-

Saozon ; taolet oa tan euz a bep tu var al lestr breton. An tan a grogaz kement enni d'an divez ma renkaz ar vartolodet en em deurel er mor evit klask pignat var al listri all. Primoget, gant lod euz he vartolodet, a choumaz var he lestr ken en doe staget outi al lestr saoz, heman oe devet raktal. Neuze en em daolaz er mor, e pelec'h en em gollaz dre ar boez euz he viskamand houarn. An draze na viraz ket na ieaz al listri breton beteg an douar saoz d'he ravaji.

Ar ger Sant-Malo en deuz kals euz he bugale brudet var an oll moriou. Jakez Kartier a anavezaz ar c'henta an tu euz an Amerika, hanvet abaoue ar C'hanada. Dugay-Trouin, ginidik ivez euz ar ger-ze, oa kabiten eul lestr da drivec'h bloaz. O veza n'em gavet etre c'huerc'h lestr braz euz ar Saozon, choum a reaz da gombati ganto epad pedir heur. An hini brassa euz listri ar Saozon a dostaas outan beteg eun ten bistolen. Guerniou al lestr Dugay-Trouin oa torret, an tan a groge en he boultr ha na felle ket dezan n'em renta prizouner.

Trouin étaient brisés, le feu prenait à ses poudres ; cependant il refusait de se rendre. A ce moment, Duguay-Trouin fut renversé sur le pont de son navire par un coup de canon ; il fut alors fait prisonnier et amené en Angleterre, où une jeune fille qui l'aimait lui fournit les moyens de s'évader. Duguay-Trouin, pendant sa vie, tint si haut le pavillon français, qu'il le fit respecter sur toutes les mers. Deux fois il fit prisonniers les amiraux anglais, et mourut des blessures qu'il avait reçues dans un combat naval.

Surcouf était aussi de Saint-Malo. On dit qu'il était parent de Duguay-Trouin par sa mère ; il lui ressembla du moins par ses hauts faits : A vingt ans, il commandait aussi un navire. Ayant capturé, un jour, un bâtiment ennemi plus grand que le sien, il monta avec ses matelots sur celui qu'il venait de conquérir. Ayant bientôt rencontré un autre bâtiment ennemi plus grand encore, il s'en approcha avant qu'on l'eût reconnu pour Français et s'en empara bientôt. Une fois qu'il montait un petit bâtiment, il fut attaqué par un des plus grands vaisseaux anglais, et il s'en empara. Son nom devint une épouvante

Taolet oe var pont al lestr gant eun ten kanol, ha kemeret oe gant ar Saozon. Saveteet oe euz he brizoun gant eur plac'h iaouank saoz, en gare kalz. Dugay-Trouin, epad he vuhez, a zavaz ar pavillon a Frans ken huel ma oa doujet var an oll moriou. Ober a reaz prizounerien. Kemerout a reaz diveich pennou braz ar Saozon gant ho listri, ha mervel a reaz goude beza bet gouliet en eur gombat vraz.

Surkouff oa ivez euz a Zant-Malo; lavaret a reer oa kar da Dugay-Trouin euz tu he vam. Henvel oe ountan en he oberou burzuduz. Da ugent bloaz oa kabiten eul lestr. Eur veich m'an doa kemeret eul lestr brassoc'h evit he hini, pignat a reaz varnezan gant he vartolodet. Kavout a reaz var he hent eul lestr kals brassoc'h c'hoaz ; tostaat a reaz ountan araok na oa anavezet ar Francisien, hag e neubeut amzer e kemeraz al lestr-ze. Mont a reaz eur veich gant eul lestrik a enep eur vatimant vraz hag er c'hemeraz ker buhan. He hano a zeuaz da veza eur spount evit ar Saozon, eun enor evit ar Vretoned.

pour les Anglais et une gloire pour les Bretons.

Ce fut sous le règne de Louis XVI, roi de France, que la marine française fut la plus brillante. Jamais on n'avait vu, dans le port de Brest, tant de si beaux vaisseaux et si redoutés des ennemis. Les Anglais grinçaient de rage en les voyant, car ils connaissaient le poids de leurs boulets. Un bâtiment nommé la *Surveillante* rencontra les Anglais à la hauteur de l'île d'Ouessant. Le capitaine breton était M. Du Couëdic de Kergoualer, et Le Magn de Kervignac était le pilote. Les canons tirèrent depuis le matin jusqu'à la nuit ; les canonniers ne se plaignaient pas de la fatigue. Quatorze boulets avaient percé le vaisseau breton ; le capitaine était fortement blessé, et cependant il restait sur le pont pour donner du courage aux matelots ; bientôt ceux-ci furent tous blessés moins un : cinq pieds d'eau et autant de sang couvraient le fond de cale. C'est ainsi que se trouvait le vaisseau, quand un boulet anglais vint couper la drisse, qui tomba avec le pavillon blanc. Les Anglais crurent que les Bretons se déclaraient vaincus et se

[redacted]

Pa oe Louis c'huezek roue a Frans, oa ar guella amzer evit an dud a vor. Morse n'euz bet guelet e porz Brest kement a listri ker kaer, na ker doujet gant an enemiet. Ar Saozon a dride a gounar, o velout ar batimanchou-ze; anavezout a reent ar boez euz ho boulou. Eul lestr, hanvet *ar Zurveillantez*, en em gavaz e kichen an enez Eussa dirag eul lestr saoz. Ar c'habiten breton oa Kouedik Kergoualer, hag ar Magn euz a Gervignac oa ar paotr-levier. Adalek pemb heur euz ar mintin beteg an noz e tennaz ar c'hanoliou; ar c'hanolerien ne oant ket skuiz; pevarzek boul o doa toulet al lestr breton; ar c'habiten oa goal vlesset, ha koulskoude choum a ree var ar pont da ober kaloun d'he vartolodet. Ar reman oa gouliet nemet unan; pemp troatad dour ha kement a voad oa e gouelet al lestr. Evel-ze en em gave ar stal pa oe troc'het an driss gant eur voul saoz a reaz koueza ar zinel guen. Ar Saozon a grede an draze oa diskon ar zinel evit lavarout en em gave ar Vretoned trec'het. Ar Magn

rendaient. Le Magn monta aussitôt au grand mât, au milieu d'une grêle de boulets qui sifflaient à ses oreilles et y attacha son mouchoir pour remplacer le drapeau blanc. A ce moment, le feu prit au vaisseau anglais, et les Anglais durent se jeter à la mer pour se sauver. Les Bretons oublièrent alors que c'étaient leurs ennemis : ils mirent leurs canots à la mer pour les sauver. Exemple admirable de la plus grande bravoure alliée à la plus noble charité.

Quand la *Surveillante* entra dans le port de Brest, elle fut reçue comme en triomphe ; le peuple la salua de ses acclamations. Le Magn fut appelé à Paris et il s'assit à la table du roi ; on lui donna une médaille d'or et il fut fait officier. Du Couëdic fut fait chevalier de Saint-Louis, mais la croix fut déposée sur son cercueil, car ses blessures étaient mortelles. Et, du reste, en montant sur la *Surveillante*, il avait dit : « Elle sera ou ma mort ou ma gloire. » Elle fut l'une et l'autre. M. de Kerandraon, son lieutenant, jeune homme de seize ans, était mourant lorsqu'on lui porta la croix de Saint-Louis ; on l'attacha aux rideaux de son lit, et il guérit de ses blessures.

a bignaz deoc'h-tu var ar vern-volosk, e kreiz ar volijou a zone e kichen he ziouskouarn, hag e stagaz euz ar vern eur mouchouer guen evit pavillon. An tan a grogaz el lestr saoz ; ar Saozon en em daole er mor evit en em savetei araok an tan. Ar vartolodet breton a lakeaz ho bagou e meaz evit ho savetei ; na zellent mui outo evel enemiet. Pa zeuaz ar *Zurveillantez* en dro er porz Brest, ar bobl a ioue fors d'he saludi. Ar Magn oe galvet da Baris, hag azea a reaz ouz taol ar roue. Roet oe dezan eur vetallen aour, ha gret oe officer. Kouedik en doa ar groaz na hellaz ket he dougen, rag gouliet oa d'ar maro, hag ar groaz oa lakeet var ar c'horf maro. Hag evit guir, pa bignaz ar veich kenta var ar *Zurveillantez* evel kabiten, en doa lavaret : « Houman vo din pe da varo pe da enor. » Bet eo an eil hag eben ! Kerandraon, he letanant, den iaouank a c'huezek bloaz, oe tost d'ar maro. Staget oe ar groaz euz ridochou he vele, ha dont a reaz da barea gant ar joa.

Kergariou, pa oe gret kabiten euz ar

Quand M. de Kergariou fut fait capitaine de la *Belle-Poule*, il prononça les mêmes paroles que Du Couëdic. Il combattit pendant treize heures contre les Anglais, et au moment d'expirer, il disait à ses matelots : Tenez ferme, mes enfants, tenez ferme ! Sus aux Anglais !

M. de Kergariou-Locmaria, frère du marquis de Kergariou, le vengea. Chargé de conduire les vaisseaux marchands et ceux qui étaient destinés à la pêche de la baleine, il les fit toujours passer sains et saufs. Dans un combat naval, un boulet abattit onze matelots autour de lui, et lui-même fut renversé comme mort sur le pont ; il se releva aussitôt pour continuer le combat. Après un autre combat où il avait vaincu un vaisseau anglais, le sien, nommé la *Sybille*, fut tellement transpercé par les boulets que l'eau y entrait de tous côtés. Un autre vaisseau anglais s'en approcha et y mit le feu. M. de Kergariou résista encore cependant, quoiqu'il n'eût plus à son bord ni poudre, ni mâts, ni voiles et que la moitié de son équipage eût péri ; l'eau entrant de plus en plus, alors seulement il se rendit prisonnier.

MM. Du Rumen, de Lannion ; Bis-

[redacted]

Belle-Poule, a lavaraz ar memez komzou evel Du Kouedik. Epad trizek heur emgann a zalc'haz ouz ar Saozon, hag er moment euz he varo a lavare d'he vartolodet : « Dalc'hit, bugale, dalc'hit atao, beac'h d'ar Saozon ! »

Kergariou, breur d'an aotrou Kergariou-ze, hen venjaz ; karget da hencha al listri marc'hadour ha pesketour a dlee treuzi ar moriou ; ho savetei a ree atao. Eur veich ma oa kalet ar gombat, oa lazet uneg den en he gichen en eun taol ; hag hen he unan oa taolet var ar pont evel maro. Sevel a reaz raktal evit kombati adarre. Eun devez n'an doa trec'het eul lestr saoz, he hini, hanvet la *Sibylle*, oa ken treuzet gant ar boliji, ma zeue an dour ebarz ken na helle mui herzel. Eul lestr all saoz a dostaaz outi hag a daolaz tan enni. Kergariou a zalc'haz c'hoaz ken na choumaz mui var al lestr na poultr, na guerniou, na lien, ha ma oa laet an hanter euz he dud. An dour a zeue muioc'h mui e gouelet al lestr. Neuze oe gret prizouner gant ar Saozon.

son, du Guéméné, et le pilote Trémintin, de l'île de Batz, ont préféré se faire sauter que de rendre leur drapeau aux Anglais. M. Le Bastard de Kerguifinec combattit avec un courage extraordinaire contre quatre vaisseaux anglais et s'en retira avec gloire.

Voilà ce que j'avais à vous raconter de nos marins bretons ; mais il y aurait eu bien plus à vous dire, si le vieil aveugle eût été plus instruit. Je ne finirais point si je voulais vous parler de tous les noms qui se sont illustrés dans la marine. Vous le voyez, dans toutes les conditions, nos marins se sont couverts de gloire : l'amiral comme le pilote, le capitaine de vaisseau comme le simple matelot.

VINGT-CINQUIÈME VEILLÉE

O terre de Bretagne, ô ma triste Patrie,
En quelle mer de douleurs nous te voyons plongée ;
Autrefois toi si belle et de tous honorée,
Maintenant, hélas ! victime de l'impie !

Le vieil aveugle, avant de continuer le récit de l'histoire de Bretagne, parla ainsi :

Gens qui m'écoutez avec tant d'intérêt jusqu'à présent, voici que j'ai à vous

Du Rumin, euz a Lannuon, Bisson, euz a Guemene, hag he baotr-levier Tremintin, euz an enez Vaz, o deuz karet guelloc'h beza konfountet e gouelet ar mor braz eget renta ho favillon d'ar Saozon. Le Bastard de Kerguiffinek na rentaz he hini nemet goude beza en em gannet gant ar vrassa kaloun gant he lestr he unan a enep pevar lestr saoz.

Setu aze, va zud vad, an istor em boa da gounta deoc'h, na ankounac'hait ket anezi ; mar vije bet habiloc'h an dall koz o pije klevet kals traou kaer c'hoaz var hon martolodet.

PEMPET NOSVEZ VARNUGENT

O douar a Vreiz-Izel, o ma bro glac'haret,
E pe mor a zaëlou e oud bet taolet ?
Gueich all e oez brao, joaüs ha laouen,
Breman te zo, siouaz ! mantret gant an anken !

An dall koz, araok kounta c'hoaz istor ar Vreiz, a gomzaz evellen :

Tud o peuz va selaouet ker mad bete vroman, cetu ni arruet d'ar mare ker maleurus euz hon istor, a hanver ar Revolution vras.

parler d'un temps bien malheureux qu'on appelle la grande Révolution. Rien de plus terrible pour les nations que les révolutions. Une révolution est pour les peuples ce que la fièvre chaude est pour les hommes, une tempête pour les vaisseaux sur mer. Un pays qui fait des révolutions se détruit lui-même ; il est semblable à un malade qui aurait des maladies mortelles coup sur coup. Presque jamais le peuple ne fait les révolutions ; elles sont faites malgré lui, par des gens qui ne sont pas contents de leur condition. Les cultivateurs ne s'en mêlent point, car ils ne désirent que la paix ; il leur faut toujours payer, n'importe sous quel gouvernement, et plus encore en temps de révolution qu'en aucun autre. J'étais bien jeune quand arriva ce malheur, le plus grand de tous ceux qu'a subis la France. J'ai vu, comme bien d'autres, décapiter mon père, ma pauvre mère, et confisquer ma petite part de leur héritage. J'ai vu, comme bien d'autres, renverser la croix de ma paroisse, chasser notre curé de son église ; j'ai moi-même été chassé du séminaire où je faisais mes études, et n'ai plus eu pour abri que la voûte des

[redacted]

N'eus netra goassoc'h eget eur revolution pe dispac'h en eur vro.

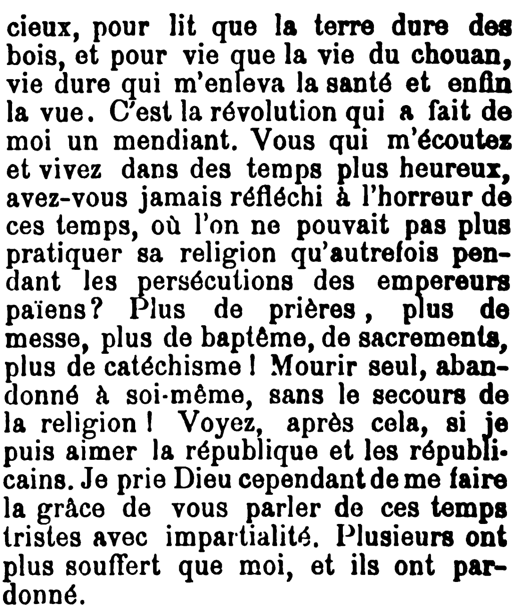
Eur revolution zo evit ar broiou evel an dersien domm evit an dud, eun arneu braz evit listri var vor.

Eur vro hag a ra revolutionou en em zistruj he unan ; erruout a ra gantan evel gant eun den en deuz klenvejou braz an eil goude egile.

Peurvuia neket ar bobl a ra ar revolutionou ; gret e vent en despet dezan gant eur rummad tud ha ne n'em gavont ket mad en ho stad. An dud divar ar meaz, ispicial, ne glaskont nemet ar peoc'h, rag pea a renkent n'euz forz pe du, ha goassoc'h en amzer eur revolution eget en eun amzer all.

Me oa goall iaouank pa zigouezaz ar malheur braz-ze, ar brassa zo kouezet var rouantelez Frans.

Guelet em euz dibenna va zad ha va mam baour ; kemer va lodennik leve ; diskar kroaz va iliz ; kass kuit person va farrez ; bet oun bet va unan kasset er meaz euz ar seminer e pelec'h e oan oc'h ober va studi. Neuze n'em euz bet evit



cieux, pour lit que la terre dure des bois, et pour vie que la vie du chouan, vie dure qui m'enleva la santé et enfin la vue. C'est la révolution qui a fait de moi un mendiant. Vous qui m'écoutez et vivez dans des temps plus heureux, avez-vous jamais réfléchi à l'horreur de ces temps, où l'on ne pouvait pas plus pratiquer sa religion qu'autrefois pendant les persécutions des empereurs païens? Plus de prières, plus de messe, plus de baptême, de sacrements, plus de catéchisme ! Mourir seul, abandonné à soi-même, sans le secours de la religion ! Voyez, après cela, si je puis aimer la république et les républicains. Je prie Dieu cependant de me faire la grâce de vous parler de ces temps tristes avec impartialité. Plusieurs ont plus souffert que moi, et ils ont pardonné.

L'aveugle s'arrêta un moment, puis il reprit ainsi :

Je vous ai dit que lorsque la duchesse Anne avait épousé le roi de France, son contrat de mariage portait que les lois françaises ne seraient pas substituées dans notre pays aux lois bretonnes. Ainsi les Bretons payaient moins de

[redacted]

guele nemet an douar kalet, hag evit ty nemet ar c'hoajou ; er vuhez kriz-ze em euz kollet ar yec'het hag ar guelet.

Ar revolution en deuz va laket da veza eur c'hlasker bara.

C'hui vel dre gement-ze ne hellan ket kaout karantez evit ar Republikanet.

Pedi a ran Doue ma rei din ar c'hraç da lavaret deoc'h ar virionez heb kassoni ebet. Ar re o deuz gouzanvet muioc'h evidoun-me, o deuz pardonet.

Neuze an hini dall a lavaraz an dra-man :

Pa oa dimezet an dugez Anna gant ar roue a Frans, e oa bet skrivet en he c'hontrad-euret e vije bet miret lezennou ar vro-man.

Ar Vretoned a bee neubeutoc'h a viriou eget ar broiou all ; ar c'hontributionou na helle beza lakeet var ar bobl nemet goude ma vije goulennet grad-vad pe konsantamant ar Vretoned assamblet en ho c'honseil.

En amzer Louis pemzek ar Frans oa gouarnet en he fez gant ar memez lezennou ; hag ar roue Louis c'huezek a

contributions que le reste de la France ; aucun impôt ne pouvait être établi sans le consentement des Etats de Bretagne. Sous Louis XV, la France entière était régie par les mêmes lois et payait les mêmes impôts. Louis XVI désira que les Bretons fussent gouvernés de la même manière et le demanda aux Etats. Il s'y trouvait les représentants du Clergé, de la Noblesse et de la Bourgeoisie ; chaque ordre avait sa voix. La bourgeoisie était bien plus nombreuse que les deux autres ordres, qui d'ailleurs votaient presque toujours ensemble, jugeant d'ordinaire les besoins de la société de la même manière. Dans cette circonstance-ci, le clergé et la noblesse rejetèrent immédiatement la demande du roi, alléguant que le peuple était trop pauvre pour qu'on augmentât les impôts. La bourgeoisie pensa qu'en s'adressant au roi et lui promettant de voter sa demande, elle obtiendrait facilement le but de tous ses désirs, le vote par tête, qui donnait à cet ordre la prépondérance sur les deux autres. La noblesse et le clergé ne donnèrent point leur consentement à cette nouveauté qui les perdait

c'hoanteaz lakaat ar Vreiz da heulia ar rest euz ar Frans.

Bez e oa e Konseil ar Vreiz hag ar Frans, tri urz : hini an dud a Iliz, hini an Noblans hag hini ar Vourc'hisien.

Peb hini euz an tri urz-ze a roe he vouez en eun taol : hini an dud a Iliz oa niveret evel eur vouez, hini an noblans evit eun all, hag hini ar vourc'hisien evit eun all c'hoaz.

An dud a Iliz hag an noblanç a zinac'haz en eun taol ar poz a c'houlenne ar roue : o lavarout oa ar bobl re baour evit pea muioc'h evit ne oa kustum.

Ar vourc'hisien a oa kontant d'ober ar pez a c'houlenne ar roue ; mœz n'o doa nemet eur vouez ; ha koulskoude a oa muioc'h a vourc'hisien evit a dud a Iliz hag a noblans assamblez. Goulen a rejont neuze digant ar roue ma vije torret ar c'hiz koz, ha ma roje peb den he vouez evit an afferiou.

Var ben an dra-ze en em zavaz trouz e Roazon, eno oa assamblet konseil ar Vretoned ; ha dont a reaz ar vourc'hisien hag an noblans da gombati etrezo.

évidemment. On en vint aux mains à Rennes. Les bourgeois, ayant voulu forcer la salle où s'assemblait la noblesse pour se consulter, les gentilshommes, étonnés de cette attaque de leurs compatriotes, mirent l'épée à la main pour se défendre et quelques jeunes gens furent blessés. Cependant le roi, croyant calmer les esprits, accorda sa demande à la bourgeoisie et convoqua les Etats-Généraux à Paris. La noblesse bretonne, prévoyant les malheurs qui allaient en résulter, s'abstint d'y aller. Le clergé et la noblesse s'assemblèrent à Saint-Brieuc pour représenter au roi qu'il fallait le consentement des Etats de Bretagne, avant de faire résoudre les questions bretonnes par les Etats-Généraux. On ne crut pas devoir écouter leurs remontrances, et l'événement justifia leurs prévisions. A peine les Etats-Généraux furent-ils réunis en 1789, qu'ils refusèrent, par la bouche de Mirabeau, gentilhomme d'une vie scandaleuse et traître à son ordre, d'obéir aux ordres du roi qui leur étaient transmis par l'organe de M. de Dreux-Brézé : « Allez dire à votre maître, dit Mirabeau, que nous ne sommes pas ici par

[redacted]

Ar vourc'hisien a gommanças da skei da genta. An duchentilet a lakeaz ho dorn var ho c'hleze, ha lazet oe eun den pe zaou.

Ar roue, o sonjal unani he sujidi ha lakaat ar peoc'h etrezo, a c'hourc'hemenaz ma vije assamblet ar c'honseil braz euz ar rouantelez Frans hanvet e gallek *les Etats-Généraux*; hag e lezaz peb unan da rei he vouez hervez he santimant. An noblans euz a Vreiz, o sonjal e erruje malheuriou, ma vije torret ar c'hiz koz, na fellaz ket dezi mont da Baris.

O veza en em zastumet e Sant-Briek, an noblans hag an eskibien a bedaz kalounek ar roue da lezel al lezennou koz evel ma oant. Ho feden ne oa ket selaouet ; ar pez o doa lavaret a zigouezaz.

Er bloaz 1789, 13 euz ar miz even, an aotrou Dreux-Breze o veza deuet da rei gourc'hemen euz a berz ar roue d'ar c'honseil euz ar Frans, ar vourc'hisien, dre c'hinou Mirabeau , denchentil a vuhez dirollet, hag ho gouarne dre he skiant vraz hag he brezek kaer, a lavaraz d'an aotrou Dreux-Breze :

ses ordres, mais par celui du peuple. »
Après cet acte inouï de révolte, l'assemblée, extrêmement agitée, résolut de changer son nom en celui d'Assemblée Nationale.

Tout le royaume était plein de cet esprit de révolte ; le peuple, déchaîné, s'élançait sur ceux qui lui déplaisaient. On commença à brûler les manoirs et les châteaux, comme s'ils eussent été des mulons de paille. En Bretagne, le paysan continua de cultiver la terre, laissant les villes se révolutionner et faire du mal. Mais la bourgeoisie bretonne se jeta avec ardeur dans le flot révolutionnaire. Nantes et Quimper donnèrent le branle à la France. A Quimper, disait en 1597 le chanoine Moreau, on se gouvernait non par conseil, mais à l'étourdie, et comme à la cour du roi Pétaud tout le monde y est maître. Qu'aurait dit le bon chanoine, en voyant les terribles émeutes excitées par la communauté de Quimper et son sénéchal que la révolution pour le récompenser fit monter sur l'échafaud quelques années après !!! Presque tous ceux qui préparèrent la révolution française en ont reçu le châtiment dès cette

[redacted]

Ar bobl zo guelloc'h mæstr evit ar roue. Deuet omp aman dre urz ar bobl, ha den na gomando aman nemet ar bobl.

Neuze oa chenchet hano ar c'honseil, hag e oe galvet ganto e gallek *Assemblée Nationale.*

Eur speret a ravolt en em skignaz en oll vro. Ar bobl dichadennet en em daole var nep na blije ket dezan. Devi a ree eur maner pe eur c'hastel evel eur bern-plouz.

E Breiz, an dud divar ar meaz na reent ket evel-ze. Choum a reent da labourat an douar, o lezel ar bobl euz ar c'herriou d'en em revolti ha da ober drouk.

Mæz ar vourc'hizien oe douget d'ar ravolt. Ker Naonet ha ker Kemper a voulc'haz an ebaden kenta euz ar revolution. Er ger a Gemper e 1597, an aotrou chaloni Moreau a lavar, an dud a rene afferiou nan dre guzul mad mæz evel tud diboell, an oll oa mœstr var he veno, evel sujidi ar roue Petaud. Petra en dije lavaret ar chaloni mad-zé m'an dije guelet an diroll euz tud Kemper

vie, et ce fut pour presque tous l'échafaud !! Des spéculateurs ayant accaparé les blés, il survint, au milieu des embarras du royaume, une famine dont on se servit pour ameuter le peuple contre la famille royale et surtout contre la reine, que la rage des calomniateurs poursuivit avec acharnement. La marine, ayant envoyé des agents à Lannion pour s'approvisionner de blé pour le port de Brest, le peuple de Lannion s'imagina voir en eux des accapareurs ; il arrêta le convoi et voulut tuer les Brestois. Un boucher, brandissant son coutelas au-dessus de leur tête, demandait leur mort à grands cris, puis il aiguisait le couteau devant eux. Ce fut avec une grande peine que les pauvres Brestois s'échappèrent.

Cependant l'Assemblée Nationale ne perdait point de temps ; elle faisait des lois nouvelles et abolissait toutes les anciennes. La jeunesse s'arma dans toutes les villes pour défendre, disait-elle, les lois nouvelles. En Bretagne, les jeunes gens se fédérèrent, comme ils appelaient cette réunion ; elle eut lieu à Pontivy, et ils choisirent pour chef un élève de l'école de Droit de

poulzet gant konseil ker hag he senechal. Ar re-man a gavaz an dic'haou euz ho foan var ar chafaut rag dibennet oant dre zaouarn ho mignonet nebeut bloaveziou goude. Ar re o deuz preparet ar revolution o deuz bet kasi oll ho c'hasti memez er bed-man hag ar c'hasti-ze oe beza dibennet : eurüz ar re na gavsont ket ouspen ho c'hasti er bed all ! !

Eur gernez a zeuaz da greski malheur ar vro. Tud hag o doa ezom euz hon trubuillou evit ho interest ho unan o doa prenet an ed ; hag e gasset er broiou diavez evit ma heljent æssoc'h aze lakaat ar bobl d'en em revolti.

Neuze e teuaz tud euz a Vrest e Lannuon da brena ed evit magadurez ar vartolodet. Ar bobl a Lannuon a laeraz an ed prenet gant an dud euz a Vrest hag e klaskjont laza anezo. Tud vad e Lannuon a reaz ho fossubl evit difen re Vrest. Eur c'higer a zeuaz el lec'h ma oant, gant eur gontel vraz a leme dirazo, o c'houlen troc'hi ho fen. Diæz oa tenna an dud paour-ze euz daouarn eur bobl ker kriz.

Rennes, nommé Moreau, qui devint ensuite fort célèbre à la guerre.

Toutes les réformes n'étaient pas condamnables, mais on n'écouta ni la raison ni la modération dans leur exécution. Lorsqu'on eut dépouillé la noblesse de tous ses privilèges, on s'attaqua au clergé. On lui enleva la tenue des registres de l'état-civil pour les remettre aux maires des communes que l'on venait de créer. La paroisse de Crozon, en Cornouailles, répondit aussitôt au nouveau décret, en élisant pour maire M. Meilars, premier vicaire de la paroisse, que l'on appelait en breton le Curé. Les électeurs, au nombre de 650, se rendirent au bourg pour cette élection, des points les plus reculés de cette vaste paroisse, comme Rostudell, Tregoudan et Hirgarz. Neuf voix seulement votèrent contre M. Meilars. Cette élection disait aux révolutionnaires : Vous ne voulez plus confier nos intérêts au clergé, eh bien ! en dépit de vous et de vos nouvelles coutumes, notre maire sera un membre du clergé.

Le peuple de Brest était alors si sanguinaire, qu'il massacrait par la seule raison qu'on était ou noble ou prêtre.

[redacted]

An assamble e Paris na golle ket amzer; ober a re lezennou nevez, hag e tistruje an oll gisiou koz ; roet oe armou d'an oll dud iaouank er c'herriou, o lavarout dezo difen al lezennou nevez-ze.

E Breiz, en em zastumont e Pontivy ; Moreau, den iaouank a ree he studi e Roazon, oa ho fen kenta ; bet e bet abaoue eur jeneral braz. Goude eun offeren lavaret evit kement-se e Pontivy, pep den iaouank a douaz chom bepiot unanet gant he gonsortet ha beza prest da zifen al lezennou nevez.

Al lezennou-ze ne oant ket oll fall : lod a oa mad, ha lod fall. Lammet oe d'ar bersonet al leoriou badiziant, al leoriou oa merket eno an eureujou hag hanoiou an dud decedet. Hanvet oe eur mær e peb parrez. E parrez Krozon ar c'henta mær oe ar c'hure, an aotrou Meilars.

C'huerc'h kant den hag hanter-kant oa deuet evit-se er vorc'h, ken euz a Rostudell, ken euz a Irgarz, hag euz a Dregoudan, ar c'herriou pella euz ar barrez.

Il y a loin maintenant du bon peuple de Brest, si connu par sa charité pour les pauvres, à celui qui existait alors. On avait élevé, sur la place de la Liberté, un autel en papier, pour célébrer la fête du Champ-de-Mars. En 1848, vous avez pu, quelques-uns d'entre vous, voir des parodies de ces fêtes semi-païennes. Un jeune officier, ayant tourné en ridicule ces préparatifs, comme il était assez naturel à un chrétien et à un homme de bon sens, le peuple voulut se jeter sur lui; le jeune homme courut se réfugier dans un café voisin; mais le peuple y ayant pénétré par les fenêtres et ayant saisi l'officier, le tua, et l'ayant traîné jusqu'au Pont-de-Terre, il lui coupa la tête. On aurait dit, à voir la cruauté du peuple et ces fêtes païennes, que l'on revenait à l'état sauvage.

L'esprit révolutionnaire avait tellement bouleversé cette malheureuse ville, que les matelots, en y mettant le pied, se révoltaient contre leurs officiers et les insultaient. Lorsque la flotte française rentrait en France, joyeuse de ses succès et ignorante de tout ce qui se passait, la ville envoya ses agents parmi les nouveaux débarqués, et bientôt l'a-

An dra-ze, va zud vad, oa evel m'an dije lavaret tud euz ar barrez-ze : Na fell ket deoc'hu fiat ken hon interest nemet da eur mær ; mad, hor c'hure vo hor mær en despet d'ho kiziou nevez.

En amzer-ze ar bobl a Vrest a oa arrajet evel bleizi ; na glaske nemet lazerez. Neket mui evel-se pell a zo, trugare Doue, hag ar bobl a Vrest zo breman ker mad ma eo brudet evit he aluzennou braz. Savet oa neuze eun aoter paper var blacen al Liberte ; eun ofisour iaouank a reaz goab euz an aoter-ze evel m'an dije gret peb christen, peb den a skiant. Ar bobl en em strinkaz varnezan ; an den iaouank en em guzaz en eur gambr hostaluri. Ar bobl a lammaz en ty dre ar prenestou ; hag o veza kavet an den iaouank, he lazaz, ha troc'hi a reaz he ben dezan var ar Pont-Douar.

An dud-ze oa deuet henvel euz ar sovajet hag ar bayanet dre ho c'hrisder hag ho ceremoniou impi.

Ar vartolodet, pa ziskenjont e ker, oa

miral lui-même dut intervenir. Il le fit avec une grande douceur; comme il était aimé, il se mit à parcourir sa flotte, en demandant aux matelots pourquoi ils n'étaient plus les mêmes, d'où venait ce nouvel esprit d'insubordination? Nul n'osa lui répondre, mais ce silence n'était que de trop triste augure. L'amiral leur demanda s'ils avaient à se plaindre de leurs officiers : ils répondirent que non; mais leurs sombres regards indiquaient que leur résolution était prise de ne plus obéir. Après cette épreuve si pénible, l'amiral perdit l'espoir de les ramener au devoir. Comme il revenait un jour de la ville à bord, il entendit un des matelots dire à un autre et à l'un des patrons : « Fais chavirer le canot. » On en vint jusqu'à courir, dans les rues de Brest, après M. de Marigny, pour le tuer, comme on court après le cerf à la chasse.

Le roi, qui conservait encore une ombre d'autorité, députa vers les marins qui, par un reste de respect, s'abstinrent de ces actes révolutionnaires. N'ai-je pas eu raison de vous dire qu'il y a là comme du délire, comme de la fièvre chaude?

poulzet d'en em revolti ive. Ne sentont mui euz ho ofisourien, ober a reent goab anezo. An amiral, pen-braz ar vartolodet, a gomzaz outo dre gaer hag a c'houlenne diganto perag ne zentent ket euz ho ofisourien. Ne oa gret dezan respont ebet. Goulen a reaz diganto, ha poan o doa bet gant ho ofisourien. Nan, eme ar vartolodet. Mæs sellet a rejont ker du, ma velaz an amiral na helle ket ho distrei da vad. Eun devez ma oa an amiral en eur vag vihan evit dont euz a Vrest var he vatimant vraz, e klevaz martolodet o lavarout d'ar re all ha da væstrtouer ar vag : Taol ar vag e gouelet ar mor. Klask a rejont krouga an aotrou Marigny, unan euz ho ofisourien ; redek a rejont var he lec'h evel chass varlec'h ar c'haro.

Ar roue a gassaz dezo kannadou evit ho renta sentussoc'h hag ar peoc'h a renaz evit eun neubeut amzer.

VINGT-SIXIÈME VEILLÉE

Mais leur rage plantait leur drapeau sanguinaire
Sur le marbre où brillait le signe du Calvaire ;
Et taillant aujourd'hui dans le code chrétien,
Leurs fils vont proscrivant l'enseignement divin.

Abbé Kerbiriou.

Le vieil aveugle, au commencement de cette veillée, s'arrêta un peu pour songer avant de continuer sa narration. Tous ceux qui avaient coutume de venir l'écouter, avaient tous les yeux fixés sur lui, désirant entendre encore raconter des événements si récents, dont ils avaient entendu parler par leurs vieux parents.

Jean l'aveugle releva enfin la tête, qu'il tenait penchée vers le foyer, et regardant avec douceur les assistants groupés autour de lui, qui témoignaient un si grand désir de l'entendre, il leur dit : Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est difficile à comprendre pour des gens qui ont peu d'instruction et qui, comme vous, vivent loin du monde. Cependant le désir que j'ai de vous faire comprendre vos intérêts pour ce monde et pour l'autre, me font chercher les moyens de vous le rendre aussi clair

[redacted]

C'HUEC'HVED NOSVEZ VARNUGENT

Lezen Doue gueich all a rene kaër ar vro,
Hirio lezen tud fall he stlej eon d'ar maro ;
Vel eur vanden chas mud gant kounnar, noz ha deiz ;
Emaint e louez an dud o klask mouga ar Feiz.

An dall koz, en nozvez-ma, a joumaz eun neubeut mad o sonjeal araok komz evel an deveziou all ; an oll dud, boazet da zont d'he selaou, a baree oll ho daoulagat varnezan, gant ar c'hoant o devoa da glevout adarre kounta ar pez a oa tremenet en ho bro en eun amzer ken tost dezo, hag o doa klevet aliez ho zud koz o parlant anezan.

Iann an dall a zavaz neuze he ben stouet varzu an tan, hag en or drei gant dousder varzu ar re oa dastumet en dro dezan, hag a ziskueze eur c'hoant ker braz d'he glevout, a lavaraz :

Ar pez am euz da gounta deoc'h hirio, a zo diœz da gompren evit tud o deuz neubeut a zeskadurez, hag a vev pell euz ar bed eveldoc'h. Koulskoude, ar c'hoant em euz d'ho lakaat da gompren ho interest evit ar bed-man hag evit ar bedall, a lak ac'hanoun da glask an tu d'ho diskleria deoc'h ar sklæra ma hellin ;

que possible ; et comme je vais vous parler de la terrible guerre faite à la religion en ces temps-là, je demande à Dieu la grâce de le bien faire.

Alors l'aveugle, ayant fait une courte prière du fond du cœur, parla ainsi :

L'esprit révolutionnaire s'était répandu en ce temps d'une façon étrange dans tous les pays du monde.

Des hommes s'unirent sous le nom de francs-maçons pour effacer de dessus la terre la religion chrétienne, le nom et jusqu'au souvenir de Dieu.

Dans tous les pays et en tous les temps, depuis que le monde existe, il y a eu des impies, des gens sans conscience qui ne voulaient reconnaître ni les lois divines, ni les lois humaines ; mais on n'avait jamais encore vu s'unir tous les impies pour déclarer la guerre au Créateur de la terre et des cieux, et dans le dessein, avoué par eux-mêmes, de détruire les autels, de renverser tous les rois. Depuis, le nombre de ces scélérats s'est toujours accru. Ceux qui s'unissent ainsi contre la religion sont tous des gens qui ont offensé Dieu mortellement et qui ne veulent pas en faire pénitence. Ils s'emparent de l'esprit

hag hervez ma zan da gomz deoc'h euz ar brezel euzuz grœt en amzer trubuliuzze d'ar relijion, a reketan sikour Doue evit hen ober mad.

Neuze an den dall, o veza grœt eur bedennik ver a greiz kalon, a gomzaz evellen :

Ar speret a zizpriz evit ar feiz hag ar speret a zizentidigez a oa en em skignet neuze en eun doare izkiz en oll broiou euz ar bed. Tud en em unanaz dindan hano gallek a *Francs maçons*, evit lemel divar an douar ar relijion gristen, an hano hag ar sonj soken euz a Zoue.

E peb bro, hag e peb amzer, abaoue ma zeo krouet ar bed, ez euz bet tud difeiz ha digoustians, na felle ket dezo senti nag euz lezen Doue nag euz lezen an dud ; mæz ne oa ket bet guelet morse an oll dud impi euz ar bed oc'h en em unissa kenvret evit diskloeria ar brezel da Grouer an env hag an douar ; hag, evel ma el lavarent ho unan, evit distruja er bed oll an aoteriou, ha diskar an oll rouanet, evel ma oa guelet neuze ; hag abaoue an niver euz an dud fall-ze a ia atao var gresk.

Ar re en em glev evel-ze a enep ar relijion, zo oll tud o deuz offanset Doue

des ouvriers dans les villes, et aussi de celui des soldats et des matelots. Ils profitent de leur peu d'instruction pour les tromper aisément.

La première chose qu'ils font pour gagner un jeune homme de la campagne, c'est de se moquer de lui, s'il fait le signe de la croix et s'il pratique sa religion. Quand ils s'aperçoivent que le jeune homme tremble devant eux, qu'il n'ose plus s'armer du signe du chrétien, ni entrer dans les églises, ils lui enseignent alors leur catéchisme, qui est de point en point contraire à la religion chrétienne.

Maintenant, hélas ! il y a peu de Bretons qui soient fidèles à leur religion, quand ils quittent jeunes le pays qui les a vus naître ; mais dans ma jeunesse, le mépris de la religion n'était pas si répandu qu'à présent.

Il fut même difficile de souffler le feu de la révolte à un peuple qui avait été jusque-là plein de l'amour de Dieu, de respect et d'amour pour notre religion sainte. Il fallait changer l'esprit des Français et leur faire mépriser et haïr ce qu'ils avaient honoré, aimé et respecté jusqu'à ce temps.

marvelamant, ha na fell ket dezo ober pinijen. Lakaat a reont da drei ganto al labourerien er c'herriou, hag ive soudardet ha martolodet, en eur drompla anezo var digarez ho nebeut a zeskudarez.

Ar c'henta tra a reont, evit gouniz eun den iaouank divar ar meaz, eo ober goab anezan, mar gra sin ar groaz ha mar heuil he zeveriou a gristen. Pa velont e kren ar paotr iaouank dirazo, ha na gred ket mui nag ober sin ar groaz, nag antreal en ilizou, e teskont dezan neuze ho c'hatekiz, kontrol-fet d'ar relijion gristen. Breman, siouaz, ez euz nebeut a Vretoned iaouank a gement a zalc'hfe mad d'ho c'hreden, goude beza bet er meaz euz ho bro; en amzer ma oan-me iaouank, ne oa ket c'hoaz ker stank an dizpriz evit ar feiz.

Diœz oe soken c'hueza tan ar ravolt etouez eur bobl oa bet bete neuze leun a zoujans Doue, a respet hag a garantez evit ar relijion santel; red oa eta chench sperejou ar Francisien hag o lakaat da zisprijout ha da gassaat ar pez o devoa enoret, karet ha respetet beteg neuze. Dindan an hano a philosophet, pe tud fur, ha var an digarez da rei d'an oll lod

Sous le nom de philosophes ou amis de la sagesse, et sous le prétexte de faire part à tous de leurs lumières, ils répandirent leurs catéchisme empoisonné. Ils n'épargnèrent ni peines, ni dépenses; paroles, chansons, écrits, étaient distribués bon marché au peuple, donnés même pour rien, afin que tous, petits ou grands, riches ou pauvres, pussent goûter la doctrine nouvelle. La jeunesse apprit dans ce catéchisme que la religion n'était bonne qu'à tromper; que la crainte de Dieu n'était qu'une sottise; qu'en un mot l'homme n'avait point d'âme et qu'il n'avait aucun compte à rendre en l'autre monde de ses actions.

Ecoutez maintenant, mes compatriotes, quels fruits porta en peu de temps cette sorte de catéchisme.

Comme je vous l'ai déjà dit, le roi avait appelé à Paris le grand conseil de la nation appelé en Français : les Etats-Généraux.

Les évêques de Bretagne, hommes de bien et de mérite, ne voulurent pas aller à Paris, car ils devinaient les intentions de la plupart de ceux qui s'y rendaient. M. de Girac était alors évêque

[redacted]

euz ho sklerijen hag euz ho furnez, e skuillont ho c'hatekiz ampoesonet etouez an dud. Ne espernont na poan na dispign; komzou, gwerziou, skridou, a vije guerzet marc'hat mad d'ar bobl, roet soken evit netra, evit ma helje an oll braz ha bihan, paour ha pinvidik, kaout eun tanva euz ar sklerijen nevez; ar iaouankiz a zeskaz er c'hatekismou nevez-ze an dra-man : ar relijion ne deo nemet tromplerez hag ar spont rag Doue eur sotoni; en eur ger, an den n'en deuz ene ebet, na kont ebet da renta er bed-all demeuz an oberou en devezo gret er vuez-ma.

Selaouit breman, va c'henvroiz ker, pe seurt frouez a zougaz e ber amzer ar seurt katekismou-ze.

Evel m'euz lavaret deoc'h kent, ar roue en devoa galvet e Paris, ar 5 mae 1789, ar c'honseil-braz euz ar rouantelez galvet e gallek : *Les Etats-Généraux*. — Eskibien ar Vreiz, tud euz ar re vella, na fellaz ket dezo mont da Bariz, rag guelout a reent pe seurt sonj oa etouez an darn-vuia euz ar re a ie dy. An aotrou *de Girak* oa eskop Roazon ; an aotrou *de Hercé*, eskop Dol; an aotrou *La Laurentie*, eskop Naonet; an aotrou *Amelot*, eskop Gwenet; an aotrou *Le Mintier*,

de Rennes ; M. de Hercé, évêque de Dol ; M. de la Laurentie, évêque de Nantes ; M. Amelot, évêque de Vannes ; M. Le Mintier, évêque de Tréguier ; M. de la Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon et M. de Saint-Luc, évêque de Quimper.

Malgré cela, quand on nomma les députés aux Etats-Généraux, une partie des curés ne comprirent pas l'intention des révolutionnaires. Ils eussent mieux fait de suivre l'exemple de leurs premiers pasteurs ; ils se rendirent à l'Assemblée et ce fut pour leur malheur à presque tous.

Entre les bourgeois nommés en Bretagne pour députés, se trouvaient deux avocats célèbres de Rennes qui, habitués à plaider le vrai et le faux, firent une guerre terrible à la religion. Quand on lit l'histoire de la Révolution dans les histoires républicaines, on est épouvanté de voir avec quelle promptitude, quelle folie et quel aveuglement chaque ville renversa les anciennes autorités et en établit de nouvelles ; on n'obéissait même pas à l'Assemblée. Ceux qui étaient les plus jeunes, les plus inexpérimentés, les plus incapables, gouver-

eskop Landreger; an aotrou *de La Marche*, eskop Kastel-Paol; an aotrou *de Saint-Luc*, eskop Kemper. Koulskoude, pa oe hanvet deputet, pe kannadou evit ar c'honseil-braz, lod euz ar bersonet ne gomprenjont ket mad avoalc'h sonj an dud fall. Guelloc'h vije bet dezo heulia skuer ho fastoret kenta; mont a rezont, siouaz, en *Assemblée* evit ho malheur kasi oll.

Etouez ar vourc'hisien hanvet e Breiz evit mont da Bariz, en em gavaz daou alvokad braz euz a Roazon, boazet euz a bell a oa da lakaat ar gaou da vir, ann daou-man a reaz eur brezel kriz d'ar relijion.

Pa lenner *Istor ar Revolution* el levriou skrivet gant ar Republikanet, e vezer spontet o velout an hardiegez, ar follentez euz tud ar c'herriou; evel tud dall e taolzont kuit gouarnerien ho c'herriou evit lakaat en ho lec'h tud nevez. Ar reman na zentent ket memes euz an *Assemblée*. An dud iaouank diboëll ha pennou skanv, an dud *didalvez* a gomande e peb lec'h; red oa hebken beza hardiz kenan. An hini en doa he vrassa lod e park ar Briz oa neuze ar guella evit hencha ar vro. Seulvui oa kanfard ha

naient, pourvu qu'ils fussent ardents dans leurs volontés. Leurs idées absurdes étaient suivies d'actes qui révélaient l'inexpérience et la passion.

Dès l'ouverture des Etats-Généraux, 5 mai 1789, la guerre commença contre la religion et les prêtres. Avant qu'ils se fussent assis parmi les autres députés, ils étaient déjà condamnés par la plupart de ces hommes qui, rassemblés au nombre de plus de mille (ce qui leur rendait difficile de s'entendre avec sagesse), avaient en haine Dieu et le roi.

Les Etats s'ouvrirent le 5 mai 1789, et le 4 août de la même année, trois mois après, on demandait à tous les ecclésiastiques l'abandon des droits dont ils avaient joui jusque-là en France. Le clergé ne marchanda pas, il fit aussitôt l'abandon de ses droits.

Alors Louis XVI, roi de France, voyant le désordre qui régnait dans les Etats-Généraux dont les séances étaient des plus orageuses, où l'on ne s'entendait que pour détruire, voyant le désordre se répandre dans le royaume et les gens déchainés, brûler les manoirs et les châteaux, demanda le secours des évêques, afin d'éclairer le peuple sur sa

sod an dud iaouank en ho menoziou, seulvui oa fall ho oberou; oberou tud kriz ha divarn.

D'ar c'henta devez ma oa digoret ar Stadou, 5 mae 1789, ar brezel a gommansas a enep ar relijion hag ar veleyen. Araok na oant azezet var ar bankou etouez ar re all, e oant kondaonet dija e kalon an darn vuia euz an deputet, pe kannadou, oa dastumet eno ouspen mil anezo; niver kalz re vraz evit m'ho dije hallet biken en em glevout gant furnez.

Ar Stadou a zigoraz eta d'ar bemp a viz mae 1789, ha d'ar bevare euz a miz eost er memez bloavez, tri miz goude oe goulennet digant ann oll dud a Iliz an dilœz a gren euz an oll guiriou o doa bet beteg neuze er rouantelez Frans. An dud a Iliz ne varc'hatjont ket; ober a rejont deoc'h-tu an dilœz-ze euz ho guiriou.

Neuze Louis XVI, roue a Frans, o velet pegement a drouz a oa er Stadou rag n'en em glevent devez ebet, nemet evit distruj bemdez eur c'hiz bennag; o velout an dizurz en em skigna er vro, hag an dud dirollet o sailla var ar maneriou hag ar c'hastelliou, a c'houlennaz sikour an eskibien evit diskuez d'ar bobl



folie, et demanda des prières publiques pour détourner la colère de Dieu de dessus le royaume de France.

En conséquence, le 14 septembre 1789, Monseigneur Le Mintier, pour obéir au roi, écrivit à son peuple une lettre pastorale digne d'être louée. Il y disait : « Hélas ! mes frères, combien est différente d'elle-même cette monarchie française, le plus beau domaine de l'Eglise catholique, le berceau des héros, l'asile des rois, la patrie des sciences et des arts ! Voyez les princes du sang royal fugitifs chez les nations étrangères ; la discipline militaire énervée ; le citoyen armé contre le citoyen ; un système d'indépendance présenté avec art, reçu avec enthousiasme, soutenu par la violence ; toutes les sources du crédit national ou interceptées ou taries ; le commerce languissant ; les lois sans force et sans vigueur ; leurs dépositaires ou dispersés ou réduits au silence ; le nerf de l'autorité entre les mains de la multitude ; toutes les classes des citoyens confondues ; la vengeance avide de sang, aiguisant son poignard, désignant ses victimes, exerçant ses fureurs homicides.

Oui, le sang de nos concitoyens, de

[redacted]

he follentez, ha goulen a reaz pedennou publik evit dioual ar rouantelez euz bu-hanegez an aotrou Doue.

D'ar 14 a viz gueugolo 1789, evit senti ouz ar roue, an aotrou Le Mintier, eskop Landreger, a skrivaz d'he bobl eul lizer kaer meurbet, enan a lavare : « Allaz, va breudeur, pegen dishenvel eo breman ar rouantelez Frans euz ar pez maz oa guechall : Frans, te oa ar c'haera loden euz ar bed katolik, da vugale oa euz an dud guella ; ha breman setu da brincet divroet o klask tec'hout rag ho c'henvroiz kounaret ; an den euz ar vro enebour d'an den euz ar memez bro ; ar speret a zizentidigez meulet ha savet huel meurbet. Na heller mui na prena, na guerza ; al lezennou n'int mui heuliet ; ar re zo karget da lakaat an dud da senti d'al lezennou n'o deuz mui ar gallout ; an nerz a zo breman e daouarn ar bobl ; hag an nep en deuz da glem euz eun all, a hell skei gantan heb na vo mirot outan. An den venjus a zo mœstr da laza nep a zisplij dezan. Ia, goad hor breudeur zo bet skuillet ; ha Pariz, kær ker brudet dre zouzder ha deskadurez he habitantet, a zo bet disenoret gant goad inosant

nos frères a coulé, il fume encore ; et dans un siècle qui ose s'arroger le titre fastueux de siècle des lumières, la capitale d'une nation polie, sensible, d'une nation renommée par la douceur de ses mœurs et de son caractère, a été souillée par des proscriptions inouïes, par des assassinats dont les nations les plus barbares rougiraient. »

Ensuite le saint évêque montre à son peuple, que le désir de ces hommes est de renverser la religion, et que l'abandon des droits du clergé n'a été demandé que pour en venir plus facilement à bout. L'avenir démontra que les prévisions de l'évêque de Tréguier étaient bien vraies.

Cette lettre, écrite par un évêque, aurait dû être lue avec respect ; mais les impies s'acharnèrent contre son auteur, et le vénérable évêque fut persécuté pour avoir rempli son devoir. Il fut appelé à comparaître devant l'Assemblée Nationale pour rendre compte de sa conduite. Quelques-uns de ses diocésains eurent même la hardiesse de le faire appeler à Paris pour comparaître à la barre de l'Assemblée Nationale ; car on commençait alors à oublier com-

skuillet gant tud henvel ouz loenet gouez er c'hoajou. » Neuze an eskop santel a lavar d'he bobl a vel mad pe seurt c'hoant o deuz an dud difeiz da ziskar ar relijion ; ha n'o deuz goulennet dilœz guiriou an dud a Iliz nemet evit dont œssoc'h a ben anezo. An dra-ze a oa guir hervez ma velfot dre ar pez a erruaz goudeze.

Al lizer-se skrivet gant eun eskop, a dlie beza lennet gant respet ha doujans ; mœs an dud fall a laoskaz eur c'hri hag eun hu braz en he enep, hag a oe persekutet pe iskinet an eskop mad-man evit beza grœt he zever.

Galvet oe da gomparissa dirag an *Assemblée Nationale* evit renta kount euz he gundu. Tud euz he eskopti o doa soken an hardizegez da c'hervel evel-se ho eskop da veza barnet e Paris. Disonjet oe neuze a gren an doujans dleet d'an eskibien ha d'an oll dud e karg.

D'an 13 a viz here 1789, an aotrou Talleyrand, hag en deuz saotret he hano dre he drubarderez, a lavaraz d'an *Assemblée Nationale*, guerza oll danvez an Iliz evit pea dlee ar rouantelez.

D'an dregont euz ar memez miz an aotrou Boisjelin, ginidik euz a Vreiz

plètement le respect dû aux évêques et en général à l'autorité.

Le 13 octobre 1789, M. de Talleyrand, qui a couvert son nom d'infamie, engagea l'Assemblée Nationale à vendre les biens du clergé pour éteindre la dette publique.

Le 30 du même mois, M. de Boisjelin, Breton de naissance et archevêque d'Aix, démontra d'une manière parfaitement claire pour tous, que les biens de l'Eglise ne pouvaient être vendus que d'après le consentement du Pape. Un autre ecclésiastique, l'abbé Maury, se joignit à M. de Boisjelin et parla si bien en faveur du clergé que les impies, sentant que leur proie allait leur échapper, si l'on votait après ces discours, ne permirent pas que l'on mit la vente aux voix ce jour-là.

Le 2 du mois de novembre 1789 fut un jour terrible pour l'église de France : Trois mille scélérats déguenillés, sans bas et sans souliers, armés de bâtons ou d'autres armes, menaçaient les prêtres qui se rendaient à l'Assemblée, promettant de tuer celui qui ne voterait pas la vente des biens de l'Eglise. Une partie des députés n'osèrent pas se rendre à la séance et quelques-uns,

hag arc'hescop euz ar ger a Aix, a ziskuezaz sklœr d'an oll na helle danvez an Iliz beza kemeret na guerzet gant den, nemet e vije bet goulennet araok aotre hon Tad-Santel ar Pab. An eskop-ze hag eur bœlek all, hanvet Maury, o doa komzet ker kaer ma grenaz an dud fall gant aoun da goll ho zam lip he bao, guerzidigez oll danvez an Iliz. Abalamour da-ze, na bermetjont ket rei ar moueziou en devez-ze.

D'an daou a viz du 1789, oe eun devez ten evit Iliz Frans : Tri mil den fall hanter guisket, heb boutou na lœrou, gant bizier hag armou en ho daouarn, a walgasse an dud a Iliz pa zeuent en *Assemblée* ; hag e lavarent o dije lazet nep n'en dijet ket roet ho mouez evit guerzedigez madou an Iliz. Lod euz ar veleyen ne gredjont ket dont beteg an *Assemblée* en devez-ze, ha lod all a oa ker spountet gant ar c'hri hag an hu euz an dud fall, ma oe roet ar moueziou evit ar verzedigez heb difen ebet.

Eur malheur braz oa evit ar rouantelez, hag eun dislealdet euz ar re vrassa;

cédant à la peur des menaces, votèrent pour la vente sans aucune discussion.

Ce fut un grand malheur pour le royaume et une criante injustice; la plupart de ces biens avaient été donnés volontairement aux églises par des fidèles demandant des messes pour le soulagement de leurs âmes, après leur mort, et qui durent souffrir plus longtemps dans le purgatoire, faute de messes dites à leur intention. Cette vente faite par les impies ne procura aucun soulagement au peuple, car ces biens furent vendus à très bas prix et il n'y eut à en profiter que ceux qui en avaient demandé la vente.

On choisit alors parmi les députés des gens, surtout des avocats, que l'on chargea avec un petit nombre de prêtres et deux évêques de changer les lois de l'Eglise ; mais les ecclésiastiques durent bientôt céder le pas aux avocats.

Le 13 du mois de février 1790, il fut défendu par une loi aux religieux de se consacrer à Dieu, malgré la belle défense de la liberté religieuse par Mgr La Fare, évêque de Nancy.

Ainsi des laïques, des avocats impies, en dépit des évêques et des bons prêtres

rag an darn-vuia euz ar madou-ze e oa bet roet d'an Ilizou, a galon vad, gant tud devot a c'houlenne pedennou evit soulajamant ho eneou goude ar maro ; ho eneou a renkaz chom da leski er purgator, rag na oa mui nag offerennou, na pedennou evito.

Ar verzedigez-ze, grœt gant tud fall, na reaz soulaj ebet d'ar bobl ; rag ar madou-ze oa guerzet kasi evit netra ; ha na brofitaz euz an arc'hant nemet ar re o doa lakeet ober foar varnezo.

Neuze oe karget eur rummad tud, ispisial alvokadet, da jench lezennou an Iliz ; an neubeut beleyen, hag an daou eskop galvet da labourat ganto, a renkaz ho lezel da ober al lezennou nevez-ze ho unan.

D'an 13 euz ar miz fever 1790, difennet oe d'ar relijiuset n'em gonsakri da Zoue, en despet d'an difen kaer a reaz var ar poent-ze an aotrou de La Fare, eskop Nancy.

Evel-ze, tud ar bed, alvokadet difeiz, en despet d'an eskibien ha d'ar veleien vad, rag be o doa hallet dija gouniz en

(car ils avaient déjà gagné à leurs opinions quelques députés du clergé, entre autres de mauvais religieux, la honte de la religion) ; des laïques, des impies, osèrent se mettre entre Dieu, entre Jésus-Christ et les âmes qu'il se choisit parmi les autres et leur défendit de répondre à l'appel de leur Créateur. O aveuglement, ô effronterie, ô sacrilège !

Le vieil aveugle s'arrêta, ne dit mot, leva au ciel ses yeux sans lumière, et des larmes en coulèrent. Tous les assistants se retirèrent en silence, le cœur navré de douleur, en pensant combien avait été grande l'ingratitude envers Dieu dans leur malheureux pays.

VINGT-SEPTIÈME VEILLÉE

Bretagne, les voilà tes enfants d'autrefois ;
Bien haut, nous disent-ils, votre sainte bannière,
Et soyez des chrétiens, lorsque tout dégénère ;
Nous avons répandu notre sang pour la foi !

(*Martyrs de Crozon*).

Les évêques députés voyant qu'ils ne pouvaient se faire entendre dans les séances de l'Assemblée, tant on y faisait de bruit à dessein pendant qu'ils parlaient et tant on les accablait d'injures lors-

[redacted]

ho c'hostez etouez an deputeet pe kannadou, eun neubeut beleyen ha relijiuset fall, mœz ar relijion. Tud ar bed, tud difeiz a n'em lakeaz etre Doue, etre Jesus-Christ hag an eneou a zibab dreist ar re all, hag a zifennaz euz an dud-ze en em rei d'ho C'hrouer. O dallentez ! o divezdet ! o sakrilaich !

An dall koz a jomaz neuze heb lavaret ger, sevel a reaz he zaoulagad serret ha leun a zaëlou varzu an env. An oll amezeien en em dennaz sioul, ho c'halon rannet gant ar glac'har, o klevout pegen braz oa bet guechall er vro an dianaoudegez e kenver Doue !

SEIZVET NOSVEZ VARNUGENT

O Breiz, bro karet, setu da vugale,
Huel ho baniel a leveront deomp-ni ;
Ha bezit christenien dirag an dud impi :
Gant joa hon deuz skuillet hor goad evit ar fe !

An eskibien, o velout ne oant ket gouest da barlant en *Assemblée*, kement a drouz e vije grœt evit mirout outo da veza klevet, ha ken injuriet e oant pa bignent er gador, a lakeaz dre skrid ar

qu'ils montaient à la tribune, se décidèrent à mettre par écrit ce qu'ils voulaient dire pour la défense de l'Eglise.

Ce fut alors que les impies voulurent que tous les gens en charge dans le royaume prêtassent un serment qui approuvait tout ce qu'ils avaient fait et promettait de maintenir leurs lois.

Quand le serment fut prêté, en l'église cathédrale de Dol, le 21 mars 1790, Mgr de Hercé fit cette déclaration : « Messieurs, nous croyons devoir vous déclarer à la face des saints autels que nous n'entendons pas qu'on puisse interpréter notre présence comme une approbation, ni comme une adhésion aux décrets de l'Assemblée Nationale en ce qui concerne la religion ; c'est un dépôt sacré dont Jésus-Christ a confié la garde à son Eglise. C'est à elle seule qu'il appartient d'éclairer les peuples sur les véritables intérêts de la religion, et il n'est aucun de nous qui ne soit prêt à répandre son sang plutôt que de les trahir. »

Ce fut ainsi que Mgr de Hercé confessa publiquement sa foi. Vous ne pouvez comprendre combien grande était la haine contre les évêques en ce

pez o doa da lavaret evit difen an Iliz.

Neuze an dud dileiz a sonjaz e vije ret ober d'an oll dud e karg er rouanteles toui pe ober al le e oa mad ar pez a reent, hag e vije dalc'het d'ho lezennou. Pa oe grœt al le-ze en iliz-veur a Dol, an 21 meurs 1790, an aotrou'n eskop Hercé a lavaraz : Aotrounet, arabad eo deoc'h sonjal e kafemp mad ar pez en deuz grœt an *Assemblée Nationale* divar ben ar relijion ; Jesus-Christ en deuz fiet hor c'hreden d'an Iliz; hi hepken a oar petra zo mad da ober var ben an traou a zell euz ar relijion ; ha n'euz nikun ac'hanomp a gement ne rofe he vuhez kentoc'h evit he dilœzel.

Evel-se an aotrou'n eskop Hercé a ziskleriaz he feiz dirag an oll. N'oc'h ket evit kompren peger braz oe ar gassoni oc'h an eskibien en amzer-ze. Labouret e vije da lakaat ar veleyen da drei kein dezo; mœz kaer oe labourat evit-ze, ne oa nemet ar re fall n'o doa ket a ziaraok kunduet eur vuhez vad a gement en em zavaz a enep ho eskop.

Neuze an aotrou Karron, bœlek santel euz a Roazon, a skrivaz d'an oll veleyen, kureet eveltan, evit lavarout

temps-là. On essayait de séparer d'eux leurs prêtres ; mais ce fut en vain, quelques membres gangrenés seuls s'en séparèrent.

M. l'abbé Carron, saint prêtre de Rennes, écrivit alors à ceux des prêtres placés comme lui en qualité de vicaires, et les engagea à résister fortement aux efforts des impies pour leur enlever le respect dû à l'autorité épiscopale.

« O mes frères dans le sacerdoce, écrivait-il, prenons garde de mépriser les évêques, obéissons-leur. Celui qui ne veut pas reconnaître l'autorité, celui-là tombera bientôt dans le schisme et dans l'hérésie. Que dirait de notre temps saint Cyprien, s'il entendait ce qui se dit maintenant contre les princes de l'Eglise, par des personnes qui devraient les respecter et leur obéir ? »

La suppression de la dîme fut demandée à l'Assemblée Nationale le 9 avril 1790, mais sans aucun dédommagement pour le clergé. Les impôts d'avant la Révolution existent toujours sous des noms différents, mais ils sont bien plus lourds et considérables. Nous avons la contribution foncière représentant la taille ; à la place de la capitation, nous

dezo derc'hel mad d'ar respet a dleent d'an eskibien, hag evit lavarout dezo dioual rag ar re a glaske o dispartia diouto.

« O va breudeur er velegiach, emehe, diouallomp da zisprijout an eskibien, dalc'homp dezo, sentomp outo. An hini na fell ket dezan senti oc'h an hini zo huelloc'h evitan, a zeu buhan da goueza er schismou hag en hœreziou. Petra lavarfe sant Cyprien mar klefe ar pez a vez lavaret breman a enep prinset an iliz gant ar re a dlee senti outo hag o douja? »

Troët oa neuze an oll e Frans da glask ober evit ar guella evit chench ar pez na blije ket d'ar bobl ; ar Roue hag an dud vad a felle dezo chench an traou-ze dre zouzder; ar re oa e pen ar Ravolt oant kasi oll *Francs-maçons* hag a felle dezho distruj agren ar relijion, laza ar Roue hag ober trouz.

Ar funcher zo breman a zo ar memes re a oa araog ar revolution; chenchet eo an hanoiou ; mœz kesket ar guiriou. Gueich all oa an dail, breman ar funcher var an douar. Ar pez oa galvet neuze *capitation* a zo breman *côte personnelle*. Evel gueich all e renkomp pea guiriou

avons la côte personnelle ; à la place des droits d'aides et de gabelles, nous avons les contributions indirectes sur les denrées et marchandises ; enfin les droits de contrôle et de centième denier sont ceux que nous appelons maintenant droits de mutation et d'enregistrement. La corvée est remplacée par les prestations en nature, etc., etc. On a changé seulement les noms, on a laissé les choses.

Il faudra toujours des impôts, et maintenant les Français en paient plus que tout autre peuple. Tous les Français étaient disposés à supprimer ou à changer et la dîme et tout ce qui déplaisait au peuple ; mais le roi et les braves gens ne voulaient pas de violence pour opérer ces changements ; cela n'aurait pas fait l'affaire des chefs de la Révolution, la plupart francs-maçons, qui voulaient la destruction de la religion et de la royauté, de l'autel et du trône. M. de Boisjelin, archevêque d'Aix, qui ne cessait de défendre l'Eglise, éleva encore la voix contre les impies et leur dit : Vous n'avez aucun droit de faire ce que vous voulez faire, et si vous le faites, cela ne sera pas pour

var ar beva ha var ar varc'hadourez evel ma reomp breman hag ouspen pea ar c'hanved-diner da varo hon tud; pea a reomp breman muioc'h a viriou eget pobl ebet. Ar guiriou a gresk bep veich ma c'hounezont an dud fall var ar re vad.

D'an 9 euz a viz ebreul 1790 oe goulennet ma vije distrujet an deok hep rei netra d'an dud a iliz en he leac'h. An aotrou Boisjelin, arc'heskop Aix, na ehane da zifen an Iliz, sevel a reaz he vouez a enep an dud difeiz hag a lavaraz dezo : « Ne peuz guir ebet d'ober ar pez a fell deoc'h; ha mar er grit, ne vo ket eur mad evit ar bobl; elec'h guerza madou an Iliz, goulennit, digant Iliz Frans, arc'hant evit sikour ar gouarnamant hag er raio deoc'h a galon vad; mœs ne dit ket da verza madou n'ho peuz guir ebet varnezho, na da zistruj an deok, araok beza goulennet aotre hon Tad-Santel ar Pab. Goude ma po kemeret danvez an Iliz, na viot ket pinvidikoc'h ! »

An dra-ze a zo en em gavet guir, evel m'ca lavaret deoc'h kent; teuzi a reaz an arc'hant-ze otre daouarn an dud fall hag e chomaz ar rouantelez paouroc'h evit kent. Pa oe guerzet madou an iliz, na

le bien du peuple. Au lieu de vendre les biens de l'Eglise, demandez plutôt au clergé un secours d'argent pour les besoins du gouvernement, le clergé vous l'accordera de bon cœur; mais n'allez pas vendre des biens sur lesquels vous n'avez aucun droit, ni supprimer la dîme avant d'avoir demandé l'avis du Saint-Père. Les richesses de l'Eglise acquises injustement ne vous enrichiront point. Ce que dit l'archevêque se vérifia, comme je vous l'ai déjà dit; tout cet argent se fondit entre des mains criminelles et le royaume devint plus pauvre qu'avant. Il ne resta plus aux Français spoliateurs de l'Eglise, qu'un papier-monnaie sans valeur appelé assignats. On ne s'élève pas en vain contre Dieu. La propriété est une et sacrée pour vous comme pour nous, s'écria l'abbé Maury, nos propriétés garantissent les vôtres. Le peuple aura sur vous tous les droits qu'il a sur nous, « paroles prophétiques »; de nos jours on en est venu à nier le droit de propriété.

Les membres du clergé ne pouvant parler avec liberté, se réunirent chez le cardinal de La Rochefoucault, évêque de Rouen, pour mettre par écrit leur

[redacted]

jomaz gant ar Francisien nemet paper hanvet *assignats* evit moniz. Rag na reer ket heb gloaz brezel da Zoue.

Na gemerit ket leveou an Iliz, a lavaraz dezo an aotrou Maury; ho madou vo lammet diganeoc'h d'ho tro, ma gemerit madou ar veleyen; goaz-aze evidoc'h!

An dud a iliz, o velout na oant ket selaouet pa gomzent evit ar relijion, en em zastumaz e ty ar c'hardinal La Rochefoucault, eskop a Rouen, evit lakaat dre skrid ar respount o doa da ober d'an dud difeiz a vire outo da veza klevet en *Assemblée*.

Eno e oa merket ganto an oll dismegansou, an oll dislealdet gret en *Assemblée* a enep ar relijion; hag e tisklœrient neuze e oant oll prest da vervel kentoc'h evit dilœzel ar guir relijion. Sina a reont al lizer-ze d'an 19 a viz ebrel 1790.

An daou vreur Boisjelin, unan arc'heskop Aix, hag eun all eskop Auxerre, a zinaz gant eun niver braz a veleyen ha c'huech euz ar veleyen breton deputet en *Assemblée*. Rag an darnvuia anezo oa bet gounezet d'an tu fall.

Pa oe klevet e oa sinet ar skrid evit

réponse aux impies qui les empêchaient de répondre à leurs attaques dans l'Assemblée. Là, ils expliquèrent toutes les injustices commises contre la religion et déclarèrent qu'ils étaient tous prêts à mourir plutôt que d'abandonner la vraie religion. Cette déclaration fut signée le 19 avril 1790.

Les deux messieurs de Boisjelin, l'un archevêque d'Aix et l'autre évêque d'Auxerre, signèrent la déclaration avec un grand nombre des membres du clergé dont six prêtres bretons; car malheureusement la majorité des députés bretons avait failli. Quand on sut en Bretagne que les évêques avaient signé cette déclaration, les prêtres des diocèses de Bretagne demandèrent à la signer aussi. Les ecclésiastiques de Rennes, qui faisaient alors leur retraite, écrivirent aux évêques députés à Paris, une adhésion, leur rendant honneur et condamnant les lois qui attaquaient la religion. Les prêtres du diocèse de Nantes ne tardèrent pas à suivre l'exemple de ceux du diocèse de Rennes.

L'évêque de Quimper et son clergé adressa son adhésion à la déclaration du 19 avril; mais l'Assemblée ne fit

ar guir relijion, ar veleyen en eskoptiou Breiz a c'houlennaz sina ive. Beleyen Roazon oa neuze oc'h ober ho retret, kas a rezont da Baris eul lizer evit renta enor d'an eskibien ha d'ar veleyen vad, ha kondaoni al lezennou fall gret a nevez. E Naonet, ar veleyen na zalejont ket d'ober kement all ; eskop Kemper a gassas he hano hag hini he veleyen.

Hogen an *Assemblée* na reaz van ebet euz a gement-ze.

An alvokaded difeiz-ze o doa gret kement a zrouk d'ar relijion dija, a reaz lezennou falloc'h c'hoaz.

D'an 29 euz ar miz mae 1790, an aotrou'n eskop Boisjelin a zavaz adarre he vouez evit difen an Iliz, hag a lavaraz d'an dud fall-ze e oa roet he gallout d'an Iliz gant Jesus-Christ, guir Vap Doue ha Doue he-unan ; ha na helle ket hi digemer lezennou digant an dud. Ha den ebet n'en doa guir da rei lezen d'ar veleyen na d'an eskibien nemet a berz hon Tad-Santel ar Pab.

Mar deuz, emezan, lec'h da jench lezennou an Iliz, ret eo goul aotre ar Pab, ha gervel oll eskibien ar rouantelez evit ober an nevezentiou-ze.

Eun alvokad hanvet Treilhar a res-

aucun cas de la protestation du clergé et les avocats impies allèrent encore plus loin au sujet des lois de l'Eglise.

Le 29 mai 1790, Mgr de Boisjelin éleva encore la voix pour la défense de l'Eglise, voulant rappeler aux impies que le pouvoir de l'Eglise lui avait été donné par Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et Dieu lui-même. Qu'elle ne pouvait recevoir de lois de la part des hommes; ainsi personne ne peut donner des lois aux prêtres et aux évêques que sous l'autorité du Pape. S'il y a lieu, leur dit-il, de changer les lois de l'Eglise, il faut recourir au Saint-Père et convoquer un Concile pour décider ces changements. Un avocat nommé Treilhard, répondit le lendemain à l'archevêque et lui déclara effrontément qu'il en aurait fait apprendre à tous les prêtres et aux trente évêques députés à l'Assemblée.

Peu à peu les impies vinrent à bout de parachever leurs lois nouvelles, si connues sous le nom de *Constitution civile du clergé.* Elle mettait les prêtres au rang des fonctionnaires et ne les considérait plus comme recevant leurs pouvoirs de Jésus-Christ.

Mgr de La Marche, évêque de Léon,

pountaz dezan an devez varlec'h, hag a ziskloeriaz direspet, en dije desket ho c'hreden d'an oll veleyen ha d'an tregont eskop oa neuze deputeet en *Assemblée*.

Neubeut a neubeut an dud difeiz euz an *Assemblée* a zeuaz a ben da ober al lezennou nevez ker brudet dindan an hano a *Constitution civile* ar veleyen ; da lavaret eo lakaat ar veleyen e renk ar re o deuz kargou er gouarnamant, hag o lakaat evel tud na zalc'hont mui ho c'harg euz a Jesus-Christ mœs euz an dud. An aotrou'n eskop La Marche a skrivaz neuze d'an oll veleyen euz a eskopti Leon, an doare d'en em gemer evit chom stard en ho dever ; hag a lavaraz da beb hini anezo : *Esto fidelis usque ad mortem*, bezit fidel beteg ar maro !

Etouez al lezennou sakrilaich euz an *Assemblée*, var ben an dud a Iliz, e oe douget houman : An eskop e vije choazet gant tud an eskopti hag hanvet d'ar muia moueziou. Ar bersonnet, hanvet evel-ze ive e pep parrez, a helle choas peb hini he gureet hervez ma karie, evit he sikour en he labour. Ar veleyen a dlie neuze toui pe ober al le, evel an dud e kargou ar gouarnamant.

An aotrounet Berardier ha Royou, ho

écrivit alors à tous les prêtres de son diocèse et leur dit comment agir pour rester fidèles à leur devoir. Il disait à chacun d'eux : *Esto fidelis usque ad mortem* ; sois fidèle jusqu'à la mort !

Entre les lois sacrilèges portées par l'Assemblée contre le clergé, se trouvait celle qui réglait l'élection des évêques par les diocésains à la majorité des voix ; celle des curés par les paroissiens. Les curés devaient choisir eux-mêmes leurs vicaires. Les prêtres devaient de plus faire le serment comme les fonctionnaires.

Messieurs Berardier et Royou, tous deux de Quimper, écrivirent alors en faveur de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

L'évêque de Léon et celui de Quimper, écrivirent à notre Saint-Père le Pape Pie VI, pour lui demander conseil. Mgr de Saint-Luc était malade lorsqu'on vint lui demander le serment. Voici pour moi, dit-il, le coup de la mort. Il refusa de faire ce serment sacrilège et mourut quatre jours après, ayant le premier donné l'exemple qui fut suivi par tous les évêques moins trois

daou euz a Gemper, a skrivaz neuze an difen euz an Iliz katolik, apostolik ha romen. An aotrou'n eskop a Leon, hag an aotrou Sant-Luk, eskop Kemper, a skrivaz ive d'hon Tad-Santel ar Pab Pi c'huerc'h, evit goul kuzul digantan. An aotrou Sant-Luk oa klan, pa zeuaz tud ar gouarnamant da c'houlen al le digantan : Cetu aman, emezan, cetu evidoun taol ar maro ! Kass a reaz neuze he respont evit reüzi al le ; hag e varvaz pevar devez goude, o veza roet ar c'henta ar skuer heuliet gant kasi an oll eskibien.

Eskopti Kemper, en eur goll he eskop mad, en em gavaz ar c'henta dindan al lezennou nevez ; hag e oe leac'h neuze da c'hervel ar bobl da choas he unan he eskop. Ar C'hoz euz a Blonevez-Porzay hag Ollitraul euz a Gemper a veulaz al lezennou nevez ; an aotrou Koroller, person Sant-Vaze, e Kemper, a respountaz anezo. Hogen ar bobl, leun a joa da ziskuez he dammik gallout e afferiou an Iliz, petra bennag na gomprene ket nemeur a dra eni, en em rentaz e Kemper en despet da vouez ho beleyen, ha kalz anezo na ouient nemet ar brezonek, ha na gomprenent seurt d'ar pez a vije lavaret dezo e gallek, rei a roaz kouls-

L'évêché de Quimper, en perdant son pasteur, se trouva le premier sous le coup des lois nouvelles ; on appela donc le peuple à choisir son évêque. Le Coz, de Plonévez-Porzay et Ollitraut, de Quimper, écrivirent en faveur des lois nouvelles. M. Coroller, curé de Saint-Mathieu de Qnimper, leur répondit. Mais la plèbe ne songeant qu'à user du droit de s'immiscer dans les affaires de l'Eglise auxquelles elle comprenait fort peu de chose, se rendit à Quimper malgré les remontrances de ses prêtres. Plusieurs des votants, ne sachant que le breton, ne comprenaient point ce qui se disait en français ; on élut ainsi pour évêque de Quimper, un prêtre assermenté et par conséquent schismatique, Expilly, curé de Saint-Martin de Morlaix, député à l'Assemblée nationale.

Les prêtres de l'évêché de Tréguier et ceux du diocèse de Léon, considérant l'état malheureux du diocèse de Quimper, écrivirent à Mgr Le Mintier et à Mgr de La Marche pour lui promettre fidélité.

Voici la lettre que Mgr de La Marche répondit à celle qui lui fut adressée par le district de Morlaix pour lui signifier

koude he vouez da eun den zo bet eur bœlek touer ha schismatik, Expilly, person Sant-Martin Montroulez, kannad pe deputeet en *Assemblée.*

Beleyen eskopti Landreger ha beleyen eskopti Leon, o velout stad truezuz eskopti Kemper, a skrivaz d'an aotrou Mintier ha d'an aotrou La Marche, evit ober al le da choum fidel dezo ha d'ar relijion. Cetu aman respount an aotrou La Marche d'al lizer skrivet dezan euz a Vontroulez evit he avertissa, euz a berz an *Assemblée*, ne oa mui eskop Leon.

« Jesus-Christ eo ar pen kenta euz an Iliz ; roet eu deuz pastoret d'an dud fidel ; ar reman ne hellont kaout ar vuhez eternel nemet dre ma zint fidel d'ho fastoret. Evel-ze ma n'em separit dioc'h ho fastor, ne m'oc'h mui etouez an dud fidel ; dont a rit da veza er meaz euz an Iliz, er stad a zaonation ; rag er meaz euz an Iliz, na heller ket beza salvet.

» Kaer en do ho *Assemblée* ober lezennou, an Iliz na hell ket beza gouarnet gant tud ar bed.

» Doriou an ifern, savet a enep an Iliz na zeuent ket a ben anezi ; hor Salver he-unan en deuz el lavaret. Me a

de la part de l'Assemblée nationale qu'il n'était plus évêque de Léon.

« Instruits de la religion divine que vous professez, vous savez que Jésus-Christ a établi une Eglise qui est essentiellement une par l'union des fidèles à leurs pasteurs. Si vous vous séparez de l'Eglise, vous vous constituez dans un état de schisme et de damnation parce que hors de l'Eglise il n'y a point de salut.

» L'Assemblée nationale vous dit que les évêchés de Tréguier et de Léon sont et demeurent supprimés. D'après cela croyez-vous que les évêques ont perdu leur juridiction ?

» En vain l'Assemblée nationale portera des décrets. Il y a des points essentiels du gouvernement de l'Eglise contre lesquels ni la puissance des hommes, ni les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais.

» Je vous dirai, messieurs, que le lien qui m'attache à mon troupeau est purement spirituel, il ne peut être rompu par aucune puissance temporelle ; qu'aucun pouvoir civil ne peut s'étendre sur la juridiction spirituelle de l'Eglise. S'obstiner à penser autrement, c'est

[redacted]

chomo oc'h eskop, ken en do komzet hon Tad-Santel ar Pab ; ha c'hui a dlee senti ouzin, mar fell deoc'h beza salvet. »

Al lizer-ze, lennet gant tud Montroulez, a roaz kalz dezo da zonjal.

C'hoari fall ar Revolution a zigoraz er Finistère e parrez Sibiril. An aotrou Breton, ar Person, oe tamallet gant an aotrou Mær. Ar bœlek mad ha kalonek-ze, en doa lennet lizer an aotrou'n eskop er gador-brezek, hag e doa kuzuliet beleyen tro var dro da ober eveltan ; an dra-ze oa e miz here 25 here 1790. Eun den hanvet Tunk euz n'ouzon dare pe vro (rag an divroidi eo a rea ar muia drouk hag an droiou goassa en hor bro, evel ma reont atao). An Tunk-ta a felle dezan beza anavezet evel perc'henn an aod etre Plouescat ha Ploneour-Trez evit ober holen. Na deuaz ket an traou avad gantan. An Tunk a zonjaz oa ar veleyen o doa miret outan d'ober ar pez en doa bet c'hoant da ober ; ha pa gavaz an tu, ne zaleaz ket da goueza var ar veleyen n'ho doa marteze gret drouk ebet dezan.

Hag ez eaz kassoni en he galon, sonjou kriz en he ben. Mont a reaz d'en

vouloir s'en séparer et perdre son âme. »

Cette lettre donna à refléchir aux membres du district de Morlaix.

Les premiers coups de la révolution dans le Finistère tombèrent sur la paroisse de Sibiril. La première dénonciation contre les prêtres fut celle du maire de Sibiril contre son recteur, M. Le Breton ; elle est datée du 25 octobre 1790. M. Le Breton, prêtre plein de cœur et de courage, avait lu en chaire le mandement de l'évêque, l'avait commenté et avait exhorté ses confrères des environs à agir de même. Un étranger nommé Tunk, avait prétendu s'approprier les grèves entre Plouescat et Plounéour-Trez pour y faire du sel. Il ne put réussir. Sa spéculation fut malheureuse, et il s'en prit au clergé des environs, qu'il prétendait hostile à son entreprise. Il trouva dans les premiers troubles de la révolution une occasion favorable de se venger. Il demanda au président du district de Saint-Pol, l'autorisation d'arrêter tous les prêtres qui avaient refusé le serment, dont les paroisses se trouvaient entre Saint-Pol et Lesneven. La première sur sa route était Plougoulm ; ils trouvèrent M. Le Jeune au presby-

em ginnik d'an hini a gasse, he hano ar Republik, an traou en dro e ker Gastel ; hag e lavaraz dezo oa den da gregi e kement bœlek dizent, a oa etre Kastel ha Lesneven a hed an aod ; ha d'ho c'hass oll er memez dervez d'ar prizoun ; gant ma vije roët dezan tri-ugent soudard ebken : kenta parrez a gaver var an hent eo Plougoulm. An aotrou Person Le Jeune oa er presbital. Kaout a rea dezo n'ho doa nemet kregi ennan hag her c'hass ganto. Mœz nə oa ket eun hanter-heur abaoue medo ar soudardet hag an Tunk e Plougoulm, ha dija mil den. goazet ha merc'het, a oa en dro d'an iliz ha d'ar presbital. An aotrou Le Jeune e lerc'h heulia an Tunk, a zavaz er gador-brezek hag a zinac'haz ober al le schismatik ; kuitaat a ree anezho, emezan, evit eun neubeut amzer evel ma zonje. Allaz ! deg vloaz hag ouspenn a jomaz ar Frans heb beleyen ! Ar pennou kenta euz ar barrez en em glevaz gant an Tunk ha mont a reaz kuit gant he soudardet. An aotrou Le Jeune a ieaz da guzet e koajou Kerouzere ; goude an dispac'h e tistroaz d'he Iliz parrez a Blougoulm, el lec'h ma'z eo marvet, karet gant an oll.

tère et l'invitèrent à les suivre ; mais le bruit de l'arrivée de Tunk et de ses 60 soldats avait attiré un millier de Léonards autour de l'église et du presbytère. M. Le Jeune, au lieu de suivre Le Tunk, monta en chaire pour expliquer à ses paroissiens qu'il refusait de nouveau le serment, mais qu'il les quittait pour éviter de plus grands malheurs. Les principaux de la commune obtinrent le départ de Tunk et de ses soldats. M. Le Jeune s'éloigna ; mais il revint bientôt et se tint caché pendant cinq ans parmi ses ouailles, au milieu desquelles il est mort après la révolution, chéri et vénéré de tous. M. l'abbé Inisan ajoute que Tunk et sa troupe, étant arrivés au presbytère de Sibiril, essayèrent en vain d'effrayer M. Le Breton ; ils durent se contenter de voler l'argent des pauvres et de la fabrique, craignant une révolte des paysans s'ils portaient une main sacrilège sur leur héroïque recteur.

Mais le bruit des exploits de Tunk se répandait de paroisse en paroisse, et les paysans se hâtaient de prévenir leurs prêtres, ce qui fit que l'on trouva vides les presbytères de Cléder et de Plouescu-

An aotrou Inisan a lavar ez eaz an Tunk euz a Blougoulm da vorc'h Sibiril, o klask sponta an aotrou Breton. Heman na reaz van ebet. An Tunk hag he soudardet a laërez arc'hant an iliz hag ar beorien. Aoun o doa rag ar barrosianiz ma kemerfent ar person bœlek ken dispont.

Pa oe guelet an Tunk hag he soudardet o klask beleyen, hag o laërez Ilizou, an dud vad a gasse keleier euz an eil bourk d'egile. Abalamour da-ze ne gafchont ket beleyen nag e Kleder nag e Ploueskat. Diez ho fen, ar republikanet a lekeaz embann dre bevar gorn ar bourk, e klasker eur bœlek evit eun den toc'hor; ho foan oa kollet. O velet na helle ket dont a ben euz he daol, an Tunk a sonjaz neuze rei da zibri ha da eva d'he soudardet en hostaluri ; na oe espernet na kik, na bara, na boësson ; a leiz oa debret hag evet. Paemant avad a jomaz varlec'h. Brao c'hoaz oa bet d'an hostiz pa n'oa ket bet bruzunet kement a ioa en he dy. Sonet oe ar c'hloc'h evit eur vadiziant, klasket eur bœlek evit ober eun

cat. Ennuyés de voir tous ces prêtres leur échapper, les républicains s'imaginèrent de les faire revenir à Plouescat, en faisant bannir dans le bourg qu'on demandait un prêtre en toute hâte pour administrer un mourant, dont on donnait le nom et l'adresse, puis ils se régalèrent aux dépens de l'aubergiste du lieu. Voyant que les prêtres étaient insensibles à leur premier appel, ils firent bannir de nouveau, d'abord qu'on les demandait pour un baptême pressé, ensuite pour un mariage; cette dernière ruse étant trop grossière, il leur fallut se résoudre à partir pour Lanzeon, où ils eurent la satisfaction d'arrêter M. Inisan, recteur de Plouzané, réfugié chez son frère, Paul Inisan, qui l'avait en vain exhorté à fuir. Ils lièrent, à l'aide d'une corde, les mains derrière le dos à ce vénérable prêtre qui avait plus de 40 ans de sacerdoce, pillèrent la maison de son frère, arrêtèrent ensuite M. de Bonnemet, et comme ils passaient la chapelle de Lochrist, les deux prêtres se mirent à genoux pour prier avec ferveur; mais ils furent relevés avec brutalité. — Vous aurez tout le temps de prier dans les prisons du

[redacted]

dimizi. Ma na reaz den a van o klevet klask ar veleyen da rei an nouen hag ar vadiziant, e rejont nebeutoc'h a van c'hoaz o klevet traou ken diskiant eget dont da ober eun dimizi ne oa ket bet embannet araog. Euz a Bloueskat, an Tunk a ieaz da Lanzeon. Kroget e oe en aotrou Inisan, person Plouzane, deuet e ty he vreur, Paul Inisan, en doa he aliet en eur vouela soken da vont da guzet. Staget a oe dezan he zaouarn an eil ouc'h egile adren he gein. Tremen daou-ugent vloaz a oa bœlek. Lod euz ar soudardet a furche an ty da glask traou da eva ha da laërez. E Guinevez an aotrou Bonnemetz, person, oa ive kroget ennan. E fesoun, a lavar an aotrou Inisan, beza kristen mad ha republikan a zo daou dra diez d'en em lakaat d'en em glevet. Ret eo chench an dra-ze, eme hon Tad santel ar Pab Leon XIII. En eur vont abiou chapel Lochrist-an-Izelvet, ar veleyen en em daolaz d'an daoulin ; mœz buntet oant var hent Lesneven en eur lavaret dezo : Baleit, koz-beleyen, e kastel Brest e pezo amzer da bedi Doue. Er vorc'h

château de Brest, dirent ironiquement les soldats. — Sans doute, dit M. l'abbé Inisan être républicain et être bon chrétien sont deux choses qui ne vont pas ensemble : Il faut que cela change, nous dit Sa Sainteté Léon XIII. En passant au bourg de Trélez, les républicains arrêtèrent M. Cloarec, le recteur, et burent et mangèrent au presbytère ; comme ils finissaient leurs réjouissances, ils aperçurent de loin une bande de paysans de Plouescat, Plounévez et Tréflez, qui venaient réclamer leurs prêtres. Mais le Tunk sut leur échapper à travers champs ; il évita Lesneven et vint jusqu'au Folgoat, où il trouva 200 soldats, commandés par un nommé Ducoin. Le maire de Lesneven et les membres du district de cette ville vinrent dès le matin au Folgoat essayer de faire au Tunk relâcher les prêtres prisonniers; mais ils ne purent rien contre les ordres du district de Saint-Pol.

Trelez oe kemeret ar person an aotrou Kloarec. Ar soudardet a ieaz er presbital da zibri, da eva ha da laërez. En or aichui a glevzont eun trouz braz ; eur vanden a Bloueskadiz, a Guinevezis, hag a Treizlez eat kounar eno, o velet ho beleyen o vont gant soudardet ar Republik, a rede var ho lerc'h. Tunk a dec'haz dre an henchou a dreuz ; n'en doa ket kredet mont dre gear Lesneven ; hag ec'h en em gavaz e Folgoat e leac'h ma gavaz 200 soudard. Mær Lesneven hag ar re huella e karg a deuaz d'ar Folgoat da lavaret d'an Tunk lezel da zistrei ar veleyen prizoniet gantan. Diskouez a reaz dezo urz ar re Gastel-Pol da zestum beleyen ha d'ho c'has d'ar prizoun da gastel Brest ; var gement-ze Lesneveniz na hellaz ket ober ar vad o doa c'hoant.

VINGT-HUITIÈME VEILLÉE

Le ciel est noir, hélas ! le vent souffle avec fracas. On ne voit sous la voûte des cieux, que feu, éclairs, foudre et tonnerre. Notre-Dame de Rumengol, venez sauver le pays !

Les évêques qui se trouvaient à Paris, faisant partie de l'Assemblée nationale, voyant un si grand trouble dans l'Eglise de France, écrivirent à notre Saint-Père le Pape ce qui avait eu lieu depuis leur nomination aux Etats-Généraux. Ce fut Mgr de Boisjelin, l'archevêque d'Aix, qui écrivit cette lettre ; mais elle n'eut pas le temps d'arriver jusqu'au Pape, que le serment fut demandé à tous les prêtres députés.

Les ennemis du roi et de la religion, pour venir plus facilement à bout de leurs projets impies, avaient formé à Paris et dans toutes les villes, des clubs où se rassemblait toute la racaille des villes. Là se préparèrent pendant la révolution tous les crimes, tous les désordres de cet horrible temps. On ne recevait dans les clubs que les individus bien connus pour leur haine contre le roi et la religion. Dans ces clubs étaient instruits les nouveaux apôtres,

EISVET NOSVEZ VARNUGENT

An oabl, siouaz ! a zo tenval, an avel foll zo o voudal.
Ne veler e holz an envou, nemet tan, luc'het, kurunou.
Itron Maria Rumengol, miret ar vro da vont da goll !

An eskibien en em gave e Paris evit an *Assemblée*, o velout kement a drubuil en Iliz Frans, a skrivaz d'hon Tad-Santel ar Pab hag a lakeaz var al lizer ar pez a oa c'hoarvezet abaoue ma oe bet galvet ar Stadou e Paris; an aotrou'n arc'heskop Boisjelin a skrivaz al lizer-ze. Houman n'en doa ket bet amzer da zigouezout gant ar Pab, ma zeuaz al le da veza goulennet digant ar veleyen deputeet.

Adversourien ar roue hag ar relijion, evit dont kentoc'h a ben euz ho sonjou fall, o doa e Paris hag e peb ker, *klubou*. Eno en em zastume ar falla tud euz ar c'herriou. Eno ez eo bet preparet epad ar revolution, pe an dispac'h braz, an oll grimou, an oll dizurziou euz an amzer-ze. Ne vize digemeret er c'hlubou nemet an dud anavezet mad evit beza leun a gassoni a enep ar roue hag ar relijion. Ebarz ar c'hlubou-ze, e veze kelennet an

qui en sortaient pour semer la révolte parmi le peuple et pour l'aveugler en lui promettant la liberté et l'égalité ; c'est-à-dire que désormais chaque homme pourrait vivre sans règle et que l'on ne reconnaîtrait plus aucune espèce de supériorité.

Le premier de tous les clubs fut fondé à Paris, hélas ! par des Bretons : il porta d'abord le nom de Club Breton, puis il prit le nom de Club des Jacobins, de sinistre mémoire.

« Du club des Jacobins au seuil du Directoire, on marche dans le sang... »

Les clubs avaient beaucoup contribué à pousser à son comble la guerre contre la religion ; quand ils demandaient conseil à l'Assemblée Nationale, on leur répondait : Que ce qu'ils feraient contre les prêtres serait toujours approuvé.

L'abbé Maury, qui était grand orateur, prit dans ces temps-là la défense des évêques de Bretagne, contre lesquels s'acharnait alors la rage des impies. Mgr de La Laurentie, évêque de Nantes, avait été sur le point d'être massacré par des gens de son diocèse à cause de son amour pour la religion. A ce sujet, l'abbé Maury s'écria dans l'As-

ebestel nevez a zeue ao'hane evit hada ar ravolt etouez ar bobl ; hag evit he zalla, en eur brometti dezan al liberte hag an egalite, da lavaret eo : e vije mœstr peb hini hiviziken da veva en he roll, ha na vije mui den huelloc'h evit ar re all.

Ar c'henta klub oa e Paris oa hini ar Vretonet, siouaz ! he hano oe nebeut goude klub ar Jakobinet, n'heller ket sonjal en enan hep spont!!

Ar c'hlubou o doa labouret kals evit kreski ar brezel a enep ar relijion ; pa c'houlennent kuzul eus an *Assemblée Nationale* e vije respountet dezo : N'euz forz petra a reot a enep ar veleyen a vo mad atao evidomp-ni.

Eur bœlek hanvet Maury, prezeger kaer, en em lakeaz da zifen eskibien Breiz]; var ar re man a goueze arraich an dud difeiz. An aotrou La Laurentie, eskop mad euz a Naonet, oa bet var var da veza lazet gant tud he eskopti, abalamour ma talc'he d'ar guir relijion. An aotrou Maury a lavaraz-ta en *Assemblée* e Pariz : « Kaer ho pezo, ni heulio ar skuer kaer roet a nevez-zo d'an oll dud

semblée : « Vous aurez beau faire, nous imiterons avec enthousiasme le bel exemple de fermeté sacerdotale que vient de donner à tout le clergé de France le brave et bon clergé de Quimper. Qu'on ose nous menacer de la mort en nous demandant des serments contraires à nos principes, nous retrouverons cette énergie, ce courage qui ne compte plus pour rien le sacrifice de la fortune et de la vie, quand il faut s'immoler au devoir. »

Pendant que parlait l'abbé Maury, les affidés des clubs poussaient des cris et écrivaient des billets pour exciter ceux qui étaient dans la rue et dans les fenêtres de la salle à faire du bruit pour empêcher d'entendre la belle défense du prêtre. L'abbé Maury demanda à l'Assemblée de ne point exiger le serment du clergé jusqu'à ce que l'on eût reçu la réponse du Saint-Père à ce sujet.

Ce fut le 4 janvier 1791 qu'on demanda le serment aux membres du clergé qui siégeaient à l'Assemblée Nationale. On n'avait rien oublié pour effrayer les députés ecclésiastiques; la salle était entourée de scélérats, il en pénétra même dans l'intérieur, et ceux-ci

a Iliz euz ar rouantelez gant ar veleyen vad euz a eskopti Kemper ; ha m'ar fell deoc'hu gourdrouz ar veleyen euz ar maro evit kaout diganto eul le kontrol d'ho c'houstians, ni a ouezo mervel kentoc'h evit ober al le-ze. Koll fortun ha buhez ne vo netra evidomp pa ho c'holler evit derc'hel d'ar relijion. » Epad ma prezege an aotrou Maury, an dud fall a grie hag a skrive billejou evit lavaret d'ar re oa var ar ru hag ebarz prenestou ar sall, ober trouz evit na vije ket klevet prezegen kaer ar bœlek. An aotrou Maury a c'houlennaz digant an *Assemblée* ma na vije ket goulennet al le digant ar veleyen nemet goude vije bet klevet respount an Tad-Santel ar Pab.

D'ar bevare euz a viz genver 1791 oe galvet an dud a Iliz oa en *Assemblée* evit ober al le dirag an oll. Ne oa bet ankounec'het netra evit ober aoun d'ar veleyen vad ; tud fall a oe lakeet en dro d'ar zall, ha soken en diabarz, hag ar re-ze a ioue peb an amzer : D'ar maro, d'ar maro, nep na douo ket, nep na raio ket al le goulennet ! Koulskoude

lâchaient de temps en temps ces cris effrayants : A la mort, à la mort ; ou plutôt à la lanterne, les évêques et les prêtres qui ne jureront pas. Néanmoins le premier prêtre appelé à la tribune pour prêter le serment et qui se trouva être un évêque, Mgr d'Usson de Bonnac, évêque d'Agen, refusa avec fermeté de le faire et descendit tranquillement de la tribune. Un curé de son diocèse en agit de même. Un curé de la Normandie déclara du haut de la tribune qu'il serait fidèle à la vraie religion jusqu'à la mort. Les impies étouffant de rage d'un tel résultat, défendirent aux prêtres de monter à la tribune et leur ordonnèrent de voter par assis et levé, c'est-à-dire de dire simplement oui ou non, sans motiver leur refus. M. de Cazalez, un des députés du côté droit, essaya de prendre la défense du clergé ; mais il ne fut pas écouté.

Le président invita alors tous les membres du clergé à se lever tous ensemble pour prêter le serment. Les ecclésiastiques du côté droit de l'Assemblée Nationale étaient au nombre de 300 environ dont 30 évêques. Les impies affectaient de s'asseoir sur les bancs

[redacted]

ar c'henta den a Iliz galvet da doui, eun eskop, an aotrou D'Usson de Bonnak, eskop Ajen, a reüzaz a gren ober al le, hag a ziskennaz euz ar gador. Eur person euz he eskopti a reaz eveltan. Unan euz an Normandi a lavaraz e talc'hje d'ar guir relijion beteg ar maro. Neuze an dud fall e kounar a zifen d'ar veleyen dont beteg ar gador, hag a lavar dezo respount ia pe nan hebken, heb lavarout perag na fell ket dezo toui. Kazalez, unan euz an deputeet mad, a glaskaz neuze difen ar veleyen ; hogen he vouez ne oe ket selaouet. Ar presidant a lavaraz neuze d'an oll dud a Iliz sevel en eun taol hag ober al le. Ar veleyen vad oa var dro tri c'hant anezo, hag en ho zouez tregont eskop, azezet oll var bankou an tu deou euz an *Assemblée* (rag ar re fall oe azezet var bankou an tu kleiz), ar veleyen vad, a lavaran, galvet da zevel evit ober al le, a chomaz oll azezet, ha nikun anezo na zentaz euz mouez ar presidant ; guelloc'h ganto senti ouz hini ho c'houstians, hini Doue.

à gauche de l'Assemblée. Ce qui a donné lieu aux dénominations de la gauche et de la droite. Les prêtres assis sur les bancs de la droite restèrent donc tous les 300 assis et aucun n'obéit à la voix du président, préférant suivre la voix de leur conscience qui n'était autre que celle de Dieu !

Mirabeau, ce misérable gentilhomme qui avait entraîné l'Assemblée à tant de mauvais actes, dit en sortant de la séance le jour du refus du serment par le clergé : Nous avons leur argent ; mais ils ont conservé leur honneur.

Mirabeau mourut peu de mois après. Entre autres fêtes nationales célébrées par les républicains, l'apothéose de Mirabeau, avril 1791, ne doit pas être oubliée, à cause de l'acte de courage dont il fut l'occasion à Lesneven. Hélas, ce fut un acte de courage isolé. Comment les Bretons et les Français ont-ils supporté sans protester toutes ces horreurs? On avait donc exposé, sur un autel improvisé, le buste de Mirabeau. Tous les fonctionnaires étaient obligés de venir à la fête sous peine de destitution. Lesneven était alors la première des villes du Léon, il s'y trouvait beaucoup de

Mirabeau, an den dirollet-ze, en doa henchet an *Assemblée* da ober kement a draou fall, a lavaraz en or zont er meaz en devez-ze : Ni hon euz bet ho arc'hant hag hi o deuz dalc'het an enor ; ar veleyen zo bet hirio treac'h deomp.

Mirabeau a varvaz neubeut a viziou goude. Etre ar goueliou iskiz eus ar republikanet, oe gret unan er miz ebreul 1791 goude maro an den fall-ze evit he enori. Rag en amzeriou trist-man a fell c'hoaz dezo enori an dud fall ha goapaat an dud vad. Penaoz o deuz allet ar Vretonet hag ar Francisien gouzanv heb klemm an oll draou euzus gret a enep ar relijion gant ar republikanet! Lakeet oe eta patrom Mirabeau var eun aoter, var blasen Lesneven ; an oll dud er c'hargou a renkaz dont d'ar gouel iskiz-ze pe koll ho fost. Lesneven oa neuze ar ger genta eus a vro Leon, hag e oa enni kals tud er c'hargou. Ar baysanted oa deuet dy da velet eun dra ken dibaot. Pa oe kanet ar *Marseillaise*, an oll, o tra mezuz! ann oll a zaoulinaz dirag patrom Mirabeau evel gueichal ar

fonctionnaires civils et militaires. Les paysans y étaient accourus en grand nombre par curiosité.

Au chant de la *Marseillaise* tous devaient se découvrir puis se prosterner devant le buste de Mirabeau, comme autrefois les Persans devant la statue de Nabuchodonosor. Au signal donné, tous les fonctionnaires, ô honte ! se jettent à genoux sur le pavé, et les paysans de rire. Les soldats viennent leur signifier de s'agenouiller aussi, plusieurs mirent un genoux en terre ; mais deux paysans plus énergiques que les autres s'écrient à haute voix : Retirons-nous ! Que sommes-nous venus faire ici ? Et aussitôt les pavés de Lesneven de résonner sous les gros sabots des Léonards qui retournaient chez eux. Tout cela avait causé un grand trouble dans la fête. Cela fut cause qu'on ne s'aperçut pas d'abord qu'un des fonctionnaires était debout, le chapeau sur la tête, au milieu des autres malheureux prosternés devant l'idole républicaine. C'était M. Le Février, juge de paix de Lesneven. Honneur à lui, honneur à jamais !! C'est une idolâtrie, une véritable idolâtrie, s'était écrié ce vrai chrétien. Ses amis tiraient

paganet dirag patrom ar roue Nabuchodonosor. Ar baysanted a zirollaz da c'hoarzin ; ar soudardet a ordrenaz dezo daoulina : lod a blegaz eur c'hlin, daou kalounekoc'h evit ar re all, a lavaraz a vouez huel : Petra oump deuet d'ober aman ? en em dennomp ac'han ; ha neuze oe klevet trouz ar boutou pren var pave Lesneven ; al Leonardet o font kuit evit mont en dro d'ar ger. Pa oe aichuet ar jolori, e oa guelet eun den e karg en ho za, hag an tok var he ben, etouez ar re maleüruz avoalc'h evit daoulina dirag ar patrom divalo. An aotrou Feburier, barner a beoc'h e Lesneven, oa an den kalounek-ze ; enor dezan, enor da viken ! ! An dra-man a zo pec'hi a enep Doue, pec'het a idolatri ! ! emezan. He vignonet a glaske he lakaat da zaoulina en despet dezan. D'an daoulin, d'an daoulin, a ioue an dud fall. Biken, a respounte an aotrou Feburier, na zaoulinan nemet dirag ar guir Doue, krouer an env hag an douar ! an dra-man aotronet a zo idolatri, netra ken. Var ho taoulin, Feburier,

sur ses vêtements pour le faire s'agenouiller. — Idolâtrie, idolâtrie répondait-il en résistant. — A genoux, Féburier, à genoux ! — Jamais ! répondit M. Féburier. Je n'adore qu'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre. Ceci, Messieurs, est de l'idolâtrie, pas autre chose que de l'idolâtrie. — A genoux, Féburier, dit le commandant à cheval, à genoux ! — Jamais ! vous dis-je ! je n'adore que Dieu. Les soldats s'approchent, tirent leurs sabres et les suspendent nus au-dessus de sa tête ou la pointe sur sa poitrine. Frappez quand il vous plaira, je ne crains point vos épées ! Son épouse, Mme Féburier, assistait d'une fenêtre à cette scène émouvante. On lui demanda plus tard ce qu'elle avait pensé à ce terrible moment où elle voyait la mort suspendue sur la tête de son époux. Chaque fois, dit-elle, que je l'entendais dire : Idolâtrie, idolâtrie, mon cœur remerciait Dieu de me l'avoir donné pour époux, et j'eusse voulu être près de lui, en ce moment, avec nos enfants autour de nous, afin de confesser tous ensemble notre foi. Je mis nos quatre enfants à genoux pour demander à Dieu son assis-

a lavaraz an offiser var varc'h, var ho taoulin ; biken, el lavaran d'eoch, ne adoran nemet Doue. Ar soudardet o tostaat outan a den ho sabren hag ho savont uz he ben ha lod var he beultrin. Skoït pa geroc'h, eme ar c'hristen mad, ne meuz ket aoun dirag ho kleze.

An itron Feburier, he bried, a vele euz eur brenestr an dra euzuz-ze. l'a oe goulennet diganti divezatoc'h pe seurt sonj he devoa bet o velet he fried ken tost d'ar maro. Trugarekaat a ren an aotrou Doue, d'he veza roët din da bried, hag e mije karet beza en he gichen gant va bugale evit renta testeni gantan d'ar guir feiz. Lakaat a riz ma fevar krouadur var an daoulin evit goulen skoazel Doue evit ho zad. Pedennou ar vugale inosant-ze oant selaouet, evit ar veich man an den mad ne oe ket lazet ; ne oa ket deuet c'hoaz ar bloavez terrubl 93.

Kasi an oll Vretonet deputeet en *Assemblée* a reaz al le schismatik : lod anezo a reparaz ho faut eun neubeut

tance pour leur père. Les prières de ces innocentes créatures furent exaucées. La garde nationale de Lesneven prit parti contre la troupe pour M. Féburier. Ce n'était pas encore 93, l'homme de bien fut épargné.

Presque tous les Bretons députés à l'Assemblée Nationale prêtèrent le serment schismatique. Une partie de ces députés égarés réparèrent leur faute plus tard. Il n'y avait aucun évêque parmi eux, grâces en soient rendues à Dieu. Ici le vieil aveugle s'arrêta et des larmes coulèrent de ses yeux. Il pensait peut-être en ce moment au jour si triste où il dut quitter le séminaire.

Tout prêtre en charge dut alors, par tout le royaume, ou prêter le serment ou partir pour l'exil.

Les séminaristes avant de quitter le séminaire de Rennes, adressèrent une lettre à leur courageux évêque, Mgr de Girac, lui promettant fidélité à la vraie foi jusqu'à la mort. Tous les aspirants au sacerdoce durent alors dans tous les diocèses de France se retirer dans leurs familles.

Ceux qui ne comprennent pas ce que c'est que la vocation ecclésiastique ne

goude. Ne oa eskop ebet en ho zouez, a drugarez Doue.

Aman an dall koz a heanaz hag e kouezaz daelou euz he zaoulagad, sonjal a ree martreze en deveziou trist-ze e renkaz kuitaat ar seminer.

Peb bœlek e karg a renkaz neuze dre an oll rouantelez pe toui pe kuitaat.

Ar c'hloarejen iaouank euz a Roazon, a renkaz renons d'ar velegiach, skriva a rejont araok pellaat diouz ar seminer eul lizer d'ho eskop ker kalounek, an aotrou de Jirak, evit prometti dezan derc'hel d'ar guir relijion beteg ar maro. An oll c'hloarejen en oll eskoptiou a renkaz neuze n'em denna d'ar ger. Nep na oar ket petra eo beza galvet da servich Doue, na gompreno ket va foan ha va nec'hamant pa renkiz mont kuit euz ar seminer.

An dud a ouie peurvuia en avans piou euz ar voleyen o dije dalc'het stard d'ar feiz, ha piou en dije gret al le. Pa vije en eul leac'h bennag eur bœlek ha na roe ket ar skuer vad, pe na oa ket gouiek, pe a oa aounik; hennez a lava-

comprendront rien à ma douleur quand il me fallut quitter le séminaire.

On savait à peu près d'avance qui, parmi les ecclésiastiques, aurait été fidèle et qui aurait prêté le serment. S'il se trouvait en quelque lieu un prêtre scandaleux, ou peu instruit, ou trop timide, on se disait : Il prêtera serment et presque toujours cela arrivait ainsi. C'était si vrai, qu'un jour les révolutionnaires de la ville de Rennes exigeant le serment d'un ecclésiastique peu réglé dans ses mœurs, ils furent extrêmement surpris de sa résistance : Non, répondait ce prêtre avec énergie, je ne prêterai jamais un serment contre ma conscience. — Comment, lui répondit-on, c'est vous, vous qui refusez le serment ; vous nous surprenez grandement. — Je vous entends, leur répondit le prêtre, vous pensez que tous ceux qui manquent à leur devoir doivent être des vôtres ; mais si j'ai eu le malheur de faillir, Dieu merci, je n'ai point perdu la foi.

Sans la peur ou la lâcheté, il se fut trouvé bien peu de jureurs ; car il y a toujours eu, grâces à Dieu, bien peu d'ecclésiastiques scandaleux. Ceux qui étaient surtout relâchés à cette malheu-

rent a douo, ha peurvuia ec'h errue evel-ze.

An dra-ze oa ken anat evit an oll, ma souezaz eur veich an dud fall euz a Roazon, o klask lakaat da doui eur bœlek ha n'en doa ket eur vuhez reglet mad, abalamour m'ac'h enebe outo. — Nan, eme ar bœlek-ma, ne oa ket aounik, na rin ket eul le a enep ar guir feiz. — Penaoz, eme an dud fall-ze dezan, c'hui, c'hui a refus ober al le; souezet omp a gement-ze. — Entent a ran ac'hanoc'h, eme ar bœlek, c'hui a sonj unan hag en deuz roet skuer fall d'ar re all a dle beza euz ho tu c'hui; daoust m'am euz bet ar malheur da vankout, n'em euz ket c'hoaz kollet ar feiz.

Ma na vijo ket bet en em gavet tud aounik na vije ket bet kalz a douerien, rag dre c'hras Doue ez euz bet atao nebeut a veleyen a voal exempl. Etouez ar re fall-ze, koulskoude, a renkaz ar re a c'houarne neuze ar Frans choaz pastoret d'an ilizou, paz eo guir e tifennent ouz ar veleyen vad tostaat ouz ho farreziou.

reuse époque, c'étaient les religieux. Ce fut cependant dans ces prêtres jureurs que les républicains durent chercher des pasteurs pour les églises, puisqu'ils chassaient les bons prêtres de leurs paroisses.

La religion ne fut nulle part aussi persécutée qu'en Bretagne. Les révolutionnaires dans le Finistère et les Côtes-du-Nord étaient fanatiques. Le Coz, de Plonévez-Porzay et Jean Minée, évêque intrus de Nantes, persécutaient cruellement les bons prêtres et les chrétiens fidèles.

Ecoutez bien, gens qui m'entourez, combien il fallut de courage aux bons prêtres pour traverser la persécution en ces temps difficiles : Ceux des ecclésiastiques qui restaient fermes dans la foi, se voyaient refuser tout moyen de vivre honnêtement. Le prêtre qui refusait de prêter le serment schismatique devait s'attendre à être réduit à l'aumône ; en outre on calomniait tellement ces bons prêtres que le peuple finissait en quelques lieux par les croire coupables.

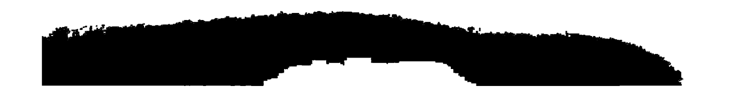
Le dimanche 23 septembre 1791, arrivent les Brestois à Saint-Divy ; ils entourent l'église ; deux des révolution-



Ne oa e nep leac'h iskinet ar relijion evel ma oe e Breiz. Tud ar Finistère ha re Kostez-an-Nord oa ar re grissa a enep ar veleyen vad. Ar C'hoz, euz a Blonevez, ha *Jean Minée* euz a Bariz, laket da eskop fall o Naonet, a iskine ar veleyen hag ar gristenien vad en eun doare goal griz.

Ententit mad, va zud, evit kompren kouraich ar veleyen vad en amzer denñ-ze, nac'het e vije outo pa jo-ment stard er guir feiz, ho bevans, hag ar voyen da veva en honestis. Ar bœ-lek a reüse ober al le schismatik, a renke divar neuze beva divar an alu-zen. Ouspen-ze e vije lavaret kement a draou fall anezan ma zeue lod euz ar bobl d'ho c'hridi. Gouzout a rit en am-zer a drubuil ez euz atao tud a dro euz an tu krea.

E peb parrez, en em gave tud evel-ze, a zeue da ober goab euz ho beleyen, pa ho c'havent stard d'ar feiz. Pa vije euz eur vorc'h bennag lakeet eur bœlek mad er prizoun, e teue var he lerc'h a vanden-nadou tud iaouank dirollet, an dud fall



naires entrent pendant les vêpres et s'adressent aux deux prêtres qui les chantaient : — Avez-vous fait le serment prescrit par la loi, demandent-ils ? Sur la réponse négative des deux prêtres, ils ajoutent : Continuez vos vêpres pour ne pas scandaliser le trop crédule peuple qui y assiste ; mais quand elles seront finies, vous nous suivrez à Brest. MM. Gourmelon et Causeur furent placés alors au milieu des dragons ; on menaça en breton les paysans ; une grande fermentation se manifesta parmi les assistants, et malgré leur célérité à monter à cheval et à partir, les dragons ne purent éviter la grêle de pierres qui les assaillaient. Un des dragons ayant tiré un coup de pistolet sur les paysans, la retraite s'opéra sans trouble. Les deux prêtres marchèrent jusqu'à Guipavas, où beaucoup versèrent bien des larmes en les voyant, pendant que d'autres criaient: Vive la nation ! On donna des chevaux aux confesseurs de la foi qui furent écroués au château de Brest à 6 heures du soir. Le 28 juin, M. de Parcevaux était arrêté à son tour, accusé de conseiller aux paysans la résistance à la conscription.

Vous savez que dans les temps

o doa lavaret dezo oa ar veleyen ar pen abek euz malheuriou ar vro.

Tud all, er c'hontroll, a vouele var ho lerc'h, o c'houzout mad pa vank ar veleyen, ar relijion a ia kuit.

D'ar zul, 23 guengolo 1791, republikanet Brest a zigouezaz e parrez Sant-Divy ; kanet oa ar gousperou ; kelc'hi a reont an iliz, ha daou soudard a antreaz en Iliz hag a c'houlennaz digant an daou vœlek a gane ar gousperou : Ha gret o peuz al le goulennet dre al lezen ? Nan a respountaz an aotrounet beleyen : peuraichuit da gana, abalamour d'ar bobl zo aman ; pa vint aichuet dont a reot ganeomp e Brest. An aotrou Gourmelon hag an aotrou Kauseur oant lakeet o kreiz an dragonet ; ar baysantet oe gourdrouzet e brezonek. Ho goad a verve en ho gwasied ; an dragonet a lammaz buhan var ho c'hezek, koulskoude eun drafat mein a gouezaz var ho c'hein ; eun ten pistolen tennet var ar baysantet ho lakeaz da heana. An daou vœlek var droad a renkaz bale e kreiz an dragonet var varc'h beteg Gui-

d'épreuves et de troubles, il y a toujours des gens qui tournent du côté du plus fort. Dans toutes les paroisses, il se trouvait de ces gens qui insultaient les prêtres qui demeuraient fidèles à leur devoir. Si par exemple quelque saint prêtre était traîné en prison de quelque grosse bourgade, il était souvent poursuivi par les insultes d'une troupe de jeunes gens auxquels les citoyens avaient fait croire que les prêtres étaient la cause des malheurs du pays; mais le grand nombre versait des larmes sachant bien que là où il n'y a pas de prêtres, adieu la religion.

Dans les paroisses de la campagne, il n'était pas si facile de faire tourner ainsi l'esprit des paysans. Les cultivateurs savent mieux d'ordinaire leur catéchisme et il n'est pas si facile de leur faire prendre le mensonge pour la vérité. Aussi les prêtres fidèles purent demeurer longtemps cachés dans les paroisses rurales et c'est ainsi que se conserva la religion en Bretagne.

Dans les lieux où les citoyens (comme s'appelaient eux-mêmes les républicains), où les citoyens, dis-je, dominaient, les gens faibles et peureux aban-

pavas ; meur a zaëlou oa skuillet var ho lerc'h ; eno oe roet bep a varc'h d'ar veleyen vad-ze ken goalkasset evit ar Feiz, hag e oant prizouniet e kastel Brest da c'huerc'h heur euz an abardaez. An aotrou Parcevaux oa prizouniet d'he dro, tamallet da veza roët ali d'ar baysantet da enebi ouz al lezennou fall.

Er parreziou, e leac'h ne oa nemet kouerien pe paysantet, na droe ket spèret an dud ker buhan.

Al labourerien divar ar meaz a oar mad ho c'hatekiz peurvuia ; ha ne deo ket ken œz ho lakaat da gemer ar gaou evit ar guir.

Abalamour da gement-ze, ar veleyen vad a hellaz lod anezo chom pell amzer kuzet etouez an dud divar ar meaz ; hag e chomaz evel-ze ar feiz kristen stard etouez an dud.

Eleac'h ma n'em gave aotrouien fall, a gassee ar veleyen hag ar relijion, an dud a droe kein d'ar feiz, aveichou dre aoun, evit plijout d'an dud fall-ze, o sonjal oant gouieziekoc'h evito.

donnaient la pratique de leur foi pour plaire à ces misérables, les croyant peut-être plus instruits qu'eux. Cela arrive encore trop souvent, hélas ! Tenons donc toujours ferme à nos prêtres et à notre foi ; notre pays breton est renommé pour sa fidélité, et c'est là une gloire solide !

VINGT-NEUVIÈME VEILLÉE

Tout homme a dans cette vie, peine, angoisse et douleur. Lourde est la croix à porter au sommet du Calvaire. En ces temps, que de Français mourront pour la foi ! Robespierre et les tyrans républicains font couler tout leur sang.

Cependant, mes amis, tout ce que je vous ai dit jusqu'ici n'est que plaisanterie près du reste ; ce n'est que le prélude de la grande tragédie. On célébra à Paris une messe sacrilège au Champ-de-Mars ; 900 Bretons s'étaient rendus à cette *belle* fête. Lorsque le roi vit passer la troupe bretonne sous les fenêtres de son palais, il fit appeler leur commandant pour le féliciter et lui dire gracieusement : « J'aime les Bretons ; ils ont bon cœur. » Pauvre prince ! il ne savait pas que ces Bretons étaient l'écume de leur pays. A leur retour de Paris, ceux des Quimpérois qui y avaient été, bri-

Ar pez a erru, siouaz, nemet re aliez c'hoaz.

Dalc'homp eta stard e peb amzer d'ar veleyen ha d'ar relijion ; hor bro a zo bet atao brudet mad evit-ze.

NAVED NOSVEZ VARNUGENT

Allaz ! er bed-ma zo kaon, ha daĉlou, ha glac'har,
Koz ha iaouank zoug ho c'hroaz var lein menez Kalvar !
Meur a Francizien evit ar Feiz a varvo,
Dre urz Robespierre ho c'hoad holl a skuillo.

An oll draou em euz kountet deoc'h, ne oa nemet c'hoari e kichen ar pez a zigouezaz goude.

Eun ofleren sacrilaich oe lavaret e Paris, var an dachen lavaret e gallek *Champ-de-Mars*. Nao c'hant den euz a Vreiz oa eet d'ar maniel gouel-ze.

Pa dremenjont dindan prenestou ar palez, ar roue a c'halvaz ho c'habiten evit lavarout dezan : « Laouen oun da velout aman tud euz a Vreiz, tud a galoun vad. » Ar roue ker ne ouie ket pe seurt Bretonet oa ar re-ze.

Terri a rejont en eur zont euz a Baris da Gemper, beziou ar re varo e Kem-

sèrent les tombes dans l'église de Sainte-Croix, lors de leur passage à Quimperlé ; ils profanèrent ensuite la cathédrale et brisèrent, sur toutes les demeures des gentilshommes, leurs armoiries et toutes les marques de leur rang. Ils voulurent chanter un *Te Deum* à la cathédrale, mais l'évêque s'y opposa. Ils apportaient avec eux le drapeau tricolore que l'on avait substitué au drapeau blanc.

Ce fut alors, comme nous l'avons dit plus haut, que le serment fut demandé à l'évêque, Mgr de Saint-Luc ; la douleur que lui causaient les événements l'avait conduit à son lit de mort ; cependant il trouva encore assez de force pour refuser le serment. MM. Bernetz et de Mauduit, vicaires-généraux, écrivirent aussitôt à tous les prêtres un mandement qui leur défendait de prêter le serment. Vingt prêtres seulement manquèrent à leur devoir dans le diocèse de Vannes, dix-sept seulement dans le diocèse de Léon. Cent trente-cinq évêques, en France, refusèrent le serment et leur exemple fut suivi par cent mille prêtres. L'évêque de Quimper mourut ; mais son clergé obéit à sa

perle ; ravaji a rejont iliz kathedral Sant-Kaorintin, ha terri a rejont var tiez an tuchentil ar merkou euz ho renk. An aotrou'n eskop a viraz outo da gana an *Te Deum* er gathedral. An dud-ze a gasse ganto ar baniel trikolor, pe a dri-liou, a remplaças a neuze ar pavillon guen.

Neuze oe goulennet ar sermant digant an aotrou'n eskop Sant-Luk, dre lezen ar 17 ebreul 1790 evel m'am euz lavaret deoc'h diaraok ; heman, klan brazgant ar chagrin, a gavaz koulskoude nerz avoalc'h evit refus senti euz al lezen-ze.

An aotrounet Bernetz ha Mauduit a skrivaz d'an oll veleyen d'ho c'houraichi da refus ar sermant. Ugent bœlek hebken a vankaz d'ho dever en eskopti Guenet, seitek hebken en eskopti Leon. Kant pemp ho tregont eskop a refusaz ar sermant, ha ganto kant mil bœlek.

Dioc'h-tu goude maro an eskop, an touerien hag an dud fall, o lavaret ne oa ket ezom da senti ouz hon Tad-Santel ar Pab, en em zastumaz en iliz Sant-Kaorintin evit ober eun eskop hervez ho c'hiz. Neuze eo oa lakeet Expilly da eskop e Kemper.

E Naonet oa lakeet da eskop Jean Minée, e lec'h an aotrou Laurentie, an eskop mad.

voix mourante. Comme il était décrété qu'il ne fallait plus reconnaître l'autorité de notre Saint-Père le Pape, la Nation s'assembla à la cathédrale pour élire un remplaçant à Mgr de Saint-Luc. Expilly fut ainsi fait évêque de Quimper.

A Nantes, Jean Minée, curé de Paris et prêtre constitutionnel, fut mis à la place de Mgr de la Laurentie ; à Rennes, ce fut Le Coz, de Plonévez-Porzay, qui prit la place de Mgr de Girac ; à Vannes, Masle, curé, remplaça Mgr Amelot.

Mgr de La Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon, resta plus longtemps sans être chassé de son siège. Morlaix refusa d'envoyer un seul de ses enfants contre son évêque, et il fallut avoir recours à Brest quand on voulut le chasser. Mais ils arrivèrent trop tard, MM. de Kermenguy avaient sauvé l'évêque, qui se retira en Angleterre.

Il est mort dans l'exil, mais ses restes ont été transportés à Saint-Pol-de-Léon et il repose au milieu de ceux qui l'ont tant aimé. Il avait passé sa dernière nuit en Bretagne, au château de la Villeneuve.

Lorsque M. Le Mintier de Saint-An-

E Roazon, Ar C'hoz, euz a Blounevez-Porzay, e lec'h an aotrou'n eskop Jirak.

E Guenet, Masle e lec'h an aotrou Amelot.

An aotrou La Marche, eskop euz a Leon, a oa ker karet, ma choumaz e peoc'h e Kastel-Paol goude ma oa kasset kuit an eskibien all euz ho eskopti. Koulskoude an dud fall a glaske chasseal ive an aotrou-man, hag evit-ze oa goulennet tud euz a Vontroulez ; mæz re Vontroulez a refusaz mont a-enep ho eskop. Da oe mont da glask tud da Vrest evit kement-ze. Hogen re zivead e oant ; an aotrounet Kermenguy o doa allet savetei an eskop kouraichuz, hag hen en em dennaz e Bro-Saoz. Marvet eo en harlu ; he relegou zo bet digasset en dro e Kastel etouez ar re hen garie kement. Tremenet en deuz he nosvez diveza e Breiz e maner ar Gernevez.

Pa rankaz an aotrou'n Eskop Treguer kuitaat ker-ben he eskopty, kemerout a reaz gantan he vevel, den kalounek, an aotrou Taupin ; an aotrou Roquefeuille hag an aotrou Boisriou a roaz an dorn dezan d'en em zavetei. Var dro unek heur, noz tenval meurbet, eskop diveza Landreger, an aotrou Le Mintier Sant-

dré dut quitter aussi sa ville épiscopale, il amena avec lui son courageux valet de chambre Taupin ; MM. de Roquefeuille et de Boisriou s'entr'aidèrent pour le sauver. Ce fut par une nuit bien sombre que le digne évêque quitta la terre inhospitalière alors de son diocèse ; il mourut comme Mgr de La Marche, sans avoir pu le revoir, ce diocèse si cher à son cœur et dont il fut le dernier évêque ; ses restes mortels ont été ramenés dans la cathédrale de Tréguier par les soins de Mgr David, et il y eut à cette occasion des fêtes splendides. Celui qui a répondu la dernière messe du saint évêque avant de quitter le diocèse de Tréguier, vivait encore il y a peu de temps, il se nommait François Kerroux, il était âgé de plus de 101 ans. La croix de saint Grégoire-le-Grand brillait sur sa poitrine ; Pie IX a voulu honorer ainsi en lui une vie de foi et de bonnes œuvres. Lorsque l'évêque eut été chassé de sa cathédrale, les républicains pensèrent que l'occasion était bonne pour la profaner. Une bande de jeunes impies l'envahissent et se promettent d'y chanter la messe ; tout à coup, ils aperçoivent une bière : « Eh

Andre, a guiteaz douar he eskopty, ha Breiz-Izel da vont da enezen Jersey a zo d'ar Saozon. Marvet eo evel an aotrou de la Marche hep baza gellet distrei d'he eskopty. Relegou an aotrou Le Mintier a zo bet digasset euz a Vro-Saoz da Landreger dre urz an aotrou'n eskop David, eskop Sant-Briek ; neuze oe gret eur gouel kaër meurbet.

An hini en douz respountet dezan he oferen diveza, zo nevez maro ; ouspen kant bloaz e devoe ; he hano oa Fanch Kerroux hag en deuz bet ar groaz sant Gregor digant hon Tad santel Pi IX evit enori he vuhez hir, stard meurbet er Feiz hag en oberou mad.

Eun nebeut goude ma oa eet kuit an aotrou'n eskop, ar republikanet a fellaz dezo saotri an Iliz kathedral. Eur vanden tud iaouank dizoue, avel an ifern en ho c'halon, a zeuaz en iliz, dont a reaz en ho fen mont da lavaret an oferen. Mont a rejont var eoun d'ar segreteri ; eno, en eur glask an traou da oferenna e kafchont eun arched. Ma, a lavaraz unan, greomp eun anterramant, œssoc'h kalz e vezo deomp ; guelloc'h e gouezimp hor micher ; ni ouezo mad kana dre ar ruiou : *Requiescant in pace*. Ia, mad a le-

bien ! se disent-ils, faisons plutôt un enterrement, cela sera plus facile pour nous ; nous saurons mieux comment nous y prendre, et nous saurons bien chanter dans les rues : *Requiescant in pace.* » Aussitôt dit, aussitôt entrepris. L'idée leur vient de mettre un de leurs camarades dans la bière et les voilà revêtus des ornements sacerdotaux, parcourant les rues avec des gestes et des chants sacrilèges. Les habitants de Tréguier, attristés et consternés, fermaient précipitamment portes et fenêtres sur le passage de la bande des impies révolutionnaires. Quand ils furent fatigués, ceux-ci déposèrent la bière à terre ; ils appellent leur camarade, celui-ci ne répond pas ; on le secoue, même silence ; on s'approche de plus près, il était mort. La châsse servit donc réellement le lendemain pour l'enterrement de ce malheureux !

Avant de quitter son diocèse, Mgr Courtois de Pressigny, réfugié chez M. Robert de La Mennais, désira dire une dernière fois la sainte messe dans son cher pays. — Qui la répondra ? se demandait-on. — Moi ! s'écria le petit Jean-Marie, âgé de neuf ans. — Tu sais

verez, eme ar re all, guelloc'h eo deomp ober eun enterramand.

An arched oa lammet he c'holo divarnan, hag unan anezho a oe lakeat da azeza ebarz. C'houerc'h pe eiz a viskaz dillajou oferen ar veleien, ha ker buhan an arched a ieaz er meaz euz an iliz douget gant pevar all. Peger braz sakrilaich !! Ar prenestou, an doriou a zerret dre ma ho c'hlevet e tont. A ben eur pennad, e skuischont hag e lakejont an arched var an douar. Krial a rejont var an hini e oa ebarz ; kaër e oa krial, heman na zave ket ; unan a grogaz en he zourn evit her sikour da zevel... Mœz, siaouaz ! maro oa evit mad... Hag an arched kemeret en dro genta, evit ober eur fars, a deuaz, en eil gueich da veza eun arched a zevri, rag antronoz ar republikan a oe sebeliet en arched-ze.

Araok kuitaat he eskopty, an aotrou Kourtois de Pressigny a fellaz dezan lavaret eur veich c'hoaz an offeren santel en he vro karet. Kuzet oe e ty an aotrou Robert Lamennais. Piou a servicho an oferen ? — Me, a respontaz Ian-Vari, bugel nao bloaz. —Gouzout a ret-ta servicha an offeren, va faotrik? a c'houlennaz an eskop mad. — Ia, aotrou'n

donc bien servir la messe, mon enfant? lui demanda avec bonté le bon évêque. — Oui, Monseigneur! — Et ton catéchisme, tu le sais bien aussi? — Oui, Monseigneur, à livre ouvert! — Ecoute, mon petit Jean, dit l'évêque, je vais partir; je ne sais quand je reviendrai, ni quand je pourrai te confirmer; puisque tu sais si bien ton catéchisme, prie bien le bon Dieu et je te confirmerai demain matin avant ma messe; car tu auras bien besoin de la grâce du Saint-Esprit, en ces temps malheureux. (1) Le lendemain, en effet, le petit Jean-Marie de La Mennais avait reçu et le pardon de ses fautes et le pain de vie et l'onction des forts. En ce temps-là, il fallait se hâter. L'évêque, après la messe, fait ses préparatifs de départ pour l'exil; on cherche le petit Jean-Marie, il arrive avec un bâton sur l'épaule et son paquet de voyage au bout du bâton. — Où vas-tu donc ainsi, mon fils? lui demanda sa mère. — Je pars avec Monseigneur; Monseigneur va chez les protestants, il ne trouvera personne pour lui répondre la messe; je vais pour la lui servir. Les larmes de

(1) On donne quelquefois la confirmation avant la communion; ainsi faisaient les premiers chrétiens.

eskop. — Ha gout a ret mad ive ho katekiz? — Ia, aotrou'n eskop : pen-daben ! — Silaou mad, Ian vihan, eme an aotrou'n eskop, kuitaat a ran ar vro, ha na vouezan mar gellin dont en dro. Ped mad an aotrou Doue, hag e rin did, varc'hoaz vintin, araok ma offeren, ar gonfirmation, rag te t'o ezom braz euz sikour ar Speret-Santel epad amzeriou ken trist. Hag evit guir, antronoz vintin ar paotr bihan Jean-Marie de Lamennais a recevaz sakramant ar binijen, sakramant an aoter hag ar gonfirmation. En amzer-ze e oa ret hasta-fo. Goude an offeren, an eskop a reaz e pourchass evit mont en harlu ; klasket e oe Ian-Vari bihan, dont a reaz, euz vaz gantan var he skoaz hag e beg ar vaz eur pakadik dillad. — E pelec'h mout e vond evel-ze, a c'houlennaz he vam ? — Mont a ran gant an aotrou'n eskop, mont a ra etouez ar brotestanted, na gavo den da zervicha dezan he offeren, he servicha e rin dezan. An aotrou'n escop, he zaoulagad leun a zaëlou, a respontaz d'ar bugel mad - ze : — Trugarekaat a ran ac'hanout, koulskoude, red eo did chom gant da dud. Ar bugel a zirollaz da vouela : — Aotrou'n escop, emezan,

Mgr de Pressigny précédèrent sa réponse : Mon enfant, je te remercie ; mais il faut rester près de tes parents. Ce fut le tour de l'enfant de pleurer : Monseigneur, je serai d'abord votre enfant de chœur, puis vous me ferez votre diacre. L'évêque le pressa tendrement dans ses bras : Reste ici, dit-il ; apprends bien le latin, et si je reviens en France, je te le promets, je te ferai prêtre. Mgr Courtois de Pressigny partit pour l'exil... Dieu permit qu'un jour l'enfant, devenu jeune homme, rencontra une dernière fois son bon évêque de Saint-Malo, qui tint parole et le fit sous-diacre, dans l'église des Missions étrangères. M. de la Mennais lui répondait la messe, lorsqu'il le reconnut à la voix.

A Saint-Renan, le district de Brest, le plus violent de tous les districts du Finistère, envoya au mois de juin, le 18, la force armée installer le curé constitutionnel Jeandrot, ex-prieur de Saint-Mathieu. M. Poullaouec, le curé fidèle, venait de dire la sainte messe ; il fut hué à sa sortie de l'église par les soldats et plusieurs individus venus de Brest pour être témoins de l'installation. L'abbé Poullaouec n'en continua

me vo da genta ho kurist bihan ha goude c'hui graio ac'hanoun hor avieler. An eskop er briataz ; chom e Frans, red eo did deski al latin, ha ma teuan biken en dro, en toui a ran did me raio ac'hanoud bœlek. Doue a bermettaz ma n'em gavsont assamblez eur veich c'hoaz en iliz ar missionou e Paris ha Jan-Vari oe gret abostoler gant an eskop a zalc'haz mad d'he c'her. Ian-Vari de Lamennais a renaz eur vuhez santel meurbet. Anavezet e doa he eskop dre he vouez. E Lokornan-Leon, re Vrest, ar re voassa er Finistère a gassaz soudardet da lakaat da berson touer Jeandrot, bet priol ar venec'h e Sant-Vaze. An aotrou Poullaouek, ar bœlek mad, fidel da Zoue, e oe paouez aichui he offeren ; goapeet e oe en or zont euz an iliz gant ar soudardet, ha kalz tud euz a Vrest deuet da velet ar pez a erruje. An aotrou Poullaouek a zalc'haz koulskoude da rei ar sakramanchou ken en he barrez, ken er barreziou tro var dro. Mœz o veza klevet e teuche soudardet d'he brizounia, mont a reaz dre noz, d'en em guzet e ty person Larret. Ar soudardet nec'het da veza manket var ho zaol, a gassont ganto da gastel Brest

pas moins d'exercer son ministère tant dans sa paroisse que dans les paroisses voisines, jusqu'au 27 juin, jour où, prévenu que le détachement cantonné à Saint-Renan avait ordre de le saisir, il s'évada de nuit et se réfugia chez le recteur de Larret. Le détachement ne l'y ayant pas trouvé le lendemain, arrêta le recteur et MM. Goachet, Lilès, Cariou, vicaires dans les environs. L'abbé Poullaouec réussit enfin à passer en Angleterre, après avoir mené une vie errante, couchant dans les champs quand il ne pouvait trouver l'hospitalité dans des maisons sûres.

D'abord les prêtres assermentés ou constitutionnels, que le peuple appelait aussi énergiquement prêtres jureurs et intrus, vécurent dans les paroisses à côté des anciens curés et vicaires, auxquels ils laissaient la liberté de remplir leur ministère dans les chapelles, se réservant l'église paroissiale et le presbytère. A Quimper même, Expilly fut obligé de laisser les bons prêtres donner la pâque, car personne n'approchait des confessionnaux des prêtres assermentés. A Saint-Pol-de-Léon, l'intrus ayant fait la procession du Saint-Sa-

person Larret hag an aotrounet Goachez, Liles, Kariou, kureet er barreziou divar dro. An aotrou Poullaouek a hellaz erfin mont e Bro-Zaoz goude beza bet aveichou hep lojeiz, na digemer ebet, nemet er parkeier pe er c'hoajou.

Ar veleyen o doa touet, oa galvet gant ar bobl touerien : lakeet e oant da bersonet er parreziou e plaç ar veleyen vad. Ar reman ne oant ket c'hoaz kasset kuit euz ar vro, a choume er chapeliou, leun euz ar bobl fidel ; hag an iliz parrez, e lec'h mar offerenne ar bœlek touer, oa dilezet. E Kemper, Expilly a renkaz lezel ar veleyen vad da rei ar pask d'ar bobl ; rag den na dostee euz koession an touerien. E Kastel-Paol, pa ree ar bœlek touer procession ar Sakramant, n'en doa den d'he heul nemet ar c'hloc'her hag ar *garde nationale*. Pa oant deuet en iliz Kreizker, ar relijiuset a dennaz ar Sakramant adorabl euz an tabernakl evit na vije ket profanet dre bresanç sabrilaich ar bœlek touer. Eur skolaer a lavaraz, o sellout euz ar procession iskiz-ze : « Doue ar bœlek touer zo an diaoul gant he lost. » Lakeet oe er prizoun evit an dra-ze. Pa zeuaz ar bœlek touer e parrez Pluneret, e kichen

crement pour la Fête-Dieu, le bedeau seul la suivait avec la garde nationale. Quand cette triste procession entra dans l'église du Creisker, les moines en retirèrent le Saint-Sacrement afin qu'il ne fût point souillé par la présence du prêtre assermenté. Un écolier, qui regardait cette procession, ayant dit que le Dieu de l'intrus était le diable avec sa queue, fut mis en prison aussitôt. A Pluneret, près de Sainte-Anne d'Auray, le conseil de la commune ayant été appelé à recevoir le prêtre constitutionnel, un paysan aux longs cheveux et à l'accent breton dit : « Nous ne voulons ni de nouvelles contributions, ni surtout une religion nouvelle, ni prêtres jureurs; mon âme appartient au Pape et mon corps au roi. » L'intrus dut quitter cette paroisse.

Lorsqu'on demanda le serment schismatique au curé de Plouguerneau, M. de Poulpiquet, qui a été depuis évêque de Quimper, il se rendit à la commune avec ses vicaires et deux autres prêtres; et, s'adressant aux conseillers municipaux, il leur dit, avec un courage digne des premiers siècles de l'Eglise : « Après avoir consulté Dieu, après avoir mûre-

Santez-Anna Venet, eun den divar ar meaz, gant he vleo hir hag he c'hiz vrezonek, a lavaraz fraez dirag an oll : « Na c'houlennan ket pea muioc'h a zroajou, na kaout euz feiz nevez, na kaout beleyen touerien ; va ene zo d'ar Pab da c'houarn ha va c'horf d'ar roue. » Ar bœlek touer a renkaz kuitaat ar barrez-ze.

Pa oa goulennet ar serment pe al le schismatik diouz person Plougerne, neuze an aotrou Poulpiquet, bet, goude ar revolution, eskop a Gemper, dont a reaz d'an ty-kear gant he veleyen hag a lavaraz : goude beza pedet an Aotrou Doue ha gret mad hon sonch, ne ket possubl deomp e koustians ober al le. Ni zo prest, a lavaraz an aotrou Poulpiquet, da sakrifia pep tra evit chom fidel da Zoue. Prest oump da zilezel deoc'h-tu hor madou, hon danvez, hon *tretamant* memez, mœz na zilezimp morse hor relijion. N'hellomp ket senti d'ho lezennou nevez; ar gristenien, en amzer genta euz an iliz, a zo bet aliez ive oblijet da refus senti euz lezennou an impalaerien payen.

Neuze a roaz d'ar mœr, Iann Abjean, he resolution dre skrid sinet gantan hag an aotrounet Bothorel, Roudaut, Balkon ha Bleuven, kureed, ha gant an aotrou-

ment réfléchi et n'écoutant que la voix de notre conscience, nous venons vous déclarer que nous ne pouvons prêter le serment qu'on nous demande. S'il ne s'agissait que de sacrifier nos biens personnels, nos traitements, ce serait bien vite accordé ; mais nous ne pouvons sacrifier les biens de l'église, notre conscience et notre foi. Nous ne pouvons pas plus obéir à certaines lois de votre Assemblée, que les premiers chrétiens n'ont pu obéir à celles des persécuteurs du christianisme. » Alors il remit au maire Jean Abjean sa résolution motivée et par écrit, signée de lui et de ses vicaires, MM. Bothorel, Roudaut, Balcon et Bleuven, et par MM. Appamon et Le Goff, prêtres.

L'intrus n'ayant pu rester à Plouguerneau un jour entier, le district de Lesneven ordonna aux habitants de cette paroisse de se choisir un curé. On s'assembla à cet effet dans la chapelle de Notre-Dame-du-Val, et toutes les voix moins une se portèrent sur M. de Poulpiquet.

A cette nouvelle, le district de Lesneven fit emprisonner les conseillers municipaux, et M. de Poulpiquet dut s'enfuir en Angleterre.

net Appamon ha Goff, beleyen e Plougerne.

Ar c'henta gueich ma zeuaz ar bœlek touer pe sermantet e Plougerne, a renkaz kuitaat ar barrez ker buhan. Neuze *district* Lesneven a ordrenaz d'ar barrossianiz choaz eur person. Hen ober a rejont e chapel Intron-Varia-an-Traon ; oll nemet unan e roont ho moueziou d'an aotrou Poulpiket.

Ar re genta euz a Blougerne oa neuze lakeet er prizoun, hag an aotrou Poupiket a renkaz en em denna e Bro-Saoz.

Paotret distrikt Lesneven a zeuaz da zigass Ar Gall da berson da barrez Plougerne. Ne zeuaz den d'he offeren. N'em den a reaz kuit, hag eun neubeut goude a zeuaz en dro gant c'huerc'h kant soudard ha pevar ganol. Rag ar bersonet nevez-ze a glaske lakaat an dud da zont d'ho offeren dre nerz, a veichou e kassent tud armet d'ho c'herc'hat en ho zyez.

Ar Gall oa bet e leveront eun heur hed-a-hed er segreteri, he zillad offerenna var he gein, o c'hedal tud da zont d'he offeren. Den na deuaz er meaz euz he dy ; ne oue ket soken kavet eur bugel da respount an offeren. Kaër oa sini ar c'hloc'h da c'hervel an dud, den na zeuaz

Les membres du district de Lesneven vinrent conduire Le Gall pour curé constitutionnel à Plouguerneau. Personne n'assista à la messe. Plein de fureur, il revint quelque temps après avec 600 hommes de la force armée et 4 canons; car ces curés d'un nouveau genre voulaient forcer les fidèles à assister à leur messe : ils employaient pour cela la violence et en venaient à les faire chercher jusque dans leurs maisons.

Le Gall avait passé, dit-on, une heure dans la sacristie à Plouguerneau, revêtu des habits sacerdotaux, attendant que l'on vînt à sa messe; il attendit en vain; il avait fait sonner les cloches, avaient envoyé les soldats dans toutes les maisons du bourg avertir qu'il attendait, personne n'avait bougé. Le curé intrus renonça pour cette fois à dire la messe et voulut se rendre à la mairie pour faire le procès-verbal de son installation. La mairie resta aussi vide que l'église. Le dimanche suivant, l'arrivée de 400 soldats et du canon n'émurent pas les habitants de Plouguerneau, et, dit M. Inisan, ce qui fit la force des habitants de Plouguerneau, c'est qu'ils

var dro. Skuiz o c'hedal, ar persoun intru a lezaz an offeren a gostez, mont a reaz d'an ty-kear evit lakaat var baper oa hen guir bersoun Plougerne. Ker goullo oa an ty-kear evel an iliz; ne oe eur pen kristen ennan. Ar zul goude e tigouezaz e Plougerne pevar c'hant soudard, gant eur ganol vraz. Tud Plougerne na reaz muioc'h a van. An oll en em gleve mad er barrez-ze. Ar pez a zo bet kaoz m'az euz bet kement a drubuil e kals a barreziou, eo ma kavet eno tud hag a iea a du gant an dispac'herien; tud hag a felle dezho en em binvidikaat divar goust an nesa, ha divar goust an ilizou, pe en em venji dre gassoni ha dre zisprij a enep ar religion. E Plougerne, a drugare Doue, ne oe kavet den ebet evelze. Paour ha pinvidik eno en em glevet oll, hag en em garent er guel a Zoue. Dre gement-man e velit e oa feiz, ha feiz doun ha stard e kalon Plougerneiz. An oll a jome sioul e Plougerne, abalamour ma c'houient oa kuzet mad ho beleyen en ho zouez, ha ma chomchent ganto keit ha ma viche ezom. Meur a vennek a goustaz da Blougerneiz bevans ha lojeiz ar zoudardet; mœz derc'hel a rejont ganto ho beleyen mad.

furent unanimes dans leur résistance. Malheureusement dans bien des paroisses, à côté des bons chrétiens et des gens de bien, il se trouve des malheureux qui attendent l'occasion de s'enrichir aux dépens des autres ou qui veulent satisfaire leur envie et leur haine, ou même leur impiété. Cela n'avait pas lieu à Plouguerneau ; tous, pauvres et riches, y étaient bons catholiques. Ils cachaient leurs prêtres et ils savaient qu'il n'y aurait pas eu un traître pour les dénoncer. Voilà pourquoi ils ne s'émurent point des menaces qu'on leur fit et pourquoi aussi les menaces n'eurent pas de suite, c'est qu'ils étaient tous énergiquement pour le bien.

Cependant les soldats et le curé intrus restèrent à Plouguerneau quatre mois entiers. Tous les dimanches, Le Gall sonnait inutilement sa cloche pour annoncer à tous qu'il allait dire la messe. Personne n'était sensible à son appel. Enfin, ennuyé de n'avoir rien à faire, pas même un enterrement, pas même un baptême, sachant bien que les anciens prêtres continuaient leur ministère parmi ces braves chrétiens, il partit un beau matin et fut bientôt suivi de

Abalamour d'ar pez a lavaran deoc'h, den-ta na finvaz e parrez Plougerne. Evelato ar zoudardet hag ho fersoun intru Le Gall, kure Plounevez, a jomaz eno pevar miz pen da ben. Bep sul ha bemdez zoken er penn kenta, ar persoun intru a zone he gloc'h evit kemen d'an oll edo o vont da lavaret he offeren. Den na deue var he dro, na da zul na da bemdez. Skuiz o velet e varve tud, ho lakeat d'an douar, hag e c'hane bugale hep ma teue den d'her c'hlask, enouet o lavaret he offeren heb den oc'h er selaoui, ar persoun intru a ieaz kuit eur vintinvez. Tri dervez goude, ar soudarded a ieaz ive en ho hent; ha den goude-ze ne deuaz da ober nec'h da baotred Plougerne.

Er miz genver 1791, eur bœlek euz a Vonkontour, an aotrou Klec'h, oa goal gasset gant eur vanden tud iaouank, her goloaz a fank hag a lagen ; goude-ze oa taolet ganto var an douar ha brevet eno a daoliou treid, rak refus a ree atao ober ar sormant schismatik. Ar bœlek santel-zo a varvaz uneg devez goude, heb ober klem ebet, na diskulia he vourrevien. Ar bœlek-ze oe an hini kenta merzeriet e Breiz evit ar feiz.

la force armée, dont fut désormais délivrée la très fidèle paroisse de Plouguerneau.

Au mois de janvier 1791, un prêtre de Moncontour, M. Clec'h, fut attaqué par une bande de jeunes gens qui le couvrirent de boue et le foulèrent même aux pieds; car il persistait à refuser le serment schismatique. Ce saint prêtre mourut onze jours après, sans prononcer aucune plainte ni découvrir quels avaient été ses bourreaux, qu'il connaissait bien cependant. Ce bon prêtre fut le premier martyr immolé en Bretagne pour la foi.

Les massacres avaient lieu sur tous les points. Du côté de Lamballe, les pères Meslé et Pascal et plusieurs autres moines de l'abbaye de Saint-Aubin furent fusillés dans leurs lits par une bande de jeunes gens de cette ville, qui brisa les meubles, enleva les vases sacrés et les ornements.

Cette abbaye avait été fondée par Olivier, comte de Penthièvre. Dans ce lieu, comme dans tous les couvents, le pauvre pécheur y venait soulager sa conscience et recevoir, avec l'absolution de ses péchés, la paix du cœur. Le pauvre ve-

E tu Lamball, an tadou Mesle ha Paskal, ha kals a venec'h all euz abaty Sant-Aubin, a oa fuzillet en ho gueliou gant eur vanden dud iaouank euz a ger, a dorraz an traou en ty, hag a gemeraz al listri sakr, ar guiskamanchou aoter.

An abaty-ze oa bet savet gant Olier kondt Penthièvre; eno evel en oll gouenchou ar pec'her paour a zeue da soulaji beac'h he goustians ha receo gant an absolven peoc'h d'he galon. Aluzennou braz vije roët d'ar beaurien hag an draze a rea da gridi d'ar republikanet e kavchent aour er gouent. Digouez a rejont-ta d'an abaty var dro hanter-noz. Mœstr ar soudardet a reaz tro ar gouent hag en or tont en dro a lavaraz dezho : neuz den var dro el leandi,na den all pelloc'h. Brevet oe an doriou, hag ar venec'h hanter-dihunet, oant lazet en ho gueleou memez, a daoliou fuzil. Pegen euzuz oa lazerez an oll tud santel-ze, heb difen ebet ! Lod oe bruzunet dezo ho empenn, a daoliou fuzil, lod kouezet euz ho guele, toullet ho c'horf gant ar boulejou a ruille en ho goad. Lazet oe kement manac'h oa el leandi nemet eur manac'h iaouank a lavarer. Eur paourkez manac'h e kreiz he vrud oe kavet c'hoas beo en

nait y chercher de larges aumônes ; mais les républicains s'imaginèrent y trouver de l'or. Ils arrivèrent donc à l'abbaye vers minuit ; le chef de la bande révolutionnaire en fit le tour et annonça avec satisfaction à ses soldats que tous les moines dormaient et n'étaient pas sur leur garde. On força les portes, et les moines, couchés en joue, à peine éveillés, sont accablés de coups de fusil. Quel horrible spectacle que ce massacre d'hommes sans défense ! l'un le crâne brisé à coups de crosse de fusil, l'autre étendu dans une mare de son propre sang, d'autres criblés de balles ; enfin, tous furent massacrés, tous, hors, dit-on, un jeune moine, qui parvint à se cacher. Un jeune gars, parmi les soldats républicains, apercevant un moine qui avait les deux jambes brisées, mais qui n'était pas encore mort, le perça d'un coup de baïonnette, avec une telle cruauté et une telle fureur, qu'il attacha le cadavre du martyr à la cloison. Il fallait bien que ces scélérats se vengeassent ; ils n'avaient trouvé ni or ni argent dans le couvent. Mais cela n'empêchera pas de soulever les populations contre les religieux en

eul leac'h euz an ty ; ne doa ket allet
mont da guzet, rag torret oa he ziou
c'har ; eur paotrik iaouank hen treuzaz
gant eun taol baïonettez ken doun ha
ken didruez ma her stagaz ouz an nor...
Poënt oa d'ar republikanet en em venji,
rag n'ho doa kavet nag aour nag ar-
c'hant er gouent ; hag evit kaout kement-
se o doa grœt kement a dorfejou ! keme-
rout a rejont koulskoude ar vesseliou
sakr. An dra-ze na viro ket ma lavaro
atao an dud sod, hag an dud fall ez euz
pinvidigez er gouenchou, hag ar pobl
a gredo. Ar manac'h iaouank-flamm
savetet, a jome er pen pella euz an abaty,
lammout a reaz euz an ty hag en em gu-
zaz er c'hoat. Lavaret a rer a jome he
unan en abaty hag en eun nosvez bar-
arne, a zigemeraz unan euz ar re ho doa
lazet menec'h Sant-Aubin gueich-all,
hag a glaske neuze disklao : ar manac'h
a anavezaz mad montr an Tad Abbat e
daouarn ar muntrer-ze deuet da veza koz.
N'oa ken horolaj er gouent nemet ar
montr-ze ha peb manac'h a renke mont
da zellet outan da c'houzout an heur
N'oa ket-ta diez dezan en anaout.

Al leanezet karget euz an hospitaliou
ha da gemerout sourci euz an dud klan

parlant des richesses des couvents. On dit que le jeune moine qui avait pu se sauver, en se cachant dans les bois, abrita dans une nuit d'orage un des citoyens assassins qui avaient pillé l'abbaye et qu'il reconnut entre les mains de ce scélérat la montre du révérend père abbé volée par l'assassin.

Dans les premiers moments de cette terrible révolution, les religieuses hospitalières, et qui s'adonnent principalement aux œuvres de charité, purent croire qu'elles avaient trouvé grâce devant les révolutionnaires ; mais enfin la rage des méchants les atteignit aussi. A Saint-Herblon, dans le diocèse de Nantes, les religieuses furent emprisonnées dans leur propre maison ; elles appartenaient à la Congrégation des Filles du Saint-Esprit. Peu de temps après, la supérieure Catherine Juhel et sa compagne sœur Marthe furent mises en liberté, car on eut besoin d'elles pour soigner les blessés après le combat de Saint-Florent et le cruel passage de la Loire.

(1) « Attendu qu'au mépris des lois, dit

(1) Tiré de l'histoire de la Congrégation des Filles du St-Esprit par M. l'abbé Le Mercier, recteur de Pordic (Côtes-du-Nord).

oa lezet e peoc'h er mare kenta euz ar revolution ; mœz erfin arraich an dud fall a gouezaz ive varnezo. E Sant-Herblon, en eskopti Naonet, oa lakeet e prison en ho guent ar *Sœurezet guen*, galvet e gallek *Filles du Saint-Esprit* ; mœz eun neubeut goude, sœur Katherine Juhel ha sœur Martha oa klasket evit dont da bansi an dud gouliet en emgann Sant-Florent, etre paotret ar Vendee hag ar republikanet.

Cetu ar pez a skrivaz republikanet Sant-Briek divar ben ar Sœurezet guen an 2 a viz guenver 1793 :

« Ret eo kass kuit euz ho zy merc'het
» Plerin, rag dougen a reont eur guis-
» kamant difennet gant lezennou ar Re-
» publik, kemer a reont hano merc'het
» ar Speret-Santel, hag a reont d'an
» dud divar ar meaz kuzuliou na hellomp
» ket lezel da rei. Evel-ze da ben tri
» devez ar broculor a rank goloï kouent
» Plerin a zo vammen ar Sœuret-ze, ha
» peb sœurez a renko mont en dro
» etouez he zud. »

Ar citoian Raffray oa karget da ober

» un arrêté du Directoire de St-Brieuc,
» ces filles (les filles du Saint-Esprit)
» continuent à porter un costume
» prohibé, que, répandues dans les
» campagnes, elles y propagent les
» préjugés les plus dangereux (*sic*) et
» que la maison de Plérin est la pépi-
» nière des communautés du même
» ordre. » L'arrêté ordonne en outre :
« que, dans les trois jours de la notifi-
» cation et à la diligence des procu-
» reurs syndics du district, les commu-
» nautés dudit ordre soient vidées, et
» chaque sœur tenue de retourner dans
» sa famille. »

Le citoyen Raffray fut chargé d'exécuter ledit arrêté du 2 janvier 1793 dans le district de Saint-Brieuc. Les bonnes religieuses de Plérin étaient profondément attristées et alarmées de ces menaces. Néanmoins, elles demeuraient bravement au poste, attendant les événements. Laissons parler les traditions des Sœurs elles-mêmes.

Un soir, vers la nuit tombante, la sœur portière entend sonner vivement; elle entr'ouvre avec discrétion le treillis en usage aux portes des couvents et répète sa formule ordinaire : *Benedicamus Domino!* Mais le personnage qui frap-

[redacted]

ar gevridi fall-ze. Leanezet vad Plerin o doa klevet ar vrud-ze, glac'haret ha nec'het braz e oant. Koulskoude chom a reent en ho gouent da c'hortoz.

Ar re oa neuze er gouent o deuz kontet ar pez oa c'hoarvezet ganto. Eun abardaëz, var dro an noz, klevet oe son ar c'hloc'h hijet goal krenv ; digoret oe ar pronestr bihan zo kreiz dor ar c'houenchou : *Benedicamus Domino*, eme ar sœurez. Ne oa ket respontet dezi : *Deo gratias*, mœs eun den a lavaraz a vouez izel da sœur Elisabeth : neubeut a gaoz, ha bezit var evez ! hag ez eaz kuit buhan. Teir gueich deoc'h-tu a erruaz kementze. Martreze aberz eun den hag e ouie sonjou ar republikanet-all falloc'h evintan. Dont a reaz d'ar sœurezet ar mare da heulia ar c'huzul mad-ze. An iliz parrez oa sarret pell a oa, merc'het ar Speret-Santel o doa c'hoaz an eur-vad da gaout en ho chapell an hostiou sakr hag aveichou o doant an offeren, ar veleyen oant neuze ker goalgasset, ma na hellent mui offerennat nemet dre guz ; adori a reent sioul en ho santual-vihan Doue er Sakramant ra vezo meulet.

pait n'était sans doute pas un habitué de la maison, car il ne répondit point le traditionnel *Deo Gratias !* Sœur Elisabeth, ainsi se nommait la portière, observait attentivement l'inconnu, lorsque celui-ci, se penchant vers le treillis, dit à voix basse ces deux mots : *Silence et prudence*, puis il disparut.

L'avertissement mystérieux se renouvela trois fois de suite à la même heure. Quel était ce moniteur officieux ? Peut-être un démocrate bien intentionné pour les Sœurs et initié aux projets hostiles que l'on formait contre elles ; un de ces hommes chez qui la bonté du cœur l'emporte sur les préjugés et les haines de parti.

Quoiqu'il en soit, l'occasion se présenta bientôt de mettre en pratique le bienveillant conseil. Déjà l'église de la paroisse était fermée ; les Filles du Saint-Esprit avaient cependant encore le bonheur de conserver la propriété de leur chapelle et les saintes espèces reposaient toujours dans le tabernacle : dernière, mais grande consolation ! Il ne leur était pas donné, il est vrai, d'assister régulièrement au saint Sacrifice, car les prêtres, traqués et poursuivis, ne pouvaient plus l'offrir que rarement

Trouz braz zo klevet eun devez eharz ar gouent, sœur Elisabeth zo glac'haret o klevout ar prœpoziou-ma : Citoianez, digor deomp an or ; senti ra buhan ; anavezout a ra neuze ar republikanet. Goulen a reont ar Superiorez. Ar sœur a teu sonj dezi neuze, euz an ali en deuz bet e kuz ; goude beza lakeet an dud fallze en eur zall, redek a ra d'ar chapell, kemerout a ra vessel-sakr an hostiou ; hag a ia da lavar d'ar Superiores mont hasta-fo da gaout al republikanet ; mœz na lavar dezi ger ebet euz an tenzor zo ganti, hag e ia d'he guzat. Sœur Katel Briand, ar Superiorez, a ia da gaout ar citoianed. Deomp d'ar chapel e mainthi ; ar sœurez a ia var ho lerc'h en eur grena, aoun en deuz e rafent eur sakrilaich. An tabernakl a zo digor ! o tra souezuz ! Vessel-sakr an hostiou konsakret ne ma mui eno. Sœur Briand na voar ket e pelec'h ema. Ar republikanet en em denzont kuit. Goude-ze al leanezet a ieaz var ho daoulin gant sœur Elisabeth, evit adori a greiz kalon, Jesus er Sakramant ra vezo meulet, kuzet en eul lec'h distro euz ar gouent.

et dans le plus grand secret ; du moins elles adoraient encore dans le silence de leur petit sanctuaire le Dieu de l'Eucharistie.

Un bruit inaccoutumé se fait un jour entendre à la porte de la communauté ; la sonnette s'agite brusquement et Sœur Elisabeth entend pour réponse à son paisible et religieux salut, des mots confus, parmi lesquels elle peut distinguer cette injonction : *Ouvre, citoyenne*. Ayant obéi, elle s'aperçoit vite qu'elle est en présence des représentants du parti révolutionnaire. Ils demandent la Supérieure. La Sœur les fait entrer dans un appartement et, se rappelant soudain l'avertissement mystérieux, elle court d'abord à la chapelle, prend le ciboire contenant les saintes hosties, puis prévient la Supérieure qu'on la demande, sans lui dire toutefois le trésor précieux qu'elle tient enveloppé et qu'elle s'empresse de mettre en lieu sûr. Sœur Catherine Briand se rend au parloir ; les démagogues lui demandent l'entrée de la chapelle : elle les suit en tremblant dans la crainte d'une profanation. Le saint Tabernacle est ouvert. O surprise ! Le ciboire, objet

[redacted]

Ha moyen a vo da zerc'hel c'hoaz er gouent sakramant an aoter ? Goulennet oa kuzul euz eur bœlek kuzet tro-var-dro. Evel ma ree gueich-all ar gristenien nevez, emezan, ar Superiorez hag he leanezet a dlee komunia gant an oll hostiou-sakr. Al leanezet neuze, souezet ha leun a zoujans evit ar Sakramant, a zigemeraz an oll hostiou konsakret. Ho c'halon oe an Tabernakl hag al lec'h a repos evit an Doue-ze kasset kuit euz he ilizou gant an dud a lavare c'hoaz dezàn evel gueich-all tud Bethleem : neuz ket a lec'h evidoc'h aman. *Non erat locus* !!!...

E Kastel-Paol, ar Sœurezet guen oa prizouniet ive ; hag eun neubeut goudeze oa goulennet ar superiorez Christina Potier evit kemer sourci euz an dud klan. Hi a respontaz na zeuje morse e meaz euz ar prizoun nemet rentet e vije dezi he Sœurezet, he gouent, hag al liberte. Ret oe ober evel ma c'houlenne, rag na ouie ket ar citoianet petra d'ober euz ho zud klan.

E Kemper, sœur Marie-Claude ha sœur Eulalie o deuz rentet kals servi-

de leur convoitise, n'y est plus. Aux questions qui lui sont posées, Sœur Catherine répond ingénûment que le matin il était encore là et qu'elle ne s'explique pas le fait de sa disparition. Son accent est celui de la vérité, et les démagogues se retirent sans continuer leurs poursuites. Quelques instants après les religieuses, réunies par Sœur Elisabeth et agenouillées au pied de l'armoire secrète où reposait Jésus, remercient et adorent.

Comment préserver encore ces hosties saintes sauvées une fois comme par miracle, se demandait Catherine Briand? Un prêtre, caché dans les environs et consulté à cet effet, répondit qu'à l'exemple des premiers chrétiens, la Supérieure et ses filles devaient, par prudence, consommer les saintes espèces. Et les religieuses, saisies de respect et d'étonnement, se préparèrent à s'unir peut-être une dernière fois à leur Dieu ; leur cœur devint le tabernacle et le lieu de refuge de ce Dieu auquel les hommes disaient encore : *Non erat locus*... Il n'y a point de place pour vous ici...

A Saint-Pol-de-Léon, les Sœurs blanches (nom populaire des Filles du Saint-

[redacted]

chou mad d'an dud prizouniet er ger-ze. Guisket evel merc'het Kemper e teuent, heb beza anavezet evit leanezet, beteg ar re oa kondaonet d'ar maro evit ho c'honsoli ; hag o deuz lakeet an dud kezze da gaout ar bonheur da receo ar sakramanchou. Digass a reent d'ann oll brizounerien ar vagadurez hag an dillat o doa klasket evito. Ho memor zo binniget c'hoaz er ger-ze.

Er miz even, an eil bloavez euz ar revolution, ar roue, o velout ne oa mui mæstr var netra, goude beza guelet laza he c'hoardou, insulti ar rouanez, a glaskaz kuitaat ar rouantelez evit mont beteg he vreudeur o doa eun arme en tu all d'ar vro. Dre valheur, ar roue oe anavezet er ger hanvet Montmedy, ha dalc'het strissoch er prizoun e Paris.

Eur merzer a felle da Zoue kaout ; ne oa ket aichuet ar muntrou euz an amzer-se ; ret oa d'ar guella roue zo bet morse, skuilla he voad var ar chaffaut. Ar bersekution a zeuaz rustoc'h eget biskoaz ; ha lakeet vije er prizoun an duchentil hag ar veleyen.

Esprit) avaient aussi été emprisonnées. Quelque temps après on demanda à la supérieure Christine Potier de donner des soins aux malades de la ville que venait de frapper une épidémie. Cette religieuse répondit qu'elle ne sortirait de la prison que si on lui rendait la liberté à elle et à ses sœurs, et qu'on leur rendit leur maison. Les citoyens durent accéder à sa demande, car personne ne se présentait pour soigner les malades.

A Quimper, les sœurs Marie-Claude et Eulalie, de la même Congrégation, rendirent de grands services aux prisonniers. Vêtues comme les femmes du peuple, elles entraient dans les prisons sans être connues, et procuraient aux victimes condamnées à mort le bonheur de recevoir les sacrements. Elles portaient aux prisonniers la nourriture et les vêtements qu'elles avaient demandés pour eux aux bonnes âmes. Leur mémoire est en grande vénération dans cette ville.

Au mois de juin de la seconde année de la révolution, le roi voyant qu'il n'avait plus qu'une autorité dérisoire, après avoir vu massacrer ses gardes du corps

Er Morbihan, e kastel Pre-Klos, oa paket an aotrou La Ruee gant he dri vab, pemp mevel ha pemp paysant, ha kasset oant d'ar prizoun gant an aotrounet Daleyrak, Katelan, Lokmaria, an aotrou Kersaozon, bœlek, ha kals re all. An aotrou Sant-Luk, breur da eskop Kemper, oe prizouniet en he gastel euz ar Bot, e Kerne, gant he c'hreg, he verc'h leanez hag eur bœlek. An introun Sant-Luk a lavaraz neuze d'he bugale : Rentit graçou da Zoue, o pebez bonheur, pebez joa da soufr evit Jesus-Christ !

An aotrou Tredern hag he famill oe kasset, euz he vaner Koetigrac'h e kichen Kastellin, d'ar prizoun e Kemper, frealzet oe en he boaniou gant he verc'h Hyacintha, plac'h iaouank a c'huezek vloaz; houman a reaz an hent var droad da heul ar c'har a zouge he zad hag he mam d'ar prizoun, en eur gouraichi anezo dre he levenez hag he resination admirabl da volontez Doue. Tud iaouank euz an amzer-man, ra viro Doue e velfac'h ho tud ive chasseet euz ho zyez ha lakeet er prizoun ! Mæz ma errufe an

sous ses yeux, avoir été insulté, avoir vu sa famille en butte aux outrages, et la reine elle-même exposée à la mort ; le roi, dis-je, résolut de prendre la fuite et de rejoindre les princes ses frères qui, avec une armée, s'avançaient sur la France.

Malheureusement, il fut reconnu sur le territoire français, à Montmédy, et fait prisonnier avec toute sa famille. Il fallait à Dieu un martyr : le sang du meilleur des rois devait être versé par ses sujets, Quand le roi fut emprisonné, la condition de la noblesse et du clergé dans le royaume devint plus pénible. Ce fut alors que commença cet horrible temps qui n'a point de pareil dans l'histoire, et qui est connu sous le nom énergique de Terreur.

Dans le Morbihan, on arrêta M. de la Ruée en son château du Pré-Clos, avec ses trois fils, cinq domestiques et des paysans. MM. Daleyrac, de Catelan, de Locmaria, de Kersauzon, prêtre, et bien d'autres furent aussi emprisonnés. M. de Saint-Luc, frère de l'évêque de Quimper, fut pris au château du Bot, et conduit dans les prisons de Landerneau, avec sa femme, sa fille, religieuse, et un prêtre.

dra-ze, plijet gantan rei deoc'hu ar c'hraç da imita an dud iaouank euz amzer ar revolution o deuz bet ho zud persekutet.

Root oe urz d'ar relijiuset ha d'al leanezet da zont e meaz euz ho c'houenchou; d'ar 15 a viz genver 1793 oa lakeet ar Sœurezet guen er meaz euz ho zy principal e Plerin en despet dezo hag en despet da gonseil an ty ker. Madou an Iliz oa guerzet, hag an arc'hant dispignet gant ar muntrerien a c'houarne neuze ar Frans. Unek ha tri ugent bœlek oa lakeet er prizoun e tour Brest. Ar roue Louis XVI a reaz kement dre he bedennou (rag na helle mui kommandi) ma oa dilivret evit eun neubeut amzer ar veleyen dalc'het e kastel Brest. An aotrou La Marche, ho eskop, en doa proposet en em renta prizouner en ho flaç. E Braspartz, e Plouguen hag e Ploumoger oe kasset kuit ar veleyen touer evit kaout ar re vad. Kasset oe soudardet er parreziou-ze, mœz ne oant ket guelloc'h evit-ze.

D'ar 16 guengolo 1792, Bernard

Madame de Saint-Luc, au moment où les soldats entraient au château, dit à ses filles : Mes enfants, réjouissons-nous ; Dieu nous réserve la couronne du martyre !

M. de Trédern et sa famille furent aussi menés, de leur manoir de Koetigrac'h, à la prison de Quimper. Ils furent consolés dans leur douleur par leur jeune fille Hyacinthe, qui avait alors 16 ans, et fit la route à pied pour suivre la charrette qui conduisait ses parents en prison ; elle les encourageait par sa gaîté et sa résignation admirable à la volonté de Dieu.

Jeunes gens de ce temps-ci, Dieu vous préserve de voir vos parents chassés aussi de leur maison et conduits en prison.

Mais si cela arrivait, je prie Dieu de vous accorder la grâce d'imiter les jeunes gens du temps de la Révolution, dont les parents furent persécutés.

Bientôt on chassa les moines et les religieuses de leur couvent ; le 15 jan-janvier 1793, les Filles du Saint-Esprit furent expulsées de leur Maison-Mère de Plérin malgré une ferme protestation signée de la Supérieure et de ses assis-

iaouank euz a Vrest a zeuaz gant eur vanden soudardet e Ploudalmezeau. Ar zul a oa ; tud a villierou oa en iliz hag er vered var dro. Bernard a dreuz ar baysantet, antreal a ra en diabarz an iliz, hag en despet d'an aotrou mær Barbier gant he gouriz a dri-liou, e sklap er meaz euz an iliz daou euz an dri vœlek oa dioc'h an aoter. An drede a hellaz tec'hout. Evel-ze ar republikanet na zentent ket euz al lezennou o doa gret ho unan a nevez, ha gouriz dri-liou ar mær Barbier na hellaz ket mirout ouz an daou vœlek da veza taolet er meaz euz an iliz ha prizoniet. E Frans, ar republikanet n'ho deuz respetet morse na lezennou an dud, na lezen Doue. Lavaret a reent a gren ha gant divester ne oa ket ret mont eün gant al lezennou e kenver ar veleyen. Ar c'homzou euzuz-ze ne oant ket prœpoziou tud iaouank ha diben, mœz lavariou ar re a rene ar Republik : ho zud vrassa. Cetu ar pez a skrive divarben an dra-ze, district Brest, an 8 ebreul 1792 : « Gouzout a reomp mad pegen fall eo tenna ho liberte

[redacted]

tantes ; et les efforts de la municipalité de Plérin réclamant au nom de l'humanité souffrante. Les biens des églises furent vendus ; soixante-et-onze prêtres furent conduits au château de Brest. Le roi fit tant, cependant, par ses supplications, qu'ils furent mis en liberté. Les Les paroisses de Brasparts, de Plouguen et de Ploumoguer se révoltèrent enfin, chassèrent les prêtres constitutionnels et redemandèrent leurs anciens prêtres; les soldats ne purent en venir à bout.

Le 16 septembre 1792, Bernard jeune de Brest, arrive avec sa troupe à Ploudalmézeau, pour en arrêter les prêtres. C'était un dimanche ; plusieurs milliers d'hommes remplissaient l'église et le cimetière. Bernard perce cette foule compacte, et pénétrant dans l'église, il en arrache, malgré l'opposition du maire Barbier, revêtu de son écharpe, deux des trois prêtres qui officiaient. Le troisième parvient à lui échapper. Ainsi les républicains ne respectaient même pas l'autorité municipale qu'ils avaient établie eux-mêmes. Ils n'ont jamais respecté, en France, ni lois humaines, ni lois divines. Ils disaient bien effrontément que lorsqu'il s'agissait des prê-

d'an dud heb abek ; difennet eo kementze dre ar Gonstitution; hogen da eo deomp prizounia ar veleyen e kastel Brest evit dilivra ar bobl maleüruz euz ar veleyen hag euz ho relijiou,etc. » An dra-ze zo lavaret : ne vo ket sentet ouz al lezennou mar reont diœzamant deomp da ziskuez hor c'hassoni a enep ar relijion. District Lesneven en doa c'hoant da enebi euz ar re fall, ha skriv a ree er miz du 1791 : « Neuz ket a drouz divarben ar relijion en hor c'harter. Ar baysantet, tud a beoc'h, n'anavezont ken relijion nemet hini ho zadou koz ; ha n'ho defe doujans ebet evit ar veleyen e teufe el lec'h ho fastored kenta, etc. »

Bete neuze an ofisourien var vor oa kasi oll euz an noblanç ; evit chench an dra-ze oa kasset kuit an oll ofisourien evit lakaat re all en ho flaç. An aotrou La Jaille, denchentil iaouank, a zeuaz neuze e Brest evit kommandi eur batimant. Brestiz a gommansaz redek var e lerc'h evel loenet gouez, hag an den iaouank e vije bet massakret, ma n'en dije ar c'honseil municipal lakeet tam-

tres, il ne fallait pas suivre les lois, et ce n'étaient pas quelques jeunes gens exaltés qui parlaient ainsi, mais les directeurs de la République. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le district de Brest, le 8 avril 1792 : « Nous ne nous sommes jamais dissimulé ce qu'avait de contraire à la liberté individuelle, garantie par la Constitution, l'état d'arrestation des prêtres au château de Brest ; mais cet état est commandé par la nécessité d'arracher les gens simples de la campagne aux poignards du fanatisme, etc. » C'est-à-dire, nous n'observerons point les lois, quand elles entraveront notre haine contre la religion. Le district de Lesneven avait essayé dans les commencements d'atténuer les mesures illégales : « Nous n'avons, écrivait-il en novembre 1791, aucune plainte de troubles religieux survenus dans notre arrondissement ; les paisibles habitants des campagnes ne reconnaissent que la religion qu'ont adoptée leurs pères, et ils reconnaîtraient difficilement pour pasteurs légitimes d'autres que leurs anciens ministres, etc. »

M. de la Jaille étant venu à Brest prendre le commandement d'un bâti-

boulina evel ma vije an tan e ker. Epad ma rede an dud d'an tan, an den iaouank a hellaz kuitaat ker hag en em zavetei.

Al leanezet o doa prometet da Zoue beva ha mervel pell euz ar bed, evel-ze na sortient ket euz ho c'houenchou; kasset oe tud fall d'ho chasseal da genta ouz a Landerne ha goude euz a Lesneven, en despet d'an dud euz ar c'herriouze. Leanezet Keraez o doa disklæriet n'ho dije ket kuitet ty ho fried Jesus-Christ, hor Salver adorabl. Tud euz a Gemper a zeuaz gant kirri evit ho c'hass d'ar prizoun. Koulskoude, abalamour d'an niver braz a beorien maget gant alusennou al leanezet, o doa aoun na vijent deuet da zifen ho madoberourezet. Re Gemper a zeuaz d'ar gouent d'ar mare ma vije lavaret an offeren genta, da lavaret eo da c'houlou-deiz. Eur c'hoar lik oa neuze e kichen an or o rei souben d'ar beorien evel ma oa ar giz bemdez. Ar soudardet a c'houlennaz kaozeal gant ar superiorez; houman, o veza deuet da gael ar

ment, la révolte des marins prit une nouvelle force ; on demanda la mort de M. de la Jaille, et l'on commença à courir sus comme aux autres massacres de cette ville. Le conseil municipal fit battre le tambour, comme pour un incendie ; et pendant que l'attention du peuple était détournée de son cruel but, il fit évader l'officier.

Ce fut le dernier effort des officiers bleus pour chasser la noblesse de la marine, où elle leur bouchait l'avancement. Ils restèrent seuls désormais pour commander ; mais ils étaient au-dessous de cette tâche, et la marine déchut de son état si prospère.

Les religieuses avaient peine à se décider à quitter leurs couvents, car elles avaient promis à Dieu d'y rester toujours. Elles furent d'abord chassées de Landerneau et de Lesneven contre le gré des habitants. Les religieuses de Carhaix avaient déclaré que, fidèles épouses de Jésus-Christ, elles n'auraient jamais quitté leur couvent. Les Quimpérois vinrent avec des charrettes pour les emmener dans les prisons de Quimper. Craignant que le grand nombre de pauvres qu'elles nourrissaient ne se fût

gouent, a c'houlennaz diganto dre gaer petra o doa ezom. « E teufac'h er meaz euz an ty ! oe respountet dezi ker rust; perak n'out ket eet kuit c'hoaz ? — Mervel a rimp aman, emezi, ma ra Doue deomp ar c'hraç-ze ; ma ner gra ket, he volontez bezet gret. » Ar soudardet a gommansaz froja ar gael ; pa gouezaz hi dindan an taoliou, al leanezet en em daolaz var an douar, var ho bisaich, hag o c'hlebia an douar gant ho daelou en em lakeont da gana ar *Miserere mei*. Truez oa ho guelet o kuitaat dre nerz ho c'houent karet, ha beza taolet var ar c'hirri ho c'hasse da Gemper.

E Sant-Egonnek, ar bœlek touer Allouet na gave ket eur paotrik er barrez kountant da respount dezan an offeren. Pa felle dezan ober procession, ne oa ket evit kaout ar baniel, miret ountan gant ar baotret iaouank euz ar barrez.

E parrez Sant-Egonnek, a lavar an aotrou Inisan, tost d'al leac'h maz eo breman ar gar, ez euz en eun draonien, pell dioc'h peb ty, eur chapel savet gant hon tud koz en enor da zantez Berc'hed.

soulevé pour les défendre, les bourgeois vinrent au couvent au moment de la messe, qui se disait à la pointe du jour.

Comme ils arrivaient à la porte, une sœur converse l'ouvrit pour distribuer la soupe aux pauvres, selon la coutume. Les soldats demandèrent la supérieure, qui, étant venue aussitôt, leur demanda avec douceur ce qu'ils désiraient. « Que vous quittiez cette maison, lui fut-il répondu. Pourquoi ne l'avez-vous pas déjà quittée, comme on vous l'avait ordonné ? — Si Dieu m'en donne la grâce, répondit-elle avec fermeté, je mourrai ici ; s'il ne le veut pas, que sa sainte volonté s'accomplisse. » Les soldats commencèrent alors à détruire la grille. Au moment où la porte tombait sous les coups des soldats, les religieuses, prosternées la face contre terre, disaient le *Miserere mei* à la chapelle. Il fallut les en arracher pour les jeter tout en pleurs sur les charrettes qui les conduisirent à la prison.

A Saint-Egonnec, le prêtre assermenté Allouet ne trouvait pas un enfant qui voulût lui répondre la messe. Il ne pouvait avoir, pour les processions, la bannière de la paroisse, que gardaient

Evel ma na helle mui ar gristenien vad mont da iliz ho farrez evit pedi Doue, sonjal a reaz dezo e c'hellent beza dinec'h en eur chapel distro evel houman, pell diouz ar vorc'h. Eun nozvez, lun ar Rogasionou 1791, tud Sant-Egonnec, Guimiliau, Guiklan, Lampaol, etc. en em glevchont evit mont da bidi Doue er japel-ze. Ar brud a ieaz beteg Montroulez, kabiten ar zoudardet a lavaraz dezo : Gouzout a ran da bed heur e tle on em gaout koueriaded ar barreziou-ze e santez Berc'het. Ha c'hoant o peuz e teskfemp d'ar goueriaded sotse ober ar Rogasionou. Kemer a reaz gantan 200 euz he goassa soudardet, hag ho lakeaz da c'hourvezat e mesk al lann, var ar c'hleuniou euz an hent a dlie treuzi ar procession. Pa oe klevet euz a bell kan al litaniou : nag eo sod tud ar vro-man, a lavaraz ar re c'hlaz; nag e tlefent trugarekaat ac'hanomp da veza deuet en ho bro da denna euz ho fenn sorc'hennou ken diot. Ne oa ket echu al litaniou pa oe klevet krial a bouez ben : Tan, soudardet! Daou c'hant

précieusement ces déterminés Léonards.

Dans la paroisse de Saint-Thégonnec, dit l'abbé Inisan, près du lieu où se trouve maintenant la gare du chemin de fer, on trouve dans une vallée, loin de toute habitation, la chapelle de Sainte-Brigitte.

Lorsque les églises paroissiales furent enlevées aux bons prêtres, les populations les suivirent aux chapelles. Une nuit, le lundi des Rogations 1791, les habitants de Saint-Thégonnec, de Guimiliau, de Lampaul, etc., résolurent d'aller en procession à cette chapelle de Sainte-Brigitte, s'y croyant en sûreté à cause de son isolement. Le bruit, malheureusement, s'en était répandu à Morlaix, où le chef des troupes républicaines résolut de dégoûter pour toujours les Bretons de leurs *croyances ridicules* et de leur *fanatisme*. Il prit avec lui 200 de ses plus cruels soldats et se mit en embuscade près d'un chemin creux où devait passer la procession. Laissez passer tous les paysans par le chemin, dit à ses soldats le capitaine républicain, et quand je dirai : Feu! tous nos coups porteront, car ces malheureux sont resserrés les uns près

ten fusil a grozaz ahed an hent-doun, ha kalz euz a dud hor bro, goazet ha mec'hed a gouezaz d'an douar flastret ho fenn, torret ho izili, toullet ho c'horf... an dud paour !

Ar c'habiten a griaz evit an eil gueich : Tan adarre, soudarded ! hag evit an eil gueich ive 200 ten a ziskaraz tud d'an traon, a beur-lazaz lod all e kreiz an noz !! essa a rejont ar Vretoned kemeret an terc'h dre zaou benn an hent, mœz ar soudardet a oa dilamet divar ar c'hleuniou hag a viraz outo. Ped ne oe ket lazet neuze c'hoaz a daoliou baionnettez ! Neuze oe eul lazerez evel en eur kigerez. Ar re a hellaz tec'hout en em guzaz el land da c'hortoz an deiz. Kalonou an oll oa leun a horrol ! Antronoz vintin en eur ziztrei da Vontroulez, ar soudardet a ieaz dre vorc'h Sant-Egonnek; ar c'habiten a c'hourdrouzaz ar mear : me a lakaio diskar d'an traon tour braz Sant-Egonnek, hag a freuzo hoc'h iliz ker kaer; hag er c'hiz-ze, ne jomo netra ganeoc'h evit digas da sonj deoc'h euz ho fals kredennou hag ouz a ziotachou an amzer goz.

des autres. En effet, les pèlerins s'avancèrent en paix, chantant les litanies des saints, lorsque leur chant fut interrompu par 200 coups de fusil qui tuèrent et blessèrent hommes et femmes, pauvres malheureuses victimes qui se débattaient dans leur sang. Une seconde fois retentit le cri terrible : Feu ! et 200 coups de fusil tuèrent encore les Bretons trahis. Ceux-ci voulurent se sauver, mais les républicains les cernèrent et ce fut une véritable boucherie. Ceux qui purent s'échapper s'enfuirent dans leurs villages. Comme les bleus, ces infâmes meurtriers menaçaient le maire de Saint-Thégonnec de détruire sa belle église du bourg. — Tant qu'il restera une étoile au ciel, répondit le maire, nous pourrons élever notre cœur vers Dieu.

La ville de Lorient égala, en septembre 1792, la ville de Paris en cruauté républicaine : un négociant de cette ville, nommé Gérard, fut incarcéré sur de faux bruits par les soins de la municipalité, qui eut la lâcheté de l'abandonner à la rage d'un peuple en délire. Les femmes se signalèrent par leur exaltation ; cette foule égarée mit en

Mar freuzit an iliz, a respontaz ar mær, da viana a rankfet lezel ganeomp ar stered a zo en oabl, hag a lavaro deomp bepred ez euz eun Doue, hag a raio da bep hini hervez he oberou var an douar !

Ker an Oriant e Breiz a ziskuezaz kement a grizder hag ar ger a Baris e miz guengolo 1792. Eur marc'hadour euz ar ger an Oriant hanvet Gerard oe laket er prizoun var brudou-fall ; ha tud an tyker o doa an digaloniez da lezel ar bobl kounaret d'he denna euz ar prizoun evit he laza ; ar merc'het oa ar goassa ; an dud dirollet-ze a ziframmaz oll izili ar paourkez marc'hadour, hag he ben oa taolet dindan prenestou he famill maleüruz. O kenvroiz ker, ra viro Doue ac'hanoc'h euz an derrien-ze a revolution a c'houlen : goad, atao goad !

Ar baysantet a ie d'ar brezel en eur ioual : bevet ar religion, bevet ar roue ! Neket goad a c'houlennent, mœz liberte d'ar mad. Etouez ar re c'hlaz en em gave aveichou tud hag o doa sonj c'hoaz euz ho badiziant. Sauveur oe lazet er Roc'h-Bernard gant ar baysantet, a lavare

pièces le malheureux négociant dont la tête fut jetée sous les fenêtres de son infortunée famille. O mes chers compatriotes, Dieu nous préserve de voir encore ces fièvres populaires qui demandent du sang !

Du reste, parmi les révolutionnaires bretons, quelques-uns conservaient des sentiments religieux mêlés d'erreur, il est vrai, puisque la constitution civile du clergé avait opéré un schisme ; mais ils n'étaient pas tous impies, témoin le jeune administrateur Sauveur, tué à la Roche-Bernard, et qui, sommé par les chouans de demander pardon à Dieu de ses actes de persécution contre les prêtres fidèles, leva les yeux vers la croix et l'adora, disent les patriotes eux-mêmes. Il y avait encore un reste de foi dans le cœur de ces malheureux qui ne comprenaient pas qu'être ennemi des ministres de Jésus-Christ, c'est être ennemi de Jésus-Christ lui-même. Les Bretons révolutionnaires détestaient cependant la tyrannie de Paris. Ils n'avaient pas eu l'idée de détrôner Louis XVI ; sa mort les consterna et la proclamation de la République fut accueillie par eux avec défaveur. Les fédérés qui prirent

dezan goulen pardon digant Doue da veza gret drouk d'ar veleyen-vad ; an den iaouank-man a zavaz he zaoulagat var-zu ar groaz hag hen adoraz. Ra vezo gret trugarez dezan ! Bez e oa c'hoaz eta eun elfen a feiz kristen, e kalonou an dud maleüruz na gomprene ket beza enebour da vinistred J.-C. eo beza enebour da Jesus-Christ he unan.

Ar re falla euz ar Vretoned o doa koulskoude kassoni euz an dud fall euz a Bariz, a gavent kalz falloc'h c'hoaz evinto. Tud fall ar vro-man o dije karet chom e hanter-hent euz an drouk ; ar pez ne deo œz da zen ; re Bariz a felle dezo beza fall tre. Re ar vro-man n'o doa ket bet a zonj, na da deuler ar roue en traon, na da sevel Republik. Ar Vretoned eet etouez an dud fall da gemer *an Tuileries*, palœz ar roue d'an devez 10 a viz eost, o doa manket e kenver ar Vretoned-all. An dra-ze zo anat sklœr da re a hell lenn al lizerou skrivet neuze gant an deputet breton da renerien ar pemp departamant euz ar Vreiz. Ar re o deuz kuiteet a volonte-vad hent ar relijion a

une part si active au 10 août avaient outrepassé leur mandat. Tout ce que je vous dis ici ressort des correspondances des députés bretons avec les administrateurs des cinq départements de la Bretagne ; mais, comme ils avaient quitté la route du bien, Dieu permit que la lâcheté leur fit paraître approuver ce qu'au fond ils détestaient.

Ainsi, Anne-Pierre Coustard, député de Nantes, écrit le 10 août, à 10 heures du matin : « Quel jour, bon Dieu, luit sur notre patrie infortunée ; deux cent mille hommes sont en armes et demandent la déchéance du roi ; le sang coule, les têtes sont promenées dans les rues ! Le roi et sa famille sont venus se jeter dans nos bras..... Le canon et la fusillade continuent. Je finis ; tant d'horreurs me glacent le cœur, etc. » Voilà quels étaient les sentiments réels de ceux qui, plus tard, par crainte et manque de courage, devinrent des régicides. L'envoi des commissaires de la Convention révoltait toutes les administrations bretonnes. Dans le Finistère, on essaya de résister ; ainsi, Royou-Guermeur, dépêché par Marat, fut quelque temps arrêté, et Sevestre et

zo dilœzet gant Doue; hag an dud-man o deuz bet ar malheur da seblantout aproui ar pez o doa horrol kouskoude da ober. Roët o deuz ho mouez d'an tu fall; tud aounik ha digaloun maz int bet.

Evel-ze Per Koustard, depute Naonet, a skrive en devez terrupl-ze euz an deg a viz eost, da zeg heur euz ar mintin. Nag eun devez trist, ma Doue, evit hor bro maleüruz! 200,000 den armet o c'houlen teuler ar roue en traon; ruill a ra ar goad; pennou tud troc'het gant tud kriz zo douget er ruiou e beg ar peuliou. Ar roue hag ar brincet zo deuet da c'houlen skoazel diganeomp..., ar c'hanoliou, an tennou fuzil zo klevet heb hean.... sklazi a ra va c'halon e va c'hreiz, o velout hag o klevout kement a draou euzuz!

Cetu ar pez a zonje ar re o deuz goudeze dre aoun roët ho mouezioù evit lakaat ar roue mad Louis XVI d'ar maro. An dud-ze a zo galvet e gallek *Régicides* (muntrerien ar roue); mad a vije bet chench ho hano dezo oll, abalamour d'ho bugale. Neubeutoc'h a dud fall vije breman e Frans, ma na vije dalc'het hanoiou

Cavaignac furent sur le point d'être emprisonnés à Brest. Toute la Bretagne, moins l'administration des Côtes-du-Nord, qui se partagea dans la question, essaya de défendre les Girondins et de repousser la tyrannie de la Montagne, et cependant ces Bretons étaient des plus ardents persécuteurs de notre sainte religion.

Ils firent un appel à 18 départements, en comptant les 5 départements de la Bretagne, pour que des bataillons de fédérés marchassent sur Paris pour délivrer les bons citoyens de l'oppression. Ils espéraient réduire Paris par la famine, et jusqu'au 15 juillet qu'arriva à Quimper la nouvelle de la défaite de l'armée des Girondins à Pacy-sur-Eure, les administrateurs du Finistère prirent toutes les mesures pour combattre Paris et la Montagne. C'était bien, c'était courageux et digne de succès. Mais je vous l'ai déjà dit, ces hommes qui se montraient si énergiques en ce moment, étaient des révolutionnaires, ils ne pouvaient avoir de vrais vertus.

A Plouénan, le prêtre constitutionnel Touboulic fut chassé du conseil municipal, et l'on fut même jusqu'à lui cra-

an dud maleuruz-ze. Er Finistère, ar Vretoned o doa c'hoant da zerc'hel pen dioc'h an dud-ze. Evel-ze pa oe kasset Royou-Guermeur gant Marat, ha Sevestr ha Kavaignak oe kaoz e Brest d'ho derc'hel er prizoun. Pa gollaz re ar republikanet galvet *Girondins* gant ar re grissa hanvet *Montagnards* d'an 31 a viz maë 1793 ar republikanet Breiz, bet ar goassa a enep ar relijion, a fellaz dezo dilen an *deputet Girondins*.

Gervel a rezont 18 departamant euz ar Frans da zont da zilivra Paris euz krizder Robespierre, Danton ha Marat. C'hoant o doa da zont a ben euz ar ger a Baris dre ar gernez. Ha ken a zeuaz e Kemper ar c'helou o doa kollet en eur gombat en Normandi, renerien ar Finistère a esseaz da zerc'hel a enep ar re falla euz ar republikanet, an dra-ze vije bet mad tre ma na vijent bet tud fall hounan. Kredi a rejent oa kavet an tu ganto da jom hanter-fall.

E Plouenan, ar bœlek fall Touboulik oe kasset e meaz euz konseil ar gommun ; hag unan a ieaz beteg kranchat euz he visaich, rag ar baysantet o doa kement a horrol euz an touerien, evel ma o doa a respet euz ar veleyen vad.

cher au visage; car les paysans ne regardaient plus comme prêtres ceux qui avaient eu le malheur de prêter le serment.

A Crozon, les anciens prêtres, MM. Raguenès et Sizun, étaient si assurés de la sympathie de leurs compatriotes, qu'ils ne prenaient presque pas de précautions pour se cacher. Vêtus en matelots, ils parcouraient la paroisse, ainsi que MM. Balcon et Meilars.

Quand ils voyaient M. Savina faire ses processions sacrilèges, ils se moquaient de lui, sur la place, disant au peuple : « Regardez donc comme ce curé porte son bonnet carré de travers. » Un des vicaires de M. Savina fut jeté dans la boue par les femmes crozonaises, qui coururent après lui avec les balais dont elles nettoyaient la rue. Bientôt la paroisse vit arriver 150 soldats pour forcer les habitants à payer leurs contributions et chercher les prêtres réfractaires, comme on nommait alors les bons prêtres. Guilliers et Sévellec commandaient la troupe de garnisaires pour Crozon.

Il y avait alors onze prêtres cachés dans la paroisse; cependant la foi des

E Krozon, ar veleyen vad, an aotrounet Ragenez ha Sizun, no doa ket ezom d'en em guza piz ; guisket e martolodet e hellent mont e peb lec'h er barrez ; hag ive an aotrou Balkon hag an aotrou Meilars. Pa vije guelet an touer Savina oc'h ober eur rumm procession : « Sell, eme an aotrou Ragenez, oc'h he voapaat dirag an oll var blacon Krozon, sell ar person gant he varreten a dreuz var he ben. » Unan euz ar veleyen oa gant an aotrou Savina, hanvet Sevaer, oa taolet er vouillen gant merc'het borc'h Krozon, a rede var he lerc'h gant ho balaennou.

Ar baysantet ouspen-ze, na felle ket dezo pea an droajou ; kasset oe neuze e Krozon kant soudard hag hanter-kant gant Sevellek ha Guiliers. Ne oant ket evit dont a ben na da ober pea droajou, na da baka bœlek ebed ; ha koulskoude oa neuze uneg bœlek bennag kuzet er barrez-ze.

E parrez Krozon oa araok ar Revolution seiz bœlek varnugent ; ha ret eo lavaret en ho enor, n'euz ket e Breiz (e lec'h ma oa parreziou ker fidel d'ar relijion) unan hag e defe roet muioc'h a desteni euz he feiz krenv eget parrez Krozon, en amzer-ze. Ar barrez-ze voa dign

Crozonais était si vive et leur dévouement si grand, qu'aucun d'eux ne fut découvert. M. Savina, le maire et curé constitutionnel, ne voulait pas voir verser le sang de ses anciens confrères ; et un jour qu'on amena devant lui l'abbé Meilars, l'ancien maire et premier vicaire, si aimé dans la paroisse, il feignit de ne pas le connaître et le fit lâcher.

Avant la Révolution, il y avait vingt-sept prêtres dans la paroisse de Crozon. Cette paroisse était vraiment digne d'être la patrie de notre saint évêque, Joseph-Marie Graveran.

TRENTIÈME VEILLÉE

Paris centre des arts.....
Proscrivant sans pitié ce qui reste d'humain ;
..... Puis, c'est le roi martyr —
— Le tyran Robespierre,
Enfin le roulement du tambour de Santerre.

Les paroisses des environs de Rennes avaient, comme toute la Basse-Bretagne, chassé tous les intrus. Auprès de Quimper, Fouesnant se distingua en particulier par sa résistance aux nouveaux impôts. Un Abgrall fut envoyé pour leur transmettre les ordres du gouvernement ; il fut frappé, et eût été tué sans

da veza mam-bro hon eskop santel an aotrou Graveran.

Savina, ar person touer euz a Grozon, ne oa ket eur goal den ; na glaske ket lakaat dibenna ar veleyen vad. Bro Krozon zo eur vro dizolo, ha diœz eo d'an dud en em guza eno, dre ma vank ar guez ; mœz an aotrou Savina a ree evel ma n'en dije ket anavezet ar veleyen pa oant digasset dirazan. An dra-ze a erruaz a dra sur evit an aotrou Meilars. An aotrou Savina, person ha mœr, a reaz d'ar soudardet he lezel da vont kuit egiz ma n'en dijo ket hen anavezet.

TREGONVET NOSVEZ

Paris ar ger brudet deuet da veza muntrer
Euz eur Roue karet, Louis c'huezek ar Merzer,
Guelloc'h oa dezi kaout Robespierre da Roue !

Er parreziou tost da Roazon, ar veleyen sermantet oa kasset kuit evel kasi en oll Vreiz. E Fouesnant, e kichen Kemper, na felle da zen pea ar guiriou. Abgrall oe kasset dy euz a Gemper evit ober dezo senti ; paotret Fouesnant a skoaz gantan ; an aotrounet Parker ha Longchamps a reaz ho fossubl evit he

MM. Parker et Longchamps. Le peuple se jeta sur la maison du premier pour la détruire. Nédélec, que le peuple de Fouesnant avait choisi pour juge de paix et que la bourgeoisie de Quimper avait destitué, assembla trois cents hommes des paroisses de Pleuven, Perguet et Fouesnant pour résister à Quimper; ils marchèrent sur Benodet, où l'on renversa l'arbre de la liberté. Mais la garde nationale de Quimper et quinze gendarmes ayant marché sur Fouesnant, une rencontre eut lieu près du bourg. A la première décharge, un jeune homme nommé Lozarc'h fut tué, ainsi que quelques autres gardes nationaux; nos paysans bretons furent bientôt vaincus, quand on employa contre eux le canon. Nédélec et beaucoup de ses hommes furent pris et jetés sur les charrettes de la guillotine.

Le roi ayant été enfermé au Temple avec sa famille, la terreur augmenta; on ne peut exprimer quelle fut la douleur des gens de bien et la joie cruelle des méchants, à cette triste nouvelle. — A Brest, le bonnet rouge fut élevé au haut des mâts des vaisseaux. A Rennes, tout ce qui avait échappé de bons prêtres à l'exil ou à la prison fut pris. La guillo-

zifen. Ar bobl en em daolas var dy Parker evit he zistruja. Nedelek euz ar Forest, gret barner, pe *juge de paix*, gant paotret Fouesnant, oa bet lammet he garg digantan gant ar vourc'hisien euz a Gemper, a zastumas tri c'hant den euz a barreziou Pleuven, Perget ha Fouesnant, hag a zeuaz ganto beteg Benodet evit diskar guezen al liberte, ha kas kuit an dud fall euz a Gemper. Eun niver mad euz ar re hanvet *garde nationale*, ha ganto pemzek jendarm, a zeuaz da Fouesnant evit kombati Nedelek hag he baotret. En em gaout a rejont e kichen borc'h Fouesnant. D'an tennou kenta, laosket gant ar baotret Fouesnant, oe lazet Lozac'h hag eun neubeut all euz a Gemper ; ar c'hanol a zeuaz a ben euz paotret Nedelek. Heman oe paket gant kals a re all, ha taolet assamblez var girri evit mont da Gemper, e pelec'h a zone ar musik gant ar joa ; koulskoude e ouient e oa Nedelek kasset d'ar maro.

En amzer-ze, e oe lakeet ar roue er prizoun hanvet an Templ. Tud euz ar vro-man oa neuze e Paris ; pemp anezo oa dibabet evit mirout eno ar roue, he c'hoar, ar rouanez hag ho bugale ! Na hellit ket, va zud vad, kompren an anken

tine fut installée à Quimper, près de l'église de Sainte-Catherine. On ne connaissait pas encore cette terrible machine sur laquelle devait périr le roi et tant de généreux Français de toutes les conditions. Le 26 août parut un décret qui condamnait à la déportation tous les bons prêtres. Que de pleurs coulèrent alors dans les paroisses bretonnes, quand la séparation eut lieu entre le pasteur et le troupeau! Cependant les prêtres exilés ne pouvaient envier le sort de ceux qui étaient restés prisonniers en France; car dans les jours de détestable mémoire des 2 et 3 septembre, les prêtres furent massacrés dans les prisons, surtout à Paris. Heureux ceux qui n'ont point vu ces jours! Heureux ceux qui n'ont pas vu les prêtres de leurs paroisses emmenés par des soldats, suivis d'une troupe de pauvres, de femmes et d'enfants en pleurs qui les redemandaient à grands cris, qui baisaient les traces de leurs pas, pendant que les jeunes gens lançaient de la boue aux persécuteurs et que les vieillards baissaient la tête dans une profonde douleur.

La religion fut la première que les coups de la révolution atteignirent ;

hag ar glac'har euz an dud a relijion, en oll rouantelez Franç, pa zeuaz ar c'helou e oa lakeet ar roue er prizoun? An dud fall a dride gant al levenez. E Brest oa eur joa vraz, ken a oa savet ar boned ruz var guerniou an oll batimanchou. E Roazon, oa lakeet er prizoun an oll veleyen oa kavet. Erruout a reaz neuze e Kemper ar benvek terrubl-ze hanvet ar *guillotine*, a dlie dibenna ar roue ha kement a dud euz he rouantelez. Lakeet e oe e kichen iliz Santez-Katel, hag evit guelout ma troc'he mad e oe dibennet gantan eun oan innoçant; evel m'en dije fellet dezo diskleria e vije skuillet varnezan kement a voad divlam euz a Franç.

26 *Mae* 1792. — D'ar c'huerc'h varnugent euz a viz mae 1792, eul lezen a ordrenaz kass er broiou diavez an oll veleyen; an dud santel-ze a vouele o kuitaat ho bro hag ho farossianiz. O deveziou a c'hlac'har, deveziou a gaon, pa renkaz ar veleyen partial evit an harlu, pe beza lakeet d'ar maro. Euruz ar re n'o deuz ket guelet an deveziou-ze; euruz ar re n'o deuz ket guelet person ho farrez etre soudardet, heuliet gant an dud paour, merc'het ha bugale, o ioual

mais bientôt tout le monde eut sa part des malheurs. Tout allait de mal en pire. Ainsi la République fut proclamée en France le 21 septembre 1792. Tous les gentilshommes qui étaient restés en liberté durent partir pour l'exil ou mourir. Leurs manoirs, leurs châteaux, tous leurs biens furent confisqués et vendus. Ceux qui restaient en France étaient guillotinés, et on faisait un crime aux autres d'émigrer.

A Plounéventer, la troupe révolutionnaire perça les murs du château de Kerivon, où était Madame Pascault avec quelques vieux domestiques ; son crime était d'avoir deux fils émigrés. On perça les murs de sa maison, on força toutes les armoires, on prit tous ses papiers et on fouilla jusque dans la marmite ; enfin on confisqua tous ses biens. A Brézal, MM. de Tinténiac n'eurent que le temps de s'échapper sans rien prendre. Leurs biens furent vendus et achetés par un de leurs domestiques. Les Léonards jugèrent qu'il voulait conserver le bien à ses maîtres, comme le firent alors bien des fermiers ; mais lui garda le bien, et se fit mépriser de ses compatriotes par cette action.



a forz var he lerc'h, hag o vouichat da roudou he dreid, epad ma daole paotret mein ha lagen var ar soudardet. An dud koz, leun a anken, a grene dirag malheuriou all c'hoaz.

21 *euz a viz Guengolo* 1792.— Ar relijion zo bet ar c'henta ebars er boan; kalz tud a renkaz soufr ganti. Ar Rupublik oa savet d'an unan varnugent euz a viz guengolo. An oll duchentil oa kasset kuit euz ho maneriou, ho madou kemeret ha guerzet. Lod dibennet abalamour oant choumet er vro; lod all abalamour oant kar d'ar re o doa kuiteet ar vro. An introun Paskault, euz a Gerivon, a chome e Plouneventer gant mevelien koz. Toullet oe mogeriou ar maner, digoret an arbeliou, kemeret ar c'hontrajou, klasket beteg er pod souben, hag erfin lammet he madou diganti, abalamour en doa daou vab er broiou diavez. Er maner Brezal, an aotrounet Tinteniak a renkaz kuitaat an ty heb kemer netra euz ho zraou guerzet kerkent. Eur mevel a brenaz danvez he vistri; kridi a ree an dud en dije miret ar c'hastel d'an aotrounet, pa vijent distroet en eun amzer œssoc'h. Kals a verourien o deuz gret an dra-ze, mœz heman a viraz oll evintan; dispri-



Enfin il faut vous parler du plus grand crime de la Révolution. Le roi fut guillotiné à Paris, le 21 janvier 1893 ; c'est le plus affreux jour des Annales de la France. Comme je ne vous parle absolument que de l'histoire de la Bretagne, je ne vous dirai seulement que quelques mots sur ce triste forfait.

Lorsque la nouvelle que la Convention avait condamné à mort le roi Louis XVI fut connue, un prêtre breton qui était caché à Versailles, l'abbé Le Gris-Duval, de Landerneau, se présenta à la commune de Paris pour demander à confesser le roi ; cette démarche l'exposait à la mort. On lui répondit que le roi avait un confesseur. M. Le Gris-Duval allait se retirer, quand un des scélérats qui siégeaient à la commune, le reconnaissant pour un de ses camarades du collège Louis-le-Grand, et voyant que le peuple allait massacrer le jeune prêtre, le fit monter et lui céda son lit jusqu'au lendemain qu'il put lui donner une espèce de passeport que j'ai vu de mes yeux, quand je n'étais pas encore aveugle.

Le jour de la mort du roi, toute la ville de Paris était morne et silencieuse.

jet oe gant al Leonardet all. Brassoc'h oa neuze koulskoude niver an dud fall eget hini an dud vad.

21 *Genver* 1793. — Deuet oa miz kenver 1793, ar revolution a beur-aichuaz he ober fall. Ar roue oe lakeet d'ar maro. An devez-ze eo ar goassa euz an istor a Franç! Pa oe klevet oa barnet ar roue d'ar maro, eur bœlek iaouank euz a Landerne e Breiz, hanvet Le Gris-Duval, neuze kuzet e Paris, a zeuazda gaout ar varnerien hag a lavaraz e oa bœlek hag a c'houlenne koessai Louis c'huezek, ma n'en doa ket ar roue kavet eur c'hoessor. An dra-ze oa avoalc'h neuze evit en em exposi d'ar maro. Lavaret oe dezan e doa ar roue goulennet evit koessor an aotrou Firmont-Edgeworth. Ar bœlek iaouank en em dennaz kuit gant modesti; mœz ar bobl en doa klevet he gomzou, hag a c'houlenne he varo. Kasset oe neuze en eur gambr; etouez an dud impi-ze ar bœlek a gavaz eur c'honsort skoll, a roaz dezan eur *passe-port* evit tremen er ruiou Paris. Lennet em euz va unan, p'am boa

Quand le bourreau voulut lier les mains du roi, celui-ci fit un mouvement de fierté ; l'abbé de Firmont-Edgeworth lui ayant fait observer que notre Seigneur Jésus-Christ s'était laissé lier, Louis XVI se laissa faire aussitôt. Comme il montait à l'échafaud, son confesseur s'écria, avec un saint enthousiasme : Fils de saint Louis, montez au ciel ! « Français, dit le bon roi, je vous pardonne ma mort ; je suis innocent de tous les crimes que l'on m'a imputés. » Aussitôt le tambour couvrit sa voix, car on craignait que le peuple n'eût été attendri, quoique l'échafaud ne fût entouré que de la lie du peuple.

Pardonnez-nous, mon Dieu, pardonnez à la France ! Vous n'avez pas encore exaucé la prière de votre martyr Louis XVI. Il y a cent ans que la France porte les conséquences du crime du 21 janvier 1793.

Louis XVI avait fait vœu de consacrer la France au Sacré-Cœur de Jésus ; sa mort ne le lui permit pas. Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, Mme de Raigecourt, et tout le pieux entourage de la famille royale s'étaient consacrés au Sacré-Cœur de Jésus, ce qui redoubla

va daoulagat mad, ar paper-ze ken enorabl evit ar bœlek breton.

En devez ma ieaz ar roue a Franç d'ar maro, ne oe klevet trouz ebet en eur ger ker braz hag hini Paris; an oll oa souezet, fall ha mad. Pa fellaz d'ar bourreo staga daouarn ar roue, heman a viraz outan hen ober. Ar bœlek a lavaraz dezan : « Roue, roit ho taouran da veza staget, henvelloc'h aze e viot ouz Jezus-Christ. » Ar roue a roaz deoc'h-tu he zaouarn. Pa bigne ar roue var ar chaffault, ar bœlek a lavaraz dezan : « Mab sant Louis, pign breman d'an env ! » Ar roue a lavaraz d'ar bobl : « Francisien, pardoni a ran deoc'h va maro, divlam oun... » Raktal oe gret d'an taboulin son gant aon na vije klevet mouez ar roue, a varve evel eur merzer.

Trugarez, va Doue, trugarez evit ar Frans ! Ne peuz ket selaouet c'hoaz peden ar Roue-Merzer ; setu kant bloaz breman a c'houzanvomp kastian torfet-ze.

Louis XVI en doa goestlet ar Frans d'ar galon sakr a Jezus. Ar brincet hag ar brincezet hag ho mignonet o doa ive



[redacted]

la rage des révolutionnaires contre ce Cœur adorable.

En la personne de Louis XVI la bonté et la vertu étaient montées sur le trône de France. Jamais prince ne porta plus loin l'amour de son peuple. Sa sainteté, car ce mot n'est pas trop fort pour caractériser l'ensemble de ses vertus, sa sainteté éclata surtout dans ses malheurs, à la prison du Temple et à sa mort. Jamais Louis XVI ne refusa de s'associer à une réforme quelconque raisonnable ; il fit tout pour satisfaire les aspirations nouvelles, il ne put y parvenir. Cependant, n'allez pas croire que les excès de la Révolution fussent prémédités ; ce sont les passions déchainées et les faux principes qui amenèrent logiquement leurs conséquences et conduisirent la France au régime de la Terreur. L'homme, pour rester bon, doit progresser dans le bien ; s'il ne le fait pas, il arrive par degré au mal, avec une promptitude effrayante et à un degré auquel il ne se serait jamais attendu. C'est ce qui est arrivé aux révolutionnaires, et c'est ce qui leur arrivera toujours. Le club Breton devient plus tard le club des Amis de la Constitution,

en em gonsakret d'ar galon santel-ze ; kassoni ar re fall a greske hervez karantez an dud vad e kenver kalon Jezus.

Keit a oe roue Louis XVI, ar vadelez hag an oll vertuziou a lugernie var an tron. Morse roue ebet na garaz he bobl eveltan. Diskuez a reaz en doa eur guir santelez dre an doare ma c'honzanvaz he voaleuriou e prizoun an Templ, hag en heur he varo kriz. Biken na reüzaz d'ar bobl ar pez a c'houlenne, mar oa hervez ar reiz. Biken na hellaz kontanti an dud fall.

Kouskoude arabad eo deoc'h kridi en doa sonj ar bobl da ober an oll drouk euzuz en deuz gret ; hag a spont ar re ho len. Mœz eur veich dichadennet ioulou fall an den, a renker senti outo ; ha deuet eo evel-ze ar bobl a Frans da lezel laza ar roue, diskar an ilizou ; hag amzer ar *spont* da ren : *La Terreur*. An den evit beza eun den mad a renk bale atao ha mont araok varzu ar vadeloz, mar teu var he giz, e teu da zizken en eun doare n'en dije biken sonjet. Ar c'hlub breton a zeuaz klub mignonet ar Constitution,



puis celui des Jacobins, c'est-à-dire des Septembriseurs et des Terroristes !

Cependant le but de quelques-uns des chefs de la révolution, surtout de ceux qui étaient francs-maçons, étaient bien déterminé : l'abolition de la royauté et de la religion catholique, par tous les moyens, et ils ont des successeurs.

Aussitôt après la mort du roi, les républicains, se doutant de l'indignation qui allait en résulter, et voulant en neutraliser l'effet, appelèrent à la guerre tous les hommes valides depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de quarante : c'est ce qu'on appelle la grande Réquisition, et il n'y avait pas encore longtemps que l'on avait appelé la jeunesse à garder les côtes. Ce fut alors que beaucoup de Bretons, plutôt que d'aller faire une guerre contre leur sentiment, loin de leurs paroisses et de leur pays, se jetèrent dans les bois, pour faire la guerre à la république : ce sont les chouans.

Voici, jeunes Bretons, le chant de guerre de ces braves qui vous donnera une idée de ce que nous eûmes à souffrir en ce temps-là. Il a été composé par Guillaume Le Vern, de Gleveret, paroisse de Gourin.

goude klub ar Jakobinet, da lavaret eo ar vuntrerien goassa. Ar *Francs-maçonnet*, er c'hontrol, a oa fall en ho sonjou hag en ho oberou. Ho labour oa merket mad dezo : Distruj ar relijion dre peb seurt moyen ; ha lezet ho deuz var ho lec'h tud gant ar memez sonj.

Goude maro ar roue mad-man, e oe galvet evit ar brezel ar baotret adalek pevarzek vloaz beteg daou-ugent ; ne oa ket pell c'hoaz e oa bet savet tud evit divoal an aochou. Neuze ar baotret euz a Vreiz, elec'h mont d'ar brezel pell deuz ho bro, deuz ho farrez ha deuz ho iliz, en em daolaz er c'hoajou da ober brezel d'ar Republik.

Cetu aman, paotret iaouank, eur ganaouen, gret gant Guillou ar Vern, euz a Gleveret, e parrez Gourin, hag a ziskuezo deoc'h lod euz hor miser en amzer-ze.



LES BLEUS

J'entends les chiens qui hurlent ! voilà les soldats français ! fuyons vers les bois ! chassons devant nous nos troupeaux !

Aurons-nous toujours à souffrir, hommes de Cornouaille, toujours à souffrir les brigands qui oppriment les laboureurs ?

Ils ont incendié les maisons des pauvres ; ils ont démoli les manoirs ; ils ont brûlé les blés, brûlé les foins, dans les champs et dans les prairies.

Ils ont coupé les arbres fruitiers en nos vergers, et ils ont fait du feu ; si bien qu'il n'y aura plus ni pommes, ni cidre d'ici à neuf ou dix ans.

Ils ont volé nos bœufs et nos vaches et nos génisses, hélas ! et ils les ont conduits pêle-mêle, avec les propriétaires, dans les grandes villes, au boucher.

Ils ont volé jusqu'aux vases sacrés des églises, abattu jusqu'à nos clochers, détruit jusqu'à nos ossuaires, et dispersé les reliques.

Ils ont ravagé les belles vallées de la Basse-Bretagne, jadis si grasses et si vertes ! tellement qu'on n'y entend plus la voix ni de l'homme, ni des troupeaux.

Encore si nos yeux pouvaient verser des larmes, des larmes en liberté ! mais quand il voit couler les larmes, l'homme des villes fait couler le sang.

Encore si nous pouvions trouver une croix où nous mettre sur nos deux genoux, pour demander à Dieu la force qui nous manque !

Mais votre croix sainte, ô mon Dieu, a été abattue partout, et la croix de la *bascule* (1) a été dressée à sa place.

Chaque jour on voit vos prêtres, comme vous sur le Calvaire, comme vous incliner la tête en pardonnant à la terre.

Ceux d'entre eux qui ont pu s'enfuir se cachent dans les bois ; là, ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers ; en bateau, parfois, sur mer.

---

(1) La guillotine.



AR RE C'HLAZ

Ar chas a glevann oc'h harzal ! chetu ar zoudarded c'hall!
Tec'homp kuit 'trezeg ar c'hoajou ! Kasomp arog hor
[chatal !

Daoust hag hen, potred Kerne, e c'houzanvimp da
[viken,
E c'houzanvimp ar vac'herien a wask al laboureriên ?

Tanet ganto ti ar beorien ; diskaret ar maneriou ;
Devet an ed, devet ar foen, er parkou hag er prajou.

Troc'het ar gwe el liorzou ha laket da ober tan,
Ken na vo avalou na sist, da nao pe zek vloaz ac'han.

Laeret hor zaout,hon ounnered,hag hon ejenned, siouaz!
Ha kaset, mesk gant ho ferc'hen, d'ar c'higer d'ar
[c'herlou braz !

Laeret zoken traou an iliz, pilet zoken hon touriou,
Straojet zoken ar garneliou ha skignet ar relegou.

Gwastet traoniou kaer Breiz-Izel ken dru ha ker glaz
[gwech all ;
Ken na glever mui trowardro moucz den kennebeul
[chatal.

C'hoaz ma helfe skuilla daelou, daelou dru d'hon
[daoulagad !
Mes dal' m'a wel skuilla daelou, an den ker a skuill
[ar goad.

C'hoaz ma helfemp kavout eur groaz e pelec'h e
[taouilinfemp,
Evit goulenn digand Doue an nerz pini a vank d'emp !

Mes ho kroaz santel, ma Doue, zo bet pilet e peb lec'h,
Ha kroaz ar *winterelles* a zo zavet enn he lec'h.

Bemde weler ho pelelen evel-d-hoc'h war er c'halvar,
Evel-d-hoc'h o stoui ho fenn, o pardoni dan douar.

Re ho deuz gallet tec'het kuit ia da guzet er c'hoajou ;
Eno ec'h oferniont enn noz ; er vag. war vor,
[awechou.

Darn ho deuz treuzet ar mor braz, divroet ha dizouten,
Gwell gant-ho senti ouz Doue eget senti ouz an den ;

Aimant mieux manger tranquillement du pain d'avoine en pays étranger, que de manger du pain de froment, le pain du démon, avec des remords.

Dans leurs maisons, les prêtres jureurs vivent du bien des pauvres gens ; après avoir vendu Dieu, comme Judas, pour de l'or.

Quiconque ne veut pas aller trouver le jureur, est sûr de perdre la vie, qu'il soit noble ou paysan.

D'autres, traversant l'Océan, se sont expatriés sans ressources, aimant mieux servir Dieu que l'homme ;

Nobles et hommes d'église, hommes des champs, levez haut vos fronts, tous les Bretons sont persécutés parce qu'ils sont chrrétiens.

Tu peux maintenant, proie de l'enfer, livrer ton cœur à la joie, quand tu as fait pleurer nos anges dans le ciel !

Quand tu as substitué la loi des démons à la loi de Dieu, quand tu as tué les prêtres, les nobles et le roi.

Quand tu as tué la reine, et fait rouler à terre sa tête, avec la tête d'Elisabeth, la sainte dame, sa sœur ;

Quand tu as jeté dans un cachot infect le fils du roi, pauvre enfant, et quand tu l'y tiens captif dans la fange à pourrir et à mourir.

Voile ton front, soleil béni, à la vue de crimes dignes des esprits de l'enfer !

Adieu ! Jésus et Marie ; vos statues ont été brisées ; elles ont servi aux bleus à paver les rues des villes.

Adieu ! fonts du baptême, où nous avons trouvé jadis la force de souffrir la mort plutôt que le joug des méchants.

Adieu ! cloches saintes, qui chantiez sur nos têtes ; nous ne vous entendrons plus nous appeler à l'église les dimanches et les jours de fêtes.

Nous ne vous entendrons plus chanter gaiement, hélas ! on a enlevé le baptême à vos fronts ; les hommes des villes, hélas ! vous ont fondues pour se faire des sous.

Adieu ! ô jeunes Bretons qu'on appelle à l'armée, où l'on perd à la fois l'âme et la vie

— Au revoir, mon fils, au revoir dans la vallée de Josaphat : quand tu seras hors de la Bretagne, qui protégera ton père !

Gwell gant-ho dibri dianken, er broiou pell, bara kerc'h.
Eget dibri bara gwiniz, bara an diaoul, gand an nec'h,

Enn ho ziez, an touerien a zebr danvez an dud paour,
Goude beza gwerzet Doue, evel Judaz, evid aour.

Piou bennag na fell ket d'ehzan mont da glevet an
[touer,
Zo war var da goll he vuhe, bet denjentil pe gouer.

Tudjentil ha tud a iliz, tud diwar mez, soun ho fenn,
An holl Vretoned a waner abalamour 'maint kristen !

Breman hallez, boed an ifern, rei da galon-te d'ar joa
P'ec'h euz laket hon elez-ni ebarz an ee da wela !

P'ec'h euz laket lezen an diaoul elec'h gwir lezen Doue,
P'ec'h euz lazet ar veleien, an dudjentil, ar roue !

P'ec'h euz lazet ar rouanez, p'ec'h euz stlapet d'an douar
He fenn gant penn flour Elesbed, an itron zantel he
[c'hoar.

P'ec'h euz tolet er c'hao hudur mab ar roue, ben
[bugel,
Hag hen dalc'hez ebarz ar fank da vreigna ha da vervel.

Kuz da benn, heol benniget, enn eur welet torfejou
Pere na dlefe beza gret nemed gand drouk-sperejou.

Kenavo, Jezuz ha Mari, dispennet ho skeudennou
Ha laket d ober paveiou, gand ar re c'hlaz, er c'herlou.

Kenavo, fons ar vadiant elec'h e kevehomp gwechall !
Nerz evit gouzanv ar maro kent eged leo an dud fall.

Kenavo, kleier benniget, a gane war hor pennou,
N'ho klevimp mui ouz hor gervel, sul ha gouel, d'an
[ilizou.

N'ho klevimp mui o kana ge ; siouaz ! divadez ho
[penn,
Teuzet, siouaz ! gand ar geriz evid ober gwenelen.

Kenavo, Bretoned yaouang a c'halver d'an armeou,
Elec'h ma koller enn eunn tol ar feiz hag ar vueiou.

— Kenavo, ma map, kenavo da draoniennou Jozafat !
Pa vei mez deuz a Vreiz-Izel, piou a zifenno da dad ?

Pa lammo re ker gand ma zi, me vo klevet o laret :
« Ma vije bet ma mab er ger en defe ma diwallet ! »

Quand les hommes des villes envahiront ma demeure, on m'entendra dire : « Si mon fils était ici, il me défendrait. »

— Viens dans les bras de ta vieille mère qui t'a porté enfant ; viens sur le sein qui t'a nourri, mon pauvre cher fils, avant que je meure.

Quand tu reviendras à la maison, je m'en serai allée de ce monde ; viens ici, viens que je t'embrasse pour la dernière fois.

— Ne pleurez pas, ma mère ; ne pleurez pas, mon père : je ne vous quitterai point ; je resterai pour vous défendre, pour défendre la Basse-Bretagne.

Il est bien douloureux d'être opprimé, d'être opprimé n'est pas honteux ; il n'y a de honte qu'à se soumettre aux brigands comme des lâches et des coupables.

S'il faut combattre, je combattrai ; je combattrai pour le pays ; s'il faut mourir, je mourrai, libre et joyeux à la fois.

Je n'ai pas peur des balles : elles ne tueront pas mon âme ; si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel.

En avant, enfants de la Bretagne ! mon cœur s'enflamme ; la force de mes deux bras croît ; vive la religion !

Vive qui aime son pays ! vive le jeune fils du roi ! et que les bleus s'en aillent savoir s'il y a un Dieu !

Vie pour vie ! amis, tuer ou être tué ; il a fallu que Dieu mourût pour qu'il vainquit le monde.

Viens te mettre à notre tête, Tinteniac, vrai Breton d'à tout jamais ; toi qui n'a jamais détourné la face devant la gueule du canon.

Venez vous mettre à notre tête, gentilshommes, sang royal du pays ; et Dieu sera glorifié par tous les chrétiens du monde.

A la fin, la bonne loi reviendra en Bretagne avec Dieu sur ses autels, avec le roi sur son trône ;

Alors, les vallées de la Cornouaille deviendront vertes de nouveau ; alors les cœurs s'ouvriront avec les fleurs du blé et des arbres.

Alors, la croix de notre Sauveur Jésus s'élèvera rayonnante sur le monde ; à ses pieds de beaux lis en fleur engraissés du sang des Bretons.

(*Barzaz Breiz* et *Ar Feiz hag ar Vro*).

— Deuz etre divrec'h da vamm goz e deuz da zouget,
[bugel,
Deuz war galon euz da vaget, ma mabik paour, kent
[mervel.

Pa zistroi en dro d'ar ger, vinn eet kuit deuz ar bed-man;
Deuz aman, deuz m'az priatinn, evid ar wech divezan.

— Tevet, ma mamm, tevet, ma zad, na inn ked d'ho
[tiiezel,
Chom a rinn evid ho difenn, evid difenn Breiz-Izel.

Reuzeudik braz eo bout gwanet, bout gwanet ne ket
[mezuz,
Nemed plega d'ar skraberien evel tud lent ha kabluz.

Mar d-eo ret monet d'an emgann, emganna rinn 'vid
[ar vro ;
Mar d-eo red mervel e varvinn, kuit ha laouen war
[cunn dro,

M'euz ket aon rag ar bolodou, na lazint ket ma ene,
Pa gouezo ma c'horf d'ann douar, ma ene savo d'ann ee.

Arog ! potred vad Breiz-Izel ! entana ra va c'halon !
Kreski a ra nerz va divrec'h ; bevet ar relijion !

Bevet an neb a gar he vro ! bevet mabig ar roue !
Ha ra ielo ar botred c'hlaz da c'hout hag hen zo Doue !

Buhez evit buhez ! tud vad ; laza pe beza lazet !
Red e oa da Zoue mervel evid gonid war ar bed !

Deuz er penn gan-e-omp, Tinteniak, gwir Vreton a-
[boll-viskoaz,
Te pini rag beg ar c'hanol morse da benn na droaz.

Deut er penn gan-e-omp, tudjentil, goad roueal demeuz
[ar vro
Ha Doue a vezo meulet gant kement kristen a zo.

Hag enn divez e teui endro e Breiz al lezen gwirion
Kouls ha Doue war he oter hag ar roue war he dron.

A benn neuze traoniou Kerne a zeuio glaz adarre ;
Hag ar galon a zigoro gant bleun an ed hag ar gwe.

Neuze, kroaz Jezus hor Zalver, a zavo splann war ar
[bed,
Ec'hars he zreid liliou kaer dru gand goad ar Vretoned.

(Barzaz Breiz hag *Ar Feiz hag ar Vro)*

TRENTE-ET-UNIÈME VEILLÉE

Le déshonneur non, jamais ! plutôt être martyr !
La devise n'est plus au haut des orillammes,
Mais nous l'avons encore écrite dans nos âmes !

L'abbé KERBIRIOU.

Ce fut dans le Morbihan surtout qu'on refusa d'obéir à la république, et la Vendée tout entière se souleva pour le roi et la religion. Le jour de la conscription, à Saint-Pol-de-Léon, le 19 mars 1793, les billets furent brûlés et les tables renversées par la jeunesse léonarde. Cependant, on avait posé des canons devant la cathédrale pour maintenir la population en respect ; mais l'effervescence était trop grande : les mères et les vieillards suivaient les jeunes gens au tirage, et leur douleur se traduisait en indignation ; les auberges étaient pleines de paysans armés. Le combat s'engagea bientôt par les fenêtres et dans les rues ; mais les Léonards avaient affaire à trop forte partie, car leur adversaire était le général Canclaux. C'était lui qui avait donné, pour ainsi dire, le signal du combat en faisant maltraiter, par ses soldats, le maire républicain de Saint-Pol, jusqu'à

KENTA NOSVEZ HA TREGONT

Ho croaz santel, ma Doue, zo bet pilet e peb lec'h,
Ha croaz ar guillotinerez zo savet en he lerc'h.
Bemdez e veler ho pelcien eveldoc'h var ar C'halvar,
Var ar chafot o stoui ho fen, o pardouni d'an douar.

Er Morbihan oa en em zastumet an darn-vuia euz ar Vretoned pa na felle ket dezo mont d'an armee. E Franç ar Vendee en he bez a gombataz evit ar Feiz hag ar Rouo. Er Finistère, an tenna d'ar sort a oa merket evit an 19 a viz meurz 1793; ar billejou oa devet, an daoliou taolet kuit gant paotret Leon. Kanoliou oe lakeet dirag an iliz-veur. Ar mamou, an dud koz a heulie an dud iaouank. An hostaluriou oa leun a dud divar ar meaz, karget ho fuziliou ganto. Lazet oe ar mær; paotret Leon a denne dre ar brenestou; unan euz ar re huella euz an officerien oa lazet; mœz ar jeneral Kanklaux a zalc'he mad; ha da oe d'ar re Leon dont e meaz euz ar ger. Pa oant erruet var pont Keriduff, diou leo euz Kastel-Paol, ar republikanet oe var ar poent da veza trec'het. Mœz, allaz! dont a reaz d'ho sikour soudardet euz a Lesneven.

le laisser pour mort. Le général républicain commanda à ses soldats de repousser les paysans à la baïonnette, sans épargner ni les femmes, ni les vieillards. Les Bretons se retirèrent, les uns par la route de Plouénan, d'autres par celle de Roscoff et de Santec, le plus grand nombre poursuivi par les soldats du général Canclaux, par la route de Berven. M. de Kerbalanec, de Plouvorn, prit alors le commandement de ces braves Léonards. Il renvoya tous ceux qui n'étaient point armés de fusils, et fit, à la petite bande qui lui resta, se mettre à l'abri des fossés pour harceler l'ennemi. Canclaux cessa dès lors de les poursuivre. Les Bretons envoyèrent, pendant la nuit, des émissaires aux paroisses voisines pour les avertir du soulèvement et leur donner rendez-vous au bourg de Plougoulm. Paul Inisan, de Lanzeon, commandait ceux de Plouescat, de Plounévez, de Lanhouarneau, etc. Pierre Prigent, de Plouzévédé, dirigeait ceux de sa paroisse et des environs. M. de Kerbalanec fut choisi pour commandant en chef; il avait passé la nuit à cheval pour organiser la résistance. Nous avons vu que M. de Par-

Ar jeneral Kanklaux en doa ordrenet d'he soudardet skei gant ar mær ken he oa dija lazet; gourc'hemen a reaz ive dezo en em deuler var ar baysantet, a benn-herr, ho baïonnettez e beg ho fuzil, beza didruez ouz an oll ha diskar d'an douar muia ma helchent koz ha iaouank, goazet ha merc'het. Lod euz ar Vretonez a dec'haz dre hent Plouenan, lod all dre hent Roskoff ha Santec; an darn-vuia a dec'haz dre an hent braz a iea euz a Gastel da Verven. Kanklaux a zeuaz var ho lerc'h. Neuze an aotrou Kerbalanek euz a Blouvorn en em lakeaz e pen ar baysantet Gourc'hemen a reaz d'ar re n'ho doa ket a fuziliou mont buhan araog; ha lakaat a reaz ar re oa armet d'en em guzet a dreon ar c'hleuniou, da denna var ar soudardet pa en em gavent azindan tenn.

Kasset oa kelou d'an oll barreziou a dro-var-dro d'ar goazed iaouank dont d'ar vorc'h Plougoulm d'en em glevout evit ar gombat. Paul Inisan euz a Lanzeon a ioa e penn Plouoskadiz, Guineveziz, Lanhouarniz, etc. Per Prigent a Vitevede a oa e pen tud he barrez. An aotrou Kerbalanek oa mœstr var ann oll, outan a renke an oll senti. Ne deaz

cevaux avait été arrêté en 1791. M. de Kerbalanec divisa ses hommes en petites bandes d'excellents tireurs, qui firent beaucoup de mal aux soldats de Canclaux, dont ils soutinrent le choc au pont de Kerguiduff. Le général républicain commanda à ses soldats de tomber sur les paysans à la baïonnette ; mais ceux-ci, ayant l'expérience de la veille, se jetèrent à travers les baïonnettes sur les soldats, en criant en breton : pour Dieu, pour le roi et pour le pays. Ils reprenaient l'avantage, quand une partie de la garnison de Lesneven, venant au secours des républicains, mit la déroute parmi les cultivateurs. Plougoulm, Cléder et Sibiril payèrent une forte amende pour leur noble résistance ; Plouguerneau, Ploudaniel, Plounéventer, Guissény et Kerlouan, payèrent 40 mille livres en commun.

Les femmes rendirent de grands services dans ce combat ; elles enlevaient les blessés sans crainte des balles et des boulets, et les portaient à l'écart pour les panser. Des prêtres aussi rendirent les plus précieux services aux combattants, en leur procurant les derniers sacrements. La présence du prêtre les rendait encore plus braves.

e guele ebet epad an noz, kemeret en doa eul loan hag edo var vale beteg an deiz. Guelet on deuz dija e oa an aotrou Parcevaux er prizoun abaoue 1791. Penefe e vije bet eno ive. An aotrou Kerbalanek a lakeaz tud a vanden, a dreon ar c'hleuniou,hag a lavaraz dezo dont en dro davedan goude tenna var ar re c'hlaz. An emgann a gomansaz evit mad e Pont Kergidu, diou leo euz Kastel-Paol. Ar Republikanet oe var ar poent da veza trec'het, mæz allaz! dont a reaz sikour dezo euz a Lesneven ha neuze meur a baotr-ter a gouezaz er fouss. Kanklaux en doa roët c'hoaz urz d'he zoudardet da zont var ar Vretoned, ho baionnettez e beg ho fuziliou. Skoït, a dreuz ar baionnettez, eme an aotrou Kerbalanek : « Evit ho Toue, ho Roue hag ho Pro ; kaloun eta paotred Breiz ha dao dezo. » Plougoulm, Kleder ha Sibiril oa kondaonet evit an dra-ze da baea muioc'h a zroajou ; hag abalamour d'ar baotret iaouank-ze c'hoaz, Plougerne, Plouneventer, Ploudaniel, Guisseny ha Kerlouan a beaz 20,000 liour etrezo.

Epad emgann Kergidu ar merc'het a reaz eur vad vraz d'ar Vretoned ; mont a reant e kreiz an tennou da gemer ho zud

Je ne puis résister au plaisir de vous citer les traits charmants racontés, avec tant de talent, par l'abbé Inisan : « Après le combat de Kerguiduff, où les Léonards montrèrent tant de courage, deux jeunes filles de l'Arvor, partie de la paroisse de Cléder, portaient deux jeunes gens blessés de Plounéour-Trez pour les mettre à l'abri et les panser, lorsque cinq ou six soldats de Canclaux se précipitent pour achever les deux blessés. Les deux jeunes filles les déposent à terre, et l'une d'elles avec une fourche, l'autre, armée d'un bâton, s'apprêtent à défendre les malheureux blessés. Elles se battirent si bien, qu'elles donnèrent le temps à une bande de paysans de venir à leur secours et de mettre en fuite ces cruels républicains. »

« M. Le Breton, curé de Sibiril, et Kerangueven, de Kerouzéré, venaient d'échapper à la fureur des soldats républicains, lorsqu'ils se voient poursuivis par un autre. Le prêtre et son compagnon furent assez heureux pour sauter par-dessus un fossé profond, et ils se croyaient déjà sauvés, quand ils entendirent un cri ; ils se retournent et voient le soldat qui les poursuivait, tombé

gouliet, d'ho digas ganto a gostez evit ho damanti. Beleyen oa ive etouez ar Vretoned hag a rentaz dezo ar guella servichou mad. O pegement a vad a ra da galon eur c'hristen kaout eur bœlek da bardoni dezan he bec'hejou. Guelet ar veleyen en ho zouez a rea kaloun d'ar Vretoned da gombati startoc'h. N'oun ket evit mirout da gonta deoc'h c'hoaz ar pez a gout ker brao an aotrou Inisan. Goude emgann Kergidu diou blac'h iaouank euz a Arvor-Gleder a iea da louzaoui daou zen iaouank a Bloneour-Drez kouezet er gombat; pemp pe c'houerc'h soudard a gouezaz varnho, araok ma o doa gellet mont beteg eun ty, c'hoant ganto da beuraichu laza an dud iaouank-ze. An diou blac'h iaouank a lakejont an daou c'hlazet var an douar; hag unan gant eur forc'h, eben gant eur peul, en em lakejont d'en em ganna a vad a enep ar soudardet; hag er reont ker mad ma hellaz daou-ugent bennag euz ar baysantet dont da lakaat ar soudardet kriz-ze da dec'hout.

An aotrou Breton, person Sibiril ha Kerangueven euz merouri Kerouzere, o veza bet var var da veza lazet gant ar soudardet, en em guzaz a dreon ar

dans l'eau. Il allait se noyer. Allons le sauver, dit le prêtre. Les deux Bretons retirèrent, avec beaucoup de peine, leur ennemi de l'eau. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il n'en revenait pas et regardait effaré ceux qu'il poursuivait tout à l'heure pour les tuer. Ceux-ci le voyant hors de danger, se retirèrent bien vite, le laissant à ses réflexions. »

A Vannes, la révolte commença par le massacre de jeunes gens qui avaient mis sur leurs chapeaux leurs billets ou de la toile blanche, qu'on prit pour la cocarde blanche.

Les magistrats et la garde nationale de Vannes fusillèrent les paysans qui refusaient le tirage et qui n'avaient que des bâtons. L'autorité révolutionnaire fit prisonniers cent cinquante de ces généreux Morbihannais. — Quelles sont vos intentions ? leur demandèrent-ils — Puisqu'il n'y a plus de roi, de loi, ni de prêtres, nous voulons crocher avec la nation. Nous voulons savoir pourquoi on veut nous faire aller à la frontière ; s'il faut mourir, autant vaut mourir chez nous. Nous ne connaissons plus de maître ; nous nous lèverons tous ! Voilà comme ces braves paysans faisaient sentir aux nou-

c'hleuniou, pa veljont eur republikan all o tont varn'ho. Deomp, eme an aotrou Breton ha treuzomp ar ganol; enn tu all a vo eaz deomp kaout eun tam kuz. Eur veach m'oa tremenet ganto ar ganol, ne glevent trouz ebet. Chom a reont a za hag e sellont var ho lerc'h; ar soudard republikan oa bet re verr he lamm evit treuzi ar ganol, hag e oa kouezet ebarz, mont a rea da veuzi. Deomp d'hen tenna alesse, a lavaraz ar belek. An daou Breton hen denjont er meaz gant kalz a boan. Digeri a reaz he zaoulagad hag e chomaz mantret, o velet en he gichen ar re en doa c'hoant da laza ne oa ket eun hanter-heur c'hoaz. An daou-man her lezaz, hag a ieaz kuit. Ar soudard o velet anezo o vont enn ho hent, a zavaz he benn da zellet outo, mœz ne lavaraz ger ebet.

E Guenet, oa lazet paotret iaouank a zouge var ho zok paper pe eun tam lien guen evit *cocarden*. Ma ne vije ket kavet e ty he dud an den iaouank klasket evit arme ar republik, devet oa an tyez, al loenet hag an ed. Lazit kement den a glasko sevel ar pavillon guen, oa lavaret dezo.

Mistri ar Republik e Guenet a lakeaz

veaux maîtres de la France leur indigne conduite. C'était la chasse aux prêtres non assermentés, c'est-à-dire aux prêtres fidèles à Dieu, qui avait exaspéré les paysans. Cette rage contre les prêtres a distingué les républicains français en tous les temps ; il est rare qu'en France un républicain persévère jusqu'à la fin dans la pratique et l'amour de la religion catholique. Ce qui est un signe évident du peu de convenance d'une république pour la France. Ici, mes amis, il ne s'agit pas de la Liberté des opinions ; un pouvoir qui essaie de détruire la religion ou de la violenter, est un pouvoir condamné aux yeux de tout catholique. Les Bleus eux-mêmes s'apercevaient du danger de leur conduite, et Gensonné et Gallois, ayant été chargés par les républicains de connaître la situation des esprits dans l'ouest, ces deux commissaires eussent voulu qu'on eût moins persécuté le clergé, car, disaient-ils, les populations de l'ouest ne seront pas hostiles à la Révolution, si on leur laisse leurs bons prêtres. Les Morbihannais marchèrent sur la Roche-Bernard, Rochefort, Redon, Guérande, Ploërmel et Pontivy ;

ar *garde nationale* da laza a daô-liou fuzil ar baysantet a reüze tenna d'ar sort. Ar re-man n'ho doa ken armou nemet ho birjer. Kant hag hanter kant oant lakeet er prizoun. Pe seurt sonj o peuz ? oa goulennet diganto. — Pa n'euz mui na Roue, na lezen, na beleyen, ni fell deomp kaout krog gant an *Nation*. Perag kass ac'hanomp pell euz hon bro? Mar d'eo red mervel, koulz mervel aman en hor bro. Cetu an doare ma lakee ar baysantet kalounek-man ar mistri-ze da ruzia euz ho c'hundu fall. Ar pez en doa lakeet ar baysantet da gaout kassoni euz ar Republik oa an dis-megansou gret gant ar Republikanet d'ar veleyen vad. Pa n'euz ket mui mistri mad, eme ar baysantet, ni en em zavo en eun taol a enep ar Republik. Ar republikanet e Frans o deuz e peb mare, beteg vreman, diskuezet kounar ha kassoni diouz ar veleyen vad. Gras dezho da zont guelloc'h. Beteg hen, ral eo guelet e Frans eur republikan chomet christen mad beteg ar maro. Peurvuia koulskoude ar gristenien gross-ze n'ho deuz ezom euz ar relijion nemet var ho zremenvan. Eur gouarnamant hag a ra brezel d'ar relijion katolik, a ra lezen-

les paysans s'emparèrent dans cette dernière ville d'une pièce de canon, le 15 mars 1793. En trois ou quatre jours l'explosion des campagnes avait ébranlé les 5 départements bretons. Ce ne fut pas la noblesse qui souleva les campagnes, ce furent les campagnes qui contraignirent les gentilshommes de se mettre à leur tête. Dès le mois de février 1791, les paysans de Sarzeau et des communes environnantes, s'étaient déjà assemblés au son du tocsin des paroisses; ils choisirent pour chef le comte de Francheville, ancien officier de marine, chargé d'ans et couvert de blessures, mais encore plein de force et de courage.

Descendants des Croisés, marchez à notre tête !
Soyez les champions de la cause de Dieu !
Et bientôt l'on verra notre Bretagne en fête,
Prier reconnaissante aux autels du saint lieu.

L'abbé Kerbiriou.

Quand les républicains ne trouvaient personne dans les villages habités par les chouans, ils brûlaient leurs maisons, leurs bestiaux, leurs blés. Ordre avait été donné aux soldats d'agir ainsi : Tuez, leur disait-on, tous ceux qui relèvent le drapeau blanc.

Voici, du reste, le texte d'une lettre

nou evit mirout euz tud eur vro da heuil ho relijion, a zo eur gouarnamant kondaonet. Mar fell d'ar Republik chom e Frans, a rank dont Republik katolik. Gensonne ha Gallois, daou komissær fall deuet evit lakaat ar Vendee hag ar Vreiz da senti euz al lezennou nevez, a skrive da Baris e kavent o dije ar baysantet sentet kentoc'h, ma na vije ket bet heskinet ar veleyen vad.

Paysantet ar Morbihan a gerzaz var ar Roc'h, Rochefort, Redon, er c'herriou tro-var-dro boteg Pontivy; eno e kemerjont eur pez kanol d'ar 15 a veurz 1793. Aben tri pe pevar devez ar baysantet en em savaz en eun taol a enep al lezennou nevez, er pemp departamant euz ar Vreiz. Ne ket an noblans a lakeaz an dud divar ar meaz da ober ar brezel, ar baysantet eo a ieaz da glask an noblansou en ho maneriou evit ho hencha d'ar brezel. E miz fever 1791, paysantet Sarzeau hag ar barreziou var dro oant deuet dija da glask evit ho komandi an aotrou Francheville, bet offiser var vor, deuet koz, goloët a c'houliou ; mœz leun a nerz hag a galoun en despet d'he oad braz.

Cetu aman darn euz eul lizer a skrive

écrite par les chouans pour expliquer aux républicains leurs intentions :

« Ce n'est pas pour tuer des concitoyens que nous avons pris les armes ; nous n'aimons pas la guerre civile, mais nous sommes forcés de tenir tête à ceux qui nous oppriment, et nous voulons vous obliger à écouter nos plaintes que vous avez si souvent méprisées. Pourquoi nous enlevez-vous toute notre jeunesse et ne nous laissez-vous pas de bras pour la culture de la terre ? Vous dites que l'ennemi menace le pays : qu'il vienne, nous le repousserons de bon cœur. Rendez-nous nos églises et nos anciens prêtres ; ils ont toujours été pour nous des pères et des amis. Rendez-nous aussi notre roi, car, après tout, nous n'entendons rien à votre république. Vous dites que nous sommes mal conseillés : nous n'avons pris conseil que de notre amour pour la religion et la liberté que vous prisez si fort. Ecoutez nos plaintes, portez-y remède, et nous deviendrons encore vos frères. »

La réponse à cette lettre ne fut jamais donnée ; la guerre n'en devint que plus ardente. Ceux qui se sont le

eur chouan breton d'ar republikanet kriz-ze :

« Neket evit kombati tud hor bro omp en em zastumet assamblez. Ne deo nemet evit ober deoc'h selaou hor c'hlemou disprijet ganeoc'h ken liez a veich. Na gemerit ket an oll dud iaouank evit ar brezel. C'hui lavar an enemiet a glask dont er vro. Mar teuont, ni en em zivoallo mad, ni a gombato gant kaloun. Rentit deomp da genta hon ilizou, hor beleyen mad, bet int bet atao evidomp tadou ha mignoned ; goude oll, rentit deomp-ni hor roue, rag n'ententomp ket ar republik. Ar garantez evit ar feiz hag ar guir liberte eo a gundu ac'hanomp. Selaouit hor pedennou, ha ni zeuio da veza breudeur evidoc'h. »

Ne oa ket gret a respount d'al lizer-ze : ar brezel a zeuaz goassoc'h evit kent.

Ar ro zo bet ar re vella er brezel-ze eo potret ar Vendee : ho hano zo meulet ha brudet en oll broiou euz an Europa.

plus illustrés dans ces temps de guerre civile, ce sont les Vendéens. Leur nom est devenu célèbre dans toute l'Europe. Cathelineau, simple marchand de laine et paysan vendéen, fut un de leurs principaux chefs ; sa belle conduite et ses vertus l'ont fait appeler le Saint de l'Anjou. Lescure, gentilhomme qui combattait avec lui, mérita le surnom de Saint du Poitou. Bonchamps, d'Elbée, La Rochejacquelein et une foule de gentilshommes qui ont combattu avec ces généreux paysans, ont désormais leurs noms écrits dans tous les nobles cœurs. Parmi ces braves soldats de la religion, il n'y avait point de haine ; les Vendéens savaient pardonner aux scélérats qui les persécutaient ; ils étaient fervents chrétiens et pleins de courage dans les combats. Ils ont montré au monde entier ce que peut un peuple qui a une foi vive et beaucoup de cœur ; ils ont tenu tête, pendant tout le cours de la révolution, à ces misérables devant qui tout le reste de la France tremblait et baissait la tête.

Toute la Vendée était divisée par métairies dont les fruits se partageaient entre les propriétaires et les cultivateurs ;



Kathelineau, marc'hadour gloan var ar meaz, ha labourer douar, oe lakeet ganto da gommandi, ha ker mad oa en he vuhez, ha ker stard d'ar vertuz ha d'ar relijion, ma zeo bet galvet Sant an Anjou.

Leskur, denchentil a gombate assamblez gantan, oa galvet Sant ar Poitou.

Bonchamps, d'Elbee, La Rochejacquelein ha kals a dudchentil all, a gombate gant ar baysantet kalounek-ze, ho hanoiou zo skrivet e kaloun an dud vad.

Etrezo ne oa ket a gassoni enep an adversourien ; paotret ar Vendee a ouie pardoni d'ar muntrerien, bess christenien vad ha leun a gouraich er gombat. Desket o deuz d'ar bed oll peger kaer eo da eur bobl kaout eur feiz kre hag eur galoun vraz. Dalc'het o deuz pen, epad an oll revolution, d'an dud fall-ze o deuz laket da blega dindanho an nemorand euz ar Frans.

Ne oa ket pell goude maro ar roue, ma zavaz trouz etre he vourrevien ; eur rumm a felle dezo laza an oll dud pinvidik er rouantelez, eur rumm all na

les relations entre ceux-ci et ceux-là étaient journalières et continuelles. Les uns s'affligeaient naturellement des pertes des autres, et se réjouissaient de leurs bénéfices. Toutes les métairies qui dépendaient d'un château, en faisaient comme partie, et les métayers composaient et complétaient la famille du seigneur. C'était à peu près de part et d'autre, les mêmes mœurs. Le noble présidait en père à toutes les phases de la vie du fermier : à son baptême, à son mariage et à sa mort. Il était son conseil et son avocat dans ses affaires, son confident dans ses joies et son consolateur dans ses chagrins. Il lui remettait son loyer ou même lui prêtait du grain et de l'argent dans les années de détresse. Il le faisait asseoir à sa table et le servait de sa main toutes les fois qu'il recevait sa visite. S'il y avait un malade à la ferme, tout le château accourait. La plupart des nobles familles vendéennes conservent encore ces mœurs patriarcales. Depuis que la levée de 300,000 hommes était décrétée, les jeunes gars vendéens se demandaient entre eux s'ils tireraient au sort. Non, fut leur réponse unanime. Mieux

c'houlennent ar maro nemet euz an dud a iliz, hag an duchentil hebken ; hag ar re-ze na glaskent ket kaout eur repuklik, mœs kaout Filip Orleans, leshanvet Egalite, evit beza ho roue. Ar reman a gollaz er *jeu*, ha neuze ne oa fin ebet d'al lazerez e Paris, hag e kals a guerriou. An amzer-ze zo galvet e gallek *la Terreur*, e brezounek, amzer ar spount.

E Pariz en eun devez oe dibennet eur c'harrad marc'hadourien euz a ger, tregont anezo. Eun devez all anter kant den, etrezo eun den gouiziek meurbet, an aotrou Lavoisier. Rag, emezo, ar Republik n'en deuz ket ezom a dud gouiziek. Dibennet e oe ive eun den iaouank a ree guerziou kaër, André Chénier : araok mervel a skoaz var he dal en or lavarout : m'em boa koulskoude eun dra bennag aze. Ar Republik na garie ket an dud a skiant.

Ar Vendee oa lodennet dre verouri, an eost vije lodet etre an aotrou hag ar merour ; bemdez en em gave kenvret an aotrounet hag ho verourien, ha setu tud mignonet etrezo. An eil hag egile o

vaut mourir au pays qu'à la frontière. Puisqu'il faut mourir, disaient-ils, mourons au pays et mourons pour la liberté de nos consciences et de nos foyers.

Oui, oui, nous combattrons s'il faut tirer le glaive
Pour protéger le sol et la foi des aïeux.
Entre les Bleus et nous désormais plus de trêve !
Et qu'importe la mort ! on meurt libre et joyeux...

L'abbé KERBIRIOU.

Venez tirer, ou vous allez mourir, disait, le 10 mars 1792, aux jeunes gens de Saint-Florent, un commissaire de la République, leur montrant du doigt une couleuvrine chargée à mitraille. Nous préférons mourir, fut leur héroïque réponse ; aussitôt un coup de canon part et laboure les rangs des conscrits ; mais ceux-ci se sont rués sur la pièce et assomment à coups de bâton, artilleurs et commissaire. Dans leur retour triomphal, ils rencontrent Cathelineau qui pétrissait son pain. Eh bien ! jeunes gars, leur dit-il, il faut y penser ; ce que vous venez de faire demande de la suite. Ils se rangent autour de lui. Il faut chercher les gentilshommes, leur dit-il ; nous sommes aussi braves qu'eux, mais ils sont plus savants que nous. Plusieurs de ces gentilshommes furent forcés par les paysans de se mettre à leur



doa nec'hamant pa vije eost fall, ha laouenedigez pa oe eost mad. Merouriou eur c'hastel oa en dro dezan hag ar verourien oa evel lod euz tud tosta an aotrou. Paysant ha denchentil a veve tost da vad er memez giz. An aotrou na vanke ket mont da vadiziant, na da euret he verour, ha pa varve a ie d'he beziat. He guzulier hag he alvocad oa en he afferiou, silaou a ree anezan en he joaiou hag he frealze en he c'hlac'har. An aotrou na gemere ket he lod en he bez, pa oa re fall an eost, presta a ree d'he verour arc'hant hag ajou pa oa bet goal vloavez. Lakaat a ree anezan da azeza dioc'h he daol, hag he serviche he unan pa zeue ar merour d'he visita. Ma oa eun den klanv er verouri, oll tud ar c'hastel a rede dy. Breman c'hoaz ar giz zo evel-se gant noblans ar Vendee evel gueich all gant ar Batriarchet.

Abaoue oa deuet ar c'helou a renke kaout ar Republik 300,000 den iaouank d'hen difen, paotret ar Vendee na fellaz ket agren tenna d'ar sort. Mar renkomp mervel, mai vomp enn hor bro kentoc'h



tête. Cathelineau devint leur généralissime, il avait près de lui 42 de ces parents.

Plusieurs de ces farouches républicains furent pris les pieds dans le sang et les mains dans le sac. Il n'y avait souvent d'autres motifs aux dénonciations contre les bons citoyens que le désir de s'approprier leurs biens.

Les biens des églises et les vases sacrés monnayés devaient, disaient-ils, produire 800 millions ; 200 millions seulement revinrent au trésor public ; le reste devint la proie des austères républicains spoliateurs.

Peu de temps après la mort du roi, la division se mit parmi ses bourreaux. Une partie voulait faire périr, en France, tous ceux qui possédaient quelque bien ; ils ne voulaient laisser vivre aucun noble, aucun prêtre, aucun bourgeois. L'autre partie ne voulait que la mort de la noblesse et des prêtres ; elle voulait le règne de la bourgeoisie sous l'autorité de Philippe d'Orléans, surnommé Egalité, et c'est le célèbre parti des Girondins. Ceux-ci durent céder ; le parti violent l'emporta.

A Paris, on fit mourir sur l'échafaud



evit mervel en diaveaz, ha difennomp mad hor relijion.

Deuit d'an tenn pe viot lazet, a lavare an 10 euz a viz meurs 1792 da baotret iaouank Sant-Florent, komisær ar Republik en eur diskuoz dezo eur c'hanol karget a goz hernez.—Guelloc'h deomp mervel emaint-hi. Eun ten kanol zo tennet var an dud iaouank kalounek-zo. Ar re-man en em daol var ar pez kanol hag a lakeont ar soudardet da gulat, a daoliou baz. En or zont en dro er ger a gavchont var ho hent, Kathelineau a dorloë he vara. Ahanta, paotret, emezan, ret eo ober ho sonj a zevri, ar pez o peuz bolc'het a renk boza kendalc'het. Ar baotret iaouank en em gelc'haz en dro dezan. « Ret eo klask an dudchentil d'hon hencha, mar hon euz kalon evelto, gouiezekoc'h int. » Kalz euz an dudchentilet-ze a renkaz hencha ar baysantot d'ar brezel, en dospet dezo soken. Kathelineau oe lakeet er pen kenta, daou-ugent euz he gerent oa assamblez gantan.

Danvez an Iliz hag ar vesseliou sakr

en une seule fournée, comme on disait alors, trente négociants. Une autre fois, 50 personnes parmi lesquelles le savant chimiste Lavoisier, car, disaient les républicains, la République n'a pas besoin de savants. Elle n'avait pas besoin non plus de poëtes, témoin André Chénier qu'elle guillotina. Avant de mourir le jeune poëte dit en se frappant le front : « Et cependant j'avais quelque chose là !... »

Désormais, plus de repos à la guillotine ; on ne pouvait regarder sans horreur les places des villes : le sang y coulait continuellement. Le bien des victimes était confisqué ; les révolutionnaires s'enrichissaient de ces dépouilles, et Danton, l'un des plus célèbres, se fit une rente de douze mille livres en un an. Robespierre, dont le nom est devenu synonyme de cruauté, gouverna alors la France. Qui peut songer sans étonnement qu'un si noble pays ait subi la tyrannie d'un tel scélérat !! Alors on condamnait à mort les nobles parce qu'ils étaient nobles ; les paysans, parce qu'ils n'aimaient pas la république et les bleus, comme ils nommaient les républicains ; les jeunes filles, parce

teuzet a tlie, e lavaront, prokuri d'ar vro 800 milion ; daou c'hant hebken a zeuaz d'ar Republik. Ar rest oa dalc'het e godelou ar republikanet, ho zreid a glebient er goad hag ho daouarn a leuniont gant an arc'hant dastumet er sic'hier. Aliez ne vije abek ebet evit kondaoni an dud vad d'ar maro, nemet ar c'hoant o doa tud a netra, da gaout danvez ar re penvidik.

Var blacen ar c'herriou vije ar chaffault savet, hag ar goad bemdez o redek. An dud fall a gemere evito danvez ar re vije lazet; ha Danton, unan euz ar re voassa, a c'hounezaz evel-ze daouzek mil liur rent en eur bloavez. Robespierre oa neuze mæstr e Paris : ar re oa er c'hargou diagent oa dibennet pe lakeet er prizoun. Neuze oa lazet an dudchentil abalamour oant tudchentil ; ar beorien oa lazet abalamour o doa lavaret na garient ket ar re *c'hlaz*, evel-ze oa hanvet ar republikanet gant ar bobl. Merc'het iaouank oa dibennet abalamour na felle ket dezo dimizi gant republikanet ; groagezet abalamour ma recevent kelou euz ho friejou divroet.



qu'elles ne voulaient pas épouser des républicains ; les femmes, parce qu'elles recevaient des lettres de leurs époux émigrés ou prisonniers.

Le 15 juillet 1792, le district de Lesneven, poussé par la société des amis de la Constitution de cette ville, donna l'ordre au commandant de la garde nationale de Lesneven de se rendre, à la tête d'un détachement de quarante hommes, au château de Kerjean, habité par deux très vieilles dames, mesdames de Coatanscours. Elles furent plus tard envoyées au château de Brest par le comité de surveillance de Saint-Pol-de-Léon, « pour n'avoir fréquenté que la caste nobiliaire et avoir manifesté des principes contraires à ceux de la révolution. » Faire un crime à des personnes d'extraction noble de n'avoir fréquenté que des nobles : l'odieux ici le dispute au ridicule, dit M. Levot. Elles furent condamnées à mort et exécutées au mois de décembre 1793, l'une à 65 ans, l'autre à 70 ans. On sent la patience échapper en écrivant de telles choses. M. Le Tersec, notaire à Lesneven, qui avait plusieurs fois exposé sa vie pour sauver ces vieilles dames,

D'ar 15 a viz gouere 1793, district Lesneven, poulzet gant ar re falla euz a ger, a lakeaz ar *Garde nationale*, daou-ugent den anezi, da vont da gemerout kastel Kerjean difennet gant diou itron koz, koz, itronezet Koatanscours ho hano. Ahanta, paotret, ha neket beza sur dac'houniz, mont daou-ugent a enep diou vaouez kabac'h ! ! Nag enoruz ar c'hounit-ze evit ar Frans ! ! Digasset oant e kastel Brest ha kondaonet d'ar maro, abalamour na garient nemet an noblans, hag a gomzent a enep ar c'hrimou, al lezennou fall hag an torfejou a lakeent al lezennou-ze da ober. Dibennet oant e Brest d'an oad a 65 ha 70 bloaz e miz kerzu 1793. An hini a skriv traou evel-ze a gav diez braz en ober. An aotrou Tersek, prokulor e Lesneven, en doa klasket savetei ho buhezdezo ; deuet oa evit-ze beteg en diabarz ar prizon ; mœz an itronezet-man a zrugarekaaz anezan en or lavaret e oant laouen dre ho maro kriz da c'houniz kentoc'h gloar ar baradoz ! !

An aotrou Tersek a brenaz kastel

avait réussi à pénétrer jusqu'à elles dans le château de Brest ; il leur avait offert de les faire évader ; elles refusèrent noblement, la guillotine allait terminer leurs vieux jours; mais le ciel était ainsi promptement obtenu. M. Le Tersec brava de nouveaux dangers pour acheter de ses deniers les biens de ces dames qu'il rendit à leurs héritiers, à leur retour d'émigration. Donzé-Verteuil, le fournisseur de la guillotine, fit fouiller le château de Kerjean et s'empara de l'argenterie de la famille. Voilà les contrastes de ce temps-là.

René Noël, de Plobannalec, fut emprisonné parce qu'il avait préféré la confiscation de ses biens à l'obéissance à la république ; la femme Keruzec, parce qu'elle s'était réjouie des malheurs de la république ; Joseph Sillart, parce qu'interrogé par des soldats sur le chemin que suivait un émigré pour se sauver, il leur avait indiqué une route contraire ; d'autres, parce qu'on avait trouvé sur eux des chapelets, et surtout des images représentant les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Un Lamarzelle, grand-oncle du député actuel du Morbihan, a été guillotiné à Rennes,



Kerjean, hag e oa var var da goll he vuhez abalamour da-ze ; mirout a reaz an danvez hag he rentaz d'an heritourien pa gavaz an tu. Donze-Verteuil, klasker tud evit ar guillotin, en doa araog furchet e peb lec'h euz ar c'hastel hag a gemeraz an arc'hanturi hag an traou preciussa. Pegen dishenvel an daou zen-ze ! !

Renan Nouel, unan euz a Blovalannek, oa lakeet er prizoun abalamour oa bet guelloc'h dezan koll he zanvez eget senti d'ar republik ; ar c'hreg Keruzek oa paket ive abalamour ma ziskueze laouenedigez pa zeue beac'h d'ar republikanet ; Joseph Sillart, abalamour en doa savetet buhez eun denchentil en eur ziskuez d'ar zoudardet he boursue an hent kontrol ; re all abalamour oa kavet varnezo kroaziou, chapeledou, hag ispicial imaichou euz ar c'halonou sakr a Jezus hag a Vari.

An aotrou Lamarzelle, ouz ar Morbihan, yountr d'an depute pe kannad er gambr e Paris zo maro var ar chafault dibennet abalamour oa bet gret prizo-

[redacted]

après avoir été fait prisonnier dans les rangs des Vendéens. Un autre de ses oncles est mort à Fougères des suites des blessures reçues dans les luttes de la chouannerie.

C'était pour toutes ces raisons que l'on était condamné à mort et exécuté. Ceux à qui on laissait la vie étaient eux-mêmes bien malheureux Les armées républicaines, qui avaient à lutter contre les étrangers et contre les paysans de la Vendée qui combattaient bravement et battaient souvent les bleus, n'avaient la plupart du temps ni vêtements, ni armes, ni chaussures. La république alors avait recours aux réquisitions. On exigeait de chaque particulier tant de chaussures, tant de cuir, tant de toile, tant de drap. Chaque paroisse devait fournir six chevaux pour l'armée ; s'il ne s'y trouvait point de chevaux propres au service, il leur fallait les acheter. En outre, il fallait fournir l'avoine nécessaire pour la nourriture de chaque cheval pendant un an. Celui qui avait un cheval de main devait le donner à la république, ou bien il lui était enlevé. Les jeunes filles étaient obligées de coudre les chemises et les vêtements

nier o kombati evit ar relijion. Eur yountr all d'an aotrou-man a zo maro e Fouger, gouliet e meur a gombat evit ar feiz hag ar vro.

Arme ar republikanet oa bet trec'het ken aliez gant paotret ar Vendee, ma vanke peb tra necesser d'ar zoudardet : n'o doa na dillat, na fuzil, na guele, na boutou. Peb parrez oa neuze oblijetda fourniss d'ar republikanet ar pez a vanke dezo. Peb parrez a dlie fourniss c'huerc'h marc'h evit an arme ; ma na oa ket a gezek eni, e oa red dezi prena en eur barrez all. Ouspenn-ze oa red rei kerc'h evit magadurez ar c'hezek-ze epad eur bloaz. An hini en doa eur marc'h evit he blijadur a renke hen rei d'ar republik pe autramant vije lammet digantan. Difennet oa neuze prena pe guerza fuziliou.

Ar merc'het a renke ober ar rochedou, chupennou evit ar zoudardet heb peamant ebet.

Ar c'hore a dlee rei peb deg devez pemp rum boutou lær evit an arme. Ia, beac'h oa neuze var an dud ! Ouspen-



des soldats. Chaque cordonnier était obligé de faire gratis, tous les dix jours, cinq paires de souliers et dix paires de bottes. Je n'en finirais pas, si je vous disais comme l'on était dépouillé de tout sous ce gouvernement ; loin d'exagérer, je ne pourrais tout dire. On enleva dans un an, au Finistère, près de quatre millions. Celui qui recevait quinze mille francs devait donner 600 fr. à la république, en plus des contributions. Enfin, une loi décréta que toute propriété appartenait au gouvernement, et que les laboureurs lui devaient leur récolte et les ouvriers leur salaire.

Je suis fatigué de vous parler de tant de vexations ; mais les républicains se lassèrent moins de tourmenter leurs victimes. Voici ce qu'ils disaient aux gens de la campagne : « Sachez que vous êtes assez heureux de demeurer chez vous, sans être obligés d'aller à la guerre ; il est de votre devoir de nourrir ceux qui vous défendent ainsi que les biens de la république. Sachez aussi que vous ne pouvez disposer de votre récolte que comme bon nous semblera. » Ce fut alors que parut la loi du *maximum*. Chacun était obligé de déclarer à



ze, kemeret oe arc'hant tud ar Finistère tost da bevar million. An hini en doa pemzek mil liur rent a dlie pea c'huerc'h kant ouspen ar guiriou. An dra-ze ne oa ket avoalc'h ; eul lezen a ordrenaz disklæria d'ar gouarnamant an oll zouar euz ar vro ; ha var al lezen-ze oa merket a dlie al labourerien hag ar vicherourien ho eost, ho frouez, ho micher d'ar gouarnamant.

Skuiza a ra eun den o kounta kement a draou trist ; na hellan ket lavaret c'hoaz pegement a boan a c'houzanve neuze al labourerien ; ar republikanet na oant ket skuiz oc'h ho merzeria. Tud divar ar meaz, a lavare ar re-ze c'hui zo re euruz o choum er ger e lec'h mont d'ar brezel evel ar re all. C'hui zo oblijet da vaga ar re a zifen ho traou ha dalc'hit sonj n'o peuz netra deoc'h oc'h unan, ho tanvez zo d'ar republik ; hi e deuz roet deoc'h ho eost : lod evidoc'h, ha lod evit ar vro ; n'ho peuz ket a vir d'he zispign evel ma blij ganeoc'h, mæz er fæçon ma plijo ganeomp. Neuze oa gret lezen ar *maxi-*

la république le blé et toute la récolte qu'il possédait, la portion de la république était toujours la meilleure. Le fermier ne pouvait vendre son blé au marché qu'à un prix fixé ; aussi chaque fermier cachait son blé le mieux qu'il pouvait et refusait de le porter au marché.

Ce fut en ce temps que, dans la paroisse de Crozon, un prêtre, M. Balcon, fut appelé pour voir un malade ; c'était en plein midi, le risque était d'autant plus grand pour le prêtre caché. Il entra dans la maison vêtu en pêcheur, confessa le malade, et comme sa présence était une joie pour ces fervents chrétiens, il resta au milieu d'eux pour les consoler ; il prenait même part au repas de la famille, lorsqu'une jeune fille entra tout éperdue, annonçant qu'elle était suivie par la force armée. La mère de famille, dans ce moment critique, arrêta les cris d'épouvante d'un geste d'autorité, et fit monter le prêtre. Pleine de courage, elle reçut avec affabilité les soldats : Vous désirez voir notre récolte, leur dit-elle aussitôt, les prenant par leur faible, et faisant le sacrifice de sa fortune pour

mum ; peb hini a dlee disklæria d'ar republik an ed hag an oll draou en doa da verza. Lod ar republik oa kemeret etouez ar guella. Ar merour na helle guerza he ed er marc'had, nemet da eur pris merket dre avans. Peb ozac'h neuze a guze he ed guella ma helle, ha na felle ket mui da zen dont d'ar marc'had.

En amzer-ze an aotrou Balkon, o veza bet galvet da zont da velout eun den klan e borc'h Krozon, e tro mare kreisde, oe pedet gant tud an ty da choum da zibri ganto.

An aotrou-ze a vijo aliez o rei ho sakramanchou d'an dud fidel ; guisket evel eur pesketour, ne oa ket anavezet gant an oll evit beza eur bœlek. Pa oa oc'h taol, eur plac'h iaouank a zeuaz en ty en or redek, o lavarout : Setu ar soudardet o tont da glask ar bœlek. Græg an ty a reaz d'an oll tevel, hag a lavaraz d'ar bœlek pignat en eur gabinet varlae ; digemerout a reaz mad ar soudardet hag ho c'hass... deoc'htu da velout an ed er zolier ; kontant ma helle, en eur goll lod euz he ed, savetei buhez

sauver les jours du prêtre; elle monta promptement l'escalier et leur ouvrit la porte du grenier. Pendant qu'ils étaient occupés à en faire l'estimation et à en prendre une part, M. Balcon, qui se trouvait dans une autre chambre, tira ses souliers, et sautant par la fenêtre, s'enfuit vers la mer où il se cacha parmi les rochers.

Trois paysans de Loperhet, n'ayant pas envoyé à Landerneau les trois boisseaux de blé qu'on exigeait, furent pris dans leurs maisons par les gendarmes et conduits en prison, où ils restèrent jusqu'à ce qu'ils eussent fourni le denrée. Les habitants de Loc-Eguiner, ayant été requis de fournir trente lits à Landerneau et n'ayant pu en fournir de l'espèce demandée, furent obligés de payer un nombre semblable de lits dans les auberges de cette ville. Enfin il fallut une permission pour vendre et acheter du pain, de la viande, du cuir, etc. Le tour des prêtres assermentés vint d'être emprisonnés; ils avaient beau faire remarquer qu'ils avaient obéi à tous les caprices républicains et révolutionnaires, quelques-uns eurent l'honneur d'être guillotinés parce qu'ils avaient



ar bœlek. Evit guir, ar soudardet a brizaz an ed, hag epad ma oant oc'h ober *ar pikoreo*, an aotrou Balkon, o veza taolet he voutou, a lammaz dre ar prenestr e meaz, hag hen o redek tram ar mor, en em guzaz prount etouez ar c'herrek.

Tri labourer euz a Loperhet n'o doa ket kasset an tri sac'had ed goulennet diganto evit ker Landerne, paket oant gant ar jendarmet,ha laosket er prizoun ken o doa roet an hanter muioc'h a ed. Digant parrez Lok-Eginer oa goulennet tregont guele. An dud a Lok-Eginer n'o doa ket gueliou euz ar seurt oa goulennet, hag e oa ret dezo pea evit ar gueliou e hostaluriou Landerne.

Ar revolution na helle ket choum a za goude eur seurt kommançamant. Distrujet oe an nemorand euz ar relijion gouzanvet beteg neuze.

Ar veleyen fall oa neuze lakeet er prizoun kouls hag ar re all. Kaer o doa goulen ho guir, ha lavarout o doa gret an oll drouk goulennet diganto, ne oant ket selaouet, hag o doa an enor

le caractère de prêtres qu'ils avaient renié cependant autant qu'ils avaient pu. Dieu, dans sa miséricorde, leur accordait presque toujours le repentir.

Les images des saints furent presque partout arrachées des églises et brûlées, les pierres sacrées brisées ; les vases saints et les ornements sacerdotaux furent profanés, les cloches descendues des tours et des clochers et fondues pour en faire des sous ; les églises furent changées en magasins ou en écuries.— A Quimper, ce fut le jour de la Saint-Corentin (1793) que choisirent Dagorn et Hérault, représentants du peuple, pour profaner la cathédrale. Ils y entrèrent avec une bande de soldats et de filles publiques ; ils brisèrent la pierre sacrée ; des enfants, excités par Hérault, couvraient de boue les statues des saints ; les filles prenaient, pour faire des fichus et des bonnets, des garnitures d'autel ; une malheureuse femme fit, avec le voile du saint Ciboire, un bonnet à son premier-né. Le tabernacle ouvert, les hosties furent jetées à terre, et Dagorn profana le saint Ciboire d'une façon que je ne puis me résoudre à vous dire... Oh ! bien grande a été la miséricorde de Dieu,

da veza ive persekutet evel ar veleyen vad. Torret oe imaichou ar sænt, mein an aoteriou ; meur a iliz oa lakeet da varchossi.

Da vouel sant Kaorintin, e blavez maro ar roue, Dagorn hag Herault, republikanet fall ha galloudek, a zeuas er gathedral gant soudardet ha merc'het kollet. Terri a rejont mean an aoter. Paotredigou, desket ganto, a daole lagen ouz ar sœnt, ar merc'het a gemere dantelez an aoteriou evit ober bonedou; hag eur c'hreg maleuruz a reaz eur boned voulouz d'he mab hena, gant ar golo voulouz euz ar vessel sakr. Neuze oa digoret an tabernakl, taolet an hostiou sakr var an douar, ha gret traou mezuz a refuz va ginou disklœria deoc'h. Oh ! braz e bet trugarez an Aotrou Doue pa n'en deuz ket konfountet ar ger maleuruz-ze hag ar rouantelez oll ! Rag e peb lec'h neuze oa dismantret an ilizou gant ar memez blasphemou ha sakrilaichou. Goude-ze an traou sakr oa taolet var ar blacen ha gret oe eun tan braz ganto. E Komper eun ofisour maleu-

puisqu'à ce moment cette malheureuse ville et le royaume entier, sur tous les points duquel ces choses se passaient, n'ont pas été engloutis ou dévorés par un feu vengeur !... Au sortir de la cathédrale, on fit un grand bûcher avec les statues et les ornements, et l'on dansa autour la fameuse *Carmagnole*. Un officier qui avait passé tout le temps de la danse à attiser le feu, afin qu'il ne fût rien resté de ces objets sacrés, mourut le lendemain dans des douleurs affreuses; ce qui fut regardé comme une punition de Dieu.

Il fut défendu de prendre des noms de saints. Ainsi, au lieu de s'appeler Jean, Jacques, etc., il fallait s'appeler Caïus, Brutus, Scévola. Pont-Labbé dut changer son nom en celui de Pont-Marat ; Pont-Croix fut appelé Pont-Libre ; Quimper, Ville-sur-Odet ; et la langue bretonne fut déclarée proscrite et infâme.

La Bretagne et la Vendée ont toujours été considérées, par les révolutionnaires, comme la plus mauvaise partie de la France. Je vous dirai peu de chose de la Vendée, parce que je m'attache surtout à l'histoire de ce qui s'est passé en Bretagne.

ruz a choumaz da diza an tan epad ma tanse ar re all en dro, ouz zoun ar biniou. En devez varlec'h a varvaz an ofisour-ze ; hag an dud a velaz eno ar bunition euz he dorfet. Tud fall e Paris a viske guiskamant ar veleyen hag a zanse guisket evel-ze eun dans fall hag euzuz hanvet *la farandole* pe *la carmagnole*.

Ne hellet ket ken dougen hanoiou ar sænt, hag e lec'h beza galvet Iann, Per ha Paol, bugale ar republikanet oa galvet Kaius, Brutus, Scevola; Pont-Abbad, e kichen Kemper, oe galvet Pont-Marat, hano unan euz ar re falla euz ar republikanet ; Ponte-Kroaz oa hanvet Pont-Libre ; Kemper oe galvet Ker-var-Odet; hag ar brezounek oe disklæriet eul langaich fall.

Ar Vreiz hag ar Vendee oa ive reputet ar broiou falla gant ar republikanet. Neubeut a dra a lavaran deoc'h euz ar Vendee, abalamour em euz avoalc'h da gounta deoc'h ar pez a zigouezaz e Breiz.

TRENTE-DEUXIÈME VEILLÉE

Sur l'échafaud ou dans l'exil, il faut mourir, prêtres martyrs ; mourir j'y consens, mais dans notre pays ; il est trop dur de mourir loin de la Patrie.

Permettez-moi de m'arrêter un peu à vous expliquer les malheurs de notre religion dans ce temps de troubles et de révolution. Les vieillards, comme moi, les ont vus et savent bien ce qui en était ; mais les jeunes gens ne s'en doutent pas, et beaucoup d'entre eux ne s'en inquiètent même pas. Il ne sera pas sans avantage pour eux d'en entendre le récit et d'y faire réflexion. Vous comprendrez mieux combien vous êtes heureux de vivre dans un temps de paix, et vous apprendrez à souffrir avec courage, s'il arrivait encore un temps pareil à celui-là.

Quand les prêtres eurent refusé le serment et eurent été chassés de leurs paroisses, sous peine de mort, leur amour pour leurs paroissiens, l'affection pour leurs proches et leurs amis, l'intérêt qu'ils avaient pour le salut du peuple fidèle, engagèrent beaucoup d'entre eux à rester cachés dans le pays. Un jour ils se cachaient dans les greniers, les crèches, les bois, au milieu des landes,

EIL NOSVEZ HA TREGONT

Mervel ra ar veleyen er broiou pell vel merzerien
Mervel a zo eun dra c'hoero, pa varve pell pell dioc'h
[ar vro.

Permettit d'in choum eun neubeut da explika deoc'h miseriou hor relijion en amzer trubuliuz-ze euz ar revolution. An dud koz eveldoun-me o deuz ho guelet hag a oar ervad petra oa ; mæz an dud iaouank n'o deuz ket, ha kals anezo na ouzont doare ebet anezi, na vo ket fall dezo ho selaou hag ober reflexion varnezo. C'hui a ouezo guelloc'h pegen euruz en em gavit da veva en eun amzer a beoc'h ; ha c'hui zesko kaout kouraich da soufir, ma teufe amzer trist evel-ze c'hoaz.

Pa o doa ar veleyen nac'het ar serment, hag e oant kasset kuit euz ho farreziou dindan boan a varo ; ho c'harantez evit ho farrossianiz, ho c'herent hag ho mignonet, ho interest evit silvidigez an dud fidel d'ar feiz, a reaz da galz anezo choum kuzet en ho zouez. Eun deiz e vijent kuzet er c'hrignoliou, er

des genêts, sur la mer et quelquefois même sous la terre. Ainsi le Père de Kernaëret, Jésuite, vécut plusieurs mois dans un souterrain, à Coray ; il y avait pour société une couleuvre qu'il apprivoisa et qui venait manger dans sa main.

Quelques-uns des prêtres cachés prenaient des surnoms pour ne pas être découverts, quand ils venaient voir les malades. Ainsi M. l'Hermite, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, prit le nom de Lucas ; M. Malledant se faisait appeler le Meunier ; M. Le Jean, l'Ecrivain, etc. Quand on avait besoin d'eux, l'on disait : « Faites dire au meunier qu'il a beaucoup de sacs de blé à moudre à Kerhuelen ; ou : Venez mercredi au Vern, et portez votre sac avec vous. — Dites à Lucas, qui est un bon médecin, de venir voir ma mère qui est bien mal. — A Creac'h-ar-Velin on a besoin de quelqu'un pour écrire une lettre ; priez l'écrivain de venir en ce lieu jeudi à midi. » C'était ainsi que l'on s'informait de ces prêtres, ou qu'on les priait de se rendre aux lieux où l'on avait besoin d'eux, sans risque de les faire découvrir. La nuit suivante, le prêtre venait avec ce qui était nécessaire pour donner le baptême, administrer

c'hreier, er c'hoajou, etouez al land hag ar balan, er bagou, memez dindan an douar. Evel-ze an aotrou Kernaëret, Jesuist, a dremenaz kals amzer en eun toul douar, e Koray, e pelec'h a choume ive gantan eun aer hag a zeuaz da veza mignoun dezan.

Lod euz ar veleyen kuzet-ze a gemere les-hanoiou evit na vijent ket bet diskuliet ken æz, pa vijent deuet da velet tud klan. Evel-ze an aotrou Hermit, bœlek euz a eskopti Sant-Briek, oe lezhanvet Lukas ; an aotrou Malledant, ar Miliner ; an aotrou ar Jan, ar Skrivagner, etc. Pa oa ezom anezo e vije lavaret : Kass kelou d'ar miliner a zo meur a zac'had da vala e Kerhuelen. Deuz dimerc'her d'ar Vern, ha digass da zac'h ganez.

Lavar da Lukas, lousaouer mad, dont da velet va mam, a zo klan braz. E Kreac'h-ar-Vilin ez euz eul lizer da ober, ped ar skrivagner d'en em gaout eno da greiz-de. Evel-ze e vije goulennet kelou euz an aotrounet-ze, hag o fedet da zont el lec'h ma vije ezom anezo, heb rei da

l'extrême-onction et dire la sainte messe. Alors il confessait les fidèles et les communiait, suivant que le temps le lui permettait. — Au milieu de la nuit, on entendait parfois le son d'une petite cloche qui appelait le peuple fidèle à une messe célébrée au pied d'un arbre, dans une chambre, dans une grange, même en mer. Les paysans composèrent alors quelques vers bretons dont nous ne pouvons rendre l'originalité, pour exprimer la vie errante des prêtres persécutés :

Un prêtre est désormais semblable au jeune oiseau,
Aujourd'hui dans la plaine, demain sur un ormeau,
Tantôt près de son nid, tantôt haut sur la branche,
D'où il vint le lundi, il fuira le dimanche.

Bien des prêtres ont passé dix ans de cette façon, cachés parmi leurs paroissiens pour les encourager à demeurer fidèles à la religion et leur administrer les sacrements, surtout à l'heure de la mort. O combien fut belle, honorable, courageuse la conduite du clergé en ces temps horribles ! Les prêtres imitèrent les confesseurs des premiers temps de notre foi. L'histoire des prêtres bretons et français de cette époque est admirable ; ceux qui furent tués pendant la révolution sont morts comme mouraient les martyrs.

c'houzout da zen. En noz varlec'h e teue ar bœlek gant an traou necesser evit rei ar vadiziant, an nouen, lavarout an offeren ; neuze vije koesset ha kommuniet an dud fide! hervez ma permette an amzer.

E kreiz an noz, aveichou, e vije klevet eur c'hloc'hik o c'hervel an dud fidel da eun offeren lavaret e kichen eur vezen, pe ebarz en eur gampr, eur c'haluri, ha memez er bagou var ar mor.

Evit rei d'eoc'h da anaout pegement a renke ar veleyen en em guza neuze araok an dud fall, eur verz a lavar :

Eur bœlek katolik zo eul lapouz ervad,
Hirio ma el lannok, varc'hoaz vo er c'hoat,
Disul en eun neiz pik, dilun en eun neiz bran,
Hag el lec'h ma tebr lein, ne zebr ket he goan !

Lod euz an aotrounet beleyen o deuz tremenet deg vloaz er fæçon-ze, kuzet etouez ho farrossianiz evit ho c'hourai-chi da choum fidel d'ar relijion, hag evit rei dezo ho sakramanchou, ispicial en heur ar maro. Oh ! pegen kaer, pegen enorabl, pegen kouraichus eo bet ho c'hundu henvel ouz hini ar gonfessoret euz an amzer genta hor relijion santel.

Istor ar veleyen euz ar Vreiz hag

Lors des massacres de Septembre, dans les prisons de Paris, les évêques qui étaient parmi eux les encourageaient : Remercions Dieu, leur disaient-ils, de la grâce qu'il nous fait de verser notre sang pour la foi, et demandons-lui la persévérance. Dès que le massacre commença, les prêtres se donnèrent l'absolution entre eux. Ils furent appelés l'un après l'autre, pour recevoir le coup de la mort. Une partie d'entre eux dirent le bréviaire, en attendant leur tour. Les uns se présentaient au bourreau les yeux fermés, pour ne point perdre de vue la présence de Dieu et n'avoir point de distractions dans leurs prières ; les autres fixaient sur leurs persécuteurs des yeux pleins d'une douce charité, d'une tendre compassion. Il y en avait qui hâtaient le pas, dans l'ivresse de la joie qu'ils éprouvaient de mourir pour Jésus-Christ. Tous montrèrent une douceur et une modestie bien dignes de ceux qui tiennent la place de Jésus-Christ sur la terre. Quelques-uns de ces prêtres martyrs étaient de la Bretagne : voilà pourquoi je vous en ai dit quelques mots ; car il faudrait un autre qu'un pauvre aveugle comme moi, pour vous

euz ar Frans, en amzer-ze, a zo kaer meurbet. Ar re zo bet lazet zo maro evel ma varve gueichall ar verzerien.

Pa oant lazet er prizoniou e Paris, an eskibien oa en ho zouez ho c'houraiche d'ar verzerinti : « Trugarekaomp an Aotrou Doue, emeent, da veza roet deomp ar c'hraç da skuilla hor goad evit ar feiz, goulennomp a galoun ar berseveranç. » Pa oe kommancet al lazerez, ar veleyen a roe an absolven an eil d'egile. Neuze e vijent galvet unan da unan da zont da receo taol ar maro. Lod anezo, o c'hortoz ho zro, a lavare ho breuriel ; lod a receve ar maro en eur lavarout pedennou hag o daoulagat sarret evit sonjal e Doue hebken ; lod all a zelle gant dousder ha truez ouz ho bourrevien ; lod a zeue d'ho zro gant hast braz, ha gant joa da vervel evit Jesus-Christ. Oll e tiskuezent eun dousder hag eur vodesti vraz dign euz tud hag a zalc'h plaç Jesus-Christ var an douar. Lod euz ar veleyenze oa euz a Vreiz.

Neb a ia da Baris a hell guelout

parler dignement de ces généreux martyrs et confesseurs de la foi. Celui qui va à Paris peut voir encore les traces de leur sang dans l'église des Carmes ; les pierres sont devenues d'un rouge brun par le sang des prêtres. C'est surtout au pied de l'autel que l'on voit le plus de traces de sang, car lorsqu'ils virent les soldats approcher pour les tuer, les prêtres se retirèrent dans le sanctuaire, afin d'être plus près du tabernacle où reposait Celui qui fortifie les plus faibles et donne aux victimes le courage de souffrir. N'importe en quel lieu de la France où l'on fit périr des prêtres, on put admirer leur belle conduite.

Danton, l'auteur des massacres des 2, 3, 4 et 5 Septembre à Paris, disait avec une cynique audace : « J'ai regardé mon crime en face et je n'en ai pâli ni devant le siècle, ni devant la postérité. Il fallait un exemple terrible ! Nous avons enflammé la colère du peuple, nous l'avons laissé exterminer ses ennemis ! »

Or, ces ennemis du peuple étaient des prêtres (ses meilleurs amis pourtant) des femmes, des prisonniers incapables de se défendre. Ainsi, la France a supporté

c'hoaz ar roudou euz ho goad en iliz Karmes ; ar vein zo deuet guell gant al liou euz goad ar veleyen. E troad an aoter, ispicial, a veler muioc'h a roudou goad, rak pa zeuaz ar soudardet d'ho laza, ar veleyen en em dennaz d'ar santual evit tostaat euz an tabernakl, o c'hoantaat dont e kichenn an hini a greva ar re zister hag a ro kaloun da zoufr an oll boaniou.

Danton, unan euz ar re o deuz ordrenet al lazerez epad an deveziou kenta euz miz guengolo 1792, a lavare en eun doare divergont : « N'oun ket nec'het da veza groet an torfet-zo. Ret oa d'ar Republik diskuez he galloud. Ni republikanet on deuz entannet koler ar bobl evit ma lazfe he enebourien. »

Enebourien ar bobl, hervez Danton hag he gonsortet, oa beleyen (ar veleyen zo er c'hontrol guir vignonet ar bopl) mec'het, prisounerion maleüruz. Hag ar Frans en deuz gouzanvet beza renet gant an tri-ze : Danton, Marat ha Robespierre.

N'euz forz e pe lec'h euz a Franç euz

ce trio de monstres : Danton, Robespierre et Marat ! Les Girondins ont leur part aussi dans les massacres de Septembre.

Les prêtres envoyés en exil en Angleterre, en Espagne, en Allemagne ont, par leurs bons exemples, converti une foule de personnes de ces pays et préparé la conversion de bien d'autres. Si, quelque jour, l'Angleterre revient à la foi catholique, on pourra dire, avec vérité que Dieu s'est servi, pour convertir les Anglais, de l'influence qu'a donnée au catholicisme la sainteté de nos prêtres exilés pendant la révolution. Ceux qui étaient restés dans leurs pays comme ceux qui étaient restés en exil ont composé pour l'instruction des fidèles, des poésies sacrées belles à entendre chanter et à lire. Malheureusement, un grand nombre d'elles ont été perdues par la difficulté qu'il y avait à les soustraire à la connaissance des révolutionnaires, qui traînaient à la mort ceux chez qui on les trouvait. Plusieurs ont été recueillies avec soin et imprimées par un prêtre de cœur et de talent, M. Durand, vicaire de Lanmeur.

La persécution contre la foi et les

bet lazet beleyen o deuz dalc'het an doare kaer-ze ! Ar veleyen kasset en exil e Bro-Saoz, e Spagn, en Allemagn, o deuz dre ho skuer kaer konvertisset kals a dud er broiou diavez ha preparet konversion kals a re all. Ma teu ar Vro-Saoz en dro d'ar relijion katholik, ni a hello lavarout en deuz an Aotrou Doue en em servichet evit konvertissa ar Saozon euz hor beleyen harluet epad ar revolution vraz.

Ar re oa choumet er vro, hag ar re oa en harlu pe en exil, evit kelen ha kreaat feiz an dud fidel, o deuz savet kals a ganaouennou kaer meurbet da gana ha da len. Kals anezo zo bet kollet, abalamour pa vije kavet ar ganaouennou-ze etouez an dud, avoalc'h oa evit ho c'hass d'ar maro. Lod anezo zo bet skrivet en eul leor hanvet ar Feiz hag ar Vro, gret gant an aotrou Durand, bœlek ha kure Lanmeur.

1791.— Ar bersekution pe eskin a enep ar feiz ha ministret ar relijion e doa kommancet, evel m'euz lavaret deoc'h kent, e miz ebreul 1791, pa oa goulennet digant ar veleyen al le schismatik.

ministres de la religion avait commencé, comme je vous l'ai déjà dit, au mois d'avril 1791, lorsque le serment schismatique fut demandé au clergé. J'ai entendu des vieillards raconter que ce fut le jour de la Pentecôte que l'intrus entra à Crozon pour y dire la messe. La population était, selon la coutume, attroupée autour de l'église, attendant l'office divin ; M. Meilars, premier vicaire de Crozon, plein de mérite et de courage, vint aux paysans et leur dit : « La messe qui va être dite ici tout à l'heure sera une messe sacrilège ; catholiques fidèles, suivez-moi à la chapelle de Saint-Sébastien. Que celui qui aime son Dieu me suive ! » Toute l'assistance le suivit aussitôt à un quart de lieue du bourg, à la chapelle du cimetière ; comme elle était beaucoup trop petite pour les paroissiens, plusieurs eurent la messe dehors.

Le 2 du mois de juillet 1791, on reçut l'ordre, dans l'évêché de Cornouailles, de fermer les églises dans les vingt-quatre heures, d'envoyer les prêtres au château de Brest, et de dénoncer ceux qui refusaient de faire baptiser leurs enfants par les prêtres assermentés.

Da vouel ar Pentekost, em euz klevet gant tud koz, e teuaz ar bœlek assermantet da offerenni e Krozon. An dud fidel oa o c'hedal an offeren-bred ebarz ar vered en dro d'an iliz ; an aotrou Meilars, kure Krozon hag eun den a skiant vraz hag a galoun, a zeuaz etouez ar baysantet en eur lavaret : « An offeren vo lavaret aman bremaik, vo eun offeren sakrilaich ; katholiket fidel, heuliit ac'hanomp ; neb a gar Jesus, d'am heul ! » An oll dud presant hen heuliaz raktal beteg chapel Sant-Sebastien da eur c'hart leo euz ar vorc'h ; re vihan voa ar chapel evit ar barrossianis, kals a glevaz an offeren er meaz.

2 *Gouere* 1791. — D'an eil euz a viz gouere 1791, oe ordrenet en eskopti Kerne sarra an ilizou abarz pedir heur varnugent, kass ar veleyen er prizoun e Brest, ha diskulia an dud a zinac'he lakaat badeza ho bugale gant beleyen an nation.

Bete neuze ar veleyen choumet er vro a veve kalz anezo e peoc'h etouez ho zud hag ho mignonet, ha na vijent eskinet nemet el lec'h ma oa ar goassa citoyanet.

Jusque-là, les prêtres restés dans le pays avaient vécu pour la plupart en paix au milieu de leurs parents et de leurs amis, et n'avaient été persécutés que dans les lieux où il se trouvait des citoyens exaltés. Mais le 26 août 1792, la loi dite de la *déportation* ordonna aux prêtres de quitter leur département dans quinze jours et le royaume au bout d'un mois, sous des peines rigoureuses. Alors, il fallut aux prêtres partir pour l'exil, ou redoubler de vigilance pour se cacher. Ce fut en ce temps que plusieurs prêtres composèrent leur chant d'adieu à leurs paroissiens et à leur pays. J'ai vu bien des fois des vieillards pleurer encore en chantant les adieux de leurs prêtres, au souvenir des maux qu'ils avaient soufferts. Jamais je ne pourrai oublier notre douleur, notre tristesse, lorsque nous entendîmes nos prêtres faire leurs adieux le premier dimanche de septembre, et notre désespoir lorsque, le dimanche suivant, nous vîmes qu'il n'y avait d'office nulle part.

Jusque-là, les prêtres restés dans les paroisses procuraient les sacrements et disaient la messe aux fidèles dans leurs maisons ; mais au mois de septembre,

26 *Eost* 1792. — Mœz d'ar c'huerc'h varnugent euz a viz eost 1792, oa dou-get eul lezen evit ober d'ar veleyen kui-taat ho departamant abarz pemzek-de hag ar rouantelez aben eur miz, dindan poaniou kalet. Neuze oa ret d'ar veleyen mont kuit pe en em guza mad ; ha peb hini a reaz he gimiad d'he vro. Meur a veich euz bet guelet tud koz o vouela en eur gana c'hoaz kimiadou ho beleyen, gant ar sonj euz ar poaniou o doa gou-zanvet. Biken na hellin disonjeal hor glac'har hag hor tristidigez pa oe klevet an aotrounet oc'h ober ho c'himiad, er zul kenta a viz guengolo, ha pa oe gue-let an eil sul ne oa offiç ebet e neb lec'h.

Beteg hen ar veleyen choumet er par-reziou a sakramante an dud fidel en ho zyez, hag a lavare eno an oferen ; mœz e miz guengolo ne oa mui moyen. Kals a dud vad en em lakeaz neuze en danjer da goll ho buhez hag ho madou en eur guza en ho zyez ar veleyen choumet er vro.

En amzeriou truezuz-ze e teuaz eur bœlek en eur c'harter euz ar ger a Boatie

cela ne fut plus possible. Alors les gens de bien exposèrent plus d'une fois leur vie et leurs biens pour cacher chez eux les prêtres restés dans le pays.

Un prêtre vint, au péril de sa vie, dire la sainte Messe dans un faubourg de la grande ville de Poitiers. Après la consécration, tous les fidèles s'écrièrent en sanglotant : oh ! Jésus, qu'il y a longtemps que vous n'êtes descendu parmi nous. Demeurez donc avec nous. Le saint Prêtre resta au milieu d'eux, malgré la fureur de la persécution et il ne fut pas découvert.

Représentez-vous les tristesses de ces jours malheureux : Voyez sortir de son presbytère ce vieillard de 75 ans, M. Botaux, recteur de Concoret, homme plein de mérite et de zèle ; il est accompagné de ses trois vicaires, d'un autre prêtre et d'un diacre ; son cœur est percé de la plus profonde douleur, il recommande sa paroisse à l'abbé Guillotin, caché dans ce lieu, et lui remet une pierre sacrée qu'il a bénite pour lui. Il jette encore un dernier regard sur l'église et le presbytère et ne peut se résoudre à prendre la route de l'exil. En dépit des soins les plus tendres de son vi-

hag e chomaz eno epad an dispac'h. Pell oa ne oa ket offerennet eno koulz hag er Frans en he bez. Pa lavaraz ar bœlekman he offeren e kuz etouez eur vanden tud fidel, goude ar gorreou oe klevet an dud paour-ze rannet ho c'halonou, o vouela forz hag o ioual : O Jesus, chomit-ta ganeomp, rak pell-zo n'oc'h ket bet diskennet en hon touez ! Pebez ran-galon hag a spont en holl vro neuze ! !

Sonjit, va zud vad, en traou trist a zigouezaz neuze e kement parrez a oe e Breiz. Sellit o tont er meaz euz he brespital an den koz-ze a bemzek vloaz ha triugent, an aotrou Betaux, person Konkoret, er Morbihan, den leun a gouraich hag a skiant ; assamblez gantan he dri gure, eur bœlek all hag eun abat iaouank. He galon a zo treuzet gant ar glac'har ; fiout a ra he barrez en aotrou Guillotin, a n'em zalc'he kuzet er barrezze, hag a ro dezan eur mean sakr benniget gantan. Sellout a ra eur veich c'hoaz euz he iliz, poan a ra dezan kuitaat. En despet d'ar garantez vraz en

caire, M. Joseph Houssu, qui l'assista jusqu'à la mort, la douleur d'avoir quitté ses paroissiens dans de telles circonstances a navré son cœur, et altéré ses facultés ; il meurt fou dans l'exil !

On m'a raconté qu'un jour il vint des soldats pour chercher un prêtre appelé Richard, dans la maison d'un nommé Thomas, de la paroisse de Loguivy-Ploubalanec ; Thomas appela le garçon pour guider les soldats dans la fouille de la maison. Le garçon s'habilla aussitôt et accompagna la troupe dans ses recherches. Les soldats donnaient des coups de sabre à droite et à gauche, frappant dans les lits et jusque dans le mulon de foin ; ils ne trouvèrent personne. Le domestique leur porta un coup à boire pour les consoler de l'inutilité de leurs poursuites ; ils furent charmés de sa politesse, et lui les quitta heureux d'être délivré d'eux ; car ce domestique n'était autre que M. Richard, lui-même, que les soldats n'avaient point reconnu.

Les prêtres exilés n'oubliaient pas, dans les pays étrangers, leurs chers paroissiens ; ils étaient en correspondance avec eux, et plusieurs d'entre eux revenaient en Bretagne en dépit des

devoa evintan he gure, Joseph Houssu, chomet gantan beteg ar maro, he ran galon oe ker braz ma kollaz, gant ar glac'har hag an anken, ar memor euz a bep tra.

Eur veich, em euz klevet, e teuas soudardet da glask eur bœlek hanvet Richard e ty Thomas, e parrez Loguivy-Ploubannalek; Thomas a c'halvaz ar mevel da gùndui ar soudardet a roe tu-ma, tu-hont, taoliou fuzil pe taoliou sabren er gueliou hag er bern foen. Ne oa kavet den; neuze ar mevel, evit ho c'honsoli euz ho foan kollet, ho digassaz da eva peb a vanne. Ar reman a guitaaz ar mevel laouen braz euz he vadelez, hag heman d'ar ger en eur redek, euruz da veza dilivret anezo, rag ar mevel-ze oa an aotrou Richard, ne oa ket bet anavezet gant ar soudardet.

Ar veleyen exilet er broiou diavez na zizonjent ket ho farreziou, skriva a reent dezo, hag aveichou e teuent enn dro e Breiz, en despet d'ar riskl oa evito. Klevet em euz aliez len eul lizer skrivet gant an aotrou Kalvez, kure Iviaz, e

dangers qu'ils couraient. J'ai souvent entendu lire la lettre écrite par M. Calvez, curé d'Yvias, dans le diocèse de Saint-Brieuc, à Anna Lescop, du bourg d'Yvias. Cette lettre était une instruction, une espèce de catéchisme pour les fidèles sur la manière de s'acquitter des devoirs de la religion dans ces temps de troubles. On la lisait le dimanche aux gens de la paroisse qui pouvaient venir l'entendre. Combien de fois cette lettre de M. Calvez a-t-elle été lue sous un grand chêne dans le verger de Kervulguen, et dans un petit bois qui se trouvait auprès ! Là, dans les nuits d'été, les parents de M. Le Jean, qu'on nommait alors l'Ecrivain, rassemblaient les bons chrétiens des environs, et lorsqu'on n'entendait plus dans le bois que le chant du rossignol, on lisait à ces braves gens cette lettre pour les instruire et les consoler. Combien de fois la sainte Messe n'a-t-elle pas été célébrée sous ce grand arbre, sur un autel qu'on y élevait à la hâte ! Quel plaisir j'ai eu, dans mon enfance, dit M. Durand, vicaire de Lanmeur, quel plaisir j'ai éprouvé, assis au pied de ce chêne, d'entendre mes grands parents me

eskopti Sant-Briek, da Anna an Eskop, euz a vorc'h Iviaz. Al lizer-ze voa eur gentel, eur seurt katekis evit an dud fidel var ar fœçon d'en em akita euz an deveriou a relijion en amzer trubuliuzze. Lennet vije da zul d'an dud euz ar barrez a helle dont d'he selaou. Nag a veich eo bet lennet lizer ann aotrou Kalvez dindan eur gistinen vraz a oa e liorz Kervulguen, hag en eur brouskoat a zo e kichen. Eno, en nozveziou hanv, tud koz ar Skrivagner (an aotrou Ar Iann) a zastume an dud tro var dro; ha pa na vije klevet ken trouz nemet kan an eostik-noz er c'hoat, e lennent d'an dud keaz-ze al lizer-man, evit ho c'hentelia hag ho c'honsoli. Nag a veich ive a zo bet offerennet dindan ar vezen vrazze, var eun aoter savet buhan ha buhan.

Pebez plijadur am euz-me bet em bugaleaich, eme an aotrou Durand, kure Lanmeur, pebez plijadur am euz-me bet, azeet e hars ar gistinen-ze, o klevout va zad koz o kounta an traou tremenet dindan-hi. « Aman a reaz da dad he bask kenta; aman e oa eureujet Pipi-Vraz;

raconter les événements qui se sont passés sous son ombre ! Ici, me disait mon grand-père, ton père a fait sa première communion. C'est sous cet arbre qu'a été marié le grand Pierre. M. Richard (celui qui est mort vicaire-général à St-Brieuc), M. Auffret (mort curé de Plesguien), M. Toullic (mort curé de Ploëzal), venaient souvent ici. Mille bénédictions à leur mémoire ! Oui, mille bénédictions aux prêtres catholiques ! Combien de respect, d'amour, d'admiration avaient les fidèles pour ces prêtres, véritables ministres de Jésus-Christ ! Les prêtres de notre époque ont les mêmes sentiments ; combien devons-nous donc honorer nos prêtres et les aimer. Pour moi, je les aime depuis l'enfance ; je les ai fréquentés pendant toute ma jeunesse, et l'habitude de les voir et de vivre avec eux m'a inspiré le plus profond respect pour les ministres de Jésus-Christ. C'est à eux, après Dieu, que je dois tout le bien que j'ai fait dans ma vie. Tout mon désir était d'être prêtre ; je n'ai pas eu ce bonheur, je ne l'aurai jamais. Dieu m'a réservé cette épreuve, j'espère qu'elle me servira pour mériter le paradis. *Amen !*

an aotrou Richard (maro vikel-vraz e Sant-Briek), an aotrou Auffret (maro person Plegien), an aotrou Toullic (maro person Plouezal) a zeue aman aliez. Mil bennoz dezo ! » Ia, mil bennoz d'ar veleyen katolik ! Pegement a zoujans, a garantez, a admiration o doa ann dud fidel evit ar veleyen-ze, guir vinistred da Jesus-Christ. Ar veleyen euz an amzer presant a zo er memez santimanchou evelto. Pegement e tleomp enori hor beleyen hag ho c'haret. A vihanik em euz hen great ; bet oun bet etouez an aotrounet beleyen abaoue va iaouankiz ; hag ho darempret en deuz imprimet doun em c'haloun eun doujans, eur respet ar vrassa evit ministred Jesus-Christ. Dezo, goude Doue, va zad ha va mam, e tlean an oll vad em euz great e va buhez. Va oll c'hoant, va oll desir oa antreal va unan er velegiach ; n'em euz ket bet ar bonheur-ze, n'em bo ket. An Aotrou Doue en deuz va eprouet euz ar fœçon trist-man ; esperans em euz e servicho d'in evit gounit ar baradoz.

Evel-ze bezet gret.

TRENTE-TROISIÈME VEILLÉE

En basse-Bretagne, dans les manoirs, il y avait des hommes de bien qui soutenaient le pays ; maintenant on y voit, assis au haut bout de la table, l'ancien gardeur de vaches du manoir.

Les laïques ont déployé aussi un grand courage pendant la persécution. Dans les prisons, où ils furent jetés en grand nombre, ils se consolaient par la confiance en Dieu et en la Vierge Marie. Ce qui étonne surtout les gens de ce siècle, quand ils entendent le récit des événements de la révolution, c'est de savoir combien les prisonniers avaient conservé la gaîté française jusque dans les fers. La noblesse dépouillée de ses biens, réduite à un état plus triste que celui du laboureur, supportait sa misère avec courage. On chantait dans les prisons ; l'esprit français, la gaîté chevaleresque s'y étaient réfugiés. A Carhaix, se trouvaient emprisonnées les familles de Kersauzon, de Saint-Luc, de Rodellec du Portzic, de Tredern, de Gouzillon et bien d'autres que l'on avait enfermées avec des voleurs et des mauvais sujets. Les enfants de ces nobles familles leur furent enlevés pour être

TREDE NOSVEZ HA TREGONT

E Breiz-Izel oa manerIou, oa tud vad e difen ar vro ;
Breman penn an daol e veler neb a vire saout ar maner.

(Barzaz-Breiz.)

An dud fidel euz an amzer-ze a zisknezaz ive eur gouraich vraz er bersekution. Dastumet er prizoniou, na gollent eno nag ho feiz nag ho fisians en Aotrou Doue hag er Verc'hez.

Ar pez a estoun breman ar re a glev ar recit euz an traou erruet en amzer-ze eo ar gontantamant, al laouenedigez, ar peoc'h a oue etouez an dud persekutedze.

An dud euz an noblanç, dastumet er prizoniou ha dibourveet euz ho madou, oblijet d'en em servicha ho unan, deuet en eur stad tristoc'h evit hini al labourerien douar, a c'houzanve ho stad truezuz gant kouraich, en eur gana hag en em laouennat en eur fœçon honest etrezo. E Karaez oa dastumet assamblez ar fa-

[redacted]

élevés à l'hospice de Brest. Remarquez, mes amis, que de ces raffinements de cruauté des républicains, je n'invente rien, je n'exagère rien. Pères et mères qui aimez la révolution, vous ne connaissez pas bien ses œuvres. Les voleurs ne pouvant s'empêcher de témoigner du respect aux justes persécutés, se tenaient à part de crainte de les gêner par leur présence. Les prisonniers se faisaient aimer de tous ceux qui les approchaient. Les citoyens de Carhaix ayant pris la résolution de massacrer tous les captifs en une nuit, les soldats chargés de la surveillance de la prison, touchés d'admiration pour le courage et les vertus des prisonniers, résolurent de les sauver. Ils furent trouver les principaux habitants de Carhaix et leur dirent : Nous ne sommes pas assez nombreux pour défendre les abords de la prison, mais nous aurons notre revanche ; car pendant que vous massacrerez nos prisonniers, nous entrerons dans vos maisons pour massacrer vos femmes et vos enfants. Force fut aux citoyens de Carhaix de rester tranquilles. Que de Français seraient aussi revenus de leurs préjugés, comme ces bons militaires, s'ils avaient

millou Kersaozon, Sant-Luk, Rodellek du Portzik, Tredern, Gouzillon ha kals a re all ; lakeet oant er prizoun gant al laeron hag an dud fall. Bugale vihan an noblansou-ze oe lammet diganto evit o lakaat en hospital Brest. Euz krisder ar republikanet, va mignonet ker, n'em euz lavaret nemet ar virionez. Tadou ha mamou, ma livirit e karit ar revolution, n'anavezit ket he oberou fall. Ar reman en em denne ho unan a goste, gant aoun da drubuilla án dud vad-ze dre ho fresans. An dud persekutet-man oa karet gant an oll dud a dostea outo. Citoianed Keraez o doa kemeret ar resolution d'ho laza oll en eun nozvez ; mœs ar soudardet, karget da zivoal ar brizounerien, o doa kement a admiration evit ho c'houraich hag ho vertuziou, ma na fellaz ket dezo ho lezel en danjer.

Ar soudardet-man eta a ieaz da gaout tud Keraez hag a lavaraz dezo : N'omp ket soudardet avoalc'h evit difen ar bri-



pu approcher de ceux qu'on calomniait d'une manière si infâme ! La douceur et la charité chrétienne des prisonniers désarmaient leurs geôliers.

Victoire de Saint-Luc, religieuse, qui se trouvait au nombre des victimes destinées à la guillotine, assemblait autour d'elle les jeunes filles et faisait avec elles ses exercices de piété. Austère pour elle-même, au point qu'on l'appelait le petit saint Jérôme, elle était condescendante pour les autres. Les gentilshommes prisonniers vivaient entre eux dans une grande intimité ; la plupart avaient été voisins de campagne ; d'ailleurs, la conformité des sentiments et des malheurs les rendait très à l'aise les uns avec les autres. Ils étaient gênés dans leur besoin d'expansion par la présence de jeunes gens condamnés aussi pour causes politiques, mais qui n'étaient ni royalistes ni bons chrétiens. On leur témoigna d'abord qu'ils excitaient la défiance, et quand ils paraissaient, la conversation cessait et l'on gardait le silence. La religieuse fit comprendre à ses compagnons d'infortune qu'il fallait allier à la prudence une douce charité pour les frères égarés ;



zounerien ; mœz, klevit mad, mar zit er prizoun d'ho laza, ni zeuio ni en ho tyez da laza ho priejou hag ho pugale. Dao mad oe da dud Keraez choum didrouz.

Viktoar Sant-Luk, leanez, a zestume en dro dezi ar merc'het iaouank prizouniet eno, hag e ree ganto he exercisou spirituel. Karantezuz braz oa evit an oll. An dudchontil-zo a veve etrezo evel ma oa bet ho c'hustum pa oant amezeien, o choum en ho maneriou.

Eun tammik koulskoude e kavent diœz kaout en hozouez tud iaouank na garent ket a vraz ar feiz nag ar roue. Diskuezet oe dezo da genta eun neubeut a ziafizians, ha pa n'em gave unan euz an dudiaouank-ze ganto, a chome an dudchentil mud ha ne oa mui kaoz ebet ganto. Al leanez a reaz dezo kompren e renkent, hep di-zonjeal ar brudanç, diskuez karantez d'ar breudeur faziet ; diskuez a reaz he unan ar skuer vad d'ar re all, hag he c'hundu

elle montra elle-même l'exemple, et sa conduite si charitable et par conséquent si aimable fit tant d'impression sur un de ces jeunes libéraux qui avait beaucoup d'esprit, qu'il se convertit. — M. de Saint-Luc et son épouse furent, peu de temps après, conduits à Paris avec leur fille, religieuse de la Retraite, pour y être guillotinés. Arrivée au pied de l'échafaud, elle demanda à mourir la première, et l'ayant obtenu, elle dit à son père et à sa mère : « Chers parents, vous m'avez appris à vivre, Dieu me fasse la grâce de vous montrer maintenant comment l'on meurt pour Jésus-Christ ! » Chacune des victimes était appelée à la mort par lettre alphabétique. La mort de Robespierre sauva un grand nombre de personnes dont le tour était déjà arrivé.

M. Alexandre de la Roque-Trémaria, médecin de Mgr de Saint-Luc, et qui écrivit la défense de ce saint prélat et celle des prêtres fidèles, fut guillotiné à Paris avec son frère, capitaine de vaisseau, le 26 décembre 1793, à l'âge de quarante-deux ans. Il fut martyrisé pour avoir porté sur lui l'image du Sacré-Cœur de Jésus : les révolution-

leun a garantez kristen ha ken dudiuz a reaz kement a vad da unan euz an dud iaouank-ze en doa kals a speret, ma zeuaz d'en em gonvertissa.

An aotrou Sant-Luk hag he c'hreg oa kasset da Bariz, neubeud goude, gant ho merc'h leanez, evit beza dibennet. Deuet tost d'ar chaffault e c'houlennaz pignat da genta, hag e lavaraz d'he zad ha d'he mam : « C'hui o peuz diskuezet d'in beva, plijet gant Doue roï din ar c'hras da ziskuez deoc'h breman penaoz mervel. » Peb hini euz ar re oa er prizoun a oa galvet d'ar maro dre al lizeren kenta euz he hano. Maro Robespierre a zilivraz kals euz an dud-ze, deuet dija ho zro da veza dibennet.

An aotrou Alexandre de la Roque-Tremaria, bet medisin pe louzaouer an aotrou'n eskop Sant-Luk, hag en doa skrivet en enor d'an eskop mad-ze evit difen ar feiz hag ar veleyen vad, oe dibennet e Paris, assamblez gant he

naires savaient combien cette dévotion était chère à la famille royale qui s'était consacrée tout entière au Sacré-Cœur.

Le 16 octobre 1793, la reine de France monta à son tour sur l'échafaud ; elle fut aussi digne et aussi courageuse à la mort qu'elle l'avait été dans sa vie. La cruauté révolutionnaire ne s'arrêta ni devant le sexe, ni devant les lois, ni devant le droit des gens.

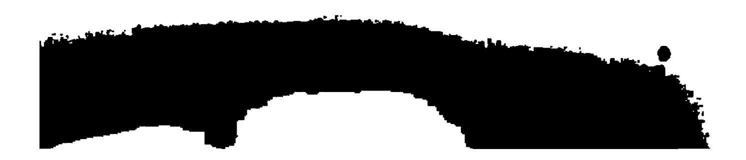
Lorsqu'elle était encore sur le trône, dans un temps où la calomnie la représentait comme livrée entièrement aux plaisirs et aux distractions frivoles, Marie-Antoinette consacrait la plus grande partie de la journée à ses devoirs de mère. Elle ne perdait jamais de vue ses enfants ; à dix heures, une sous-gouvernante les lui amenait, et c'est en sa présence qu'ils recevaient les leçons de leurs différents maîtres. Les inquiétudes, les appréhensions d'un avenir déjà menaçant, ne firent qu'accroître cette active surveillance et ces tendres soins qui étaient hier un bonheur et qui devinrent une consolation. Jamais elle n'était insensible à la vue d'un malheureux ; elle allait où l'appelait son cœur, et son cœur la poussait vers ceux qui souffraient.

vreur, kabiten a lestr, ar 26 kerzu 1793, d'an oad a zaou vloaz ha daou-ugent; merzeriet a oe abalamour ma touge varnezan imaich ar Galon-Sakr, rag an dud fall a ouie o doa bet ar roue hag he famill eun devotion dener d'ar Galon-Sakr.

D'ar 16 a viz here 1793, Rouanez ar Frans a bignaz d'he zro var ar chaffault. Hi oa ker kalounek ha ken deread dirag ar maro, evel ma zoa bet epad he buhez. Krizder ar Republikanet na zellaz na deuz ar renk, na deuz ar reiz.

Na deuz al lezen, na deuz guiriou ar Rouanteleziou etrezo.

Pa oa var an tron, e oa tamallet e faoz gant an dud fall; hi a gemere eur soursi vraz euz he bugale. Dirazi vije gret skol d'ezo ho daou; ar chagrin hag ar glac'har a goueze ken aliez var he c'halon na vire ket outi da gelen ar vugale baour-ze, kaout a ree frealzi d'en em gavout ganto. Eur galoun tener oa ka-



Elle avait pour ses amies une affection tendre et sincère, et était toujours prête à leur en donner des preuves.

Ce ne fut pas seulement aux jours du péril et du malheur que se montrèrent les touchantes qualités de Marie-Antoinette.

Elle n'avait encore reçu aucun outrage des hommes ni du sort, tout était encore bonheur autour d'elle, et déjà son âme était l'asile des plus sérieuses pensées et des plus généreux sentiments.

Louis XVI, jugé comme roi, dit M. de Beauchesne, avait été conduit en voiture à l'échafaud ; sa veuve, jugée comme simple citoyenne, est montée, on l'a dit, sur une charrette et s'est assise sur une planche. Mais la royale condamnée, vêtue de blanc, comme jadis les martyrs de la foi chrétienne, les mains liées derrière le dos, est allée au supplice, sereine et magnanime, regardant avec calme et pitié le tumulte qui l'environnait. Les maisons étaient closes, elles étaient muettes sur son passage ; dans la rue Saint-Honoré, presque en face de l'Oratoire, un jeune enfant, que souleva sa mère, s'inclina devant Marie-Antoinette, et de la main lui envoya un baiser. A ce spectacle, si nouveau pour

loun ar Rouanez, hi a garie ar beaurien, ar re o doa da c'houzanv er bed-man. Louis XVI, barnet evel Roue, oa bet kasset d'ar chaffault en eur c'har-aotrounet; an intanvez barnet evel ar citoianezet-all oa kasset d'ar maro en eur c'har-labour, azezet var ar c'hoat kalet. Mari-Antoinetta oe guisket e guen evel merzerien amzeriou kenta an iliz; he daouarn ereet a dreon he c'hein. Seder, kalounek hag a zelle sioul ha gant truez euz ar moustr braz a dud a oa en dro d'ezhi. Ar prenestou, an doriou oa sarret kloz. Eur vam kouskoude a zavaz he bugelik a bouez he divreac'h, hag ar c'hrouadurik o veza saludet ar Rouanez, a vouichaz d'he zornik hag he astennaz tram ar Brinses. Mari-Antoinetta oe tenereet he c'haloun gant allazik ar c'hrouadurik hag an daelou a veuzaz he daoulagat. Ty-ker Paris en doa dastumet merc'het mezvez ha divezdet, bonedou-ruz var ho fen, guisket gant truillou

elle, la reine rougit d'émotion et ses yeux se remplirent de larmes.

La victime ne devait rencontrer d'outrages que sur les points où l'on avait d'avance aggloméré, à dessein, une multitude fanatisée par la haine. Ainsi, en face de Saint-Roch, un geste de Grammont fit faire halte au cortège, pour que la populace amoncelée sur les degrés de l'église pût insulter la reine à loisir. Cent pas plus loin, les vociférations se renouvelèrent devant le passage des Jacobins. C'est que la commune de Paris n'a pas voulu qu'une reine de France traversât sa capitale sans pompe et sans cortège ; elle a envoyé à cette fête toute cette tourbe de femmes ivres, couvertes de haillons, coiffées du bonnet rouge, qu'elle enrégimente et qu'elle soudoie pour accompagner à la mort les victimes désignées par le tribunal révolutionnaire, et les poursuivre de boue et d'imprécations, poussant des hurlements et des bravos à chaque chute du couperet fatal. C'est ce troupeau de mégères qui saluaient la fille des Césars des noms de Frédégonde et de Messaline, demandant son sang pour le boire et justifiant cet horrible nom, que la Commune leur a donné, de *lécheuses de guillotine*.

evit insulti ar re kondaonet d'ar maro gant tribunal didruez ha disleal ar revolution. Ar merc'het-ze a c'houlenne goad ar Rouanez hag a reent dezhi hanoiou euzuz. Ar c'homerezet-ze a oant galvet lipouzezet goad ar guillotin.

Mari-Antoinetta a jomaz Rouanez er prizoun, Rouanez var kador-plouz, kolc'het kolo, ha skaon ar prizon. Chom a reaz Rouanez var ar c'harlabour he c'hasse d'ar chafîault. Sellout a ree euz ar bobl evel m'an dije lavaret : Va foaniou zo var ho zermen; ho rec'hui, siouaz ! a zo o komans !! Digouezet var ar blasen, e lec'h ma doa redet goad Louis XVI, pignat a reaz heb aoun ebet var ar chafîault; sellout a reaz euz he falez gueichall; pidi a reaz a greiz kaloun; sevel a reaz he daoulagat etrezek an env, hag en or drei euz ar bourreo : Hastit-a-fo, emezhi; hag a resevaz an taol kontel a droc'haz dezhi he fenn hag he buhez.

Celle qui était restée reine dans la prison du Temple, reine sur la couchette grossière et sur la chaise de paille et sur l'escabeau de bois de la Conciergerie, était encore reine sur la charrette qui la conduisait à l'échafaud. Une sorte de grandeur digne rayonne toujours autour d'elle. L'auguste victime contemple jusqu'au bout, avec calme, ce peuple abusé; pas un mouvement de haine n'altère la sérénité de son regard, qui, détaché de la terre, semble regarder plus loin et plus haut. « Hélas! dit-elle, mes maux vont bientôt finir; mais les vôtres ne font que commencer ! » Arrivée sur la place où le sang de Louis XVI avait coulé, elle monte les marches de l'échafaud d'un pas ferme, attache un instant les yeux sur les Tuileries, avec une douloureuse émotion, prie avec ferveur, lève les yeux au ciel, et se tournant vers l'exécuteur : « Hâtez-vous ! » dit-elle, et inclinant la tête, elle reçoit le coup fatal.

Le scapulaire saisi sur Marie-Antoinette, et présenté lors de son procès, était un petit papier fin, dentelé autour, colorié à la main. Le Sacré-Cœur, surmonté de la croix, couronné d'épines, percé de la lance, était accompagné de ces

Habit karmez Mari-Antoinetta, lamet diganti ha diskuezet dirag ar varnerien fall, oa livet gant an dorn, eur galonsakr oa ive merket varnezan gant ar groaz, ar gurunen-spern hag al lans; hag en dro ar c'homzou-man : Kaloun-Sakr, ho pet truez ouzomp !

An aotrou Raguenes, bœlek iaouank, kure Landudek, kichen Kemper, oa deuet d'en em guzat e parrez Krozon e lec'h a oa ganet, hag eno a sikoure ar bobl fidel gant an aotrounet Balkon ha Meilars, hag a ziskueze kals a gouraich hag a feiz. E miz ebreul 1794, daou zen euz ar barrez-man (na ve lavaret ho hanoiou kasi morse gant tud Krozon) a zeuaz da c'houlen, digant ar mær, soudardet evit ho sikour da baka an aotrou Raguenes kavet ganto e Goandour.

Mont a rejont var eon d'ar gerik-se : kuzet oa an aotrou-ze e ty Kerinek ar merour. Ar soudardet a zeue en dro, heb beza kavet an hini a glaskent, pa dreme-

mots : *Cœur sacré, ayez pitié de nous !*

M. Raguenès, jeune prêtre, natif de Crozon et vicaire de Landudec, près Quimper, était venu se cacher dans sa paroisse natale. Là, il aidait MM. Balcon et Meilars à procurer les sacrements aux fidèles, et il se faisait admirer par sa foi et son courage. Mais au mois d'avril 1794, deux hommes dont les habitants de Crozon ne prononcent jamais les noms à voix haute, vinrent s'offrir au maire pour lui amener l'abbé Raguenès dont ils avaient découvert la retraite ; ils demandaient pour cela un piquet de soldats. Ils se rendirent en effet au petit village de Gouandour où était caché le saint prêtre, chez un brave fermier nommé Kerinec. Les soldats revenaient au bourg, après des recherches infructueuses, lorsqu'ils rencontrèrent un jeune laboureur portant la bêche sur l'épaule. C'est lui, dit le traître : *Tenete eum et ducite cautè.* Les soldats avaient envie de le laisser passer ; mais le traître leur répéta : Regardez donc ses mains, elles sont plus blanches que celles des paysans. Lorsqu'on apprit au bourg de Crozon que l'abbé Raguenès était arrêté, la désola-

naz en ho c'hichen eul labourer iaouank gant he venvek var he skoaz o vont d'he labour. Cetu aze ar bælek, eme an traitour, cetu hen o tont.

Ar soudardet o doa c'hoant d'he lezel e peoc'h. Mæz an traitour a lavaraz dezo : Me zo sur heman zo eur bælek, sellit euz he zaouarn, guennoc'h int evit daouarn al labourerien.

Pa oa klevet er vorc'h Kraon pe Krozon, e oa paket an aotrou Raguenes, e savaz eur c'hri truezuz; goulen a reaz antreal e ty he vam evit kemer eur boutou lær. Pa dremenaz evit mont da Gastellin, var droad, etre ar jendarmet, e oa heuliet gant tud a boke d'ar plas ma oe merket roudou he dreid.

Barnet oe e Kemper gant hast. He vam oa eet dy evit konsoli he mab; da zevez he varo hen a supliaz he vam da vont en dro da Grozon evit na zeuje ket beteg ar chaffault. Marie-Jeanne Leskivit a guitaaz-ta Kemper d'an devez terrubl-

tion f ... rale. Il demanda à entrer
chez ... e ; on le conduisit à Châ-
tea ... le faisant marcher à pied
en ... x gendarmes. Sur son passage,
o ... nouillait, puis on baisait la trace
... pas. Il fut jugé à Quimper et
... nné à mort. Sa mère l'avait suivi :
... ur de sa mort, il la supplia de retourner à Crozon et de ne pas le suivre jusqu'à l'échafaud. Marie-Jeanne Lesquivit quitta donc Quimper le matin de ce jour terrible. Arrivée près de Creac'h-marc'h, elle entendit le signal de la guillotine ; saisie de douleur, mais soutenue par la foi, elle se jeta à genoux, leva les yeux au ciel : il lui sembla voir l'âme de son fils montant joyeuse au séjour des bienheureux. Elle garda un silence absolu pendant la route ; il faisait nuit quand elle entra dans Crozon. Personne n'osait interroger cette pauvre mère. Entrée chez elle, elle ne pleura point, elle dit d'une voix ferme la prière commune ; mais lorsqu'elle dit le *De profundis* pour son fils Gabriel, on connut, au milieu des larmes et des sanglots, que le sacrifice du martyr était consommé.

Un mois auparavant, dans cette même

ze, ha pa oa deuet e kichen Kreac'h-mac'h e klevaz ar signal euz ar guillotin; neuze en em daolaz var he daoulin, hag o sellout etrezek an ee a seblantaz dezi guelout ene he mab o pignat en envou! Na lavaraz ket eur præpos epad an hent, deuet oa an noz araok ma oa erruet e Krozon; den na grede interroji ar vam baour-ze. Na vouelaz ket, lavarout a reaz ar pedennou euz an noz, gant eur vouez fermi, mæz pa oa o lavarout an *De profundis* evit Gabriel he mab ker, a reaz da anaout da oll dud an ty, dre he daelou hag he ran-galoun en doa ar merzer peur-aichuet he sakrifis.

Er miz araok, er memez blavez 1794, e oa bet barnet an aotrou Riou, person Lababan. Ar presidant, en doa gret he studi gant an aotrou Riou, a fellaz dezan e savetei. Lavarout a reaz dezan : Aotrou Riou, c'hui peuz tri-ugent bloaz, rak c'hui zo kossoch evidoun-me. Ar bælek a ouie ne vije ket lezet dibenna ar



année 1794, on avait jugé à Quimper M. Riou, recteur de Lababan. Le président du tribunal révolutionnaire, qui avait été au collège avec l'abbé Riou, désirait le sauver ; il dit en conséquence : M. Riou, vous avez plus de 60 ans, car vous êtes plus âgé que moi. Le prêtre connaissait parfaitement la loi qui exemptait de la mort ceux qui avaient atteint l'âge de 60 ans ; mais ne voulant pas sauver sa vie au prix d'un mensonge, il répondit : Je n'ai pas encore 60 ans, il me manque 3 mois pour les avoir. Comme il était sur l'échafaud, s'adressant à la foule qui l'entourait il s'écria: J'ai eu trois beaux jours dans ma vie : celui de ma première communion, celui de mon ordination et ce jour où j'ai la joie de verser mon sang pour mon Dieu. Il mourut martyr de la foi et de la vérité. Ces scènes admirables se renouvelaient alors tous les jours sur tous les points de la France.

Ce fut aussi dans le mois d'avril de cette année que furent guillotinés, à Lannion, MM. Lajat et Le Gall, âgés l'un de 31 ans, l'autre de 35 ans. Ces prêtres se déguisaient pour pouvoir parcourir les campagnes ; ils étaient

re o doa tri-ugent bloaz, a respountaz koulskoude hervez ar virionez : N'em euz ket c'hoaz tri-ugent bloaz, tri miz a vank din. Pa oe pignet var ar chaffault a lavaraz d'ar bobl : Tri dervez kaer em euz bet em buhez : hini va c'hommunion genta, an devez ma zoun bet beleget, hag heman eo ar c'haera pa hellan skuilla va goad evit va Doue. Dibennet oe e Kemper, merzer euz ar feiz hag euz ar virionez.

Er miz ebreul ive euz ar bloaz 1794, oa guillotinet e Lannuon an aotrounet Lajat hag Ar Gall, oajet unan euz eur bloaz ha tregont, hag egile euz pemp bloaz ha tregont. Ar veleyen-man oa degiset, hag en eur ober van da brena stoup, a ieent euz a ger da ger, euz a dy da dy, hag e kavent evel-se ar voyen da rei ho sakramanchou d'an dud fidel. Diskuliet oant abalamour d'eun eured o doa gret ; kavet oant e ty an introun Taupin e Landreger. Kondaonet d'ar

censés acheter de l'étoupe pour en faire le commerce, et sous ce prétexte, ils allaient de village en village, de maison en maison, ce qui leur facilitait les moyens de procurer les sacrements de l'Eglise aux fidèles. Ils furent dénoncés pour avoir marié deux jeunes gens ; ils furent découverts à Tréguier, chez l'excellente dame Taupin, femme du valet de chambre de Mgr Le Mintier. Les deux prêtres et leur hôtesse furent condamnés à mort. Les deux prêtres furent guillotinés à Lannion ; en se rendant à l'échafaud, ces deux martyrs récitaient les litanies du saint nom de Jésus et le *Miserere*. M. André Le Gall fut guillotiné le premier. M. François Lajat, à la vue du sang de son confrère, sentit son zèle et son courage redoubler d'ardeur ; il s'élança sur l'échafaud pour parler au peuple, mais on l'en empêcha ; alors, levant la main, il bénit l'assistance profondément émue. Mme Taupin fut traînée à Tréguier, afin de lui faire subir son supplice devant sa propre maison ; elle fut attachée sur le cheval de la charrette qui portait la guillotine, encore toute chaude du sang des deux martyrs. Sur la route, se trouvait la

maro, an daou verzer, o vont d'ar chaffault, a gane litaniou Jesus, hag ar *Miserere*. An Aotrou Ar Gall oe dibennet da genta ; an aotrou Frances Lajat o velout korf he gonsort leun a voad, a bignaz buhan var ar chaffault, o sonjal prezek d'ar bobl ; ne oa ket lezet d'hen ober ; pa velaz na helle prezek, a zavaz he zorn da rei he vennoz d'an assistantet.

An introun Taupin oe kasset da Landreger evit beza dibennet dress dirag he zy, lakeet oe var ar marc'h oa stag euz ar c'har a zouge ar guillotin toum c'hoaz euz goad an daou vælek-ze. Var an hent en em gave ty Lajat, tad ar bælek ; an den koz oa kasset gant ar soudardet da sellet euz ar guillotin en doa lazet he vab ann deiz diaraok. An dud fall-ze oa ker kriz evit tud an aotrou Lajat, ma gollaz he vreur iaouank he skiantvad var an heur, kement a chagrin a gemeraz.

maison de Lajat, le père du prêtre ; les républicains forcèrent le vieillard à venir voir la guillotine qui avait fait périr son fils, et ces scélérats furent si cruels pour cette malheureuse famille, que le plus jeune des frères du prêtre en perdit la tête sur l'heure. La mort cruelle de Mme Taupin, qui était très aimée et très estimée, répandit la consternation dans tout Tréguier. Deux autres ecclésiastiques qui étaient cachés aussi chez cette bonne dame eurent le temps de se sauver. L'un d'eux, M. Lannier, supérieur du séminaire de Tréguier, fut fait prisonnier ; à la mort de Robespierre, on le laissa sortir, à condition de revenir dès qu'il serait mandé. Fidèle à sa parole, il rentra dans la prison dès qu'il fut appelé ; mais Dieu permit que sa générosité fût récompensée dès cette vie ; il fut bientôt délivré pour la seconde fois.

Ainsi que MM. Lajat et Le Gall, le vicaire de Lehon, près de Dinan, feignait de faire le commerce des œufs. Il parcourait parfois les villages avec un panier d'œufs au bras, en passant devant les maisons : Eh ! s'écriait-il, voulez-vous des œufs ? Qui veut des œufs ?

Maro an introun Taupin a lakeaz kanv ha tristidigez en oll vro. Daou vælek all oa kuzet en he zy, mæz be o doa an eur-vad da dec'hout abred avoalc'h. An aotrou Lannier, superior euz ar seminer, oa unan anezo; divezatoc'h oa prizouniet ive, ha pa varvaz Robespierre oa lezet da zont e meaz ; mæz an aotrou-ze renkaz rei he c'her da zistrei pa vije galvet, ha na vankaz ket d'he ober, pa oa deuet an amzer ; mæz an eil gueich na choumaz ket pell er prizoun.

Evel an aotrou Lajat, kure Lehon, kichen Dinan, a dremene dre ar c'herriou gant eur banerat viou out he vreac'h, hag a ie kichen dor an tyez en or ioual : Cetu viou, piou an do viou ? An dud vad a ouie petra oa ar c'homzou-ze hag ar bælek mad digemeret e kuz a zeue d'ober badianchou, eureujou hag a roe ho sakramanchou d'an dud fidel, goude beza lavaret dezo an offeren.

Eun den koz euz a barrez Tregrom,

Des œufs frais? Les bonnes ménagères ouvraient leurs portes. Le prêtre entrait. Il baptisait, entendait les confessions, administrait les malades, etc.

Un vieillard de la paroisse de Tregrom, nommé Le Roy, ayant été condamné à mort pour avoir donné asile à des prêtres persécutés, son fils, Pierre Le Roy, demanda et obtint de mourir pour son père. Cette exécution fit répandre bien des larmes; les assistants étaient vivement touchés du dévouement héroïque de ce jeune homme, qui était marié et laissait plusieurs petits orphelins. C'est un dévouement semblable qui fit à Mathurin Bouthier, prêtre du diocèse de Nantes, venir se présenter aux juges pour être condamné à la place de son frère, qu'il savait en prison parce qu'il était accusé de cacher sa retraite.

Au mois de juillet 1795, le curé de Guiscrif, ayant eu le bonheur d'échapper au massacre de Quiberon, revint dans sa paroisse. Un jour qu'il disait la messe pour les victimes de la cause royale, au milieu d'un grand concours de ses paroissiens, il fut tué à l'autel par les républicains, au moment de l'é-

hanvet Ar Roue, oa kondaonet d'ar maro evit beza kuzet beleyen en he dy. He vab, Per Ar Roue, a c'houlennaz beza dibennet e plaç he dad; guillotinet oe ann den iaouank-ma var ar blacen Plouaret. An oll a vouele var ar maro truezuz-ze. An den-man oa demezet, hag en doa eun tyad bugale vihan.

Evel-se ive Mathurin Bouthier, bælek euz a eskopti Naonet, o veza klevet e oa lakeet he vreur er prizoun abalamour dezan, a zeuaz dioc'h-tu euz al lec'h ma oa kuzet, d'en em offri d'ar maro e plaç he vreur.

E miz gouere 1791, person Guiskriff, o veza bet an eur-vad da dec'hout euz a Giberon, oa deuet en dro d'he barrez. Eun devez ma lavare an offeren evit an dud lazet e Kiberon, ha ma oa kals euz he barrossianiz en dro dezan, d'ar mare ma c'horree ar c'halir, a gouezaz d'an douar lazet gant tennou fuzil ar republikanet. Daou zen hag eur vaouez oe lazet assamblez gantan.



lévation du Calice ; un homme et une femme furent également atteints par les coups de fusil.

Plusieurs d'entre vous, dit alors Jean le conteur aux habitants de Keranna, trouveront peut-être que je m'arrête trop longtemps à vous parler du temps de la révolution ; d'autres, peut-être, me reprocheront de n'en avoir pas dit assez, puisque je n'aurai point parlé de ce qui s'est passé dans leurs paroisses respectives. A ceux-ci je répondrai : Je ne puis raconter ce que je ne sais pas, ce que je n'ai vu ni entendu. Aux autres, je dirai : Pardonnez au vieil aveugle de s'arrêter tant de temps à raconter ce qu'il a vu se passer devant lui dans son meilleur temps, le temps de sa jeunesse.

TRENTE-QUATRIÈME VEILLÉE

Vieillards, jeunes filles, enfants innocents,
Un Pater, un Ave pour les braves chouans ;
Ils sont les défenseurs de la cause de Dieu,
Ils vous ramèneront aux autels du Saint Lieu.

Les Vendéens, voulant se mettre en communication avec les chouans et les émigrés, qui étaient alors presque tous rassemblés en Angleterre, avaient tenté

Lod ac'hanoc'h, marteze, eme neuze Iann ar c'honter d'an dud euz a Geranna, a gavo e choman re bell da barlant euz amzer ar revolution ; ha lod all, marteze, a gavo n'em euz ket lavaret avoalc'h, abalamour n'em bo ket kountet ar pez zo digouezet en ho farreziou. Evit ar reman, me lavaro dezo : Penaoz kounta ar pez na ouezan ket, ar pez n'em euz ket klevet, na guelet. D'ar re genta a respountin : Pardounit d'an dall koz da veza n'em arretet kement a amzer da gounta ar pez en deuz guelet en amzer guella euz he vuhez, hini he iaouankis.

PEDIRVET NOSVEZ HA TREGONT

Ar re goz, hag ar merc'het, hag ar botret vihan,
Ar re pere n'int ket goest da vonet d'en emgann,
A lavaro en ho ziez, a barz mont da gousket,
Eur Bater hag eun Ave evit ar chouantet !

(*Barzaz-Breiz*.)

Paotret ar Vendee a glaskaz kemer porz Granville e Normandi ; ezom o doa euz ar porz-ze evit kaout eur plaç da receo an traou digasset dezo euz a Vro-

inutilement le siège de Granville; en revenant, ils passèrent par Antrain, Dol et Fougères, où ils vainquirent les bleus; mais ils furent à leur tour vaincus au Mans et à Savenay. Il ne resta de l'armée vendéenne que ceux qui furent recueillis avec la plus grande charité par les cultivateurs bretons.

Vous vous imaginez, peut-être, que je vous ai détaillé toutes les horreurs de la révolution. J'ai cependant, en ne sortant pas de la Bretagne, à vous parler d'un monstre qui n'a peut-être pas son pareil dans l'histoire. Carrier est le nom de ce monstre; c'était un jeune homme envoyé à Nantes par Robespierre. Il disait souvent que pour que la France fût vraiment république, il fallait qu'il n'y restât que sept cents hommes par dix lieues de territoire. Pour y parvenir, il fallait faire mourir tous ceux qui y étaient de trop, afin que les autres vécussent plus à l'aise. En conséquence, il faisait périr tous les jours, à Nantes et aux environs, un nombre effrayant d'hommes. Dans une des lettres qu'il écrivait à ses amis de Paris, on trouve ce passage : « J'ai fait périr cette nuit cinquante-huit prêtres;

Saoz, e pelec'h oa neuze an darn vuia euz an dud divroet. O veza bet trec'het gant ar republikanet e teujont e Breiz evit mont var ho c'hiz d'ho bro. Er c'herriou Antrain, Dol ha Foujeres, ar re c'hlaz pe ar republikanet, o doa renket bale dirazo ; mæz goude oant trec'het er Mans hag e Savenay, ha na choumaz euz ho arme nemet ar re euruz avoalc'h da veza digemeret gant ar vrassa karantez etouez ar Vretonet.

Kridi a ret martreze em euz lavaret deoc'h an traou goassa digouezet en amzer ar spount. N'em euz ket komzet deoc'h c'hoaz euz eur muntrer, n'en deuz ket kavet he vestr var an douar. Deuet oe neuze e Naonet euz a berz Robespierre, eun den iaouank, hanvet Karrier; heman a lavare evit ober euz ar Franç eur republik, ne oa ret kaout var bep deg leo douar, nemet seiz kant den da vaga, evit ma vefje æssoc'h ar re all. Evel-se e oa ret laza an tri-c'hant den-ze a oa ree anezo var beb deg leo douar euz ar Franç, rag kounta a ree ouspenn mil den da vaga var an espaç douar-ze.

Evit dont a ben euz an dra-ze, a ree laza bemdez e Naonet hag e tro ker, eun niver spountuz a dud. Skriv a ree da

placés sur la Loire dans un bateau préparé à cet effet, ils ont été engloutis et noyés. Quel torrent révolutionnaire que la Loire ! » Carrier trouvait que la guillotine allait trop doucement à son gré ; il fit en conséquence prendre les prisonniers par bandes et les attacher deux à deux, puis les jeter ainsi à la rivière; il appelait cela les mariages républicains, parce qu'il faisait d'ordinaire attacher ensemble un homme et une femme. Il dit un jour aux Nantais : « Mes amis de Paris et moi, nous ferons un cimetière de la France, plutôt que de ne pas la gouverner à notre guise. »

Parmi les nombreuses victimes mises à mort par Carrier, se trouvaient quatre jeunes demoiselles nobles appelées La Meyterie. La plus âgée avait 28 ans, la plus jeune 17 ans ; elles étaient belles, pleines de sagesse et de piété. Le bourreau ne put s'empêcher de trembler quand il lui fallut leur couper la tête et la montrer chaque fois toute sanglante au peuple ; enfin, à la quatrième, il fut si frappé qu'il se retira dans sa maison, où il mourut deux jours après.

Carrier, moins sensible que le bour-

Baris : En noz-man zo bet lazet eiz hag hanter kant bælek, beuzet int bet er steir al Loar ! Karrier a gave a ie ar guillotin re zoustad. Lakaat a ree kemer ar brizounerien dre vandennadou, ho staga daou ha daou, hag ho zeurel evel-se er steir. An dra-ze a hanver eureujou republikan, abalamour staget e vije aliez assamblez goazet ha merc'het evit ho beuzi. Eur veich, Karrier a lavaraz d'an Naonediz : Me ha va mignounet euz a Baris, ni a raio eur vered vraz euz ar Franç !

Etouez ar verzerien lakeet d'ar maro gant Karrier, oe pedir blac'h iaouank hanvet La Meyterie. Ar gossa anezo en doa eiz vloaz varnugent, ar iaouanka seiteg vloaz. Pa velaz ar bourreo oa ret dezan dibenna merc'het iaouank ker koant, leun a vodesti hag a furnez, krena a reaz euz he oll izili ; ha goude beza diskuezet d'ar bobl ho fennou leun a voad, en em dennaz en he dy hag a varvaz daou zevez goude, gant ar remorz euz he goustianç.

Karrier oa krissoc'h evit ar bourreo, ne glanvaz ket evit ken neubeut a dra. Daou zervez goude e pignaz gant he vignouned Lambertye, Goullin ha Grand'

[redacted]

reau, voulut donner une fête à ses amis Lambertye, Grand'Maison et Goulin ; ils montèrent sur un des bâtiments qui portaient les prisonniers à la *noyade*, et pendant que les victimes se débattaient dans les eaux et que celles qui surnageaient étaient assommées aussitôt, ils faisaient un festin délicieux avec des filles de mauvaise vie. Souvent, lorsqu'on venait l'implorer pour la vie d'un père, d'un frère, d'un cousin, il y mettait pour prix l'infamie de la suppliante ; et si l'on avait le malheur d'y consentir, le crime était aussitôt puni, car il faisait périr deux victimes au lieu d'une.

Ce n'était pas assez pour les républicains de guillotiner leurs compatriotes, il fallait encore les assassiner moralement. Dans leurs fêtes nationales, ils obligeaient les parents des victimes à prendre part à des banquets à côté des bourreaux et des dénonciateurs. La prostituée la plus éhontée venait s'asseoir, sans façon, à côté de la mère de famille et de ses filles obligées de supporter cet impur voisinage. Des bandes dévergondées de sans-culottes dansaient la *Farandole* et la *Carmagnole* et forçaient les honnêtes gens à les suivre.

Maison, var eur batimant karget a brizounerien evit ho c'hass d'ar veuzeudigez. Dibri a reaz eur pred dijuz e kompagnunez merc'het fall, epad ma oa taolet an dud keaz-ze ebarz ar steir. Ar re a zeue var c'horre an dour oa lazet á daoliou baz. Aliez Karrier a c'houlenne dizenor eur verc'h evit priz euz buhez he zad ; ha ma e doa ar verc'h-ze ar malheur hag ar vez da senti outan, e oant eun neubeut goude beuzet ho daou.

Troc'hi ho fen d'ar Francisien vad ne oa ket avoalc'h evit ar republikaned kriz, ret oa kreski ho ran-galon. Tud ar re lazet a renke azeza dioc'h taol tu ha tu gant ar vourrevien. Ar falla merc'het a azeze e kichen ar merc'het honest.

Republikanet *divragou*, hano kaër kemeret ganto, a ie dre ar ruiou o tansal *la Farandole* pe *la Carmagnole* ; o lakaat dre nerz an dud honest d'ho heulia.

Ouspen ar veuzeudigez hag ar guillotin, ar soudardet a laze bemdez kals a dud a dennou fusil ; aveichou kant den, aveichou all kant hag hanter-kant den en eun devez. Ar goad a ruille var blacen ar Bouffay beteg ar staliou, ar chass a zebre korfou ar re lazet, taolet er vengleuziou e meaz euz a ger. Eur medicin,

[redacted]

Outre la guillotine et les noyades, il y avait les fusillades ; les soldats tuaient en un jour cent personnes et tantôt cent cinquante. Le sang coulait sur la place du Bouffay jusque dans les boutiques ; les chiens dévoraient les cadavres des victimes que l'on jetait dans les carrières hors de la ville. Un médecin, appelé dans une des prisons de Nantes, y trouva des cadavres parmi les vivants, beaucoup d'enfants expirants, d'autres de ces innocentes créatures mortes jetées dans les baquets d'ordure. Beaucoup de femmes vendéennes y étaient enfermées ; il remarqua qu'elles tremblaient à son approche. Il en trouva qui, dans un autre temps, auraient eu droit à des soins et à des égards, même en prison. Huit jours après, il revint : elles avaient été toutes noyées. Ce médecin, dans son rapport, dit avoir vu dans ces prisons cinq enfants mourir les uns après les autres, dans l'espace de cinq minutes, tant l'air y était infect et malsain. Après ce rapport, on donna ordre de déblayer cette prison ; mais comme on ne trouvait personne qui voulût s'en charger, on y contraignit quarante paysans vendéens, en leur promettant la vie s'ils

o veza deuet en unan euz prizoniou Naonet, a lavar e kavaz eno, tu-ma tu-hont, korfou maro etouez tud beo, kals bugaligou var poent da dremen, re all beuzet e barrazou leun a fank. Ar groagez dalc'het eno a grene pa dostee an aotrou-man diouto, o sonjeal oa ar bourreo deuet d'ho c'hlask evit ho dibenna. Ar medicin-ze a lavar c'hoaz en deuz guelet er prizoniou-ze pemp bugel o vervel an eil goude egile dindan pemp minut ho femp. Roet oa urz da zivreina al lec'h-ze, hag evel devezour ebet na oa kontant d'ober al labour-ze, e oa lakeet da spura ar prizoun daou ugent paotr euz ar Vendee en eur rei dezo an assuranç euz ho liberte. Allaz ! kals anezo a varvaz araok aichui ho labour gant an aer fall euz al leac'h-ze, hag ar re a joumaz beo oa beuzet en despet d'ar bromessa roet dezo.

E Roazon, tud iaouank ha bugale memez a laze ar verzerien a dennou fuzil. E Brest oa lakeet er prizoun an oll oflisourien euz an noblanç chomet var al listri brezel. C'huec'h den varnugent oe dibennet er memez devez e Brest.

Lazet oe eno kals tud euz an noblanç, hag etrezo introunezet avancet

survivaient à ce travail ; mais aussitôt qu'il fut terminé, ceux qui avaient survécu furent noyés.

A Rennes, on exerçait des adolescents à fusiller les émigrés.

Parmi les victimes de la guillotine à Brest, on a surtout conservé le souvenir de Mlle Emilie de Forsans, qui était très belle et très bonne ; elle était d'une ancienne famille qui comptait six générations de noblesse à la réformation de 1667, encore plus illustre par ses vertus chrétiennes et sa bienfaisante charité. Comme la hache du bourreau lui tranchait la tête, un jeune homme, Le Gris-Duval, frère du prêtre dont j'ai déjà eu occasion de vous parler, ayant trempé son mouchoir de poche dans son sang, jura de la venger et partit aussitôt rejoindre les chouans. Lorsque M. Malmanche fut guillotiné, dans la même ville, on força ses deux infortunées filles à rester sous l'échafaud pour être arrosées du sang de leur père !

Avec Mlle de Forsanz furent guillotinés le capucin Yves Mével, dit le père Joseph de Roscoff, avec les braves chrétiennes qui lui avaient donné asile, les deux sœurs Demaret Le Coant et

en oad, ha dimezellet iaouank flamm. Emili Forsanz, plac'h iaouank euz ar re goanta, euz eur famill a zo bet atao anavezet dre he vertuziou kristen hag he noblanç, e oe dibennet er ger-ze, hag ar c'hrisder euz he bourrevien en he andret a reaz kement a boan da eun den iaouank hanvet Iann Ar Gris-Duval (breur ar bælek en doa goulennet koessai Loïz c'huezek en heur he varo), ma c'hlebiaz he vouchouer godel en he goad, hag a reaz sermant d'he venji : raktal a bartiaz evit mont da gombati etouez ar chouantet. Pa oe dibennet ann aotrou Malmanch, er memez ker a Vrest, oe lakeet he ziou verc'hik dindan ar chaffault evit ma vijent bet goloet gant goad ho zad paour. — En deveziou-ze ive oa dibennet an aotrou Jean-Marie Branellek, kure Kastel-Paol, ha ginidik euz Guikseny. Paket oe e ty intanvez Ar Guen, e Kastel, ha dibennet e Brest d'ar Iaou-Gamblid, seitek a viz ebreul 1791, oajet a seiz vloaz ha tregont. Ar Iaou-Gamblid, oh ! devez kaer evit eur bælek evit antreal er baradoz ! Eur pennadik araok he varo, e savaz eur ganaouen truezuz : enni e kaveur santimanchou ar verzerien euz a gommançamant an Iliz.

Barbe Jago, tous demeurant à Morlaix.

Ce fut alors que fut guillotiné l'abbé Jean-Marie Branellec, vicaire de Saint-Pol-de-Léon et natif de Guisseny. Il fut arrêté chez la veuve Le Guen, à Saint-Pol, et guillotiné à Brest le jour du Jeudi-Saint. O le beau jour pour un prêtre pour entrer au ciel ! Quelques heures avant sa mort, il composa un chant d'adieu où se trouvent les beaux sentiments des premiers martyrs de l'Eglise. Notre cadre ne nous permet pas malheureusement de donner ici ce chant breton.

L'administration du Finistère, présidée par M. de Kergariou, chevalier de Saint-Louis (combien différent des autres Kergariou), fut implacable contre les prêtres et les paroisses fidèles ; si elle eût faibli, l'administration eût été rappelée aussitôt à l'énergie révolutionnaire par le district de Brest ; mais les Finistériens étaient Girondins, ils voulaient s'arrêter dans le mal. Lors de la proscription des Girondins, le Finistère montra une énergie digne d'une meilleure cause. Oh ! si toute la France eût eu pour défendre la monarchie l'élan que montra le Finistère pour défendre

Eiz den varn'ugent oa bet lakeet da genta gant an dispac'herien da c'houarn ar Finister. Ho frezidant oa Kergariou (dishenvel braz euz ar re all euz he famill). Bet oant bet ar renerien-ze euz ar re grissa a enep ar veleyen hag a enep ar barreziou a jome euz tu ar relijion. Dispac'herien ar Finister oant euz tu ar re galvet *Girondins*. Avoalc'h oa evito beza diskaret ar relijion. Fellout a ree dezo chom a za. C'hoant o doa bet soken d'en em zevel a enep Robespierre. M'an dije bet ar Frans en he bez kement a nerz kaloun evit difen ar Roue, evel m'an deus bet ar Finister da zifen ar re galvet *Girondins*, ar rouantelez a vije bet saveteet, ha na vije ket bet e Frans amzer ar Spont. Kiniget oe arc'hant evit penn an dud maleüruz-ze. Kervelegan a zifennaz he hini. Trehouart, an den kriz, a ginnigaz 10,000 liur d'an hini en dije paket Kervelegan ; heman a jomaz kuzet var ar meaz etouez ar vretoned ; rag lavarout a ree : Keit en deuz eun den eur fusil, pistolennou hag eur sabren euz he c'houriz, ne dle mont da glask kuzat nemet etouez he dud. D'an 22 a viz kerzu 1792, evel m'euz en lavaret d'eoc'h, an eiz deputeet euz ar



les Girondins, la monarchie était sauvée et nous n'eussions pas connu la Terreur.

Kervélégan disputa sa tête à l'échafaud, malgré une prime de 10,000 livres, offerte par Tréhouart, pour le capturer. « Tant qu'un homme a un fusil à deux coups, des pistolets à sa ceinture et un sabre à son côté, il ne doit pas quitter son pays pour chercher un refuge ailleurs, disait-il. » Dès le 22 décembre 1792, les huit représentants du Finistère, Gomaire, Marec, Guezno, Guermeur, Kervélégan, Quéinec, Bohan et Blad, écrivaient à l'administration du Finistère : « La convention est troublée par les agitations d'une cinquantaine d'hommes pétulants qui, secondés par les tribunes et les ennemis de la liberté des opinions, semblent vouloir accélérer la mort du roi, etc. » L'administration leur répondit le 29 décembre : « Nos plus grands ennemis sont dans votre sein. Les Marat, les Robespierre, les Danton, les Chabot, les Bazire, les Merlin et leurs complices, voilà les anarchistes, voilà les contre-révolutionnaires; ils ont le titre de vos collègues, mais ils sont indignes de l'être, puisqu'ils sont même indignes du nom français.

Finister, Gomaire, Marek, Guezno, Guermeur, Kervelegan, Queinec, Bohan ha Blad a skrive da renerien ar Finister : Trouz braz zo er Gambr (la Convention) ; var dro anter kant euz an deputeet a glask lakaat ar Roue d'ar maro, etc. Renerien ar Finister a respontaz d'ho deputeet : Hon goassa enebourien a zo er Gambr : *Marat*, *Robespierre*, *Danton*, *Chabot*, *Bazire*, an daou *Merlin* hag ho lakipotret a zo tud hag a goll ar Republik. Na dlefent ket beza deputeet, n'int ket mad soken da zougen an hano a Francisien. Kassit anezho kuit, pellait anezho, arabat eo deoc'h chom en ho zouez, ne beva mesk ha mesk ganto.

Guelet a rit, va bugale, eme Ian an dall, en eur vousc'hoarzin, d'ar re he selaoue, ar republikanet en em anavez mad an eil egile. Cetu prœposiou renerien ar Finister, hag a zo guir, ha koulskoude ar re-man o doa karget kastel Brest a brizounerien, beleyen, noblans, paysantet. Hi eo o deuz kasset soudardet da voustra ar barreziou ka-



Chassez-les donc, éloignez-les donc au plus tôt, repoussez-les de vos délibérations, vous n'avez rien de commun avec eux, vous ne pouvez respirer le même air que des scélérats. »

Voyez, mes enfants, dit en souriant Jean l'aveugle à ses auditeurs, comme les républicains se jugent bien entre eux. Voilà des paroles justes et vraies des administrateurs du Finistère qui, cependant, avaient rempli, eux-mêmes, le château de Brest de prisonniers, prêtres, nobles et paysans, qui avaient fait marcher des troupes sur toutes les paroisses du Finistère qui avaient repoussé les prêtres jureurs ; c'étaient eux qui, les premiers, avaient suivi les principes de la révolution, et leur tour était venu de périr par elle. Ils avaient vendu et confisqué les biens de l'Eglise et des émigrés ; cependant ils semblaient innocents, comparés à ceux qui leur avaient succédé, et leur mort inspira de la compassion à tous. Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, connaissait leurs intentions ; plaise au Seigneur qu'ils aient expié, par leur mort, leur cruel aveuglement !

Aussi, dès que la Convention eut

lounek na felle ket dezo receo an touerien. Guelet hon euz diagent o doa c'hoant non pas mont larkoc'h en drouk. Kousta reaz ker dezo; galvet oant da vont d'ar varn; den na gemeraz ar boan d'ho difen, klask a rejont trugare, n'ho doa ket da gaout an trugare-ze e doare ebet ; an dud kriz *Breard*, *Trehouart*, *Jean-Bon-Saint-Andre*, henvel euz loënet gouez, euz tigret, a felle dezo skuilla goad, ha skuill a rejont anezan.

Renerien ar Finister o doa ivė skuillet goad, poulzet gant district Brest ; lakaat a rejont dibenna, ar bevare a viz ebreul 1793, Jean Pedel, euz a Vipavaz ; Fanch Guiavarc'h, labourer douar. D'an nao a viz ebreul oe dibennet Fanch Barbier, mær Guitalmeze ; d'an dri var 'n ugent oe troc'het pen Jean Prigent, mær Plouzevede. Oll oant lazet evitbeza difennet ar veleyen vad ha miret ho farreziou euz ar veleien touerien. An dra-ze oa labour ar *Girondins*. Ni velo c'hoaz oberou ar re falla hanvet *Montagnards* ha *Jacobins*.

Pa zigouezaz ar *Girondins* hanter-varo

décrété d'accusation les administrateurs du Finistère, et envoyé pour terroriser Brest deux de ses cruels représentants, Bréard et Tréhouart, suivis bientôt de Jean-Bon-Saint-André, tout s'aplatit devant eux dans le Finistère, et s'efforça de se faire pardonner sa résistance par l'obéissance empressée à la Convention ; mais ce fut en vain, les tigres voulaient le sang, ils le versèrent.

Les administrateurs du Finistère avaient, sur la demande du district de Brest, fait guillotiner, le 4 avril 1793, Jean Pédel, de Guipavas ; François Guiavarc'h, cultivateur à Kerroz, dans la même commune. Le 9 avril fut décapité François Barbier, maire de Ploudalmézeau, le 23 avril eut lieu l'exécution de Jean Prigent, maire de Plouzévédé. Tous furent décapités pour avoir défendu leurs anciens prêtres, et s'être opposés à l'intrusion des prêtres jureurs. C'était de la terreur girondine, nous allons assister à la terreur montagnarde. Quand les députés girondins, exténués de fatigue et de besoin, arrivèrent près de Quimper, au lieu du rendez-vous fixé par Kervélégan, Abgrall vint les chercher et les conduisit chez

gant ar skuizder, an naon hag ar sec'het, e kichen Kemper, el lec'h merket dezho gant Kervelegan, Abgrall a zeuaz d'ho c'herc'het hag ho digassaz e ty Le Louedec, en Ergue-Gaberik. An devez varlec'h e tigouezont e Kemper e ty *La Hubaudière* da zeg heur euz an noz. *Duchâtel* en doa paet evit ho c'hass da Vourdel ar vag *La Diligente*, bag ar Skanvik, euz a Gonkerne ; ar vag-ze a erruaz e Bourdel gant nao euz an deputeet *Girondins*. Guadet hag an den fall Petion o doa kavet e Brest eur vag mad. Chomet vije ar *Girondins* er Finister el lec'h o doant kement a vignonet, penefe o doa kollet er brezel, ha klask a reent neuze mont en ho bro ; mæz eno oant dilezet hag a varvjont en eun doare kriz. Belval, an *depute* fall, a skrive e 1791 : (ar roue, a bretantan, a zo eun torfetour) ; Belval a dremenaz mor Brest en eur vagik evit ar pesketerez, da zont da glask Barbaroux hag ar re all ; an aotrounet *La Hubaudière* ha La Bremaudière a zeuaz d'ho hencha euz a Gemper beteg Lanveoc. Nikun euz ar *Girondins* na gollaz he vuhez er vro-man ; mæz ar re

M. Le Louédec, curé d'Ergué-Gabéric. Le lendemain, ils se rendirent à Quimper chez M. de la Hubaudière, et y arrivèrent sans accident entre neuf et dix heures du soir. Duchâtel avait frété, pour les transporter à Bordeaux, la barque pontée *La Diligente*, appartenant à Le Scanvic, de Concarneau, qui les conduisit dans la Gironde au nombre de neuf, le 24 août.

Pendant ce temps, Guadet et le misérable Pétion, complice du 10 août et des septembriseurs, avaient fait préparer à Brest une embarcation sûre. Belval (qui, en 1791, avait osé écrire : « le roi est un monstre à mes yeux »), traversa la rade dans un bateau pêcheur pour chercher Barbaroux et les autres députés girondins, qui furent accompagnés depuis Quimper jusqu'à Lanvéoc par messieurs de la Bremaudière et de la Hubaudière. Aucun des Girondins réfugiés ne périt dans le Finistère. Mais tous ceux qui avaient contribué à les sauver furent arrêtés, et un grand nombre guillotinés !

La fête de la déesse Raison fut célébrée le 10 nivôse, 30 décembre, à la demande de la société populaire de Brest. Ce jour-là l'église Saint-Louis fut

o doa ho saveteet oant laket er prizoun, ha kalz anezo oant dibennet !

Gouel ar Rezoun, laket e lec'h Doue var an aoteriou, oe gret e iliz Sant-Lo… e Brest d'an 10 *nivose*, 30 a viz du . .

Jean-Bon-Saint-Andre, ar protestant, a savaz er gador-brezek hag a gomzaz a enep ar veleyen katolik hag ar guir relijion ! Be oant poulzet gant an diaoul, lavaret e vije o doa kollet ho skiant-vad. *Laignelot*, deuet e Brest gant ar bourreo, a lavare d'ar *Société populaire* euz a Vrest, ar c'henta devez euz a viz fever 1793 : Ne vo morse pobl ebet libr ken a vo bet mouget an oll Roueet, etc. Komzou evel-ze zo komzou donjeruz. Ar Republikanet fall-ze, an darn vuia anezo, na ouient na len mad, na skriva brao, ne ouient ket skriva mad ar gallek. Ar c'homzou euzuzman lavaret gant Laignelot, oe roet evit komposition d'an habila, da vugale skol eur skolaër euz a Vrest; heman a gassas he skolaerien an devez varlec'h evit beza meulet gant an dud fall. D'an 20 *pluviose*, Hugues, tamaller an dud vad, a skrive da dy-ker Brest : Gourc'hemen a ran da

transformée en temple de la Raison. Jean-Bon-Saint-André monta dans la chaire et attaqua les prêtres catholiques [illegible] la vraie religion, y substituant le [illegible]e de la nature ! Ces misérables ne savaient même pas respecter la nature; leur aberration tenait de l'esprit infernal. Laignelot, représentant du peuple, arrivé à Brest avec Ance, le bourreau, s'écriait à la société populaire de Brest, le 1er février 1793 : Les peuples ne seront vraiment libres que quand le dernier des rois aura été étranglé, etc... Tout cela est vraiment dégoûtant. La plupart de ces terroristes savaient à peine lire et écrire, ils étaient brouillés avec l'orthographe. La phrase ignoble, citée plus haut, fut donnée pour composition aux élèves d'un instituteur de Brest, qui les mena le lendemain recevoir les félicitations du représentant. Le 20 pluviôse, Hugues, accusateur public, écrivit à la municipalité de Brest : Je vous requiers, au nom de la loi, d'ordonner au charpentier de la commune de dresser, demain à 7 heures du matin, la *sainte guillotine*, qui demeurera en permanence jusqu'à nouvel ordre, sur la place de la Liberté (Champ-de-Bataille). A l'heure

c'halvez ar gomun, sevel da seiz heur euz ar mintin ar *c'hillotin* santel, evit ma jomo keit a lavarin var blacen al liberte. D'an devez ha d'an heur merket, ar *guillotin* a oa prest.

Dirag ar c'hillotin oa savet eun dorgen tammou koat evit ober eur Menez (*La Montagne*) ; ar c'hillotin santel oa evelze e fas ar Menez Santel. Ha ne oa ket an dud-ze kriz ha mil gueich sod, sod magn ? Div heur goude, ar *municipalite* a gasse al lez-varn didruez e japel *ar Marine*, deuet da veza *Temple de la Concorde*, ha var ar mogeriou oa skrivet : Justis ar bobl !!

Ar re genta barnet dre al lez-varn goadek-ze, oa an aotrou *de Rougemont*, officer a vor ha daou zen iaouank flamm, *Charles Le Dall de Kereon* ha *Louis de Montécler*, a varvaz e kristenien vad, leun a fizians e Doue. Ho lizirou diveza d'ho c'herent, lizirou a big ar galoun pa ho lenner, a ziskuez ho feiz hag ho relijion.

Ker Brest oa skoet gant spount hag horrol, o klevout an tri maro kriz-ze.

et au jour dits, la guillotine était en place. Un monceau de bûches simulant une montagne avec ses anfractuosités, faisait face. La *sainte guillotine* eut ainsi, pour pendant, la *sainte montagne*. A deux heures de là, la municipalité installait le tribunal révolutionnaire dans l'ancienne chapelle de la Marine, devenue le *Temple de la Concorde*, et sur la façade de laquelle on voyait inscrits ces mots : *Justice du peuple*.

Les premières victimes de ce tribunal de sang furent : M. de Rougemont, lieutenant de vaisseau, et deux enfants, Charles Le Dall de Kereon et Louis de Montécler, qui moururent en chrétiens, pleins d'espoir en Dieu. Leurs lettres d'adieu à leurs parents, lettres bien touchantes, en font foi.

La ville de Brest fut frappée de stupeur et d'effroi à la nouvelle de cette triple exécution. Les rues furent plusieurs jours désertes. On n'y voyait que les membres de la société populaire, les soldats du bataillon de la montagne et les tricoteuses, chantant en chœur le *Çà-ira* et la *Carmagnole*.

Ce n'était là que des préludes : le 9 ventôse, 27 février 1794, la ville de

Epad meur a zevez ne oa guelet den mui er ruiou. Na vije guelet o tremen nemet ar Republikanet goassa ha ganto soudardet ar Menez, ha merc'het fall oc'h ober stam hag o kana *Çà-ira* hag ar *C'harmagnole.*

An dra-ze ne oa netra skoaz ar pez a erruaz goude : d'an 9 ventose, 27 fever 1794, ker Brest a zihune e kreiz ar Spont. An taboulin a gomans da skei da bemb heur euz ar mintin. Doriou ker zo sarret, soudardet a zo lakeet er ruiou peb hanter-kant kammet da eveziat. Da c'houerc'h heur, furcha a rer an tyez, ha kalz tud zo lakeet er prizoun. Ar 25 ventose, 14 meurs 1794, ar c'hillotin oe kasset var blasen ar C'hastel, hag eno e oa dibennet an aotrou Coz, euz a Boullaouen, d'an oad a 48 bloavez. Ar c'hristen mad en doa digemeret ar bælek-man oe kasset kuit euz ar vro ; he hano oa Nedelec. Daou vartolod breton, ar Gouy, euz a Guerand, ha Jezekel, euz a Bloumoger, oant kondaonet ar c'henta d'ar maro, an eil da veza kasset er broiou pell. An aotrounet

Brest se réveillait en sursaut en pleine Terreur. La générale battit dès cinq heures du matin, les portes de la ville furent fermées, on plaça des sentinelles dans toutes les rues, à cinquante pas les unes des autres ; à six heures précises, on commença la visite des personnes et des maisons et l'on arrêta toutes les personnes suspectes. Le 25 ventôse, 14 mars 1794, fut guillotiné sur la place du Château, à Brest, où l'on avait fait transporter la guillotine, l'abbé François Le Coz, de Poullaouen, âgé de 48 ans. Le brave chrétien, qui lui avait donné asile, fut condamné à la déportation. Il se nommait Nédélec. Deux marins bretons, Le Gouy, de Guérande, et Jézéquel, de Ploumoguer, furent condamnés les jours suivants, le premier à mort, le deuxième à la déportation. L'abbé Jean Drévez, curé de Recouvrance, fut guillotiné ensuite ; puis MM. de Kerléan, père et fils, furent condamnés à la déportation. Mlle Anne Pichot Kerdizien, pieuse, charitable, la providence des pauvres de son quartier, ayant été dénoncée par des meneurs du Faou, fut guillotinée, et après elle, les abbés Jean-Marie

Kerlean, an tad hag ar mab oant ive kondaonet d'an harlu ; an demezel Anne Pichot Kerdizien, leun a vadelez evit ar beaurien, oe ive dibennet e Brest. E Lesneven, an aotrounet Jean-Marie Habasque ha Guillou Peton, beleyen, oant dibennet en eun taol kont gant Ance pe Hans, bourreo Brest ; beac'h en doa da gaout lojeiz er ger-ze. Lesneviz a gemere aliez hent ar vered evit mont da bidi var beziou ar veleyen vadze, evel ma ree ar gristenien genta var bez ar verzerien.

An 28 germinal oa dibennet eur soudard kanonier ; an 2 floreal, eur c'hemeneur. Oll, abalamour o doa en em glemmet euz ar Republik hag o doa diskuezet keuz da veza kollet ar Roue. An 23 floreal oa dibennet an aotrou Sebastien Rolland, person Trebrivant.

Erfin, an 20 euz ar miz maë 1794 oe dibennet e Brest 26 euz renerien ar Finister. Royou-Guermeur ha Perrin na heanent da c'houlen ho maro ; Guermeur, Guezno ha Marek a glaskaz ho savetei ; hogen en aner. Difennet oant

Habasque et Guillaume Peton, qui furent conduits à Lesneven. En quelques instants, Ance ou Hanss, le bourreau qui ne trouvait pas un logement dans tout Brest, eut tranché la tête à ces deux confesseurs de la foi, sur la tombe desquels les habitants de Lesneven se rendirent en foule pour prier comme aux tombeaux des martyrs.

Le 28 germinal on guillotinait un simple canonnier ; le 2 floréal, deux charpentiers ; le 11 floréal, un tailleur ; tous pour s'être plaints de la tyrannie de la république, et avoir manifesté des regrets pour la royauté. Le 23 floréal, 14 mai, fut exécuté l'abbé Jean-Sébastien Rolland, curé de Trébrivant (Côtes-du-Nord). Enfin, le 20 mai 1794, eut lieu l'exécution, à Brest, de vingt-six des administrateurs du Finistère, que poursuivirent de leur haine, à la barre de la Convention, Royou-Guermeur et Perrin, lorsque Guermeur, Guezno et Marec essayaient en vain de les sauver. Ils furent défendus avec dévouement et talent par messieurs Le Hir et Riou-Kersalaün. Aussitôt condamnés, on procéda à leur fatale toilette, et Ance, le bourreau, les réclama. Impossible de

mad koulskoude gant an alvokaded An Hir ha Riou-Kersalaun. Deoc'htu ma oant kondaonet, oant goulennet gant ar bourreo. N'eller ket lavaret pegen glac'haret oa an dud e Brest. Kalonou an oll dud vad oa rannet. Daou euz ar re kondaonet oa euz a Vrest : *Aymez* ha Per *de Bergevin*. Charles Baneat, mær Keraez, a oa ive etouez an dud kez-ze kondaonet d'ar maro ; mæz eur c'hristen mad oa bet atao, ha ne doa kemeret perz ebet e fallagriez ar re all. Ho goad skuillet heb eur varn eon, en deuz goalc'het ho goal-oberou. Lavaret a rer e oa bet skrivet dre avans ar paperiou a verke oant decedet.

Goude ar 26 renerien euz ar Finister, dibennet e Brest d'ar miz maë 1794, oe dibennet ive unan euz ar goassa dispac'herien, Thomas Raby, oajet a 23 bloaz. An aotrou Doue a leze an dispac'herien d'en em punissa an eil egile. Ar re a zeue ar grenva a ree dibenna ar re o doa kollet ganto ; mæz ar re zo bet peurvuia lakeet d'ar maro, dre vilierou, en amzer ar Revolution, eo ar veleyen hag an dud vad.

peindre la consternation et la douleur de la ville de Brest qui avait, parmi ces infortunés, deux de ses enfants, Aymez et Pierre de Bergevin. Charles Banéat, maire de Carhaix, était aussi parmi eux ; il était homme de bien et n'avait pas eu les faiblesses de plusieurs de ses compagnons d'infortune dont le sang, injustement versé, a lavé les fautes. On avait, dit-on, poussé la cruauté à leur égard jusqu'à rédiger leurs actes de décès d'avance. Après eux périt aussi un ardent et fougueux révolutionnaire, Thomas Raby, qui fut guillotiné à l'âge de 23 ans. C'est ainsi que Dieu permettait que les révolutionnaires se punissaient les uns les autres ; mais ceux qui étaient surtout les victimes de la guillotine, c'étaient les prêtres et les gens de bien.

Robespierre, fatigué de l'athéisme, décréta l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ; en conséquence, il ordonna, en tous lieux, en l'honneur de l'Eternel, des fêtes païennes et sacrilèges. A Brest, elle eut lieu sur le cours d'Ajot, où l'on dressa un autel en carton. Un pontife, couvert de sang innocent, et suivi de prêtresses à moitié

Er mare-ze euz ar revolution, Robespierre a c'hoanteaz sevel eur relijion en he giz : ordren a reaz, dre eul lezen d'an oll Francisien, anaout eun Doue eternel hag eun ene' immortel.

E Brest, an iliz evit enori an Doue eternel-ze oa plaç ar bourmenaden ; eno oa savet eun aoter paper ; eur man bælek, hag en doa skuillet goad an dud vad, a zeuaz d'an aoter-ze heuliet gant merc'het diskiant, anter-visket, pe evit lavarout ar virionez, kasi en noaz !

Evel-se a ree neuze lod euz an dud goab euz an Aotrou Doue. Na zaleaz ket da ziskuez dezo e oa e guirionez an Doue oll galloudek, an Doue eternel, an Doue a viskoaz ; eur mis goude ar sotoniou-ze, Robespierre, an dibenner braz, oa dibennet d'he dro, hag assamblez gantan he gonsortet Kouthon ha Sant-Just. Poent oa dezo kaout ho fegement ! Ar re a choume mistri var ho lerc'h, skuiz da skuilla kement a voad, a roaz eun neubeut a hean d'al lazerez hag a beoc'h d'ar vro. Neuze oe dibennet ive Karrier, en doa lammet ar vuhez digant dek mil

vêtues, présenta l'encens à l'Etre suprême. Dieu ne tarda pas, en effet, à faire sentir aux républicains qu'il existait un vengeur de l'innocence opprimée ; car une partie des compagnons de Robespierre, étant fatiguée de sa tyrannie, se révolta enfin contre lui, et il fut guillotiné avec ses compagnons Couthon et Saint-Just. Carrier suivit bientôt son patron sur l'échafaud. Il avait fait périr dix mille victimes, lui seul, sans que personne osât lui faire un reproche, excepté le maire de Nantes et un autre.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des tyrans arrêter les complots.

Telle fut l'inscription quasi prophétique que Prieur de la Marne fit inscrire sur le cours d'Ajot, à Brest, pour la fête de l'Être suprême qui devait bientôt arrêter tous les complots de ces tyrans montagnards au 9 thermidor. L'inscription était écrite le 8 juin 1794 ; le 27 juillet, la France était délivrée de Robespierre. Il y a eu deux sortes de monstres pendant la révolution : les uns absolument tels de tous points, dit Mgr Dupanloup. Par exemple : Chaumette, Hébert, Marat, Carrier, gens perdus de dettes, de vols, ou natures sanguinaires

den, heb n'en doa kavet den d'er rebeich dezan, nemet daou.

> Na zeul ket pelloc'h, eme Doue d'ar mor,
> Skei ran ar re fall gant ar brassa rigor !

Setu aze ar pez a verke ar c'homissær *Prieur de la Marne* var an aoter paper savet e Brest evit gouel an Doue eternel hag e guirionez, e ber amzer, ar guir Doue a skoaz varnezo gant ar brassa rigol ; an dra-ze oa skrivet e Brest d'an 8 a viz even 1794, ha d'ar 27 a viz gouere, ar Frans oa delivret euz Robespierre. Daou seurt tud fall a zo bet oc'h ober torfejou epad ar Revolution : *Chaumette, Hébert, Marat, Karrier*, tud karget a zlee, dreberien arc'hant, tud kontant da skuilla ar goad, abaoue ho iaouankiz-oll. Ar re all a vije bet tud ha n'ho defe ket gret trouz braz, penefe ar Revolution. Ho c'halonou, leun a ioulou fall ha mezuz a gavaz, en amzeriou trist-ze, lec'h d'en em zizkuez. *Robespierre, Pétion, Fouquier-Tinville, Simon* ar c'here oe euz ar re-ze. Evel-ze en deuz skrivet an aotrou'n eskop *Dupanloup*. Etouez an daou seurt-ze e kaver *Jean-Bon-Saint-André*, protestant,



et froidement atroces avant même que la révolution eut éclaté. Les autres avaient, avant de se révéler, une vie ordinaire, exerçant chacun leur métier, mais ayant au cœur des passions basses, encore inconnues, auxquelles l'occasion donna promptement carrière : Robespierre, Pétion, Fouquier-Tinville, Simon lui-même, furent de ceux-là. La révolution mettant en ébullition et faisant éclater ce qui couvait au fond de ces âmes, en fit des monstres. De ces deux espèces de scélérats, participèrent Jean-Bon-Saint-André, ancien pasteur protestant, Lequinio, Dubois-Crancé, Laignelot, Carrier et Bréard, Prieur de la Marne, Blad, Guezno et Royou-Guermeur, qui firent en ces temps affreux le malheur de la Bretagne.

Nous avons déjà dit que le Finistère, et dans le Finistère le district de Brest, furent des plus ardents pour la révolution. Les fédérés bretons prirent une part active à toutes les journées sanglantes contre le vertueux Louis XVI.

Le 13 thermidor, 31 juillet, le père du général Moreau et Mlle Jacob de Kerjégu furent décapités malgré la chute de Robespierre. Ragmey, président du tri-

Lequinio, *Dubois-Crancé*, *Laignelot*, *Bréard*, *Prieur de la Marne*, *Pochole*, *Blad*, *Guezno* ha *Royou-Guermeur*, muntrerien, a reaz malheur hon bro Breiz.

Lavaret em euz eo ar Finister, ha diabarz ar Finister, district Brest, oa bet euz ar re voassa en dispac'h pe revolution. Ar re falla euz ar Vretoned zo en em gavet e Pariz e kement dispac'h bet a enep ar Roue mad Louis XVI.

Hag e Brest, en despet da varo Robespierre, oa dibennet c'hoaz an Tad Joseph, kapusin (Youen Mevel) ha gantan diou sœurez, Le Coant ha Barbe Jago, evit beza kuzet ar bælek santelman e Montroulez. An 13 *thermidor* (31 juillet), tad ar jeneral *Moreau* hag an demezel *Jacob de Kerjegu* oant dibennet, ha koulskoude, evel el lavaran deoc'h, an dra-ze oa varlec'h maro *Robespierre*. *Ragmey*, presidant lesvarn Brest, ha *Palis*, mez kaozeal anezan, oant bet stravillet koulskoude o klevout maro an *Tyran*.

D'an 18 ha d'an 19 *thermidor*, oe dibennet an aotrou *Malescot-Kerangouez* hag

bunal révolutionnaire de Brest, et l'infâme Palis, furent consternés de la mort du tyran. Cependant, les 18 et 19 thermidor, furent décapités M. Malescot de Kerangoué et Charles-Marie Delaporte Belval, un des fondateurs et des membres les plus ardents de la société populaire de Brest. O justice de Dieu !

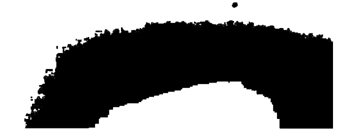
Ils étaient bien hardis les terroristes de Brest, car un décret de la Convention du 11 thermidor avait suspendu les tribunaux révolutionnaires, et celui de Brest condamnait toujours.

Enfin, le 30 thermidor, 17 août 1794, on reçut à Brest l'arrêté du Comité de Salut public du 24, portant que Ragmey cesserait ses fonctions, et que ses papiers seraient saisis. Mais Prieur de la Marne, son complice, éluda les ordres du Comité. Tous ces scélérats s'entendirent entre eux, et malgré les louables efforts des habitants de Brest, entre autres Olivier de Bergevin et Castelnau, aucun d'eux ne fut puni. Ce ne fut que lors de la mission réparatrice de M. Palasne de Champeaux, qu'on procéda, le 27 avril 1795, à l'arrestation des principaux terroristes, dont Le Barz, Pasquier, Julien Jullien, Nouvel du Faou, etc., au nombre

ive eur goal den, Belval, en doa savet ar *Société populaire* e Brest, mam an oll grimou er ger-ze. O justis euz barnediges Doue !!

Ann dud fall euz a Vrest oant hardis kenan ; rag douget oa bet e Paris eul lezen evit mirout euz al lezvarn, e kement lerc'h euz ar Frans, da gondaoni mui ; ha koulskoude lesvarn Brest a gondaone atao an dud vad d'ar maro, hag a lakee ho dibenna.

Erfin, d'an 30 *thermidor* (17 eost 1794), oa difennet da Ragmey kondaoni ken, hag he baperiou oa seziet. Mæz *Prieur de la Marne* hag he vignonet na zentzent ket, hag en despet da glemmou Brestis, ispicial *Olier de Bergevin* ha *Kastelnau*, an dud fall-ze n'int ket bet kastiet. Ne oa nemet pa zigouezaz e Brest an aotrou *Palasne de Champeaux*, ar 27 ebreul 1795, ma oe gret prizounerien an dud fallman : Ar Barz, Pasquier, Julian Jullien, Nouvel euz ar Faou ha re all beteg eiz var'nugent. Barnerien kriz amzer an dispac'h en em guzaz, ha na oant ket goalgasset.



de vingt-huit. Les membres du tribunal révolutionnaire s'étaient dispersés et aucun de ces hommes horribles ne fut puni. S'ils furent horribles dans leurs sentiments et dans la plupart de leurs actes, ils furent risibles à Brest pour la manière dont ils voulurent concilier, parmi les marins de l'escadre, la discipline militaire et les principes républicains.

Dès le mois de novembre 1792, une insurrection ayant éclaté à bord du *Patriote*, ce furent des bourgeois qui vinrent interposer leur autorité entre les officiers et les matelots, et il n'y eut pas de punitions. Le 13 juin 1793, nouvelles insurrections sur la *Bretagne* et sur le *Terrible*. Après bien des harangues de la municipalité, on enferma Bonhomme et Turpin, les deux plus mutins des matelots à Pontaniou. Mais tout se terminait toujours par donner tort aux officiers. Le 28 juillet 1793, l'escadre de Morard de Galle manquait de farine, d'eau, de bois, de salaisons, de fromages, de légumes secs. Tous les officiers étaient en suspicion, les matelots prêts à la révolte. Eh ! mes amis, il n'est pas toujours gai d'être en république.

An dud-ze leun a grizder hag a grimou, oa sod-tre, pa felle dezho lakaat ar vartolodet da zenti ouz ho offiserien, goude ober anezo republikanet fall ha dizentuz.

Evel-ze d'ar miz du 1792, ar vartolodet o doa gret ravolt er bours ar *Patriote*. Bourc'hizien Brest a zeuaz var ar vatimant da lakaat ar peoc'h da ren, ha ne oa punisset den. D'an 13 even 1793, ravolt adarre var ar *Bretagne* ha var an *Terrible* ; lakeet oa *Turpin* ha *Bonhomme*, ar re voassa euz ar vartolodet-ze er prizoun e Pontaniou. Ar gaou oa lakeet peurvuia var gein an offiserien.

D'an eiz var'nugent a viz gouere 1793, an dud a vor e Brest, n'ho doa na bleud, na dour, na keuneud, na kig-sal, na fourmaj, na legumach seac'h. Ar republikanet o doa disfizians euz an oll offiserien hag ar vartolodet oant douget d'en em zevel en ho enep. Guelout a red, va mignonet, beza en eur Republik evel-ze, neket eun dra laouen.

Erfin, d'an 22 a viz kerzu 1793, an offiserien oant lakeet er prizon ; an aotro-

[redacted]

Enfin, le 22 décembre 1793 furent arrêtés les principaux officiers de la flotte. MM. Duplessis-Grenedan et de Coetnempren furent exécutés à Paris le 12 janvier 1794 ; les contre-amiraux Le Large, Morard de Galle, etc., destitués, et Villaret-Joyeuse mis à leur place. Celui-ci avait donné dans l'œil à Jean-Bon-Saint-André, qui avait fait enfermer au château de Brest une cinquantaine d'officiers de Marine sur de simples soupçons. Parmi ceux qui les remplacèrent, plusieurs étaient si incapables, qu'ils étaient un sujet de risée pour les officiers et les matelots. La France en porta les frais, car la nouvelle étant arrivée à Brest que les Anglais allaient enlever un convoi de blé en voie de navigation pour cette ville ; l'armée navale française voulut sortir du goulet, mais l'incapacité des nouveaux officiers était telle, que quatre des vaisseaux furent brûlés ou brisés, car ni officiers ni matelots ne connaissaient leur métier ; ils avaient seulement du courage pour se battre, et dans leur déroute ils le montrèrent, et lorsque Jean-Bon-Saint-André monta sur le vaisseau *La Montagne* pour le combat de

net Duplessis-Grenedan hag an aotrou Koetnempren oant dibennet e Paris d'an 12 a viz genver 1794. An Amiralet oant torret, ha *Villaret-Joyeuse* laket en ho lec'h ; rag deuet e oa mignon da Jean-Bon-Saint-André. Heman en doa laket kloza e kastel Brest var dro hanter-kant offiser a vor, kasi evit netra tamallet dezo. Ar re oa lakeet en ho flas oant ken diguiziek euz ho c'harg, ma roent lerc'h da c'hoarzin d'ar vartolodet koz.

Ar Saozon o doa c'hoant da gemer an ed kasset da Vrest, hag a dostaaz beteg ar Mulgul. Ar republikanet a zeuaz gant batimanchou brezel evit ho c'hombatti. Mæz ne oa mui ofisour ebet hag a ouie he vicher, pa zeo guir e oa bet dibennet pe prizouniet ar re oa araok ; evel-ze pevar lestr braz en em zraillaz o klask dont er meaz euz ar rad. Koulskoude, ma ne oant ket mad da gundui listri, e oant ter d'ar gombat.

Pa bignaz ar protestant fall Jean-Bon-Saint-André var lestr braz ar Menez (La Montagne), koll a reaz hag ar viktor ha kalz listri. Mez var an dud fall-ze, leun a

[redacted]

prairial, il fut battu et perdit des navires. Au retour de l'escadre malheureuse, la ville et le port étaient encore menacés de la famine, qui resta suspendue sur la ville de Brest comme l'épée de Damoclès longtemps encore après la Terreur. Les bienfaits de la République se perpétuaient indéfiniment. Voilà l'histoire vraie d'une des villes de la France, jugez des autres par celle-ci.

Ne croyez pas que j'aie tout dit ce qu'a souffert la ville de Brest pendant la révolution, c'eût été trop long.

TRENTE-CINQUIÈME VEILLÉE

Au combat, les chouans, marchez à notre tête,
Défendeurs du Pays, Tintenlac, vrai Breton,
Et bientôt l'on verra notre Bretagne en fête,
Sous le soleil de mai, parcourir nos vallons.

Abbé Kerbiriou

Vous exprimer la joie qui se répandit partout à la nouvelle de la mort de Robespierre, je ne le pourrais pas.

Combien n'y en a-t-il pas d'entre vous qui ont entendu leurs parents leur dire : « J'allais périr sur l'échafaud, quand arriva la mort de Robespierre ! » Tout le monde commença à respirer ; cependant, ce n'était qu'une diminution de

warizi ouz an dud vad, kriz ha teir gueich sod! ar re-ze koulskoude a zo bet mistri e Frans keit amzer! Pa zeuaz al listri hanter-bruzunet en dro e porz Brest, aoun oa e ker rag ar gernez ha pell a jomaz er stad truezuz-ze. Cetu lod euz istor ker Brest epad an dispac'h; istor maleüruz; peb ker euz a Frans a oe henvel outi. Ha koulskoude n'em euz ket lavaret deoc'h pen da ben ar pez en deuz gouzanvet ker Brest epad ar Revolution; re hir vije bet al leor.

PEMPED NOSVEZ HA TREGONT

Ar chouantet a zo tud vad, hi zo guir gristenien,
Savet da zifen hon bro, ha derc'hel hor beleien...
Ar chouantet a zeue euz a bep korn a Vreiz,
Euz a Dreger, euz a Gerne, hag euz a Venet ivez!
(*Barzaz-Breiz.*)

N'hellan ket lavaret deoc'h ar joa en em skignaz dre ar vro, o klevout oa maro Robespierre. Pegement ac'hanoc'h o deuz klevet ho zud o lavarout : Pignat em bije renket var ar chafîault ma na vije ket bet lakeet Robespierre d'ar maro. Koulskoude, en despet d'ar c'hoant a helle kaout an dud choumet e pen ar republik da ober peoc'h d'ar vro, ar

[redacted]

maux : il ne pouvait y avoir une paix réelle. La fumée des chaumières brûlées par les républicains s'élevait encore vers le ciel ; l'odeur du sang des parents et des amis était encore toute fraîche ; les champs portaient encore les traces de la moisson ravagée. Les chouans restèrent en armes ; ils portaient ce nom de trois frères qui, les premiers, avaient conduit les paysans au combat. Les chouans les plus célèbres sont : Georges Cadoudal, meunier ; Guillemot, aussi meunier, surnommé le roi de Bignan ; Le Mercier, compagnon de Georges ; Gambier et bien d'autres. Ils portaient au bras ou sur la tête un mouchoir blanc, ou à leur chapeau une cocarde blanche ; au cou, un scapulaire ou un chapelet. Les gentilshommes qui se trouvaient parmi eux ne se distinguaient que par un galon d'or ou d'argent au collet. Au Guéméné, ils renversèrent l'arbre de la liberté et brûlèrent les papiers de la municipalité. Calan, l'un d'eux, surnommé Salomon, ayant été pris au château de Kerdréan, près du Faouet, où il s'était caché sur le ciel d'un lit, fut tué en route par son escorte, qui craignait qu'il fut délivré par ses compagnons.

peoc'h na helle ket beza paduz. Mogedi a ree c'hoaz an tyez devet gant ar republikanet ; goad ar gerent lazet ganto a oa toum c'hoaz ; hag ar parkeier a zouge ive merkou euz an eost distrujet ganto. An dud gret kement a zrouk dezo, oa en em dennet er c'hoajou ; aliez e teuent alesse da spounta ar re oa bet penkaoz euz ho malheuriou. Ar re-ze eo zo bet galvet chouantet euz hano tri breur hanvet Chouan, gant eun neubeut tud kalounek, hag o deuz kombattet ar republik. An darn-vuia euz ar chouantet a oa tud vad, a heulie skuer paotret ar Vendee, hag a gombatte evit ho feiz, ho relijion hag ho buhez.

Evit lakaat disprija ar chouantet, ar republikanet a gassaz e Breiz tud euz ar galiou a zue ho bisaich evit na vijent ket anavezet, hag o kemerout hano eun den anavezet mad er vro, e rejont muntrou euzuz ; laza a reent tud fall ha tud vad, evel ma sonje dezo, evit kaout ho arc'hant.

Pennou ar chouantet oa da genta : Jorch Kadoudal, miliner kalounek, a gombattaz beteg ar maro, hag en deuz savet he hano ken huel ; Mercier he gonsort ; Guillemot, lezhanvet roue Bi-



On fit offrir la paix aux vendéens et aux aux chouans, s'ils voulaient quitter leurs armes et reconnaître la république. Le plus grand nombre d'entre eux fut gagné par de belles paroles. Charette, Fleuriot, Sapinaud, Couétus, Briac et Trotouin, chefs vendéens, vinrent à la Jaunais, près de Nantes, pour conclure la paix. Voici quelles en furent les conditions : Que les républicains respecteraient la religion ; que l'on rappellerait les prêtres non assermentés ; que les Vendéens seraient seuls chargés de la défense de leurs côtes et qu'ils ne seraient point appelés au service de la République ; que l'on rebâtirait les maisons brûlées par les républicains, et que l'on donnerait un million d'indemnité aux victimes de la révolution.

Après la signature de cette paix, dont les conditions ne furent pas observées, Charette et ses compagnons de gloire traversèrent triomphalement la grande place de Nantes à cheval, et portant à leurs chapeaux des cocardes blanches et de beaux panaches blancs. Plusieurs des chouans de la Bretagne se rendirent aussi à la Mabilais pour y signer la paix. Georges Cadoudal et Louis de Frotté,

gnan ; Gambier ha kals a re all, oll divar ar meaz, soudardet ar roue hag ar feiz. Ar re o doa beuzet pe dibennet an drederen euz tud ar rouantelez a ioue forz a enep ar chouantet. An aotrounet a gombatte assamblez gant ar chouantet oa guisket evelto, nemet e tougent var ho chupen eun arouden aour pe arc'hant en dro d'ho gouzoug ; pe aliessoc'h c'hoaz eur mouchouer guen en dro d'ar pen pe stag diouz ar vreac'h. Avoichou e tougent var ho zok eur gokarden ven, ar chapelet pe ar skapulœr oa lakeet en dro d'ar gouzoug. Pa felle dezo beza dianavezet, na lakeent merk ebet var ho habit. Ar chouantet a zevas paperiou ar municipalite hag a ziskaraz guezen al liberte er ger a Guemene. Kalan, hanvet Salomon, oe paket gant ar re c'hlaz e kastel Kerdrean, tost d'ar Faouet ; kuzet oa var zu eur stol guele, lazet oe en hent gant ar re hen dalc'he prizouner, er mare ma o doa santet a dostee ar chouantet evit he savetei.

Ar peoc'h oa kinniget d'ar chouantet, ma lezent ho armou, hag anajent ar republik. Gounezet oa an darn-vuia anezo dre gomzou kaer. Charette, Fleuriot,



plus avisés que les autres, n'y vinrent pas, sachant bien qu'une paix avec les républicains ne pouvait être que tromperie.

L'un des chefs de chouans répondit aux propositions de paix des républicains en ces termes : « Vous nous invitez à revenir dans nos foyers et à cesser la guerre. Croyez-vous que nous soyons assez fous pour ne pas nous défier de vous qui nous demandez avant tout de vous livrer nos armes ? Toutes nos paroisses sont couvertes de vos soldats, une fois que vous nous aurez désarmés, il vous sera facile de nous tuer. Commencez par éloigner vos troupes, alors nous nous consulterons. Vous avez commencé par offrir de l'or aux chouans s'ils voulaient livrer leurs chefs, maintenant vous nous offrez le pardon à tous. On n'accorde le pardon qu'à ceux qui ont fait le mal ; nous n'avons fait qu'user d'un droit en défendant notre vie. Nous sommes restés comme était la France il y a dix ans ; alors nous avions un roi, nous le reconnaissions et lui obéissions tous. Comment voulez-vous que nous lui préférions ceux qui ont fait mourir nos pères, nos mères, nos frères et nos

Sapinaud, Kouetuz, Briak ha Trotouin, euz ar Vendee, a zeuaz da eur maner da bedir leo euz a Naonet evit ober peoc'h gant ar republik. Setu ar pez oa skrivet eno : Ar relijion vo enoret, ar veleyen vad galvet en dro. Paotret ar Vendee a zivoallo ho unan ho c'harter. Na ielo den euz ar Vendee da servich ar republik. Saet vo en dro an tyez devet gant ar republikanet, ha roet daou villion arc'hant d'ar re o deuz kollet gant ar republikanet. Pa oe sinet ar peoc'h-ze, ha na badaz ket pell, rag ar republikanet na zalc'hont ket d'ho fromessaou, Charette hag he gonsortet a dremenaz placen vraz Naonet var varc'h, kokardennou ha plumachennou guen var ho zokou.

Darn euz ar chouantet a Vreiz a zeuaz ive e Roazon, ha sinet oa ar peoc'h er maner La Mabilais. Lois Frotte ha Kadoudal na zeujont ket e Roazon, rag gouzout a reent ober peoc'h gant republikanet zo goaperez.

Setu eul lizer skrivet var gement-ze gant eun ofisour chouan da eur republikan : « C'hui lavar deomp distrei d'hor c'herriou ha renonç d'ar brezel. Ha kridi a ret ni zo deuet sod ? C'hui ra goab

sœurs, tué jusqu'à de petits enfants ? Vous nous dites que vous avez donné la liberté au pays : dites-nous si vous êtes maintenant plus libres qu'il y a dix ans, si vous vivez dans une plus grande paix, si vous êtes aussi à l'aise qu'autrefois. Où donc est votre liberté ? Sachez que nous sommes chrétiens et que nous avons une âme à sauver. Vous avez chassé nos prêtres, rendez-les nous ; vous avez chassé les nobles pour prendre leurs biens. Nous ne demandons que justice pour tous, contre vous qui prenez le bâton de la main d'un homme pour le frapper. » Quand il fallut aux républicains donner les indemnités promises, rendre leurs biens aux émigrés, on trouva des prétextes pour s'en exempter, et l'on ne tint à aucune promesse.

Dans ce temps, il était difficile de se procurer même les nécessités de la vie. Les paysans ne voulaient pas vendre leur blé, parce qu'on ne leur donnait en payement que la monnaie méprisée des assignats. En Bretagne, ils cachaient ce qu'ils avaient à vendre et ne le vendaient de bon cœur qu'aux chouans. Il y eut des combats entre les chouans et les républicains à Grandchamps, à Billy et

ac'hanomp. Perak goulen da genta hor fuziliou, leun eo hor parreziou euz ho soudardet ; œz vo deoc'h neuze laza neb a garfoc'h. Galvit da genta ho soudardet davedoc'h, ha neuze ni velo petra da ober. Da genta o peuz kinniget ar peoc'h d'ar chouantet ma dijent trahisset ho ofisourien. Breman a offrit ar pardon d'an oll chouantet ; mæz n'euz nemet ar re zo kabluz euz eun drouk bennag o deuz ezom pardon. Ni n'euz gret nemet en em zifen a enep ar re a glaske lammout diganeomp ar vuhez ; ha ni gombatto evit kement-se beteg ar maro. Deg vloaz zo breman ni a oa gouarnet gant eur roue, evel-se a c'houlennomp beza gouarnet c'hoaz. Penaoz sonjeal ober deomp senti euz ar republik, ha neket abalamour dezi eo bet lazet hon tadou, hor mammou, breudeur, c'hoarezet, bugale, ha prizouniet ar re all. C'hui lavar e peuz roet al liberte d'ar vro. Pe seurt liberte eo oc'h hini ? ha c'hui zo liproc'h breman evit ne oac'h deg vloaz zo. Ha muioc'h a binvidigez, ha muioc'h a beoc'h oc'h euz-c'hui breman eget guech all ? ha muioc'h a joa, a gontantamant oc'h euz-c'hui ? Nan,

[redacted]

à Camors. Il venait des secours aux premiers de Léon et même de Brest. Les matelots, fatigués du service, s'échappaient de dessus les vaisseaux, et il fallut fermer les portes pour empêcher la désertion. Six cents de ces chouans, commandés par MM. de Lantivy et de Leissègues, traversant secrètement et avec promptitude les paroisses du Faouet, Gourin, Scaër, Carhaix et Châteaulin, surprirent la poudrière du Pont-de-Buis et enlevèrent de la poudre ; M. de Campourcy la gardait avec quinze soldats : ce que les chouans ne purent emporter fut jeté dans la rivière d'Aulne. Ils trouvèrent aussi 18,000 livres en argent. Ils étaient de retour dans le Morbihan, quand les garnisons de Quimper, Châteaulin, Landerneau et Carhaix se demandaient encore par quelle route il fallait les poursuivre. C'est à cette époque que Jean Hermeli, matelot courageux, natif de Locmariaquer, s'empara, avec trente-deux braves comme lui, d'une corvette républicaine de 14 canons, qui était dans le bras de mer nommé Morbihan. Les chouans eurent les dépouilles de la corvette. C'est aussi vers ce temps que débarquèrent sur les côtes MM. de

nan, pelec'h ma eta ho liberte ? Ni zo tud christen, klevit mad, ni hon deuz eun ene da savetei, ha c'hui peuz lammet diganeomp hor beleyen ! Kemeret o peuz danvez an tuchentil hag an dud vad. Na c'houlennomp nemet guelout peb hini kaout he vir ; rentit ho madou d'an iliz, d'an duchentil. Ne rit ket, er c'hontrol, c'hui oar tenna ar vaz euz dorn an den evit skei gantan. »

Pa oa ret d'ar republikanet rei an arc'hant prometet ha renta ar madou laeret d'ho guir perc'hen, oa kavet digariou, ha ne oa gret netra euz ar pez oa bet prometet.

En amzer a barlantan deoc'h breman, e oa goal diœz kaout bara da zibri. Rag ar baysantet na felle ket dezo guerza ho ed gant aoun da gaout da beamant tammou paper galvet e gallek *assignats*, a serviche neuze da vouniz. Kuzat a reent ho oll draou, ha na verzent a galoun vad nemet d'ar chouantet. Ar brezel a gommanças adarre etre ar republikanet hag ar chouantet. Ar republikanet a c'hounezaz er c'hombajou a oe e Grandchamps, e Billy hag e Kamors. Koulskoude dont a ree da gaout ar chouantet tud euz parreziou Leon, euz a Vrest memez. Ar

Tinténiac et Du Boisberthelot, qui venaient communiquer aux chouans les projets des émigrés.

MM. de Tinténiac et Du Boisberthelot vinrent donc avertir les chouans que les émigrés se proposaient de se joindre à leurs troupes et à celles de la Vendée, en débarquant à la presqu'île de Quiberon. Le débarquement s'effectua en effet au milieu de la plus vive allégresse. Les femmes et les enfants se précipitaient dans la mer jusqu'au genou pour recevoir la poudre et les fusils ; beaucoup de paysans accouraient pour prendre part au combat. Toute la noblesse la plus distinguée de Bretagne, beaucoup de prêtres et Mgr de Hercé, archevêque de Dol et légat du Pape, étaient sur les vaisseaux anglais. Seize mille hommes se trouvèrent sur la presqu'île de Quiberon pour combattre pour le roi et la religion. On s'empressa d'élever des autels, de dire la messe ; on chanta même un *Te Deum*. En effet, quelle joie de revoir pour la première fois la patrie, après un long et pénible exil ! Lequel d'entre eux eût pensé alors que sa dernière heure était si proche et qu'il était venu chercher un tombeau ?

vartolodet, skuiz gant ar republik, na joument mui var ho batimanchou. Ret oa sarra an noriou e Brest evit ho derc'hel e ker. An oll dud-ze a heulie Jorch Kadoudal ar chouan braz. Evel-se oa an traou pa zeuaz Lantivy ha Leissegues gant c'huerc'h kant den euz ar Morbihan da gemeraout poultr ar republikanet miret er Pont-Beuz e kichen Kastellin. Evit mont dy e renkjont tremen dre ar Faouet, Gourin, Skaer, Keraez ha Kastellin. Ugent leo a rejont ; ben kreiz-de oant e Pont-ar-Veuzen. Kampourcy ha pemzek soudard a vire ar poultr ; kaout a rejont, ouspen ar poultr a glaskent, triouerc'h mil liur arc'hant, ar pez na reaz ket a nec'h dezo. Taol a rejont er steir ar pez na hellent ket dougen gant ho c'hirri ; hag orruet oant en dro er Morbihan, pa glaske c'hoaz ar soudardet euz ar c'herriou trovar-dro dre pe seurt hent mont var ho lerc'h.

Neuze e oa kemeret eur gorveten republikan a bevarzek kanol, oa e mor Guenet, gant Iann Hermeli, martolod kalounek, ginidik euz Lokmariaker, en doa gantan tregont den iaouank eveltan. Kass a rezont d'ar chouantet ar pez e oa ebars ar gorveten-ze.

[redacted]

Un autel fut élevé sur le bord de la mer et on y célébra la sainte messe pour le repos de l'âme de l'infortuné Louis XVII, dont on venait d'apprendre la mort. Pauvre petit prince, il avait succombé par suite des tourments que lui firent subir des monstres à figure humaine, mais certainement inspirés par l'enfer. Le crime des républicains français contre Louis XVII suffirait seul pour inspirer de la répugnance pour la république à tout cœur honnête.

Louis XVII avait reçu en partage une figure céleste, un esprit précoce, un cœur sensible et le germe des plus grandes qualités. Dans un âge encore tendre, ce prince faisait admirer la grâce et la finesse de ses réparties. La sensibilité de son cœur, la délicatesse de son âme, répondaient à la perspicacité de son esprit, à la noblesse de son caractère. Après les entretiens familiers qui suivaient toujours la lecture, la reine ordinairement se mettait au clavecin ou à sa harpe, et ce qu'elle avait tenté pour faire naître chez son fils le goût de la lecture, elle le faisait encore pour lui donner le goût de la musique; elle lui jouait de petits airs expressifs qu'elle

[redacted]

Tinteniak ha Boisberthelot a zeuaz neuze er Morbihan da zigass ar c'helou euz a Vro-Zaoz, ha setu petra a erruaz.

26 *Even* 1795. — D'ar c'huerc'h varnugent a viz even 1795, an dud exilet euz a Vreiz hag euz a Franç, a zeuaz var listri saoz er mor Karnak, e kichen Kiberon, evit dont da sikour ar chouantet. Eur iouaden a laouenedigez oe klevet var an aod pa zouaraz an dud-ze ; ar merc'het, ar vugale en em daole er mor beteg an daoulin evit kemer kentoc'h aze ar poultr hag ar fuziliou digasset dezo gant ar batimanchou saoz. Eno oa deuet an duchentil vrassa euz a Vreiz hag euz a Franç, kalz a veleyen, etouez ar re-man an aotrou Herce, eskop Dol, vikel apostolik hon Tad Santel ar Pab. C'huezek mil den en em gavaz e Kiberon, prest da gombatti evit ar feiz hag ar roue. Saet oa eun aoter var an aod ; an aotrou'n eskop a offerennaz evit repoz ene ar roue iaouank Lois XVII, maro nevez oa. Goude oa kanet an *Te Deum* en enor d'ar roue Lois XVIII, hag evit trugarekat Doue euz an eur-vad o doa an dud-man da velout eur veich c'hoaz ho bro karet. Pegen braz laouenedigez evito ! nikun anezo n'en dije kredet neuze e oa ker tost evito pred ar maro.

avait appris ou composés pour lui, et il était aisé de voir, aux mouvements de tête de l'enfant et à sa figure radieuse, qu'il avait l'oreille ouverte au charme de l'harmonie. Un soir, étant à Saint-Cloud, sa mère chantait en s'accompagnant la romance de l'*Ami des Enfants* :

> Dors, mon enfant, clos ta paupière,
> Tes cris me déchirent le cœur ;
> Dors, mon enfant, ta pauvre mère
> A bien assez de sa douleur.

Ce couplet et ces paroles « ta pauvre mère », chantés avec âme, avaient remué vivement le cœur de Louis XVII, qui, silencieux et immobile dans son petit fauteuil, était tout yeux et tout oreilles à côté du clavecin. Madame Elisabeth, qui était présente, surprise de le voir si tranquille, lui dit en riant : « Ah ! pour le coup, voilà Louis qui dort. » Levant soudain la tête, il répartit d'un air pénétré : « Ah ! ma chère tante ! peut-on dormir quand on entend maman Reine ? »

Sa taille, dit M. de Beauchesne, était fine, svelte, cambrée, et sa démarche pleine de grâce, son front large et découvert ; on peindrait difficilement l'angélique beauté de ses grands yeux bleus

[redacted]

An aotrou Herce a reaz digeri iliz Karnak hag ar re tro var dro, hag e oe kiniget eno sakrifiç santel an offeren.

Lois XVII, ar prins iaouank, oa bet kement goalgasset gant tud henveloc'h euz al loënet gouez eget euz tud, nemet e vijent deuet euz an Ifern, oa marvet gant ar vizer. An torfet-ze gret gant ar republikanet a enep eur bugel a zo avoalc'h evit ober mez d'ar Republik. Lois XVII en doa eun drem koant meurbet, eur speret dreist he oad, eur galon euz ar guella. En eun oad tener a ziskuezas he skiant lemm ha dudiuz ; goude beza bet o kozeal gant he vam, en em blije da ziskuez dezan len traou mad assamblez ganti, ar Rouanez a gemere he flijadur o c'hoari muzik evit he mab, hi a ree evintan toniou ha sôniou œz da gompren da eur bugelik, ha guelet vije var drem ar paotrik en doa skouarn digor d'ar muzik.

Eun abardaëz, e palez *Saint-Cloud*, hevam a ganaz dirazan ar werzman :

Kousk, bugelik, sar da lagad,
Da glemmou a ran va c'halon ;
Kousk, va bugel, da vam ervad
En deuz beleg re d'ober kaon.

[redacted]

frangés de longs cils châtains ; son teint d'une éblouissante pureté, se nuançait du plus vif incarnat; ses cheveux, d'un blond cendré, bouclaient naturellement et descendaient en anneaux sur ses épaules; il avait la bouche vermeille de sa mère, et comme elle, une petite fossette au menton. On retrouvait dans sa physionomie à la fois noble et douce, quelque chose de la dignité de Marie-Antoinette et de la bonté de Louis XVI. Tous ses mouvements étaient pleins de grâce et de vivacité ; il y avait dans ses manières, dans son maintien, une distinction exquise, et je ne sais quelle loyauté enfantine qui séduisait tous ceux qui l'approchaient. Sa bouche ne s'ouvrait que pour faire entendre les naïvetés les plus aimables. On l'admirait en le voyant, on l'aimait après l'avoir entendu. Les enfants et les princes sont ordinairement personnels, mais celui-ci n'avait ni l'égoïsme des princes ni l'égoïsme des enfants qui sont des rois à leur manière. Il ne songeait jamais qu'aux autres ; il était tendre pour ceux qui l'aimaient, attentif pour ceux qui lui parlaient, prévenant pour ceux qui le visitaient, poli pour tout le monde. Ces

Ar c'homzou-ze a bikaz kalonik ar c'hrouadur a jome sioulik en he gador. C'hoar ar Roue, ar brinces Elisabeth, o velout anezhan ken sioul, a lavaraz en eur c'hoarzin : Evit ar veich-man, cetu kousket va niz Lois. Ar bugel a respountaz d'he voereb : O moereb, hag a heller kousket, pa gan va Mamm-Rouanez.

Korfet brao, moan, mentet kaër, skanv da vale, he dal huel ha dizolo, diœz vije bet lavaret pe seurt sell en doa, evel sell eun œlik, gant he zaoulagad glaz gant malvennou du ; livet brao he visaich gant bleo melen, eur voden vleo a ziskenne var he ziouskoaz. Na kaera paotr oa ar prins iaouank ; na mad ha tener a oa kalon Lois XVII. Bez e oa henvel euz he vam dre he doare kaër, hag euz he dad Lois XVI dre ar vadelez. Ar re er guele, ar re a dostaë outan, ne oant ket evit en em virout d'he garet. He c'hinou na zigore nemet evit lavarout traou dudiuz. Nep er guele evit ar veich kenta, hen gave koant meurbet; ar galon oa tenereet oc'h he glevout kaozeal. Ar vugale hag ar brinset a zo peurvuia evito ho unan, heman na oe ket evel-ze, atao o klask ober plijadur d'ar re all,

[redacted]

excellentes qualités étaient toutefois tempérées par une vivacité et une impatience singulières; il souffrait avec peine le joug des femmes commises à son service, et combattait de toutes les forces de son âge la règle établie pour son lever et son coucher; son indocilité cessait à la vue de sa mère.

Ce fut ce charmant enfant que la Convention remit entre les mains de l'horrible cordonnier Simon pour être martyrisé. Oui, ce fut surtout parce que c'était un enfant d'élite, qu'on eût remarqué dans la rue et qu'on eût aimé chez l'étranger, un de ces enfants qui attirent l'attention et la tendresse : suave créature devant laquelle la haine semblait impossible, et dont le regard, désarmant toute colère et toute cruauté, semblait devoir autour de lui faire taire toute chose, excepté la voix de l'amour.

Oui, ce fut pour cela que Simon devint impitoyable : — Ah ! ça ! petit Capet, lui disait-il, tu es muet ? il faudra que je t'apprenne à parler, moi, et à chanter la *Carmagnole*, et à crier : Vive la République ! Ah ! tu es muet ! — Vous pouvez me punir si je vous manque, dit l'enfant ; mais vous ne

[redacted]

silaou a ree nep a gomze gantan, sever ha deread oa evit an oll. Koulskoude prins oa, ha ne oa ket gouzanvuz, na felle ket dezan senti d'ar merc'het a c'hambr karget anezan, na zente nag evit mont da gousket, nag evit an heur da zevel euz he vele, senti a ree kerkent ma vele he vam o tont davetan.

Cetu ar bugel mad ha kaër-meurbet a roaz ar Republik d'ar c'here kriz Simon evit beza merzeriet. Abalamour oa mab d'ar Roue, abalamour ma oa e peb seurt doare eur c'hrouadur dreist ar re all; abalamour da-ze oe merzeriet. Krouadur ker koant ma vije bet sellet outan gant joa, m'an dije tremenet dre eur ru; krouadur hag a denne varnezan karantez ha teneredigez, oc'h he velout hebken. Piou e dije sonjet e c'helfe eun bennag kaout kassoni outan; dirazan a dlie tevel kounar ha krizder, han'en dije dleet den kaout evintan nemet karantez.

Ia, abalamour ma oa koant ha mad ar c'hrouadurik seiz vloaz Lois XVII, abalamour oa mab d'ar Roue, a zeuaz Simon ar c'here da veza ar c'hrissa bourreo evintan.

Ahanta! Kapet bihan, emezan, te zo

devez pas me battre, entendez-vous ! vous êtes plus fort que moi. — Je suis ici pour te commander, animal ! je dois ce que je veux, et vive la Liberté, l'Egalité.

L'enfant était déjà souffrant de ce triste séjour du Temple ; les mauvais traitements, le supplice moral et physique ne tardèrent point à altérer sa santé, à épuiser ses forces. Il n'a été ni tué, ni déporté, *mais on s'en est défait.*

Dans la belle vie de Louis XVII, de M. de Beauchêne, il est dit que l'innocente victime, en mourant, entendit les concerts des anges. C'est ce que disent les magnifiques vers de Victor Hugo, intitulés : *Capet, éveille-toi.*

A la nouvelle du débarquement, les républicains firent râfle sur les pères, mères, sœurs, épouses, enfants des soldats de l'armée royale ; saisirent tous les prêtres que quelques moments de tolérance avaient enhardis à se montrer. Au mois de juillet, Hoche et les bleus vinrent à Quiberon, M. de Tinténiac, qui servait d'intermédiaire à l'armée royale, avait été tué au château de Coëtlogon ; aussi l'attendit-on en vain à l'armée royale. L'armée républicaine

deuet mud ? Me a zesko dit kaozeal, kana ar *C'harmagnole* ha ioual : *Vive la République*; hag e jomez mud ! ha Simon a skoe gantan didruez. — C'hui, eme ar bugel, hellit va c'hastiza m'ar fazian ; mœz arabad eo deoc'h skei ganin, rag c'hui a zo kalz krenvoc'h evidon-me. — Me a zo mestr varnout, a responte Simon, loen fall ma zout, Kapet, hag e ran ar pez a garan ha *Vive la Liberte* hag an *Egalite!!*

Ar c'hrouadur royal a oa skuiz euz he amzer tremenet e prizon an Templ pa oe roet da verzeria da Simon ; an taoliou, ar boan gorf hag ar boan speret a lammaz digantan he yeç'het, ha koll a reaz he oll nerz. Ne d'eo ket bet dibennet evel he dad, he vam hag he voereb, ne oa ket kasset kuit euz ar vro ; ar republikanet o deuz kavet an tu d'en em zizober anezan. Lavaret a reer e klevaz ar c'hrouadurik innosant, en eur vervel, moueziou œlet ar baradoz, o kana dezan fin he boaniou ker kalet.

Pa glevaz ar republikanet oa diskennet armee ar Francisien divroët e Kiberon, e lakejont er prizon an oll veleyen divar dro, tadou, mammou, priejou ha bugale euz ar re e oa en armee royal.

44*

prit les chouans entre ses canons et la mer ; Hoche tourna les chouans, et, se plaçant entre les vaisseaux anglais et l'armée ennemie, il empêchait la communication entre les deux. Une fois ainsi enveloppés, les émigrés furent bientôt hachés et beaucoup d'entre eux faits prisonniers. Les vaisseaux anglais, en tirant sur les républicains, atteignaient en même temps les soldats de l'armée royale. Les canots envoyés pour sauver les fuyards n'approchaient pas assez vite au gré de ceux-ci ; ils se pressaient tellement de se jeter dans les canots, que plusieurs sombrèrent. Ceux qui ne pouvaient trouver place dans les barques s'y cramponnaient et se soutenaient ainsi sur l'eau, mais ils étaient repoussés à coups de rame. Le duc de Lévis, blessé grièvement, fut transporté par deux braves chouans qui ne demandèrent place dans les canots que pour le blessé, et restèrent eux-mêmes au combat jusqu'à la mort. Mgr de Hercé et son grand-vicaire se trouvaient aussi dans le moment sur le rivage ; un canot les attendait, ils étaient sûrs de se sauver : « O mon ami ! dit l'évêque à son frère, laisserons-nous nos compatriotes mou-

Ar jeneral Hoche a zeuaz gant eun armee vraz da gombati e Kiberon, ha goude kombajou rust, a c'hounezaz ar viktor. Tinteniak, kasset e kreis ar Morbihan da zestum tud iaouank ar vro evit an armee royal, oe lazet e kastel Koetlogon. Trec'het gant ar re c'hlaz, an armee royal en em gavaz poulzet var an aod etre ar mor euz eun tu, hag ar c'hanoliou euz eun tu all.

Ar re na hellent ket mont beteg al listri saoz oa paket pe lazet. Al listri saoz, en eur denna gant ho c'hanoliou var ar re c'hlaz, a laze ive lod euz an armee royal. Ar bagou na dosteent ket buhan avoalc'h da c'hoant pep hini ; oll e karjent beza eno, oll e klaskent pignat ebarz ; meur a vag a oe kollet, o veza re garget. An dud na hellent ket pignat en em daole var neun, hag a zalc'he mad d'ar bagou ; pelleet vijent a daoliou roenv. An dug a Levis, gouliet, en em stleje var bord an aod ; mœz na oe ket gouest da bignat er bagou ; daou Vreton hen gemeraz en ho divreac'h, hag o ioual var eur vag a oa pell, a leverjont dezo ne c'houlennent plaç nemet evit an den blesset, hag e chomjent da gombatti beteg ar maro.

rir sans secours religieux? Non, non, mieux vaut mourir que de manquer à notre devoir de prêtre! » Quelques instants après cette noble et sainte résolution, ils furent faits prisonniers avec d'autres prêtres; quatre mille soldats de l'armée royale furent compris dans leur malheur. M. de Sombreuil, jeune homme de 28 ans, qui se trouvait parmi eux, offrit généreusement sa vie pour racheter celle de ses compagnons, et il ne se rendit que sur promesse formelle qu'on lui accorderait sa demande. Mais, hélas! quand ils furent amenés à Auray, ils furent jugés et condamnés à mort. Les femmes de tout rang et de toute condition s'empressèrent de venir au secours des prisonniers, et leurs soins furent si admirables que le souvenir du dévouement des femmes d'Auray ne périra point, non plus que celui de la foi et du courage que montrèrent les prisonniers. Aucun d'eux ne voulut déguiser la vérité pour éviter la mort.

L'évêque de Dol, MM. de Larchantel, grand-vicaire de Quimper, Kerlouri, chanoine de Tréguier, Larjez, curé de Pleumeur-Bodou, le frère de l'évêque et plusieurs autres ecclésiastiques furent

An aotrou Herce hag he vreur he vikol vraz a oa ive er mare-ze tost d'an aod ; eur vag ho gortoze evit ho c'hemer. Ha lezel a raimp-ni, eme an eskop d'he vreur, an dud paour-man heb sikour ho eneou : Ah ! va breur, n'ho dilezomp ket, guelloc'h deomp en em exposi d'ar maro hag ober hon dever a vælek ! Prizouniet oant eun neubeut goude gant beleyen all.

Var dro pevar mil den euz an armee royal oa paket gant an aotrou Sombreuil, den iaouank, oajet var dro a eiz vloaz var'nugent, en doa dalc'het gant ar gouraich ar vrassa beteg fin ar gombat, hag en doa kinniget he vuhez evit savetei he gonsortet. Roet oa dezo ar ger na vije lazet den ebet mar ho dije taolet ho armou, ha touet oa an dra-ze dre le. Allas ! ne oa ket pell e oant kasset e kichen Santez-Anna Venet, er ger Alre, evit beza barnet ha fuzillet en despet d'ar sermant roet dezo. Ar merc'het euz a bep kondition e Alre a gemeraz eur sourci karantezuz euz ar brizonerien, ha dalc'het vo atao sonch euz ho madelez hag euz ho zrugarez, hag ive euz ar relijion hag ar galoun vraz euz ar brizonerien.

fusillés les premiers avec M. de Sombreuil, sur la place de Vannes. On commanda à Sombreuil de s'agenouiller : Je ne me mets à genoux, répondit-il, que devant Dieu, que j'adore ; je ne le ferai point devant vous, qui n'êtes que des hommes comme moi. Les officiers républicains ayant refusé le rôle de juges et les soldats celui de bourreaux, il fallut appeler des soldats mayençais pour continuer les fusillades. On tuait par jour de cinquante à soixante hommes. Un tout jeune homme, qui n'avait que trois mois de plus qu'il ne fallait pour n'avoir pas l'âge d'être fusillé, demanda à son oncle, M. de Kergariou-Locmaria, dont nous avons parlé dans les fastes de la marine bretonne, s'il ne pouvait cacher ces trois mois de son âge : Non, lui répondit M. de Kergariou, on ne peut mentir même pour sauver sa vie. M. de Kergariou voulut aller à la mort nu-pieds, en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. M. Gesril, autre jeune homme prisonnier des bleus, fut envoyé par eux avertir les Anglais de ne plus tirer, attendu que le combat était fini. On lui criait de monter sur le vaisseau anglais,

Eskop Dol, gant an aotrounet Larchantel, vikel vraz a Gemper, Kerlouri, chaloni a Landreger, Larjez, person Pleumeur-Bodou, breur an aotrou'n eskop, beleyen all c'hoaz hag an aotrou Sombreuil, oe fuzillet ar re genta var blacen Guenet ; lavaret oa da Sombreuil daoulina : Ne stouan, emezan, nemet dirag Doue, a adoran. Chom a rin em zao dirazoc'h, c'hui ne doc'h nemet tud evel-doun ! An ofisourien c'hlaz o veza refuzet kondaoni ken an dud-ze d'ar maro, hag ar soudardet o veza dinac'het ho fuzilla, e oa ret klask soudardet estranjour evit kuntinui al lazerez. Fuzillet vije bemdez etre hanterkant ha dek ha tri-ugent. Nikun anezo na fellaz kuzat he oad evit savetei he vuhez. Eun den iaouank flamm a c'houlenne d'he yountr Kergariou, ar martolod braz, ha kuzat a helle tri miz bennag euz he oad evit savetei he vuhez. Nan, eme Kergariou, arabat eo lavarout morse geier. Kergariou a ieaz d'ar maro diarc'hen evit beza henvelloc'h aze euz ar Zalver.

Jesril, den iaouank all, oa prizouniet, kasset oa gant ar re c'hlaz d'al listri saoz evit avertissa e oa aichuet ar gombat

où il eût été en sûreté. Non, répondit-il, j'ai donné ma parole de ne point m'échapper. Les républicains ne tenaient pas de même à leur parole ; ils avaient trop hâte, comme disait l'un deux, de voir tous ces Messieurs en paradis. Les prisonniers furent donc tous fusillés et moururent en criant : Vive le Roi !

Il y a peu de familles bretonnes qui n'aient eu quelque parent fusillé à Auray.

Après ce massacre, les chouans demeurèrent quelque temps consternés ; bientôt cependant Georges Cadoudal parut près d'Elven et y battit les bleus. Environ la mi-juin, les chouans Le Pape, Le Gris-Duval, Guillemot et plusieurs autres furent emprisonnés à St-Prieuc ; la nuit du 16 juin 1798, Duviquet, Rohu, Georges Cadoudal, Mercier, Carfort, vinrent pour les délivrer. Plusieurs d'entre les chouans avaient pris le costume des soldats républicains ; ils demandèrent qu'on leur ouvrit la prison, car, disaient-ils, ils amenaient un émigré. La ruse ne réussit pas, on ne leur ouvrit pas la prison. Mais les chouans ne se rebutèrent pas ; Le Mercier revint, le 26 du mois d'octobre, avec

hag evit lavarout heana an tennou euz kanoliou ar Zaozon. Deuz buhan, deuz ganeomp er batimant, hag e vezi saveteet, eme dezan he gonsortet. Prometet em euz d'ar re c'hlaz mont en dro, eme Jesril, mont a renkan, va ger a zo roet. Koulskoude an den iaouank-man a zonje mad e vije bet lakeet d'ar maro gant ar republikanet. Ar re-ma na zalc'hent ket evel-se d'ho ger na d'ho fromessaou. Re a bræz oa ganto, evel ma leverent ho unan, guelout an aotrounet-ze o vont d'ar baradoz. Lazet e oant ha mervel a reent en eur ioual : *Vive le Roi !*

Neubeut zo a famillou euz an noblanç e Breiz ha n'en deuz bet kar dezi lazet e Kiberon, pe fuzillet e Guenet, pe e Alre.

Goude al lazerez vraz-ze, ar chouantet a choumaz eun neubeut spountet. Kadoudal a gommanças an hini kenta d'en em ganna adarre gant ar re c'hlaz e kichen Elven. Var dro hanter miz even, ar chouantet Ar Pab, Le Gris-Duval, Guillemot ha kals a re all oa lakeet er prizoun e Sant-Briek. D'an noz euz ar



MM. Kerigan, de Courson et de Carfort, et cette fois ils délivrèrent des prisons de St-Brieuc 300 prisonniers.

En cette année 1798, le Directoire, qui gouvernait alors la France, envoya en Bretagne, pour jeter de l'odieux sur les chouans, des forçats déguisés qui devaient désoler les paroisses bretonnes par leurs forfaits. Ces scélérats entraient dans les maisons où ils savaient qu'il y avait des gens riches ; ils prenaient une poêle ou un trépied, et les faisant chauffer au rouge, ils y faisaient asseoir par force les maîtres de la maison, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert où était leur argent. On donna à ces monstres le nom de chauffeurs, et leurs crimes furent attribués aux chouans ; cela donna au Directoire le prétexte dont i avait besoin pour renouveler la persé cution contre les prêtres et les gens d bien.

La sœur et le beau-frère de Guillemo furent alors fusillés à Radenac. Ce fu aussi à cette époque que l'on fusilla : Quimper MM. d'Amphernet et de Lomé nie de Brienne ; ce dernier n'avait qu dix-huit ans ; il était accusé d'avoi émigré à l'âge de onze ans et d'êtr

c'houezek a viz even 1798, Duviket, Rohu, Jorch Kadoudal, Mercier ha Karfort a zeuaz da glask ho dilivra. Lod anezo o doa kemeret guiskamant ar re c'hlaz, ha goulen a rejont ma vije digoret dezo ar prizoun abalamour e tigassent dy eun *émigré*, evel-se oa galvet an dud divroet, o doa kuiteet ar Franç evit tec'hout dirag ar maro. Mæz ne oa ket digoret dezo ar prizoun.

D'ar c'houerc'h var'nugent a viz here, Mercier en doa dastumet he dud e koat Lorjes, dont a reaz en dro da Sant-Briek, gant Kerigan, Kourson ha Karfort, hag ar veich-man e oa dilivret ganto tri c'hant prizouner.

Er bloavez-se 1798, an *Directoire*, neuze gouarnamant ar Franç, a gassaz e Breiz tud fall euz a Bariz guisket evel chouantet, a rede dre an oll barreziou hag a ree kalz a dorfejou. An dud fall-man a zeue barz an tyez el lec'h ma ouient e oa tud penvidik ; kemerout a reent eun trebez pe eur billik, hag o veza toumet anezo var an tan a lakeont tud an ty da azea varnezo ken o dijent diskuliet pe-

rentré à dix-huit : le nom d'émigré suffisait alors pour faire mettre à mort. Ce fut aussi le motif de la mort de M. d'Amphernet ; son éminente piété et l'extrême jeunesse de son compagnon produisirent une sensation profonde, et les personnes qui ont survécu à cette époque ont conservé le souvenir de l'impression douloureuse qu'éprouvèrent alors les gens de bien. Cependant ces scènes se renouvelaient par toute la France ; elles froissaient tous ceux qui avaient le cœur droit et compatissant, et cependant nulle voix ne s'élevait pour défendre les malheureuses victimes, nul ne s'occupait de les venger que les seuls chouans ; il ne restait debout contre la république que les chouans, car les Vendéens s'étaient soumis. Henri de La Rochejacquelein venait d'être tué au moment où il disait à ses compagnons : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi. » Stofflet et Charette, deux de leurs meilleurs chefs, avaient été fusillés. Entouré d'espions, Charette lutte comme un lion contre les chasseurs qui l'ont acculé. Enfin, il est pris ! Cette conquête électrise l'armée républicaine. « Mon cher

lec'h oa ho zenzor. An torfejou-ze oa tamallet d'ar chouantet hag e oa eun abek evit persekuti goassoc'h ar veleyen hag an dud vad.

C'hoar ha breur kaer Guillemot oe fuzillet e Radenak. An aotrounet d'Amphernet ha Lomenie Brienne oa fuzillet e Kemper. Brienne n'en doa nemet triouec'h bloaz ; rebeichet oe dezan gant ar varnerien da veza kuiteet ar vro da unek vloaz, da veza deuet en dro da drivec'h ! Celu aze he grim ! Ne oa den neuze e Franç hag en dije ar gouraich da zifen an dud innoçant lakeet d'ar maro, ne oa nemet ar chouantet evit ho venji.

Na joume mui nemeto, rak potret ar Vendee o doa kollet gant ar republik. La Rochejacquelein oa bet lazet er mare ma lavare d'he baysantet : Pa zin araok, deuit ivez ; mar ian var va c'hiz, skoit ganin-me ; ma teuan da veza lazet, venjit ac'hanoun-me. Stofflet ha Charette, daou all euz ar re vella, oe fuzillet. Charette a oe kemeret hag an dra-ze a reaz kement a joa d'ar republikanet, ma

général, écrit un ami à Hoche, nous sommes comme des fous depuis cette bonne nouvelle. » Elle arriva à Paris à 8 heures du soir. Les cinq directeurs la reçoivent avec des cris de joie et la font annoncer sur tous les théâtres comme ils eussent fait de la prise d'une capitale ou d'un royaume. Lorsqu'on demanda à Charette pourquoi il avait fait la guerre : Pour défendre ma religion, mon roi et mon pays ! répondit-il. Quatre mille hommes étaient rangés sur la place de Nantes pour le fusiller. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux ; il regarda tranquillement les canons des fusils dirigés contre sa poitrine et commanda lui-même le feu ; il fut frappé de vingt balles et tomba en criant : Vive le Roi ! Il avait 33 ans.

Combien de fois n'ai-je pas entendu, avec une profonde émotion, ce cri de Vive le Roi ! s'élever vers le ciel dans ces temps malheureux ; il était prononcé avec un saint enthousiasme en face de la mort. C'est ainsi que la France a perdu alors les plus nobles et les meilleurs de ses enfants. Les jeunes gens et les jeunes filles qui assistaient aux exécutions trempaient des mouchoirs

[redacted]

skrive unan d'ar jeneral Hoche : « O klevout oa paket Charette, ni a zo eet er meaz ac'hanomp gant al laouenidigez. Digouezet oa ar c'helou e Paris da eiz heur euz an noz. Ar pemp director o deuz lakeet embann an dra-ze, evel ma vije bet gounezet eur viktor braz. » Pa oa goulennet digant Charette abalamour da betra en doa gret ar brezel? Evit difen va relijion, va roue ha va bro, emezan. Pevar mil den oa renket var blacen vraz Naonet evit he fuzilla. Na fellaz ket dezan beza mouchet evit receo taol ar maro, sell a reaz sioul euz ar fuzillou troet var he vruchet ha kommandi a reaz he unan an tennaden. Koueza a reaz, skoet gant ugent boul ploum, en eur ioual : *Vive le Roi !* oajet oa a 33 vloaz.

Nag a veich eo bet klevet ar iouadenze n'em sevel etrezek an env en amzer maleuruz-ze ! Ar Franç a golle evel-se ar re vella euz he bugale. Ar merc'het hag an dud iaouank a c'hlebie mouchouerou guen e goad ar re oe dibennet pe fuzillet, ispicial pa oe lazet beleyen, hag ho mire en ho zyez gant kals a respet evel relegou.

[redacted]

blancs dans le sang des victimes et les gardaient dans leurs maisons avec beaucoup de respect, les considérant comme des reliques saintes, surtout quand c'étaient des prêtres qui avaient été mis à mort.

Dans ce temps, la flotte républicaine sortit encore pour combattre les Anglais; un nouveau malheur eut lieu. Une tempête jeta le vaisseau appelé *les Droits de l'Homme* à la côte et il se brisa sur les roches d'Audierne ; 500 cadavres furent jetés par les vagues sur la grève. Un marin de la côte se jeta trente fois à l'eau, ce jour-là, pour sauver les naufragés, et presque à chaque fois il eut le bonheur d'en sauver un.

Ceci me fait souvenir du dévouement de Jean-Marie Quéméner, matelot né à Crozon, qui se jeta plus de 50 fois dans la mer pour sauver les matelots de l'*Arrogante* perdue près de Toulon en 1877. Il prit soin des obsèques des morts demanda pour ceux qu'il n'avait pu retirer vivants les prières de l'Eglise. Quéméner, matelot à bord du *Souverain*, fut décoré de la croix de la Légion d'Honneur; mais il s'était épuisé et il est mort des suites de cet acte inoui de courage.

Kals listri oa deuet er meaz euz porz Brest evit kombatti ar Saozon, lod anezo oa brevet gant ar goal amzer. Unan euz al listri-ze, galvet e gallek : *les Droits de l'Homme*, en em gollaz var ar c'herreg dirak Goazien (Audierne) : pemp kant korf maro oe taolet gant ar mor var an aod. Eur martolod euz ar c'harter-ze en em daolaz tregont gueich er mor, o klask savetei an dud paour-ze, hag a zeue gantan var an aod eun den kasi be veich.

An dra-man a zigass din da sonj euz Jean-Marie Kéméner, martolod euz a Grozon ; en em daolaz er mor ouspen anterkant gueich evit savetei ar re oa var bours an *Arrogante*, en em gollet e kichen Toulon e 1877.

Kemener a gemeraz eur sourci braz da lakaat douari ar re varo hag a lakeaz offerennou evito. Ree en doa gret. Euz a neuze en doa kollet he yec'het. Kemener, martolod var ar *Souverain*, en deuz bet ar groaz a enor !

Evel m'euz kountet deoc'h diaraok, ne oa mui nemet ar chouantet da gombatti

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, il n'y avait plus que les chouans à combattre. Cadoudal ne pouvait être vaincu si tôt ; c'était un vrai Breton, entêté, dur à la fatigue, plein de courage et d'esprit ; extrêmement sévère pour le devoir, il exigeait surtout l'obéissance de ses gars. Il avait reçu de Dieu la force et la puissance de génie qui font les grands caractères, le courage et la noblesse du cœur qui relèvent la dignité de l'homme et le rendent vraiment grand. Georges Cadoudal est le plus célèbre des chouans. Pontbriand commandait les chouans du côté de Dinan; Georges et Guillemot avaient 15,000 hommes sous leurs ordres quand ils vinrent combattre contre le général Hardy à Elven. Dubot et Bonaventure commandaient les chouans du côté de Guiscriff. MM. de La Boëssière, de Keruzoret et de Kerbalanec étaient à la tête de la chouannerie de Léon. M. de Cornouailles commandait ceux du côté de Quimper; mais la chouannerie n'eut guère d'importance dans le Finistère. MM. du Rumin, de Crezolles et Trélon commandaient les chouans de Tréguier. Il y eut un combat dans le Morbihan, digne du combat



ken e Franç. Kadoudal na helle ket beza trec'het ker buhan ; hen a oa eur guir Breton, pennek, kalet d'ar boan, leun a galoun hag a skiant, stard d'he zever hag a c'houlenne dreist oll an oboissanç digant he baotret. Recevet en doa digant he grouer an nerz hag ar gallout a ra an dud estimet ; ar skiant hag ar pen ho sav huel. Jorch Kadoudal oa ar chouan braz. Pontbriand a gombatte euz tu an aochou Dinan. Pemzek mil den oa gant Jorch ha Guillemot pa zeuaz an daou-man da gombatti ar jeneral Hardy, e kichen Elven. Dubot ha Bonaventure, euz a barrez Guiskriff, a gommande ar chouantet er c'harter-ze, La Boessiere, Keruzoret ha Kerbalannek a gommande paotret Leon. An aotrou Kerne a gommande chouantet Kerne, hogen en despet ma oa mad-tre ar c'habiten, ne oe ket kalz a chouantet er c'harter-ze. An aotrounet Du Rumin, Crezolles ha Trelon a gommande chouantet Landreger. Eun devez Kadoudal a zeuaz da gombatti gant pevar ugent chouant a enep ar jeneral Hardy ha pe-

[redacted]

des Trente, entre 80 Bretons commandés par Georges et 80 bleus commandés par le général Hardy ; les républicains furent vaincus.

Enfin Cadoudal, lui aussi, se résigna à faire la paix, car il voyait qu'il n'avait plus affaire seulement à une armée, mais à toute l'armée républicaine. Un général républicain dit à Georges de choisir entre le grade de général ou la guillotine. « Doucement, répondit Georges, en secouant la tête, vous ne l'aurez pas si facilement de dessus mes épaules. » On lui offrit encore 100,000 fr. et le grade de général ; il refusa noblement ces offres, fit la paix et se retira en Angleterre pour attendre les événements. C'était alors que Bonaventure, de la paroisse de Guiscriff, faisait retentir la Cornouailles du bruit de son nom.

Il serait injuste, mes enfants, que je ne vous fisse pas connaître un peu plus celui qui fut l'honneur de la chouannerie bretonne, Georges Cadoudal. Ce chef de 25 ans, dit M. Violeau, que tous *servaient d'amitié*, donnait l'exemple de la piété la plus vive. Tous les devoirs religieux étaient fidèlement obser-

var ugent glaz, ar republikanet a oa trec'het.

Erfin Kadoudal en em rezolvaz da ober ar peoc'h, rag guelout a ree n'en doa ket da herzel ouz eun armee hebken, mæz ouz oll soudardet gouarnamant ar Franç. Eur jeneral a lavaraz da Jorch : C'hui vo jeneral evel-doun, pe dibennet. Goustadig, respountaz Jorch , en eur hija he ben, na po ket anezan ker buhan, Kiniget oe da Jorch kant mil liur ha beza jeneral ; ne fellaz ket dezan, ober a reaz ar peoc'h hag a ieaz da Vro Saoz da c'hedal.

Na vije ket mad din chom heb rei deoc'h da anaout an hini zo bet enor ar Vretonet e brezel ar chouantet. An den brudet mad-ze eo *Georges Cadoudal.* Blenier ar chouantet en doa c'huerc'h bloaz var'nugent, he soudardet a zente ountan dre garantez. Hen oa eur c'hristen c'houek ; he soudardet a dlie beza kristen ; mont a reent bemdez, jeneral ha soudardet, var ho daoulin, ho fen dizolo e kreiz an dachen evit ar pedennou euz ar mintin, euz a c'hreizdez hag euz an

des Trente, entre 80 Bretons commandés par Georges et 80 bleus commandés par le général Hardy ; les républicains furent vaincus.

Enfin Cadoudal, lui aussi, se résigna à faire la paix, car il voyait qu'il n'avait plus affaire seulement à une armée, mais à toute l'armée républicaine. Un général républicain dit à Georges de choisir entre le grade de général ou la guillotine. « Doucement, répondit Georges, en secouant la tête, vous ne l'aurez pas si facilement de dessus mes épaules. » On lui offrit encore 100,000 fr. et le grade de général ; il refusa noblement ces offres, fit la paix et se retira en Angleterre pour attendre les événements. C'était alors que Bonaventure, de la paroisse de Guiscriff, faisait retentir la Cornouailles du bruit de son nom.

Il serait injuste, mes enfants, que je ne vous fisse pas connaître un peu plus celui qui fut l'honneur de la chouannerie bretonne, Georges Cadoudal. Ce chef de 25 ans, dit M. Violeau, que tous *servaient d'amitié*, donnait l'exemple de la piété la plus vive. Tous les devoirs religieux étaient fidèlement obser-

[redacted]

noz. Jorch gant he speret mad ha lemm na ree ket a faë var an noblans, hervez ma ra kalz tud ber a speret ha paour a vertuz, evel ar vourc'hizien dizoue. En arme ar chouantet oant oll kement ha kement. Ne ket evel maz eo *égalité* gaouierez ar republikanet. Denchentil pe kouer oa ofiser hervez ma oa gouest da ren mad ar brezel. Jorch a vire ouz he zoudardet iaouank da eureuji araok fin ar brezel, gant aoun e vijent dalc'het er ger gant ar priejou nevez, ha na vijent ket chomet da gombatti. Touzet e vije bleo an hini a vanke d'al lezen-ze; ar vez a vire ouz an dud iaouank da zizenti, rag na felle ket dezo agren beza touzet e mesk bleo hir ar chouantet. Ar Vreiz en he bez a garie Kadoudal, piou n'en dije roët a volontez vad ugent kneich he vuhez evit divoal buhez Jorch, souten an urz vad, skoazel ar gwir relijion. An aotrou Lomelech, kure e Ploermel, en em rentaz prizouner d'ar soudardet c'hlaz, evit rei amzer da Jorch Kadoudal da bellaat diouto. Avoalč'h en doa gret ar bælek-ze evit beza lakeet d'ar maro.

vés par lui, et souvent au bivouac, entouré de nombreux compagnons de ses dangers, tous à genoux et la tête découverte, il leur disait la prière. Georges avait un esprit trop solide et trop élevé pour attacher beaucoup de prix à la naissance; mais sa supériorité le préservait aussi de l'orgueil plébéien, ou plutôt de l'orgueil bourgeois, si absurde dans ses préventions et sa jalousie. L'égalité régnait dans l'armée des chouans, mais non l'égalité menteuse des révolutionnaires ; les gentilshommes et les paysans y étaient admis, et le mérite seul décidait du commandement. Georges avait défendu aux jeunes chouans de se marier, afin qu'ils fussent dégagés des liens de famille et plus propres au combat. On coupait les cheveux à celui qui manquait à cette loi, et la honte de cette flétrissure retenait le plus grand nombre dans le célibat. L'espoir de toute la Bretagne reposait sur le génie de Cadoudal ; aussi qui n'eût donné vingt fois sa vie pour le conserver à la cause de l'ordre, de la liberté vraie, de la religion? Un jour, M. Lomelech, vicaire de Ploërmel, pour lui laisser le temps de s'échapper, prit

Mæz Jorch a redaz varlerc'h ar re c'hlaz (soudardet ar republik) ha dre eur mirak evel ma oa kustum ar c'houantet da ober, dont a reaz a ben da denna ar bælek mad euz daouarn an dud krizze kalz niverussoc'h eget soudardet Doue hag ar Roue.

Julian Kadoudal, he vreur, oe fuzillet e miz kerzu 1800 gant ar re c'hlaz e kichen Kerleano, ty karet meurbet gant ar C'hadoudalet, eno oant bet ganet. Jorch a zeuaz e Pariz, sonj teurel en traon ar c'henta konsul. D'an 9 a viz meurz 1804, Jorch Kadoudal oe gret prizouner. Kondaonet oe d'ar maro. M'an dije goulennet trugarez, en dije bet, oe lavaret dezan. Ne c'houlennin netra, emehe. An devez araog ma tlie beza lazet, oe kinniget dezan adarre eur paper da sina evit goulen he vuhez. Kent ma lennaz var ar paper : Aotrou Emperor, sklap a reaz ar paper d'an douar, rag kridi a re mad ez oa ar gwir gant ar Bourbonet ar Roueed koz, ha ne oa ket gant an Emperor. Daoulina a reaz neuze en orlavaret : « Mignonet, la-

son nom et se livra à sa place. C'était la mort pour ce bon prêtre; mais Georges s'élança sur les traces des bleus, et, grâce à un miracle de valeur comme les chouans savaient en faire, il délivra le prisonnier des mains d'une escorte bien supérieure en nombre aux royalistes. Julien Cadoudal, son frère, fut fusillé en décembre 1800 par les bleus, aux environs de Kerleano, demeure chérie des Cadoudal. Georges dut s'éloigner, il revint à Paris dans le dessein de combattre le premier consul. Le 9 mars 1804, Georges fut arrêté. Bientôt condamné à mort, on vint lui offrir de demander sa grâce; il refusa noblement. La veille de sa mort, on voulut encore lui faire signer un placet. Quand il lut ces mots : A Sa Majesté l'Empereur, il rendit le papier et dit à ses camarades : « Amis, faisons la prière du soir. » Car Georges Cadoudal, les chouans et les Vendéens furent toujours fidèles aux Bourbons, qu'ils tenaient pour leurs rois légitimes. Le lendemain, la tête du général et de ses onze compagnons tombaient sur la place de Grève. Sur ces douze Bretons dévoués, sept étaient du Morbihan,

[redacted]

varomp ar beden euz an noz. » An devez varlec'h oa dibennet e Paris ar jeneral hag uneg euz he vignonet; seiz euz an daouzek breton-ze a oa euz ar Morbihan.

D'ar republikanet a roaz erfin Bonapart ho fegement. An den iaouank-man oa ar c'henta euz ho arme dre he skiant vraz ; koulskoude, disprij a ree ar republikanet. Taol a reaz anezo dre ar prenestr er meaz euz ar zall e oant o terc'hel ho c'huzuliou fall enni. Ar re-ze o doa gret kement a zroug e Franç. N'em lakat a reaz en ho flas, ar pez a reaz kals a laouenedigez d'an dud honest, ker skuiz da gaout eur gouarnamant ker fall hag hini ar republik.

Neuze ar jeneral Bonapart oa kenta *consul*, da lavaret eo an hini kenta da gommandi ar Franç. Aichui a reaz ar brezeliou euz ar Vendee hag euz ar chouantet, en eur digeri an ilizou hag en eur c'hervel en dro ar veleyen vad.

Oh ! pebez laouenedigez evit an oll gristenien ! Ah ! piou ac'hanoc'h a hello kompren mad aoualc'h laouenedigez hon tud koz p a oe roet konje dezo

les guerres de la Vendée de la manière la plus heureuse, en rendant à toute la France le libre exercice de la religion. Quelques années après, il devint empereur et prit le nom de Napoléon, nom devenu européen ; on peut même dire qu'il est célèbre dans toutes les parties du monde ; il est l'égal de ceux de César et d'Alexandre.

TRENTE-SIXIÈME VEILLÉE

Ici gît... point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom ! Il est inscrit en sanglants caractères,
Des bords du Tanaïs au sommet de Cèdar...

LAMARTINE.

Napoléon Bonaparte fit la guerre à toute l'Europe, en vainquit tous les rois, les humilia, les insulta, et maltraita même les reines, que leur sexe eût pu au moins lui faire respecter ; mais Napoléon n'était pas un chevalier. Il voulait que toutes les nations de l'Europe fussent gouvernées par un membre de sa famille. Tous ces rois, créés par lui, eussent été ses vassaux. Il a réussi pendant quelque temps : son frère Louis

da bidi Doue ha d'he servicha ! Ret vije deoc'h beza bet evelto, heb iliz da zaoulina ebarz, heb sakramanchou, heb sikour na kuzul ar veleyen vad evit kompren an eurusdet, ar joa a ravisse kalonou an dud fidel, bet ker maleuruz epad an dispac'h braz euz ar Franç, galvet e gallec : *Revolution*.

C'HUEC'HVET NOZVEZ HA TREGONT

Ha plou a gousk dindan ar bez-ze ?
Napoleon a zo dindan-hi astennet ;
Tra vezo ar bed a vezo brudet !

Napoleon oe au hano kemeret gant ar jeneral Bonapart pa oe Emperor e 1804 ; ree a foge a gemeraz en he stad huel, evel m'an dije dizonjet an Doue en doa rentet koulskoude d'ar Francisien dre ar peoc'h d'an Iliz ; ar re-man, bet ken glac'haret abaoue ma oe bet sarret an ilizou, ha gret brezel d'ar relijion en ho bro. Evel-ze Napoleon Bonapart a reaz brezel d'an oll rouanteleziou ; gounit a reaz viktoriou var kement Roue euz an Europa, a reaz mez dezo, ho goalgassaz hag a reaz kement all d'ar Rouanezet

[redacted]

les guerres de la Vendée de la manière la plus heureuse, en rendant à toute la France le libre exercice de la religion. Quelques années après, il devint empereur et prit le nom de Napoléon, nom devenu européen ; on peut même dire qu'il est célèbre dans toutes les parties du monde ; il est l'égal de ceux de César et d'Alexandre.

TRENTE-SIXIÈME VEILLÉE

> Ici gît... point de nom ! demandez à la terre !
> Ce nom ! Il est inscrit en sanglants caractères,
> Des bords du Tanais au sommet du Cèdar...
>
> LAMARTINE.

Napoléon Bonaparte fit la guerre à toute l'Europe, en vainquit tous les rois, les humilia, les insulta, et maltraita même les reines, que leur sexe eût pu au moins lui faire respecter ; mais Napoléon n'était pas un chevalier. Il voulait que toutes les nations de l'Europe fussent gouvernées par un membre de sa famille. Tous ces rois, créés par lui, eussent été ses vassaux. Il a réussi pendant quelque temps : son frère Louis

e dije dleet respeti muioc'h; mæz n'en doa ket santimanchou an dud-chentil savet mad. Lakeet en doa en he benn rei da bep unan euz he gerent eur rouantelez. Ar roueed-ze e vijent bet dindan he c'hallout. Ha bet e oa bet mæstr evel-ze epad eur maread amzer. He vreur Louis oe Roue an Holland; he vreur Jerom e Westphalie; he vreur Joseph Roue Spagn; he vreur-kaër Murat, Roue Naples, eur jenoral dezan, Bernadott, Roue Suède. C'hoant a zavas gantan kaout ive ar ger a Rom, ha lakaat ar Pab da senti outan. Eno a vruzunaz he gurunen. Kement a rea a ieaz mad beteg an devez ma lakeaz he zorn var hon Tad Santel ar Pab dalc'het e koustians da zifen he c'hallout evel Pab hag he c'hallout evel Roue, rag hebd'ho, neket evit ren mad an Iliz.

O va mignonet, ar galon a zo rannet pa lenner en eun Istor Frans, ar brepoziou-man : En nozvez, 5 gouere 1808, ar jeneral Radet, evit senti diouz Murat, a zeuaz e kampr ar Pab hag a lavaraz dezan, euz a berz gouarnamant ar Frans, a renke dilæzel he garg a Roue: neuze vije lezet da veva e peoc'h er ger a Rom. — Goulennet em euz sklerijen

fut roi de Hollande ; son frère Jérôme, roi de Westphalie ; son frère Joseph, roi d'Espagne ; son beau-frère Murat, roi de Naples, et l'un de ses généraux, Bernadotte, roi de Suède. Il voulait aussi être maître de Rome, et que le pape lui fût subordonné ; c'est là qu'il se brisa. Tout lui réussit jusqu'au jour où il mit en prison le pape, qui était obligé par conscience de conserver intact le pouvoir temporel comme le pouvoir spirituel, qui lui sont nécessaires tous deux pour bien gouverner l'Eglise.

O mes amis, on frémit, en lisant dans une Histoire de France, à la louange de Napoléon, ces froides et brèves paroles : « Dans la nuit du 5 juillet 1808, le général Radet, par l'ordre de Murat, pénétra dans l'appartement du Pape et lui proposa, de la part du gouvernement français, de consentir à l'abdication de sa souveraineté temporelle ; qu'à cette condition il pourrait rester tranquille à Rome. — Je n'ai agi, répondit le noble

ar Speret-Santel, eme hon Tad Santel Pie VII ; c'hui lazo ac'hanon kentoc'h eget na dilæzin va c'harg. — Mar deo evel-ze, a lavar ar jeneral, me ranko o kass er meaz euz a Rom. Ar Pab a zavas kerkent euz he gador, binniga a reaz ar ger a Rom, hag en em rentaz prizouner Napoleon. Ha na lamm ket ho kalon en ho kreiz o lenn an draman ? Ha ne ket mezuz da soudardet ar Frans lakaat eun dorn sakrilaich var hon Tad Santel, hag hen heb den d'he zifen. Evel ma skrivan Istor ar Vreiz, na joman ket pell var an traou a zell hebken euz ar Frans ; me lavaro deoc'h e ber gomzou e zalc'has Napoleon ar Pab Pie VII e Feunteunbleau evel prizouner. An oll a grene neuze dirag an Emperor ; ar bæleg breton e oa bet en em kiniget evit kovessaï Louis XVI, an aotrou Legris-Duval, en doa an hardizegez da staga ouz mogeriou iliz an Itron-Varia, Iliz-Veur Paris, al lizer skrivet e kuz gant hon Tad Santel hag a zouge an exkumunugen a enep an Emperor Napoleon neuze ker galloudek, ken enoret gant an dud, ken brudet dre he viktoriou. Mæz Doue a vele poaniou he vikel var an douar, lizer ar Pab oe ar

vieillard Pie VII, qu'après avoir consulté le Saint-Esprit ; vous me mettrez plutôt en pièces que de me faire rétracter ce que j'ai fait. — Dans ce cas, dit le général, j'ai ordre de vous emmener hors de Rome. » Le pape se leva, donna sa bénédiction à la ville de Rome, et se rendit prisonnier de Napoléon. Ne sentez-vous pas vos cœurs bretons bondir dans vos poitrines, en lisant cette arrestation du Père commun des fidèles, sans défense contre les soldats français ; mais comme je ne vous parle que de l'histoire de la Bretagne, je ne m'étends pas sur ce qui ne regarde que la France en général, je vous dirai seulement, que lorsque le Pape était prisonnier à Fontainebleau et que tous tremblaient devant Napoléon, l'abbé Le Gris-Duval, le prêtre breton dont nous vous avons déjà parlé et qui s'était présenté à la commune de Paris pour confesser Louis XVI, eut le courage d'afficher sur les murs de l'église cathédrale, Notre-Dame de Paris, la bulle du Pape pri-

ar Speret-Santel, eme hon Tad Santel Pie VII ; c'hui lazo ac'hanon kentoc'h eget na dilæzin va c'harg. — Mar deo evel-ze, a lavar ar jeneral, me ranko o kass er meaz euz a Rom. Ar Pab a zavaz kerkent euz he gador, binniga a reaz ar ger a Rom, hag en em rentaz prizouner Napoleon. Ha na lamm ket ho kalon en ho kreiz o lenn an draman ? Ha ne ket mezuz da soudardet ar Frans lakaat eun dorn sakrilaich var hon Tad Santel, hag hen heb den d'he zifen. Evel ma skrivan Istor ar Vreiz, na joman ket pell var an traou a zell hebken euz ar Frans ; me lavaro deoc'h e ber gomzou e zalc'haz Napoleon ar Pab Pie VII e Feunteunbleau evel prizouner. An oll a grene neuze dirag an Emperor ; ar bæleg breton e oa bet en em kiniget evit kovessaï Louis XVI, an aotrou Legris-Duval, en doa an hardizegez da staga ouz mogeriou iliz an Itron-Varia, Iliz-Veur Paris, al lizer skrivet e kuz gant hon Tad Santel hag a zouge an exkumunugen a enep an Emperor Napoleon neuze ker galloudek, ken enoret gant an dud, ken brudet dre he viktoriou. Mæz Doue a vele poaniou he vikel var an douar, lizer ar Pab oe ar

sonnier, par laquelle Pie VII excommuniait Napoléon, alors dans tout l'apogée de la puissance et de la gloire. Cette excommunication fut la petite pierre qui frappa le piedestal de la statue aux pieds d'argile, et les désastres de 1813 en furent la réponse. Dieu avait vu l'oppression de son vicaire. Ce fut alors aussi que le même abbé Le Gris-Duval nourrit, par les aumônes qu'il recueillait dans les familles catholiques de la noblesse de France, les cardinaux qu'on appelait les cardinaux noirs, parce que Napoléon les avait dépouillés des marques de leur dignité (le chapeau rouge et la robe rouge), et les avait obligés, en les exilant, à porter la soutane noire des prêtres.

Napoléon était un homme d'un grand génie, il avait sur l'armée un pouvoir extraordinaire. Les soldats l'avaient surnommé le *petit Caporal*. Un mot, un regard du petit Caporal, les électrisait et les conduisait à la victoire. Napoléon avait une ambition dévorante, il dé-

mean bihan a daol en traon oll gallout ar Brinset impi, evel lavar ar Skritur-Sakr; ha nebeut goude, Napoleon a hellaz niveri he gollou evel m'an doa niveret he c'honidou. En amzer-ze ar memez bælek Legris-Duval a vagaz dre aluzennou an noblans ar c'hardinalet *du* galvet *du* abalamour Napoleon en doa miret outo da zougen mui ho guiskamant skarletruz, merk euz ho c'harg. Guisket oant gant eur soudanen-zu evel ar veleyen all, abalamour oant fidel d'hon Tad Santel ar Pab.

Napoleon oa eun den dreist ar re all. An armee en doa eur fisians ar vrasa ennan; ar soudardet her c'halve ar C'haporal-Bihan. Gant eur præpoz, gant eur zell, ho lakee er meaz anezho, hag e oant henchet gantan da c'houniz var an enemiet. Mæz an orgouill her gollaz; morse ne gave oa saved huel avoalc'h; guelet a rit e klaske beza hueloc'h evit ar Pab; kassaat a ree ar republikanet, tud divergont ha dizent maz int; na garie ket an dispac'herien nag an dud a zizurz; an dra-ze zo mad-tre; mæs ne doa ket aoun d'ober eun torfet mar sonje e oa he interest d'en ober. Hag evel-ze, en despet da guiriou ar boblou etrezo, kass

testait les républicains, les révolutionnaires et les hommes de désordre ; mais il ne reculait lui-même devant aucun crime, quand il le croyait nécessaire aux vues de son ambition. Ce fut ainsi qu'au mépris du droit des gens, il fit prendre en pays étranger le duc d'Enghien, un Bourbon-Condé, et le fit fusiller la nuit dans les fossés de Vincennes !

La gloire efface tout, tout excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime.
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse,
Et toujours en passant, la vague vengeresse,
Lui jetait le nom de Condé. LAMARTINE.

L'avant-dernière campagne de Napoléon fut celle de Russie en 1812, où tous les éléments conjurés contre lui firent périr son armée. Comme presque tous les régiments s'étaient débandés, Napoléon, apercevant le 101e qui marchait toujours en conservant ses rangs jusqu'à la Bérésina, demanda brusquement : « Quels sont ces hommes ? — Sire, ce sont des Bretons, lui répondit un de ses officiers ! »

De retour en France, après la perte

a reaz he soudardet dre gus en eur vro en tu all d'ar Frans, evit kemerout an *duc d'Enghien*, euz voen ar Bourbonet, hag a reaz laza a daoliou fuzil en noz du, ebarz doufeziou Vincennes, ar Prins paour-se. Ne oa netra da damall d'ar Prins nemet ma oa euz a voad Bourbon.

An aotrou Lamartine, en eur werz kaër meurbet a lavar : Hag ar mor a zigasse bemdez dirag he zaoulagat korf maro eun den iaouank; hag an toënnou venjus, en eur zont hag en eur vont, o skei var aod an enez Santez-Helena, en Afrika (e lec'h ma zeo marvet Napoleon prizouner ar Saozon), an toënnou venjuz a daole en he ziouskouarn hano Bourbon-Konde. Rag peurvuia an torfetour a gred guelot dirazan skeud an hini en deuz lazet pe laket laza. Napoleon a zigassaz armee ar Frans beteg ar Russi er bloavez 1812; eno a gollaz anezi e kreiz an erc'h hag ar skorn.

Neket en emgan a gollaz, rag gounezet en doa viktor vraz ar Moskowa; an amzer griz eo a reaz mervel hor soudardet. O klask dont en dro e Frans, na joment mui e renk, ar soudardet a valee tu-ma, tu-hont. Napoleon o tremen atao araog, klask erruout ar c'henta e

de son armée en Russie (il n'y a guère de communes en France où il n'y ait eu quelque veuve qui n'a jamais reçu l'extrait mortuaire de son mari, tant la déroute avait été grande). De retour en France, dis-je, Napoléon demande 250,000 hommes pour refaire son armée, c'étaient tous des conscrits. Ce fut alors que les jeunes gens de Plouigneau et de Plomeur composèrent les fameuses ballades dont je vais vous transcrire ici des passages qui vous feront mieux connaître que je ne pourrais le faire moi-même, les vrais sentiments des populations bretonnes à l'égard de Napoléon Ier.

Napoléon était le chef qui, pour ses guerres,
Enlevait sans pitié leurs fils aux pauvres mères;
On dit qu'en l'autre monde, il est en un étang,
Il est jusqu'à la bouche en un marais de sang!

BRIZEUX.

Accablé de misère, succombant sous le poids de la vieillesse, le vieil aveugle terminera bientôt sa pauvre vie; prions Dieu qu'il lui accorde miséricorde, ainsi qu'à notre bien-aimée Patrie et à nous tous après la mort. Ainsi soit-il.

Paris, a gavaz var he hent eur regimant o kerzet c'hoaz e renk, evel ma dlee ober ar soudardet mad. Piou ar reman, a c'houlennaz gant eur vouez rok Napoleon ? — Emperor, ar re-ze zo Bretoned, oa respountet dezan ; rag kaletoc'h oa ar Vretoned enep ar ienijen eget ar soudardet all. Napoleon a zeuaz en dro e Frans ; mæz neubeut a soudardet a hellaz ober eveltan. Kasi en oll parreziou euz ar Vreiz, zo bet eun intanvez ha n'en deuz bet morse paper a varo he fried. Deuet en dro e Frans, Napoleon a c'houlennaz deoc'h - tu 250.000 den evit sevel eun armee nevez. Neuze eo a reaz paotret Plouigneau ha paotret Plomeur ho c'himiad diveza c'hui a vouezo dre-ze ar pez a zonje e guirionez ar Vretonet divar ben Napoleon kenta.

Napoleon eo evit he vrezellou ;
A lamme ar baotret dre divrec'h ho mamou ;
E ma barz ar bed all, beteg he vuzellou,
En eul len leun a c'hoad, er brassa tourmanchou.

Brevet dre ar baourentez, an oad hag ar c'hozni, na vo ket pell an den dall a aichuo he vuhez. Pedomp an aotrou Doue da ober dezan trugarez, ha d'hor bro karet ha deomp-ni oll goude ar maro. Evel-ze bezet grœt.

[redacted]

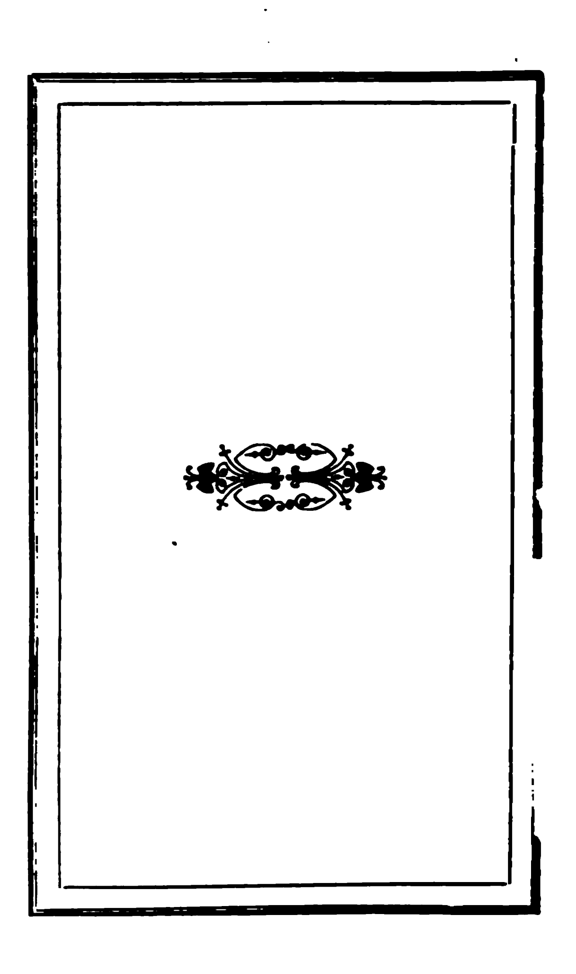
TABLE DES MATIÈRES

[redacted]

[redacted]

Brest. — Imp. A. Dumont, rue Kleber, 11.








3 2044 022 660 054

